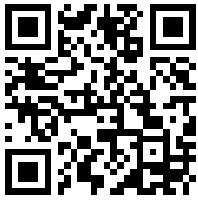
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Per. 175 hq

Revue

Digitized by Google

<36629896720013

<36629896720013

Bayer. Staatsbibliothek

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

60
1888

(20e ANNÉE)

~~10e LIVRAISON — 15 OCTOBRE~~ 1888

SOMMAIRE

BOURSON. Que fut Jésus?

ÉMILE LECLERCQ. Un problème.

FÉLIX BELLY. L'isthme américain (3e *partie*).

A. GITTÉE. Le langage des oiseaux.

L. FRANK. Le patronage israélite de Bruxelles.

CH. POTVIN. Chronique littéraire.

BRUXELLES

LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT

TH. FALK, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA COUR ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE

MÊME MAISON A LEIPZIG

1888

TOUS DROITS RÉSERVÉS

1129

Digitized by Google

COMITÉ DE LA *REVUE DE BELGIQUE*.

MM. Alb. Callier, professeur à l'Université de Gand.

Émile de Laveleye, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie, à Liége, rue Courtois.

le comte Goblet d'Alviella, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de l'Académie, rue Defacqz, 28.

Ch. Potvin, membre de l'Académie, à Bruxelles, rue Vautier, 58.

J. Stécher, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie, à Liége.

On est prié d'envoyer à M. le comte Goblet d'Alviella tout ce qui concerne la rédaction, à l'exception des livres, qui devront être adressés à M. Ch. Potvin, rue Vautier, 58, à Bruxelles.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Belgique . . . . . fr. 12 par an.
— l'Étranger (Union postale) . » 15 —

Tout ce qui concerne l'Administration devra être adressé à la librairie C. Muquardt,

18-20-22, RUE DES PAROISSIENS,
à Bruxelles.

P. Weissenbruch, imp. du Roi, Bruxelles.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

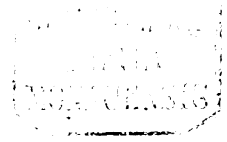
— VINGTIÈME ANNÉE —

TOME LX

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
TH. FALK, ÉDITEUR
LIBRAIRE DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DES PAROISSIENS, 18-20-22
MÊME MAISON A LEIPZIG

1888

Digitized by Google



Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

LE MUSÉE DES ÉCHANGES

I

Le travail de reconstitution des choses du passé est une des préoccupations de notre époque. Il semble que nous soyons à la veille d'un cataclysme universel qui va tout bouleverser; les soins que l'on prend de conserver des spécimens des œuvres de nos ancêtres ont le même caractère d'ardeur, dans tous les pays civilisés, depuis un quart de siècle. Les reproductions se répandent à profusion, comme si l'on voulait être certain que rien ne disparaîtra dans les prochaines convulsions sociales, chacun des ouvrages célèbres se trouvant en fac-similé dans différents établissements de différents pays. Pour la peinture, on s'inquiète des dangers que courent les chefs d'œuvre des maîtres [1], et les gouvernements prévoyants organisent des collections de copies, exécutées par des artistes de talent, qui donneront au moins, en cas de destruction des originaux, une idée exacte des tableaux disparus.

Cette preuve de notre admiration, ce sentiment de conservation, cette intelligente sollicitude sont le résultat d'un double mobile : conserver d'abord; donner ensuite au public des éléments d'étude et de comparaison multiples, et ainsi enrichir la pensée au moyen d'un enseignement éclectique respectueux des facultés personnelles.

[1] Un des chefs-d'œuvre de l'art italien, le *Martyre de saint Pierre*, du Titien, a malheureusement disparu dans un incendie. Une bonne copie nous eût consolé à demi de cette perte irréparable.

Digitized by Google

Les académies de dessin, pendant une longue suite d'années, ont obéi à un principe radical, et tout l'enseignement qu'ont reçu les jeunes gens, dans ces pépinières d'artistes, avait pour base fondamentale la sculpture grecque; s'il s'agissait de peinture, la renaissance italienne. Oui, en Belgique, malgré les productions de nos grands maîtres, malgré des instincts de race bien caractérisés, quoique nous eussions nos chefs-d'œuvre à donner comme exemples aux futurs peintres et sculpteurs, c'est toujours la Grèce et l'Italie qui nous ont fourni des modèles dans nos écoles, et qui ont peu à peu établi un principe tyrannique, hors duquel il était entendu qu'il n'y avait point d'art possible.

A notre époque, l'éclectisme a triomphé. Après de longues disputes, les règles académiques semblent devoir se déclarer vaincues. On peut s'étonner qu'elles soient restées maîtresses de l'enseignement pendant deux siècles, et trouver étrange qu'elles aient résisté à leur propre triomphe, en France, à la fin du XVIIIe siècle, alors qu'elles avaient réussi à réglementer l'idéal, à enfermer la beauté dans un moule unique.

Waagen, dans son *Manuel de l'histoire de la peinture* [1], publié à Berlin en 1861, disait de nos maîtres flamands qui avaient été attirés en Italie au XVIe et au XVIIe siècle : « Ils y subirent surtout l'impression de ces qualités *qui s'écartaient le plus des leurs*, la beauté grandiose, la simplicité des formes, le dessin magistral des nus, la hardiesse et la franchise des mouvements, en un mot tout ce qui constitue l'idéal [2]. Mais leurs tentatives pour s'approprier ces qualités ne pouvaient aboutir à un heureux résultat; elles étaient trop étrangères à leurs propres sentiments [3], et ils n'en pouvaient comprendre que l'imitation purement extérieure. En cherchant à reproduire la grâce, la ligne et le mouvement des œuvres italiennes, ces artistes tombèrent dans l'in-

[1] Deuxième volume, p. 130 et 131, édition Muquardt, 1863.

[2] La fin de cette phrase est malheureuse, l'idéal n'existant pas d'une manière absolue : s'il existait, les reproches faits aux peintres flamands seraient sans logique.

[3] C'est-à-dire qu'ils avaient un autre idéal, produit de leur tempérament.

Digitized by Google

vraisemblable, dans les expressions artificielles, l'exagération du dessin, les attitudes forcées, et leurs efforts pour soigner le modelé n'aboutirent qu'à leur faire perdre de leur prestige comme coloristes. *Ils perdirent ainsi les éminentes qualités qui distinguent leur style, le naturel avec la chaleur et la transparence du coloris, sans la moindre compensation.* »

Ces réflexions condamnent l'enseignement d'un seul principe et l'exaltation d'un seul art.

L'éclectisme semble donc avoir pris possession des esprits. La routine académique a cependant conservé de la force dans l'organisation des écoles de dessin : mais elle ne résistera plus longtemps à la guerre qu'on lui fait de toutes parts.

Lorsque l'enseignement sera de telle nature qu'il laissera les facultés naturelles des élèves se développer librement, il pourra être considéré comme parfait.

II

L'idée de réunir dans un musée les œuvres d'architecture, de sculpture et de statuaire de différents styles et de différentes époques, de manière à faire, pour l'éducation du public, l'histoire de l'art dans quelques-unes de ses manifestations les plus saisissantes, semble être venue de ce principe si rationnel : aider au développement naturel des facultés instinctives, en ne renfermant plus les esprits dans une règle absolue.

Un des pavillons élevés à l'ancienne Plaine des Manœuvres, pour l'exposition nationale de 1880, a été consacré à l'installation de ce musée. Le public ne se doute guère des richesses qu'il renferme : on n'en a pas pris encore le chemin, parce qu'il se trouve à une assez grande distance du centre de Bruxelles. Les *Guides* étrangers, de Bædecker entre autres, y feront venir les touristes; et peu à peu nos concitoyens sauront qu'il y a là, au bout de la rue de la Loi, une collection de chefs-d'œuvre qui mérite quelque attention.

Ce musée est destiné à s'enrichir toujours. Les échanges avec les autres établissements similaires, les moulages sur

Digitized by Google

des ouvrages éparpillés partout en Europe, compléteront peu à peu la collection. Ce n'est qu'une affaire de temps et d'argent.

Cet établissement est dû à l'activité et à la persévérance de M. Jean Rousseau, inspecteur général des beaux-arts. Une pareille œuvre suffit à satisfaire les exigences les plus légitimes de l'amour-propre.

III

Quatre grandes périodes sont là représentées par des spécimens : l'antiquité égyptienne et grecque, le moyen âge et la Renaissance. Plus un spécimen de l'architecture et de la sculpture indiennes.

Le visiteur peut donc se rendre compte des diverses évolutions de l'art architectural et sculptural par une visite au Musée des échanges. L'enseignement parles yeux comprend plus de trente siècles, clairement, et en donne une caractéristique inoubliable.

On se rend compte, en une seule visite, lorsqu'on a le sentiment du beau et de la variété dans le beau, du pittoresque et de la diversité dans les formes, de la richesse d'expression que l'artiste peut donner à son œuvre, dès qu'il se livre ingénuement aux charmes de la réalité et qu'il écoute en même temps et les sentiments qui dominent la période d'humanité qu'il traverse et sa propre sensibilité.

Les quatre grands cycles parcourus par l'art sculptural sont humains et en même temps d'une périodicité particulière. Le premier, le second et le troisième n'ont entre eux que des rapports lointains; le même abîme existe entre l'art égyptien et l'art grec, qu'entre l'art grec et l'art dit « gothique ». La Renaissance a des ramifications avec l'art grec ; sa qualification l'indique assez. C'est pourquoi l'on peut considérer l'art égyptien, l'art grec et l'art gothique comme trois expressions humaines de sentiments absolument divers, qui n'ont de rapports entre eux que par la vaste envergure, l'élan magnifique vers un idéal sincère, la glorification orgueilleuse de l'intelligence.

Digitized by Google

L'étude de ces phénomènes conduit tout droit l'esprit à cette vérité qui semble irréfutable : dans les arts, tout parti pris, tout règlement radical, toute loi intransigeante constitue une erreur funeste.

Lorsque l'art a eu un caractère grandiose, c'est quand il a obéi, comme en Égypte, en Grèce et pendant le moyen âge, à un ordre d'idées nées du sol, des mœurs, de la science, des croyances et de l'histoire des peuples où il a pris vie. On ne conçoit point l'art grec ailleurs qu'en Grèce et l'art égyptien ailleurs qu'en Égypte. Il a fallu les mœurs et la religion du moyen âge pour donner à la sculpture et à l'architecture de cette époque si tourmentée, et vivant par violents soubresauts, cet épanouissement qui va jusqu'au sublime, avec d'autres éléments que l'art égyptien et que l'art grec.

Telle est la conviction qui vous pénètre en parcourant ce musée d'œuvres si variées : l'humanité n'est point une, et les races ne sont point homogènes. Une réflexion naît instantanément de cette observation : l'idéal ne peut être absolu.

IV

Le Musée n'est pas riche encore en morceaux de sculpture égyptienne : deux bas-reliefs, dont un avec des figures de grandeur naturelle ; une statue de dimensions importantes; un masque, une face en haut-relief encastrée dans un motif d'architecture ; une tête de femme, dont la coiffure est ornée de la « vipère royale » [1].

C'est peu ; et on pourrait dire que c'est suffisant, tant cet art égyptien est puissant et original.

Sa caractéristique est un style produit par des lignes simples, qui enferment les personnages comme dans une gaine et qui paralysent leurs mouvements. La statue, les deux mains posées sur les genoux, le regard fixe devant elle, fait songer à l'immobilité éternelle des êtres imagés, pour lesquels les agitations passagères n'ont aucun intérêt. Les formes sont

[1] Charles Blanc, *Grammaire des arts du dessin.*

Digitized by Google

taillées comme à coups de hache, en mépris des détails. C'est qu'il ne s'agit point là de représenter un être passionné et sensible, qui se donne d'autant plus de mouvement que sa vie est plus courte : c'est un dieu, un prêtre, un roi ou un héros immortel, dont les secondes sont des siècles, et qui se meut à la façon des astres, immobiles aux yeux des humains. Peut-être le statuaire égyptien n'a pas voulu représenter ces idées et ces sentiments ; mais nous constatons que c'est à ce résultat qu'il est arrivé, puisque ce sont ces impressions qu'il produit sur notre esprit.

Un des deux bas-reliefs, dont les personnages sont de grandeur naturelle, a cette même signification, bien que le style en soit déjà plus « civilisé ». L'autre, représentant une *Chasse*, est doublement intéressant, par sa composition et par l'animation extraordinaire des êtres mis en scène. Ici, ce sont des hommes et des animaux, créatures inférieures destinées à disparaître, et qu'on nous montre dans leur activité fugitive.

Mais quel que soit le sentiment ou le caractère exprimé dans ces images sculptées, l'art égyptien s'y manifeste avec une force et une puissance rares ; il est à la fois ingénu et grandiose, ignorant et imposant : de sorte qu'il produit en même temps une sensation d'ahurissement et d'admiration. Le style de la sculpture égyptienne est si personnel, qu'il suffit d'avoir pu examiner quelques bas-reliefs ou quelques statues pour ne plus jamais se tromper sur la nation qui lui a donné la vie.

V

La statuaire, et même l'architecture grecque, sont assez bien représentées au Musée des échanges pour que les visiteurs puissent en juger les beautés caractéristiques.

La *Tribune des cariatides de l'Érechthéon* et le *Monument de Lysikrates* (lanterne de Diogène) donnent la mesure du parfait équilibre, de la grandeur dans la simplicité, de la beauté dans l'ordre, qui distinguent cet art de perfection relative.

Digitized by Google

Les six cariatides de la *Tribune,* ce délicieux monument, ne sont que deux en réalité : une en trois exemplaires, à gauche; une en trois exemplaires, à droite. Cette symétrie ne nuit aucunement à l'effet que produit la vue de ce morceau exquis; au contraire, elle y ajoute je ne sais quelle sérénité dans les lignes, quelle noblesse dans les attitudes des deux figures, qui élèvent la pensée jusqu'à la contemplation. Rien ne distrait le regard charmé, rien ne trouble l'esprit; et c'est là ce qui distingue surtout l'art grec : il vous détache des sensations habituelles, il vous transporte dans un monde où les passions, les vices, les misères de l'humanité sont comme des rêves qu'on oublie, pour vous livrer tout entier aux jouissances d'une nature pour ainsi dire immatérielle. Le style, architectural et sculptural, est, en même temps, sobre et grandiose, large et délicat, et d'une suprême distinction. Le détail concourt à l'ensemble; jamais il ne nuit aux lignes principales. Que pourrait-on ajouter ou retrancher à cette *Tribune,* pour la rendre plus parfaite? Pas un relief, pas un creux; l'œil suivrait en vain les contours pour y découvrir des imperfections; partout il resterait séduit. Et pendant qu'on s'attarde à murmurer des monosyllabes admiratifs, une grande douceur pénètre les sens, descend jusqu'au foyer de la vie et y éveille des sentiments qui vous haussent au-dessus de vous-même.

Si cet art n'avait pas une superbe homogénéité, comment des fragments de statues comme celles des trois femmes détachées du fronton du Parthénon, comme la statue de l'*Illisius,* toutes sans tête, meurtries par le temps, dans des poses qui paraissent déséquilibrées, les bras leur manquant, feraient-ils ce même effet des œuvres qui sont arrivées complètes jusqu'à nous?

C'est que l'art grec, comme l'art égyptien, est d'une unité telle que même des fragments de statue ou de bas-relief peuvent faire une impression aussi forte sur l'esprit que des œuvres auxquelles ne manque aucune partie : ils sont alors comme les ruines d'un édifice si bien pondéré, qu'on en peut reconstruire l'ensemble dans son imagination, grâce à la

Digitized by Google

logique et au principe qui ont présidé à son élévation. La beauté et le style de ces statues mutilées restent ainsi entiers malgré les outrages des hommes et du temps : on ne peut s'y tromper, c'est bien le génie grec, la nature et l'intelligence grecques qui ont exécuté ces ouvrages imposants, ou d'une grâce si fière. La *Frise* du Parthénon, comme les statues isolées, comme les vases décorés de bas-reliefs délicats, ne pourraient avoir été conçus et enfantés ailleurs qu'en Grèce; toute cette magnifique statuaire est en même temps le corollaire et le complément des œuvres des grands poètes, des tragiques et des historiens de ce pays alors « aimé des dieux ».

VI

Le grand intérêt des musées, c'est qu'on y rassemble des choses si diverses, de physionomies si contraires, qui ne nuisent nullement les unes aux autres.

A peine vous détachez-vous des productions grecques, votre admiration n'a pas le temps de se refroidir. En face de la *Tribune* aux cariatides se trouve le *Jubé* de l'église de Saint-Pierre, à Louvain. Autre peuple, autres mœurs; autres croyances, art différent. Il y a un abîme aussi grand entre l'art grec et l'art ogival qu'entre l'art égyptien et l'art grec. L'intelligence humaine a trouvé de nouvelles formules pour s'exprimer; une nouvelle langue a été mise au service des sentiments, des passions et des extases.

Le passé a disparu; un voile opaque a été jeté sur l'antiquité; le nord et l'ouest de l'Europe composent un monde lentement émergé de la nuit de barbarie qui a étouffé pendant des siècles les lumières de la Grèce et de Rome. Dans ce grand vide, sur ces ruines, une jeune humanité s'est formée, et avec elle un art s'est peu à peu constitué, traducteur des joies et des souffrances du moment, naïf dans son style, bizarre et pourtant plein d'émotion, d'une imagination très riche, d'une sincérité parfaite, et trouvant de la grâce jusque dans son ignorance. Quelle architecture, puissante,

Digitized by Google

audacieuse, pittoresque, qui semble avoir voulu démontrer que l'impossible était du domaine de la réalité! Quelles finesses dans ces compositions touffues! Quelle vie dans le contournement de ces plantes et de ces animaux entrelacés! Quelle énorme gaieté dans les statuettes décorant les temples, à côté du drame douloureux de la passion, des scènes tragiques des martyrs, des lamentations comiques des torturés! A aucune époque on n'avait rêvé pareilles inventions; il n'y a que les temples des Hindous, dont on peut voir des fragments importants au Musée des échanges (porte du temple de Bouddha, à Sanchi, avec une réduction du temple), qui peuvent donner une idée de la richesse d'invention dont ont fait preuve les artistes du moyen âge.

L'architecture est fleurie; les églises et les hôtels de ville sont comme des champs où vivent le règne végétal et le règne animal dans une promiscuité étroite. L'homme est en ces produits originaux plus près de la nature et de lui-même. Bien qu'il soit préoccupé de la vie future, des délices des bienheureux et des souffrances des condamnés, il reste enchaîné au sol ; ses saints et ses martyrs sont des êtres mortels comme lui ; Dieu et sa Mère sont capables de pleurer; l'Enfant divin est la copie exacte du bambino qui étalait ses grâces mièvres sous les yeux de l'artiste ; on mêle l'existence familiale à la vie céleste, et les personnages sacrés qui ornent les temples portent le costume des contemporains.

Art nouveau, oui, art puissant, aussi complet en sa caractéristique que l'art égyptien et que l'art grec.

Dans toutes ses manifestations, il est lui-même, sans mélange corrupteur qui le dénature : le passé étant mort, le moyen âge vit de sa propre substance, et son art s'épanouit au milieu des violences sociales, avec une sérénité et une ampleur qui nous émerveillent encore aujourd'hui.

Ce qu'il a de plus que l'art antique, c'est qu'on y sent palpiter l'humanité. Ce qu'il a de moins, c'est la pondération dans la forme, la beauté dans l'harmonie. L'art grec est plus austère et plus imposant; l'art gothique est plus ému, plus touffu, plus près de la vérité palpable. Où l'artiste grec a vu

Digitized by Google

des dieux, l'artiste du moyen âge n'est parvenu à voir que des hommes; à l'impassibilité des physionomies des personnages olympiques, le moyen âge répond par une tendresse capable de tous les mouvements tumultueux qui tourmentent les mortels. La fantaisie même, chez les Grecs, a quelque chose de grave et de réfléchi; chez les gothiques, elle se laisse aller aux écarts les plus inattendus. Les civilisations, les religions, les espérances, les préjugés, les sentiments étant différents aux deux époques, l'art devait logiquement se trouver à des antipodes.

Examinez, au Musée des échanges, sans parti pris d'école, sans pensée préconçue, les morceaux d'architecture et de sculpture gothiques qu'on y a réunis; ne faites pas même de comparaison avec les arts prédécesseurs ou antérieurs: vous ressentirez cette impression qu'on éprouve devant toute manifestation originale, naïve, spontanée, de l'intelligence, de quelque nature qu'elle soit.

La fantaisie merveilleuse du détail, en cette architecture, ne nuit aucunement à l'ensemble; pas plus que la fleur ne nuit au caractère de la plante; pas plus que les millions d'étoiles ne nuisent à la splendeur de l'infini. Le détail semble avoir poussé sur les grandes lignes du style comme les feuilles sur l'arbre, et le squelette de la structure reçoit ainsi son ornementation logique comme s'il était un être vivant. L'homme et l'animal, la plante et la fleur sont harmonisés avec ce style, épanouissement du plein cintre roman, déjà transformé par le byzantin, et qui éclate en ogive comme pour indiquer le ciel aux croyants en extase, les yeux levés par l'aspiration. Les physionomies des personnages, et les attitudes ingénues, et les corps amincis, et les vêtements collés aux membres ou creusés de plis raides et cassés, tout est « gothique », tout tend à produire cet accord parfait, constaté également dans l'art égyptien et dans l'art grec.

C'est donc bien une production naturelle de l'intelligence, des croyances, des mœurs, des sentiments de toute une époque. Le moyen âge est là représenté dans sa réalité, vue

Digitized by Google

à travers les esprits des hommes qui en ont ressenti les misères et les grandeurs. Aucune influence étrangère, de nation ou de personne, n'a pesé sur cette imposante manifestation. Il est certain que les croisades ont aidé à cette floraison de l'art gothique, et peut-être l'art des Hindous a-t-il apporté sa fantaisie en surcroît à la fantaisie des gothiques. Mais cela n'empêche pas l'art ogival, et son monde prodigieux, et la hardiesse de ses conceptions, et l'incomparable élancement de ses lignes, d'être homogène en toutes ses parties et de vivre de sa propre vie : il est la physionomie et le reflet de toute une grande période de l'humanité.

VII

Les collections réunies au Musée des échanges forcent, en quelque sorte, l'esprit à faire des comparaisons et à chercher des rapports.

Les œuvres du moyen âge qui y sont assemblées appartiennent à divers pays, à des races diverses; elles ont leur accent particulier, étant le produit de tempéraments différents. De sorte que l'art d'une même époque varie selon les climats, les mœurs, les traditions, le génie, comme les plantes, selon le sol et le soleil qui les nourrissent.

Quoi de plus étrange, par exemple, que ces deux portes des temples de Flaa et de Sauland, en Norvège? Appartiennent-elles vraiment à une nation européenne? Les ornements dont elles sont couvertes et l'absence absolue de combinaison architecturale de l'ensemble déroutent la pensée; on ne sait à quelle civilisation attribuer ces ouvrages, qui ne se rattachent ni à l'art européen ni à l'art oriental.

A première vue, ces portes ont une lointaine analogie avec l'entrée du temple de Bouddha, à Sanchi. C'est le même dédain des lignes de la construction, qui est de la simplicité la plus élémentaire; c'est la même surcharge de sculpture fouillée comme au hasard. Mais il y a moins de fantaisie chez l'artiste norvégien, moins d'imagination aussi, et plus de symétrie. Comme les gothiques, les Indiens mêlaient

Digitized by Google

l'homme et l'animal, réels ou fantastiques, aux plantes et aux ornements de l'invention la plus variée. En Norvège, on semble s'être contenté d'entrelacer les droites et les courbes, de façon à composer des figures géométriques mariées à des lignes sinueuses, avec un instinct décoratif plus singulier qu'ingénieux.

La comparaison entre l'art gothique du Nord et celui de l'Italie est également un enseignement.

Le Musée renferme des ouvrages, ayant eu la même destination, qui font faire des rapprochements tout naturels. Ainsi, les *Candélabres* du Dôme de Milan et de l'église de Saint-Léonard, à Léau.

Tous deux ont la figure d'un arbre : celui du Dôme a la forme d'un poirier en espalier; celui de Léau ressemble à un arbre isolé, dont les branches ont été tordues par le vent. Le premier repose sur quatre chimères ailées. Entre les chimères sont groupés des hommes et des animaux. Le second est supporté par des lions assis; le Christ en croix le surmonte, et au-dessous sont trois personnages saints en douloureuse extase. A hauteur d'homme, au-dessus d'un pupitre découpé d'entrelacs, un bougeoir pour la lecture de l'Évangile.

Tous deux sont très élégants et d'une invention heureuse. Mais il y a dans l'exécution du candélabre italien une recherche de la forme et un style qui font voir que les artistes du nord de la Péninsule, au XIIe siècle, n'étaient pas sevrés d'art antique. Ces chimères n'ont point l'ingénuité barbare des gothiques, et les groupes d'hommes et d'animaux qui les relient sont modelés avec un goût et une finesse où l'on sent déjà la distinction des sculpteurs florentins futurs.

Où cette influence de l'antiquité, dans les œuvres italiennes, se fait le plus sentir, c'est dans les portraits d'hommes et les têtes de jeunes filles que possède le Musée des échanges.

L'ingénuité, l'observation scrupuleuse, l'amour du vrai s'y rencontrent comme dans les œuvres des artistes septen-

Digitized by Google

trionaux ; il s'y ajoute une recherche de la beauté plastique, en ses plus délicates manifestations, qui prouve jusqu'à l'évidence que l'art des Grecs et des Romains a eu son action en Italie en pleine période gothique.

A cette époque troublée, pendant laquelle la sculpture était encore à cet état de pauvreté qui fait craindre que jamais plus une œuvre de l'esprit ne pourra progresser, l'Italie était trop riche en morceaux de haute valeur pour que ses artistes ne finissent point par se rattacher aux traditions qui leur venaient de leurs ancêtres. L'homme aime à suivre les routes frayées, surtout quand elles sont agréables à parcourir. Il était impossible aux statuaires italiens de continuer à chercher laborieusement ce que d'autres avaient trouvé avant eux.

Il y a donc là un mélange logique des observations personnelles et des influences extérieures. La candeur que réfléchissent les têtes des jeunes filles du Musée des échanges resplendit dans une forme délicate où il y a encore de la contrainte. Mais quel art exquis, comme il est touchant, émouvant, dans sa placidité réservée jusqu'à l'immobilité ! Comme ces jeunes filles sont sérieuses et crédules, honnêtes et imposantes dans leur virginale physionomie! Point de pensée charnelle ne flotte autour de ces fronts purs, de ces lèvres souriantes et pensives, de ces épaules aussi belles que les plus belles épaules des statues grecques. Elles vont s'émouvoir, palpiter, vivre bientôt, car il ne leur manque plus qu'un souffle pour s'épanouir, comme à la *Galathée* de Pygmalion.

La statuaire flamande, au xve siècle, était gauche, tourmentée, et ses productions laborieuses prêtent souvent à rire, car nous sommes des raffinés, aujourd'hui. Ce sentiment manque un peu de réflexion. La gaucherie flamande est la preuve d'une sincérité et d'une personnalité tout d'une pièce. Nos ancêtres voyaient la nature et essayaient de la reproduire; leur technique les trahissait.

Mais quelle bonhomie dans ces intelligences éprises d'art, impuissantes à donner un corps à leurs rêves, et obtenant, par des procédés que la science ne soutenait pas, un relief si extraordinaire du caractère de leur temps !

Digitized by Google

D'autres œuvres de cette période de plusieurs siècles, et des plus importantes, existent au Musée des échanges pour appuyer ces observations : le *Baptistère* et la *Chaire du Dôme*, par Jean de Pise; la *Châsse de Saint-Sebald*, par Pierre Vischer, qui nous vient de Nuremberg; les *Fonts baptismaux* de l'église de Saint-Barthélemi, à Liége, par Lambert Patras; le *Puits* de Quentin Metsys. Tous ces ouvrages ont leur caractère particulier, tout en appartenant à une époque déterminée. Et à mesure que les esprits s'enrichissent avec lenteur, que le voile sous lequel le passé avait disparu se déchire, que l'art, la poésie et l'éloquence de l'antiquité sont peu à peu remis en lumière, en Italie d'abord, puis dans l'Europe septentrionale, une évolution se prépare qui doit fermer l'ère gothique : c'est la Renaissance qui s'apprête à envahir le monde.

VIII

On a réuni, au Musée des échanges, un nombre d'œuvres de très grande valeur de cette période nouvelle à laquelle on a donné le nom de Renaissance, et qui, commencée au XVe siècle en Italie, parvint à détrôner l'art gothique en France, en Allemagne et aux Pays-Bas, et peu à peu tomba en décadence au XVIIIe siècle avec les fantaisies architecturales françaises.

Les œuvres flamandes et hollandaises appartenant au XVIe siècle, au moment où la Renaissance avait déjà triomphé du style gothique, ont ce caractère particulier qu'elles appartiennent encore, dans leur formule générale, à l'art ogival.

Ainsi, le *Tabernacle de Léau*, qui représente une flèche de cathédrale ou d'hôtel de ville (collégiale d'Anvers ou hôtel de ville de Bruxelles), les *Stalles* de l'ancienne collégiale de Dordrecht, la *Porte* de la cathédrale de Beauvais, sont construits sur une composition gothique et exécutés selon les règles décoratives de la Renaissance. Le corps de l'ouvrage est conçu par des esprits encore pleins de l'art qui vient d'être

Digitized by Google

abandonné; les lignes principales appartiennent à la période passée; et rien ne serait plus facile que de reconstituer ces monuments nés gothiques, qui n'ont pas encore été nettement créés par des intelligences hostiles à l'architecture « barbare », condamnée absolument au XVIIe siècle. Ainsi, dans le *Tombeau* de François II, duc de Bretagne, la sévérité du XVe siècle n'a pas disparu tout à fait, les figures des quatre coins sont archaïques; de même, dans le *Tombeau* d'Englebert de Nassau, la composition est Renaissance, les quatre guerriers sont bien du XVIe siècle; mais les effigies du mort et de sa femme, endormis du sommeil éternel, et d'une expression si profonde, appartiennent, par l'exécution, à la génération précédente.

Voyez la *Vierge* de Michel-Ange, dont l'original appartient à Notre-Dame de Bruges : c'est un compromis entre l'art gothique et l'art antique. Ce chef-d'œuvre, d'une sérénité si émouvante, d'une beauté si pure qu'on pourrait la déclarer parfaite, est le morceau le plus caractéristique de cette époque évolutionnaire. Rien de païen, rien de charnel dans cette mère d'une beauté imposante, dans cet enfant tout nu, si enfant dans ses formes adorables, et si sérieux dans son expression naïve [1].

Le *Tombeau des Médicis,* au contraire, est tout entier du style Renaissance, avec un accent personnel extraordinaire, des contorsions et des formes qui sont les marques les plus claires du style de Michel-Ange. Le sentiment nouveau du siècle apparaît en ces œuvres moins mystiques et plus humaines, où perce la mélancolie de l'être conscient de la rapidité de la vie, où la souffrance morale indique si bien l'instabilité terrestre, où la pensée se creuse jusqu'au doute. Michel-Ange est là bien plus un philosophe qu'un croyant : l'art antique l'a « corrompu ». C'est là, semble-t-il, l'apogée

[1] Il y a beaucoup d'analogie entre le style de la « Vierge de Bruges » et le bas-relief en médaillon, inachevé, représentant la Vierge, Jésus et saint Jean, de Michel-Ange, qui se trouve au Musée des échanges. Il semble, après avoir étudié ces deux œuvres, qu'il n'y ait plus de doute qu'elles ne soient du même grand artiste.

Digitized by Google

de la Renaissance en Italie. La période gothique est morte; la période moderne est ouverte. Dès le XIVe siècle en Italie, et la fin du XVe en Belgique, la rénovation s'annonce comme irrésistible. L'architecture et la sculpture vont subir une greffe que l'étude de l'antiquité avait préparée, et rien n'arrêtera cette rétrogradation, qui aura pour résultat final une époque sans caractère déterminé au XVIIIe et au XIXe siècle.

En Belgique, les artistes n'ont pas résisté à ce courant; tout en conservant certaines formules, ils ont suivi la voie ouverte par ceux d'entre eux qui avaient visité l'Italie, et, comme l'a dit Waagen, ils y perdirent leurs qualités instinctives sans acquérir celles de leurs rivaux italiens.

Examinez, à ce point de vue, la *Cheminée du Franc,* de l'hôtel de ville de Bruges.

C'est de la Renaissance exagérée, surchargée, riche de détails d'un goût douteux, avec des creux et des reliefs qui tourmentent les grandes lignes et leur ôtent toute simplicité, et ainsi toute grandeur. Cette exubérance dans la composition, ce manque de clarté et de force, sont des preuves que l'artiste n'a pas vu, dans son ensemble, l'œuvre à créer, et a fini par se perdre dans le fouillis encombrant de son imagination. Ni l'art antique, ni l'art gothique ne se sont trompés à ce point sur l'idée de caractère, de beauté, de pittoresque, qui était leur principe producteur. C'est ce que j'ai voulu démontrer dans le cours de la présente étude.

Telles sont les rapides observations qu'on peut faire après une visite au Musée des échanges. Il était bon d'appeler l'attention du public sur cette belle collection, destinée à s'agrandir, qui n'est exclusive ni d'une époque, ni d'un style; qui est destinée, au contraire, à renfermer des œuvres de tous les temps, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Le Musée élargira ainsi, à mesure qu'il se complétera, son caractère d'éclectisme, et ce sera un des établissements les plus vraiment utiles, au point de vue de l'histoire de l'art et de l'intérêt de notre art national.

ÉMILE LECLERCQ.

Digitized by Google

L'ISTHME AMÉRICAIN [1]

Notes du premier voyage d'un concessionnaire du canal de Nicaragua.

II

SUR LE FLEUVE SAN-JUAN.

Greytown, 15 mars 1858. — Écrit à M. J. Raphaël Mora, président de la république de Costa-Rica, la lettre suivante... Écrit en même temps à M. Thomas Martinez, général-président du Nicaragua, à Managua.

(Ces deux lettres ont été publiées par l'auteur dans son *Amérique centrale*, t. II, p. 125 et 126.)

Un numéro de la *Revue contemporaine* accompagnait cet envoi.

(Ce numéro, t. VI, année 1856, p. 121 et suiv., contenait un article de l'auteur intitulé : *Du conflit anglo-américain et de l'équilibre du nouveau monde*, article très remarqué et très discuté en Amérique, ce qui explique la réception que les républiques du centre, qu'il y avait défendues, allaient lui faire.)

Les deux courriers, qui avaient été retardés sur mon invitation, sont partis le 15, de 10 heures à midi. Celui de Nicaragua avait à son bord le colonel don José Bermudez, qui était venu se mettre à ma disposition, et qui devait donner, sur sa route, tous les ordres nécessaires pour ma réception.

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 août 1888.

Digitized by Google

16 mars. — Il était décidé que mon voyage en Amérique donnerait un démenti formel à tout ce qu'on m'avait appris sur ce beau pays. On me l'avait dépeint comme un climat de feu, et j'ai joui partout d'une délicieuse température que je serais trop heureux de retrouver en France. Tout le contraire m'était arrivé en Orient. J'y avais souffert de toutes les intempéries des climats froids, et ce n'est qu'à Marseille, en mettant le pied sur le sol de la France, que j'avais retrouvé le soleil d'Orient. La géographie, comme l'histoire, est pleine de ces contre-vérités qui trompent plusieurs générations. On m'avait dépeint Colon et Greytown comme des foyers pestilentiels, où la vie d'un Européen était fatalement condamnée, et je n'ai trouvé à Greytown que des conditions de salubrité aussi satisfaisantes que ses conditions atmosphériques.

On comprend cependant que j'arrivais à San-Juan del Norte (Greytown) avec de véritables craintes plus ou moins justifiées. Jusqu'ici, mes craintes ne se sont pas réalisées. En entrant dans le port, je vis deux canots se diriger à la voile vers notre navire. Je descendis dans le premier qui se présenta et j'arrivai au warf de M. Mesnier. Il y avait avec moi un homme de couleur qui s'était chargé de me conduire. Au moment où nous arrivions près du warf, quatre personnes se promenaient sur le rivage, dans la tenue blanche et peu cérémonieuse des colonies. Le mulâtre en appela deux par leur nom en disant qu'un gentleman les demandait. Ces deux personnes arrivèrent sur le warf, et l'une d'elles s'adressant à moi, qui venais de me lever :

« Vous êtes monsieur Félix Belly ?

— Précisément !

— Je vous attendais et tout le monde vous attend ici. »

Je sautai sur le warf et je serrai cordialement la main de ma nouvelle connaissance. C'était un jeune homme de trente ans, petit et mince, figure espagnole, teint mat et brun. Je le connaissais de nom depuis longtemps et je le savais universellement aimé et apprécié dans le pays. (Je n'ai eu depuis qu'à m'applaudir de son concours et de son influence méritée.) Français de cœur et d'aspirations comme de naissance,

Digitized by Google

M. Antonin de Barruel était la première autorité de Greytown. Le suffrage universel de cette petite ville (120 électeurs) l'avait élevé à la présidence de son conseil d'administration.

Avec M. de Barruel étaient arrivés plusieurs autres habitants. On me les présenta. Mon nom courut de bouche en bouche, et une heure après, tout Greytown savait que le défenseur le plus dévoué de l'Amérique centrale venait d'arriver. On ignorait à quel titre je venais. J'avais évité moi-même toute explication à ce sujet et j'étais décidé à me tenir jusqu'au bout sur la réserve. Mais une vieille réputation et le nom de la France disaient tout. On m'attendait d'ailleurs avec une impatience extraordinaire. Il n'en fallait pas davantage pour faire supposer que j'avais tous les titres et tous les pouvoirs. Les Américains seuls semblaient consternés. La France, quoi qu'ils en disent, leur inspire un certain respect, et le Français tant attendu, que tous leurs journaux avaient violemment attaqué, c'était pour eux le signal de l'intervention française.

Le lendemain matin, au point du jour, une pirogue indienne partait en courrier extraordinaire pour prévenir le général Lamar de ce contre-temps [1]. Les Américains espéraient ainsi enlever une signature avant mon arrivée à Managua, car le courrier ne devait partir qu'à 9 ou 10 heures, et, en forçant de rames, ils pouvaient avoir sur moi une avance de quelques heures, peut-être même d'une journée.

M. Juan Mesnier était là. Je lui demandai franchement

(1) Afin de presser cet envoyé spécial des États-Unis à Managua, auprès du président de la république de Nicaragua, « d'enlever le traité Cass-Irazarri coûte que coûte » (*A travers l'Amérique centrale*, II, 126). Ce traité livrait aux États-Unis la concession du canal de Nicaragua dans des conditions qui eussent soumis l'Amérique centrale et tout le transit au protectorat des Yankees, fait du percement de l'isthme leur œuvre exclusive et réparé l'échec des flibustiers de Walkers, de Kinney, de Fabers. « Mon arrivée au milieu de cette crise suprême fut un événement dont je ne compris pas moi-même toute la portée, » dit l'auteur. (*Ibid*, II, 123.) En effet, Belly arrivait à temps pour empêcher ce traité d'être signé et donner à l'entreprise un caractère international.

Digitized by Google

l'hospitalité. Elle était accordée d'avance. On m'avait même dit en Europe qu'il m'avait préparé une chambre, luxe énorme à Greytown. Sa maison était au bout du warf, à quatre pas du rivage. Je montai un escalier en bois, je me trouvai sur une galerie en bois faisant face à la mer; on ouvrit une grosse porte verte et deux fenêtres latérales fermées comme la porte, et je me trouvai sur le plancher nu d'un grenier, couvert par un toit aigu en palmes de cocotier. C'était la fameuse chambre qui m'était destinée, la seule qu'on pût trouver dans la ville après le bombardement de 1854.

J'avoue que je fus un peu désappointé. Ce grenier d'une maison en planches, ouvert à tous les vents, sans vitres, sans joints, sans meubles, me parut un assez triste début. Et puis, j'avais l'imagination pleine de récits effrayants, de serpents trouvés sous les lits, de bêtes venimeuses pullulant dans les habitations, et mon nouveau domicile me semblait admirablement disposé pour servir de refuge à tous ces hôtes malfaisants. Je n'avançais donc qu'avec une certaine inquiétude. Le toit semblait à peine appuyé sur le bord du plancher, et les interstices étaient assez larges pour livrer passage aux plus gros boas. Je finis cependant par me rassurer. La brise de mer m'apportait des fraîcheurs très appréciées sous ces climats; je m'arrêtai un moment sur la galerie pour jouir du coup d'œil de la baie, et après avoir déposé mes bagages sur le plancher qu'on venait de balayer pour la première fois peut-être depuis six mois, je me fis conduire par M. de Barruel à l'habitation de sa famille.

Or, cette habitation se trouvait précisément à l'extrémité du village, du côté du fleuve. Je fus donc obligé de le traverser et j'eus tout de suite une idée de son ensemble.

Qu'on se figure une pelouse du bois de Boulogne, grande comme le pré Catelan et bordée d'un côté par la mer et de l'autre par une forêt tropicale inaccessible : tel est l'emplacement de la ville. Sur cette pelouse, on a tracé parallèlement à la mer une large rue en ligne droite, qui est la principale artère et que d'autres rues, moins importantes,

Digitized by Google

coupent à angles droits, en aboutissant à la mer. Toutes ces rues sont des pelouses toujours vertes dont le sol sablonneux absorbe l'eau des pluies, et ne permet ni ornières, ni rigoles ; la boue, par conséquent, y est inconnue comme la poussière. Seulement, le passage des habitants sur les points les plus fréquentés y a tracé des sentiers de sable noir, plus ou moins larges, qui bordent, le long des maisons, la verdure uniforme de la pelouse.

Quant aux maisons, il faut le dire tout de suite, ce sont des baraques en planches de l'apparence la plus misérable. Ainsi l'ont voulu les destins représentés par le génie destructeur des flibustiers du Nord. Leur construction est des plus simples. Deux rangées de piliers de bois, supportant un toit aigu en chaume de palmes et en bois de manglier ; ni plafonds, ni fenêtres, ni vitres, ni meubles autres qu'un lit de sangle sans matelas, une table et quelques chaises. La plupart de ces maisons primitives sont des magasins, ou plutôt des bazars où sont réunis tous les produits de l'Europe et des États-Unis, mais des produits aujourd'hui sans acheteurs, grâce aux invasions de Walker et à la destruction de tout moyen de communication avec l'intérieur. Il y a, en outre, quelques maisons particulières blanchies à la chaux et qui paraissent un peu plus confortables; mais ce confort se borne à un plafond qui sert de plancher à une chambre supérieure, et à deux ou trois meubles plus ou moins utiles. J'allais oublier une moustiquaire dont il est impossible de se passer, surtout dans la saison des pluies, sous peine d'être dévoré.

Quand le soir je rentrai, pour me coucher, dans la chambre dont j'avais pris possession, j'y retrouvai mes vagues inquiétudes et le souvenir de quelques catastrophes récentes. On m'avait monté un lit de sangle sans moustiquaire et on m'assura que je n'en avais pas besoin, grâce au voisinage de la mer et à l'air frais qu'il procurait. Mon lit se composait d'une double sangle, de deux draps fins et blancs, et d'un oreiller de mousseline blanche garni d'une dentelle. C'était une délicate attention de Mme de Barruel, qui avait voulu dédommager ainsi l'étranger de tout ce qui lui man-

Digitized by Google

quait loin de son pays. On avait mis par précaution deux couvertures sur une chaise en bois, pour le cas où la fraîcheur du matin me réveillerait. Je fermai ma porte et mes deux fenêtres de bois avec des crochets; je fis le tour de mon grenier, ma bougie à la main; je visitai tous les coins avec la préoccupation d'un homme qui croit rencontrer partout des couleuvres ou des scorpions, et quoique je n'eusse rien trouvé que des araignées, qui, d'ailleurs, m'ont toujours inspiré une invincible répulsion, je ne me couchai pas sans un frisson involontaire. Peu à peu, cependant, ma résolution ordinaire prenant le dessus, et ne sentant, d'ailleurs, ni moustiques ni moucherons, ni contact glacé ou venimeux, je finis par m'endormir au croassement de plusieurs milliers de crapauds qui habitent la rivière.

Quand le matin je me réveillai, il me semblait me souvenir que la maison avait tremblé plusieurs fois; un coq chantait sous la galerie, le jour m'arrivait par les fentes des portes et par les points d'appui à claire-voie de la toiture, dont le treillage de bambous tamisait la lumière. Il était six heures, et je n'avais senti ni chaleur ni fraîcheur. Il me semblait même que je respirais un air printanier plus doux, plus calmant, plus égal qu'en Europe. Je n'avais éprouvé, pendant la nuit, aucune de ces inquiétudes nerveuses, aucun de ces changements d'air ambiant qui rendent nos nuits d'été souvent si fatigantes. Mon sommeil avait été un véritable sommeil, sans rêve, sans agitation, sans recherche involontaire d'un drap tombé, et cependant sans lourdeur. Pour ceux qui ont beaucoup vécu et qui savent combien de pareilles nuits sont rares, ce seul fait donne l'idée d'une terre bénie. Je me levai, j'ouvris la porte et les deux fenêtres, et je me trouvai sur la galerie en face d'une nature reposée, d'une mer sans rides, d'un ciel d'opale, et n'entendant aucun de ces bruits qui signalent chez nous le réveil d'une ville.

Sur le warf qui servait de port principal étaient étendues des formes blanches qui peu à peu se dégagèrent et firent leur toilette à ciel ouvert : c'étaient les Indiens de quelques embarcations de l'intérieur. Ils avaient passé la nuit pêle-

Digitized by Google

mêle sur le warf, trop heureux de coucher sur des planches ajustées, eux qui la passent si souvent au fond de leur canot.

Leur costume se composait uniformément d'un pantalon blanc ou d'un caleçon, et d'une chemise. Seulement, la chemise, qui ne descendait guère au-dessous de la ceinture, flottait au-dessus du pantalon, à peu près comme une petite blouse blanche. Aussitôt qu'ils voulaient travailler, ils enlevaient la chemise et se trouvaient ainsi avec le seul vêtement indispensable. J'ai constaté plusieurs fois par moi-même la commodité de ce costume.

Certes, les Indiennes de la rivière San-Juan et les négresses de sang mêlé des Mosquitos ne sauraient, sous aucun rapport, être mises en parallèle avec nos femmes européennes. Elles n'en ont ni la fraîcheur du teint, ni la richesse des formes, ni la perfection des détails, ni surtout le charme pénétrant. Et pourtant, quand on les voit passer à une certaine distance, avec leurs robes flottantes et leurs épaules nues, sans autre coiffure que leurs beaux cheveux noirs roulés en torsades, on sent qu'un peu de civilisation ferait de ces gracieux fantômes de véritables femmes. Le blanc seul, qui est la couleur universelle et quotidienne, leur donne au premier coup d'œil un aspect de fête. Il en faut si peu d'ailleurs pour être bien mise — une jupe et une chemisette — que toutes le sont à peu près, et que, l'élégance de la taille aidant, aucune n'est absolument disgracieuse. Leur jupe, à Greytown, est uniformément ornée, au bas, de deux garnitures plissées comme en portaient nos grand'mères. Quant à leur chemisette décolletée, qui laisse tout voir ou tout deviner, elle ne descend pas plus bas que la ceinture et flotte comme la chemise des hommes. Cependant, une fois la première impression passée, l'idée d'indécence ne s'attache jamais à ces nudités plus ou moins bronzées. On s'y habitue d'autant plus facilement qu'on sent, par sa propre expérience, la convenance climatérique d'un pareil costume.

Mon hôte était venu me demander des nouvelles de la première nuit passée sous son toit :

Digitized by Google

« J'ai parfaitement dormi, lui dis-je; je n'ai trouvé aucun serpent dans mon lit, mais il me semble que nous avons eu un tremblement de terre.

— Un tremblement de terre! s'écria mon excellent voisin. Oh! je sais ce que c'est. Un Indien se sera appuyé contre la maison et elle se sera ébranlée. Il ne faut pas faire attention à ces secousses; il suffit qu'un rat passe — et nous en avons beaucoup — pour que le plancher tremble.

J'ai constaté, en effet, le soir même, que les effets d'un tremblement de terre se produisaient à peu de frais. Quand je rentrai à dix heures accompagné de don Juan, qui portait une lanterne, je trouvai l'escalier et la galerie encombrés de dormeurs qui s'y étaient installés sans façon. Je fus obligé d'en déranger deux ou trois pour arriver jusqu'à ma porte. C'étaient toujours les Indiens des embarcations amarrées au warf qui avaient trouvé le gîte bon et qui dormaient là, hommes et femmes, sans souci des voleurs et sous la protection de leur heureux climat. Quand je fus couché, je les entendis se retourner et je compris alors les secousses de la veille. La maison, bâtie sans fondements comme toutes celles de Greytown et simplement posée, à un pied du sol, sur des appuis formés de cinq ou six briques, oscillait librement à tous les vents, et s'ébranlait tout entière au moindre mouvement de ses hôtes.

20 mars. — J'ai devant moi le spectacle calme et riant de la bouche du fleuve, couverte d'îles récentes, quelques-unes mobiles et voyageuses, formées par la riche végétation d'une espèce de nimphéa à feuilles très épaisses et à fleurs bleues. Ces îles ne datent que de quelques années; on les voit s'agrandir à vue d'œil; un courant plus rapide les entraînerait infailliblement, et avec elles les bancs de sable qui obstruent les abords de la ville. Ce courant aurait encore l'avantage de nettoyer le fond de la baie et d'empêcher la passe de se resserrer par le prolongement de la *Punta di Castilla*. La baie alors deviendrait un véritable port, protégé par la Punta comme par une jetée artificielle et muni d'un dock intérieur très commode, grâce au bras du fleuve qu'on appelle la lagune. Le seul fait

Digitized by Google

du barrage du Colorado produirait ce résultat et donnerait à Greytown le meilleur port de toute la côte depuis Santo-Thomas jusqu'au Brésil, et le seul où l'on pût établir des bassins pour le radoub des navires, ce qui n'existe nulle part dans l'Atlantique.

Quand on arrive à Greytown par mer, la première chose qu'on aperçoit, les navires mouillés exceptés, c'est le pavillon mosquite dressé sur le bord du rivage à peu près au centre de la ville, tout près de l'emplacement occupé autrefois (avant 1854) par le consulat britannique. Ce pavillon ressemble à celui des États-Unis, avec cette différence que les bandes sont bleu-clair au lieu d'être rouges et que les étoiles américaines sont remplacées par le Jack anglais. Inutile de dire qu'il n'a pas été respecté par la fureur des Yankees conduits par Fabers. On sait que ces misérables ont foulé aux pieds, avec rage, le portrait même de Sa Majesté Britannique, confondant dans la même haine sauvage tous ceux qui faisaient obstacle à leurs projets désastreux.

Tout, du reste, à San-Juan, porte encore l'empreinte de cette journée infâme du 13 juillet 1854, qui rappelle les trop célèbres exploits des boucaniers du XVIIe siècle. Auprès de chaque maison, ou plutôt de chaque baraque bâtie depuis l'incendie, se dresse un monceau de décombres formé de tous les débris possibles de l'ancienne habitation et de ce qu'elle contenait. Sur plusieurs points, le sol a été pour ainsi dire rasé. Les destructeurs n'ont épargné ni le consulat britannique, ni même leur propre agence consulaire. On sait qu'après avoir tiré sur la ville toute la journée 200 boulets et bombes qui ne l'ont pas atteinte, les unes tombant dans la mer, les autres passant par-dessus les toits pour aller se perdre dans la forêt, Fabers, le consul et ses acolytes sont descendus à terre à quatre heures, des haches et des torches à la main, et qu'ils ont détruit chaque maison, une à une, après l'avoir pillée [1]. Cette horrible exécution, sans exemple dans

[1] Chaque maison était un vaste magasin, Greytown servant d'entrepôt à tout le commerce de l'Europe et des États-Unis avec l'Amérique centrale.

Digitized by Google

l'histoire moderne, est encore aussi vivante aujourd'hui dans l'imagination des habitants que le jour de la catastrophe. Deux cents familles ont été ruinées du coup et se sont trouvées le lendemain sans abri, sans pain, sans vêtements, et livrées à toutes les conséquences d'une véritable famine compliquée de fièvre et de folie. Les deux tiers s'étaient réfugiés dans la forêt, sur le bord du San-Juan, d'où ils assistaient, serrés les uns contre les autres, à la destruction de leurs foyers. On était alors dans la saison des pluies et le ciel se fondait sur leurs têtes en cataractes tropicales. Cette situation dura plusieurs semaines. Soixante autres personnes sont restées entassées pendant le même temps dans une pauvre cabane de chaume mesurant 30 mètres carrés. D'autres s'étaient enfuies dans des îles inhabitées, au milieu des tigres et des serpents, moins à craindre que la convoitise des forbans. Que faisait alors ce Jack britannique si fier dans les notes où il revendique ses droits? Il disparaissait. Que faisait le consul anglais qui se prétend aujourd'hui le maître du territoire de Greytown et à qui il faut demander la permission de s'y établir? Il oubliait son drapeau mutilé, sa souveraine outragée, pour subir la destinée commune.

21 mars. Parti sur un bot, pirogue indienne creusée dans un tronc d'arbre. — J'avais tant désiré parcourir le San-Juan que je me suis lancé dans l'aventure avec un véritable bonheur. Mon embarcation, si primitive qu'elle fût, avait été aménagée avec un certain confort. On avait dressé au milieu un berceau imperméable, sous lequel je devais me tenir à la turque, assis ou couché. Mes bagages formaient le dossier; j'y avais fait étendre une natte et une couverture et je ne me trouvais pas trop mal sur ce divan improvisé. J'avais d'ailleurs à ma portée tout ce qu'il me fallait pour lire et pour écrire; plus l'appareil indispensable du voyageur : un thermomètre, une boîte de revolvers, ma lorgnette, un chasse-mouches en feuilles de palmier, mon parapluie et deux cartes du pays dont je pouvais comparer les indications. On avait même placé une planche à l'entrée de mon réduit, pour me servir de table au besoin, et j'avais à mes pieds des caisses de

Digitized by Google

provisions dont la combinaison savante avait longuement occupé la sollicitude de Mme de Barruel.

Ainsi préparé, je dis adieu à mes nouveaux amis, dont la sympathie m'avait été si utile, et je me glissai sous mon berceau cintré dans le costume d'un *gentleman farmer* du Royaume-Uni, toile écrue des pieds à la tête, panama et bottes américaines. Puis je donnai le signal du départ.

Il était six heures et demie. Le temps était couvert, mais l'air était si doux qu'il m'importait peu que j'eusse du soleil ou de la pluie. L'équipage de mon navire, qui ne portait pas César et sa fortune, se composait de quatre hommes, y compris le capitaine. On les avait choisis parmi les Indiens et les nègres de la Mosquita, parce que ces Anglais, comme on les appelle, quoique, ethnographiquement parlant, les derniers des indigènes ont acquis, au contact de l'Angleterre, des habitudes d'ordre, d'exactitude et de travail qu'on ne rencontre pas souvent chez les Centre-Américains. Tant il est vrai que tout dépend du milieu où l'on vit, et que l'Europe n'a qu'à se présenter pour relever en quelques années les races les plus dégénérées. Tous quatre ramaient à la pagaye, deux nègres à l'avant, deux Indiens à l'arrière. Ils maniaient cette pagaye de 1m50 de longueur avec une grande précision, de haut en bas, comme la nageoire de certains poissons et sans aucun appui sur le bateau.

Le thermomètre marquait 22°, ce qui dut être jadis la température du paradis terrestre. La pirogue se dirigea d'abord à la perche à travers de hautes herbes qui formaient de véritables îlots de roseaux, de nénuphars et de cannes sauvages; puis elle entra dans le fleuve. Le fleuve, en ce moment, était à son plus bas étiage, et cependant il devait avoir une profondeur moyenne de 6 à 7 pieds. J'en jugeai ainsi par le sondage involontaire des deux longues perches qu'on employait de préférence dans les endroits les moins profonds. La largeur ordinaire était celle de la Seine devant les Tuileries. Mais qu'on se figure une nappe d'eau de cette largeur coulant à pleins bords entre deux murailles de forêts tellement épaisses qu'il était impossible de distinguer un seul tronc

Digitized by Google

d'arbre. Le rivage disparaissait sous un rideau de verdure qui tombait de 60 pieds de hauteur et qui laissait traîner dans l'eau du fleuve ses lianes serrées comme des filets et ses panaches fatigués de leur grandeur. Le fond de la forêt semblait se composer de gigantesques céïbas, de manguiers au vert sombre, de beaux papayers à parasol et de vigoureux tamariniers. Mais l'ornement le plus saillant et le plus pittoresque des deux rives était des milliers de bananiers sans tronc, qui, du milieu du fleuve, jetaient en aigrette des bouquets de palmes de 15 à 20 mètres de longueur, dont le vert tendre mêlé de rouge tranchait sur le fond plus uniforme des massifs.

Le cours du San-Juan est très sinueux. Le coup d'œil variait donc à chaque coup de pagaye. Des îles nombreuses divisaient ses eaux, tantôt couvertes d'arbres comme ses rives, tantôt dessinant des collines de joncs assez touffus pour former une croupe de velours vert. De temps en temps, des troncs d'arbres barraient le chemin et n'attendaient que les premières crues pour être emportés. Quelques oiseaux inconnus rasaient le bord. Des bouquets de fleurs énormes, presque toujours disposées en régimes comme les bananes, se penchaient jusqu'à moi assez pour être cueillies avec mon crochet. Des feuilles étranges, figurant les jantes d'une roue, me frappaient par leur développement circulaire dont rien en Europe ne peut donner une idée. Mais partout et toujours, un rideau de forêts bornait mon horizon, ne m'offrant que des contours de verdure découpés selon les sinuosités du rivage.

On m'avait averti qu'il pleuvait souvent sur le San-Juan, comme il pleut dans la baie de Santo-Thomas et partout où les masses forestières attirent les nuages. Il plut en effet au début du voyage, mais cela ne dura pas. Il ne resta bientôt qu'un ciel assez nuageux pour tamiser la lumière et pour la rendre par conséquent plus supportable aux yeux.

Perdu au milieu de ces solitudes sans écho, à demi couché dans ma pirogue, à la garde de quatre hommes qui ne savaient rien de la civilisation, je pensais alors involontairement à ces poétiques allégories où le bonheur, représenté par de

Digitized by Google

jeunes femmes, se laisse glisser silencieusement le long des rives d'un fleuve enchanté, et je me disais que le San-Juan était la représentation la plus saisissante du cadre de ce récit. L'Éden serait là, sans doute, si l'amour et la jeunesse venaient s'y réfugier.

Quand le soleil s'est levé, les contrastes d'ombre et de lumière ont donné aux impénétrables charmilles du bord des reliefs puissants qui semblaient venir quelquefois de vallées ombreuses, sans que jamais il fût possible d'entrevoir le sol sous leurs voûtes infranchissables.

A dix heures, le contact de l'eau m'avait donné appétit. J'ouvris la caisse aux provisions. Elles se composaient de conserves, de sardines, de homards, de saucisses truffées et de confitures, toutes choses qui pouvaient se manger sans préparation, et de quelques bouteilles de vin de Bordeaux (Saint-Julien), de la maison La Caussade et Cie. On m'avait donné de plus une caisse de biscuits pour les jours de disette et quatre pains pour le commencement de la route. Eh bien! je fis un déjeuner de roi que je terminai par une tasse de café froid sans sucre qui me parut délicieux.

De temps en temps, nous découvrions une cabane bâtie au bord du fleuve, à 10 ou 12 pieds au-dessus de l'eau. Un chapeau de paille se montrait sur le seuil et l'on échangeait invariablement les questions suivantes, en anglais ou en espagnol :

« Qui conduisez-vous?

— Un gentleman français.

— Va-t-il à Grenade?

— Non, à Sarapiqui. »

Puis, les pagayes s'abaissaient et le bateau reprenait son élan.

A midi, on s'arrêta devant une de ces cabanes. C'était l'heure du déjeuner des rameurs. Je sautai hors de la pirogue, et comme il fallait gravir un talus glissant pour arriver sur la berge, une voix française me dit :

« Donnez-moi la main. »

C'était l'habitant du rancho, un jeune homme de 30 ans,

Digitized by Google

figure blonde et douce. J'entrai avec lui dans la cabane. Elle était faite à l'indienne, en cannes sauvages et en feuilles de bananier. Elle était partagée dans sa longueur par une tendue en roseaux qui cachait trois lits à moustiquaires, formés d'une planche et d'une couverture. Une malle pour serrer le linge et quelques ustensiles de cuisine ou de travail. Il y avait en effet un second personnage, assis sur un banc et qui ne disait mot; puis dehors, sous la porte ouverte de l'habitation, une mulâtresse d'une belle carnation florentine, dont la chemise de mousseline blanche ne cachait pas plus la gorge que les épaules et dont les yeux noirs, curieux et surpris, ne manquaient ni de bonté ni d'éclat.

Je n'ai vu qu'une jolie femme de couleur à Greytown, mais elle aurait été remarquée à Paris. Elle se tenait, un jour, devant une maison qui touchait à la mienne, en compagnie d'une vieille Indienne et d'un nègre demi-nu. Je la regardai avec une certaine satisfaction. Elle s'en aperçut et son front s'éclaira. Quel dommage que cette magnifique créature se soit trouvée perdue dans un pareil monde!

J'interrogeai le nouveau Robinson. Il était venu, un jour, du fond de la Bretagne, sur un navire américain, chercher fortune à San-Juan, et ne la trouvant pas aussi facilement qu'il le désirait, il s'était installé, trois ans auparavant, sur ce cap ignoré.

« Et que mangez-vous? lui demandai-je.

— Des bananes, des sapotes, des tortilles. »

Je voyais le rouleau de pierre des tortilles posé dans un coin sur sa meule de pierre.

« Et jamais de viande?

— Si, quelquefois, quand je vais tuer des cochons sauvages dans la montagne.

— Cette chasse doit être périlleuse.

— Oh non! quand on y est un peu habitué.

— Mais ne rencontrez-vous pas des serpents?

— Oui, très souvent, presque tous les jours; mais ils ne m'ont jamais fait de mal.

— Et comment faites-vous pour vous en débarrasser?

Digitized by Google

— Oh ! bien simplement : je casse une branche d'arbre et je les tue.

— Mais s'ils sont gros?

— Ça ne fait rien. J'en ai quelquefois tué de gros comme ceci (il me montrait un pilier de sa cabane qui mesurait bien 8 pouces de diamètre), mais comme plus ils sont gros, plus ils sont endormis, je les ai toujours surpris avant qu'ils m'eussent attaqué. Je crains bien plus les petites couleuvres qu'on ne voit pas dans l'herbe et dont le venin d'ailleurs est plus actif. »

Tout cela était dit dans un français bretonnant, où le castillan se faisait jour.

Pendant ce dialogue, la mulâtresse se leva et alla chercher une petite fille toute nue, âgée de 12 à 15 mois et blanche comme une Irlandaise. C'était le fruit de son union avec le Breton, union que le dévouement, peut-être, sanctifiait à défaut d'une autre consécration. Elle la portait à la mode de ces pays, c'est-à-dire à cheval sur son flanc.

« Votre femme parle-t-elle français? » dis-je à l'amant d'Atala.

Elle sourit et me fit un signe de tête négatif.

« Vous voyez, dans tous les cas, qu'elle le comprend. »

L'enfant regardait, de ses grands yeux bleus, l'étranger qui troublait ses petites idées sur le monde vivant de sa cabane. L'étranger lui mit une pièce de monnaie dans la main. Il n'en fallut pas davantage pour dissiper ses défiances instinctives. J'étais cependant le premier homme de ma race qu'elle eût aperçu, son père excepté, car le Breton m'avait dit que depuis trois ans il n'avait jamais vu de Français dans ces parages.

Je fis le tour de son établissement agricole. Il se composait uniquement d'une centaine de bananiers toujours chargés de fruits, dont le jardin carré était fermé de tous côtés par le fleuve ou par la forêt. Un énorme sapotier, de 30 mètres de tige avant la première branche, dominait toute cette végétation luxuriante, en laissant tomber de sa cime, comme autant de gros cordages d'un mât, une vingtaine de lianes

Digitized by Google

isolées, nues comme des cordes et raides comme des tiges de fer.

— Quand je rentrai dans ma pirogue, il faisait le temps le plus chaud que j'eusse encore éprouvé (27°). Cependant, on tendit une voile et, quelques instants après, il souffla assez d'air pour la remplir.

J'avais déjà remarqué qu'à mesure qu'on s'éloignait de Greytown, le terrain, d'abord très bas, s'était progressivement élevé. De temps en temps, j'entrevoyais, derrière le premier rideau d'arbres, des mamelons étagés, qui supposaient des hauteurs.

On m'avait averti qu'une fois en pleine rivière, mon équipage se débarrasserait de tout vêtement, même du plus indispensable, pour ramer avec plus de facilité. Je ne sais pas si ces braves gens eurent peur d'offenser, non ma pudeur, mais ma dignité supposée; mais je n'eus pas à me plaindre de ce sans-façon, que d'ailleurs j'aurais compris avec indulgence, car plusieurs pirogues que nous rencontrâmes, venant de Castillo, avaient eu moins de scrupule que la mienne, et je sentais bien, à mes propres désirs, que le moins de vêtement possible était le mieux.

Quand j'avais soif, je plongeais mon verre dans le San-Juan. Ce n'était pas tout à fait de l'eau filtrée, mais elle n'en paraissait pas moins bonne.

Je n'ai pas vu un seul caïman, quoique la rivière en fût infestée.

Quelquefois l'horizon, s'élargissant tout à coup, me rappelait par sa beauté les rives fameuses de Therapia, sur le Bosphore.

J'avais soulevé les couvertures de mon berceau et je laissais l'air circuler par toutes les issues. C'était délicieux. A deux, c'eût été divin.

La pente de la rivière ressemble à celle de la Saône, à Fontaine.

De temps en temps, mes nègres mordaient dans une canne à sucre, dont ils rejetaient les morceaux après les avoir sucés. J'essayai d'en faire autant, mais je trouvai le régal

Digitized by Google

médiocre. C'est un verre d'eau sucrée à l'état de sève.

Quelquefois, les lianes formaient, au-dessus des arbres, à 50 mètres de hauteur, des coupoles immenses dont les amples et mobiles courtines retombaient jusqu'à terre avec une incomparable majesté.

Plus nous avancions, plus la végétation accusait de force et de grandeur.

— A deux heures trois quarts, nous sommes arrivés devant une pointe basse derrière laquelle le fleuve rejetait la plus forte partie de ses ondes. C'était l'affluent du Colorado. Le San-Juan mesurait là au moins 800 mètres de largeur. C'est un superbe spectacle que ce dédoublement de ses eaux et cette double courbe de forêts qui s'en allaient à droite et à gauche avec une égale magnificence.

La séparation est indiquée par la couleur de l'eau bien avant d'arriver à ce promontoire. On devine qu'au milieu du fleuve, un banc de sable, presque à fleur d'eau, faciliterait singulièrement les travaux d'un barrage.

A partir de là, la largeur moyenne du San-Juan lui donne un caractère grandiose. Ses rives s'élèvent sensiblement et sa végétation laisse apercevoir les derniers plans de l'horizon. C'est ainsi que j'ai vu apparaître tout à coup devant moi les montagnes de Costa-Rica. D'un autre côté, l'homme se montre de temps en temps sur la rive. J'ai vu, au bout d'une petite île charmante, une habitation blanchie à la chaux, dont une large galerie circulaire, supportée par des piliers de bois blanchis, donnait l'idée d'une certaine aisance. J'aurais juré qu'elle était habitée par des Européens, quoique je fusse trop loin pour distinguer les traits de deux hommes en pantalon blanc et en panama qui nous regardaient passer.

Plus loin, dans un endroit où le fleuve était large comme un bras de mer et laissait voir une plage élevée de 12 à 15 pieds, mes yeux furent attirés tout à coup par des linges blancs étendus le long d'un bois de bananiers. Une ombre blanche passe à travers les troncs espacés de l'arbre providentiel de ces contrées; puis je ne la vois plus. Seulement, à côté d'une cabane perdue sous les feuilles, je crois entrevoir

Digitized by Google

la silhouette d'un homme. Une voile latine toute prête attendait au bas d'un escalier qui conduisait au fleuve. Sans le grandiose du lieu et la splendeur des massifs d'arbres qui ombrageaient cette mystérieuse retraite, je me serais cru dans un lieu béni, cher à ma mémoire.

Voilà la vie heureuse, me disais-je, en pensant à la forme blanche. Voilà la vie heureuse, si elle est quelque part. Le domaine est sans bornes et le cœur peut se donner carrière ainsi que l'imagination.

Toutes les formes possibles de charmilles, do massifs, de pans de murailles vertes, de voûtes ombreuses et profondes, ont été épuisées par ces rives enchanteresses. Quand je voyais devant moi les caps lointains d'arbres entassés qui seuls formaient la rive jusque dans l'eau, j'aurais voulu rester au milieu de cette puissante nature, et je me promettais bien d'y revenir avec une autre moi-même pour m'en enivrer à souhait.

22 mars. — A six heures, la nuit était venue. Le soleil, descendu derrière un horizon d'arbres, laissait la place à la lune dans sa première phase. Je m'étais couché sur mon divan; j'avais écarté les toiles goudronnées qui couvraient ma tente et je me laissais aller au balancement du bateau et aux vagues rêveries du crépuscule et de la première heure nocturne. En face de moi, sur le fond d'opale, se dessinait la Croix du Sud, que j'avais prise en amitié, depuis que je l'avais vue monter dans mon horizon. Je la regardais presque comme mon labarum et son seul nom me faisait éprouver une certaine émotion.

Peu à peu, mes idées se troublèrent et je m'endormis. Quand je me réveillai, le bateau était arrêté et je me trouvais plongé dans une obscurité profonde. J'étendis la main pour soulever la capote, elle était mouillée. Il avait plu pendant mon sommeil. On s'était empressé de me calfeutrer dans mon refuge et l'embarcation venait d'arriver à sa station pour la nuit. Je regardai autour de moi. Nous étions amarrés à un ronc d'arbre, dans un passage étroit dont les deux rivages me semblaient à la portée de la main. Les lucioles brillaient

Digitized by Google

par intervalles, à travers les branches touffues. Pas un bruit dans l'air, si ce n'est un cri d'oiseau que je n'avais jamais entendu. Chacun fit ses préparatifs pour le repos, et les matelots le méritaient bien après quinze heures d'un travail continu que peu d'Européens auraient pu supporter. Ils n'avaient guère mangé que des bananes et de la canne à sucre. Les deux nègres se firent une tente de la voile en la soutenant de leurs pagayes, et tout rentra dans l'immobilité.

Le lendemain, à cinq heures et demie, nous sortions de cette passe étroite qui n'était séparée du lit du fleuve que par une île. Je trouvais le San-Juan plus majestueux encore que la veille, sa végétation plus dense et les cimes de ses arbres plus fières, quoiqu'elles fussent voilées de vapeurs. Tout à coup, la voix du patron me cria : Sarapiqui! Deux issues s'ouvraient devant nous avec des contours d'un indicible enchantement. L'une de ces issues, le Sarapiqui, semblait, non descendre dans le fleuve dont il est un des principaux affluents, mais lui emprunter au contraire ses pleines eaux qui se perdaient dans un lointain vaporeux; l'autre s'arrondissait à droite comme un lac mystérieux caché par des entassement de forêts. La rive qui faisait face au Sarapiqui s'élevait comme un amphithéâtre et dominait les deux autres de ses coupoles étagées. Mais les deux autres décrivaient une courbe si gracieuse au-dessus de leur ceinture humide, immobile comme un bassin d'huile, que je ne savais sur lequel de ces trois promontoires j'aurais voulu planter ma tente. Je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de comparable à ce magnifique confluent. La gravure elle-même n'a jamais rien idéalisé qui en approche.

Le Sarapiqui, lui aussi, est une délicieuse rivière, coulant à pleins bords entre deux murailles vertes, de 100 pieds de hauteur. Seulement, il est moins profond et moins grandiose que le San-Juan. On ne voit jamais loin devant soi, et l'effet d'optique produit par les arbres baignés par les eaux fait croire qu'on va tomber au delà dans un précipice. Il doit être terrible dans la saison des pluies, car nous trouvions à chaque pas des troncs d'arbres renversés et même des îlots entiers

Digitized by Google

détachés de la rive avec leur végétation toujours puissante et prêts à se laisser entraîner au courant. La rive gauche surtout semblait minée. Les arbres surplombaient le fleuve et lui faisaient des grottes de verdure et des voûtes impénétrables au soleil. Je compris alors une histoire de serpent noir qui m'avait fait frissonner en Europe et qui dans mon imagination était restée rivée au nom du Sarapiqui.

Une pirogue comme la mienne, montée par quatre nègres, passait sous ces voûtes d'ombre. Elle conduisait un Français comme moi, amoureux de cette splendide nature et qui voulait l'observer de plus près. Mais si les fleurs ont des épines, cette splendide nature a le serpent noir, sans compter les crocodiles et les caïmans. Un de ces reptiles tomba d'une branche dans le bateau du voyageur. Le péril était sérieux ; les quatre nègres se jetèrent à l'eau pour l'éviter. Mais le Français fouilla tranquillement dans une boîte, et lorsque le serpent se dressa sur sa queue pour l'attaquer, il lui fit sauter la tête d'un coup depistolet.

Cette histoire fantastique, arrivée à un homme dont je pourrais citer le nom, ne m'était pas sortie de la tête. Elle m'avait inspiré une certaine terreur vague pour le Sarapiqui, car je n'étais pas assez sûr de mon tir pour recommencer le singulier duel de mon compatriote. Ce qui n'empêchait pas que, quand nous passions près des arbres, je cherchais involontairement mon revolver.

A neuf heures et demie, nous nous trouvions dans un coude resserré de la rivière. Une plage de sable adossée à un mamelon invitait à descendre. Deux iguanes gris se promenaient lentement dans leur gravité de rois des sauriens. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner, mais il nous fut impossible de mettre la main sur les iguanes, qui mesuraient un mètre jusqu'à l'extrémité de la queue.

A mesure que nous avancions, le lit de la rivière se resserrait et ses rives s'élevaient. L'eau devenait jaune et bourbeuse de claire et opaline qu'elle était d'abord. J'en conclus qu'il était tombé beaucoup d'eau dans les montagnes et que j'allais trouver les chemins détrempés.

Digitized by Google

En passant sous un arbre, au milieu de la journée, j'attirai à moi plusieurs lianes qui pendaient jusqu'à l'eau. C'étaient de véritables cordages de toutes les dimensions, depuis la ficelle ordinaire jusqu'au câble de navire. Il en tomba, non un serpent noir, mais un petit être qui me parut aussi intéressant et moins dangereux : c'était une espèce de sauterelle verte.

. . . . . .

De temps en temps, le patron faisait signe d'aborder. On avait aperçu un iguane sur un tronc d'arbre. Des bouquets de bananiers chargés de fruits couronnaient le sommet d'un talus. L'iguane imprudent était tué sans coup férir, quelle que fût la distance et quoiqu'il fût absolument invisible pour mes yeux civilisés ; puis les deux nègres grimpaient comme des singes jusqu'aux bananiers, en abattaient les fruits les plus mûrs de deux coups de hachette, et revenaient, à travers les hautes herbes qui les cachaient tout entiers, avec une charge de mulet de cette pulpe délicieuse que la Providence prodigue avec tant de libéralité à ces peuples heureux.

— A trois heures, nous étions arrivés sous la plus touffue de ces retraites.

« Senor ministro, me dit le patron, c'est ici que nous passerons la nuit.

— Mais il est de bien bonne heure, nous pourrions faire encore un peu de chemin.

— Oui, mais il y a beaucoup d'arbres dans la rivière et il serait imprudent d'y rester trop tard. »

Le patron ne me disait pas que lui et ses hommes voulaient manger les deux iguanes qu'ils avaient tués, avec un assaisonnement de bananes, et que la perspective d'un bon dîner les séduisait plus que l'avantage d'arriver ce soir même à notre destination. C'était un mauvais calcul. Mon brave Indien dut s'en repentir le lendemain.

J'examinai alors mon campement. Quatre arbres énormes, tous quatre d'une espèce différente, penchaient sur le fleuve leurs rameaux épais, qui nous plongeaient dans une demi-obscurité. Le plus gros de ces arbres avait, jusqu'à 20 pieds

Digitized by Google

du sol, le tronc aplati comme un cactus, mais comme un cactus qui serait large de 3 mètres, ce qui ne l'empêchait pas de s'élever à 100 pieds de haut. C'était une véritable monstruosité végétale. Son voisin, un figuier gigantesque à peau lisse, portait des feuilles assez larges pour expliquer l'usage qu'en firent nos premiers parents dans le paradis terrestre. Quatre feuilles de cette dimension auraient fait une jupe fort décente.

Je sautai sur la plage. Elle était formée exclusivement d'un vieux tronc pourri et vaseux, sur lequel les dernières eaux avaient laissé une couche de sable noir que j'avais déjà remarquée à Greytown. En un clin d'œil, les abords de ce pied-à-terre furent débarrassés de leurs broussailles et de leurs hautes herbes. Je compris alors l'utilité de cet instrument unique et universel que les Indiens appellent *machète* et qui leur vaut un arsenal. En dix coups de machète, une route fut frayée jusque sur le talus, un arbre fut abattu, un foyer fut construit, et les préparatifs du dîner commencèrent. Moi-même, qui ne pensais plus guère au serpent noir du Sarapiqui, je m'armai résolument de cette lourde barre de fer à poignée de bois, et, pendant qu'on allumait le feu, je pénétrai dans le fourré, en abattant tout ce qui me faisait obstacle. Je n'allai pas bien loin, car la forêt était compacte et il me restait une vague inquiétude de trouver sur mes pas quelque reptile effarouché. Mais j'avais foulé une terre vierge de tout contact humain; j'avais entrevu une centaine d'espèces d'arbres géants dont la puissante végétation est inconnue en Europe; j'avais abattu, moi aussi, et sans beaucoup de peine, un bananier qui gênait mon passage. Je devins presque fier de cette expédition, et bien pénétré de la sottise des terreurs dont on nous assiège relativement à cette nature inexplorée.

Je trouvai une grosse marmite en fonte sur le feu et mes deux nègres en train de préparer les deux iguanes, car le troisième avait été emporté par le torrent. L'opération n'exigeait aucune connaissance de l'art du dépècement. Les deux sauriens furent jetés d'abord sur le foyer flambant, ce qui leur tendit la peau et permit de leur enlever toute l'épiderme en

Digitized by Google

les raclant. Puis on leur coupa la tête et le bout des pattes, qu'on jeta à l'eau ; on les ouvrit pour les vider et les laver ensuite au courant de la rivière, et le corps ainsi nettoyé fut coupé en morceaux et jeté dans la marmite noire, à moitié pleine d'eau, en compagnie d'un quartier de graisse brute emprunté à je ne sais quel viscère de porc ou de vache. L'un d'eux était une femelle qui avait dans le ventre 27 œufs de la grosseur d'un œuf de pigeon, mais blancs et ternes ; on les mangea comme le reste.

Je ne sais quel peut être le mérite culinaire de ce mets indien. L'envie ne me vint pas d'en goûter... Il me restait du pain, du vin et du sucre ; je me fis une tasse de vin sucré, et j'allai me coucher dans le bateau, très ravi de ma journée et très désireux de la finir par une bonne nuit.

23. — J'oubliai malheureusement de faire monter ma moustiquaire, qui ne m'avait pas encore servi, quoiqu'on m'eût annoncé que je trouverais beaucoup de moustiques dans le San-Juan. Je passai une nuit très tourmentée par les petites bêtes, qui me trouvaient à leur goût. Était-ce vraiment des moustiques ? J'en doute encore, quoique mes mains et ma figure en aient porté plusieurs jours des traces telles que j'avais l'air d'avoir échappé à la moins bénigne des petites véroles. Mais j'avais été assailli, en mettant le pied sur la plage, par tant d'autres petits insectes noirs, que j'étais fort tenté de leur attribuer les taches rouges qui me défiguraient.

Quoi qu'il en soit, quand je me réveillai le matin, courbaturé et endolori, j'oubliai moustiques et insectes pour embrasser un spectacle inattendu. La rivière avait crû de deux ou trois pieds pendant la nuit ; mon campement avait disparu. La pirogue, entraînée à la dérive, n'avait été arrêtée que par des entrelacements de troncs et de branches qui la retenaient prisonnière sous un berceau presque à fleur d'eau. La rivière, enflée par les pluies que je prévoyais la veille, roulait des eaux limoneuses, sans fracas, mais à pleines rives. C'était la Saône, à Fontaine, dans les fameuses inondations de 1855, mais la Saône encaissée entre deux berges infranchissables et bordée de forêts séculaires.

Digitized by Google

Mon équipage était soucieux et ne paraissait pas trouver le spectacle aussi intéressant que moi.

« La rivière a beaucoup grossi cette nuit, me dit le patron. Nous allons avoir beaucoup de travail.

— Et quand arriverons-nous au Muelle? demandai-je.

— *Quien sabe*, répondit l'Indien avec la résignation ordinaire de sa race. Sans la pluie, nous serions arrivés de bonne heure. Maintenant, le fleuve est notre maître. »

Je leur versai à tous un bon verre d'eau-de-vie, et l'embarcation s'ébranla. Alors commença pour ces braves gens une lutte acharnée qui dura plusieurs heures. Il fallait longer le rivage, s'accrocher aux branches les plus fortes, passer entre les troncs les plus avancés, se faire un point d'appui de leurs racines et rompre le courant en passant souvent d'un bord à l'autre. Le thermomètre marquait toujours ses 22 degrés, que la fraîcheur du matin et l'ombre des grands arbres me faisaient trouver plus agréables encore. J'étais bien loin de la légende du serpent noir tombant d'une branche. Je trouvais même cette navigation sous des tunnels de feuilles, pleine de saveur et d'originalité. Tout Paris se fût certainement jeté avec furie dans une pareille partie de plaisir. La machète cependant avait quelquefois beaucoup à faire pour abattre les obstacles qui gênaient notre marche. Il ne manquait pas même à l'aventure le piquant du danger, car notre voisinage des hautes herbes en faisait fuir les habitants, et plusieurs serpents glissèrent sous nos yeux en remontant le talus. Un d'eux, plus hardi, voulut sauter dans la barque : un coup de fusil tiré à plomb lui broya la tête; son corps tomba; je me levai pour le saisir, mais le courant trop rapide l'emporta. Il avait à peu près 5 pieds de long, la grosseur d'un bras d'enfant au milieu, le ventre jaune clair et la croupe noire et grise des trigonocéphales. Le nègre, dans tous les cas, ne s'était pas jeté à l'eau pour l'éviter et je n'avais pas eu besoin d'ouvrir ma boîte de pistolets.

Nous marchions ainsi depuis six heures du matin, à travers une splendide nature rendue plus imposante par la tranquille majesté du fleuve débordant, quand, à midi, au moment où le

Digitized by Google

soleil me reléguait sous ma tente, l'appel du capitaine m'avertit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. La rivière se dédoublait. Son principal affluent, le Sucio, lui versait à ma gauche ses eaux chargées de vase jaunâtre, et le Sarapiqui continuait tout droit son cours plus limpide.

C'était du Sucio que nous étaient venues pendant la nuit les eaux torrentielles. Une fois séparé de lui, la route devint plus facile et il ne fut plus nécessaire de tant se rapprocher du bord, ce qui n'empêcha pas nos matelots de tuer plusieurs énormes oiseaux.

Je remarquai alors que mes deux cartes s'étaient trompées en plaçant la route de San José au bout de la rivière de ce nom, qui se mêle au Sucio avant de se joindre au Sarapiqui. Bien loin de remonter le Sucio, nous remontions le Sarapiqui lui-même...

Une autre observation, plus intéressante pour moi parce qu'elle se rattache à mes travaux, m'a été suggérée par l'examen des crues du Sarapiqui. . . . . .

. . . . . .

Depuis l'entrée du Sarapiqui jusque-là, je n'avais rencontré ni maison, ni cabane, ni éclaircie, ni rien qui trahît la présence de l'homme dans ces parages. C'était bien la solitude virginale dans son acception la plus absolue, dans son abandon le plus rigoureux. Le lit du Sarapiqui s'était creusé de plus en plus et rien ne faisait présager que je dusse rencontrer un être humain, quand, au moment où j'y pensais le moins, je vis sur ma droite des arbres évidemment coupés, un taillis ouvert, une place dégagée au sommet du talus, et finalement un toit de feuilles de bananier.

Je me crus arrivé à la cabane d'un bûcheron. J'étais tout uniment au Muelle, la station du fleuve, le bureau de douane de Costa-Rica, le siège d'un commandant militaire faisant fonction de douanier, presque une ville.

Muelle n'est pas indiqué sur les cartes du capitaine Lafond et de M. Myonnet-Dupuy. Je ne l'ai trouvé qu'à Muelle même, dans le rancho où j'ai passé la nuit, sur une carte allemande d'un voyage de MM. Scherner et Wagners, en date de 1854.

Digitized by Google

Encore était-il placé sur la rive droite du Sarapiqui, tandis qu'en réalité il est sur la rive gauche.

Le bateau s'était arrêté au bas d'un escalier taillé en pleine terre noire et vaseuse, qui montait jusqu'à un plateau élevé de 25 pieds. Il pleuvait depuis une demi-heure. Je m'armai de mon parapluie et d'un portefeuille dans lequel se trouvaient quelques lettres de recommandation, et je gravis l'escalier étroit, mais glissant. Arrivé au sommet, je ne trouvai qu'un grand nègre à qui je demandai s'il parlait français. Sur sa réponse négative, je compris que ce n'était pas la personne à laquelle j'étais recommandé à Muelle, et je passai outre. Je voyais à dix pas plus loin une longue baraque ou plutôt un rancho, composé d'un simple toit supporté par quelques piliers de bois. J'arrivai devant cette baraque. Cinq ou six hommes s'y trouvaient réunis; je renouvelai ma question. Un d'eux y répondit en français avec un accent allemand très prononcé. Je lui présentai ma lettre (de don Juan Mesnier). C'était à lui qu'elle s'adressait. Il la lut lentement, comme un homme très peu habitué à en recevoir de pareilles. De mon côté, je regardai tour à tour les personnes et les choses au milieu desquelles j'étais tombé, et j'étais tenté de me dire, comme un doge de Gênes amené à Paris, que la plus étonnante des choses était de m'y voir.

Quand mon Allemand eut tout lu, je lui demandai s'il avait des chevaux et des mulets, tant j'étais pressé de déguerpir.

« Non, monsieur. Ceux que nous avons sont malades.

— Mais, du moins, vous en attendez ce soir?

— Mais non, monsieur.

— On ne vous a donc pas prévenu que j'arrivais?

— Non, monsieur. Mais peut-être a-t-on prévenu le commandant. »

Ce mot me fit souvenir que j'avais précisément depuis Paris une lettre adressée au commandant du Sarapiqui.

« Eh bien, faites-moi le plaisir de me conduire chez le commandant.

— Tout de suite. »

Digitized by Google

Le commandant était le premier fonctionnaire de Costa-Rica que j'eusse encore rencontré. Je lui présentai ma lettre, et pendant qu'il la lisait, j'examinai sa personne et son entourage. L'habitation était entièrement vide; pas un meuble, pas un hamac, pas même un escabeau. Le sol nu, sans autre abri que le toit. Seulement, une moitié de la case était fermée par des traverses de roseaux à claire-voie, et au-dessus, un plancher aussi à claire-voie servait de refuge pour la nuit et laissait entrevoir une forme de lit garni d'une moustiquaire.

Mais ce qui me parut le plus étrange dans tout ceci, ce fut la présence d'une femme qui, à mon arrivée, avait fermé son corsage entr'ouvert. La femme du commandant, car c'était elle, était blanche, assez jolie et me regardait avec autant de curiosité que je regardais sa maison.

La réponse du commandant ne fut pas plus satisfaisante que celle de mon guide. Seulement, si je voulais absolument partir, il mettait à ma disposition un cheval quelconque et une vieille selle anglaise que je voyais accrochée à une traverse, mais pas de mulets pour mes bagages. Au reste, il ne s'agissait pour moi que d'attendre un peu, car les ordres qu'on avait envoyés à San-José devaient avoir été exécutés et alors les montures demandées arriveraient le lendemain, à moins que le conducteur ne se pressât pas, selon l'habitude, et alors il pourrait bien mettre cinq jours à faire les vingt lieues qui nous séparaient de San-José.

« Les chemins sont donc bien mauvais? dis-je à l'Allemand, qui savait beaucoup plus de français que le fonctionnaire.

— Oh! oui, terribles! »

Allons, pensai-je, l'aventure sera complète.

Et je quittai le commandant et rentrai dans la case de l'Allemand, ou plutôt du Suisse, car j'appris plus tard que c'était un Suisse des environs de Zurich.

24 mars. — Je me trouvais donc condamné à séjourner je ne sais combien d'heures sous ce rancho isolé. J'en eus bientôt pris mon parti et comme, malgré la pluie, la chaleur m'avait

Digitized by Google

mis en nage, je procédai immédiatement, en plein air, à un changement de toilette qui me mît parfaitement à mon aise. A peine avais-je fini qu'en revenant au milieu de mes hôtes, qui s'étaient assis à table, je reconnus avec eux le commandant, mais vêtu cette fois d'une chemise immaculée, mise évidemment à mon intention. C'était un homme intelligent, plus curieux et plus actif que ceux de sa race, très entendu en matière de plantations et d'exploitations forestières et qui me donna d'utiles renseignements sur les cultures de son pays. Son commandement était un simple poste de douane, sans un soldat et sans un employé. Le Sarapiqui étant la grande entrée de Costa-Rica pour les personnes et les marchandises venant d'Europe et des États-Unis, la place n'était pas tout à fait une sinécure; mais on l'aurait fait occuper en Europe par un caporal [1].

Pour en revenir à mon installation, elle fut des plus simples... Pendant qu'on la préparait, j'examinais cette ville de Muelle où les ranchos, je n'ose pas dire les cabanes, ne pouvaient pas se compter jusqu'à trois. Autour du « palais » de mes Allemands, qui devenait momentanément le mien, un espace de 400 mètres carrés était dépouillé d'arbres et divisé en plusieurs enclos fermés de barrières. Ces enclos étaient destinés à des cultures diverses : cacao, café, bananiers, goyaviers, ignames, et même aux légumes de notre Europe et notamment aux pommes de terre et aux haricots. On leur avait donné le luxe de barrières fermées pour soustraire leurs jeunes plants aux ravages d'une vache qui broutait avec son veau et de quelques porcs qu'on engraissait avec du maïs. La vue de cette vache me causa une sensation de sybarite. J'allais donc me payer le luxe d'une tasse de lait, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. J'avais remarqué que mes hôtes buvaient beaucoup de café... Lait et café me promettaient un déjeuner

[1] Le commandant appréciait à 100 tonneaux maritimes le poids des marchandises importées annuellement par le Sarapiqui. Il délivrait des laisser-passer avec lesquels on allait payer les droits à San-José. C'était donc un simple bureau d'enregistrement. Le commerce d'exportation se fait par Puntarénas.

Digitized by Google

de parisien. C'était plus que je pouvais espérer à 2,000 lieues de mon pays, au fond d'une forêt inconnue, où une pluie torrentielle menaçait de me confiner plusieurs jours.

Quant à mes hôtes, qui me laissaient ainsi envahir leur domicile avec une simplicité biblique, c'étaient de vrais ouvriers allemands, peu démonstratifs, jetés, eux aussi, par la fortune aveugle sur une terre qu'ils connaissaient à peine de nom. Le plus ouvert de ces compagnons, celui qui avait lu ma lettre de recommandation, avait gagné quelque argent dans la Louisiane en abattant des arbres précieux pour l'exportation. Un beau jour, on avait annoncé dans tous les journaux des États-Unis que le général William Walker, président du Nicaragua par une élection régulière, offrait 250 ares de terre à tous ceux qui viendraient s'établir en colons sur son territoire. L'occasion l'avait tenté; il s'était embarqué pour Grenade. Mais une fois arrivé, on lui avait mis un fusil en mains, et il avait fallu de gré ou de force défendre, pendant 19 jours, la capitale du Nicaragua contre les alliés réunis pour la reprendre. Alors s'était passée sous ses yeux cette affreuse destruction d'une ville entière par les ordres barbares d'un bandit sans pitié. Walker n'avait pas plus épargné les propriétés de ses amis que celles de ses ennemis. La maison même du père Vigil, son ambassadeur à Washington, avait été livrée aux flammes. Les églises, les monuments publics, tous les souvenirs précieux que la guerre respecte, avaient subi le même sort, et de cette cité de 20,000 âmes, qui passait pour l'honneur du Nicaragua et que ses habitants avaient été forcés d'abandonner en masse pour se réfugier dans les forêts ou dans les haciendas voisines, il n'était resté qu'un monceau de ruines.

« J'ai compris alors, me disait mon excellent Suisse, que cet homme qui nous commandait n'était qu'un brigand. Je l'avais vu ordonner l'exécution d'une trentaine de ses soldats, sans conseil de guerre et sans jugement, par cela seul qu'ils étaient soupçonnés de vouloir déserter. Je savais, d'ailleurs, depuis que j'étais dans le pays, qu'il s'était nommé lui-même président de la République. Aucun habitant n'avait pris part

Digitized by Google

à cette prétendue élection. Ses soldats même n'avaient pas été consultés; mais là où il en avait 25, comme au fort San-Carlos, on avait fait figurer 600 votes sur les registres, et ainsi de suite. Le Nicaragua tout entier était soulevé contre nous, depuis qu'on voyait la destruction et l'assassinat devenir notre seule occupation. La ville de Léon, qui nous était d'abord si dévouée, s'était soulevée d'indignation après le meurtre du général Corral. Nous avions certainement plus de courage personnel que tous les soldats de l'armée alliée. Mais nous faisions un métier qui ne me convenait pas. J'étais venu chercher, non un fusil, mais des terres. Walker ne voulait pas m'en donner, pas plus qu'aux autres, car il n'a tenu aucune de ses promesses; j'ai déserté au risque d'être fusillé par les Costa-Riciens, et je suis venu sans m'arrêter jusqu'ici, où les Costa-Riciens, non seulement ne m'ont pas fait de mal, mais m'ont donné encore les terres que je cherchais.

— Et combien vous coûtent ces terres?

— Oh! presque rien. Une piastre par 100 mètres carrés; encore ai-je six ans pour les payer. »

Et de question en question, mon interlocuteur se mit à me raconter simplement cette douloureuse odyssée des commencements de ce qu'il appelait sa plantation. Les trois associés avaient d'abord abattu à coups de hache des centaines d'arbres immenses, presque tous durs comme du fer et dont je voyais quelques troncs de 120 pieds de long et de 5 pieds de diamètre couchés dans la savane. Puis, ils s'étaient bâti, à la hâte, cette maison qui m'abritait, et ils avaient ensuite songé au plus pressé en plantant 1,500 pieds de bananiers. Plus tard, il leur était venu un quatrième compagnon, menuisier de son état. Celui-ci avait confectionné successivement l'armoire qui contenait les provisions et un peu de vaisselle, la table et les bancs qui servaient au repas de la communauté, plusieurs autres ustensiles indispensables, et enfin les six lits de planches que je voyais. Or, celui que je devais occuper n'était en place que depuis trois jours. On le destinait aux étrangers et aux voyageurs comme moi, et j'étais arrivé juste à temps pour en profiter.

Digitized by Google

« Et la terre, répond-elle aussi à vos espérances?

— Jugez-en vous-même. Tenez, voilà une plantation de bananiers; elle n'a que deux mois, et à la fin de l'année j'aurai des régimes portant de 100 à 250 bananes de cette belle espèce d'un pied de long qui est pour moi le meilleur fruit de l'Amérique. Désormais, nous n'avons plus qu'à recueillir, et quinze familles entières pourraient vivre de génération en génération avec ce seul produit de quelques jours de travail. Nous avons planté des pommes de terre, des ignames et des haricots verts, et tout est sorti à la fois.

Nous espérons même avoir des ignames de la grosse espèce, qui pèsent de 60 à 100 livres. Les goyaviers que vous avez vus croissent de six pouces par jour. Mais nous allons semer du café et dans trois ans nous aurons une première récolte. Notre cacao se fera un peu plus attendre, mais une fois qu'il sera en plein produit, nous n'aurons qu'à cueillir. C'est une bénédiction que la fécondité de cette terre, sans qu'il en coûte autre chose que de laisser tomber le grain ou la branche. J'ai creusé des trous de 15 pieds, et j'ai toujours trouvé le même sol composé de débris d'arbres qui tombent tout seuls et qui un an après sont de la terre végétale.

— Et qu'espérez-vous faire dans l'avenir sur un terrain si propre à toute espèce de culture?

— Oh! bien des choses. Mais le plus important et le plus pressé est d'avoir une maison propre, un peu confortable, où les voyageurs puissent loger.

— Ah! vous-y pensez? . . . . . .

Cette conversation avait lieu, non sous la cabane, mais en plein champ, sur le bord élevé du Sarapiqui, le long des arbres d'un jaune d'or ou d'un rouge carmin dont les meubles de l'habitation étaient faits, et qui attendaient couchés dans la boue qu'une main industrieuse les fît connaître à l'Europe. Le spectacle de cette nature si puissante m'avait jeté dans un monde d'idées au bout desquelles revenait toujours un rêve lointain. La vie humaine est partout la même. Toutes les positions se résument dans une aspiration unique qui

Digitized by Google

en est à la fois le but et le complément. Je laissai malgré moi échapper cette réflexion, qui trahissait le fond, inavoué pour moi-même, de ma rêverie :

« Oui, mais quand vous en serez là, il faudra faire venir de Zurich une brave fille, jeune et sage, qui sera votre femme et qui vous aidera à mener votre auberge et votre plantation.

— Oh ! j'irai bien la chercher moi-même. » — Et il n'ajouta plus un mot. J'avais touché, en ne consultant que mes propres impressions, à la corde vibrante qui nous émeut tous, et qui résonne avec d'autant plus de force que la solitude est plus profonde. L'ancien soldat forcé de Walker, redevenu ce qu'il voulait être, un colon, caressait, lui aussi, son idéal de bonheur.

Quoi qu'il en soit, Costa-Rica, qui lui avait donné l'hospitalité, sans lui demander compte de son passé, lui devra peut-être dans peu d'années un établissement précieux pour son commerce et qu'aucun de ses habitants n'aurait songé à créer [1].

Ceci explique comment Walker a pu rencontrer au Nicaragua et même à Costa-Rica des partisans sincères. Beaucoup de gens étaient persuadés, et beaucoup le sont encore, que la race hispano-américaine était absolument incapable de sauver son pays de la dissolution. Un homme se présentait appartenant à une race laborieuse et opiniâtre qui a transformé toutes les régions dont elle s'est emparée et qui vient d'improviser en Californie une société complète, aussi exigeante et aussi raffinée que les plus riches sociétés d'Europe. Cet homme amenait avec lui de hardi pionniers, les mêmes qui avaient déjà accompli tant de merveilles, et il annonçait dans des prospectus retentissants qu'il allait renouveler l'Amérique centrale. Il était naturel qu'on le crût. Mais quand, au lieu du civilisateur, c'est l'incendiaire et l'assassin qui s'est révélé; quand on a vu cet homme répondre à la con-

[1] Cette prévision ne s'était pas réalisée quand l'auteur écrivit son grand ouvrage : « Le Muelle même est abandonné depuis quelques années, après avoir été le noyau d'une colonie allemande. » (I, 374.)

Digitized by Google

fiance du pays par la destruction sauvage et inutile de ses cités et se jouer de la vie humaine avec un cynisme et un dédain de pacha du XVe siècle, on comprit que le prétendu sauveur n'était qu'un pirate ambitieux, aussi dépourvu d'intelligence que d'entrailles, et la réaction qui se produisit sauva le Nicaragua. Mais il n'en est pas moins vrai que, si Walker avait eu l'habileté la plus vulgaire et le moindre esprit de conduite, l'Amérique centrale tout entière tombait infailliblement entre ses mains.

— J'avais trouvé la pluie à Muelle. Elle y tombait depuis deux jours, et elle n'a presque pas cessé, ni jour ni nuit. Je craignais donc aujourd'hui, 24, de ne pouvoir plus en sortir, quand à quatre heures j'ai vu arriver par le sentier un Indien misérablement vêtu, qui a demandé où était le Français.

Il avait reçu un message de M. de Vars, portant l'ordre de partir tout de suite et de venir me chercher en grande hâte, et il s'était mis en route depuis trois jours.

25. — A six heures, l'Indien a paru avec trois mules d'assez chétive apparence, deux mules blanches pour mes bagages et une noire pour moi.

Et nous partîmes.

FÉLIX BELLY.

(Publication posthume.)

Digitized by Google

Le théâtre des jésuites en Belgique

(1540-1640)

Au mois d'août 1549, Philippe, prince d'Espagne, fit, en qualité de futur souverain des Pays-Bas, son entrée à Tournai. La réception fut d'une splendeur sans égale. Il y eut des arcs de triomphe et des illuminations, des spectacles et des cortèges comme seuls nos ancêtres savaient en organiser. On avait dressé au beau milieu du cimetière de Notre-Dame un théâtre sur lequel on joua, en présence de la cour, *Le triomphe de Mardochée, L'histoire d'Esther* et *La mort d'Holopherne.*

Ces trois pièces, mais à coup sûr la dernière, paraissent avoir été des scènes mimiques. La nuit, ce soir-là, était sombre, le lieu aussi lugubre que possible, et des centaines de torches de résine avec leurs reflets rouges et leur fumée nauséabonde augmentaient plutôt qu'elles ne dissipaient l'impression de malaise qu'on ressentait involontairement. L'apparition de spectres n'eût étonné personne. On eut pis que cela.

Les organisateurs de la fête, visant à l'extraordinaire, avaient eu l'incroyable idée de faire jouer le rôle d'Holopherne par un condamné à mort. Ce malheureux, auquel on avait dû cacher le sort qui l'attendait, se laissa docilement bourrer de coups par la fausse Judith et finalement trancher la tête d'un seul coup de cimeterre. A la vue du sang, qui lui éclaboussait le visage ou lui retombait sur le corps en chaude rosée, le public, saisi d'horreur, se recula; il y eut

Digitized by Google

des cris, des poings levés. Le pâle Philippe II ne détourna même pas la tête; il se contenta de sourire à sa manière, discrètement. Ce réalisme, tout à fait dans le goût espagnol, lui allait au cœur. Quelques années plus tard, à ce que l'on prétend, il fit rechercher l'acteur tournaisien qui avait si artistement décapité Holopherne et le nomma bourreau de la cour. Cela lui ressemble encore, et nul, si c'est vrai, n'en voudra plus à Charles De Coster d'avoir dit et répété dans sa *Légende d'Uylenspiegel :* « Philippe sème partout mort, sang et larmes. » Le fait est qu'aux Pays-Bas, en Espagne, aux Indes, il ne sema pas autre chose.

Tout ce qui élève, ennoblit, charme ou console fut par lui honni et conspué. Nos chambres de rhétorique, cette splendide manifestation de notre vie intellectuelle, disparurent parce qu'elles étaient libérales, parce qu'elles étaient gaies et frondeuses, et que notre souverain voulait mettre à la mode son humeur revêche et son étroit bigotisme. Il n'y réussit qu'en faisant le vide autour de lui par la corde, le glaive et le bûcher; la mort d'Holopherne, jouée en son honneur à Tournai, avait donc été le présage exact de son règne.

Ce fut alors que le théâtre des PP. jésuites remplaça notre théâtre national, que les sombres comédiens du bon Dieu, au fond de leurs collèges, s'efforcèrent de prendre la place des braves gens qui avaient tant fait pour l'éducation de la bourgeoisie et du peuple, qui avaient été, sans trop le savoir eux-mêmes, de profonds philosophes à la façon de Pythagore, voulant qu'on fût libre et heureux à force de bon sens, de vertu, de science et de gaîté.

Nous allons voir ce que, à tous les points de vue, nos pères perdirent au changement.

Le génie espagnol, excessif en tout, de la secte de Loyola mit sans façon Dieu lui-même au service d'une réaction sans frein, d'une violence sans exemple. On lui laissa libre carrière. La conséquence de ce beau régime fut ceci : ce qui, à la fin du XVIe siècle, restait encore debout en Belgique ne valait guère la peine d'être épargné.

Sous le règne de Charles-Quint, nous avions eu des

Digitized by Google

hommes, et quels hommes ! des initiateurs, des rénovateurs, des génies s'exerçant dans toutes les branches du savoir humain, et déjà du temps de son fils Philippe II on ne compta plus chez nous que des ombres qui tendaient la main. Le commerce, les arts, l'industrie, tout était mort avec la liberté et ne devait revivre que par elle et pour elle. Et tout cela était arrivé parce qu'un jésuite espagnol, le P. Lainez, en dominant le concile de Trente, avait aussi bien servi le roi d'Espagne que le Pape, et leur avait donné la force nécessaire pour terroriser l'Europe et particulièrement nos contrées jusque-là trop heureuses, trop fières peut-être de leur prospérité.

En venant s'établir chez nous dans de pareilles circonstances, le théâtre des jésuites ne put s'asseoir que sur des ruines, n'avoir d'autre public que les clients de l'ordre. C'était maigre, mais c'était encore suffisant pour faire de l'art en chambre. Leur art dramatique n'est pas autre chose. Il s'attache avant tout à la forme; il n'a rien d'ému, de vivant, rien de vrai, la note humaine lui manquant. C'est, à ce qu'il paraît, le principal défaut des tragédies latines publiées à Anvers en 1834 sous le titre de *Selectæ P. P. Societatis Jesu tragœdiæ*. Il y a, dans le nombre, deux tragédies d'auteurs belges : celle de *Joseph vendu par ses frères,* par le P. Jacques Liben, d'Anvers, qui fut recteur du collège de Malines, et celle de *Sédécias*, dédiée à Sigismond III, roi de Pologne, par le P. Charles Malapert, de Mons.

Le chanoine Paquot, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, ne parle que de cette dernière, qu'il trouve tout à fait conçue dans le goût des anciens [1]. Cet éloge ne dit pas grand'chose. Maximilien Veydt a été plus sévère pour les productions flamandes des jésuites, et c'est le goût des anciens que, comme Paquot, il invoque à l'appui de son opinion. « Comparez, dit-il, ces puérilités avec l'inspiration religieuse qui éclate dans les

[1] Vol. II, p. 143, de l'édition de Louvain de 1763.

Digitized by Google

chœurs tragiques des Sophocle et des Eschyle. Ne dirait-on pas que le théâtre d'Athènes était en possession de la vraie religion, et que chez nous ce n'était que le culte de hordes hébétées à leurs fétiches domestiques [1] ? »

En s'exprimant ainsi, le professeur de l'université libre de Bruxelles nous amène à constater un fait regrettable. La défaite nationale du XVIe siècle a été si sensible à nos populations flamandes, que c'était sans doute pour se mettre à leur niveau et se mieux faire entendre d'elles que les jésuites, instituteurs à rebours tout au moins à leur égard, leur débitent des niaiseries. Ils agissent tout autrement dans nos provinces wallonnes. Là, on cherchait à fanatiser les paysans et les nobles, voire les bourgeois des villes qui étaient en contact constant avec la France et connaissaient les comédies de Jodelle et de ses successeurs. Aussi nos jésuites, s'ils parlent beaucoup en vers et en prose sur leurs scènes de collège, ne font jamais imprimer que des programmes et ont grand soin de ne point laisser traîner leurs rôles.

Cette prudence a porté ses fruits; elle leur a permis d'échapper au ridicule dans lequel tomba le cardinal de Richelieu pour avoir voulu rivaliser avec Corneille. Les prêtres ont toujours tort de toucher au théâtre. Ils s'y brûlent. Le théâtre est, dans son essence, tout ce qu'il y a de plus profane au monde; le rendre sacré, c'est le tuer à coup sûr, car il veut être libre ou n'être pas. L'Église, d'ailleurs, sachant bien qu'elle n'a rien de bon à attendre de lui, l'accable à l'occasion de tout le poids de son sixième commandement. Saint Charles Borromée a approuvé la sentence. Il trouve que c'est enfreindre cette loi si sage, et par conséquent tomber dans le péché, que d'aller au spectacle, où l'on court grand risque de voir et d'entendre des choses impures.

Nos mœurs, en Belgique, ne sont plus, grâce au ciel, aussi orthodoxes que cela; elles ne permettent pas cependant, jusqu'à présent, à un prêtre en soutane de se montrer à l'Opéra ou à la Comédie. Nos mœurs ont tort, s'il faut en

[1] *Œuvres choisies*. Bruxelles, 1873, p. 437.

Digitized by Google

croire deux jésuites célèbres. Le P. Sanchez est d'avis que ses pareils sont faits pour braver la volupté et la vaincre, et il affirme qu'il n'arrive chez eux presque pas de scandales, quoiqu'ils aillent très souvent au spectacle. Il est vrai que les pères, qui avaient lu son fameux traité *De matrimonio*, pouvaient aller partout sans broncher et sans rougir.

Figliucci était sans doute de ce nombre, car dans son traité de *Statu clericorum* [1] il abonde dans le sens du P. Sanchez. « On dira sans doute, dit-il, qu'étant à la comédie, nous courons le risque de devoir entendre des discours malhonnêtes. Je répondrai à cela que c'est une chose en elle-même indifférente. » On ne saurait, en vérité, traiter plus cavalièrement les commandements de l'Église qu'on a pour mission de faire respecter par autrui.

Des gens de cette trempe devaient se croire tout permis, et il est fort possible que Théodore de Bèze pensait à eux quand il mit, dans la bouche du Satan de sa tragédie du *Sacrifice d'Abraham*, ces deux vers :

> Dieu est au ciel, eh bien ! je suis en terre;
> Dieu fait la paix, et moi je fais la guerre [2].

Et de fait, c'est là leur grande, on pourrait dire leur unique occupation. Ils font la guerre, non pas seulement aux hérétiques, mais aux peuples et aux rois; ils veulent tout réduire à un seul et même niveau, tout courber, comme eux-mêmes, sous un esclavage de fer. Leur théâtre porte bien l'empreinte de cette intention et de cette humeur belliqueuse. Ils touchent à tout, une chose exceptée : la femme [3].

[1] Édit. de Madrid de 1626.

[2] Cette tragédie a été jouée pour la première fois en 1550 par les élèves de l'Académie protestante de Lausanne. On en possède plusieurs éditions; la seule que nous connaissions est celle publiée par Henri Estienne à Paris en 1552, sous ce titre : *Le sacrifice d'Abraham. Tragédie franchoyse séparée en trois pauses à la fachon des actes de comédies avec des chœurs, un prologue et un épilogue.*

[3] C'est une disposition expresse du fameux règlement des études attribué au P. Aquaviva, cinquième général de l'ordre, et publié à Rome en 1586 sous le titre de : *Ratio atque institutio studiorum Societatis Jesu*, in-8°.

Digitized by Google

C'est d'autant plus étrange que cette exclusion ou ce dédain doit condamner, à l'avance, tous les efforts tentés par eux pour produire une œuvre dramatique saine et forte. Et, en effet, la mise en scène des passions humaines exige l'intervention de la femme, car c'est elle, après tout, qui pousse l'homme tantôt au bien, tantôt au mal. L'ôter du théâtre, c'est en quelque sorte amputer l'humanité.

Sans l'éternel féminin, l'action du drame languit, manque tout autant d'énergie que de vraisemblance, et vous n'avez plus devant vous, si grande que soit la perfection de la forme, qu'une poésie froide, insipide, mal venue, qui irritera le public au lieu de lui plaire. C'est si vrai, que la femme, à elle seule, fait le charme, la puissance singulière et souveraine du théâtre de Shakespeare. Qui de nous n'a point évoqué, dans sa jeunesse, l'ombre de Julie, de Portia, d'Ophélie, de Desdémone, de Cléopâtre, suivant les dispositions du moment? Si les jésuites, auxquels cela peut être aussi arrivé, bannissent cependant, et sans pitié aucune, la femme de leurs pièces de collège, ce doit être à contre-cœur et uniquement dans le but de ne point éveiller les sens de leurs élèves. Ils redoutent peut-être la femme, mais ils ne la détestent point, puisqu'ils s'en servent volontiers pour faire réussir leurs entreprises, et que, comme promoteurs du dogme de l'Immaculée Conception, ils ont plus contribué à sa glorification que tous les autres moines pris ensemble. Au théâtre, pour sortir d'embarras, ils finirent par introduire des femmes sans cœur, sans entrailles, sans amour, c'est-à-dire des êtres moraux ou des saintes du calendrier.

On eut ainsi le cotillon sans la femme vivante. Ces rôles étaient naturellement confiés à de jeunes élèves imberbes, timides et rougissants. Cette innovation se fit au début du XVIIe siècle. A cette époque, les Pères étaient, d'un bout à l'autre de l'Europe, les comédiens ordinaires des grands de ce monde. Partout où il y a un événement considérable à célébrer, un profit quelconque à espérer, on les voit dresser leurs tréteaux et débiter leurs vers ou leur prose. Quelquefois même ils doublent la dose. Le duc Charles de Croy,

Digitized by Google

capitaine général et grand bailli du Hainaut, après avoir été protestant et chef des Gueux, nous raconte dans ses mémoires autographes que, s'étant remarié en 1605, « une très belle, docte et somptueuse comédie fut jouée sur le château, par les Pères de la Société de Jésus, en la ville de Mons », et que le soir du même jour, leurs élèves représentèrent une autre comédie, « le tout, ajoute-t-il, à l'honneur des nouveaux mariés, de la maison de Croy et des descendants d'icelle jusques à nous » [1]. Le duc était charmé, puisqu'il trouve tout beau, docte et somptueux. Quelle réclame pouvait valoir celle-là! Partout, une réaction cléricale sans fin avait sevré depuis longtemps le monde des émotions et des joies de la scène.

On se ruait donc à des représentations qui n'étaient en somme que d'ennuyeux sermons mis en action, de plates flagorneries et trop souvent la glorification du triomphe du despotisme et du fanatisme sur la liberté. Nous en avons lu assez de ces programmes et de ces scénarios pour le savoir et pour pouvoir fournir la preuve de ce que nous avançons.

Ainsi, en 1580, les jésuites ayant obtenu à Liége le collège autrefois occupé par les frères de la vie commune [2], chassés de la principauté, comme ils l'avaient été de la Belgique, à cause des tendances trop libérales de leur enseignement, voulurent donner au prince-évêque Ernest de Bavière un témoignage de leur reconnaissance et ils lui dédièrent une

[1] Baron DE REIFFENBERG, *Une existence de grand seigneur au XVIe siècle*, — Mémoires autographes du duc Charles de Croy. Bruxelles, 1843, p. 83. Aucune des deux comédies jouées à Mons en 1605 n'est citée par le P. A. de Backer dans la dernière édition in-f° de la Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.

[2] A propos de ces religieux, qui eurent également à Bruxelles un collège florissant et une imprimerie, nous devons mentionner leur théâtre. Leur historien, G.-H.-M. Delprat, en parle avec éloge; il nous dit qu'à Deventer ils faisaient représenter par leurs élèves les meilleures pièces de Plaute et de Térence. Encore une circonstance où, au point de vue pédagogique, ils se distinguent avantageusement des PP. jésuites. Voir *Verhandeling over de Broederschap van Geerard Groote en over den invloed der Fraterhuizen op de wettenschappelijken en godsdienstigen toestand voornamelijk van de Nederlanden, na de XIV^de eeuw*. 2de druk. Arnhem, 1856, in-8°, p. 316-25.

Digitized by Google

pièce dramatique en cinq actes sous le titre de : *Faust ou dialogue d'un jeusne homme converty à la foy par saint-Jean l'Évangéliste et puis de voleur devenu homme de bien.* Les personnages sont : Saint Jean; un évêque; Faust; Lucifer; le démon Baal; un pique-assiette appelé Patelin ou chasse-dîner; la Volupté; la Vertu; la Liberté; la Paresse; l'Orgueil; enfin, comme chœurs à l'antique, des chrétiens, des brigands, des diables, des ivrognes, des bergers et des sirènes.

Dans cette composition informe, nous voyons Faust, le nécromancien du XVIe siècle, dont la légende a inspiré à Gœthe le chef-d'œuvre de son théâtre, flotter entre le bien et le mal et n'avoir pas une idée à lui; Méphistophélès, sous le nom de Baal, faire assez sotte figure et ne pas opérer le plus petit prodige, tandis qu'à côté de lui les passions humaines, personnifiées comme dans les moralités du moyen âge, font sa besogne ou bien la contrarient suivant que leur consigne les y oblige. Le dénouement s'écarte, comme tout le reste, de la légende; Faust n'est pas étranglé par le démon; il est au contraire ramené dans la bonne voie par l'évêque. Cet évêque, qui triomphe de Lucifer et de Baal, des brigands, des ivrognes et des sirènes, doit être Gérard de Groesbeck, qui accueillit en 1566 les jésuites dans sa principauté, et le malheureux Faust doit personnifier Hasselt ou Maestricht, l'une des deux villes liégeoises vouées à l'hérésie que le provincial François de Coster et le P. Henri Denis ramenèrent pantelantes dans le giron de l'Église. Cette version, à laquelle, après quelques tâtonnements, nous avons fini par donner la préférence, peut paraître à première vue assez hasardée; mais quand on songe à l'habitude des Pères de faire des allusions suffisamment transparentes et de ne pas s'oublier tout à fait dans la distribution des éloges, tout s'explique facilement [1].

Une autre de leurs pièces, d'une date un peu postérieure, a également fixé notre attention à cause d'une allusion passablement audacieuse à des événements qui vivaient alors dans

[1] Le P. A. de Backer ne signale pas *Le dialogue de Faust* dans sa Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.

Digitized by Google

la mémoire de tous. Le titre porte : *La vierge Marie, dame des Hongrois ou Estienne, premier roy de Hongrie. Représenté par les escoliers du Collége de la Compagnie de Jésus, à Malines, le 12 et 13 de septembre l'an 1633, à la première ouverture de la nouvelle chapelle dressée en l'honneur de l'Immaculée Conception de Nostre-Dame. A Malines, chez Henry Taye. Anno 1633, in-f°.*

Ce titre ne dit rien. On ne devinerait jamais qu'il s'agit ici, tout juste cinquante-deux ans après le dernier et complet pillage des églises de Malines par les Gueux, d'attribuer à la vierge Marie l'inspiration de la destruction complète en Hongrie des idoles et des temples païens. Cela réussit si bien, que la sainte Vierge apparaît au pape Silvestre II et lui ordonne de couronner roi Étienne, prince de Hongrie, qui, par zèle religieux, a poussé en avant les pillards d'église.

L'empereur Conrad, qui régnait alors, furieux sans doute de voir le pape sacrer un roi sans sa permission, déclare la guerre à Étienne, mais un ange envoyé par la sainte Vierge rejoint son armée et la licencie sous ses yeux. L'empereur, n'ayant plus de soldats, se courbe sous l'intervention divine et fait la paix.

Ce miracle est dignement célébré par le roi Étienne, qui se met, avec toute la Hongrie, sous la dévotion de la sainte Vierge, la tenant pour douce souveraine, et s'en va, dans la joie de son cœur, avec ses trois fils servir les pauvres et leur laver les pieds.

Qu'a dû penser le public malinois de 1633 de ces apparitions, de ces miracles, de la bonhomie excessive de l'empereur Conrad et du roi Étienne? Nous l'ignorons. Il nous est permis cependant de supposer qu'un vieillard ou l'autre se sera dit qu'il était fort étrange que la sainte Vierge, si bien pourvue, à en croire les PP. jésuites, de messagers célestes, ait à deux reprises laissé tranquillement dévaster en Belgique ses sanctuaires et profaner ses autels.

Nous n'avons pas parlé encore du style dans lequel sont écrits ces drames et ces comédies édifiantes. C'est toute une étude à faire. Elle présenterait, si l'on avait, au lieu de sim-

Digitized by Google

ples extraits, des manuscrits complets sous les yeux, un intérêt d'autant plus vif que l'on sait que de Philippe II à Joseph II, les jésuites ont dirigé l'éducation de notre noblesse et de notre haute bourgeoisie.

A Bruxelles, ils s'étaient établis d'abord dans une modeste maison située derrière Sainte-Gudule et tout contre les remparts de la ville. Alexandre Farnèse, duc de Parme, leur ancien élève, ne les y laissa pas longtemps. Comme il disposait, en sa qualité de gouverneur général des Pays-Bas, des biens confisqués au profit du roi sur les rebelles, il leur abandonna l'hôtel Grobbendonck, situé sur le Grand Sablon à l'endroit où se trouvent actuellement les archives du royaume. Ils firent dans ce local de grands changements, que, par ordre supérieur, la ville de Bruxelles dut prendre à sa charge. Ils y ouvrirent en 1604 un cours d'humanités, et déjà, au bout de cinq ans, leur collège était si florissant qu'ils solennisèrent leur distribution des prix par la représentation d'une tragédie intitulée : *Jacob ou l'anti idolastrie,* laquelle, au détriment de la trinité et du culte de la Vierge, exaltait le mérite du peuple juif pour avoir introduit dans le monde le monothéisme [1].

Le succès rend ambitieux. Les jésuites voulurent avoir chez eux les archiducs ; ceux-ci, qui n'avaient rien à refuser au P. Brisuela, leur principal directeur de conscience, promirent d'assister, le 12 septembre 1613, à une distribution de prix.

Le souvenir de la peine prise par les jésuites, lors de leur entrée au pays en 1599, pour les honorer et les distraire en latin et en français, en vers et en prose, avait sans doute contribué à leur faire prendre cette résolution. Nous allons dire pourquoi. La représentation dramatique donnée le 13 décembre 1599 au collège d'Anvers avait été pour nos princes et leurs courtisans un régal peu commun. Les Pères firent d'abord jouer par leurs élèves une comédie pour glorifier sainte Élisabeth de Hongrie, qui mérita, comme on sait,

[1] Voir le répertoire du théâtre français des jésuites en Belgique, à l'article : « Bruxelles. »

Digitized by Google

d'être béatifiée quelques années seulement après sa mort pour avoir fait de son palais un couvent et de ses États le paradis des moines et des prêtres ; puis, non sans rappeler que la fille de sainte Élisabeth avait été duchesse de Brabant comme l'était maintenant la pieuse fille du roi Philippe II, ils firent paraître en manière d'épilogue des jeunes filles représentant les dix-sept provinces des Pays-Bas [1]. Les provinces catholiques, qualifiées d'*obéissantes* dans le langage de l'époque, étaient habillées de gris avec l'écharpe espagnole, tandis que les provinces rebelles traînaient de longs habits de deuil. L'une après l'autre, elles récitèrent un compliment en vers. « Le tout d'assez belle invention, » nous dit ici le chevalier Gilles de Faing, majordome des archiducs, à qui nous empruntons ces détails [2].

Ils sont malheureusement incomplets. Le digne gentilhomme néglige de nous apprendre que les dix-sept jeunes filles dont il parle sont des garçons habillés en filles, des garçons qui avaient des sœurs probablement et savaient prendre leur air et leurs façons, de manière à tromper leur monde. Ce genre de déguisement ou de caricature, qui ne pouvait que malaisément, même dans un collège de jésuites, sauvegarder la décence, fut conservé en Belgique et en France jusqu'à l'époque de la première suppression de l'ordre. Et voilà comment, quand on ôte la femme, on court grand risque de tomber dans un mal plus grand que l'absurdité ou le ridicule !

Lors de leur joyeuse entrée, les archiducs avaient eu également l'occasion d'apprécier le talent dramatique des Pères et leurs ingénieuses flatteries à Courtrai et à Douai, où l'université fondée en 1562 était leur principale forteresse, et, bien qu'ils eussent été mauvais prophètes à l'égard des pro-

[1] La comédie d'*Élisabette de Hongrie* n'a pas été renseignée sous la rubrique d'Anvers par le P. de Backer. La raison en est probablement qu'au début, les jésuites ne faisaient pas imprimer de livrets programmes. Nous n'en avons pas rencontré jusqu'ici un seul qui fût antérieur à 1604.

[2] Gachard et Piot, *Collection des voyages des souverains belges*. Bruxelles, 1882, vol. IV, p. 536.

Digitized by Google

vinces rebelles des Pays-Bas, on comprend que nos princes acceptèrent leur invitation pour ne point froisser d'aussi ingénieux et d'aussi utiles collaborateurs.

La joie fut grande au collège Grobbendonck à la nouvelle de leur prochaine visite.

Les fortes têtes de la corporation tinrent conseil et décidèrent que rien au monde ne serait plus capable de captiver leurs augustes visiteurs que chercher à leur prouver combien leur piété exemplaire les avaient rendus dignes de leurs bienheureux patrons. Le sujet étant trouvé, une autre difficulté était de savoir comment on rapprocherait de saint Albert sainte Isabelle, qui était venue au monde quinze ans après sa mort. Pour sortir d'embarras, on fit deux pièces : la *Tragédie d'Albert* et la *Comédie d'Isabelle*. Elles sont l'une et l'autre bien caractéristiques. Les archiducs règnent sur la Belgique depuis assez longtemps, et les jésuites du collège de Bruxelles ne trouvent dans leurs actions rien de plus noble, de plus héroïque à mettre en avant que le transport de Reims au couvent des dames Carmélites de Bruxelles, des ossements de saint Albert et le rétablissement d'images miraculeuses à Hal, Vilvorde et autres villes des Pays-Bas. Une fois, par hasard, les disciples de Loyola se renferment dans la réalité des faits. Où ils pèchent, et cruellement encore, contre le bon sens, c'est quand, à l'occasion de leur distribution des prix du 12 septembre 1613, ils s'efforcent de faire rétrograder la langue comme le culte vers le moyen âge.

Leur livret explicatif, imprimé avec plus de luxe qu'à l'ordinaire par Rutger Velpius et Hubert Anthoine, ne parle pas le français de Malherbe, mais l'obscur jargon de la cour de Bruxelles. En voici un échantillon tiré de la scène 4e du premier acte de la tragédie d'Albert, dont le but est de prouver par la mythologie que le comte Baudouin de Hainaut a tort de s'opposer à l'élection d'Albert de Louvain comme prince-évêque de Liége :

« L'Irrision met en liste le combat de Pan et d'Apollon,
« cestuy là jouant de la flûte, cestuy ci pincetant la citre.

Digitized by Google

« Le mont Tmole, les Driades ou arbres et le roy Midas, tous « donnent la palme et victoire à Apollon, hormis le roy « Midas qui, pour loyer de son pervers jugement, est doué « d'oreilles d'asne. En après elle met en monstre la nimphe « Arachne débattant l'avantage en l'art de coudre artistement « contre Pallas et son changement en araine, plus l'argu- « mentation et philosophie d'une truye avec Minerve guer- « donnée d'un anneau aux narines et coronnée d'efforches, « enfin le litige et plaidoié des raines contre Latone. »

Nous comprenons parfaitement que l'irrision, c'est-à-dire la moquerie, mette aux prises Pan et Apollon, Arachné et Pallas pour faire ressortir le mérite supérieur d'Albert de Louvain en le comparant à des divinités païennes; cependant nous avouons humblement que nous ne saisissons pas du tout l'à-propos d'une lutte entre la déesse de la sagesse et la femelle d'un porc; le livret, laissant de côté la grammaire, aussi bien que l'argumentation et la philosophie de la chose, ne nous dit pas clairement si c'est la déesse ou la truie qui reçoit comme récompense un anneau aux narines et une couronne de lierre. Les motifs que peuvent avoir les grenouilles pour plaider contre Latone nous échappent également. L'excuse de ce carnaval du langage et de ces intermèdes, coupant à tout moment l'action du drame, est sans doute qu'on tenait à amuser nos souverains, surtout l'Infante, dont l'ignorance des langages autre que l'espagnol égalait celle de son père Philippe II. On sait que l'archiduc Albert lisait les poésies de Ronsard et se vantait d'en saisir toutes les finesses. Il était cardinal et, même après son mariage, il portait de préférence un habit rouge comme marque de sa haute dignité ecclésiastique. Or, étant prêtre ou voulant encore le paraître, nous nous demandons s'il ne s'est pas scandalisé, en voyant les jésuites de sa capitale ne tenir compte aucun du premier concile de Milan et d'une bulle papale récente, et mettre en scène, en sa présence, deux saints du calendrier.

Il paraît que Son Altesse ne témoigna aucun déplaisir, qu'elle assista de même, sans sourciller, à d'autres intermèdes qui, suivant l'usage, ne se rapportaient en rien à l'action

Digitized by Google

principale et permettaient aux jeunes élèves de donner des preuves de leur souplesse, de leur agilité, de faire rire après avoir fait pleurer. Cependant danser chez les PP. jésuites, et surtout en présence d'un cardinal, c'eût été grave, si les malins auteurs n'avaient point su que ce prince de l'Église dansait parfois à cheval au son d'une flûte ou d'un flageolet[1]. Cette tolérance de l'archiduc consacra l'innovation. Leur succès fut si complet que, l'année suivante, les jésuites de Bruxelles se mirent en frais d'une représentation en l'honneur du fils aîné du Taciturne, de ce pauvre comte de Buren arraché par le duc d'Albe des bancs de l'université de Louvain, élevé en Espagne, marié en France, et qui maintenant se contentait, à la cour de Bruxelles, de jouer le premier rôle parmi les courtisans des archiducs Albert et Isabelle. Comment caresser et flatter le fils d'un grand homme qui n'a rien fait, quand il est interdit par les plus simples convenances de lui parler de son père, de le grandir par le seul reflet d'une gloire qui lui tient de si près?

Les étudiants réformés de la ville d'Orange l'avaient essayé cependant en 1606 en donnant à entendre, dans des poèmes dramatiques qui n'ont pas été conservés, à ce que nous croyons, que l'alliance des Nassau et des Bourbon ne pouvait être que la promesse du bonheur que donne la liberté de conscience.

Nos jésuites n'étaient pas gens à se laisser aller à de pareilles hardiesses; ils remontèrent dans l'histoire jusqu'à Charlemagne pour trouver un sujet se prêtant à leur intention. Le comte de Buren s'appelait Philippe-Guillaume; ils lui donnèrent pour parrain et modèle saint Guillaume, duc d'Aquitaine, et déroulèrent en une série de tableaux sa légende. Ce n'est ni une tragédie ni une comédie, c'est une action dramatique d'un genre nouveau que les auteurs intitulèrent :

[1] M. Ernest Boysse se tromperait donc en disant, p. 32 de son *Théâtre des jésuites* (Paris, 1880), que ce fut en 1638, à l'occasion de la naissance de Louis XIV, qu'on dansa dans la cour du collège de Clermont, à Paris, pour la première fois un ballet.

Digitized by Google

Représentation des points principaulx de la vie de saint Guillaume, ducq d'Aquitaine, conte de Poictiers, etc., faicte à l'honneur de ce saint et dédié (sic) *à Leurs Excellences Monseigneur Philippe Guillaume, prince d'Orange, comte de Nassau Catzellenbogen, Vianden, Buren, etc., et de Madame Eléonor de Bourbon sa compagne, par les élèves du collège de la Société de Jésus à Bruxelles le 5 février 1614* [1].

On voit là-dedans que Guillaume d'Aquitaine est comblé par Charlemagne de charges, titres et dons divers en récompense de l'ardeur extrême qu'il a mise à refouler en Espagne les Sarrasins. La fortune irrite plus qu'elle ne calme le cri de sa conscience ; et, pour faire son salut sûrement, il quitte femme et enfants et va s'enfermer au fond d'un cloître. Là enfin, il trouve le calme et le bonheur. Est-ce bien sûr? A défaut de l'histoire, toutes les histoires des saints l'affirment à la date du 1er février. Le fils du Taciturne, qui avait conservé au fond du cœur autant de souvenirs que de rancune, — ses lettres et ses actes en font foi, — fit semblant d'y croire; il remercia bien fort les PP. jésuites de l'honneur qu'ils lui avaient fait, mais il laissa à son cousin germain, Jean le Jeune, comte de Nassau-Siegen, le soin de les récompenser comme ils l'entendaient. Ce parent était venu le voir à Bruxelles. Il y tomba amoureux de la belle Ernestine de Ligne, et quelques années plus tard, ayant abjuré le protestantisme, il l'épousa. Ses enfants furent tout naturellement confiés aux jésuites. Nous les retrouvons au collège de Bruxelles jouant la comédie à l'occasion du centenaire de l'Ordre.

Oui, jouer la comédie quand elle ne jouait pas au soldat, c'est absolument tout ce que notre noblesse savait faire dans

[1] Cette même comédie, sous un titre quelque peu différent, servit en 1628, à Mons, à glorifier assez mal à propos le prince Guillaume d'Espinoi, grand bailli de Hainaut, puisqu'il était secrètement à la tête du parti des mécontents. On sait qu'il se sauva en France, qu'il fut dépouillé en 1636 par sentence du grand conseil de Malines de tous ses biens, honneurs et dignités et condamné à avoir la tête tranchée par-dessus le marché.

Digitized by Google

ce temps-là. Et, à ce propos, il n'est peut-être point tout à fait hors de saison de constater par un fait appartenant à notre histoire que, si l'éducation des jésuites laisse une empreinte, même sur l'esprit des forts comme Voltaire, elle énerve ou écrase les autres, les rend incapables de tout acte énergique, de toute preuve d'une volonté indépendante et sûre d'elle-même.

On le vit clairement après la prise, en 1629, de Bois-le-Duc par les Hollandais sur le baron de Grobbendonck, le fils réconcilié de l'ancien propriétaire du vaste hôtel dont les jésuites de Bruxelles avaient fait leur collège.

On s'était mis à conspirer; on voulait chasser les Espagnols de l'armée, des hautes charges de la cour, mais on ne savait trop comment s'y prendre. Les capucins, qui étaient jaloux des jésuites et grands amis de la France, profitèrent de l'occasion. Ils offrirent leurs services à nos gentilshommes dégénérés, les compromirent presque tous, en ruinèrent quelques-uns, et firent si bien qu'une insurrection calquée sur celle du XVIe siècle, faute d'hommes pour la conduire, se trouva noyée dans une ridicule querelle de moines.

Quand tout fut fini, les jésuites de Belgique se trouvèrent plus forts, plus puissants que jamais. Ce fut aussi avec un bruyant enthousiasme qu'ils célébrèrent, en 1640, le premier centenaire de la fondation de leur ordre. Ils commencèrent par publier chez Moretus, successeur de Plantin à Anvers, un magnifique volume illustré sous le titre de : *Imago primi saeculi societatis Jesu a provincia Flandro Belgica ejusdem societatis representata* [1]. Nous avons là en cinq livres, écrits tantôt en prose et tantôt en vers, l'histoire de la naissance, des premiers pas, des travaux divers et enfin du triomphe de la Compagnie de Jésus. Ce volume, qui laisse de côté, nous

[1] Cet ouvrage fut également publié en flamand, avec les mêmes gravures, mais avec un texte différent. Voir J.-C. DIERXSENS, *Antverpia Christo nascens et crescens*, vol. VII, p. 258. Cet auteur n'en donne point le titre que voici : *Afbeeldinghe van d'eerste eeuwe der Societeyt Jesu voor oogen gestelt door de duyts nederlansche provincie derselver Societeyt. Antwerpen.* Plantyn, 1640. 1 v. in-4°.

Digitized by Google

ne savons trop pourquoi, la Gallo-Belgique, servit de canevas ou de modèle à la plupart des pièces dramatiques jouées dans les collèges des Pères à l'occasion du centenaire. On l'a attribué au célèbre hagiographe le P. Jean de Bolland, mais le chanoine Paquot, et, après lui, le ministre Thonissen, dans la *Biographie nationale*, n'ont laissé à Bolland que l'honneur d'en avoir réglé la composition et surveillé l'impression. Ses collaborateurs sont tous Belges : le provincial de Flandre, Jean de Tollenaer, et les pères de Poortere, de Hosche et Walleus ou Vande Walle.

Leur lyrisme débordant ne dit rien de trop. Le succès a couronné leurs efforts. A la fin de leur premier siècle d'existence, ils tiennent dans leur dépendance : l'Espagne et la France par leurs rois et l'Allemagne par ses empereurs. Ce siècle-là est le jésuitisme avant la lettre ou, pour parler plus correctement, avant les *Lettres provinciales* de Pascal qui le mettent à nu et le démolissent à moitié. Un autre fait, que d'autres que nous regarderaient comme providentiel, c'est qu'à l'heure même où, dans tous les collèges de l'ordre en Belgique, les élèves célébraient avec entrain la gloire de leurs maîtres, les exécuteurs testamentaires de Corneille Jansénius, évêque d'Ypres, publiaient à Louvain son célèbre *Augustinus*, qui met le salut de l'homme dans son humilité et sa perte éternelle dans son penchant à suivre les suggestions de l'orgueil. Rien au monde ne pouvait être dans ce moment-là plus désagréable aux jésuites que cette voix d'outre-tombe qui leur criait : « Vous avez lutté en vain ; Calvin a raison et Rome a tort. » Mais ils se bouchèrent les oreilles et n'en continuèrent pas moins à fêter de leur mieux leur grand passé.

A Bruxelles, ils se surpassèrent. Ils transportèrent sur la scène les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola et leur propre histoire arrangée *ad majorem Dei gloriam*. Cette pièce est incontestablement leur chef-d'œuvre. Sa représentation a dû coûter des sommes folles, parce qu'il fallut construire exprès un théâtre, le machiner afin de produire des effets jusqu'alors inconnus et costumer plus de deux cents élèves.

Digitized by Google

Bruxelles n'ayant plus de cour souveraine, il n'est plus besoin de parler son jargon pour se faire entendre. Les Pères se sont mis à la hauteur du P. Garasse et de quelques autres de leurs écrivains, et ils prouvent, suivant un mot du comte d'Avaux, qu'à force de gouverner de belles dames, ils ont appris à faire des iliades sur un pied de mouche.

Leurs nombreux invités avaient reçu dès le mois de juin un libretto fort alléchant ; c'était aussi une réclame, puisque les noms de tous les acteurs, petits et grands, qui devaient paraître dans la pièce y sont mentionnés et que ces noms sont les plus connus de l'aristocratie du pays et de la bourgeoisie de la capitale [1].

En voici le titre : *Action théatrale des deux contraires estandarts : à savoir de Jésus-Christ et de Lucifer ou saint Ignace de Loyola portant par tout le monde le victorieux estandart de Jésu* (sic) *contre celuy de Lucifer durant le premier siècle de la Compagnie de Jésu* (sic). *La jeunesse du collège de Bruxelles de la mesme Compagnie jouera publiquement cette action pour honorer la célébrité de l'an centenaire le...* [2] *de juillet. Bruxelles, chez Luc de Meerbeque, 1640, in-f°.*

La date exacte de la représentation n'a point été remplie à la main sur notre exemplaire ; elle ne se trouve pas non plus mentionnée dans les mémoires du temps, ce qui est d'autant plus surprenant que ce n'était point là un événement à passer sous silence. Et le théâtre? Il n'était pas moins extraordinaire que la pièce elle-même [3]. Quand le rideau se levait, on avait devant soi trois scènes ou trois théâtres superposés, sans compter l'enfer, qui était censé être au-dessous ; et aux deux côtés de ce triple théâtre il y avait deux autres petites scènes

[1] Voir cette liste aux annexes.

[2] Sans doute le 31 juillet, jour auquel la fête de Loyola est célébrée et qui est aussi l'anniversaire de sa mort.

[3] C'était un retour au moyen âge. Voici ce que V. Fournel, dans ses *Curiosités théâtrales anciennes et modernes* (Paris, 1859, p. 5), dit de ces scènes rudimentaires. « Pour les pièces les moins compliquées, le théâtre « renfermait trois étages : celui d'en haut pour le ciel, celui du milieu « pour la terre, et celui d'en bas pour l'enfer. On voit par la *Chronique* « *de Metz* qu'il y en avait parfois jusqu'à neuf. »

Digitized by Google

supplémentaires en forme de demi-lunes, comme pour rappeler que l'ordre militant de Jésus, s'entendait aux choses de la guerre.

On voyait à droite le mont Serrat, ayant à mi-côte sa chapelle dédiée à la Vierge, et, à gauche, le château fort de l'Hérésie assis dans une île.

Tout cela était tellement en dehors de l'ordinaire, que l'un des Pères, jouant le rôle de régisseur, jugea à propos d'adresser au public le discours préliminaire que voici :

« Honorables spectateurs,

« Le fond de cette représentation est tiré d'une méditation de saint Ignace qui se voit dans son livret des *Exercices spirituels,* qu'il a composé avec l'aide des lumières du ciel. Là, sous l'emblème de deux drapeaux élevés : l'un de Jésus pour sauver les hommes, l'autre de Lucifer pour les perdre, il enseigne comment il faut faire choix du bon parti. Et, bien que son intention fût de combattre par ce moyen toute sorte d'impiétés, toutefois, pour n'embrasser trop, nous l'avons restreint à l'hérésie qui ravageait alors l'Europe, surtout les provinces septentrionales, et contre laquelle il semble que la divine Providence ait suscité au monde notre saint Patriarche.

« C'est pourquoi, les opposant l'un à l'autre, nous faisons voir que depuis la confirmation de la Compagnie par le Saint-Siège l'an 1540, Ignace avec les siens a plus attiré d'âmes à l'étendart et au parti de Jésus que l'hérésie et tous ses sectateurs n'en ont débauché pour grossir l'armée de Lucifer. Au reste, honorables spectateurs, pendant que cette action délectera vos yeux, je ne crois pas qu'elle doive offenser vos oreilles, si, en traitant ce sujet, il échappe quelques vers qui semblent tournés à l'honneur des enfants de ce grand saint. Car, outre qu'on ne vous dira rien qui ne soit aussi public que le jour, je m'assure que vous entendrez bien que nous n'avons autre but que de magnifier le souverain Jésus, de qui cette petite Compagnie étant totalement l'ouvrage, comme en porte le nom aussi elle en tire toute sa vertu, et lui rend unique-

Digitized by Google

ment la gloire des trophées qu'elle gagne sur les ennemis de la foi et de la piété. »

On n'est pas plus modeste. Notre P. jésuite parle de sa « petite Compagnie », quand il sait bien que le bataillon de mille hommes, auquel commandait sur la fin de sa vie Ignace de Loyola, est devenu une légion de quinze mille têtes, et de fortes têtes pour la plupart.

Il ne dit rien non plus des choses merveilleuses, au point de vue de la mise en scène, que l'on va voir. Nous allons tâcher de remplir cette lacune.

Le prologue est une gracieuseté à l'adresse des Bruxellois. La scène représente un coin du ciel; des nuées s'entre-choquent, des trompettes invisibles sonnent la charge. L'archange saint Michel s'avance l'épée haute, marchant sur les nuages; Lucifer paraît, l'archange croise le fer avec lui.

Les nuées enveloppent les combattants; quand elles se déchirent, on voit Lucifer vaincu s'abîmer au milieu d'un tourbillon de flammes. La terre se referme, saint Michel en profite pour prendre pied. Il annonce que Lucifer pour se venger va maintenant chercher l'Hérésie au fond de son antre, mais que Dieu, dans sa bonté, a déjà résolu de donner à son Église Ignace et ses compagnons, et que cette grâce sera suffisante pour renverser l'Erreur et le Mensonge.

Au même moment, sur la petite scène, à l'angle gauche du théâtre, apparaît l'Hérésie, qui a l'air de se ronger les poings, tandis qu'à l'angle droit saint Ignace en méditation est visité par la sainte Vierge et par saint Pierre.

Ce sont là des pantomimes montrant avec quelle rapidité les prédictions de saint Michel s'accomplissent.

Au premier acte, nous voyons Lucifer à l'œuvre. Il lève des troupes en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, et partout il trouve la milice d'Ignace sur son chemin qui lui débauche ses soldats. L'Hérésie, de son côté, pousse les siens à piller et à saccager l'Église. Les toiles de fond changent à vue d'œil, de sorte qu'on a successivement sous les yeux les paysages et les costumes des quatre parties du monde.

Digitized by Google

Ignace a résolu de continuer la lutte par d'autres moyens. Il consacre ses armes à Notre-Dame du mont Serrat. Saint Michel paraît, il l'approuve et l'arme pour les combats futurs de pauvreté, d'humilité et de chasteté. Un chœur d'anges solennise l'opération.

Nous voici au deuxième acte. L'Hérésie se réfugie en Allemagne. « Elle invite les princes du Saint-Empire à lui prêter assistance, elle promet qu'en échange elle ôtera au peuple sa vieille foi, de sorte que les biens de l'Église étant sans maîtres pourront être partagés. Plusieurs princes allemands applaudissent et se soumettent au joug de l'imposture. C'est alors que Ferdinand, roi des Romains et frère de Charles-Quint, se décide à envoyer une ambassade au pape pour lui demander des ouvriers du nouvel ordre qu'il vient de fonder pour la conversion des Gentils et la réduction des hérétiques. »

Le théâtre du rez-de-chaussée se referme ; celui du premier étage s'ouvre, et nous montre l'une des salles du Vatican. Le souverain-pontife est sur son trône; Ignace de Loyola est à côté de lui au moment où l'on introduit les ambassadeurs d'Autriche, de Portugal et de plusieurs autres pays.

L'élève du collège de Bruxelles qui remplit le rôle de l'ambassadeur du roi Ferdinand, qu'on voit tomber à genoux et baiser dévotement la mule du pape, c'est le comte François-Jean-Désiré de Nassau, c'est l'un des fils de ce pauvre comte Jean, dont nous avons dit la conversion par amour et le mariage avec une comtesse de Ligne. Le fait d'avoir choisi pour un rôle de ce genre un enfant portant le nom illustre du fondateur de la république des Provinces-Unies, était à la fois un acte d'ingratitude et un acte impolitique. Le comte Jean de Nassau, qui était mort à Renaix deux ans auparavant, avait fait don aux jésuites, pour leur nouvelle église de Bruxelles, d'un magnifique maître-autel en marbre de Gênes devant lequel il avait demandé à être inhumé. Il ne fallait pas songer non plus à humilier la maison d'Orange puisque, jusque-là, en usant de tous les trésors du nouveau monde,

Digitized by Google

de toutes les ressources qui se peuvent cacher sous le froc et la tonsure, on n'avait pas réussi à la vaincre. D'ailleurs, — autre circonstance à noter, — nos affaires de Belgique étaient, en 1640, dans un si triste état que, d'un moment à l'autre, on pouvait avoir besoin du secours des Hollandais.

Mais les jésuites, n'ayant point de patrie, se souciaient bien de cela; ils avaient une vieille rancune à satisfaire, et pour eux, c'était la seule chose qu'ils eussent à considérer.

Revenons à la comédie des deux contraires étendards. Quand le jeune comte de Nassau eut terminé son discours, le pape ordonna à Ignace de satisfaire les ambassadeurs. Ceux-ci, en témoignage d'allégresse, se livrent à un assaut d'escrime, donnant par là à entendre que la Compagnie, armée du nom de Jésus, allait faire triompher leur bonne cause.

Le troisième acte nous ramène à saint Ignace. Il est dans son oratoire. Cet oratoire remplace momentanément la chapelle de Notre-Dame du mont Serrat, de sorte que le saint, qui est entré en extase et tourne le dos aux spectateurs, peut apercevoir aussi commodément que ceux-ci le patron de Bruxelles entrant en scène entouré de nuages pour marquer qu'il se trouve dans le céleste séjour. Il n'y reste pas seul. Sainte Thérèse et le P. Martin Guttierez, un obscur jésuite dont les visions ne sont pas rapportées dans le livret, viennent lui tenir compagnie. L'archange adresse la parole à Ignace. Il lui apprend quel sens il faut attacher à une prédiction attribuée à Alphonse Ier, roi de Portugal; il le prévient que sainte Thérèse et le P. Martin Guttierez auront, au profit de son ordre militant, le don de prophétie. Ignace témoigne une grande joie. Le rideau tombe sur cette scène étrange, et, tout aussitôt, l'attention des spectateurs est appelée sur la plate-forme ou la demi-lune qui est à gauche du théâtre. L'Hérésie offre à dîner à Lucifer. Elle s'applaudit du succès croissant de sa fausse doctrine. Le démon l'encourage. Plus il parle, et plus l'Hérésie perd de son assurance, « parce que l'impiété ne marche point sans inquiétude et sans remords ». Cela est exprimé par un chœur à l'antique. On voit des bouffons et des bateleurs chez lesquels l'abatte-

Digitized by Google

ment succède également à la folie, et l'on entend une douce musique qui s'accorde avec cette leçon de morale.

Le quatrième acte ne comporte également que deux scènes. La première se joue sur le théâtre du premier étage représentant la salle où se tient le concile de Trente, la seconde sur le théâtre inférieur où l'on voit successivement le palais du roi du Japon, un paysage africain, et une forêt vierge de l'Amérique, ce qui nous permet de croire que les jésuites ont été les inventeurs des changements à vue. Ne pouvant sur leurs scènes de collège accorder à l'esprit et aux oreilles d'aussi complètes satisfactions que celles que l'on trouve dans les lieux où Thalie règne en souveraine, les jésuites s'efforçaient de racheter leur infériorité sur ce point en faisant la part aussi large que possible au plaisir des yeux.

Ils tiennent à ce système. Voyez leurs temples, voyez leurs livres, quand ils n'appartiennent pas au domaine de la théologie, ils brillent par leurs images. Sous ce rapport, le volume sorti en 1640 des presses plantiniennes, dont nous avons déjà parlé, occupe le premier rang.

Et c'est le quatrième acte de la *Comédie des deux contraires étendards* qui lui fait les plus larges emprunts.

Comme sur la gravure de Venise de 1565, on voit le grand vaisseau de Sainte-Marie-Majeure à Trente occupé par les députés au concile. Une tribune se dresse au fond de l'église, et, sur les côtés, les légats apostoliques en robe rouge font face aux clercs et aux laïques rangés sur des gradins. Le P. Laynez, général de l'ordre des jésuites, monte à la tribune et adresse à l'assemblée son fameux discours du 15 juillet 1563, dans lequel il proclame le pouvoir absolu du Pape avec le succès qu'on peut encore constater aujourd'hui. Notre livret nous apprend que l'élève, qui joue le rôle du P. Laynez, est son arrière-petit-neveu Eugène. Une branche de la famille Laynez était fixée en Belgique depuis le XVIe siècle; l'un de ses membres, Alexandre, né à Chimai, fut, à en croire le chanoine Paquot, grand poète, grand humaniste, et, s'il se peut, encore plus grand buveur.

La scène suivante nous transporte d'Europe en Asie.

Digitized by Google

L'élève Jean Cools, sous les traits de saint François-Xavier, promène ici à travers le Japon le flambeau de l'Évangile.

L'apôtre des Indes arrive devant le palais du roi de Bungo. Celui-ci en sort avec ses enfants et une suite aussi nombreuse que brillante, pour rendre hommage au prêtre convertisseur. Les enfants du roi, attirés par sa bonhomie, l'entourent et le caressent. Ces enfants sont une occasion de mettre en avant un Croy, un Coloma et un de la Viefville, c'est-à-dire un marquis, un comte et un vicomte.

Le décor qui succède figure un paysage africain. Nous assistons au baptême d'un Clovis noir, le roi du Monomotapa. C'est le P. jésuite Gonzalve Sylveria qui procède à la cérémonie.

Encore un changement à vue. Nous sommes cette fois dans une forêt vierge du nouveau monde. Quoique l'action de la Compagnie de Jésus se soit fait sentir en Amérique plus puissamment et plus rudement qu'ailleurs, l'élève Louis Triakin, sous l'apparence d'un Orphée moderne, symbolise les travaux missionnaires du P. Joseph Anchieta en apprivoisant par ses douces chansons les hôtes farouches des bois. Est-ce aussi par de douces chansons que les jésuites convertissent les pauvres Indiens du Mexique et du Pérou?

Mais, à ce qu'il paraît, cela ne regarde pas Orphée.

Il s'éloigne en chantant; les fauves le suivent. Du genre bucolique nous passons à la mythologie. La terre s'entr'ouvre et Lucifer paraît sur son trône de fer. Il vient voir où en sont les affaires de l'Hérésie. A la place de celle-ci, c'est l'archange saint Michel qui arrive. Il sait tout, il a tout vu, et il déclare qu'Ignace et ses compagnons ont si bien travaillé qu'ils ont donné à Jésus plus d'âmes que l'Hérésie n'a pu en dévoyer. Lucifer, humilié, redescend dans son sombre royaume. Un chœur termine l'acte.

Des laboureurs et des vignerons recueillent en chantant les fruits de la terre. Ils apportent le pain et le vin nécessaires au saint sacrifice de la messe, et donnent à entendre que les PP. jésuites n'ont rien négligé pour sanctifier les occupations agricoles et les faire tourner à la plus grande gloire de Dieu.

Digitized by Google

Le cinquième et dernier acte n'est autre chose que l'apothéose de saint Ignace.

Ses compagnons ont porté l'étendard de Jésus aux quatre coins du monde, et partout, durant ce premier siècle de luttes, la victoire les a accompagnés.

Leur armée défile. Ignace marche en tête. Lucifer traîne dans la poussière son drapeau déchiré ; l'Hérésie et une troupe de prédicants enchaînés viennent derrière lui. Cela se passe au rez-de-chaussée ; à l'étage au-dessus, les quatre parties du monde, largement représentées, se pressent autour de l'enseigne de la croix, et font connaître par leurs gestes que ce sera désormais la foi de Jésus qui régnera sur eux; enfin, à l'étage supérieur, qui n'a servi jusqu'ici qu'aux apparitions célestes, le sauveur du monde est debout sur son char triomphal. Tous les acteurs se prosternent pour témoigner la vénération profonde qui saisit le ciel, la terre et l'enfer. Cette fois, la toile tombe pour ne plus se relever.

Il faut croire que tant de somptueux costumes et de beaux décors furent acheminés sur le collège d'Anvers, où l'on joua au mois d'août, pendant quatre jours consécutifs, une version flamande de cette glorification dramatique du premier siècle de la Société de Jésus [1], et cela parce que les Pères, en gens avisés, s'entendent à tirer d'une dépense une fois faite le plus grand profit possible. A Anvers, comme à Bruxelles, le public n'est pas payant; il se compose exclusivement de magistrats communaux, de hauts fonctionnaires et de représentants en assez grand nombre des classes privilégiées. Vitelleschi, le général de l'ordre, l'avait voulu ainsi. Donc, pour lui, l'intérêt de l'art ne compte pas, la question d'influence et de recrutement est tout. Aussi le théâtre des

[1] Ceux qui, comme nous, ont étudié d'un peu près la littérature du XVIe siècle, ne pourront se défendre de reconnaître dans le plan de cette pièce flamande, ainsi que dans celui de la comédie des deux contraires étendards, une imitation d'un drame en vers d'Artus Désiré intitulé : *Les batailles et victoires du chevalier céleste contre le chevalier terrestre, l'un tirant à la maison de Dieu et l'autre à la maison du prince du monde.* (Paris, 1562, in-16.)

Digitized by Google

Pères s'en ressent. Étant sans mission sociale, il est sans avenir.

Cette comédie des deux contraires étendards est sa condamnation. Qu'y voit-on, en effet? Le suprême effort d'une conception fausse, la volonté bien ferme de ramener la religion chrétienne aux formes mythologiques afin de soumettre la raison aux sens et de dominer par eux.

Or, pour arriver à ce résultat, qu'ont fait au théâtre les jésuites? Ils ont foulé aux pieds toutes les conventions, ils ont cherché à endosser à l'art la camisole de force de leur règle monastique; ils ont pu atteindre ainsi au terrible, au monstrueux, mais au beau, au vrai, jamais. A l'exemple de leur fondateur, que nous avons vu, dans la foule des vierges qu'on révère, choisir une Espagnole, celle du mont Serrat, pour lui dédier ses armes avant d'entreprendre sa lutte contre l'Hérésie, les jésuites ont été chercher de préférence des inspirations chez Lope de Vega, ce familier de l'Inquisition, dont le génie dramatique n'a fait qu'effleurer le monde réel que Shakespeare a si bien connu et creusé dans tous les sens, qui n'a voulu rien créer de grand, de durable, qui s'est contenté de se montrer ingénieux en cherchant à distraire ses contemporains.

De là, dans le théâtre des Pères que nous avons passé en revue, ce mépris des règles généralement acceptées et suivies, ce pêle-mêle d'êtres réels et d'êtres de raison, qu'à partir de la fin du moyen âge le bon goût avait bannis de la scène tant en France qu'ailleurs.

Et c'est ce théâtre-là, ce théâtre clérical, boiteux et malsain, qui, pendant plus d'un siècle, a été la seule et unique distraction de nos ancêtres!

Qu'on s'étonne encore, après cela, de notre stérilité littéraire, de notre abaissement. Après l'arrêté de 1569 du duc d'Albe dissolvant nos chambres de rhétorique dans nos provinces flamandes et nos sociétés dramatiques du pays wallon, nous donnâmes, en manière de protestation, Louis des Mazures à la Suisse et Josse Vondel à la Hollande. Si ce fut tout, ce fut assez.

Digitized by Google

La liberté qu'on nous prend, la gloire qu'on nous vole n'ont fait que se déplacer ; elles ne sont pas perdues pour nous. Il nous suffit de les rechercher, de les mettre en évidence pour montrer l'insuffisance de leurs remplaçants, pour renouer le fil de nos traditions littéraires et effacer jusqu'à la marque et même le souvenir de nos mauvais maîtres et de nos mauvais éducateurs venus de l'étranger.

CHARLES RAHLENBECK.

ANNEXES.

Noms des acteurs qui ont paru dans l' « Action théâtrale des deux contraires estandarts », jouée à Bruxelles en 1640.

Rhetores : don Antonio de Coloma, Antonius Grandon, Arnoldus Mahieu, Benedictus Bouqueneau, Christophorus Pinaert, Cornelius d'Andelot, Cornelius van Noey, Franciscus Doudelet, Franciscus Goubau, Franciscus-Martinus Wilmart, Franciscus de Zamora, Franciscus van Lier, Henricus-Franciscus t'Servrancx, Jacobus-Ludovicus de Clercq, Ignatius Gillemans, Ignatius Thybault, Joannes Cool, Joannes Cools, Joannes Guiliams, Joannes Snouck, Nicolaus van Ranst.

Poëtæ : Albertus Volders, Alexander Courcol, Alexander Van der Linden, Carolus van der Baeren, David Sanders, Franciscus Bollaert, Franciscus Rougemont, Franciscus-Thomas Courcol, Franciscus vander Borght, Guillielmus-Benedictus de Schiplaque, Henricus Buvet, Hieronymus-Albertus Lindermans, Jacobus van Bellinge, Joannes-Batista Gottignies, Joannes Croyset, Joannes van Dam, Joannes van Ham, Ludovicus-Franciscus Mathys, Martinus Coninck, Paulus Jonckbauwens, Petrus Broeckmans, Petrus Vanden Hove, Servatius Middegaels.

Syntaxiani : Aegidius vander Linden, Adrianus-Titus Deckers, Albertus de Ceuster, Antonius Bedix, Antonius Keynens, Antonius Martinez, Aurelius-Augustinus Deckers, Bernardus Cuyermans, Carolus-Ignatius Vilters, Carolus Leonardi, Carolus-Regisso Laurin, Claudius de Grieck, Cornelius De Becker, Cornelius van Hamme, Cornelius Spaens, Englebertus Poelspoel,

Digitized by Google

Ernestus de Boussu (ex comitibus de Boussu), Eugenius Laynez, Felix Beccue, Franciscus-Antonius Christyn, Franciscus Donckers, Franciscus de Rye, comes de Varax, Franciscus Herdael, Franciscus-Joannes Desideratus, comes de Nassau, Franciscus Smisman, Georgius van Assche, Guillielmus Ruyters, Guillielmus vander Stock, Guillielmus vande Water, Henricus de Roy, Henricus Schampaigne, Henricus Steynaert, Henricus vander Beecken, Henricus van Ysendyck, Henricus Winterbeeck, Jacobus Konaert, Ignatius-Christianus-Renatus de Montmorency, comes d'Estaires, Ignatius de Lewet, Joannes-Baptista Lefbeer, Joannes-Baptista De Vadder, Joannes Basse, Joannes de Backer, Joannes Bermecho, Joannes de Ceuster, Joannes Hannaert, Joannes Snagels, Joannes Willencourt, Laurentius Le Roy, Livinus Patou, Lucas Ceron, Lucas van Bakergom, Martinus Finet, Mattheus Bunet, Mauritius-Henricus comes de Nassau, Mauritius Helloens, Nicolas Jacquet, Nicolas Jenin, Paulus Messemaeker, Petrus Cabo, Petrus-Eugenius de Gavre, comes de Beaulieu, Petrus Clabaudt, Petrus de Loos, Petrus Malconius, Petrus-Paulus Le Vasseur, Philippus Servaes, Philippus Paisne, Renatus Roll, Simon-Antonius Franeau, Thomas Stapletonus, Thomas vander Linden, Waltherus Proscoski.

Grammatici : Albertus de la Grève, Andreas de la Marlière, Antonius Caproen, Antonius-Franciscus Berch, Antonius Martinez, Antonius Zamora, Antonius Sautyn, Antonius van Gottignies, Antonius Willemot, Carolus-Alexander De Bie, Claudius Estienne, Franciscus-Antonius De la Haye, Franciscus du Bois, Franciscus De Graeve, Franciscus van Doorne, Franciscus van Gindertael, Franciscus van Nieuwenhoven, Franciscus Rodriguez, Fredericus de Hazelot, Fredericus Leonardi, Guillielmus ab Elfaut, Guillielmus de Backer, Guillielmus-Franciscus Vlemincx, Henricus Broecman, Henricus Cremers, Henricus Massaert, Henricus van Biestraten, Jacobus Quisthout, Jacobus Taverne, Joannes-Baptista de Lose, Joannes-Baptista de Frene, Joannes Brouckman, Joannes-Ignatius Traboulet, Joannes Schellincx, Joannes van Cutsem, Ignatus de Boussu (ex comitibus de Boussu), Ignatus Collaert, Judocus Scryvers, Lambertus Sprom, Ludovicus de Trinquin, Marius-Cornelius vander Rest, Martinus Halmaert, Martinus Marsille, Michael Broerman, Nicolaus Hortignies, Osebaldus Ongers, Petrus Gerems, Petrus Guiz, Philibertus de Cherfontaine, Philippus-Eugenius Amounet, Phi-

Digitized by Google

lippus Vergnies, Rogerius de Heuse, Robertus Galerwyc, Simon-Franciscus Baudewyn, Silvinus Boullin, Theodorus Le Roy.

Figuristæ majores : Adrianus van Aesbroeck, Alexander Lignier, Andreas van Brochem, Andreas Glabbiis, Antonius-Claudius Walschaert, Antonius de Villa Viciosa, Antonius van Varnewyc, Christophorus Hellemans, Daniel vander Borght, Dominicus-Gerardus Wouters, Engelbertus à Dentergem, Engelbertus De Potter, Ferdinandus De Ridder, Ferdinandus de Villa Neova, Franciscus Foullon, Franciscus de la Muza, Gaspar Vander Perre, Georgius von Assche, Guillielmus Servrancx, Henricus Hoebaert, Henricus van Vianen, Jacobus Le Mire, Ignatius Caproens, Joannes-Baptista van Dam, Joannes-Baptista Peset, Joannes-Baptista de Meurs, Joannes De Smet, Lucas Peset, Ludovicus Gillis, Michael De Fracy, Petrus Waelravens, Philippus-Eugenius de Croy (marchio de Renty), Stephanus Ponfardus Theodorus van Uffele.

Figuristæ minores : Ambrosius Horemans, Arnoldus van Reynegom, Aertus Erfschutter, Balthasar-Innocentius van Merstraten, Bernardinus Marganone, Carolus Boccabella, Claudius-Alexander de Haen, Carolus de Traey, Christianus De Vinder, Didaens de Hernani, Franciscus-Carolus de la Viefville, Guillielmus de Kegel, Jacobus Rous, Ignatius-Augustus de Grobendonc (ex baronibus de Grobendonc), Joannes-Baptista Christyn, Joannes-Bartholdus de Rougemont, Joannes-Franciscus de Coloma (vicecomes de Dourlans), Joannes-Hieronymus vander Clooster, Joannes Laynez, Laurentius Anselms, Olivierus Tiry, Philippus-Augustus de Messemaker, Holfgangus-Guillielmus de Rougemont.

Répertoire du théâtre français des jésuites en Belgique de 1540 à 1640

Anvers.

1599.

La comédie de Sainte Élisabeth de Hongrie, etc., représentée devant Leurs Altesses les Archiducs souverains des Pays-Bas, le

Digitized by Google

13 décembre 1599, par la jeunesse du Collège de la Compagnie de Jésus. (Inéd.)

1627.

La comédie de Saint Norbert, dédiée à très révérend Seigneur, Monseigneur Matthias Irsselius, prélat de l'abbaye de Saint-Michel en Anvers de l'ordre du mesme saint. Laquelle sera représentée par la Jeunesse de la Compagnie de Jésus en ladite ville le 13 et 14 septembre l'an 1627, à deux heures après midi. A Anvers, chez Martin Nutius. A° MDCXXVII. In-4°, 4 f.

AUDENARDE.

1694.

Comédie, *le Diable ennemy de la vérité*, sera représenté en Demipho par les escoliers du Collège de la Compagnie de Jésus, le ... de septembre 1694. Dédiée à M. le Grand Bally (*sic*) Bourge Maistre et Eschevins de la ville d'Audenaerde. Par la libéralité desquels les priz sont donnez. A Gand imprimé chez Jean Danckart, sur le marché de grain (*sic*). Pet. in-4°, 2 f.

BRUGES.

Quoique le collège des jésuites eût été fondé en cette ville en 1570, et que la connaissance de la langue française y fût répandue, nous n'y retrouvons pas une seule pièce de théâtre française avant 1686. Le flamand y domine au collège, comme d'ailleurs à Gand.

BRUXELLES [1].

1609.

Tragicomédie intitulée *Jacob ou Antidolastrie*. Tiré de la saincte Escripture et des escriptz des Saincts Pères : Saint Hiérosme, Saint Augustin, Eusèbe et autres historiographes et cronologistes. En laquelle se monstre par quelz moyens sont augmenté le culte et le service du seul Dieu en tout l'univers par la seule famille de Jacob et d'Abraham, le Diable y résistant par tous les Roys idolastres de ce temps là. Ce qui se représentera par la Jeunesse du Collège de la Société de Jésus le 14e jour de septembre 1609 pour la dédicace de la première chapelle dudit Collège à

[1] Le collège des jésuites de Bruxelles s'ouvrit en 1604.

Digitized by Google

Bruxelles. A Bruxelles, chez Rutger-Velpius, imprimeur juré, 1609. In-f°, 6 f.

1613.

Tragédie Albert, cardinal et evesque de Liége, fils de Godefroy III ducq de Lorraine et de Brabant et de Marguerite, fille d'Henry, ducq de Lembourg (*sic*) et d'Ardenne, frère d'Henry premier ducq de Brabant, endure le martyre pour la tuition de la liberté de l'Église auprez de Rheims l'an 1192. L'an 1612, en novembre, il est élevé de terre à Rheims par l'instance et conduitte de nos sérénissimes Princes Albert et Isabelle, placé au monastère très auguste des Dames religieuses Carmelines (*sic*) en Bruxelles.

L'aultre page montrera la comédie de sainte Isabel (*sic*). A Bruxelles, par Rutger Velpius et Hubert Anthoine, imprimeurs jurez près la Court, l'an 1613, f° 8 f.

1614.

Représentation des points principaulx de la vie de saint Guillaume. V. le titre complet dans notre texte.

1630.

Le culte du vray Dieu qu'on appelle Latrie. Triomphe sur l'idoslatrie par l'Incarnation du Fils de Dieu. On le représentera par les escoliers de la Compagnie de Jésus à Bruxelles le... de janvier 1630. A Bruxelles chez Jan Popermans, libraire juré et imprimeur de la ville, à la Bible d'or. In-4°, 2 f.

1640.

Action théatrale des deux contraires estandarts : à scavoir de Jésus Christ et de Lucifer ou S. Ignace de Loyola, portant partout le monde le victorieux estandart de Jésus contre celuy de Lucifer durant le premier siècle de la Compagnie de Jésus. La jeunesse du collège de Bruxelles de la mesme Compagnie iouera publiquement cette action pour honorer la célébrité de l'an centenaire le... de juillet. A Bruxelles chez Luc de Meerbeque. 1640. In-4°, 10 f.

DINANT (pour mémoire).

Les premiers desseins de la bastisse du temple de Jerusalem conceus du roy et prophète David, approuvés et loués de Dieu,

Digitized by Google

dédiés au sérénissime prince Maximilien Henri archevesque de Cologne, électeur du Saint-Empire évesque et prince de Liége, au au jour et en la solemnité de la position (*sic*) de la première pierre en l'église de Saint-Perpete, evesque et patron de Dinant. Faite au nom de Sadite Altesse Sérénissime. Représentés par la jeunesse du Collège de la Compagnie de Jésus à Dinant le 28 de mars 1661. A Namur chez Pierre Gérard, imprimeur juré près du Collège de la Compagnie de Jésus. In-4°, 2 f.

Douai [1].

1621.

Guinas, tragédie jouée au Collège d'Anchin par les estudians de la Compagnie de Jésus le 9 de septembre 1621. A Douay de l'imprimerie de la veuve Telu. A° 1621. In-4°, 8 p.

Une particularité présentée par cette tragédie, c'est que les chœurs ou intermèdes sont écrits en latin.

1640.

Si le collège d'Anchin a célébré le centenaire de Loyola, il n'en est pas resté trace.

Dunkerque.

1640.

La Compagnie de Jésus éparse par tout le monde représentée en son jubilé, c'est à dire la centième année de la confirmation du Saint-Siège, par les escholliers de la mesme Compagnie à Dunkercq le . . . du mois d'Aoust 1640. A S. Omer chez la veuve Charles Boscart, au nom de Jésus, 1640. In-4°, 4 f.

Cette comédie en quatre actes avec un prologue et un épilogue est sans doute une traduction de la pièce flamande jouée en août au collège d'Anvers et en septembre à Gand, ce qui revient à dire qu'elle n'est qu'une réduction de la *Comédie des deux contraires étendars*.

Dans le prologue, on voit l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique déplorer leur misérable état. La Providence, remplaçant saint Michel, les console en leur promettant secours et protection par l'intermédiaire d'Ignace et de ses compagnons.

Au premier acte, Jésus-Christ apparaît à Ignace, qui va à Rome

[1] Le collège de Douai dit « d'Anchin » fut fondé en 1568.

Digitized by Google

et l'encourage à poursuivre son entreprise. Il arrive au Vatican avant les ambassadeurs d'Allemagne et de Portugal et, sur l'ordre du pape, il promet de s'opposer à l'Hérésie et de convertir les païens au moyen de ses compagnons. Des anges conduisent ceux-ci à travers le monde. L'Hérésie oppose ses écoles à celles d'Ignace, mais le ciel l'aidant, il met l'Hérésie en prison. Au 2e acte, saint Xavier entre en scène. Il a une vision qui est figurée sur la toile. Cette vision s'accomplit; il triomphe des tentations et des embûches et éclaire l'extrême Orient des lumières de la foi chrétienne. On voit, comme dans la comédie des deux contraires étendards, le roi du Japon et sa cour lui rendre hommage. Au 3e acte, le jésuite Gonsalve Silveria convertit l'Afrique, ce qui nous ramène au Monomotapa. Le 4e acte, enfin, reproduit également les succès de la mission apostolique du P. Joseph Anchieta en Amérique. Une variante est que ce P. jésuite empêche des Brésiliens de manger un homme en commandant à des singes de pleurer un de leurs semblables et de procéder à son enterrement.

Après ce miracle, les quatre parties du monde, vaincues tour à tour, félicitent la Compagnie de Jésus de ses succès et lui souhaitent « une heureuse éternité ».

Gand.

1623.

Représentations pieuses faites en la présence royale de la sérénissime Infante Isabelle Clara Eugenia lorsqu'elle conduisait de son Palais à la Religion de la Saincte Marie Thérèse de Jésus, en la ville de Gand, cinq dames de la cour... Exhibé par la jeunesse du Collège de Jésus de la ditte ville de Gand. A Gand chez Jean Van de Kerkhove, à l'Espé (*sic*) couronnée. S. d. In-4°, 2 f.

Ces représentations pieuses comprennent cinq parties ou actes.

1640.

En cette année-là, comme les années précédentes, les jeunes acteurs du collège de Gand ne parlent que flamand.

La comédie jouée à l'occasion du centenaire de l'ordre des jésuites fut représentée trois fois : le 6, le 7 et le 10 septembre. Le programme, imprimé en format in-4°, par Jean Van de Kerkhove, compte 4 feuillets.

Digitized by Google

Hal.

1625.

Comédie de l'Honneur, Industrie et Travail qui excitent les hommes à inventer des arts et des choses bonnes. Représentée par la Jeunesse de la Compagnie de Jésus à Hal, le. . . de septembre 1625. In-4°, 3 f.

Cette pièce est seule de son genre dans le théâtre français des jésuites. L'auteur laisse de côté les Grecs et les Romains, les dieux de l'Olympe et les saints du paradis, pour faire dire tout simplement aux personnages moraux qu'il met en scène que la véritable aristocratie est celle de la vertu, du travail et du talent. Le bout de l'oreille passe seulement dans la scène 8e du second acte, où les Arts assemblés s'accordent à rendre hommage à la théologie comme étant leur reine.

Nous nous étions toujours douté que pour un jésuite la théologie est plutôt un art qu'une science, mais nous n'aurions pas voulu le dire.

Le comte de Gamarage, baron de Lembecq et seigneur d'Ottignies, distribua les prix aux élèves des Pères, et le livret nous apprend qu'il eut la joie de couronner son propre fils.

1628.

Alphonse le Grand et pieux roy de Galice représenté par la jeunesse de la Compagnie de Jésus à Hal. Bruxelles 1628. In-4°, 2 f.

1640.

Le collège de Hal célébra le 4 juin par une comédie flamande intitulée : Begintsel ende voortganck van de Societeyt Jesu vertoont in 't honders jaer haerder instellinge, le premier centenaire de l'ordre.

Trois mois plus tard, le 3 septembre, à l'occasion de la distribution des prix, on joua une comédie flamande dont le but est de faire ressortir les dangers qu'offre la fréquentation des fêtes populaires et des banquets.

Liége [1].

1581 ou 1582.

Fauste. Dialogue d'un jeusne homme converty à la Foy par

[1] « Le 30 avril 1580, les PP. de la Compagnie de Jésus ouvrirent en « la ville de Liége leurs écoles à la jeunesse. » (P. Bouille, *Histoire de la ville et du pays de Liége*, III, p. 14.)

Digitized by Google

Sainct Jehan l'Evangeliste et puis devenu homme de bien. In-4°, s. d. n. n. n. l. (V. le catalogue de la vente Van Bellingen.)

1610.

Action de la concession du bienheureux Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. Seconde journée présentée à Monsieur Mathias Dans et Monsieur Guillaume Bex, Messieurs les Bourgmestres de la noble cité de Liége de la part du Collège de la Compagnie de Jésus pour estre représentée par la Jeunesse liégeoise en la cour des classes dudit Collège le 3 d'Aougst 1610 environ les trois heures de l'après midy.

Laudate Dominum in sanctis ejus. Ps. 148. A Liége, par Léonard Streel, imprimeur juré. 1610. In-4°, 4 f.

LILLE [1].

1616.

Sommaire de la représentation des vertus épiscopales tirées des Epistres de S. Paul aux S. S. evesques Timothée et Tite, dressée pour l'accueil de Monseigneur le très illustre et très révérendissime Evesque de Tournay, Messire Maximilien de Gand a Vilain par la Jeunesse des escoles de la Compagnie de Jésus. A Lille. In-4°, 2 f.

1648.

Le triomphe de la Vérité ou Saint Eugène evesque de Cartage. Comédie dédiée à l'Ill. et Révérend. Seig. Monsg. François de Gand a Vilain, baron de Rasseghem, evesque de Tournay. Représentée par la Jeunesse du Collège de la Compagnie de Jésus à Lille le 1er Avril 1648 à 2 heures après midy. A Lille, de l'imprimerie de la vve Pum de Rache. 1648. In-4°, 4 f.

LUXEMBOURG.

1616.

Tragédie des deux prédictions de Daniel accomplies en la personne de Nabugodonosor. Exhibée par les escoliers du collège de la Compaignie de Jésus, à Luxembourg, le XV septembre 1616. In-4°, 4 f. s. n. n. l.

[1] Ce collège des jésuites fut fondé en 1606. (A. de B., II, 752.)

Digitized by Google

1619.

Le roole de la providence divine sur le Patriarche Joseph, mis en théâtre par la jeunesse du collège de la Compagnie de Jésus à Luxembourg. Le 12 septembre 1619. Imprimé à Luxembourg chez Hubert Reulant, 1619. In-4°, 8 p.

1620.

Tragicomédie Ermenigilde roy en Espaigne occis pour la foy catholicque par le commandement de son père Livigilde, héréticque airien, l'an de grace 586. Représentée par la jeunesse du Collège de la Compagnie de Jésus, à Luxembourg, le... de novembre 1620. In-4°, 4 f.

1623.

Tragédie dressée à l'antique, qui sera représentée le 14 de septembre 1623 par la jeunesse du Collège de la Compagnie de Jésus à Luxembourg à deux heures après midy. Suivent les noms des personnages qui seront icy représentés et des estudiants qui les représenteront. A Luxembourg chez Hubert Reulant. L'an 1623.

Les deux principaux personnages étant *Andronique* et *Alexis Comène* le titre est tout trouvé et le sujet indiqué.

1625.

Maurice Empereur, tragédie qui sera représentée le 2 de septembre 1625 par les estudiants du Collège de la Compagnie de Jésus à Luxembourg à deux heures après midy. A Luxembourg chez Hubert Reulant. 1625. In-4°, 8 p.

1626.

Sarcophile, drame dressé en forme de tragédie représentée par la jeunesse du Collège de la Compagnie de Jésus à Luxembourg le... de mars 1626. In-4°, 3 p.

1627.

Pastorelle dédiée à très illustre et excellent seigneur Monsg. messire Christophe conte et seigneur d'Oostfrise, d'Embden, baron de Rumpst, seigneur d'Esens, Stedensdorf, Wittmund, Boom, Heyndonck, Ruysbrouck, Willebrouck, Spontin, Villers, Sire Nicol etc. chevalier de la Toison d'or, du Conseil de guerre et

Digitized by Google

colonel d'un régiment d'infanterie hault allemande pour le service de S. M. Catholicque, capitaine des archers de la garde de la sérénissime Infante, gouverneur et capitaine général des pays et duché de Luxembourg et conté de Chiny. Représentée par la jeunesse du Collège de la Compagnie de Jésus à Luxembourg, pour sa bien venue et joyeuse entrée au gouvernement du pays le 28 d'avril 1627 à 3 heures après midy. In-4°, 7 p.

1628.

Lambertiade. Tragicomédie en laquelle seront miz sur le théatre les plus beaux traits de la vie et mort du glorieux saint Lambert, evesque de Maestricht et de Liége. Par les escholiers du Collège de la Compagnie de Jésus à Luxembourg en la sale dudit Collège, le 12 septembre 1628. A Luxembourg chez Hubert Reulant, l'an 1628. In-4°, 13 p.

1629.

Tableau de la vie humaine où se voit l'instabilité et revolution des choses mondaines. Sera représenté et dédié à Messeigneurs les États du duché de Luxembourg et conté de Chinéy le 3 de febvrier 1629. In-4°, 12 p.

1630.

Léon l'arménien. Tragédie représentée à Luxembourg le 12 de septembre 1630 par la jeunesse du Collège de la Compagnie de Jésus, dédiée à très reverend et très digne prelat et seigneur M. Pierre Fisch, abbé du monastère impérial de Saint-Willibrode d'Epternach. In-4°, 4 p.

1632.

Comédie sacrée de la vie et mort bienheureuse de saint Alexis, représentée par les escholiers du Collège de la Compagnie de Jésus à Luxembourg dans la grande sale dudit Collège le 12 septembre 1632. In-4°, 4 f.

1633.

Jovinian. Tragicomédie, rep. le 12 de septembre 1633 à laquelle les prix seront distribuez par la libéralité de Mons. Guillaume Bernard de Gonderstorff seigneur d'Erpeldingen. In-4°, 4 f.

Digitized by Google

1634.

Amyntas. Pastorelle gratulatoire dédié (*sic*) à S. Exc. Mg. Jean Charles comte de Schonburg, etc., du Conseil d'état de S. M. Imp. et son ambassadeur ordinaire auprès de S. M. Cath. au sujet de son navreux voyage d'Allemagne en Espagne... le 17 mai 1634.

Maurice. Tragédie qui sera représentée le 12 de septembre 1634 par etc... en prix dus à la libéralité de M. Franc. d'Allamont sg. de Neuville et prévôt et capit. de Luxembourg.

(En 1635, 1636 et 1637, il n'y a pas eu de représentation à cause de la peste.) Note du P. A. De Backer.

1638.

Vellio. Comédie représentée par les escoliers du Collège de la Comp. de Jésus à Luxembourg, le 9 septembre 1638. Les prix seront distribués par la libéralité de M. Blanchard curé de Feulen, fol. 1 feuillet.

1640.

Nous ne trouvons rien sous cette année jubilaire.

1698.

Réjouissance de la ville de Luxembourg à l'arrivée de son Altesse Electorale Maximilien Emmanuel de Bavière, gouverneur et capitaine général des Pays-Bas. Faites par Messieurs du Magistrat et représentées par les ecoliers du Collège de la Compagnie de Jésus à Luxembourg le 7 de juillet 1698. A Luxembourg chez André Chevalier. 1698. In-4°, 17 p.

MALINES [1].

1616.

Tragicomédie de l'empereur Henry et Kunégunde, représentée par les estudians de la Compagnie de Jésus à Malines, le 15 juillet 1616. En Anvers, chez les héritiers de feu Mart. Mutus et Jean de Meurs. MDCXVI. In-4°, 4 f.

1618.

Theodorius. Tragédie représentée par la jeunesse, etc., le 11 septembre 1618. In-4°, 4 f.

[1] Le collège des jésuites à Malines fut fondé en 1611.

Digitized by Google

1633.

La vierge Marie, dame des Hongrois, etc. (Nous avons dans notre texte donné le titre tout au long.)

1640.

Nous ne trouvons nulle part que le collège de Malines ait célébré par une solennité dramatique le premier centenaire d'Ignace de Loyola.

MAUBEUGE [1].

Nous ne rencontrons pas une seule pièce jouée au collège de cette ville.

MONS.

1605.

Comédie jouée le 20 décembre 1605, dans l'après-midi, sur le château de Mons par les PP. de la Compagnie de Jésus (le titre manque).

1628.

Guillaume, duc de Guienne, de Prince Scélerat très sainct Ermite : dedié à Monseigneur messire Guillaume de Meleux, prince d'Espinoy, etc., etc., chevalier de l'ordre de la Toison, grand bailly, gouverneur et capitaine général du pays et conté de Haynnau, etc., représenté par les estudians du Collège de la Compagnie de Jésus à Mons, le...septembre, à deux heures après midi, l'an 1628. A Mons, de l'imprimerie de François de Wandré, 1628. In-4°, 8 p.

1629.

Herodes ou l'ambition trop insolente punie en la personne d'Herodes, roi des Juifs. Représenté par les estudians de la Compagnie de Jésus, le 13 septembre 1629, à 2 heures après midy. Dédié à Mss. du magistrat de la ville de Mons, 1629. In-4°, 4 f.

1640.

Rien.

[1] « On y voyait un collège de jésuites qui y enseignaient les humanités « depuis l'an 1619. Les écoles, très belles, sont bâties par la libéralité d'un « abbé de Liessies. » *Les délices des Pays-Bas*, éd. de 1786, III, 224.

Digitized by Google

Namur [1].

1630.

Le martyr de Théodore, général d'armée de l'empereur Licine et gouverneur d'Héraclée. Dédié à messieurs du magistrat de Namur. Il sera représenté par le Collège de la Compagnie de Jésus le 12 de septembre en la salle dudit Collège à deux heures et demy après midy l'an 1630. S. n. n. l. In-4°, 2 f.

1639.

Les chevaliers de la Toison d'or de la maison de Lannoy représentez par les escholliers de la Compagnie de Jésus à Namur, le 14 de septembre 1639 à trois heures après midy. Dédié à son Excellence Monseigneur le conte de Lamottry, baron de Clervaux et Ennery, seigneur de Walmerange et Blétange, chevalier de la Toison d'or, du conseil suprême de guerre du Roy, son maistre de camp général à Pays-Bas. En conjouissance de la Toison d'or dont l'a honoré Sa Majesté Catholique. A Namur chez Jean van Milst. In-4°, 6 f.

Saint-Omer [2].

1613.

Tragédie de Lotharius, empereur, exhibée par les escoliers de la Compagnie de Jésus à Saint-Omer, le 16 septembre l'an 1613. A Saint-Omer chez Charles Boscart, imp. juré. In-12, 4 f.

1618.

Le Triomphe de la Patience tracé sur les hauts faits de Job prophète, presbtre et roy le plus puissant de tout l'Orient, serviteur de Dieu signalé. Théâtre de l'inconstance humaine et miroir de magnanimité, lequel après avoir esté virvolté de la roue de fortune ou plustost de la main puissante de Dieu, et donné preuve de sa vaillance, reçoit enfin le guerdon de sa vertu non pareille. Le tout représenté par la jeunesse du Collège de la Compagnie de

[1] « Les jésuites ouvrent cette année (1610) leur collège de Namur. Ce « fut l'évêque François Buisseret qui les y appela. » (Le P. J.-B. de Marne, *Histoire du comté de Namur*. Liége, 1754. In-4°, p. 507.)

[2] « Les jésuites y ont eu deux collèges : l'un pour les PP. du pays « qui enseignaient les humanités, l'autre pour les PP. anglais. » (*Les délices des Pays-Bas*, éd. de 1786, II, p. 242.)

Digitized by Google

Jésus à Saint-Omer, le 13 septembre 1618. A Saint-Omer, de l'imprimerie de Charles Boscart, 1618. In-4°, 2 f.

1622.

Apothéose pastorelle, par laquelle se représente allégoriquement le desbat des âges, saisons et planettes pour honorer à qui mieux mieux la canonization des SS. Ignace et Xavier. Exhibée par la jeunesse du Collège de la Compagnie de Jésus à Sainct-Omer le 14 juin 1622. Saint-Omer, chez Boscart, s. d. In-4°, 4 f.

1640.

Pas de comédie ou de tragédie française. Les PP. anglais cependant célébrèrent le centenaire de leur ordre par une tragédie latine qu'ils firent jouer le 13 avril 1640 par leurs élèves. Le titre : Sanguis sanguinem, etc., nous dit que cette pièce a pour but de flétrir la mémoire du roi Henri VIII et de sa fille Élisabeth et de glorifier sa fille Marie, à laquelle cependant son orthodoxie farouche, mais profitable à l'Église, valut le surnom de Marie la Sanglante.

TOURNAI.

1619.

Eugénie représentée en théâtre par les estudians du Collège de la Compagnie de Jésus. A Tournay, le 16 de septembre 1619. In-4°, 2 f.

1622.

Charles de Lalaing, lorsque par ses vertus et faits de guerre, Philippe quatriesme roy d'Espagne, etc., lui envoya la Toison d'or. Qui sera représenté par la jeunesse de la Compagnie de Jésus à Tournay le 12 de janvier à 2 heures après midi. A Tournay, de l'imprimerie d'Adrien Quinqué. MDCXXII.

1622-1630.

Le sire de Bacqueville, légende normande. Représentée à Tournay le 15 septembre 1622, à deux heures de l'après disné. Tournay, Adrien Quinqué, 1622. In-4°.

Bacqueville délivré de prison et de mort par S. Julien, comédie jouée au Collège d'Ath le 26 d'aoust 1630 à 3 heures après midy Ath, Jean Maes, 1630. In-4°.

Digitized by Google

1639.

L'importance de l'éducation de la jeunesse dans l'exemple de Julien l'Apostat, dédié à Messeigr. les prevosts, jurez mayeurs et eschevins de la ville et cité de Tournay. Représentée par les escoliers de la Compagnie de Jésus en la salle du Collège, le 15 septembre 1639 à deux heures. A Tournay, de l'imprimerie d'Adrien Quinqué, 1639. In-4°, 6 f.

1640.

Point de tragédie française ou latine. En 1642, les élèves du collège représentèrent *en espagnol* une tragédie de Joab le 11 septembre.

VALENCIENNES.

1601.

Argument général de la tragicomédie, distribuée en cinq actes référans au vray l'origine et l'institution de la procession qui se fait solennellement tous les ans le 8e de septembre par tout le clergé, noblesse et bourgeoisie de Valenciennes à l'honneur de la très glorieuse Reyne de l'univers, la sacrée mère tousjours vierge Marie. Le tout prest à exhiber le lendemain de ladite procession par les estudians du Collège des Pères de la Société de Jésus establie en la même ville de Valenciennes. A Valenciennes, chez Laurent Kellam, imprimeur juré de ladite ville, 1601. In-4°, 4 f.

1632.

Le phénix renaissant de ses cendres, dédié à hault et puissant seig. Charles Albert de Longueval, comte de Bucquoy et de Grantza, baron de Waux et de Rosembergue, seig. de Gauchin, Farciennes, Libregitz, gentilhomme de la Chambre de LL. MM. Impér. et Cathol., commandeur de l'ordre de Calatrave, capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes et d'une autre d'infanterie ordinaire pour le service de S. M., grand veneur et louvier du pays d'Artois, capitaine général, grand bailly du pays et comté d'Hainau, gouverneur de la ville de Valenciennes, etc., représenté par les escoliers de la Compagnie de Jésus. A Valenciennes, Jean Vervliet, imp., 1632. In-4°, 2 f.

1640.

Les renseignements nous manquent sur cette année et les suivantes.

Digitized by Google

COMMENT L'ÉGLISE CATHOLIQUE
A VAINCU LE PAGANISME

I

A en croire ses historiens et ses docteurs, l'Église catholique aurait conquis le monde et vaincu le paganisme par la seule expansion de sa doctrine, par le seul empire de la persuasion, sans qu'elle ait jamais eu recours à la contrainte, ni à la force, ni à aucune autorité humaine. Douze hommes, nous dit-on, partent de la Palestine peu de temps après la mort de Jésus-Christ, et se répandent dans le monde pour prêcher l'Évangile. Ce sont de pauvres pêcheurs, sans naissance et sans fortune. Ils vont de ville en ville, de bourgade en bourgade, au milieu des peuples les plus divers et les plus hostiles, n'ayant pour arme que la croix et pour moyen d'action que la prédication. Partout où ils passent, ils annoncent la nouvelle doctrine, et à leur voix, les idoles tombent et les peuples se convertissent. Leurs disciples et tous leurs successeurs imitent cet exemple. Ils se répandent comme eux dans les pays les plus éloignés; rien ne les arrête, ni les menaces, ni les persécutions, ni la prison, ni la mort. Ils soumettent tout à l'Évangile par leur voix puissante et changent la face du monde, si bien qu'au bout de deux ou trois siècles, l'Église catholique a remplacé partout l'ancienne idolâtrie et que les dieux du paganisme romain sont oubliés pour toujours.

Voilà comment, dès notre enfance, on nous a raconté, et comment on raconte encore tous les jours, dans les livres et

Digitized by Google

les journaux du clergé, l'établissement de l'église catholique et son triomphe sur le paganisme.

Mais est-il bien vrai que cet événement se soit accompli de cette manière? Est-il vrai que l'église catholique ait eu raison si facilement — c'est-à-dire par *le seul empire de la persuasion* — de la vieille religion païenne sur laquelle les Romains avaient fondé en quelque sorte leur Empire et toutes leurs institutions? Eh bien, non, cela n'est pas vrai : ce triomphe si facile et si pacifique du christianisme sur le paganisme n'est qu'une fiction, une légende mensongère que renverse l'histoire, non pas l'histoire telle que la rédigent nos prêtres, mais l'histoire vraie, l'histoire impartiale, l'histoire qui rapporte les faits tels qu'ils se sont passés. C'est ce que nous allons démontrer dans les pages qui vont suivre, afin de dissiper une erreur funeste et que l'ignorance seule des faits peut excuser.

Et d'abord, indépendamment même de toute recherche historique, l'homme qui réfléchit un tant soit peu, doit se dire qu'il n'est guère possible que l'église catholique ait pu triompher de l'ancienne idolâtrie païenne aussi facilement qu'on le prétend, c'est-à-dire sans jamais recourir à l'emploi de la force. Pour cela il suffit de considérer la ténacité avec laquelle se maintiennent partout les anciennes croyances et les anciennes religions. Vous avez beau les combattre par la parole, par le raisonnement et la discussion, elles résistent à toutes vos attaques. Voyez, par exemple, les religions décrépites de l'Orient païen, le brahmanisme et le bouddhisme. Nulle puissance, nulle autorité humaine, ne leur a jamais commandé de disparaître. Ces paganismes qui comptent des milliers d'années subsistent pétrifiés, comme une masse inorganique, sur laquelle la discussion passe sans même qu'ils l'entendent. Voilà dix-neuf siècles que l'église catholique les combat par la parole, par l'enseignement, par la prédication, sans qu'elle soit seulement parvenue à les entamer sérieusement. Dès lors, n'est-on pas en droit de considérer dès l'abord, et même avant toute recherche historique, comme non fondée ou du moins comme très suspecte l'assertion

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN
Digitized by Google

de ceux qui nous disent que l'église catholique a eu si facilement raison du paganisme romain? Comment concilier la faiblesse qu'elle montre aujourd'hui à convertir les masses païennes avec la facilité merveilleuse avec laquelle elle aurait opéré aux premiers temps de son existence?

Si maintenant on veut consulter l'histoire, on ne tardera pas à se convaincre que ce n'est là qu'une fiction, une légende que les écrivains ecclésiastiques se plaisent à répandre, mais qu'il faut reléguer dans le domaine de la fable. Non, pour triompher définitivement du paganisme, pour le détruire et régner à sa place, l'église catholique n'eut pas uniquement recours à la persuasion, comme l'affirment ses apologistes. Ce moyen pacifique, s'il avait été seul employé, ne l'eût jamais mise en possession du monde païen. Le paganisme romain lui aurait résisté avec le même succès que lui résistent aujourd'hui les paganismes de l'Orient, le brahmanisme, le bouddhisme, l'islamisme et une foule d'autres religions. Sans doute, dans les premiers temps, quand elle était encore faible, elle ne put employer que la douceur et la persuasion pour se faire des adhérents; alors évidemment elle ne pouvait pas recourir à la force, et elle était bien heureuse quand on ne l'employait pas contre elle; mais quand elle eut suffisamment entamé le paganisme, quand elle se vit à la tête d'un grand nombre d'adhérents, elle changea d'allure et de méthode. Elle ne se borna plus alors à instruire, à prêcher, à catéchiser, à convertir pacifiquement; pour se débarrasser de son adversaire, pour abattre définitivement la vieille religion romaine, elle n'hésita pas à employer la force et la violence, en appelant au service de sa cause la toute puissance des césars et des empereurs qu'elle avait gagnés à ses doctrines.

II

Pour démontrer la thèse que nous venons d'énoncer, il n'est pas nécessaire de faire de longues recherches; il suffit, comme nous venons de le dire, de consulter attentivement

Digitized by Google

l'histoire. On verra alors comment l'église catholique s'y prit pour abolir complètement l'ancien culte et y substituer le christianisme. Pour réussir dans cette œuvre, qui devint, à partir du IVe siècle, sa tâche principale, elle adopta, de concert avec les empereurs chrétiens, un ensemble de mesures qu'on peut lire tout au long dans le *Code Théodosien*, et qui étaient tellement bien combinées qu'elles devaient nécessairement faire disparaître l'ancienne religion.

Il y avait, comme le fait observer fort bien Edgar Quinet, en parlant de la jurisprudence du catholicisme contre le paganisme, il y avait trois points à envisager dans le paganisme : 1° l'institution en soi ; 2° les personnes ; 3° les choses. Voici comment l'autorité ecclésiastique en décida, bien sûre de ne rien omettre si ces trois points étaient résolus par le même principe [1].

En ce qui touche l'institution, la décision est brève. Elle est tout entière renfermée dans quelques décrets de peu de lignes. Voici, par exemple, celui de l'empereur Constance, qui déclare ce qui suit :

« Que la superstition cesse ! Que la folie du culte païen soit abolie ! Quiconque aura osé contrevenir à cet ordre et célébrer des sacrifices, sera puni des peines établies par la loi [2]. » En voici un autre encore plus expressif : « Nous voulons que tous renoncent à l'exercice du culte païen. Si quelqu'un désobéit, qu'il soit terrassé par le glaive vengeur ! *Volumus cunctos sacrificiis abstinere. Quod si quis aliquid forte hujusmodi perpetraverit, gladio ultore sternatur.* »

A l'égard des personnes, les principales dispositions étaient les suivantes :

1° Défense d'approcher des temples, en aucun lieu, en aucune ville. *Nemo delubra adeat, templa perlustret.*

2° Peine de mort contre quiconque visite les temples,

[1] V. EDGAR QUINET, *Œuvres de Ph. de Marnix ; Tableau des différends de la religion*, t. Ier, p. XIX-XXII.

[2] Cesset superstitio. Sacrificiorum aboleatur insania. Nam qui contra legem ausus fuerit sacrificia celebrare, competens in eum vindicta et præsens sententia exeratur.

Digitized by Google

allume du feu sur un autel, brûle de l'encens, fait des libations, orne de fleurs le gond des portes [1];

3° Ceux qui reviennent à l'ancienne religion sont frappés de mort civile, et leurs biens sont dévolus sans testament à leurs plus proches parents ;

4° Exil ou peine de mort contre les prêtres païens pris en flagrant délit d'exercice du culte;

5° Peine de mort avec confiscation des biens contre les officiers publics qui négligeraient d'exécuter les lois portées contre le culte païen [2].

Quant au règlement des choses, il se faisait de la manière la plus expéditive. Voici les décrets qui les concernaient :

1° Ordre de renverser, en tous lieux, les simulacres, les statues, les images, de raser, d'extirper les autels [3];

2° Ordre de fermer, détruire, raser tous les temples sans bruit et sans désordre (*sine turba ac tumultu diruantur*). Car, ajoute le décret, en extirpant les édifices, on extirpe la matière même de la superstition : *Templis enim dejectis atque sublatis, omnis superstitionis materia consumetur*;

3° Suppression du salaire du clergé païen, lequel est appliqué à l'entretien des troupes : *Templorum detrahuntur annonæ et rem annonariam jubent expensis devotissimorum militum profuturam* ;

4° Transformation des édifices religieux qu'on laissait subsister et qui rentrent dans le domaine de l'État et sont affectés à des usages civils ;

5° Toutes les propriétés privées où serait accompli un des exercices de l'ancien culte, où fumerait l'encens, dévolues au fisc.

[1] Pœna capitis subjugari præcipimus eos, quos operam sacrificiis dare vel colere simulacra constiterit. Quisquis autem contra legem et hanc serenitatis nostræ sanctionem sacrificia exercere tentaverit, convictus proscriptionem bonorum suorum et ultimum supplicium subeat.

[2] Capitali supplicio judicamus officia coercenda, quæ statuta neglexerint.

[3] Simulacra, si qua in templis fanisque subsistunt, suis sedibus evellantur. Ædificia ipsa templorum, quæ in civitatibus, vel oppidis, vel extra oppida sunt, ad usum publicum vindicentur, aræ omnibus locis destruantur.

Digitized by Google

Voilà, pris dans leur ensemble et tels que les a résumés en quelques paroles frappantes Edgar Quinet, les principaux décrets portés contre la religion païenne; voilà comment l'église catholique s'est fait place sur la terre!

« Lors même, ajoute Edgar Quinet, lors même que les vieilles religions auraient eu la force de subsister encore pendant de longs siècles, par l'habitude, par le respect humain, par l'extérieur qui survit si longtemps chez les hommes à la foi, que l'on me dise comment ces cultes auraient pu échapper à un système si savamment combiné? Comment les croyances des pères auraient-elles pu se transmettre à leurs fils, surtout à leurs petits-fils, lorsque nul ne pouvait fuir et emporter ses dieux dans le désert? Supposez un moment que la religion catholique, qui a fondé ce droit, y soit soumise seulement pendant deux générations, et dites-moi ce qu'elle deviendrait elle-même après cette épreuve [1]. »

Évidemment, les mesures prises contre le paganisme devaient finir par l'anéantir. Ces mesures étaient liées l'une à l'autre avec une logique irrésistible, et formaient, au service de l'autorité ecclésiastique, une machine de guerre formidable, à laquelle chaque nouvel empereur apportait quelque perfectionnement. Les lois qui prohibaient l'ancienne religion devenaient en effet, à chaque nouveau règne — sauf quelques rares exceptions — plus sévères et plus sanguinaires, si bien que les actes les plus insignifiants de l'ancien culte finissaient par être considérés comme des crimes abominables et étaient punis comme tels. Aussi vaut-il la peine d'examiner en détail les décrets qu'on vient de résumer, et de voir en même temps quelle fut la part que chaque empereur a eue dans cette œuvre de propagande religieuse, qu'on appelle l'extension du catholicisme dans le monde romain.

III

Ce fut avec le premier empereur chrétien que commença la persécution contre le paganisme. Constantin, il est vrai, se montra d'abord tolérant. Par son édit de 313, qui parut à

[1] EDGAR QUINET, ouvrage cité, p. XXII-XXIII.

Digitized by Google

Milan, il avait proclamé la liberté religieuse la plus complète qu'il fût possible de désirer. « Que chacun, disait-il dans cet édit, embrasse la religion qui lui plaît et pratique librement ses rites particuliers. *Dans les choses divines, personne ne doit être empêché de suivre la route qui lui convient.* » Malheureusement, ces paroles qui auraient dû, comme dit M. Duruy, être à jamais gravées en lettres d'or aux palais des princes et des pontifes [1], ne tardèrent pas à être méconnues, si bien que l'édit de Milan, qui mettait toutes les religions sur le même pied, ne fut, selon l'expression du même auteur, qu'un éclair de bon sens qui traversa le ciel politique. Il fut violé par Constantin lui-même dès l'année 315, car c'est à cette époque qu'il renouvela les édits de Vespasien et de Sévère contre ceux qui embrasseraient le judaïsme. En 320, il envoya dans la plupart des provinces des gouverneurs chrétiens, et défendit à tous les grands officiers, même au préfet du prétoire, de sacrifier ou de faire aucun acte d'idolâtrie. Il fit ensuite une loi qu'il confirma souvent, et par laquelle il défendait de consacrer de nouvelles idoles et de faire aucun sacrifice dans l'intérieur des maisons. Dans la suite, il se montra encore plus sévère et dépouilla plusieurs temples païens de leurs richesses, en en faisant enlever pour le fisc les métaux précieux, même l'airain des portes ou du toit. Il proscrivit également l'aruspicine privée. Toutefois, bien que ses préférences fussent visiblement pour le culte nouveau, il ne violenta pas les sectateurs de l'ancien. Son idéal eût été de voir vivre en paix l'une à côté de l'autre l'ancienne et la nouvelle religion. Aussi, dans un rescrit de l'an 324, se contenta-t-il d'exhorter les païens à vénérer la loi du Dieu tout-puissant, sans rien prescrire contre eux.

Mais ses successeurs n'imitèrent pas cette modération. Cédant aux réclamations du clergé orthodoxe qui demandait à cor et à cri la destruction du paganisme, ils se mirent à sévir de toutes leurs forces contre l'idolâtrie. Constance et Constant, les deux fils de Constantin, se signalèrent dès le

[1] V. Duruy, *Histoire des Romains*, t. VII, p. 89.

Digitized by Google

début de leur règne par leur ardeur intolérante. Ce sont eux qui, en 341 et en 346, publièrent les lois violentes citées plus haut qui prescrivaient la fermeture de tous les temples et interdisaient les sacrifices sous peine de mort. « Que la superstition cesse, s'écriaient-ils dans ces décrets, que la folie des sacrifices soit abolie! *Cesset superstitio*; *sacrificiorum aboleatur insania!* Nous voulons que tous renoncent aux sacrifices, et que tous les temples dans tous les lieux, dans toutes les villes, soient fermés sur le champ! *Volumus cunctos sacrificiis abstinere. Placuit omnibus locis atque urbibus universis claudi protinus templa!* » Et comme sanction de tout ce qu'ils défendaient, ils ajoutaient : « Si quelqu'un accomplit un de ces actes prohibés, qu'il soit terrassé par le glaive vengeur! *Quod si quis aliquid forte hujusmodi perpetraverit, gladio ultore sternatur!* »

Certes, voilà qui s'appelle parler en maîtres, et en maîtres qui veulent être obéis.

Quelques critiques, il est vrai, ont émis des doutes sur l'authenticité de ces deux décrets de Constance et de Constant, de même que sur celui de 356, qui fut rendu par Constance seul et confirma les deux premiers. Mais la plupart des historiens, et notamment M. Duruy, dont personne ne contestera l'autorité, les tiennent pour authentiques, par la raison que trop de témoignages attestent leur existence et qu'Ammien Marcellin y fait allusion en parlant des décrets contraires rendus par Julien. « Ces lois, dit M. Duruy, étaient données en pâture à ceux des chrétiens qui, comme Firmicus Maternus, réclamaient des spoliations, des ruines et l'anéantissement de l'impiété idolâtrique. Renversez les temples, disaient-ils à Constance, et, à leur place, élevez les trophées de la victoire! [1] ». Si elles ne furent pas exécutées partout à la lettre, elles le furent certainement autant que le permettaient les circonstances.

Plusieurs historiens, entre autres Sozomène, attestent, en effet, que plusieurs temples païens furent renversés par

[1] V. DURUY, *Histoire des Romains*, t. VII, p. 297.

Digitized by Google

Constant et Constance [1]. Ammien Marcellin montre le palais de Constance rempli de gens qui s'étaient *enrichis des dépouilles des temples — pasti templorum spoliis* [2]. Ce prince, suivant Libanius, donnait un temple comme il aurait fait cadeau d'un chien, d'un cheval ou d'un esclave [3]. Enfin, Firmicus Maternus loue l'empereur Constant d'avoir démoli les temples païens [4].

Julien étant parvenu à l'empire, se déclara pour l'ancienne religion, fit relever des temples et rétablit la liberté religieuse en faveur des païens. Cette réaction déplut souverainement à l'autorité ecclésiastique, mais elle ne fut pas assez longue pour entraver sérieusement l'œuvre que poursuivait l'église catholique.

Jovinien, successeur de Julien, quoique catholique zélé, permit à ses sujets de pratiquer le polythéisme.

Valentinien, plus rigide, défendit, sous peine de la vie, les cérémonies païennes, les incantations magiques et les sacrifices de nuit. Il fit enlever aux temples tous les biens que Julien leur avait fait restituer.

Cependant, dans la suite, il se relâcha quelque peu de sa sévérité, sur les remontrances qui lui furent faites. En effet, on a un édit de lui, par lequel il déclare qu'il ne défend ni la discipline des aruspices, ni tout autre exercice de religion permis par les anciens, pourvu qu'on n'y mêle point la magie.

Par une autre loi, il accorda même plusieurs privilèges aux pontifes des provinces et leur donna les mêmes honneurs qu'aux comtes.

Valens suivit la politique de Constance et se montra l'adversaire rigide du polythéisme. Il défendit notamment les sacrifices nocturnes, mais fit une exception pour les mystères d'Éleusis qui se célébraient la nuit.

[1] Sozomène, t. III, p. 17.

[2] Ammien Marcellin, t. XXII, p. 4.

[3] Libanius, *Discours pour les temples*, cité par Duruy, *Histoire des Romains*, p. 347, en note.

[4] V. Tillemont, *Vie de Constantin*, art. 7.

Digitized by Google

Gratien proclama d'abord la tolérance religieuse, puis il se mit à protéger le catholicisme et à persécuter ouvertement le culte des païens. Il dépouilla les temples de leurs biens au profit du fisc, défendit de faire des legs au clergé païen, fit enlever du sénat l'autel de la Victoire et refusa le titre de grand pontife que ses prédécesseurs avaient toujours porté. Il fit tout ce qui dépendait de lui pour ruiner l'ancienne religion, et se montra en tout l'humble serviteur du clergé catholique. Ce fut, dit M. Duruy, *le premier prince selon le cœur de l'église* [1].

Théodose-le-Grand imita en tout point le zèle de son prédécesseur Gratien. Il fit publier, dès les premières années de son règne, une série de décrets qui prohibaient partout le culte païen et ordonnaient non seulement la fermeture, mais la destruction de tous les temples, et il chargea le préfet du prétoire, Cynegius, de veiller à leur exécution. Ce personnage s'acquitta de cette mission avec un zèle qui ne laissait rien à désirer. Il opéra surtout en Égypte et en Syrie et organisa des expéditions militaires pour démolir les temples. Chose inouïe dans les annales de l'empire romain, des légions entières furent employées à cette œuvre de destruction ! C'est ainsi que fut détruit le temple de Sérapis, à Alexandrie, et cette destruction provoqua parmi les païens une sédition qui dut être réprimée par les armes et qui coûta la vie à un grand nombre de personnes. Dans beaucoup de localités on vit des prêtres et des moines se mettre à la tête des chrétiens et marcher avec eux à l'assaut des édifices du culte païen. « Des hommes noirs, dit Libanius, couraient en troupes les campagnes et les villes, détruisant les temples, renversant les autels, brisant les images des dieux et parfois celles des pontifes [2] ». Les chrétiens s'acharnaient à la destruction des sanctuaires de l'idolâtrie ; dans toute l'étendue de l'Empire retentissaient le marteau et le pic de ces pieux démolisseurs. Les plus hauts dignitaires de l'Église, les évêques, aussi

[1] DURUY, *Histoire des Romains*, t. VII, p. 440.

[2] Cité par DURUY, *Ibid.*, p. 459. — On voit que les premiers iconoclastes furent de fervents catholiques.

Digitized by Google

fanatiques que les masses, se mettaient parfois à leur tête. C'est ainsi que Marcel, évêque d'Apamée, conduisit une troupe de gladiateurs à l'attaque d'un temple de Jupiter, situé dans cette ville ; les païens repoussèrent les assaillants et leur livrèrent bataille. L'évêque périt au milieu de la mêlée, mais la victoire resta aux chrétiens qui ne manquèrent pas de mettre leur chef au nombre des martyrs. Il méritait bien cet honneur, le digne homme, pour avoir accompli un si bel exploit.

Après ces dévastations, beaucoup de temples païens ne furent plus en Orient que des ruines ou les sépulcres vides des anciens dieux. « Que de chefs-d'œuvres périrent alors ! s'écrie M. Duruy. De loin en loin nous retrouvons, sous des amas de décombres, des fragments de statues brisées et quelquefois, en un caveau secret, des images de dieux ou de pontifes et des objets du culte proscrit, qu'on avait précipitamment enfouis pour les soustraire à la profanation. Trois des plus belles œuvres de la sculpture antique, la Vénus de Milo, l'Hercule Mastaï et la Vénus du Capitole ont été découvertes en de pieuses cachettes où les païens avaient enseveli leurs dieux persécutés. Les bustes d'empereurs ou de particuliers sont intacts ; les statues de dieux ou de déesses ont presque toutes été mutilées. Par cette différence, on voit la cause des mutilations, et les faits autorisent à croire que beaucoup de ces ruines datent du règne de Théodose [1] ».

Pendant qu'on démolissait les temples, Théodose redoubla de sévérité en publiant, en 391, une nouvelle loi qui interdisait absolument tous les rites du culte ancien et jusqu'à la visite des temples restés debout ; le juge qui en permettait l'entrée, disait la loi, était frappé d'une amende de quinze livres d'or. Enfin, le 8 octobre de l'année 392, Théodose rendit un décret qui menaçait de la peine de mort quiconque oserait offrir un sacrifice, et qui ordonnait la confiscation des maisons ou des terres où l'on aurait brûlé seulement de l'encens aux anciens dieux [2].

[1] *Histoire des Romains*, t. VII, p. 459-461.
[2] *Code Théodosien*, t. XVI, p. 10, 12.

Digitized by Google

Aussitôt qu'Arcadius fut revêtu de la pourpre, il confirma les lois de son père contre les païens et menaça même les récalcitrants d'un traitement plus rigoureux, ce qui détermina un grand nombre d'entre eux à se faire chrétiens. Sur l'ordre du nouveau prince, on continua à faire la guerre aux temples. Ceux qui étaient encore debout furent renversés de fond en comble ou affectés à des usages publics. Honorius agit de même en Occident : il exclut les païens des fonctions publiques et confisqua à son profit les lieux consacrés à l'ancien culte ainsi que tous les revenus destinés à l'entretien des prêtres païens. Il ordonna aussi de faire enlever des bains et des autres lieux publics les statues honorées autrefois par des sacrifices, de peur que ce ne fût une occasion de retomber dans l'idolâtrie.

Théodose-le-Jeune suivit absolument la même politique. Il condamna à l'exil et à la perte de leurs biens ceux qui continueraient à professer la religion païenne ; il croyait leur faire grâce en leur laissant la vie. Mais il n'en resta pas là, car en 426 il fit publier une loi qui ordonnait la destruction des temples qui pouvaient encore être debout, et frappait de la peine de mort tous ceux qui feraient quelque exercice de l'ancienne religion. Cette loi portait le dernier coup au paganisme. En voici le passage le plus saillant : « Nous interdisons à tous l'immolation des victimes, les sacrifices abominables du paganisme et toutes les pratiques défendues par les anciennes lois. Nous ordonnons que tous les temples et tous les sanctuaires, s'il en reste encore d'entiers, soient détruits par l'ordre des magistrats et purifiés par la croix, en faisant savoir à tout le monde que si quelqu'un contrevient à cette loi, il doit être puni de mort. *Omnibus sceleratæ mentis paganæ exsecrandis hostiarum immolationibus damnandisque sacrificiis cæterisque antiquarum legum auctoritate prohibitis interdicimus : cunctaque templa ac delubra, si qua etiam nunc restant integra, præcepto magistratuum destrui collocationeque venerandæ christianæ religionis signi expiari præcipimus; scientibus universis, si quem huic legi inlusisse constiterit, eum morte esse multandum.* »

Digitized by Google

L'empereur Marcien confirma l'édit de Théodose-le-Jeune en 451, et il paraît, par sa loi [1], qu'il n'y avait plus de temples dans l'Orient où les faux dieux fussent adorés. Le dernier règlement que l'on ait sur cette matière est de l'empereur Léon. Il doit être de l'an 468. Il y est ordonné que ceux qui, après avoir été baptisés, resteront dans les erreurs des païens, seront punis de mort; et il est enjoint à ceux qui n'ont pas encore reçu le baptême, de le recevoir sans délai.

IV

On le voit par ce que nous venons d'exposer, depuis le règne de Constantin jusqu'en 468, c'est-à-dire pendant plus d'un siècle et demi, l'histoire enregistre une série non interrompue de lois et de décrets qui frappent à coups redoublés l'ancienne religion. Si parfois les empereurs semblaient se relâcher, les évêques, les docteurs de l'Église et les conciles étaient là pour stimuler leur zèle et demander que l'œuvre de destruction s'achevât. Un concile de Carthage notamment demanda que tout ce qui restait d'idoles en Afrique fût anéanti complètement; dans son ardeur intolérante, il dénonça non seulement les édifices et les statues, mais les arbres mêmes [2]. Les évêques les plus distingués de cette époque, entre autres saint Ambroise et saint Augustin, excitaient sans cesse les empereurs à employer la force contre le paganisme. Saint Ambroise écrivit une lettre à Théodose-le-Grand pour lui dire que tout devait céder à la religion interprétée par l'autorité ecclésiastique, « attendu que la piété véritable est celle qui préfère le ciel à la terre, les biens éternels à ceux qui sont d'un jour; » et il donnait en preuve le passage de la Bible, où Moïse commande aux fils d'égorger leurs pères, aux frères de tuer leurs frères, parce que la religion doit, au besoin, briser les liens de l'affection et de la parenté. Dans son panégyrique de Théodose (*De obitu Theo-*

[1] *Code Justinien.*

[2] Ut reliquiæ idolorum per omnem Africam juberet penitus amputari. Ut reliquiæ idolatriæ non solum in simulacris sed in quibuscumque locis vel lucis vel arboribus omnino delerentur.

Digitized by Google

dosii), le même évêque célèbre le zèle que déploya le roi de Juda pour la destruction de l'idolâtrie. Déjà en 345, Firmicus Maternus avait montré le même fanatisme contre le polythéisme. Dans son livre *De errore profanarum Religionum*, il s'adresse ainsi aux fils de Constantin : « Très sacrés empereurs, coupez dans le vif un pareil mal, détruisez-le entièrement; appliquez-lui la rigueur des lois, pour que l'erreur de cette superstition ne souille pas plus longtemps le monde romain. Dieu veut que nous n'épargnions ni enfants, ni frères; nous devons sans hésiter leur donner la mort. Tout le peuple est armé pour déchirer le corps des sacrilèges ; des cités entières ont été détruites pour le crime d'idolâtrie. »

Saint Augustin s'était d'abord prononcé contre les mesures de violence, craignant les fausses conversions. Mais quand il vit que des hommes, qui n'avaient d'abord cédé qu'à la force, devenaient ensuite de fervents catholiques, il changea d'avis et applaudit à la persécution dirigée contre les païens, en disant que les peines dont on frappait ceux-ci n'étaient pas plus injustes que celles qu'on infligeait aux criminels. *Ce n'est pas la violence elle-même*, disait-il, *qui est condamnable; il faut voir pour quelle cause elle est employée : si elle est mise au service de la vérité, elle est juste et salutaire* [1]. »

C'est en conformité de cette doctrine atroce prêchée par l'Église et les conciles, que les empereurs chrétiens se crurent non seulement autorisés, mais même obligés à sévir contre les païens. C'était un devoir pour eux d'extirper le paganisme; voilà ce que leur disaient et répétaient sans cesse les évêques et tous les docteurs orthodoxes, et c'est là la doctrine qui s'est perpétuée dans l'Église jusqu'à nos jours.

Sans la violence des empereurs chrétiens, l'ancien culte aurait certainement continué à subsister à côté du nouveau. Ce qui le prouve, c'est la ténacité, la vigueur incroyable avec laquelle il se maintint dans une foule de localités, malgré toutes les lois qui le proscrivaient. Il défendit pied à pied le terrain à son adversaire, et la victoire resta même longtemps indécise. Au IVe siècle, il était encore florissant

[1] *De Unitate eccl.*, § 53; *Épist.*, p. 173, § 10.

Digitized by Google

dans la plupart des villes de l'Égypte, de la Syrie et de l'Asie-Mineure, à Antioche, à Constantinople, à Alexandrie, à Memphis, à Saïs, etc. « A Alexandrie, dit un contemporain, les dieux sont adorés avec ferveur, les temples richement ornés, les prêtres et les aruspices nombreux. Héliopolis, Olympie, Athènes, Eleusis, Amyclées gardent leurs sanctuaires[1]. » Saint Chrysostome nous apprend que vers la fin du IVe siècle, Constantinople ne renfermait que 100,000 chrétiens sur une population de 400,000 âmes : les trois quarts étaient encore païens! A Rome, la situation était à peu près la même. Un géographe qui visita cette ville dans la seconde moitié du IVe siècle en parle ainsi : « Il y a à Rome sept vierges qui pour le salut de la ville accomplissent les cérémonies du culte selon l'usage des anciens; on les appelle vierges de Vesta. Les Romains honorent les dieux, et particulièrement Jupiter, le Soleil et Cybèle. Nous savons de plus qu'il existe parmi eux des aruspices[2]. » Saint Ambroise appelle Rome la capitale de la superstition (*caput superstitionis*). Saint Augustin, dans une lettre adressée à Valentinien II, se plaint de ce que, à Rome, les païens continuaient à offrir des sacrifices dans tous leurs temples. Le sénat de Rome se composait en grande partie de païens; ce qui le prouve, c'est la tentative faite à plusieurs reprises par lui pour le rétablissement de la statue de la Victoire, qui y reparut même un moment, en 392, à la suite des démarches faites par Symmaque auprès de Valentinien II. Vers cette époque, un des personnages les plus considérés de cet ordre, Paulinus, se convertit au catholicisme. Quand les païens le surent, leur fureur éclata en injures et en calomnies : ils ne pouvaient croire qu'un homme d'un rang aussi élevé se convertirait. Toute la société ancienne abandonna le néophyte, il se fit autour de lui comme une solitude.

En Espagne, le paganisme régnait encore presque partout à la fin du IVe siècle. Il en était de même en Gaule, où, selon le témoignage de Sulpice Sévère, personne pour ainsi dire

[1] *Vetus orbis descriptio*, p. 15.

[2] Hudson, *Geograph. min.*, t. III, p. 15.

Digitized by Google

n'avait encore entendu prononcer le nom du Christ avant la prédication de saint Martin. *Ante Martinum pauci admodum, imo pæne nullus in illis regionibus Christi nomem acceperat* [1].

Même après les lois terribles de Théodose-le-Grand, le paganisme continuait à avoir de fervents adeptes dans tout l'empire. « L'année même où Théodose défendit de la manière la plus absolue de sacrifier aux dieux, dit M. Duruy, un taurobole était accompli dans Rome, suivant les anciens rites, et l'initié croyait y trouver la promesse ordinaire d'une renaissance pour l'éternité. Les collèges sacerdotaux subsistaient, quoique privés de leurs droits officiels. Cybèle gardait ses prêtres et Vesta ses vierges, et Ausone, qui mettait en vers le calendrier païen, marquait les jours où devaient s'accomplir, en l'honneur des dieux, les fêtes de l'ancienne observance. Plus tard, ajoute le même auteur, le paganisme eut, dans Macrobe, son théologien, dans la belle et savante Hypatie, son martyr. Proclus, qui donna la dernière forme à la philosophie alexandrine, ne mourut qu'en 485, et bien longtemps encore les anciens lieux de pèlerinage furent fréquentés. Théodose avait pu détruire les institutions religieuses de l'État, il ne pouvait empêcher l'exercice privé du culte, et l'immensité de l'empire assurait de nombreux asiles à la liberté religieuse [2].

Cette persistance du vieux culte, dit encore M. Duruy, ne doit pas surprendre; le contraire étonnerait, car il n'y a pas de changements à vue dans l'histoire : les révolutions, celles mêmes qu'on a comparées à des coups de tonnerre, ont été lentement préparées et ne s'achèvent qu'avec le temps [3].

L'observation est on ne peut plus juste. Aussi le paganisme continuait-il à subsister malgré toutes les mesures qu'on prenait contre lui. Il semblait braver à la fois les décrets des empereurs et les foudres de l'Église. Pour le détruire, il fallut le frapper sans relâche comme une hydre

[1] *Sulp. Sev. Vita sancti Martini*, cap. X.
[2] DURUY, *Histoire des Romains*, t. VII, p. 462-464.
[3] *Ibid.*, p. 300.

Digitized by Google

sans cesse renaissante. Il ne céda qu'à la force : en Orient, il ne disparut définitivement qu'après la sanglante persécution de Justinien qui nomma un *inquisiteur de la foi.* En Égypte, il subsista jusqu'au VIIe siècle et ne succomba que sous les efforts des Arabes qui, du même coup, firent disparaître de ce pays la foi chrétienne.

V

De ce qui précède, il résulte avec la dernière évidence, que ce n'est pas par la simple persuasion, comme le prétendent les apologistes catholiques, mais par les plus grandes violences que l'Église est parvenue à détruire le paganisme et à lui substituer définitivement la religion catholique. C'est aux lois draconiennes des empereurs que le christianisme dut son principal accroissement et son triomphe définitif sur les anciens dieux du Capitole. C'est là un fait indéniable et que reconnaissent d'ailleurs les théologiens sincères, notamment Jurieu, qui avoue sans détour que le paganisme subsisterait encore, et que les trois quarts de l'Europe seraient encore païens, si Constantin et ses successeurs n'avaient pas employé leur autorité pour détruire l'ancienne religion. C'est la force et non la prédication pure et simple de l'Évangile qui accomplit cette révolution. Il arriva en effet, après la publication et la mise à exécution des lois rappelées plus haut, qu'il devint matériellement impossible, comme le remarque Edgar Quinet, de continuer l'exercice public du culte païen. « Les choses manquèrent pour cela aussi bien que les hommes. Il ne pouvait plus y avoir ni prêtres, ni temples, ni sacrificateurs ; et ces changements s'étant accomplis au nom de la loi (*præcepto magistratuum*) reçurent aussitôt la consécration que l'autorité légale imprime si aisément aux yeux des hommes sur tout ce qu'elle marque de son sceau. Chez le grand nombre, l'appareil de la force déployée avec une apparence légitime fut irrésistible. Ils reconnurent la volonté du ciel dans les nouvelles mesures. Puis l'absence soudaine, imprévue de l'ancienne religion laissait parmi eux un vide qu'ils cherchèrent à combler par quelque autre croyance ; et

Digitized by Google

comme rien ne leur rappelait le vieux culte, sinon des ruines et des désastres, ils commencèrent bientôt à s'en détacher, puis bientôt à l'oublier. Découvrant alors autour d'eux une église riche, triomphante, puissante, qui imitait les cérémonies anciennes, cette église les attira; à la fin, ils subirent l'empire de la croyance nouvelle ; ils lui étaient, pour ainsi dire, livrés d'avance [1] ».

« Cela est si vrai, ajoute Edgar Quinet, que partout où ce système de lois fut appliqué, le paganisme finit par s'évanouir; partout, au contraire, où ces lois ne purent s'étendre, le paganisme subsista ; il subsiste encore sans presque aucune altération, comme on peut le voir, dans les grandes religions de l'Asie centrale. Telles étaient ces religions avant le christianisme, telles elles sont encore aujourd'hui [2] ».

Encore l'Église fut-elle obligée, pour assurer sa victoire, de transiger en plus d'un point avec son adversaire, en adoptant une foule d'usages et de rites païens. Ne pouvant détruire ces rites et ces usages, elles les fit siens et les sanctifia en quelque sorte en les admettant dans sa liturgie. Les exemples de ces emprunts sont nombreux. En voici quelques-uns des plus frappants. Chez les païens de Rome, avant de commencer les cérémonies religieuses, le prêtre arrosait le temple et l'assemblée d'une eau à laquelle sa bénédiction avait donné, dans les idées des païens, un caractère particulier de sainteté. On l'appelait l'eau lustrale. L'Église en fit son eau bénite, à laquelle elle attribue également une vertu mystérieuse.

Les temples de l'ancienne Rome étaient souvent obscurs ; de là la nécessité d'y allumer des lampes et des torches, même en plein jour, pendant les sacrifices et les autres cérémonies.

L'Église conserva cet usage, et les chrétiens se firent même un point d'honneur ou de dévotion, dans les églises les mieux éclairées, d'entourer les autels d'un grand nombre de cierges et d'en porter dans leurs processions à la face

[1] Voir *Œuvres de Phil. de Marnix; Tableau des différends de la religion*, t. Ier, p. XXVI.

[2] *Ibid.*, p. XXVII.

Digitized by Google

même du soleil. Les païens avaient l'habitude de brûler de l'encens et d'autres parfums en l'honneur de leurs dieux. Les chrétiens témoignèrent de la même manière leur respect à leur Dieu et à leurs saints.

Dans l'ancienne Rome, on célébrait, à l'entrée du solstice d'hiver, une fête accompagnée d'offrandes et de présents en l'honneur de la déesse *Strenia*. Chez les chrétiens, les solennités de Noël et du nouvel an correspondent à la même époque; l'on y fait les mêmes cadeaux, et la langue française a conservé encore aujourd'hui le nom d'*étrennes*. Les Romains célébraient également par diverses cérémonies l'entrée du soleil dans le solstice d'été. L'Église catholique, pour justifier ou maintenir les fêtes de ce jour-là, les consacra à l'apôtre saint Jean; et les chrétiens continuèrent à allumer à cette occasion les feux de joie qu'auparavant ils avaient allumés comme païens en l'honneur du soleil.

La tunique même du prêtre païen, le bonnet du *flamine* et le *lituus* de l'augure, furent conservés dans la dalmatique, la mître et la crosse des évêques chrétiens.

L'Église conserva ces usages et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, pour maintenir sous ses lois les païens convertis, ou pour se créer plus facilement de nouveaux adhérents. Elle n'eut garde de négliger ce moyen de conquête ou de domination, car elle n'ignorait pas l'impression profonde que la pompe des cérémonies fait sur l'esprit du peuple. Mais ce qui lui procura évidemment le plus de sujets, ce qui poussa vers elle les masses païennes, ce furent les moyens de contrainte employés par les empereurs, c'est-à-dire ces lois impitoyables qui proscrivaient l'ancien culte comme criminel et sacrilège, et ne lui laissaient plus de place sous le soleil.

On objectera peut-être que les persécutions que les chrétiens eurent à souffrir dans les premiers siècles n'ont pas pu les détruire, ni eux, ni leur religion. A cela il est facile de répondre. D'abord, la plupart de ces persécutions, provoquées par la haine des masses bien plus que par les empereurs, n'ont été que partielles et locales. On a, du reste, con-

Digitized by Google

sidérablement exagéré et le nombre des victimes et la cruauté des persécuteurs. En réalité, le nombre des martyrs chrétiens n'a pas été considérable. Origène, qui écrivit dans la première moitié du IIIe siècle, l'atteste lui-même, et l'on peut l'en croire, car il n'avait nul intérêt à diminuer le nombre des confesseurs du Christ. Dans son ouvrage contre Celse, il dit en propres termes : « *Qu'ils sont peu nombreux et qu'on peut les compter très facilement ceux qui sont morts pour la foi des chrétiens* [1] ».

Ce qui est certain, c'est que leur nombre n'a jamais égalé celui des milliers d'hérétiques qui furent victimes de l'intolérance catholique. Tout le monde sait que dans les Pays-Bas seuls plus de 100,000 protestants périrent par la main du bourreau sous le règne de Charles-Quint. « Ainsi, dit Gibbon en rappelant ce fait, dans un seul pays, sous un seul règne, l'intolérance catholique fit plus de victimes qu'il n'y en eut dans le vaste empire romain pendant une période de trois siècles [2] ». « Chrétiens, s'écrie à ce sujet Jean de Muller, cessez de déclamer contre les Néron et les Décius et de calomnier Julien; avez-vous oublié les massacres, le sang dont vous avez couvert l'Europe pour votre sainte foi [3] ? »

Il faut remarquer, d'autre part, que l'étendue immense de l'empire assurait de nombreux asiles aux persécutés. Il n'était pas facile d'envoyer partout des bourreaux à la fois, et il était aisé aux chrétiens de se dérober à la fureur de leurs ennemis. Enfin, et ceci fut la grande cause de l'échec des mesures prises contre le christianisme, il n'y avait ni méthode, ni persévérance dans ces persécutions. Or, la force et la violence ne produisent aucun effet durable, si on ne s'en sert pas d'une manière suivie, méthodique et permanente. Pour réussir par la force, il faut l'employer sans fin ni trêve, ne laisser aucun répit à son adversaire et ne cesser de le frapper que quand il est anéanti. Voilà précisément ce que l'Église a fait à l'égard du paganisme, et voilà pourquoi elle en a

[1] ORIGENE, *contra Cels.* lib. III, cap. 8.
[2] *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, ch. XVI.
[3] MULLER, *Werke*, t. XXVI, p. 24.

Digitized by Google

triomphé. Eh bien, si les empereurs romains avaient employé contre les chrétiens, pendant une longue suite d'années et sans jamais se relâcher, les mêmes moyens de destruction que d'autres ont employés contre eux — par exemple les Arabes en Afrique au VIIe siècle, et, dix siècles plus tard, les Japonais dans leur propre pays — il y a toute apparence qu'ils eussent parfaitement réussi à empêcher le christianisme de se développer et de s'étendre dans l'empire. Pourquoi n'auraient-ils pas pu faire dans leurs États ce que les empereurs du Japon ont fait dans les leurs? Le christianisme avait été un moment très florissant dans ce pays, et aujourd'hui on n'y trouve plus que quelques débris insignifiants.

VI

Il est temps de nous résumer[1]. Notre conclusion sera brève. On croit généralement, sur la parole des écrivains et des historiens catholiques, qu'il a suffi de quelques missionnaires pacifiques et pleins d'onction pour convertir le monde païen. C'est là, nous l'avons démontré suffisamment, une légende qui ne tient pas devant les faits. Sans doute, les prédications des missionnaires ont opéré des conversions sincères dans

[1] Ceux qui voudraient avoir plus de détails sur le point que nous traitons ici, liront avec fruit un ouvrage que M. Albert Marignan vient de publier sous le titre de : *Le triomphe de l'Église au IVe siècle* (Paris, 1887), et dans lequel il examine également la question de savoir comment le catholicisme a vaincu le paganisme. M. Marignan est d'accord avec nous sur les points essentiels, notamment sur le petit nombre de chrétiens qui existaient à Rome et en Occident avant l'édit de Milan (pp. 2 et 3) et sur les moyens dont on se servit pour répandre la nouvelle religion. Il dit sans détour qu'il n'y eut aucun élan, aucun désir unanime d'accepter la doctrine du Christ de la part des nations de l'Occident, que la politique, les concessions religieuses et sociales auxquelles se soumit l'Église, l'argent qu'on distribua aux pauvres et des *miracles grossiers* facilitèrent les conversions; qu'enfin ce furent surtout les empereurs, notamment Constantin et Théodose, qui firent le plus pour la religion chrétienne (p. 5, Cf. pp. 18, 19, 34, 37). Il constate aussi que partout où elle put le faire, l'Église employa la violence pour détruire l'ancien culte; il cite entre autres saint Martin qui, au IVe siècle, « organisa une *croisade* contre les dieux des païens, *renversa* les temples des idoles et *construisit des sanctuaires là où ils s'élevaient* » (p. 40).

Digitized by Google

certains milieux que la philosophie avait préparés à recevoir le christianisme, dans certaines âmes d'élite qui aspiraient à des croyances plus pures que celles du vulgaire ; mais prétendre qu'elles exercèrent cet empire sur tout le monde, et dire que la force n'a jamais été employée pour convertir les masses au catholicisme, c'est affirmer une fausseté manifeste.

On trouve regrettable sans doute que la violence ait été mise au service du catholicisme. On rougit de devoir constater que sous ce rapport il ne diffère en rien des autres religions qui toutes se sont établies plus ou moins violemment. Or, la violence est toujours condamnable quand elle est mise au service d'une religion. Il ne faut pas violenter les consciences. « Ce qui déshonore les conquérants, a dit lui-même un homme d'église catholique, c'est de poursuivre un but malgré toutes les entraves de la conscience. *Il ne faut pas faire le mal pour que le bien en sorte*, quelque puissantes que soient les vues, quelque grand que puisse être le résultat. Celui qui, pour atteindre ce but, emploie des moyens misérables, est toujours un misérable [1] ».

Ces paroles frappent en plein visage l'Église catholique qui s'est servie de la violence pour établir et affermir son empire. Et c'est apparemment pour la disculper que, dans le camp catholique, on prétend que le catholicisme s'est établi partout sans que jamais aucune puissance humaine ne soit intervenue en sa faveur, qu'il s'est établi miraculeusement. Cela peut être très habile dans une apologétique faite pour des séminaristes, mais cela n'est pas vrai. L'histoire démontre de la manière la plus irréfragable que la conversion du monde païen au catholicisme est due en grande partie à la violence déployée contre l'ancienne religion, que l'Église a demandé, dès qu'elle a pu le faire, l'appui de l'autorité impériale pour combattre le polythéisme, et que c'est surtout grâce à cet appui qu'elle est parvenue à abattre son adversaire. Voilà ce que dit l'histoire et ce que nous avons voulu établir, sans autre souci que celui de la vérité.

J. KÜNTZIGER.

[1] LACORDAIRE, *Sermon à Saint-Roch.*

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

Les moines et les saints de Gand.

Les savants orthodoxes eux-mêmes ne font pas difficulté de reconnaître à l'occasion, qu'il y a peu de reliques d'une authenticité plus contestable que celles des saints du haut moyen âge, et peu de documents plus généralement falsifiés que les vies de ces mêmes saints. Ce qui, d'ordinaire, est beaucoup moins connu et dans la plupart des cas impossible à connaître, ce sont les multiples petites causes qui ont fait exalter tels et tels ossements ou écrire telle et telle légende. Un savant allemand, M. Oswald Holder-Egger, est cependant parvenu à en débrouiller l'écheveau avec une grande pénétration de critique, dans une dissertation récente [1], en ce qui concerne les saints honorés jadis à l'abbaye de Saint-Bavon, à Gand. Il se dégage de son travail un chapitre si intéressant de la vie monastique au xe et au xie siècle, que nous croyons faire chose agréable et utile aux lecteurs de la *Revue* en leur en présentant tout au moins une analyse sommaire. Nous suivrons l'auteur pas à pas, sans chercher aujourd'hui à mettre en contestation le fondé de telle ou telle assertion de détail qui ne modifie guère la couleur de l'ensemble.

Au milieu du xe siècle, le comte de Flandre, Arnold le Vieux, réorganisa et restaura tout ensemble les deux monastères de

[1] Elle a paru sous le titre : *Zu der Heiligengeschichten des Genter St. Bavos Klosters* « Des histoires des saints de l'abbaye de Saint-Bavon à Gand » dans un recueil de dissertations offertes au professeur Georges Waitz à l'occasion du cinquantième anniversaire de son doctorat : *Historische Aufsätze dem Andenken an Georg Waitz gewidmet*. Hanover, 1886. N'ayant pas ce livre à notre disposition, nous nous sommes fié, pour la rédaction de cette notice, à une traduction flamande du travail de M. Holder-Egger, qui a paru dans une récente livraison du *Nederlandsch Museum* (1888, p. 251-287).

Digitized by Google

Saint-Bavon et de Saint-Pierre, à l'ombre desquels la ville de Gand commençait à s'étendre. Dès les premiers jours, une jalousie ardente naquit entre ces deux communautés. Les moines de Saint-Bavon enviaient les grands biens et le beau trésor de reliques que ceux de Saint-Pierre devaient à la munificence des comtes. Eux n'étaient pas aussi bien partagés : peu de privilèges, et, en fait de reliques, rien que les ossements de saint Bavon rapportés en 940 de Laon, où il étaient restés cachés pendant l'invasion normande. Pour attirer les pèlerins et les dons, c'était peu de chose à côté des saints Wandregisil, Ansbert, Wolfram, Bertolf, Goudwale et de sainte Amalberge, qui faisaient la célébrité du monastère voisin. Bien plus, gouvernés par les abbés de Saint-Pierre, ils étaient en réalité sous la tutelle de leurs rivaux. Vers la fin du siècle, Saint-Bavon ayant obtenu d'avoir également son abbé à lui (980?), la lutte éclata entre les deux monastères. Ce fut à qui montrerait les reliques les plus miraculeuses et se réclamerait des plus grands saints. Des deux côtés, on se mit à faire la chasse aux ossements d'odeur suave et à écrire de belles vies de saints, tout en s'accusant réciproquement de tricher.

Le 25 mars 980, les moines de Saint-Bavon reçurent en grande pompe une véritable collection de reliques qu'ils avaient fait venir de Wintershoven, village de la Hesbaye limbourgeoise, qui leur appartenait. C'étaient les ossements de saint Landoald et de ses compagnons et compagnes, Amantius, Julianus, Vinciana, Edeltrudis et Landrada, qui étaient tous honorés dans ce village, mais sur lesquels on ne savait rien que ce qu'en racontait le curé, appelé Sarabert, d'après un vieux manuscrit qui, disait-il, avait été brûlé par les Hongrois en 954. C'était assez l'habitude à cette époque, lorsque l'on ne savait rien d'un saint, d'en rejeter la faute à tort ou à raison sur les Hongrois ou les Normands. Il paraît probable qu'ici, c'est à tort, et que l'invraisemblante légende de saint Landoald a été seulement imaginée un peu après, de 959 à 971, années entre lesquelles on doit placer la prétendue découverte des os du saint et de ses compagnons dans l'église de Wintershoven. Les moines de Saint-Bavon se gardèrent bien d'émettre des doutes sur les assertions du curé Sarabert; mais ceux de Saint-Pierre, jaloux de leur trouvaille, s'empressèrent de contester l'authenticité des reliques et proposèrent de les soumettre aux *ordalies,* c'est-à-dire à l'épreuve du feu; on croyait, en effet, à cette époque, que si l'on déposait de saints ossements dans un

Digitized by Google

brasier, ils en sautaient tout seuls [1]. Les Bavoniens implorèrent l'appui de l'évêque de Liége, Notger, qui, mis par Sarabert au courant des déplacements et miracles des saints, en fit rédiger par Heriger un récit qu'il envoya à Gand, le 20 juin 980, à titre d'approbation. Ceux de Saint-Pierre, ayant réclamé auprès de l'archevêque Adalbert de Reims, les Bavoniens profitèrent de l'occasion pour obtenir également de ce prélat un certificat d'authenticité. Enfin, le 5 juin 982, l'évêque de Noyon et de Tournai, Liudolf, dont l'abbaye dépendait, vint solennellement installer les nouveaux saints.

Poursuivant ses succès, l'abbaye de Saint-Bavon acquit, en 985, les reliques de sainte Barbe et de saint Pancrace, que l'on rapporta de Rome, et en 1007, celles de saint Brice et de saint Liévin, que l'on ramena de Houthem, près d'Alost.

Tout cela paraît avoir causé beaucoup de dépit aux moines de Saint-Pierre; car c'est vers cette époque qu'ils commencèrent à prétendre que leurs rivaux ne possédaient pas même les restes de leur saint Bavon, qui, d'après eux, n'auraient jamais été ramenés de Laon; ce à quoi les Bavoniens répliquèrent en glorifiant ces reliques d'une manière solennelle, le 1er août 1010, en présence du comte de Flandre [2].

L'année suivante (1011) leur fut encore favorable. Un pèlerin, du nom de Macaire, disant avoir été évêque d'Antioche, en Arménie, se présenta à Saint-Bavon. Comme on ne savait guère de ce temps qu'Antioche n'était pas en Arménie, on le crut sur parole et on l'hébergea avec beaucoup d'honneurs. Ayant voulu quitter ses hôtes, il tomba malade à peu de distance de Gand, dut rentrer à l'abbaye et y mourut de la peste cinq mois après (10 avril 1012). Ses restes furent inhumés avec pompe; bientôt ils firent quelques miracles, et ce fut un saint de plus.

La rivalité des deux monastères au sujet de leurs reliques fut de

[1] Il n'y a là qu'une application de la vieille croyance, générale dans l'humanité, mais surtout très répandue au moyen âge, que le feu épargne les personnes et les choses qui ont le bon droit pour elles. Voyez, pour la Grèce ancienne, un exemple dans Sophocle *Antigone*, 264-265 et cf. Goblet d'Alviella *Histoire religieuse du feu*, 55, *in fine*.

[2] Cette cérémonie fut renouvelée en 1058 pour la même raison, et, chose notable, le comte de Flandre d'alors, Baudouin IV, refusa d'y assister, par déférence pour les moines de Saint-Pierre, contre lesquels elle était manifestement dirigée : conduite qui s'explique par le caractère officiel de cette dernière abbaye, sorte de Saint-Denis flamand.

Digitized by Google

tout temps compliquée d'une dispute plus ancienne qui les avait divisés, même à l'époque où ils vivaient sous la direction commune de l'abbé Womar (953-980). Chacun d'eux avait la prétention d'être le plus ancien et, par cela même, le plus sacré. On tiraillait pour cela un texte de la vie de saint Bavon suivant lequel saint Amand aurait construit une église en l'honneur de saint Pierre dans le *castrum Gandavum*. Comme les églises des deux abbayes étaient dédiées à saint Pierre, chacune d'elles pouvait prétendre que saint Amand l'avait fondée la première. Les Bavoniens plaidaient leur cause en disant que le monastère de leurs rivaux, étant situé sur le mont Blandin, se trouvait exclu par les mots *castrum Gandavum.* « Erreur ! répliquaient ceux-ci; nous sommes parfaitement dans le *castrum Gandavum;* car le même texte dit un peu plus loin que saint Amand a construit ensuite un monastère *in ipso castro.* Ce monastère, construit sur le même territoire, c'est votre Saint-Bavon, postérieur à notre église de Saint-Pierre. » Embarrassés par l'objection, les Bavoniens falsifièrent la *Vita Bavonis,* y ajoutant, après les mots *castrum Gandavum,* un bout de phrase qui, en précisant la situation topographique, ruinait l'argument de leurs adversaires.

Ceux-ci n'eurent pas plus de scrupules, et bientôt, de part et d'autre, on se mit à fabriquer des pièces, lettres de papes ou vies de saints, dans les coins desquelles on glissait toujours de petites phrases bien claires qui résolvaient la question en faveur de l'abbaye où elles étaient rédigées.

Au milieu du XIe siècle, les moines de Saint-Pierre trouvèrent un argument superbe. Le chapitre 7 de la *Vita Bavonis* disait que saint Amand avait nommé Florbert abbé du couvent de Saint-Pierre, fondé par lui. Le succès étant assuré par ce texte à celui des deux monastères qui pourrait montrer les restes de cet abbé, ils prétendirent, à tort ou à raison [1], qu'ils les possédaient dans leur église, et en 1049, avec le concours de Baudouin, évêque de Noyon et de Tournai, ils procédèrent à leur exaltation. Les moines de Saint-Bavon ne furent pas découragés. La consécration épiscopale ne les empêcha ni de crier à la supercherie, ni d'essayer de l'établir. Pour cela, il n'y avait guère qu'un bon moyen, c'était de montrer que Florbert était chez eux; c'est ce qu'ils firent. Une nuit, ils inhumèrent en cachette dans leur église

[1] Presque certainement « à tort »; car l'épitaphe que l'on attribue au tombeau est fort suspecte.

Digitized by Google

un squelette anonyme, et lui ayant fait composer une épitaphe par l'un d'eux, le moine Stepelin, ils affirmèrent qu'ils étaient les seuls possesseurs des os du premier abbé. Afin de convaincre la foule, ils ouvrirent même la tombe de leur soi-disant Florbert pendant la consécration de Saint-Macaire dont il sera parlé tantôt (9 mai 1067). Devant ce comble d'audace, les moines de Saint-Pierre vinrent réclamer l'intervention de l'évêque, qui était précisément à Gand pour présider à cette dernière cérémonie. Celui-ci donna tort aux Bavoniens et fit des reproches à leur abbé, Siger, qui, pour obtenir son pardon, assura à genoux que tout était l'œuvre de quelques idiots (*idiotæ*) de son couvent et qu'il n'en avait rien su. Les moines de Saint-Bavon promirent d'être sages ; mais, l'an d'après, l'évêque étant mort, ils replacèrent la pierre sépulcrale sur la soi-disant tombe de Florbert et recommencèrent à déclarer faux tout ce que leurs rivaux racontaient du vieil abbé. Lorsque, en 1077 (20 avril), ceux-ci consacrèrent de nouveau leur saint avec l'approbation de l'évêque Radbod, ils firent des sermons plus violents que jamais, et cinq jours après, le 25 avril, ils exposèrent une fois encore les restes de leur Florbert devant une foule énorme.

Mais revenons sur quelques autres incidents de la lutte.

Les moines de Saint-Bavon, toujours en quête de nouveaux saints, ne manquèrent pas d'utiliser les restes du prétendu évêque d'Antioche qui était mort chez eux en 1012. A l'occasion de la consécration de l'église qui venait d'être reconstruite (9 mai 1067), ils firent reconnaître officiellement sa sainteté par les évêques présents, malgré toutes les chicanes imaginées par ceux de Saint-Pierre. Cette cérémonie eut d'autres conséquences. On ne possédait jusqu'alors sur le nouveau saint qu'une notice très courte, rédigée au lendemain de sa mort et relatant seulement ce qu'il avait fait pendant les quelques mois de son séjour au monastère. C'était trop peu pour sa nouvelle importance. Sur l'ordre de l'abbé Siger, un moine d'une certaine habileté littéraire lui composa alors une vie plus étoffée, racontant sa naissance illustre, son éducation, son épiscopat[1], ses conversations célèbres, ses miracles, ses voyages, enfin, tout ce qui avait pré-

(1) La seule assertion de l'épiscopat contient trois invraisemblances : 1° Antioche n'est pas en Arménie ; 2° il n'y a jamais eu à Antioche que des patriarches, et non des évêques ; 3° aucun d'eux ne porte le nom de Macaire.

Digitized by Google

cédé son arrivée en Flandre, puisant pour cela, comme c'était l'habitude de ces hagiographes, dans d'autres vies de saints, mais avec un aplomb imperturbable, allant jusqu'à écrire à la fin de la préface : *Absit ergo, absit error falsitatis.*

Saint Liévin doit sa légende à des circonstances du même genre. Ses ossements, que l'on avait rapportés de Houthem, en 1007, en même temps que ceux de saint Brice, étaient devenus si célèbres [1], que l'on sentit bientôt le besoin de voir sa vie écrite. Entre les années 1025 et 1058, mais plus probablement aux environs de cette dernière date, un moine, celui-là même peut-être qui a composé un peu plus tard, vers 1067, la vie de saint Macaire, se chargea de cette besogne et raconta que Liévin était Écossais, fils d'un duc, petit-fils d'un roi, qu'il avait été baptisé, élevé et sacré archevêque par saint Augustin, l'apôtre des Anglo-Saxons, enfin, qu'il avait subi le martyre; le tout sans en rien savoir, ce qui ne l'empêcha pas d'attribuer la paternité de ce tissu de banales invraisemblances à une des gloires du christianisme des siècles précédents, à saint Boniface. Il va de soi qu'il n'oublia pas d'intercaler quelques phrases confirmant, en tous points, les assertions des moines de Saint-Bavon dans leur polémique avec ceux de Saint-Pierre au sujet des origines des deux abbayes.

C'est encore à la même préoccupation qu'il faut attribuer une autre pièce fausse, qui se donne comme émanant de saint Liévin lui-même. C'est une épître de quatre-vingt-deux vers latins, trop bien faits pour être du VIIe siècle, qu'il est censé avoir adressée à

[1] Cette célébrité pourrait fort bien provenir de ce que le saint aurait remplacé dans la piété populaire une de ces divinités païennes qu'il aurait détruites, de même que cela paraît être le cas pour saint Hubert (cf. Gaidoz *La rage et saint Hubert*, 41). La fameuse procession, supprimée par Charles V en 1540 et qui, depuis le milieu du XIe siècle, allait tous les ans de Gand à Houthem et de Houthem à Gand, en mémoire de la translation des reliques du saint, avait un caractère si peu chrétien que le chroniqueur du XVIe siècle qui nous en a laissé le récit remarque qu'elle *estoit fort estrange et quasi comme une mahommerie et ydolâtrie.* [*Relation des troubles de Gand.* Bruxelles 1846 (*Collection de chroniques belges inédites*), p. 102 et suiv. Cité par Liebrecht : *La mesnie furieuse ou la chasse sauvage*, dans les *Bulletins de l'Académie de Belgique*, t. XXII, 2e partie (1855), 243-247]. C'est d'ailleurs, semble-t-il, l'avis de M. Liebrecht, qui, dans la dissertation que nous venons de citer, rapproche la procession de saint Liévin de la fête de Russon et d'autres cérémonies qui ne sont chrétiennes que de nom.

Digitized by Google

l'abbé Florbert et dans laquelle il donne l'épitaphe de saint Bavon, annonce son propre martyre et prédit que le monastère sera un jour dévasté par les Normands, puis ensuite restauré et prospère. Suivant M. Holder-Egger, ce morceau aurait été composé entre les années 1025 et 1050 et serait l'œuvre du moine Stepelin, l'auteur de la fameuse épitaphe de Florbert.

Tout ce que nous savons de saint Liévin reposant sur les documents faux dont il vient d'être question, il ne reste plus de certain sur son compte que ceci : c'est qu'avant 1007, on honorait à Houthem, le 12 novembre, des reliques que l'on attribuait à un saint Liévin. Toutefois, comme il est infiniment probable que saint *Lieven* (*Livinus*) est identique au saint *Liefwijn* dont il est parlé dans la *Vita S. Luidgeri,* et dont la fête tombait aussi le 12 novembre, on peut, grâce à cela, ajouter que Liévin était Irlandais et non Écossais, que c'était un simple prêtre et non un archevêque, qu'il a vécu au VIIIe siècle et non au VIIe, et qu'il est mort naturellement, sans avoir subi le martyre.

A cette identification on ne peut guère objecter que ceci : c'est que Liefwijn aurait été enterré à Deventer au VIIIe siècle, tandis que l'on croyait au commencement du XIe siècle que les ossements de saint Liévin étaient à Houthem. Mais, comme, au sentiment de M. Holder-Egger, il est fort possible que dans l'intervalle du VIIIe au XIe siècle, les deux localités se soient trouvées pendant un temps sous la dépendance d'un même seigneur, on peut admettre, avec lui, que les reliques du saint ont alors été transportées de l'une dans l'autre.

...

Digitized by Google

QUE FUT JÉSUS ?

Je me propose dans cet écrit d'examiner en quoi consistait la doctrine que Jésus est venu apporter aux Juifs, ses compatriotes, et la conduite qu'il a tenue depuis sa première prédication jusqu'à sa mort. J'essayerai d'esquisser, d'une manière générale, le caractère, le genre d'esprit, les sentiments et la physionomie de cette personnalité, dont l'influence a été, soit directement par lui-même, soit indirectement par ses disciples et sectateurs, si puissante sur le mouvement historique des sociétés et de l'humanité. Cette esquisse sera faite d'après ce que nous pouvons savoir de lui par les hommes qui, témoins de seconde main, ont recueilli les traditions sur l'année, ou les deux années, pendant lesquelles son action s'est manifestée.

Du point de vue que j'ai choisi, je ne considère Jésus que comme faisant partie de l'espèce humaine, et j'écarte absolument toute observation sur l'essence divine qui lui a été attribuée.

Mon hypothèse est que Jésus n'étant qu'un homme, n'a fait que ce que peut faire un homme. Il s'agit donc, d'après elle, de juger les actes de cette partie de sa vie que j'appellerai militante. Dans ces conditions, tout surnaturel disparaît de son histoire et cette histoire elle-même, telle qu'elle est rapportée, doit se trouver conforme, dans chacun de ses détails, avec l'hypothèse proposée.

Afin d'être mieux compris, je donnerai un exemple.

Au chapitre XVI de Saint-Mathieu, il est dit : « Dès lors, Jésus commença à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il

Digitized by Google

allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de la part des sénateurs, des scribes et des princes des prêtres, qu'il y fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour. »

Si Jésus était Dieu, — ou seulement le Messie, — il avait ou pouvait avoir la prescience divine, et par conséquent donner des détails aussi précis sur ce qui lui arriverait à Jérusalem, et annoncer en termes aussi clairs qu'étant mis à mort, il ressusciterait le troisième jour.

Si, au contraire, on ne considère Jésus que comme un de nos semblables, un homme, il est impossible de lui accorder une *prescience* aussi déterminative. Mais il est loisible de lui supposer, en tant que homme, une *prévision* de ce qui l'attendait dans la capitale de la Judée, prévision fondée sur des réflexions provenant de faits historiques antérieurs et analogues à ceux qui se produiraient ou pourraient se produire; d'une juste appréciation des passions de la multitude, soulevée par des hommes puissants à Jérusalem et dont il allait combattre les convictions, dévoiler le caractère ou attaquer les positions acquises.

Je pourrais révoquer en doute le fond même du verset et n'y voir qu'une prédiction faite après l'événement par l'historien convaincu que, si Jésus n'a pas tenu ce langage, il aurait pu le tenir; mais j'admettrai le verset, sauf à lui donner une interprétation humaine conforme au fait qui s'est produit, mais que les circonstances ont permis de modifier dans l'évangile.

Jésus, en effet, voyait qu'il avait obtenu des résultats déjà considérables par sa prédication populaire, dont le succès allait croissant; mais il n'avait annoncé sa doctrine que dans la Galilée et les districts voisins, ce qui était insuffisant. Il comprenait qu'elle n'exercerait une véritable puissance que si elle trouvait dans la grande cité sainte des Juifs un accueil aussi important. Il fallait donc qu'il allât à Jérusalem, il le déclarait à ses disciples, mais dans des termes autres que ceux que lui prête l'historien, et termes que nous conjecturons être ainsi :

« Dès lors, Jésus commença à découvrir à ses disciples que

Digitized by Google

ce n'était point assez d'appeler des paysans, des montagnards, des petits bourgeois de petites villes à partager ses idées; il fallait aller sur un plus grand théâtre, où son action aurait plus de retentissement et d'étendue, en commandant l'adhésion d'hommes instruits et jouissant d'une haute influence; mais il comprenait les périls qu'entraînerait peut-être l'exécution d'un tel dessein. Il savait à quelle forte partie il allait avoir affaire, lorsqu'il se trouverait en face des sénateurs, des scribes, des princes des prêtres, hommes tout-puissants sur une foule qui ne le comprendrait pas et à laquelle on ne manquerait pas de le présenter sous de fausses couleurs : il y allait peut-être de sa vie, mais il ne pouvait hésiter dans les circonstances favorables où l'on était arrivé. S'il succombait à la tâche, ses idées ne succomberaient pas, car, après une éclipse momentanée, les hommes qu'il avait nourris de sa doctrine la reprendraient à nouveau et continueraient son œuvre. »

Je poursuis cette interprétation en l'appliquant aux versets qui suivent :

« Et Pierre, le prenant à part, commença à le reprendre en lui disant : « Vous avez tort de leur tenir ce langage; vous « allez porter parmi quelques-uns d'entre nous le découra- « gement... Croyez-moi, ne tentez pas une pareille aven- « ture, dont vous nous montrez vous-même les dangers. »

« Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : « Retirez-vous « de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale, parce que « vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais « pour celles des hommes. » — Si je vous écoutais, je laisserais mon œuvre inachevée; cette œuvre n'est-elle point la vérité? Vous n'êtes point passionné pour la vérité. Vous avez peur pour votre peau; c'est cette peur qui vous fait parler ainsi. Qu'importent les dangers! Qu'importe même notre vie! Il faut marcher en avant. D'ailleurs, Dieu qui m'inspire est-il donc devenu si impuissant qu'il ne soit pas en état de nous protéger? »

Alors Jésus dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut venir

Digitized by Google

après moi, qu'il me suive, car celui qui cherchera à sauver sa vie par des motifs misérables, ne la perdra pas moins un jour; mais celui qui perdra sa vie pour soutenir la vérité que j'enseigne, la retrouvera ailleurs en récompense de son sacrifice. D'ailleurs, je vous affirme qu'il y a plusieurs de ceux qui sont ici qui, malgré les dangers, n'atteindront point l'heure de la mort qu'ils n'aient vu le nouvel ordre de choses résultant de nos communs efforts. »

Cette interprétation est tout au moins plausible dans les circonstances où se trouvait Jésus, considéré comme homme, mais comme homme dont les convictions, lentement élaborées, ont été fixées. On ne s'engage pas dans de telles entreprises sans avoir examiné les questions du pour et du contre. Lorsque la décision est prise, on écarte de soi toutes les considérations qui pourraient s'opposer à son exécution. Cependant, ce n'est pas sans quelque retour sur soi-même qu'on se maintient dans cette voie. L'homme, même sous l'empire d'une résolution prise, a ses faiblesses, il les sent et les redoute, et quand on combat son dessein, dont on l'oblige à reconnaître les périls, c'est avec humeur, avec colère même, qu'il repousse les observations, afin de se débarrasser, d'un seul coup, des arguments dont il craindrait de subir l'influence. C'est pour cela que Jésus, agacé, exaspéré, lance à Pierre la cruelle épithète de Satan et se tourne du côté des autres disciples, dont il cherche à exciter l'enthousiasme afin de mieux conserver le sien.

On me dira que je suis réduit à faire des conjectures et que le domaine des conjectures est aussi peu limité qu'il peut être chimérique. Je n'en disconviens pas; je dirai même que toute cette fin du chapitre XVI est peut-être l'œuvre d'un sectateur de Jésus qui, pour le besoin de sa cause, aura inventé la prédiction plus ou moins longtemps après coup.

Toutefois, si les choses ne se sont pas passées comme le porte le chapitre XVI, si les versets mentionnés ne sont que le produit d'une fraude pieuse, il n'est pas moins probable que le voyage à Jérusalem aura été l'objet d'entretiens fréquents entre Jésus et ses disciples; que la question du pour

Digitized by Google

et du contre aura été examinée et sérieusement débattue; que Pierre et d'autres auront fait des objections contre l'entreprise et que Jésus, le plus fort intéressé dans cette affaire, aura maintenu et fait prévaloir l'opinion qu'il avait embrassée.

Il n'y a donc rien dans mon interprétation qui soit dénué de fondement; elle est conforme à la nature humaine que j'assigne à Jésus; elle est probable, relativement aux circonstances qui ont dû avoir lieu, même alors que ces circonstances ne seraient pas, d'une manière positive, celles qu'expose le chapitre XVI.

Cet exemple, sur lequel je me suis fort étendu, montre mon point de vue au sujet des récits des trois premiers évangélistes, le quatrième, par des motifs exprimés ailleurs, étant hors de question.

Dans la suite de cet écrit, je ne fais donc aucune réserve quant au côté *externe* — si je puis dire ainsi — des faits rapportés dans les évangiles. J'en prends le texte brut et je me demande si Jésus, étant un homme, a pu penser et parler comme le prétend le texte, et si je crois reconnaître que la teneur de ces indications est incompatible avec la condition humaine, je cherche une autre interprétation que celle que la lettre me fournit et je la formule, en conservant cependant autant que possible les mots mêmes émis par l'historien. Je pose ici formellement la justification de ce procédé qui, je l'avoue, peut conduire à des résultats arbitraires, mais qui est le seul en semblable occurrence dont le caractère soit logique.

Des hypothèses de détail, qui concordent aussi bien que possible avec le fait général et dominant d'un sujet, sont préférables à un énoncé textuel qui serait en contradiction heurtée avec ce fait général et dominant, surtout lorsque l'énoncé textuel n'a pas une suffisante authenticité d'origine et a été le produit de sentiments et d'opinions réfractaires par leur nature à toute critique sérieuse.

Il m'importait de donner, avant d'entrer en matière, ces explications indiquant nettement la position que j'ai prise.

Digitized by Google

I

L'enfance et l'adolescence de Jésus nous sont très peu connues. C'est au moment où il atteint l'âge d'homme qu'il nous apparaît, et à peine a-t-il attiré sur lui l'attention qu'un supplice le fait disparaître.

Né à Bethléem — pour obéir aux prophéties — mais plutôt à Nazareth, il habita longtemps cette ville.

Nazareth appartenait au district de Galilée, qui formait l'une des trois provinces de la Palestine. C'est par cette province du Nord que les Juifs étaient en contact direct avec d'autres nationalités, telles que la Syrie et la Phénicie. On peut dire de la Galilée, fait remarquer M. A. Coquerel, qu'elle était pour les Juifs une porte ouverte sur le monde extérieur, chose suspecte et toujours déplaisante aux vrais Juifs de Judée. Le nom de la contrée est un vestige du mépris que professait pour elle l'Israélite exclusif, « fier de la pureté immaculée de sa race et de son orthodoxie ». Pour lui seul était réservé, comme un titre d'honneur, le mot *Ham*, « peuple » ; le reste des hommes était dédaigneusement appelé les « Nations », *Goyen*. La province qui touchait au monde païen était dite le district ou cercle des païens, *Ghelil haggoyen,* et, par abréviation, « le district », *Ghelil,* la Galilée.

Il est certain que les habitants entretenaient de nombreuses relations avec les idolâtres, et beaucoup de païens se trouvaient au milieu des Juifs qui vivaient en Galilée.

Un autre écrivain, M. E. Burnouf, fait remarquer que les Juifs de Galilée même n'appartenaient pas tous à la race des Sémites.

M. de Bunsen a constaté dans toute la Bible la coexistence parmi eux de deux races d'hommes, les uns blancs, les autres de couleur foncée. « Ces deux familles existent encore; on les reconnaît dans tous les pays de l'Orient où il y a des Israélites. » — « Il est possible aujourd'hui, dit le même écrivain, de montrer quelle part revient aux différentes races,

Digitized by Google

non seulement dans la formation, mais encore dans les origines du christianisme. » En même temps que l'observateur nous montre aujourd'hui le peuple juif composé de races distinctes, la critique historique appliquée à la Bible nous fait voir ces deux races en hostilité l'une avec l'autre, depuis les temps les plus reculés. Le gros du peuple d'Israël était sémite et se rattachait aux adorateurs des Elohims. Les autres, qui ont toujours formé la minorité, ont été connus des étrangers venus de l'Asie et pratiquaient le culte de Jéhovah. Ceux-ci étaient proprement des Aryas. Leur culte principal se fixa au nord de Jérusalem dans la Galilée. Les hommes qui habitent ce pays forment encore un contraste étonnant avec ceux du Sud; ils ressemblent à des Polonais (slaves); ce sont eux qui ont introduit, en grande partie du moins, dans le culte du peuple hébreu, ce qu'il y avait de symbolique dans les anciens livres de la Bible et le peu de métaphysique que l'on y rencontre. A leur race ont généralement appartenu les prophètes, à elle reviennent les invectives des prophètes contre ce peuple « à tête dure », dont l'inaptitude naturelle pour les hautes doctrines et les retours persistants à la superstition du Sud les indignaient.

Il n'y a aucune raison pour que le courant d'idées qui a produit le christianisme ait été soustrait à la loi des races : on sait avec quelle ténacité la race conserve son empreinte primitive, en dépit des modifications qu'elle subit dans le temps.

Jésus n'appartenait-il pas à cette race aryane qui, dans le cours des grandes migrations des peuples, avait lancé un de ses rameaux au pied du mont Liban et au nord de la Palestine? Il serait bien osé de le dire; mais, en tout cas, l'observation faite par Burnouf me paraît digne de quelque attention. Elle expliquerait, dans une certaine mesure, le succès obtenu dans la Galilée par Jésus, qui y trouvait un fond d'hommes aptes à recevoir ses idées, en vertu des qualités de leur race, en vertu des idées généralement répandues; tandis que dans le Sud, en Judée, une autre race, pénétrée de sentiments ethniques opposés, devait amener un insuccès. L'ob-

Digitized by Google

servation est d'ailleurs assez curieuse pour être notée, sans y attacher trop d'importance.

Revenons aux premiers temps de la vie de Jésus. Son père était charpentier; il l'aidait probablement dans son métier, mais le travail manuel ne pouvait être pour lui qu'une occupation secondaire. La tendance de son esprit, dominé par les conceptions idéalistes, devait lui faire rechercher la lecture et l'étude assidues de l'Ancien Testament, le seul livre qu'une famille de petits artisans d'une petite ville fût en état de posséder.

Après une longue incubation, ses pensées, longtemps vagues et indécises, purent enfin se déterminer et le fixer. Il comprit la nécessité d'une réforme religieuse qui débarrasserait le culte de Dieu des subtilités qu'y avaient introduites les docteurs officiels de la loi et des pratiques multipliées et ridicules souvent, que depuis trois siècles environ le pharisianisme lui avait imposées.

Jésus ne manifestait pas ses pensées, mais continuait de les élaborer au fond de sa conscience, lorsqu'un événement le fit sortir de ses habitudes solitaires et lui inspira une active vocation. Un Juif, une manière d'Assyrien, d'un caractère à la fois sombre et enthousiaste, parut un jour sur la rive du Jourdain en proclamant la fin prochaine d'un monde perdu de corruption. Il disait à ceux qui l'entouraient, étonnés et inquiets : « Faites pénitence! L'heure est venue. Je lave vos iniquités passées dans les eaux du fleuve; ce sera à vous ensuite de les effacer complètement, par une vie sainte et pure; mais encore une fois, faites pénitence! »

Ces paroles rudes et austères, répétées par ceux qui les avaient entendues, lui attiraient de plus en plus une foule surprise et émue.

Ce fait étrange parvint jusqu'à Jésus, qui reconnut la conformité de ses propres pensées avec celles de Jean le baptiseur.

Il dut se dire : Voilà un homme qui ne craint pas d'émettre publiquement ses conceptions, et le succès a suivi sa hardiesse. Pourquoi moi, qui suis assuré de la vérité de mes

Digitized by Google

idées, semblables aux siennes, mais rendues supérieures par de longues méditations et par une vue plus nette des choses, pourquoi n'imiterais-je pas un exemple aussi éclatant et aussi encourageant? — Jésus dut bientôt acquérir la conviction que le tempérament de Jean faisait sa force principale, mais que celui-ci, dépourvu d'instruction, n'ayant que des vues incomplètes et confuses, n'exercerait pas sur les esprits une action efficace et persistante. Il se résolut à faire une même tentative, mais dans des conditions bien plus favorables pour le succès de l'œuvre qu'il allait entreprendre.

Il demanda le baptême, à l'effet de prouver sa communauté d'idées avec Jean, mais en se réservant de développer celles-ci, soit qu'il les revêtît d'une forme plus persuasive et plus généralement acceptable, soit qu'il les exprimât de manière à les faire pénétrer plus largement dans les esprits.

Ayant quitté Jean, Jésus commença ses prédications dans les mêmes termes que l'homme dont la voix criait au désert. De retour en Galilée, il disait en effet : « Le temps est accompli et le royaume du Seigneur est proche. Faites pénitence ! » (Math., IV, 17; Marc, I, 15.)

Mais ce n'était là que la copie d'un exemple, l'emploi d'un moyen qui avait déjà réussi pour attirer l'attention. Jésus ne pouvait s'en tenir à cette sorte de plagiat, et lorsque les esprits, déjà surexcités par le retentissement que les paroles de Jean avaient produit au loin, se trouvaient ainsi préparés, Jésus entra résolument dans l'exposé de ses propres doctrines.

Entouré de groupes nombreux qui l'avaient suivi sur une montagne, ayant auprès de lui les disciples qu'il avait formés, il prononça un mémorable discours qui était comme le résumé de sa doctrine, et que nous résumerons nous-même ici, en lui donnant le tour d'une conférence, telle qu'on le pourrait faire aujourd'hui.

« Pauvres gens auxquels je m'adresse, vous êtes en butte à bien des souffrances; mais si, en ce moment, vos plaintes sont légitimes, ayez espoir. Plus tard, elles cesseront avec leurs causes. Vos souffrances seront récompensées. Au nom

Digitized by Google

du Seigneur, notre Père à tous, je vous en donne l'assurance.

« On m'a déjà calomnié auprès de vous! On a prétendu que mon intention était de détruire la Loi et les prophètes. C'est une insigne fausseté. Je veux, au contraire, les maintenir dans leur intégrité, mais en les développant et en les mettant à l'unisson du temps où nous sommes parvenus depuis qu'ils ont été proclamés, car si dans leur essence ils sont immuables, ils subissent, comme toutes choses au monde, l'action du progrès.

« En voulez-vous des exemples?

« Vous vous souvenez qu'on a dit aux anciens : « Vous ne tuerez point et quiconque tuera, méritera d'être condamné par le jugement », et moi je vous dis aujourd'hui, en vertu même de cette loi, que quiconque se mettra seulement en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira seulement à son frère : Raca! méritera d'être condamné par le conseil et que celui qui lui dira : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.

« Et de même vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : « Vous ne commettrez pas d'adultère »; moi je vous dis, en vertu de cette loi, que quiconque aura regardé une femme avec un mauvais désir pour elle a déjà commis l'adultère dans son cœur.

« On a dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez pas »; et moi je vous dis : Ne faites de serment d'aucune sorte, et contentez-vous de dire : Cela est ou cela n'est pas.

« On leur a dit : « Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi »; moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en auriez-vous?

« La loi reste assise sur ses inébranlables fondements, mais si son essence demeure invariable, sa forme change et se perfectionne. »

Je ne pousserai pas plus loin cette analyse, il suffit des principales données qu'elle contient pour comprendre le sens général de la réforme que proposait Jésus et qui rattachait

Digitized by Google

l'homme à l'amour de ses semblables par l'amour qu'il portait à Dieu.

Ainsi, Jésus, stimulé par l'exemple de Jean, portait de côté et d'autre sa parole. L'insuffisance de Jean comme propagateur de doctrines était évidente; sa cloche ne rendait qu'un son, celui de la pénitence. Jean n'avait que l'éloquence autoritaire et brutale; l'éloquence persuasive et communicative lui manquait. Jean n'aurait jamais prononcé le sermon sur la montagne. Aussi, pour me servir d'un mot de La Fontaine :

Jean s'en alla, comme il était venu.

Que penser toutefois du sermon sur la montagne?

Il y aurait bien des choses à dire. Une des pensées du chrétien Pascal porte : « Qui veut faire l'ange, fait souvent la bête. » La morale recommandée par le sermon est outrée, elle l'est dans l'idée elle-même comme dans l'expression. Les anges seuls pourraient en faire usage et Jésus oubliait qu'à tout prendre, Dieu, dont nous sommes l'ouvrage, n'a fait de nous qu'une classe d'animaux. Une société composée d'après certaines formules excessives du sermon sur la montagne serait incompatible avec les conditions humaines déterminées par Dieu. Quand un orateur novice ne se sent pas en état de frapper juste, il est poussé à frapper fort, même à tort et à travers. L'auditoire du prédicateur sur la montagne avait peut-être besoin de ces outrances de morale pour être remué, mais ce qui convient aux uns ne convient pas à d'autres et ç'a été une erreur de présenter comme un type absolu ce qui n'était que d'accident et de circonstance.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ce morceau célèbre contient des prescriptions de morale exquises aussi bien que rationnelles. Ces prescriptions étaient-elles toutes nouvelles et, pour ainsi dire, révélées au temps où Jésus les a faites? Sans parler de Zoroastre dans l'Iran, du bouddah dans l'Inde, de Confutzee dans la Chine, qui ont accommodé un même enseignement du bien et de la morale à la nature conditionnelle des peuples auxquels ils s'adressaient, rien ne

Digitized by Google

serait plus facile que de retrouver dans les grands et petits prophètes de Judée, non seulement les idées mères de la doctrine de Jésus, mais encore les expressions mêmes de ces idées. Un docteur juif de notre temps écrivait, il y a une trentaine d'années, que les maximes du sermon sur la montagne couraient les rues de Jérusalem longtemps avant que Jésus fût né.

Toutefois, il ne faut pas contester à Jésus la large part qui lui revient. Le précepte qui gît au fond d'un livre ou que l'on se communique dans des entretiens familiers reste le plus souvent inerte et sans action, mais il acquiert des forces et de l'influence lorsque la parole animée et convaincue et le dévouement de celui qui la prononce rendent le précepte vivant. Il y a plus encore, la sagesse juive antérieure à Jésus n'avait pas été au delà de ces paroles du livre de Tobie : « Ce que tu ne voudrais pas qu'un autre te fît, résous-toi à ne pas le faire à un autre. » C'était un précepte de bienveillance certainement, mais de bienveillance négative. Jésus l'élargit, en le transformant en loi de bienveillance positive et active lorsqu'il dit : « Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent », et il ajoute admirablement : « Car c'est là la Loi et les prophètes. » (Math., ch. VII, 12.)

II

Oserai-je essayer de tracer le portrait de Jésus tel que je le conçois d'après les évangiles? Ce ne sera encore qu'une conjecture, mais les preuves à l'appui ne me manqueraient pas.

D'humble condition, il aimait ses pareils, et s'affligeait de leurs souffrances. L'objet de ses constantes méditations, ces méditations elles-mêmes et les longues lectures qui les provoquaient, avaient étouffé chez lui les passions, ou plutôt ne lui en avaient laissé qu'une seule. Il était doué d'un sens droit et avait un esprit de justice, tempéré par une sensibilité presque féminine, qui y donnait accès à la tolérance et à la charité. Tout entier aux idées qu'il avait conçues, il ne

Digitized by Google

perdait aucune occasion d'en jeter la semence. Son éloquence naturelle avait de l'onction qui se mélangeait d'un ton d'autorité par la confiance qu'il avait en lui-même.

Il recherchait et provoquait les discussions, où son argumentation était quelquefois subtile, et qu'il relevait par l'emploi fréquent de l'allégorie, selon le langage imagé de l'Orient. La parabole est la cousine germaine de l'apologue dont les régions de l'Asie Mineure ont été le sol natal. Il aimait à embarrasser ses adversaires par des questions imprévues et, lorsque lui-même se trouvait surpris par des interrogations captieuses, il se jetait brusquement à côté pour éviter de répondre. Il ne dédaignait pas l'ironie, ni même la moquerie et jusqu'à l'objurgation au besoin.

Dans ses relations avec ses disciples, il manifestait quelquefois un vif dépit, et lançait même d'âpres paroles quand il reconnaissait que les hommes qu'il avait choisis n'étaient pas en état de le comprendre; mais lorsque cet accès de fâcherie était dissipé, il avait de l'abandon, de la bonne humeur et allait alors jusqu'au jeu de mots pour égayer l'entretien.

Jésus était prudent, craintif même à l'occasion et savait se dérober par une subite retraite aux hostilités prévues de ses adversaires qu'il jugeait mal intentionnés.

Sa physionomie devait avoir de l'expression et du charme, son regard de la pénétration et de la persistance, sa voix une insinuante douceur avec des éclairs de force lorsqu'elle montait au ton de son enthousiasme. On peut supposer que ses formes corporelles ne manquaient pas d'élégance et que ses manières toutes simples étaient cependant aisées et engageantes. Si nous signalons la probabilité de ces qualités physiques, c'est à cause des femmes de certaine position et fortune qui le suivaient et subvenaient aux besoins de la petite communauté du Maître et de ses douze disciples. Un Jésus laid, contrefait, à la figure inerte, à la voix glapissante ou enrouée, aux habitudes grossières, ne leur aurait pas inspiré ce dévouement et ces sacrifices, malgré la beauté

Digitized by Google

des doctrines qu'il aurait émises; il fallait qu'il fût, à certains égards, beau lui-même.

Sa doctrine reposait sur la base religieuse : Dieu en était l'objet, l'immortalité de l'homme en était la conséquence, et cette conséquence était forcée, comme nous allons le voir.

Les rapports entre Dieu et les hommes étaient ceux d'un père avec ses enfants, d'un père tendre, mais juste, qui rétribue ses enfants selon leurs mérites, dans l'intérêt de la famille humaine; cependant, et bien que l'idée religieuse dominât toute la doctrine, il y avait encore dans cet enseignement le problème social qui touche aux rapports des hommes entre eux, mais la solution de ce problème s'arrêtait pour lui au fait de la charité individuelle et n'allait pas plus loin, et il la renvoyait même au règne éternel de Dieu, moins sur la terre que dans le ciel, ce qui impliquait nécessairement l'idée de l'immortalité.

Au surplus, la réforme sociale était, d'après lui, la conséquence obligée de la réforme du cœur et de l'esprit; seulement celle-ci, comme nous l'avons déjà fait remarquer, était, par les exigences de Jésus, trop contradictoire avec la nature humaine pour que celle-là fût effectuée.

Faisons agir maintenant, dans le milieu où il vit et exerce son influence, le Jésus que nous venons de faire connaître.

III

La religion du cœur et de l'esprit (*religiosité*) est ce qui préoccupe presque entièrement Jésus au commencement de sa carrière. Il ne cesse d'insister sur la franchise et la bonne foi. Or, comme ces vertus lui paraissent manquer aux pharisiens et aux scribes, il les attaque sans ménagement. Il affirme que ce sont des hypocrites, agissant dans un sens contraire aux préceptes qu'ils énoncent, qu'ils ont défiguré le sentiment religieux en y substituant des pratiques multipliées et compliquées auxquelles ils veulent qu'on se conforme presque exclusivement, ce qui fait oublier Dieu pour ne plus penser qu'au rite : « La paille et la poutre », « les mauvais

Digitized by Google

fruits des mauvais arbres », « le dehors de la coupe », « les fardeaux dont ils chargent les hommes et qu'eux-mêmes ne voudraient pas toucher du bout du doigt », etc., etc.

Je ne jurerais pas, cependant, qu'il tenait toujours ce langage incisif et acerbe. Il devait y avoir des circonstances où il y mettait quelque tempérament.

Un jour de ses prédications, un pharisien auquel étaient parvenus quelques détails sur Jésus et son enseignement, voulant mieux connaître l'un et l'autre, alla courtoisement le trouver et le pria de dîner chez lui. Jésus ayant accepté, se rendit dans sa maison et l'on se mit à table. Il y avait à ce repas d'autres pharisiens et des docteurs de la loi. Le maître de la maison s'aperçut que Jésus n'accomplissait pas ce que la loi commande de faire avant de se mettre à table, c'est-à-dire de se laver les mains. C'était une de ces formalités auxquelles les pharisiens attachaient un grand respect, par cela seul que c'était une formalité légale, et par contre, c'était à cause de cela que Jésus la combattait et la supprimait pour lui et ses disciples. Le Pharisien fit à Jésus la remarque du fait et un débat s'établit à ce sujet entre les convives. L'évangéliste, en rapportant cette anecdote, prête à Jésus des paroles dures et que l'on pourrait qualifier d'insolentes en pareille circonstance. Il aurait fallu que le pharisien fût bien chrétien pour pardonner ces injures, et qu'il eût été bien patient pour supporter celles dont lui et ses convives auraient été l'objet. Mais il est probable que Jésus ne tint pas le langage violent et insultant dont l'évangéliste prétend qu'il fit usage. Jésus soutint sans doute avec fermeté et conviction les idées qu'il exprimait; s'il discuta, il ne disputa pas et ne jeta pas l'outrage à la face de gens qui n'avaient d'autre but que de s'éclairer sur sa doctrine. « Comme il parlait ainsi, dit l'évangéliste, les pharisiens et les docteurs de la loi commencèrent à le presser vivement et à l'accabler d'une foule de questions. » A la bonne heure! ceci se comprend, c'est un débat un peu animé peut-être, entre la poire et le fromage, et sous l'influence du « fruit de la vigne », mais nullement une scène de pugilat vocal.

Digitized by Google

Il faut lire les évangiles avec une certaine précaution, ainsi que je l'ai établi au début de cet écrit. Les évangélistes y mettent beaucoup trop du leur et pas assez du vrai Jésus, et en rapportant mal ses paroles ils lui prêtent des intentions qu'il était loin d'avoir. En voici un exemple que je donne au risque d'être accusé d'écrire sans méthode et confusément; mais je ne fais pas un livre; il ne s'agit que de notes que j'ai recueillies et que je distribue à peu près au hasard.

Jésus venait de proposer une parabole à la grande multitude assemblée autour de lui : la parabole du semeur, et il leur disait en terminant : « Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. »

Lorsqu'il fut en particulier, les Douze qui le suivaient lui demandèrent le sens de cette parabole, et il leur dit : « Pour vous, il vous est donné de connaître le mystère du royaume de Dieu, mais pour tous ceux qui sont dehors, tout se passe en paraboles, afin que, voyant, ils voient et ne voient pas, qu'en écoutant, ils comprennent et ne comprennent pas, *de peur qu'ils ne viennent à se convertir et que leurs péchés ne leur soient pardonnés.* »

Il y a dans ces dernières paroles un paralogisme tellement carré par la base, une pensée si absolument contraire à celle dont était inspiré Jésus, que l'on devrait croire qu'elles ont été inventées par un disciple dépourvu de toute intelligence, si d'autres évangélistes ne les rapportaient pas.

Mais en lisant le premier évangéliste, on voit que ces paroles sont une réminiscence de la prophétie d'Isaïe. Ce prophète fait dire à Dieu, parlant à sa personne : « Aveuglez le cœur de ce peuple, rendez ses oreilles sourdes et fermez-lui les yeux de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne et ne se convertisse à moi et que je ne le guérisse. » C'était une forme de l'ancien langage hébraïque pour montrer à quel degré Dieu avait monté sa colère contre un peuple rebelle à ses exhortations et à ses ordres; en d'autres termes, c'était une simple expression métaphorique.

Digitized by Google

Or, il est impossible que Jésus, qui s'était donné pour mission de convertir ses frères, ait craint qu'ils ne se convertissent. La seule interprétation raisonnable de ce passage de l'évangile est celle-ci :

Jésus aura dit : « Ces hommes auxquels je viens de m'adresser me rappellent le passage d'Isaïe. On leur enseignerait la vérité nue et sans ornement, que leurs yeux ne la verraient pas, que leurs oreilles ne l'entendraient pas, que leur intelligence ne la comprendrait pas. Il faut, pour fixer leur attention, employer des artifices de langage, leur raconter de petites histoires. C'est pour cela que j'use du moyen qui leur va; je leur débite des paraboles dont ils comprennent le sens à peu près; c'est tout ce qu'il faut pour le moment. Il en est autrement pour vous qui, dans le commerce intime où nous vivons, ne devriez pas avoir besoin que la vérité que je vous expose soit chargée de ces vains ornements pour qu'elle ait lieu de vous intéresser. »

Cette interprétation fort simple me paraît justifiée. Quant aux mots cruels : *de peur* qu'ils ne se convertissent et que leurs péchés ne soient entièrement pardonnés, ces derniers mots ne sont qu'une allusion au verset d'Isaïe; ils ne peuvent signifier que Jésus, qui venait pour les convertir, eût peur tout justement qu'ils ne se convertissent et qu'il ne fût obligé de leur pardonner leurs péchés.

De telles paroles seraient absolument contradictoires avec sa mission, son caractère, son langage ordinaire et son but.

Certes, je prends de grandes libertés avec les textes, mais ces libertés sont des plus légitimes. Jésus était un homme de trop bon sens pour soutenir à la fois le pour et le contre, pour vouloir et ne vouloir pas et pour jouer à l'équivoque avec les conversions :

« Et Jésus allait toujours, communiquant sa doctrine aux groupes qui affluaient autour de lui, et leur disait: « Donnez-vous de garde du levain des pharisiens et des scribes. »

Un fait qui étonne, c'est qu'il n'a pas la même antipathie marquée pour les sadducéens, le deuxième parti religieux de la Judée. Ce parti lui était cependant plus opposé de doctrine

Digitized by Google

que l'autre. Les sadducéens étaient une sorte d'épicuriens juifs qui croyaient que Dieu, étant incapable de faire du mal, ne prend pas garde à celui que font les hommes; ils croyaient encore que les âmes, si elles sont immortelles, ce qui ne leur était pas démontré, ne sont ni punies, ni récompensées dans un autre monde. En outre, ils rejetaient la résurrection. Certes, c'était l'antipode de la doctrine de Jésus et il en a à peine parlé. Ce fait peut s'expliquer. Les sadducéens appartenaient aux plus riches et aux plus considérées familles de Jérusalem, où ils habitaient presque tous. Très larges dans leurs idées, ils laissaient volontiers celles des autres se prendre où elles le voulaient, excepté en ce qui concernait les pharisiens, leurs adversaires politiques.

Le nombre des adhérents de Jésus allait en croissant. Surexcités par son enseignement si hardi parfois, ils se trouvaient dans cet état de nervosité qui les livrait sans défense aux séductions et aux suggestions du charmeur qui le produisait. A l'hyperbole de langage que Jésus employait dans plusieurs occasions pour mieux frapper les esprits, ses adhérents répondaient par une hyperbole de sentiment et de croyance. Les promesses que Jésus avait faites dans un ordre d'idées abstraites et allégoriques étaient tenues par ces adhérents naïfs pour des promesses tangibles et de réalisation certaine. Plus le succès de la prédication grandissait et plus la personne du prédicateur tendait à l'emporter sur sa doctrine.

D'abord homme extraordinaire, Jésus devient bientôt prophète; de prophète, le Messie attendu. C'était la gradation naturelle et peut-être lui-même crut-il à cette dernière figuration. Non qu'il s'assignât le genre de qualités, de puissance et de nature que l'opinion attribuait au Messie, mais sa conscience ne devait pas hésiter à reconnaître que ses idées étaient nobles, généreuses et empreintes du plus pur sentiment religieux, et le succès jusque-là obtenu lui ouvrait de vastes horizons. Moïse, qui n'était qu'un homme comme lui, avait cependant été choisi de Dieu pour donner la loi. Jésus ne portait-il pas cette loi divine au plus haut

Digitized by Google

point de perfection? Pourquoi ne lui serait-il pas fait comme à Moïse? Depuis longtemps, Dieu ne communiquait plus directement avec les hommes; aujourd'hui, c'est par ses inspirations qu'il se manifeste à quelques-uns d'entre eux. Pourquoi ne ferait-il pas tomber sa grâce sur un autre homme qui l'emporterait par la largeur de ses vues sur le législateur des Hébreux? Jésus était Juif et croyant; ceux qui en feraient un imposteur s'égareraient dans de vaines chimères. Il croyait à la Bible sainte, il croyait aux promesses divines, soit énoncées autrefois par Dieu lui-même, soit transmises par les prophètes, objets des faveurs de Jéhovah. Jésus se sentait au moins prophète; peut-être était-il le Messie, non le Messie de la légende que les circonstances du temps ne comportaient plus, mais un Messie que Dieu pouvait choisir pour faire accomplir, au milieu de ces circonstances, la mission dévolue à cet envoyé. Ce qui, sous ce rapport, pouvait être encore vague dans l'esprit de Jésus, ne l'était déjà plus dans l'esprit de ses adhérents.

« Que croit-on que je suis? demandait-il un jour à ses disciples.

— Les uns croient que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie ou quelque autre des prophètes.

— Et vous, que dites-vous que je suis?

— Vous êtes le Christ (le Messie) », répondit Pierre.

Et Jésus ne peut cacher sa joie de voir confirmer par cette parole spontanée la conception encore indéterminée qui hantait sa conscience intime. Il fait l'éloge de Pierre, il lui promet la primauté. Cependant il craint d'afficher la prétention d'être le Messie, car la foule qui le suit ne manquerait pas d'exiger de lui de faire les actes que l'on attendait du Messie de la légende, du Messie mal compris par le populaire et qui n'était que la figure du vrai Messie tel qu'il pouvait se produire alors. « Il commanda donc à ses disciples de ne pas dire qu'il fût Jésus le Christ. »

Pendant assez longtemps, Jésus s'était borné à répandre dans les campagnes et parmi les paysans l'enseignement de sa réforme, mais il comprit que le succès qui l'y avait suivi

Digitized by Google

était insuffisant pour l'œuvre qu'il avait méditée. Les hommes qui se montraient dociles à ses paroles ne formaient qu'une masse inerte et incapable de créer un mouvement assez fort pour servir ses desseins. L'opinion active, influente et propagandiste ne pourrait se constituer que dans des réunions d'hommes plus aptes à l'examen de ses conceptions, plus disposés à les débattre, plus fermes à les maintenir après les avoir acceptées, et dont le jugement favorable serait une importante garantie de leur validité.

« Lorsqu'il fut jour, il sortit dehors et s'en alla en un lieu désert, et tout le peuple vint le chercher jusqu'où il était, et comme ils (ses disciples) s'efforçaient de le retenir, ne voulant point qu'il les quittât, il leur dit : « Il faut que je prêche aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu, c'est pour cela que j'ai été envoyé. » Lisez : Sans cela, l'œuvre que j'ai entreprise serait incomplète et stérile.

Laissons-le un moment parcourir les villes qui, les unes le rejettent, les autres l'accueillent, et demandons-nous comment vivait la petite communauté dont Jésus était le chef.

IV

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants en besoin ?

La communauté n'était que de treize personnes ; mais c'était treize bouches à nourrir chaque jour, et ni le maître ni les douze disciples ne vivaient de l'air du temps ; or, aucun, sinon peut-être les deux fils de Zébédée, n'avait de moyens d'existence. S'ils avaient des métiers, ils ne les exerçaient pas.

Sans doute, une hospitalité était fréquemment offerte à Jésus par les hommes que sa parole avait charmés ou par d'autres, curieux de connaître la personne du *rabbi* et sa doctrine, dont on parlait beaucoup ; mais tous les disciples n'étaient probablement pas invités et devaient compter pour peu dans l'attention que l'on accordait au maître. Jésus avait eu beau dire dans le sermon sur la

Digitized by Google

montagne : « Ne vous inquiétez donc point en disant : Que mangerons-nous ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous, comme font les païens qui recherchent toutes ces choses, car votre Père sait que vous en avez besoin. » Il avait eu beau appuyer cette déclaration en parlant « des oiseaux du ciel qui ne sèment, ni ne moissonnent, mais que le Père céleste nourrit » ; il avait eu beau, enfin, tenir ce poétique langage : « Considérez les lis des champs; ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant je vous déclare que Salomon, même dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. »

Bien que confiant dans les résultats de ses prédications et bien que Jésus ne dût tenir qu'un compte secondaire de la question alimentaire quotidienne dont ses hautes préoccupations lui dérobaient le souci, il dut aussi se convaincre que l'on ne nourrit pas les hommes avec des métaphores. Mais il ne manifestait pas d'inquiétude parce que des mains généreuses pourvoyaient aux besoins de la communauté. Il a été déjà dit quelques mots des femmes qui accompagnaient Jésus dans ses excursions et qui allèrent avec lui jusqu'a Jérusalem.

L'une de ces femmes se nommait Marie-Madeleine; il l'avait guérie d'une maladie, probablement d'une maladie nerveuse dont ses douces paroles, ses encouragements religieux firent cesser les douloureux accès.

« Ces femmes », disent les évangélistes, « avaient soin de l'assister de leur bien. » Elles devaient donc posséder certaines ressources et être d'une condition aisée. La veuve de Zébédée, dont les deux fils faisaient partie de l'institution apostolique, devait être dans cette catégorie, si l'on en juge par la demande qu'elle adressa à Jésus :

« Faites en sorte, lui dit-elle, qu'à votre avènement mes deux fils que voici soient assis, dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. »

Ces paroles semblent indiquer, en effet, que la veuve de Zébédée, obéissant à un sentiment aristocratique qui tenait à sa position, désirait que Jésus distinguât ses fils des autres

Digitized by Google

apôtres de basse condition pour la plupart, et leur accordât des privilèges particuliers en rapport avec ceux qu'ils tenaient déjà dans leur monde, en rapport même peut-être avec les sacrifices d'argent qu'elle faisait.

Ces femmes étaient sans doute en relations avec l'un des douze chargé spécialement de diriger les affaires matérielles de la communauté. Ce douze était Judas, d'Issachar, plus connu par la qualification de l'Iscariote. « C'était lui, dit le quatrième évangéliste, qui, ayant la bourse commune, portait l'argent qu'on y mettait. » L'évangéliste l'accuse même d'avoir été un comptable infidèle. — « Et il était larron. » Nous reviendrons sur ce dernier fait.

L'existence des membres de la communauté était donc assurée. En outre, l'hospitalité commandée par la religion et par les antiques coutumes des pays orientaux rendait moins lourds les sacrifices que le groupe des femmes affiliées faisait de bon cœur.

Parlerai-je de la charmante idylle domestique où l'on voit les deux sœurs, Marthe et Marie, ouvrir leur maison à Jésus? « Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait pour bien recevoir son hôte, tandis que Marie restait assise aux pieds de Jésus, écoutant avec abandon ses exhortations et ses paroles. Marthe, s'arrêtant devant Jésus, lui dit : « Ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide. » Mais Jésus lui répondit : « Marthe! Marthe! Vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses; cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. »

PH. BOURSON.

(Œuvre posthume.)

Digitized by Google

UN PROBLÈME

I

« La plus triomphante des créatures », a dit de Balzac, dans un de ses *Contes drôlatiques*, en parlant de la femme. C'est un mot de génie, qui contient un monde d'observations. Triompher, en effet, est le « but instinctif » de la femme. Ce désir intense est au fond de toutes ses aspirations. Dès qu'elle triomphe, elle est satisfaite, lors même qu'elle n'est pas heureuse. Il suffit de la voir passer dans la rue, tout à sa fonction de séductrice naturelle, toujours armée pour le combat, la tête haute, avec un air de défi, ou souriante, insinuante, attirante, provocante par la grâce de sa démarche, ou paraissant détachée des intérêts ordinaires et faisant la roue pour elle-même : on voit qu'il y a surtout une idée dans son cerveau, vaincre, un sentiment dans son cœur, se faire admirer, aimer.

La caste à laquelle elle appartient, l'éducation reçue, la diversité des caractères, n'ont guère d'influence sur sa manière d'être, sur sa soif de triompher. Le regard de la fille du peuple a la même intensité que celui de la fille bourgeoise ou noble. Qu'elle soit mariée ou célibataire, son obsession ne change point de nature : elle est tourmentée par le même âpre désir de plaire, elle a le même sillage vertigineux aux hommes, et les hommes y sont entraînés comme par une force irrésistible. La femme obéit ainsi à ses organes.

C'est pourquoi le grand tourment de l'homme a été et sera toujours la femme.

Digitized by Google

Il vit avec elle dans l'intimité depuis des milliers d'années, et il ne la connaît qu'à la surface.

Est-elle son égale? Est-elle son inférieure? Il s'est prononcé de différentes manières, et à chaque manière il a dû se déclarer à lui-même que peut-être il s'était trompé [1].

Il a été son despote, son ami, son admirateur, son serviteur; il est encore tout cela, et il ne sait pas ce qu'il est.

Faut-il la traiter avec pitié, faut-il tâcher de l'élever, serait-il plus sage de la tenir dans une sphère subalterne, comme les Orientaux, ou d'en faire une sorte de divinité, comme les Yankees? Comprendra-t-elle l'égalité ou en abusera-t-elle? Est-elle plus heureuse dans la liberté que dans le servage? Préfère-t-elle les caresses aux brutalités? N'est-ce pas le joug et l'irresponsabilité qui lui font son existence la plus conforme à ses aspirations, celle qui satisfait le mieux sa nature secrète, comme dans les harems de l'orient?

Personne ne sait, et chacun croit savoir en son for intérieur de philosophe. Le problème est irrésolu. Il est peut-être insoluble. La femme elle-même dit : « Ne cherchez pas midi à quatorze heures; nous ne sommes pas l'être compliqué que vous pensez. » En parlant ainsi, même sincèrement, elle se trompe et elle trompe son partenaire, son maître et son esclave; quelquefois elle a une arrière-pensée, quelquefois elle est loyale. Quand? C'est le jour où l'on se fie à elle qu'elle vous échappe. Lorsque vous la croyez légère et capable de toutes les inconséquences, au fond, elle a droit à l'estime de tous. Lorsque vous la considérez comme une conscience droite, elle est peut-être perfide. Au moment où

[1] Toutes les religions, dans l'Orient, placent la femme à un degré inférieur; des philosophes chrétiens et des pères de l'Église l'ont également rejetée au second rang dans l'humanité : elle subit ainsi l'effet de la « tache originelle » pour les uns, un sort qui semble « normal » pour les autres.

« Souveraine peste que la femme. » (Saint Jean Chrysostome.)

« Elle ne peut ni enseigner, ni témoigner, ni juger, à plus forte raison commander. » (Saint Augustin.)

« La femme est la tête du crime. » (Saint Antonin.)

Digitized by Google

elle médite une mauvaise action, son sourire est plein de charme et ses yeux sont d'une limpidité qui rappelle l'ingénuité enfantine. Elle a des indignations solennelles alors qu'elle est le plus coupable. Elle jure sur tout ce qu'on veut, quitte à oublier le lendemain ce serment qu'on ne lui demandait pas. Elle a besoin d'exagérer même ses tendresses, et quand elle est honnête, elle s'en fait un titre de gloire. Par nature, la simplicité lui répugne; dès qu'elle entrevoit le moyen de mettre « toutes voiles dehors », elle s'empresse d'abandonner une situation médiocre, lors même qu'elle y est heureuse.

II

Cette séductrice est un mystère, un abîme; cet objet de notre amour peut être un monstre et continuer de nous plaire. Elle nous subjugue aussi bien par ses défauts que par ses qualités; ses imperfections mêmes lui servent de charme; il y a un philtre irrésistible dans la suavité de sa voix et dans ses larmes; on abandonne tout grief pour ne pas la voir pleurer.

La plus sotte est rouée dès qu'il s'agit de triompher de l'homme; la plus fine est faible dès qu'il s'agit de l'amour; la plus intelligente est obtuse quand ses passions la tourmentent.

Mère, elle peut être sublime ou d'une cruauté implacable. Il n'y a pas au monde de tableau plus aimable et plus touchant que celui de la mère nourrice, son enfant au sein; il est vrai que les animaux ont cette même grâce et ce même abandon. Ce ne sont que chatteries enveloppant tout l'être aimé, des yeux, du sourire, des bras, des mains, de tout le corps. Mais aussi, quelle bête féroce dans sa haine, comme elle est persistante dans le mal, avec quelle volupté elle fait souffrir quand une fois elle s'est jetée hors de la voie où elle avait quelqu'un ou quelque chose à savourer[1]!

[1] Une femme encore jeune — vers la quarantaine — qui voue une haine implacable au dernier enfant qui lui est venu, parce qu'il lui a déformé la taille, n'est-ce pas monstrueux et en même temps « ressemblant » ?

Digitized by Google

C'est là le caractère d'une vraie femme, semble-t-il : être extrême en tout. Aussi, la plupart ont un beau dédain pour la philosophie, pour la sagesse. Raisonner, c'est être indifférent. Elle se laisse guider par ses sensations; elle n'entend point qu'on lui donne tort ou raison par des arguments. Elle ne s'aperçoit pas qu'en parlant ainsi elle redescend au rang des animaux qui ne vivent que par les sens.

On croit la connaître, et tout à coup on s'aperçoit qu'on l'a vue à peine en profil perdu. Un matin, la plus calme est devenue nerveuse, la plus facile à vivre, contrariante. On dirait qu'on l'a transformée pendant son sommeil, tant la métamorphose est visible. D'où vient cette incarnation nouvelle? Ne l'interrogez pas, elle sera fort étonnée : rien n'est changé, elle se trouve toujours la même. C'est vous qui avez des lubies, des visions; ne faudrait-il pas devenir momie pour conserver son caractère? La fantaisie a fleuri tout à coup dans le cerveau, et voilà le cerveau à l'envers. Résignez-vous, suivez le cours de la maladie et agissez en médecin prudent; si vous voulez brusquer la guérison, le sang s'aigrira, les humeurs se chargeront de vapeurs mauvaises et le mal grandira.

Ou bien celle qui s'est généralement montrée cassante, ayant des gestes brusques et un langage plus ou moins amer, s'éveillera un matin souple, ondoyante, avec des regards presque suppliants, une voix à attendrir une ennemie. Méfiez-vous : il y a du nouveau, soit au foyer, soit à l'extérieur.

Ces intempéries sont d'autant plus accusées et se renouvellent d'autant plus fréquemment qu'elle se sent jolie et qu'elle plaît. Le charme dont elle dispose est un instrument dont elle joue avec une virtuosité sans pareille, même lorsque l'intelligence est médiocre. C'est une grâce de son état de femme, d'être particulier, de constitution hétérogène dans son unité. Les sages qu'elle a tentés n'ont pas hésité à en faire une créature « diabolique » à laquelle on ne pouvait résister qu'à force de vertu, après de longs combats. Elle use de tout, dans la même scène, pour conquérir ou pour garder un prisonnier : des pleurs pitoyables et des violences sauvages.

Digitized by Google

Aussi, quand on lui parle de dignité, de respect de soi, elle se met à rire. Dans ses moments d'égarement, c'est un animal sans retenue; dans ses heures de sincérité, elle fait des aveux qui prouvent que le sens moral ne parvient presque jamais à régner dans sa conscience.

Quand elle a de la bonté, elle est parfaite, parce que dans la bonté de la femme il y a le sentiment de la justice et la sensibilité, qui font qu'elle ne peut plus être coupable sans circonstances atténuantes.

III

Donc, de tout temps, elle a été considérée comme inférieure à son compagnon d'existence.

Il est vrai que ce sont les hommes qui ont déclaré cette infériorité; mais il est vrai aussi qu'à toutes les époques les faits ont donné raison à cette déclaration.

Nulle femme, dans quelque situation que ce soit, n'est jamais parvenue, par sa puissance intellectuelle, à s'élever à ces hauteurs où l'on est obligé, pour caractériser l'homme, d'employer le vocable « sublime ». Il n'y a point eu d'Homère, de Phidias, de Rubens, de Vinci, femme. Ni Cervantes, ni Galilée, ni Beethoven n'ont eu de rivaux parmi les femmes. Il ne s'est révélé ni femmes conquérantes, ni femmes législateurs, — ni Lycurgue, ni César, ni Washington [1].

Sont-elles inférieures? En cela, oui. Mais il serait plus juste de dire qu'elles sont « autres ».

Que l'organisme de la femme soit moins complet que celui de l'homme, cela n'est pas à discuter; elle ne sait pas synthétiser, son esprit la ramène sans cesse au détail, il lui est impossible de voir l'ensemble des choses de façon à en tirer des déductions générales.

[1] On dit, comme argument contre ces faits, que la femme n'a jamais été en situation de développer son intelligence, que l'homme l'a toujours tenue en dehors de la vie scientifique et intellectuelle. Qui donc a « fait » Homère? Si les femmes, en Grèce, n'avaient pu s'instruire, comment la Grèce aurait-elle produit Sapho?

Digitized by Google

Qu'a-t-elle inventé ? Rien. Elle a pu être un poète comme Sapho, une illuminée comme Jeanne d'Arc ; aucune de ces héroïnes n'a dépassé en beauté et en grandeur la mère penchée sur le berceau de son enfant. Dès qu'elle sort de sa sphère, elle devient un être hybride ou ridicule. On ne conçoit pas l'Herminie du Tasse combattant tout un jour contre Tancrède ; aussi est-ce une fable. On ne se fait pas à l'idée de la femme dirigeant la charrue, bien qu'on ait vu par extraordinaire de jeunes paysannes guidant des bœufs dans les champs. On ne se figure pas non plus des femmes-soldats défendant le pays contre des envahisseurs, malgré les amazones guerrières, malgré quelques aventurières excentriques qui ont combattu dans les rangs des armées modernes.

La femme est « autre », dans sa structure physique, dans les tendances de son esprit, dans l'exclusivisme de ses sentiments, dans ses courtes vues ; c'est vraiment un être différent plutôt encore qu'inférieur.

Ç'a été une des utopies des temps modernes de vouloir la faire en tout l'égale de l'homme.

Le principe est généreux et poétique, comme beaucoup de principes inapplicables ; il n'est pas réfléchi. C'est une idée purement anarchique, de nature à bouleverser le monde sans le réformer. La tâche de chacun des sexes est bien déterminée dans ses grandes lignes : l'homme travaille, fait des lois, administre, organise, invente, produit ; la femme veille au foyer, élève la famille, installe le « home » dans les meilleures conditions possible, charme les heures de repos, organise des plaisirs intérieurs, console ou encourage. C'est une association, une dualité. Dès que l'un des associés envahit la sphère d'action de l'autre, il doit, en règle générale, y jeter le trouble.

On a voulu changer tout cela. Les vieilles mœurs ont été qualifiées d'anachronismes, et bonnes à reléguer dans les musées pour l'étude des historiens et des savants. On a oublié que la nature humaine, elle, ne change pas, et que la plupart des choses, qui ont été trouvées bonnes par nos ancêtres, pourraient être conservées en les améliorant dans la mesure du possible et selon que les usages l'exigent.

Digitized by Google

Ce n'est pas une raison, parce qu'on reconnaît à la femme une capacité intellectuelle respectable, pour qu'on veuille en faire un homme. Il faut voir avant tout si ce cerveau malicieux est apte à coordonner, à combiner, à se rendre compte de la raison des choses, à prévoir les résultats d'une réforme, à rendre la justice, à défendre la liberté, à rassembler des forces pour créer une puissance. Si la femme ne peut remplacer l'homme en toutes ses responsabilités, le plus sage sera de la tenir dans le milieu où la nature l'a placée, et que sa structure physique et le caractère de son intelligence la poussaient fatalement à occuper.

IV

C'est la soif de paraître qui aide généralement au développement des défauts de la femme. C'est la vanité sa grande ennemie. Ses qualités sont aussitôt effacées par cette ardeur à étonner le monde, à éblouir ses semblables; dès qu'elle est saisie par ce « démon », n'importe dans quelle classe sociale elle se meut, elle perd les trois quarts de sa véritable valeur, l'instinct maternel s'affaiblit, le dévouement et la générosité diminuent, et elle se transforme en un être insupportable sur l'esprit duquel la raison n'a plus aucune prise. C'est assez dire que l'absence de responsabilité et d'occupation est le mal qu'il faudrait combattre. Le travail et la maternité sont les sauvegardes.

En ces deux questions, les hommes ne s'entendent guère plus que les femmes.

Les mauvais ménages n'étant pas rares, des philosophes, des sociologues en ont conclu que l'amour libre serait plus moral. D'autre part, on a fait remarquer souvent que les hommes se substituaient aux femmes dans certains travaux féminins, de sorte que les femmes ont été obligées de faire la concurrence aux hommes pour quelques occupations qui exigent plus de force physique que de patience, de goût ou d'habileté.

Ces malentendus tendent à s'éterniser. Les sociologues, en

Digitized by Google

prêchant l'amour libre, complètent leur système de révolution radicale : ils confient les enfants à l'État. Et les pères et les mères, sans responsabilités personnelles, ont tout le loisir de lutter pour l'existence.

Rien de plus contraire à la nature, aux sentiments instinctifs, aux désirs secrets de la femme et de l'homme. Il n'y a nulle chose humaine qui soit plus nécessaire à l'organisation sociale que la famille. Retirer les enfants à la mère, c'est faire de la mère une femelle; retirer les enfants au père, c'est lui ôter son devoir le plus cher et le plus sacré, c'est en faire une bête égoïste, un de ces entiers de remonte qu'on nourrit dans les haras de l'État. Il serait impossible de rêver un moyen meilleur de ravaler le caractère de l'homme et de la famille, de les ramener à l'état sauvage, qui touche aux frontières de l'état animal. La femme, débarrassée de ses devoirs maternels, libre, deviendra une simple prostituée, et l'homme sans responsabilités, un simple corrupteur.

Il est nécessaire que la femme qui n'est point mère travaille; il serait bon que la mère ne dût pas travailler, afin qu'elle pût se livrer tout entière à l'éducation de ses enfants.

Pour que la femme pût travailler, il faudrait ne pas la chasser des ateliers où l'appellent naturellement certaines aptitudes spéciales, et où la besogne n'est pas trop rude pour ses forces physiques. On en voit au fond des houillères; pourquoi? Parce qu'il faut vivre. On voit aussi les hommes vendre des étoffes, auner des rubans, servir des épices. Ces bizarreries sont dues à la liberté.

Notre partenaire dans la vie, au nom de cette liberté, au nom de l'égalité d'intelligence, exige que toutes les voies du travail lui soient ouvertes; il y a du moins une certaine école qui se réclame de cette liberté et de cette égalité, et qui met la société en demeure de déclarer qu'en la question de labeur il n'y a que des droits communs.

Mais si le pouvoir social, tout entier aux mains de l'homme, est donné en part égale à la femme, la femme acceptera-t-elle tous les labeurs aujourd'hui réservés à l'homme?

Digitized by Google

Ou bien se réserve-t-elle de choisir l'occupation qui lui conviendra?

Ce serait la liberté; mais ce ne serait plus l'égalité.

Si la femme veut pouvoir plaider, légiférer, juger, gouverner, etc., il faut aussi qu'elle soit prête à courir aux armes pour la défense du pays, à faire partout son devoir de citoyenne, à porter des fardeaux, à balayer les rues (elle est balayeuse de rues à Dordrecht), à forger, à labourer la terre, etc., etc. [1]. Les prétentions qu'on lui prête seraient contraires au principe qu'elle invoque, et prouveraient déjà qu'elle n'a pas complètement conscience de ses facultés et de ses véritables devoirs. Or, avant d'invoquer des arguments pour exercer des droits, il faut au moins avoir une notion exacte des devoirs auxquels ces droits vont vous astreindre.

V

La femme diffère ensuite essentiellement avec elle-même selon la place qu'elle occupe dans la société, tout en demeurant l'être mystérieux, indéchiffrable et triomphant.

Au sommet de l'échelle, elle est en quelque sorte un objet d'art, une fleur de serre, un être factice préparé pour le plaisir. Elle s'agite, elle se donne en spectacle, elle jouit de sa supériorité; sa pensée légère n'approfondit rien; elle ne s'intéresse aux choses que du bout des lèvres; elle met une pétulance presque passionnée à causer de billevesées et elle reste muette dès qu'une question à demi sérieuse est discutée. Elle est mère, sans doute, et elle aime ses enfants; mais il ne faut pas que la famille la distraie des exigences du monde. Il ne faut pas non plus que la maternité lui déforme la taille, que l'allaitement flétrisse sa beauté. Il y a des mercenaires pour certains emplois, quelle qu'en soit la délicatesse [2].

[1] Des esprits généreux ont voulu qu'il soit défendu aux femmes de travailler dans les mines ou dans certaines industries. De quel droit, si elle est notre égale en tout?

[2] C'est pourquoi la fonction de nourrice s'est généralisée, pourquoi il s'y est attaché une sorte de considération. On chasse de chez soi une fille enceinte; on l'y attire plus tard, dès qu'elle peut rendre des services spéciaux.

Digitized by Google

Elle se sent d'ailleurs d'une nature plus fine, sinon d'une race supérieure à celles de la femme bourgeoise et de l'ouvrière. Elle s'est, en effet, raffinée dans une vie oisive et par l'éducation, en même temps qu'elle s'éloignait de la nature originelle, qui veut qu'avant tout une femme soit épouse et mère. Elle est en quelque sorte un être de luxe, comme le cheval de course, perfectionné par l'entraînement pour un service tout spécial.

Se donner en spectacle, triompher en public, dédaigner la simplicité des mœurs, coquetter avec les hommes oisifs comme elle et « qui la comprennent », étaler son faste, s'enivrer de l'encens grossier du reportage, telle est sa vocation; pourvu que « le monde » s'occupe de ses faits et gestes, raconte ses excentricités, répète ses « mots », elle remplit ses devoirs, accomplit sa destinée.

Ce n'est pas le moment ici d'examiner si les hommes ne sont pas complices de cette déformation par le superflu. Il est certain d'ailleurs qu'ils sont loin d'être irréprochables.

L'homme a beaucoup plus fait pour corrompre la femme que pour la maintenir dans une atmosphère de santé morale.

Mais c'est avec un plaisir passionné que la femme s'est laissé entraîner dans les voies de traverse, où elle s'est complue à des déguisements incessants, où elle a trouvé son bonheur à échapper aux obligations les plus impérieuses, où elle fait tout ce qu'elle peut, aujourd'hui, pour s'émanciper à la façon de la femme libre de toute entrave. « Il y a, dit-elle, diverses manières d'être honnête; je suis dans le courant, et les mœurs ayant changé, je me suis senti transformer avec elles. Il faut être de son temps; Lucrèce et la mère des Gracques seraient ridicules aujourd'hui. La belle vie qu'on se ferait si on écoutait les philosophes grognons, qui vous parlent au nom de la conscience et du devoir! Mon devoir, c'est plaire, c'est le plaisir, c'est d'être plus belle que la plus belle, c'est de me faire aimer, de faire souffrir mes admirateurs même, si cela m'amuse. Ma conscience, c'est d'être satisfaite, c'est que chaque jour ait sa tâche agréable. Je suis au-dessus des appréciations vulgaires; je me repentirai lorsque le temps

Digitized by Google

des triomphes sera passé, et je trouverai l'absolution dans une métamorphose, avec l'aide d'un directeur de conscience complaisant. »

VI

La haute bourgeoisie suit ce même courant, à distance, navigue dans les mêmes eaux, en arrière-garde, par crainte des rebuffades. La femme y est plus vaine; à cause de ses aspirations, elle entretient autour d'elle toute sorte de petits ridicules. Il y a quelque chose de pénible à observer ces aspirations maladives que rien ne légitime, si ce n'est des sentiments extrêmement médiocres. La fierté doit être d'autant plus haute que l'on appartient à une caste moins privilégiée. En sollicitant l'entrée d'un monde où elle sait qu'elle ne sera pas estimée selon son mérite, quel qu'il soit, la femme s'humilie et donne le droit de la dédaigner plus ou moins ouvertement. Ce serait manquer de logique que de se plaindre des petites perfidies aimables dont on l'entoure et de la bonne grâce doucement ironique avec laquelle on la reçoit. Elle « sait » que les choses se passent ainsi; et si elle se risque dans ces parages dangereux, si elle y est accueillie avec des sourires tout pleins de sous-entendus, elle ne doit s'en prendre qu'à sa vanité, à son désir véhément d'être remarquée au milieu des splendeurs des dieux de ce monde.

VII

Au bas de l'échelle, la femme n'est pas encore une femme; ce n'est en réalité qu'une femelle.

Comment serait-elle mieux qu'une femelle? Qui a aidé au développement de ses facultés et de ses qualités? Ce n'est pas l'ensemble de nos mœurs, qui tendent tous les jours davantage à s'abaisser ; ce n'est pas le pouvoir social, qui se montre impuissant ou indifférent; ce n'est pas le milieu où cette malheureuse végète, et où elle ne trouve pour ainsi dire que de mauvais exemples, sans posséder aucune force pour se défendre.

Digitized by Google

Le rôle de la femme du peuple se borne à élever les petits que la nature lui donne, à mettre un peu d'ordre dans sa maison, à tirer parti du salaire de son mâle. Pauvre rôle, et combien difficile cependant!

Bien que l'existence du peuple soit ouverte à tous, qu'il vive pour ainsi dire sous les yeux du public, on ne sait pas encore tout ce que comporte la pauvreté, même honnête, d'efforts pour ne point rouler dans le ruisseau. La fille de l'ouvrier qui parvient à rester sage, la femme capable de nourrir et de vêtir son mari et ses enfants au moyen des ressources dont elle dispose, sont des êtres particulièrement forts et exceptionnellement estimables. Il faut tout examiner: le milieu, l'absence d'éducation, à peine un commencement d'instruction, les éléments à mettre en œuvre, la conscience à l'état rudimentaire, les tentations qui ne manquent pas, surtout dans les grandes villes, nulle perspective de bien-être en récompense de tant de vertu native. Aussi, combien de femmes, combien de filles échappent à cette horreur du milieu pauvre, plein de souillures morales et de corruptions vulgaires, où l'on vit avec des brutes, où l'alcool fait d'abominables ravages! Les filles sont bestialement séduites, à la façon des animaux; la femme, impuissante devant des difficultés sans cesse renaissantes, rarement aidée par le courage de l'homme, se laisse peu à peu aller au désespoir, à l'inertie, à l'indifférence, et elle finit par se pelotonner dans sa misère comme dans ses haillons, le sens moral, si faible qu'il ait été, ayant disparu dans la tourmente.

Dans l'état actuel de nos mœurs, on ne voit pas trop comment cette situation déplorable pourrait être améliorée. L'initiative personnelle ne peut parvenir qu'à des résultats restreints. Arracher une famille à ces tenailles de la pauvreté morale et matérielle au moyen d'une sollicitude qui ne se décourage jamais et d'une aumône continue, c'est faire acte de générosité, ce n'est point travailler pour la classe malheureuse et pour son relèvement. Une goutte d'eau douce ne peut dessaler l'océan. Développer le sentiment du tact, de la mesure, de la fierté, dans une famille de déshérités, c'est une

Digitized by Google

bonne action dont l'influence restera locale. Et, dans cette question comme dans tant d'autres, on entrevoit la nécessité de l'intervention sociale, qui a le droit d'agir de façon à donner des armes surtout aux classes dites « inférieures », pour les aider dans leur lutte incessante contre les difficultés de l'existence.

La femme du peuple est toujours à plaindre; elle est rarement à blâmer. Elle n'est pas, par nature, plus mauvaise que la bourgeoise; elle est restée à l'état rudimentaire, à l'état sauvage; et, sauf les mœurs, qui sont différentes dans leurs détails, elle est presque une sauvage comme la femme des populations du centre de l'Afrique. Livrée à elle-même dès l'âge de douze ans, après avoir passé à l'école deux ou trois années, ne sachant rien qu'à peine lire et écrire, vouée à la promiscuité de l'intérieur et de la rue, avec ses semblables aussi peu dégrossis qu'elle, il n'est guère possible qu'elle échappe à sa destinée. C'est au moment où on lui donne forcément la volée qu'elle aurait le plus besoin d'aide, de bons exemples, de conseils paternels; c'est alors qu'on l'abandonne qu'il faudrait ouvrir sa conscience, lui montrer les pièges partout tendus sous ses pas, lui faire connaître son adversaire naturel, vers lequel ses instincts la poussent comme vers un fascinateur irrésistible. Fille, elle ne sait ce qu'elle fait; femme, elle retombe au même foyer d'où elle est partie; mère, elle n'a rien à apprendre à ses enfants; épouse, elle continue les errements communs. Presque toujours, elle vaut mieux que l'homme, qui n'a point le sentiment de ses responsabilités assez développé par l'éducation pour fonder une famille, en commençant pour respecter la mère de ses enfants.

Tout concourt ainsi à maintenir une situation absolument déplorable, à laquelle le pouvoir social ne tente pas d'apporter des améliorations.

VIII

Reste la femme dans la petite bourgeoisie, qui confine au peuple proprement dit, et dans la bourgeoisie moyenne, qui touche par certains côtés à la bourgeoisie aristocrate.

Digitized by Google

C'est là un milieu, une sorte de centre, un foyer qui réchauffe sans brûler, où les idées ont l'espace nécessaire à leur développement, où peut-être les préjugés ont le moins d'influence sur les actions. La vanité y est maintenue généralement dans des bornes restreintes par la nécessité ; la raison y exerce un pouvoir facile à constater ; les sentiments n'y sont ni alambiqués, ni sauvages. Mais, justement parce que l'horizon y a des frontières pour ainsi dire visibles, les aspirations y restent terre à terre, et la femme, dans ce médium social, marque mieux que dans les autres sphères que sa place est nettement désignée au foyer, avec des responsabilités toutes spéciales auxquelles elle n'échappe que pour tomber dans une infériorité inévitable.

Là, elle peut être l'égale de l'homme dans sa vie morale ; et elle l'est souvent. Quelquefois même elle lui est supérieure, et c'est un grand bien au point de vue de la famille à élever. Elle vit chez elle, sans cesse en contact avec d'impérieux devoirs ; elle est de moitié dans la lutte pour l'existence ; elle y donne souvent son intelligence et son temps. Ses incessantes préoccupations l'empêchent de rêver, et ses ambitions sont forcément refoulées. Elle connaît la valeur des choses qui composent le mécanisme de la vie, et peut ainsi aider à créer l'ordre nécessaire en prévision d'un avenir toujours incertain. La pensée du lendemain la tient en haleine et lui donne de la circonspection. Et c'est presque toujours par l'imprudence ou le désordre de l'homme qu'elle est entraînée à commettre des fautes irréparables. Au fond, elle est femme, c'est-à-dire capable de « se laisser aller ». Il y a là un vice de constitution irrémédiable, une faiblesse de nature, un instinct secret auquel la plus forte seulement résiste avec héroïsme. La femme est comme un prisonnier habitué à sa prison et qui n'a plus que de vagues idées sur les réalités du monde extérieur : ouvrez la porte, laissez-lui voir le soleil et les cieux éblouissants, le mouvement des passions et le charme des dangers inconnus, elle est capable de se précipiter, comme une phalène sur un foyer lumineux. Ce sont les illusions qu'elle nourrit qui finissent par l'empoisonner. Son plus grand

Digitized by Google

malheur, c'est de découvrir que la vie honnête et laborieuse, où il n'y a pas de place pour la vanité, doit la confiner en des frontières. Dès qu'elle trouve étroit le domaine où elle se meut, il faut s'attendre à une catastrophe.

Ni déesse, ni esclave : c'est donc dans le médium que doit se trouver la vraie femme. Dans les « hautes sphères », elle est déformée; au bas de l'échelle, elle est restée une femelle. La mondaine est une création déplaisante, faite pour le divertissement des oisifs; la femme du peuple attend son émancipation et son développement de nouvelles mœurs et d'une éducation plus humaine. Dans la bourgeoisie, l'intelligence est éveillée et les responsabilités, mieux comprises, sont supportées réciproquement. On vit plus coude à coude; l'association est plus étroite; les nécessités familiales composent un faisceau solide et l'échange quotidien des pensées et des désirs est comme le lien qui noue les deux existences de façon à n'en faire qu'une.

Ni Yankee, ni mahométane; ni exagération dans l'élévation, ni injustice dans l'abaissement. C'est donc la sphère médiane qui semblerait devoir être l'idéal auquel aspire la société philosophique. La femme, épouse, mère, éducatrice, égale à l'homme dans la famille. Inapte à inventer, à administrer, à légiférer, elle a sa sphère d'action bien spécifiée, et on ne peut l'agrandir sans danger. Déesse, elle tyrannise; esclave, elle vit dans l'humiliation. Dès qu'elle veut disputer à l'homme un de ses attributs, elle s'égare, elle change pour ainsi dire de sexe et demande à être traitée en adversaire.

Dans cet « empire du milieu », ses qualités ont tout l'espace indispensable pour briller, et ses défauts sont plus facilement contenus. Il ne faut pas lui défendre les échappées dans l'inconnu, mais il est nécessaire de lui en montrer les dangers. Ce serait une grosse erreur de la contraindre, puisqu'elle aurait raison de protester et de se révolter; mais ce serait peut-être travailler au malheur des nations que de donner à la femme des droits qu'elle est incapable d'exercer.

Digitized by Google

IX

L'idéal réalisable est donc différent de celui que poursuivent un certain groupe de femmes en Europe et une partie du sentiment public dans l'Amérique du Nord. La femme veut être mêlée aux luttes politiques et sociales; elle veut avoir le droit d'envahir les professions qui, jusqu'aujourd'hui, sont restées en quelque sorte la propriété de l'homme. Ce bouleversement est commencé; il est peu probable qu'on parviendra à rétablir les choses dans leur état primitif, telles qu'elles existaient il y a un siècle.

Cette évolution est le fruit de la liberté. Nous n'avons pas à protester. Il est bon qu'on sache ce que doit produire le droit, pour chacun, de satisfaire ses goûts particuliers et de se livrer à ses instincts.

On a ouvert aux jeunes filles les universités. Aux États-Unis elles sont admises à exercer la profession d'avocat ou de médecin; on les nomme à des emplois publics : on semble d'accord, en ce pays d'initiative audacieuse, pour tenter loyalement un essai dans cet ordre d'idées. Déjà des femmes sont entrées dans le conseil de certaines communes; d'autres exercent des professions libérales après avoir fait leurs études dans les écoles supérieures. Toutes les carrières sont ouvertes à tous, abstraction faite du sexe des citoyens. En Europe, on ne s'est pas encore résolu à approuver cette expérience, bien que certaines universités reçoivent des élèves féminins; mais la question ne pourra pas toujours conserver ce caractère hybride, et elle devra fatalement se décider dans le sens américain. Les parquets seront obligés, par la logique des choses, à admettre les femmes à prêter le serment d'avocat, l'autorité supérieure fera la loi nécessaire pour pouvoir nommer les femmes juges, procureurs du roi, conseillers communaux, échevins, bourgmestres.

On ne résiste pas à certains courants, et rien n'est impossible dans ces sortes de tentatives, qui sont, il est bon de le redire, le produit des mœurs et des idées transformées par la liberté.

Digitized by Google

Même dans les pays où la liberté n'est qu'une concession du pouvoir, comme en Russie, la femme a été plus ou moins émancipée; comment alors pourrait-on la repousser encore de certaines voies où elle veut entrer, chez les nations qui ont proclamé libres toutes les carrières?

On serait d'ailleurs mal venu à se plaindre, dans l'occident de l'Europe, de cette intrusion des femmes dans les affaires, dans les administrations publiques et dans les professions libérales. On les y a admises déjà depuis longtemps, en Belgique comme en France et en Angleterre. N'avons-nous pas des femmes dans les bureaux de la poste et du télégraphe [1]? Ne voit-on pas des femmes gardes-barrières sur les lignes ferrées? Ces innovations ont reçu l'approbation du public, malgré certains inconvénients signalés. Le premier pas est donc fait dans la voie révolutionnaire, et on ne voit pas bien pourquoi on ne ferait pas le second.

L'expérience doit donc être faite. Il n'y a plus à reculer. Elle donnera, au bout de quelques générations, la mesure de la force intellectuelle et de l'équilibre moral de la femme, confondue avec l'homme, et son adversaire, dans les travaux que l'homme s'était réservés, parce qu'ils semblaient rentrer dans ses attributions et parce qu'ils exigeaient un esprit plus mâle et plus synthétique, une réflexion plus froide, un sentiment du juste plus accentué, des facultés plus étendues que ceux qu'on s'était entendu de reconnaître à la femme.

Sera-ce un bien ou un mal, dans la société et dans la famille? Sera-t-il bon qu'on puisse voir dans la femme un antagoniste, alors qu'elle était un associé et un partenaire? L'épouse et la mère ne se transformeront-elles pas dans cette grosse aventure, qui pourra changer bien des choses établies, selon la nature et selon la raison, depuis tant de siècles? Une fois l'évolution faite, sera-t-il possible de l'arrêter lorsqu'on s'apercevra qu'il en résulte infiniment plus de mal que

[1] Il y en a aussi dans les bureaux du téléphone, et les habitués et abonnés de cet admirable moyen de correspondance assurent qu'on entend sans cesse le joli jacassement de ces employées. Le silence serait-il douloureux aux femmes?

Digitized by Google

de bien? Et ne viendra-t-il pas un moment où l'humanité se trouvera séparée en deux parties ennemies se disputant tous les pouvoirs, et où les deux sexes, au lieu d'être unis pour marcher d'accord à la recherche du bonheur, seront divisés pour se disputer la suprématie sociale et familiale?

X

On ne peut répondre à ces inquiétudes par des récriminations ou par des arguments de parti pris. Tant de choses sont devenues meilleures, sont entrées dans la pratique de l'existence, qui avaient été déclarées invariables et permanentes par leur nature même! Le monde n'a-t-il pas été transformé différentes fois dans le cours des âges? Aujourd'hui encore, ne sommes-nous pas tourmentés par une gestation nouvelle, par des théories et des utopies qui détruiront peut-être notre stabilité actuelle avant la fin du XXe siècle?

Nous ne pouvons donc, à l'heure présente, qu'étudier les éléments nouveaux que la liberté a fait fermenter dans l'esprit humain. Nous considérons la femme comme inférieure à l'homme dès qu'elle sort de sa situation de femme, dès qu'elle veut abandonner ses devoirs tels qu'ils lui ont été tracés jusqu'à nos jours. Ce principe semble en harmonie avec l'organisation humaine telle que nous l'avons admise et entendue en ses diverses métamorphoses. Nous pouvons craindre, avec raison, qu'en cultivant ses facultés de manière à en tirer des produits qui semblent contraires à sa destinée naturelle, la femme ne perde, en réalité, celles qui lui sont le plus nécessaires pour accomplir cette destinée. Il n'y a cependant que deux voies à suivre : guider la femme dans son développement de femme, ou lui donner la liberté de se transformer en être hybride, moitié mâle, moitié femelle, et, dans cette transfiguration, capable de précipiter le monde dans un véritable cataclysme.

ÉMILE LECLERCQ.

Digitized by Google

L'ISTHME AMÉRICAIN [1]

Notes du premier voyage d'un concessionnaire du canal de Nicaragua.

III

Au Costa-Rica.

25 mars. — *De Muelle à San-José.* — Mon Suisse avait raison. Je ne pouvais m'imaginer ce que c'était que la route de San-José. Nous entrâmes tout de suite en pleine forêt, à travers un sentier de chasseur, à peine indiqué, mais en revanche singulièrement hérissé de difficultés de toute nature. Trois jours de pluie avaient détrempé la terre glaiseuse qui crevassait le sol à 15 ou 20 pieds d'épaisseur. Qu'on se figure dès lors une suite de fondrières profondes, s'étageant sur les deux pentes d'une montagne, au milieu d'arbres entassés sur le chemin et d'une végétation si compacte qu'il fallait se frayer un passage à coups de machète. On n'avançait ainsi qu'avec des efforts infinis. Les mules, heureusement, reconnaissaient leur route, malgré les changements qu'elle avait subis depuis l'avant-veille, car les arbres qui tombaient en travers ou les branches qui poussaient en vingt-quatre heures n'en modifiaient que peu le tracé; mais moi qui ne voyais que des troncs glissants sur des pentes quelquefois très raides, je n'étais pas d'abord sans inquiétude.

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 août et du 15 septembre 1888.

Digitized by Google

Cela ne dura pas. Je m'abandonnai à l'instinct de ma bête et je me laissai gagner sans réserve par le magique tableau de production et de ruine incessamment renouvelées qui se déroulait sous mes pas.

La nature tropicale me donnait là, en effet, un échantillon de ses audaces destructives et de son éternelle fécondité. A côté d'arbres géants, droits et lisses comme des mâts de cocagne, et que dix personnes auraient pu à peine embrasser, d'autres arbres gisaient renversés par leur propre poids, tombés d'hier, demain en poussière pour fournir de nouveaux aliments à une sève intarissable. Je comprenais ainsi, d'un coup d'œil, cette merveilleuse multiplication qu'entretenait sa propre exubérance, et cette constitution particulière du sol qui devait son existence à ses détritus successifs.

Les incidents d'un pareil voyage devaient être toujours les mêmes : des branches parasites abattues, des fleurs étranges cueillies en passant, deux ou trois serpents tués par mon guide comme par distraction. Mais ce qui en faisait, malgré tous les obstacles, une heureuse matinée, c'était cette atmosphère particulière aux forêts vierges, formée de fraîcheurs éthérées et de senteurs aromatiques, qui m'inondait d'une volupté calme. De temps en temps, un bruit de flots orageux dominait tous les autres bruits. C'était le Sarapiqui devenu torrent et cataracte, que nous avions toujours à notre gauche, contrairement aux indications de toutes les cartes que je connais. Quelquefois même nous l'apercevions à travers les arbres, du haut d'une falaise à pic. Puis le torrent s'écartait dans un coude de ses capricieuses sinuosités, et la forêt redevenait silencieuse comme auparavant, fraîche et inaccessible comme toujours.

Il y avait deux heures que nous cheminions ainsi, mes deux guides marchant pieds nus et aussi à leur aise que je l'étais sur ma mule noire. Nous avions traversé sans encombre plusieurs ruisseaux devenus torrents, quand tout à coup une clairière s'est ouverte devant nous, nous annonçant la présence de l'homme au milieu de ce sauvage domaine. La clairière occupait le dessus d'un plateau, où les arbres

Digitized by Google

abattus donnaient l'idée d'un champ de bataille récemment abandonné. Une pelouse verte réjouissait la vue par cela seul qu'elle était unie et sans précipices. Au bout de la clairière, entourée d'un bois de bananiers, une cabane en chaume s'enveloppait de fumée. Un homme en sortit en entendant les sabots de nos montures. Il était jeune, d'une figure belle et intelligente, et paraissait avoir à ses ordres une demi-douzaine d'Indiens. Mon guide échangea quelques paroles avec lui, prit une lettre qu'il lui présenta, et nous allions continuer notre route, quand le maître de la plantation me demanda en espagnol si je voulais une tasse de lait.

« Avez-vous aussi du café? lui répondis-je.

— Oui.

— Eh bien, j'accepte. »

Et me voilà installé, non pas dans la première cabane, la seule que j'eusse vue d'abord, mais dans une seconde, plus éloignée, qui paraissait être la demeure personnelle du maître. Cette cabane était bâtie en tiges de bananier, à claire-voie, et divisée en plusieurs compartiments, dans l'un desquels je remarquai un lit de sangles, en fer, sans matelas, mais avec moustiquaire. Le propriétaire m'approcha un fauteuil à dossier renversé, comme on en fabrique tant aux États-Unis et en Angleterre. Je savais déjà, par ce détail et par le confort relatif de son habitation et l'étendue de ses défrichements, que j'avais affaire à un Américain. J'avais même remarqué une petite bibliothèque anglaise, que l'on cherche vainement dans le mobilier d'un homme du pays. Quand le café eut été servi, le jeune homme se leva, et, se dirigeant vers une ouverture des compartiments de sa case, il laissa tomber en guise de tenture, pour fermer cette ouverture, le drapeau étoilé de l'Union américaine.

« Voilà mon pays, me dit-il; je suis Yankee.

— Je l'avais deviné, lui dis-je sans témoigner aucun étonnement. Ce n'était pas un Centre-Américain qui pouvait avoir créé une pareille plantation.

— C'est vrai! Il n'y a que les États-Unis et les peuples d'Europe qui sachent ce que vaut le travail.

Digitized by Google

— Et depuis combien de temps êtes-vous ici?

— Depuis deux ans.

— Et où en êtes-vous?

— J'ai 10,000 pieds de bananiers et 20 acres plantées de cacao; dans trois ans, j'aurai une magnifique hacienda.

Il me demanda ensuite si je venais d'Europe, et, sur ma réponse affirmative, quelles étaient les dernières nouvelles. Je n'avais garde de lui parler politique, car sa question principale était précise :

« Le commerce s'est-il un peu relevé de la dernière crise? »

Il se plaignait beaucoup de la cherté du café. Il finit par me souhaiter un bon voyage et par me plaindre de l'horrible chemin que j'avais à traverser; puis nous nous serrâmes les deux mains et nous nous quittâmes en nous traitant d'amis, selon la naïve familiarité de l'idiome castillan.

Voilà l'humanité : ni bonne ni mauvaise, mais plus rapprochée de la bonté à mesure qu'elle s'éloigne des milieux factices. Cet homme était fier de son pays, et il avait raison. Mais, à New-York ou à la Nouvelle-Orléans, il m'aurait peut-être traité en ennemi. Au Nicaragua, sous la direction d'un Walker, il serait devenu un incendiaire ardent. Dans les forêts vierges de Costa-Rica, c'était un pionnier pacifique de la civilisation, et il accueillait en ami un voyageur étranger pour qui les journaux de son pays n'avaient pas assez d'injures et de colères.

En rentrant dans ma route obligée, je ne la trouvai pas meilleure. Mais j'avais pris mon parti de ses mésaventures, et je ne m'occupai plus que de ses beautés. J'atteignis ainsi, sans trop de peine, la première station fixée par mon guide, *la Virgen*, située, comme le Muelle, sur la rive gauche du Sarapiqui, à cinq lieues de la colonie allemande. Il n'était encore qu'une heure et j'aurais bien voulu aller d'une seule traite à San Miguel, à quatre lieues plus loin. Mais quand j'en fis la proposition à mon guide, il se récria sur l'impossibilité de passer le Sarapiqui sans être entraîné par les grandes eaux. Je savais déjà que le passage du Sara-

Digitized by Google

piqui était un des périls de la route, et je me résignai. Mon guide insistait d'ailleurs sur ce point que j'étais l'ami d'un homme considéré qui s'était fié à lui pour me conduire, et il me fallut bien me rendre à une si bonne raison, appuyée du reste d'une lettre de M. Léonce de Vars à son « querido » (ami) Ramon Alvarado.

En entrant dans l'unique habitation de la Virgen, qui était construite à peu près comme celle de mon Américain, je me trouvai en face d'un mulâtre nu jusqu'à la ceinture. C'était le maître de céans. Il avait une femme, mulâtresse comme lui et aussi laide, mais plus blanche, et remarquable surtout par des pieds nus, blancs et dignes d'une péruvienne. Des deux côtés de la porte principale étaient dressés deux espèces de divans en bois de palmier, recouverts d'une peau de bœuf blanche et noire. J'en choisis un pour la nuit, je commandai le meurtre et la préparation d'une poule qui devait faire un excellent bouillon, et j'allai voir de plus près quelques goyaviers et quelques gros orangers chargés de fruits, qui m'avaient frappé, en passant, par leur belle apparence.

A peine avais-je fait cent pas vers la forêt, à travers une prairie normande très étonnée de produire des bananes et des sapotes, que le bruit du torrent me frappa de nouveau. Je revins à la maison et je demandai à mon guide où était le chemin. Celui-ci se leva sans mot dire, alla chercher sa machète fidèle dans son fourreau de cuir et se mit à marcher devant moi pour me conduire où je voulais aller.

« Mais à quoi bon votre machète pour aller au Sarapiqui ? lui demandai-je en riant.

— Pour le tigre, me répondit-il sans se retourner.

— Comment, pour le tigre ! Il y en a donc ici ? »

Instinctivement, j'avais ralenti le pas. Cependant, l'allure de mon compagnon me décida. Nous traversâmes une bande de forêt qui descendait vers la rivière, et je me trouvai au bout de quelques minutes devant un torrent très rapide, roulant sur un lit de roches avec une pente de 3 à 4 centimètres par mètre. Ces roches avaient toutes cette forme ronde

Digitized by Google

ou ovale qui accuse une longue course à travers des eaux emportées. L'eau néanmoins était très claire et invitait à se baigner. Je ne pus résister à la tentation et je tirai mes bottes pour me laver au moins les pieds. Dom Ramon me laissa faire, et je trouvai tant de bien-être dans cette eau courante, que j'y restai bien trois quarts d'heure. Quand je fus rhabillé, je demandai à mon guide s'il y avait des poissons.

« Oui, il y a des crocodiles.

— Plus bas, vers le Sucio, je le sais ; mais là, où je me suis baigné.

— Il y en a aussi, mais de petits, seulement de cette grandeur. »

Et il laissait entre ses deux mains une distance de cinq à six pieds.

« Et attaquent-ils les gens?

— *Quien sabe?* »

Des tigres, des crocodiles ! Je crus un moment à une plaisanterie, mais l'air sérieux de Don Ramon démentait cette supposition ; et puis, je songeai à la manière magistrale dont il s'était tiré d'affaire avec les serpents de la route, et je me persuadai qu'en fin de compte, tous ces dangers n'existaient que dans l'imagination et qu'avec une bonne machète et du sang-froid, un crocodile n'était pas plus à craindre qu'une tortue.

26 mars. — Quand je me suis levé, à cinq heures, j'ai trouvé devant moi la cour encombrée de veaux, de poules et de poussins, qui attendaient leur distribution matinale. Une douzaine de grands bœufs et de vaches rousses étaient couchés sur la pelouse, à côté de quatre jeunes chevaux en liberté. La forêt dessinait un hémicycle de grands végétaux sombres autour d'un bois plus modeste de bananiers d'un vert tendre. Une fraîcheur à laquelle je n'étais plus habitué, 17° Réaumur, me rappelait les campagnes de France et les bruits vivants de leur réveil. Une heure après, le soleil éclairait ce tableau, et nous prenions la route de San-Miguel.

Quand il avait fallu payer la dépense de la veille et du jour, car je venais de boire une grande jatte de lait dans un

Digitized by Google

demi-coco, les difficultés de Muelle avaient recommencé en sens inverse : à Muelle, à cinq lieues de distance, on n'avait voulu accepter de l'argent de Costa-Rica qu'avec une réduction de 20 p. c.; à la Virgen, on ne connaissait que cet argent et on me prit 1 dollar 1/4 américain pour 10 réaux. De sorte que si j'avais été subitement transporté à Aspinwall, où l'or américain est le régulateur, mon petit pécule d'une piastre m'aurait coûté 40 p. c. de change.

Je vis charger les fusils pour le tigre. C'était donc quelque chose de sérieux.

31 mars. — De la Virgen à San-Miguel, il y a, me dit le guide, trois lieues espagnoles, toujours sur la rive droite du Sarapiqui, sans le rencontrer jamais. Nous avons fait ces trois lieues dans un chemin exactement semblable à celui de la veille, c'est-à-dire détestable. Nous sommes arrivés à San-Miguel à midi. C'était, comme toujours, une cabane isolée au milieu d'une éclaircie de la forêt. J'y ai couché sur une peau de bœuf, comme à la Virgen, et le lendemain, à sept heures du matin, nous étions en route. Il avait plu la veille depuis deux heures et une partie de la nuit. Il ne fallait donc pas s'attendre à une amélioration. J'étais loin cependant de supposer toute la réalité qui m'attendait. Il ne s'agissait plus, cette fois, de traverser simplement une forêt vierge à travers les obstacles d'une végétation exubérante, les troncs d'arbres renversés, les réseaux de racines inextricables, les terres fangeuses et glissantes et les torrents débordés. Il s'agissait d'escalader, à travers ces mêmes forêts, dont la masse compacte semblait se resserrer encore, une chaîne de montagnes d'une hauteur inconnue, dont le col supérieur se cachait derrière une spirale de vallées ascendantes. J'avais déjà remarqué plusieurs fois depuis San-Juan ce rideau de montagnes, mais dans un lointain vaporeux qui le grandissait encore. Je savais qu'il fallait le traverser pour arriver sur le plateau de San-José; mais, comme je supposais l'existence d'une véritable route, j'entrevoyais l'escalade plutôt comme un plaisir que comme une fatigue.

Nous nous mîmes donc en route, Ramon, nos trois mules

Digitized by Google

et moi, sans trop nous soucier des brouillards qui enveloppaient la forêt et de la pluie intense dont nous étions menacés. On m'avait averti que j'aurais froid en route et que, la nuit surtout, j'aurais besoin de plusieurs couvertures. Je m'étais donc habillé en conséquence, comme s'il se fût agi de gravir les Alpes. C'était une précaution excessive. Le mot froid : *frio*, n'a pas la même signification pour les Indiens, vêtus d'un caleçon et d'une chemise, que pour nous qui portons constamment des vêtements de drap. Le *frio* des montagnes de Costa-Rica ne descendait pas au-dessous de 15° Réaumur, et ce n'était pas précisément le mal dont je devais souffrir. En revanche, la réalité du chemin dépassait tout ce que l'imagination pouvait inventer : une pente raide, abrupte, lézardée, entrecoupée de troncs énormes ou de racines inextricables, contournait successivement vingt mamelons échelonnés, à travers des torrents plus ou moins déchaînés, mais toujours dangereux. Le sentier n'avait pas plus d'un pied et demi de large, et la machète de Ramon et celle de son muchacho ne manquait pas d'occupation. Nous ne marchions pas comme en Europe sur un sol compact, avec le roc pour point d'appui. La couche d'humus du Sarapiqui se continuait en remontant la montagne, et la pierre ne se montrait que sous la forme de roches arrondies et sans adhésion entre elles, comme celles que j'avais remarquées dans la rivière. Aussi, quand une descente succédait à une montée, la pente se montrait tellement glissante que, pour ne pas avoir le vertige, il fallait mettre pied à terre. J'avoue que j'ai eu deux fois cette faiblesse et qu'il m'a paru absurde d'affronter un danger aussi évident. J'ai su depuis que tout le monde en faisait autant et qu'on se hasardait même rarement à traverser à cheval les torrents dans les hautes eaux.

La première fois qu'après une ascension laborieuse je descendis vers un de ces torrents rapides dont les eaux mugissantes cachaient leurs chutes successives sous des voûtes impénétrables de verdure, je demandai à notre guide quel était le nom de ce fleuve mystérieux et inconnu.

« El rio Sarapiqui », me répondit-il.

Digitized by Google

Deux heures après, nouvelle rivière, ou plutôt nouveau torrent encaissé dans des berges à pic, et tellement large et dangereux, qu'on avait dû le pourvoir d'un large pont en bois pour les bêtes et pour les gens.

« Et celui-là, comment l'appelez-vous ?

— El rio Sarapiqui. »

Or, nous traversâmes ainsi cinq à six branches toujours décorées du même nom et qui doivent être, en effet, les sources diverses de la belle rivière que, selon les géographes, je traversais trois jours auparavant à la hauteur du Sucio.

Malheureusement, presque partout les ponts s'étaient écroulés, et ce n'était pas sans hésitation qu'au fracas du fleuve naissant qui blanchissait d'écume, de chute en chute, ma mule se hasardait à poser le pied sur une roche humide ou dans la vase profonde ; un seul faux pas et j'étais perdu sans ressources. Le guide m'avoua plus tard qu'il avait eu peur un moment. J'en fus quitte pour un bain de pieds, à cheval, que la hauteur de l'eau rendait inévitable.

Mais, à mesure que j'avançais ainsi dans cette route accidentée, les magnificences de la forêt m'ouvraient des perspectives de plus en plus grandioses. Le chemin, d'abord modeste sentier tracé par le hasard, avait fini par se dérouler régulièrement sur le flanc des collines, qui montaient comme autant d'échelons jusqu'au plateau supérieur. J'avais alors, d'un côté la montagne en gradins qui me couvrait de ses ombrages étagés, de l'autre une pente presque à pic, dont les arbres séculaires n'étaient visibles que par leurs cimes. Ces cimes, toujours luxuriantes, toujours entassées, ne laissaient guère le regard s'égarer à 50 pas devant soi. Mais quand, par hasard, le rideau s'écartait, quand la pente s'ouvrait en gouffre sous la route, le précipice aboutissait à de telles profondeurs, la forêt qui couvrait toutes ces montagnes superposées devenait un si splendide manteau, qu'on ne regrettait plus les efforts accomplis pour arriver à ce spectacle. Des plus grandes hauteurs, les mamelons inférieurs couverts d'arbres pressés, de 130 à 140 pieds de jet, ressemblaient simplement à un tapis de mousse, et leurs abîmes auraient

Digitized by Google

complètement passé inaperçus, si le bruit lointain des torrents ne les avait pas fait deviner [1].

— J'étais arrivé peu à peu, le troisième jour, à un tronçon de chemin bordé des deux côtés par une espèce de palmiers, dont la feuille figurait assez bien une feuille de mauve, grande comme un parapluie de famille, quand mon conducteur s'arrêta devant une autre caravane de trois mules. J'entendis le chef de cette caravane dire en espagnol qu'il était envoyé par le gouvernement au devant d'un Français. Puis aussitôt s'adressant à moi :

« Je crois que vous êtes le señor don Félix Belly?

— Précisément.

— Eh bien, je suis chargé par M. le président de vous remettre une lettre de lui et de vous offrir ces deux mules. »

Une des mules était sellée, l'autre était destinée aux bagages, et toutes les deux étaient conduites par un domestique.

L'envoyé descendit de cheval, se fit apporter un sac de cuir noir et en tira un large pli cacheté qui contenait une lettre.

C'était la réponse de M. Mora, président de la république de Costa-Rica [2].

. . . . . .

Le porteur de cette missive affectueuse était un bel homme à barbe noire, vêtu d'une veste ronde de laine tricotée, d'un large chapeau de paille et d'une paire de bottes qui lui montaient presque jusqu'au ventre. Nous échangeâmes quelques phrases de politesse, il m'offrit un petit verre de cognac que je refusai et nous nous remîmes en marche avec une certaine solennité.

L'envoyé se plaça devant moi pour abattre les branches

[1] L'auteur a complété ou résumé, pour son grand ouvrage, ces notes dont le premier jet conserve malgré cela tout son intérêt. On peut voir les détails qu'il y a ajoutés, t. I, p. 376 et II, 128.

[2] L'auteur copie ici la lettre. Il dit dans son livre : Cette réponse m'assurait de « toute la considération que méritaient mes travaux » et me promettait une réception aussi cordiale que je pouvais le désirer. T. II, 127.

Digitized by Google

indiscrètes, et mon premier guide commença à s'apercevoir que je n'étais pas un voyageur ordinaire.

La conversation ne tarda pas à s'engager entre les deux chefs du convoi. Le courrier du président raconta qu'on l'avait fait venir au milieu de la nuit au palais national pour lui donner l'ordre de partir de bon matin à ma rencontre. Je devais être infailliblement un homme considérable et il fallait avoir pour moi les plus grands respects.

Le résultat de cette confidence fut que le señor Ramon tint un peu plus de compte de mon désir d'aller vite, et qu'au lieu de s'arrêter ce jour là à La Paz, comme il l'avait résolu d'abord, il poussa l'étape jusqu'à une lieue et demie plus loin.

J'avais cru d'abord que cette *La Paz* était une ville comme la capitale de la Bolivie ou du moins un village, et je faisais déjà des réflexions sur le contraste de ce nom avec les souvenirs des lieux auxquels il s'applique. Mais, quand après avoir passé une dernière rivière sans avoir vu autre chose qu'un rancho abandonné, je demandai où était La Paz, on me dit que c'était la rivière elle-même. La Paz est donc le premier cours d'eau qu'on rencontre après le Sarapiqui et qui est sans doute son premier affluent.

J'avais été ravi des bords encaissés dans un vallon et de la merveilleuse végétation de ce frais torrent roulant sur des cailloux polis. J'ai pris note de sa position à la droite du Sarapiqui pour la signaler dans une carte future.

C'était bien un véritable rancho que celui où nous devions passer la nuit après dix heures d'ascension. Six piliers et un toit de palmes constituaient cette posada centre-américaine. L'édifice était situé sur un mamelon vert qui dominait le chemin. Nous étions non seulement en pleine montagne, mais en pleine forêt. Le brouillard des hautes cimes descendait jusqu'à nous, et les plantes parasites des grands arbres nous faisaient un mur de verdure sur trois côtés du hangar. Quant aux meubles, ils se composaient d'un tronc d'arbre raboté à coups de hache, qui occupait toute la longueur du rancho et qui figurait assez bien un divan de barbier turc.

Digitized by Google

Évidemment ce tronc d'arbre était la place d'honneur; on le couvrit en partie d'une couverture et je fus invité à m'y asseoir. Les mules furent déchargées et laissées en liberté dans le bois, les provisions furent apportées sur le divan et don Ramon eut bientôt allumé un grand feu à mes pieds, entre quatre grosses pierres qui avaient souvent servi à cet usage. Pittoresquement, j'étais assez satisfait de mon nouveau gîte; on ne pouvait rien désirer de mieux en fait de belle étoile. J'entendais les sourds grondements d'une espèce de singe très commun dans le pays, qu'on appelle, je crois, kouyo et qui rugit comme un lion. Tous les hôtes de la forêt pouvaient facilement devenir les miens, pour peu qu'ils en eussent la fantaisie; et, comme nous étions tout à fait dans la région des nuages, à 2,000 pieds du niveau de la mer, j'étais à peu près sûr d'être rafraîchi toute la nuit par une pluie fine et pénétrante.

La pluie, en effet, ne manqua pas, et elle continuait encore le lendemain au réveil de la caravane. Mais personne n'y songea. Le courrier du gouverneur avait apporté de San-José quelques provisions, entre autres un poulet rôti et des petits pains de maïs enveloppés d'une croute de froment. Tout le monde se plaça autour du feu sur des peaux de bœuf qui devaient plus tard servir de matelas. Le poulet du gouverneur et le reste furent dépecés à coups de machète; je vidai généreusement ma dernière bouteille de cognac dans les demi-cocos de mes Costa-Riciens. Ramon fit du café dans une vieille bouilloire, le sucra avec de la mélasse noire coupée à même comme un morceau de chocolat et en régala toute l'assistance. Puis, quand l'heure de se coucher fut venue, c'est-à-dire après le souper, les deux guides me préparèrent un lit sur le divan avec une couverture pliée en deux, et chacun s'endormit dans sa peau de bœuf, aux lueurs intermittentes des dernières flammes du foyer.

Malheureusement, je ne pus en faire autant, non que mon imagination fût frappée de quelque terreur imaginaire, mais parce que la réalité du tronc d'arbre me brisait les côtes et m'endolorissait tous les membres. De toutes les fatigues d'un

Digitized by Google

pareil voyage, la plus sérieuse, la seule sérieuse pour moi, c'est l'insomnie.

. . . . . .

J'étais d'assez mauvaise humeur le matin, quand je me soulevai tout meurtri de mon divan de bois.

« Cependant, me dit Ramon, Madame de Vars a aussi couché là, il y a six mois, lorsqu'elle est allée en France.

— Comment! Madame de Vars a passé par cette route?

— Oui, señor, et je lui ai fait du café le matin comme je vous en fais en ce moment. »

Cette Madame de Vars est une Costa-Ricienne mariée à un Français que j'avais vu à Paris et que je devais revoir dans une hacienda à une lieue de San-José.

Le fait avancé par Ramon me semblait si extravagant que j'eus hâte de l'éclaircir. J'appris qu'en effet Madame de Vars avait traversé les montagnes du Sarapiqui, mais ni à pied ni à cheval. Elle était assise dans une chaise à bras, garnie d'un appui pour les pieds et que deux hommes portaient tour à tour sur leur dos. La sûreté du pas de ces hommes rendait ce moyen de locomotion supportable, et c'était vraiment la seule manière de voyager, non pour une femme, mais pour une Européenne, car les femmes du pays n'y mettent pas tant de façons. J'en avais rencontré deux en route, blanches et jolies, qui, les épaules et la gorge nues et leur robe retroussée jusqu'au genou, s'étaient courageusement engagées dans ce dédale de boue, sous la seule protection du courrier de l'État.

Du rancho où nous avions passé la nuit, il n'y avait plus que deux heures de montée pour arriver au point culminant du plateau.

Ce point culminant était représenté par un grand hangar, en partie fermé, qui servait de magasin et de refuge aux ouvriers employés à faire la route; mon guide l'appelait : Desengaño [1]. Arrivés à cette hauteur, la pluie avait cessé, l'horizon s'élargissait, nous marchions sur une route suppor-

[1] Désenchantement.

Digitized by Google

table. La descente commença ; tout à coup Ramon me cria d'arrêter et, me montrant du doigt une ligne bleue à l'ouest :

« Voilà Punta-Arénas », me dit-il.

Je fus littéralement ébloui. Une échancrure de la forêt me permettait d'embrasser d'un coup d'œil une région nouvelle, baignée de lumière, entourée de hautes montagnes à pentes douces, qui s'abaissaient à l'occident jusqu'à laisser apercevoir au delà une large nappe d'eau. Cette région nouvelle, c'était toute la partie peuplée et active de la république de Costa-Rica. Ces montagnes, c'étaient les Cordillères, et cette mer lointaine où le guide me montrait Punta-Arénas, c'était l'Océan Pacifique, le plus vaste réservoir de notre globe, la Méditerranée des Indes, de la Chine, du Japon et de l'Australie, le théâtre prédestiné de la grande civilisation de l'avenir.

Les idées qui s'emparèrent de moi se devinent. Missionnaire de cette civilisation de l'avenir, j'apercevais enfin la terre promise. Douce espérance! Je [1]. . . . . .

. . . . . .

Je fus tiré de mes réflexions par un grand bruit de voix. Plusieurs Indiens annonçaient à mon avant-garde que deux officiers supérieurs envoyés à ma rencontre par le président de la République m'attendaient à l'hacienda voisine d'un

[1] Cette suspension de la phrase, suivie d'une ligne de points, est conforme au carnet. Après avoir parcouru le pays qu'il décrit ici de première vue, l'auteur a reproduit la même scène dans son livre, en ces termes : « J'embrassais d'un coup d'œil, grâce à l'admirable transparence de l'air, une vallée de vingt à trente lieues de diamètre, inondée de lumière, marquetée de cultures, semée de *pueblas* et d'*haciendas*, fermée au sud par une barrière de montagnes et à l'ouest par une mer à reflets d'argent. C'était la jeune république de Costa-Rica qui se révélait, sinon tout entière, du moins dans sa partie populeuse et active. Ce plateau, légèrement creusé, contenait les quatre villes principales : San-José, Cartago, Alajuela et Hérédia, et quarante villages. Une ramification des Cordillères séparait au midi la république d'immenses régions qui font partie de son domaine, mais ne sont habitées que par des tribus indiennes. Et cette mer lointaine, où le guide m'indiquait Punta-Arénas, c'était l'Océan Pacifique. »

(*A travers l'Amérique centrale*, I, 377.)

Digitized by Google

membre du congrès. En effet, à 500 pas plus loin, je fus accosté par cette nouvelle escorte, dont le chef, le lieutenant-colonel don Pedro Barillier me remit une lettre du ministre des affaires étrangères. Je ne pouvais plus me faire illusion, on me préparait une réception officielle.

Le lieutenant-colonel m'offrit son cheval, en prit un autre qu'il avait amené à dessein, et nous nous mîmes à descendre la montagne un peu plus vite que je ne l'avais montée. Le bruit s'était vite répandu que « le ministre de France » arrivait. Le journal officiel avait annoncé cet événement de manière à lui donner une grande importance. Partout où je passais, j'étais l'objet des plus grands témoignages de respect et de sympathie. M'étant arrêté un moment sous un hangar, entre un moulin de cannes à sucre et la grande cuve où ce produit du pays acquiert sa forme et sa consistance noirâtre, une vieille femme m'envoya prier de venir me reposer chez elle et mit toute sa maison à ma disposition. La maison était pauvre : un banc de bois autour d'une muraille nue, et pour ornement une croix grossièrement sculptée. Mais la vieille femme était, disait-on, la sœur d'un ancien président, et son accueil me donna un avant-goût de celui qui m'était réservé à Alajuela.

Alajuela est la première des trois ou quatre villes qui entourent San-José, à 5 ou 6 lieues de distance les unes des autres. Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être une ville du Centre-Amérique, et j'étais très curieux d'y arriver. Les haciendas et les maisons de cultivateurs que j'avais rencontrées en chemin, et qui devenaient plus nombreuses à mesure que j'avançais, m'avaient paru beaucoup plus confortables à l'intérieur que ne le sont ordinairement nos chaumières de paysans. Je m'attendais donc à une certaine apparence de construction, sinon au luxe de nos villes d'Europe. Je ne fus tiré de mon erreur qu'en me trouvant au milieu même d'Alajuela, et en apercevant au-dessus des toits des maisons le drapeau costa-ricien mêlé à quelques drapeaux français. Les rues droites que je venais de traverser ressemblaient à celles d'un camp de baraques blanchies

Digitized by Google

à la chaux. Seulement les maisons, sans étages, étaient bâties en terre au lieu de l'être en bois, et leurs larges portes, auxquelles on arrivait par un escalier de deux ou trois marches, étaient garnies d'une population bariolée qui s'était mise en frais pour recevoir « le représentant de la France ».

Je mis pied à terre devant l'unique hôtel de la ville et j'entrai avec mes deux officiers dans le salon modeste de l'établissement. Aussitôt on m'annonça le gouverneur, et je vis entrer un de nos maires de petite ville en habit noir. Ce digne fonctionnaire s'excusa de n'être pas venu au devant de moi, parce que j'étais arrivé trop vite, et il m'exprima, en termes vraiment touchants, toute la sympathie et toute la reconnaissance que j'avais inspirées aux Costa-Riciens et toute la bienvenue qu'ils me souhaitaient par son entremise. C'était par son initiative que la ville s'était pavoisée pour me recevoir. Je vis arriver après lui les autorités civiles et militaires. Le général était en habit noir comme les autres, et sa bonne figure ronde n'avait rien du soldat.

(Je sus plus tard que ces généraux attachés aux provinces ne sont que des généraux de milice, sans solde comme sans service actif, négociants pour la plupart comme leurs concitoyens, et ne ressemblant en rien à nos commandants de subdivisions ou de divisions militaires. J'ai su de plus que les généraux, des vétérans eux-mêmes, ne portaient pas d'uniforme et que, si la République compte assez sur le patriotisme de ses enfants pour en faire, du jour au lendemain, dans un intérêt de salut public, des soldats et des généraux, elle est trop pauvre pour les habiller, et elle n'exige d'eux que du dévouement. Les deux officiers supérieurs qu'on m'avait envoyés étaient sans contredit les mieux costumés de toute l'armée costa-ricienne.)

Après cette réception qui dura plus d'une heure, et après le dîner où le gouverneur porta un toast à mon heureuse arrivée, je voulus voir de près les cultures des environs.

. . . . . .

10 avril. — *A San-José.* — Le tourbillon dans lequel je vis depuis mon arrivée ici ne m'a pas permis de continuer

Digitized by Google

ces mémoires. Je les reprends aujourd'hui, 10 avril, après l'expédition de mon courrier.

La réception extraordinaire qu'on m'a faite à Alajuela m'a épouvanté. Aussi, le lendemain, à six heures du matin, j'ai fait partir un courrier pour San-José avec la lettre suivante pour le président.

(Un seul extrait de cette lettre mérite l'attention. Le voici :)

« A cette occasion, je dois déclarer à Votre Excellence que je n'ai aujourd'hui aucun titre officiel et que par conséquent je n'ai droit à aucun témoignage public. Ma mission est toute spéciale, et c'est comme simple particulier que je réclame la faveur de lui présenter mes hommages ».

Cette lettre expédiée, je me suis senti plus tranquille : ma position n'avait désormais rien de louche. Je ne voulais tromper personne et je ne voulais pas que mon silence même pût être mal interprété.

— Je suis parti le 29, au matin, pour San-José, avec mon escorte, composée de toutes les personnes marquantes du pays. Le gouverneur s'est tenu constamment à mon côté et n'a pas cessé, pendant toute la route, de me dire les choses les plus affectueuses. Arrivé à un certain point, où la route se bifurquait, il me demanda la permission de retourner à Alajuela avec les autorités de la ville, à l'exception du député au Congrès qui se faisait un honneur de m'accompagner jusqu'à San-José, ainsi que les deux officiers supérieurs chargés de cette mission par le président. Il y eut là un échange touchant de félicitations et de vœux, après quoi je me remis en route.

Il faisait un temps merveilleux, qui est le temps normal de la république de Costa-Rica, oscillant, à l'ombre, entre 18° et 22°, selon l'heure de la journée, et ne poussant jusqu'à 26° que par exception et pour donner une mesure extrême de sa puissance tropicale. Nos chevaux n'avaient pas les allures coquettes des chevaux de parade, mais ils ne manquaient ni de feu, ni de sang, et nous marchions rondement. On me montra tout à coup, à ma droite, une belle propriété plantée de

Digitized by Google

café et une maison carrée, à un étage, avec une galerie supérieure tout autour qui ne manquait ni d'élégance ni de caractère. C'était là que demeurait le plus riche particulier de Costa-Rica, M. Vicente Aguilar, ancien vice-président, à qui la voix publique attribuait 10 millions de fortune territoriale. M. Aguilar était l'un des hommes que je devais voir; je trouvai l'occasion charmante et je mis pied à terre à l'ombre de la galerie; j'allais donc connaître l'intérieur d'une grande maison de la république, et prendre sur le fait cette existence centre-américaine dont je n'avais aucune idée. M. Vicente Aguilar était chez lui. Le bruit des chevaux l'attira. Il savait mon arrivée par les journaux. Il devina, à l'escorte officielle, qui j'étais, et s'empressa de me faire monter dans l'appartement d'en haut par un escalier extérieur fait en bois comme la galerie. Cet appartement était composé d'un grand salon carré sur lequel s'ouvraient plusieurs chambres. Toutes les portes de ces chambres se refermèrent à mon entrée. Premier indice. Les femmes et les enfants ne jouent aucun rôle dans la société centre-américaine; la présence d'un étranger les fait fuir. Le maître de la maison me fit donc seul les honneurs de son hospitalité. C'était un homme très simple, très modeste et un peu timide. Second indice. Il se montrait presque confus de l'honneur que je lui faisais de m'arrêter chez lui en passant. Il épuisa les formules de remerciement et m'offrit pour rafraîchissement du Xérès et de l'eau. L'ameublement du salon était des plus simples : une table ronde au milieu et quelques fauteuils anglais renversés. Mais les portes et les fenêtres, largement ouvertes sur la galerie, laissaient arriver librement l'air balsamique de la plantation.

Je me levai au bout de quelques minutes. M. Aguilar m'aida lui-même à remonter à cheval et m'assura qu'il viendrait, le lendemain, me voir à San-José.

Au moment où j'allais franchir la barrière de son enclos, un cavalier couvert d'un poncho blanc à franges et d'un large chapeau de paille se présentait pour entrer. Je le reconnus tout de suite, car je l'attendais et j'allais lui demander à

Digitized by Google

déjeuner avant d'entrer à San-José. M. de Vars était le seul français de Costa-Rica que j'eusse connu à Paris. Je le savais bien placé, riche, grand producteur de café et parfaitement hospitalier. J'avais d'ailleurs besoin d'un homme assez au courant des affaires du pays pour que ses renseignements me servissent de guide. M. de Vars avait instinctivement compris cette situation ; il venait m'offrir ses services, ses indications et son concours. Nous nous remîmes en route non pour San-José, mais pour *las Animas*, son hacienda, où se trouvait toute sa famille. Il m'annonça d'abord que j'étais attendu avec une grande impatience, que je serais reçu comme un libérateur et que tout ce que je demanderais me serait accordé.

« M. Belly demanderait la moitié du territoire de la république, avait dit le président à M. de Vars, que je la lui donnerais. »

Sur ce point donc, il y avait sécurité. M. de Vars savait mes projets depuis Paris et il en avait été séduit. Je lui parlai de la lettre que j'avais envoyée le matin au président et je lui exprimai la crainte que M. Mora ne choisît pour interprète un homme qui n'avait pas vu l'Europe, et qui par conséquent ne pouvait comprendre qu'à demi le grandiose de mes combinaisons et l'ensemble des moyens de publicité et de puissance morale sur lesquels je comptais. Nous passâmes alors en revue tous les hommes qui entouraient ou qui approchaient le président. Aucun d'eux ne me parut dans les conditions voulues pour cette mission délicate. Ceux qui savaient assez le français pour traduire littéralement mes paroles étaient des employés subalternes sans autorité comme sans connaissances. Il y avait bien quelques exceptions intelligentes, mais elles se trouvaient écartées du pouvoir par les disgrâces de la politique. J'étais d'ailleurs intimement convaincu qu'aucune intelligence autorisée ne pouvait suppléer à l'expérience politique de la civilisation européenne et des ressorts qui la font agir. J'en vins à conclure que M. de Vars seul pouvait me servir d'intermédiaire auprès du président, et il fut convenu qu'il se présenterait avant moi chez

Digitized by Google

M. Mora pour l'amener à cette solution et convenir des détails de la première entrevue.

Nous courions alors, par un soleil assez chaud, sur un chemin sablonneux, large de 5 à 6 mètres, que bordaient de chaque côté de jolies haciendas un peu écartées ou de simples maisons blanches, pleines d'enfants et de femmes. Les enfants étaient presque nus; les femmes n'avaient d'autre costume qu'une chemisette largement ouverte et une jupe de couleur claire. Sur la route, de petites caravanes à cheval allaient, d'un trot égal, au marché d'Alajuela, qui se tient le lundi de chaque semaine. Des chariots traînés par des bœufs portaient des sacs de riz, de cacao ou de café; ces chariots étaient très petits, de la forme la plus primitive et montés sur deux roues d'une seule pièce. (C'était l'unique véhicule roulant que je devais rencontrer dans l'Amérique centrale, à l'exception de quelques voitures particulières et de deux ou trois diligences.) Mais les conducteurs de ces modestes équipages, comme les cavaliers qui laissaient après eux une poussière noirâtre, ne ressemblaient en rien aux paysans de nos campagnes. Uniformément vêtus d'un pantalon blanc, d'une chemise et d'un chapeau de paille, les pieds nus sur leurs étriers ou chaussés seulement d'une paire d'éperons rouillés, ils donnaient tous l'idée d'une race libre, polie, sans obséquiosité et largement à son aise. Pas un seul de ces campagnards ne marchait à pied. Tous saluaient l'étranger avec une simplicité digne. De pauvres, de mendiants, de ces déshérités si communs sur nos chemins d'Europe, il n'y avait aucune trace.

. . . . . .

Deux heures plus tard, j'étais installé, à l'hôtel de San-José, le meilleur de la ville, dans une grande chambre dont la fenêtre donnait sur une cour intérieure dont on avait fait un petit jardin. Cette chambre, assez gaie et tendue de papier à fleurs, avait pour plafond des bandes de toile transparente clouées sur des lattes, et pour mobilier un lit de sangles, en fer, deux tables et quelques chaises.

Si le premier aspect d'Alajuela m'avait frappé par son

Digitized by Google

étrangeté, la physionomie de San-José devait plus encore renverser tous mes suppositions. Nous ne pouvons nous imaginer en France une capitale sans mouvement, sans une population active, sans un ensemble de maisons vivantes, bâties en pierres ou en briques, sans le bruit des voitures sur le pavé, ou des mille voix de la rue; et quoique j'eusse déjà éprouvé quelques désillusions en fait de cités comme en fait d'autres localités inscrites sur les cartes, je me promettais toujours pour San-José une espèce de revanche. On m'avait tant répété que c'était une ville de vingt mille âmes, riche, prospère, munie de toutes les ressources de la civilisation, que je m'en étais fait d'avance un tableau de fantaisie tout à fait satisfaisant. Qu'on juge dès lors de ma déception, en retrouvant à San-José les toits rouges, les maisons basses et toute la physionomie d'Alajuela. Il était à peu près midi. Les rues étaient désertes. Seulement, arrivés près d'une longue place carrée, plusieurs maisons se succédèrent, qui tranchaient par leur construction et par leur mouvement sur le reste de la ville. La première était une église assez simple qu'on appelait *la Merced*. Mais après elle, on remarquait un édifice à un étage d'une architecture presque italienne, que surmontait un drapeau tricolore. Plusieurs groupes étaient arrêtés devant cet édifice; ces groupes s'effacèrent pour nous laisser passer et un factionnaire placé sous la porte d'entrée nous présenta les armes; nous étions devant le palais national, le siège du gouvernement et du congrès de Costa-Rica, le seul véritable monument de San-José, et l'une des œuvres les plus remarquables de l'administration de M. Mora.

A peine étais-je installé dans ma chambre que je reçus une nouvelle lettre. Le ministre des affaires étrangères, M. Toledo, se disait chargé par le président de venir me faire une première visite; puis, il me désignait, pour le lendemain, à une heure, ma première entrevue avec M. Mora.

. . . . . .

J'arrive au palais, on me présente les armes. J'entre sous un large portail sous lequel s'ouvraient, au rez-de-chaussée, les bureaux de l'administration; j'arrive devant une enceinte

Digitized by Google

carrée pavée de béton, autour de laquelle régnait une double galerie inférieure et supérieure. Au fond de cette cour élégante, moitié arabe, moitié italienne, vis-à-vis l'entrée de la rue, un escalier circulaire montait à une porte sculptée, à deux battants. C'était l'entrée d'honneur de la salle du Congrès qui occupait tout le côté du palais, exactement comme à Paris les salons du ministre de l'instruction publique.

Sur le seuil même de la cour, deux larges escaliers en bois, de forme monumentale, conduisaient à la galerie supérieure, sur laquelle s'ouvraient tous les ministères, toutes les administrations, y compris la cour suprême de justice et le tribunal de 1re instance. Le chef du gouvernement avait ainsi sous la main tous les rouages nécessaires à son action. Ses trois ministres venaient tour à tour conférer avec lui selon les nécessités du service. Quant à lui, il occupait, au milieu même de la galerie, la pièce principale du palais, celle qui donnait sur la porte d'entrée de la rue, et qui seule avait une fenêtre cintrée, à balcon.

Je fus donc conduit vers cette pièce. La porte s'ouvrit à deux battants. J'aperçus une table ovale dont le tapis vert était bordé de fleurs brodées en soie jaune; autour de cette table, de larges et moelleux fauteuils de palissandre garnis de velours grenat, et derrière la table une figure souriante, très jeune encore, encadrée d'un collier noir, qui venait à moi les mains tendues. M. Mora paraissait à peine avoir 35 ans, tant ses cheveux noirs étaient lisses et son regard était doux. Il était d'une petite taille, avait la figure pleine et très agréable, l'air très doux et surtout très timide. Il portait un habit noir, un gilet de soie noire et un pantalon noir, ce qui était, du reste, son costume ordinaire.

Après les premières salutations, qui furent très affectueuses, M. Mora m'indiqua un fauteuil auprès de la table verte, et il reprit lui-même le fauteuil présidentiel qu'il occupait contre le mur. Je m'aperçus alors que ce fauteuil était surmonté d'un baldaquin de soie brochée, à glands d'or, dont la partie supérieure représentait le dais d'un trône. C'était sous ce dais que M. Mora travaillait toute la journée et

Digitized by Google

qu'il donnait ses ordres, plus obéis dans toute la république que ceux de bien des souverains.

Cette pièce, si solennellement décorée, n'était pas cependant la salle du trône. C'était un simple salon carré, sans glaces, sans colonnes, ayant pour tout ornement un beau tapis à fleurs, pour tentures de grands panneaux de bois vernis, d'une belle nuance jaune, et pour meubles une console de palissandre surmontée du portrait à l'huile de Pie IX, et plusieurs fauteuils de palissandre sculpté à garniture de velours grenat.

. . . . . [1].

2 avril. — Dès le premier moment, il avait été décidé que M. Toledo m'accompagnerait au Nicaragua, (pour soumettre au président de cette république le traité préparé à San-José.) Dès le quatrième jour, M. Mora était gagné à l'idée de partir lui-même.

Le samedi-saint, tout fut convenu pour cela, et le dimanche de Pâques, à midi, un courrier extraordinaire partait pour Managua avec des lettres pour le président, M. Martinez.

1er et 2 avril. — Semaine sainte; processions, jeudi et vendredi. Le jeudi, le Christ est enchaîné, entre saint Pierre et la sainte Vierge. Le vendredi, il est mis dans une châsse couverte de fleurs et de dentelles : c'est son tombeau. Le dimanche matin, on pend Judas sur la place et on brûle son mannequin [2].

Tout le monde suit les processions, les ministres, en habit noir, la population sur deux rangs, toutes les dames en *rebozzo*, les femmes du peuple pieds nus, mais charmantes de tournure avec leurs robes blanches ou claires, quelquefois en mousseline, et leurs jupons brodés.

5 avril. — Le lundi de Pâques, à Cartago. Magnifique

[1] Nous supprimons tout ce qui se rapporte aux négociations, puis à la rédaction et à la signature du traité de concession. Voir *A travers l'Amérique centrale*, I, 149-166.

[2] M. Th.-F. Meagher a publié une gravure de cette scène. Voir la note suivante.

Digitized by Google

vallée, air plus vif, sur le contrefort du volcan l'Irazu, du haut duquel on voit les deux mers et qui sert, comme l'Orosi, de point de repère aux navires qui vont à Greytown.

Mme Théodora. Un jeune médecin. Un dîner français. De la crême dans un verre après dîner, mais crême délicieuse, tirée après que le veau a repris le pis de sa mère. Il n'y a pas en France de la crême aussi épaisse, aussi savoureuse et aussi parfumée.

— *Agua Caliente.* Des volcans partout, des tremblements de terre, des montagnes de sel, des mines de soufre, une montagne d'*huîtres de mer*, d'où est tirée la meilleure chaux du pays. Traces de la dernière explosion du volcan. Beaucoup de ruines.

Couché dans un délicieux lit anglais en cuivre avec garniture en mousseline.

Le lendemain, quand je revins à San-José, la ville était au milieu des préparatifs d'un bal qui devait m'être donné le lendemain, ce que seul j'ignorais [1].

7 avril. — Le mercredi. Bal au Palais national. Une commission vint me chercher à huit heures et demie. Tout le monde était arrivé. Les honneurs militaires. Le palais illuminé au dedans et au dehors, jusque sur les marches du grand escalier. Joli coup-d'œil que cette cour carrée, entourée sur trois côtés d'une double galerie... Du reste, tout le palais est charmant d'architecture et d'appropriation.

Et dire qu'il avait été décidé qu'on y mettrait le feu si les flibustiers venaient à San-José. L'héroïsme simple est partout.

11 avril. — Le dimanche suivant, nouveau bal. Anniversaire de la bataille de Rivas où les Costa-Riciens ont perdu

[1] Le hasard fait qu'un voyageur américain, M. Thomas Francis Meagher, qui venait d'arriver à San-José, fut invité à ce bal et en fit une longue mention dans une revue de New-York, où, avec des vues du pays, de la ville et du palais du gouvernement, il publia jusqu'à la traduction en anglais de l'invitation imprimée, « en l'honneur du señor Belly » et une gravure intitulée : *M. Belly au bal*, et qui le représente au moment où il est présenté à Mme Mora. Le reporter du Nord raille, mais tout ce qu'il dit marque l'importance que les deux partis attachaient à ce voyage.

Digitized by Google

600 personnes, l'élite de leur jeunesse, la fleur de ceux qui avaient répondu, au nombre de 3,000, au coup de canon tiré sur la place de San-José. Toasts enthousiastes !

— Visite dans la campagne. Magnifique. Autour des maisons, partout, un bien-être qui croît d'heure en heure. Des villages tirés au cordeau, de grandes allées vertes à perte de vue, bordées de palmiers, de cactus, de tamariniers, quelquefois de buissons de roses, et derrière, des plantations de café, de cannes à sucre et de bananiers. C'est un ravissement perpétuel que de parcourir ces belles allées.

. . . . . .

La négociation allant bien, le président Mora se décide à partir, et les ordres sont donnés pour que ses aides de camp l'accompagnent.

. . . . . .

Le costume des femmes se compose uniformément d'une jupe et d'une chemise décolletée et très ouverte, exactement comme la première toilette d'une Européenne qui se lève. Les Costa-Riciennes ont donc toujours nus, chez elles, les bras, les épaules et la plus grande partie de la gorge. L'usage du corset leur est inconnu. Quelques dames seules en portent, mais celles-là s'habillent à l'européenne, le chapeau excepté, qui se remplace par un châle, à la place du rebozzo. De plus, comme toutes les femmes, et quelquefois aussi les dames, se tiennent le soir, après la grande chaleur, sur le pas de leur porte, assises sur la plus haute marche de leur escalier, toutes les richesses du corsage sont facilement visibles pour ceux qui passent, et les Costa-Riciennes ne sont nullement fâchées qu'on les regarde avec une attention qui témoigne de leur beauté.

Cette beauté est très réelle, et le costume y ajoute un attrait extrêmement vif. Elles ont une coquetterie particulière qui résulte même de ce costume. Comme elles ne sortent qu'enveloppées de leur rebozzo, qui leur sert à la fois de coiffure, de corsage et de mantille, si elles rencontrent un homme qui leur plaît, elles entr'ouvrent le rebozzo, sous prétexte de l'arranger, et elles laissent entrevoir ainsi toute la splen-

Digitized by Google

deur de leur gorge. C'est une apparition qui produit toujours son effet.

Cependant les mœurs sont très pures dans la ville. Toutes les femmes s'occupent exclusivement de leur intérieur et l'on ne cite pas une seule femme dont la conduite soit répréhensible. Une femme mariée ne se croit presque plus le droit d'aller au bal.

Il est vrai qu'il n'en est pas toujours de même à la campagne. Mais les femmes sont si belles et les costumes si attrayants!

Le revers de la médaille, c'est que les femmes ne savent rien. J'ai vu des filles de Français ne pas savoir un mot de la langue de leur père. On ne peut leur arracher une parole de conversation, et elles s'enfuient quand paraît un étranger.

J'ai trouvé tous les hommes importants très timides, particulièrement la famille Mora. Nos sous-chefs de bureau ont plus d'aplomb et plus de morgue que M. Calvo, qui est ministre de l'intérieur depuis trente ans et qui représente la tradition vivante du pays. Lui et un autre ministre, M. Corazzo, n'ont voulu laisser à personne le soin de me donner des notes écrites sur toutes les questions qui m'intéressaient. Il en a été de même de tous les autres.

La timidité paraît être une qualité ou, si l'on veut, une disposition d'esprit national. C'est le seul peuple qui se sente à l'état d'infériorité et qui craigne la comparaison avec les nations européennes. Mais ce peuple, si humble dans ses relations, devient un lion quand on touche à ses droits et qu'on insulte à son drapeau.

Au Nicaragua, au contraire, on se croit naïvement supérieur au reste du monde, et on signe des traités humiliants, on éternise la guerre civile et on ne sait défendre ni le territoire, ni les intérêts, ni l'honneur national.

Quand j'ai quitté San-José, tout le monde m'a dit ceci : « Vous n'avez pas été ici très heureux. Mais ce que vous allez voir vous fera regretter Costa-Rica. Vous ne trouverez nulle part dans le centre-Amérique l'ordre, la politesse, la sécurité, la bienveillance et les ressources de toute nature

Digitized by Google

que nous possédons. Si nous sommes des sauvages à l'égard des nations européennes, nous sommes des raffinés à l'égard du Nicaragua. Vous regretterez nos hôtels, notre cuisine provisoire si mal faite, notre service, nos arts et notre organisation. »

Tout le monde est si à son aise qu'on ne trouve pas de domestiques. C'est la plainte de toutes les familles aisées, de ne pouvoir obtenir ni cuisinière, ni ouvrière, quelque prix qu'on y mette. A la moindre observation faite de la manière la plus polie, une cuisinière répond :

« Je m'en vais. »

Et elle s'en va.

Il est de règle d'ailleurs chez elles qu'elles ne doivent pas rester plus de trois mois dans une maison. De sorte que, quand elle est à peu près formée par une maîtresse de famille, elle va porter ailleurs ses talents.

Rien n'accuse plus le bien-être général que cette absence à peu près absolue de bras et de domestiques, malgré le haut prix de toutes les journées. Pour parler le langage économique, il y a beaucoup de demandes et peu d'offres.

Cependant Costa-Rica est, sans contredit, au point de vue financier, l'État le mieux organisé de toute l'Amérique latine. Il est le seul État de l'Amérique centrale qui ait payé, à l'heure de l'échéance, sa part de la dette commune. Ses ressources résultent du monopole du tabac, de celui de l'alcool et des douanes de Punta-Arénas et du Sarapiqui.

L'honnêteté est si générale que, pour le transport des cafés à Punta-Arénas, les expéditeurs prennent les premiers venus qui se présentent, sans leur demander leur nom, sans savoir d'où ils viennent ; ils leur confient le chargement, les payent souvent d'avance, et il n'est jamais arrivé qu'il se soit perdu un grain de café.

Tous les Costa-Riciens sont bons, mais le président Mora est le meilleur du Costa-Rica. J'ai vu des femmes pleurer en racontant ses actes de bonté vis-à-vis d'hommes qui l'avaient attaqué de la manière la plus violente. Cette bonté touchante lui fait un caractère à part, sans équivalent sur aucun trône.

Digitized by Google

Aussi est-il adoré par tous ceux qui n'ont pas des griefs personnels contre tout gouvernement. On l'appelle dans l'intimité don Juanito, ou simplement Juanito.

Sa femme, qui fait faire des robes de soie brochée à chaque bal et qui rivaliserait avec nos élégantes, est chez elle aussi bonne que lui. Elle n'a jamais voulu partager les honneurs qui lui étaient rendus comme chef de l'État et elle s'assiérait volontiers sur le pas de sa porte, comme toutes les autres, si sa maison n'avait pas un étage supérieur où elle se tient d'ordinaire... Elle se nomme Inès et tous les voisins et amis l'appellent Inésita. Sa figure est la grâce et la bonté mêmes [1].

— Les cultures du pays ne ressemblent en rien à celles d'Europe. Avec elles, le sol n'est jamais dénudé, si ce n'est dans les prairies, qu'on appelle là-bas des savanes, et dont la principale, placée aux portes de la ville et coupée à angles droits par une large promenade plantée d'arbres en forme de croix, est aussi grande que notre Champ-de-Mars [2] et sert de rendez-vous à toute la république aux fêtes de novembre.

De toutes ces cultures, la plus agréable et la plus charmante est celle du café. Rien de merveilleux comme cet arbuste en fleurs sur des étendues immenses. On l'espace de neuf pieds dans tous les sens. Il donne une fleur blanche comme le jasmin, et tellement serrée sur son feuillage vert, qu'un seul arbuste donne quelquefois vingt livres de café. Aussi le rendement est-il au moins de 18 p. c. et deux récoltes payent la valeur de la propriété. Le pays doit une extrême reconnaissance à M. Mora, pour avoir généralisé cette culture.

A chaque pas qu'on fait dans la ville ou dans la campagne,

[1] L'auteur a raconté avec l'émotion d'une grande estime l'histoire du président Mora, son administration sage pendant dix ans, son héroïsme éclairé dans « la guerre sainte » contre Walker, son exil après un guet-apens nocturne (14 août 1859), sa mort cruelle enfin, fusillé par ses ennemis politiques, après sa rentrée au pays à main armée contre les usurpateurs (30 septembre 1860). Voir *A travers l'Amérique centrale*, t. I, chap. V et VI.

[2] Dont elle porte le nom. (Th.-Fr. Meagher.)

Digitized by Google

on rencontre un nom historique : c'est le général Salazar, qui a été président du Guatemala et de San-Salvador; c'est M. Costo, c'est M. Aguilar, ce sont les fils de M. Pinto, qui a fait fusiller Morazan, c'est le général Melo, le réfugié de la Nouvelle-Grenade. Les révolutions ont été si fréquentes et le pouvoir a passé par tant de mains, qu'il n'y a presque pas une famille un peu à son aise qui ne compte des ministres ou des présidents dans son sein.

Les Français établis à San-José n'ont supporté aucune des charges de la guerre. Au début, ils s'étaient réunis chez l'un d'eux et avaient ouvert une souscription de 100,000 francs à peu près. Le gouvernement ne leur a pas demandé l'argent de cette souscription. Plus tard, les besoins devinrent plus urgents; le gouvernement usa de son droit rigoureux en frappant tout le commerce d'un impôt extraordinaire de six réaux par sac de café exporté, au lieu des deux réaux ordinaires. Les commerçants, parmi lesquels se trouvaient nos Français, offrirent de se racheter de cette charge par un prêt. Le gouvernement accepta le prêt à 2 p. c. par mois. On voit que le commerce costa-ricien faisait payer ses services. A ces conditions, l'impôt ordinaire de deux réaux fut rétabli. Encore cet impôt a-t-il pour destination expresse l'entretien de la route de Punta-Arénas, qui sert au transport des sacs de café, et il n'en a jamais été distrait un *medio* pour un autre usage. Y a-t-il beaucoup de gouvernements qui se montrent aussi accommodants?

Or, pendant que ceci se passait à Costa-Rica, où il s'agissait pourtant du salut commun, Walker faisait jeter en prison les Français du Nicaragua qui ne lui livraient pas toute leur fortune, et allait jusqu'à les faire assassiner par ses bandits après les avoir dépouillés.

Le courage est tellement naturel aux Costa-Riciens, que tous ceux (150 environ) qui ont été fusillés sous Caribo, jeunes gens ou vieillards, pour avoir trempé dans quelque complot contre lui, sont morts le sourire sur les lèvres. Plus tard, quand Morazan, à son tour, a été envoyé à la mort par Pinto, il s'est rendu sur la place la cigarette à la

Digitized by Google

bouche, et personne n'aurait cru que c'était lui qu'on allait fusiller.

La séance du Congrès où la guerre fut déclarée a été magnifique d'entrain. La salle était encombrée par la foule des Costa-Riciens. On n'a pas discuté s'il fallait se battre, il n'a été question que des moyens qu'on emploierait pour avoir l'argent nécessaire. A la fin, un membre offrit de donner au gouvernement un secours considérable. Un autre membre en fit autant. Dans l'assemblée qui entourait le Congrès, plusieurs personnes se lèvent, l'élan devient général; le noyau de la guerre était trouvé. Pour la généraliser, on donna la dictature à M. Mora, et le lendemain, un coup de canon annonçait à la république entière que le pays réclamait le dévouement de ses enfants. Le lendemain, il y avait 3,000 hommes sur le Champ-de-Mars. Ils avaient quitté leur famille et leurs travaux les plus impérieux pour répondre à l'appel du gouvernement et ils ne demandaient que des fusils pour marcher. Dans ces 3,000 hommes, il y avait l'élite de la jeunesse costa-ricienne et les plus grands noms de la république.

— Le plus singulier de cette organisation, c'est que tout le monde est négociant ou producteur de café, et souvent l'un et l'autre à la fois. Les généraux, les ministres, les consuls, les médecins, les avocats, les juges même ont un comptoir et des magasins où ils vendent eux-mêmes tous les produits de l'industrie européenne; c'est dans un magasin où j'achetais un parapluie que j'ai vu pour la première fois M. Castro, le président décoré par Napoléon III. C'est le général Salusy qui m'a vendu le panama que j'ai porté depuis au Nicaragua. Le président lui-même a longtemps fait du commerce en même temps que du café. J'ai souvent visité un ancien ministre au milieu de ses vases de porcelaine entassés sur le parquet. Celui qui n'est que ministre ou général n'est rien, parce que sa position ne lui donne pas de fortune, tandis que le commerce en donne à tout le monde.

Les fortunes de 50,000 à 500,000 piastres sont très communes, même dans les campagnes, ce qui n'empêche pas leurs possesseurs de marcher pieds nus. Le plus pauvre

Digitized by Google

possède une maison, un cheval et au moins un capital de 1,000 piastres.

Dans d'autres républiques, comme au Pérou, au Chili, etc., il y a un plus grand nombre d'hommes instruits et supérieurs, mais il n'y a nulle part en Amérique une population en général plus sage, plus laborieuse, plus loyale, plus honnête et plus digne d'intérêt. Il y a plus de sécurité dans toute cette république, sans gendarmes et sans autorités, qu'il n'y en a à Paris sous la protection d'une formidable police. De mémoire d'homme, on n'a entendu parler à Costa-Rica d'une tentative d'assassinat ou de quelque crime grave de cette espèce. San-José est gardé par 30 soldats qui, la nuit, se tiennent aux angles de chaque rue comme nos policemen et qui sont remplacés le lendemain par d'autres soldats.

Ils reçoivent deux réaux pour ce service, le seul qu'on fasse dans la république, à l'exception des gardes d'honneur du président, du général et du Congrès.

FÉLIX BELLY.

Digitized by Google

LE LANGAGE DES OISEAUX

Il n'est pas rare du tout, et le fait ne peut guère nous étonner, que nous rencontrions dans la langue actuelle des expressions et des manières de parler qui reposent sur des conceptions antérieures. Le dictionnaire d'une langue est, à toute époque de l'histoire, une image fidèle de la somme d'idées qui se meuvent dans l'esprit d'un peuple; il est constamment soumis à un mouvement ascendant et descendant qui est en rapport avec l'histoire des vocables, et suit toujours de près le développement intellectuel de la nation. Le terme nouveau naît avec la chose nouvelle; il disparaît avec elle. Une liste de vocables morts est, d'après cela, une image de la civilisation antérieure.

Il y a, cependant, à une époque quelconque dans l'histoire d'une langue, toujours une quantité considérable de termes qui, tout en n'ayant plus leurs racines dans les idées du peuple, montrent encore une certaine vie: ils ne sont pas complètement morts, mais le processus, d'après lequel ils sont condamnés à disparaître, suit son cours; ils sont encore usités, sans être compris le plus souvent, l'idée qui les fit naître n'existant plus. Ce sont pour ainsi dire des formes *pétrifiées,* qui ne disparaissent pas complètement, mais qui, après un certain temps, seront reléguées définitivement dans le musée d'antiquités de la langue. Leur usage est, dans l'état actuel des choses, très limité. Ces fossiles sont nombreux surtout parmi les proverbes et dictons; cette catégorie de faits linguistiques montre une vie très dure,

Digitized by Google

à cause de leur affinité avec l'âme populaire, où l'esprit conservateur est plus vivace que dans les autres couches de la société. Les proverbes et dictons se distinguent par leur caractère stéréotypé : ils se présentent sous telle ou telle forme, et n'ont plus de raison d'être dès qu'on y change un détail.

Nous désirons, dans cette étude, examiner une de ces expressions. Elle nous est connue à tous depuis notre enfance, cet âge d'or où nous écoutions avec une attention soutenue les contes de la grand'mère, qui se passent toujours *dans le temps où les animaux parlaient*. Le *langage des oiseaux* appartient également à la conception qui donna naissance à la phrase citée.

Les deux expressions, sous leur forme stéréotypée, nous sont encore communes, mais on ne songe plus guère à leur signification ni à leur dérivation. Nous essayerons de montrer jusqu'à quel point elles reposent sur des conceptions acceptées avec foi antérieurement. Il ne nous semble nullement risqué d'admettre qu'à un certain moment de notre développement, ces dictons ne consistaient pas en simples sons, comme c'est le cas actuellement pour nous, mais exprimaient une idée, qui faisait partie de la somme d'idées de la foule.

Un fait qui doit nous frapper tout d'abord, c'est que la première de ces expressions sert d'une manière si générale d'introduction à nos contes occidentaux; et nous possédons des témoignages, remontant au xe siècle, qui prouvent qu'on l'employait déjà au moyen âge comme expression constante : *En ce tans que les bestes parloient; quando le bestie parlavano* [1].

On sait que nos traditions actuelles — et les proverbes et expressions le sont au premier titre — doivent être considérées comme la *science* d'autrefois; nous basant sur ce principe, nous croyons pouvoir conclure que tout l'Occi-

[1] Rochholz, *Alemannisches Kinderlied und Kinderspiel aus der Schweiz*, p. 66.

Digitized by Google

dent acceptait la croyance à une « langue des animaux ».

Nous étonnerons peut-être le lecteur, mais parmi les naïves populations rurales, on trouve encore beaucoup de personnes, croyant non seulement que les animaux se comprennent entre eux, mais même convaincues qu'ils possèdent un véritable langage. Cette croyance, nous l'avons personnellement trouvée fermement enracinée chez beaucoup de campagnards.

Au reste, cette idée est-elle si baroque? Quand nous voyons que des savants comme sir John Lubbock découvrent chez de petits animaux comme les fourmis tant d'intelligence, qu'ils concluent à l'existence d'une langue parmi celles-ci, peut-on trouver ridicule que la foule croie à l'existence d'un temps où les animaux parlaient?

Sous plus d'un rapport, l'animal était anciennement mis sur le même pied que l'homme, ainsi qu'il sera montré plus tard. Cette confusion entre l'animal et l'homme, oui, entre l'animé et l'inanimé en général, cet animisme étendu, se retrouve chez tous les peuples primitifs et, comme survivance, parmi nos classes arriérées et dans le monde des enfants. L'enfant, comme on sait, se venge de la chaise ou de la table contre laquelle il se heurte.

Cette manière d'envisager la nature a laissé des traces dans notre civilisation : elle créa le genre littéraire de la fable d'animaux; et la preuve que celle-ci était fort en honneur parmi les races germaniques et dans tout l'ouest de l'Europe, est fournie par le *Roman de Renart,* cette floraison si riche de l'épopée animale.

Ainsi, longtemps on ne fit pas de différence entre l'homme et l'animal; les animaux, dans la mythologie germanique, étaient les compagnons inséparables des dieux. Le loup et le corbeau appartenaient à la maison de Wodan; et quand on jette des miettes de pain aux oiseaux, « pour qu'ils ne fassent pas de dégâts dans les champs », c'est un sacrifice, offert aux dieux pour les dons qu'ils ont généreusement accordés [1].

[1] Simrock, *Deutsche Mythologie,* p. 500.

Digitized by Google

Avec les oiseaux, l'antiquité vivait sur un pied encore plus familier qu'avec les quadrupèdes; à cause de leur grande agilité, ils paraissaient probablement être plus rapprochés du monde des esprits que les autres animaux. Les métamorphoses en animaux, surtout en oiseaux, sont fréquentes en mythologie, et, d'après une conception sémitique que nous nous sommes assimilée, l'esprit populaire se créa des *anges ailés*.

Le moyen âge accordait positivement une *âme* aux animaux. Nous avons un reste de cette croyance dans les légendes où Satan, architecte, n'obtient qu'une *âme d'animal* au lieu d'une *âme d'homme*. Cette légende, qui s'est localisée en différents endroits, raconte comment le diable accepta de construire une église ou un pont, à condition que l'âme du premier qui se présenterait lui appartînt. On chasse dans l'église ou sur le pont un animal quelconque, un loup ou un chien, et Satan est dupé. D'un autre côté, certains animaux ont leur patron protecteur au ciel tout comme les hommes : le porc se trouve sous la protection spéciale de saint Antoine; le cheval, sous celle de saint Étienne, etc.

Comment il se fait que les animaux ne parlent plus actuellement, le peuple, tant que nous sachions, ne l'explique pas.

La mémoire populaire conserve cependant le souvenir de cas dans lesquels les animaux ont parlé, et ce pour dévoiler l'avenir.

Valère Maxime (I, 6) raconte que le bœuf de Cneus Domitius s'écria : *Cave tibi, Roma,* lorsque la ville, engagée dans les guerres puniques, fut près de sa perte. De même, lorsque les flagellants parcouraient l'Allemagne, les bestiaux, à Erstheim en Alsace, ont parlé dans leurs étables.

Il y a une croyance populaire, répandue dans tout l'Occident, qu'on doit mettre en rapport avec les faits cités. On dit encore actuellement en Flandre que dans la nuit de Noël, à minuit, les animaux sont tous debout dans l'étable. Dans le Limbourg, cette tradition s'est conservée plus complète : ici, le bœuf « se met debout à minuit et parle avec les autres animaux dans l'étable ».

Digitized by Google

Il y a d'anciennes gravures qui représentent la naissance du Christ, sur lesquelles les cris des animaux, traduits en langage humain, doivent annoncer le fait mémorable. Le coq qui se trouve sur une poutre chante : *Christus natus est!* Le bœuf mugit : *Ubi!* tandis que l'agneau répond en bêlant : *Bethlehem!*

Cette tradition n'est pas complètement éteinte ; nous la retrouvons dans le Limbourg, comme traduction des cris des animaux [1].

Nous trouvons un exemple très curieux de l'égalité entre l'homme et l'animal dans le *Katzenrecht*, qui a existé à Zurich jusqu'en 1780, d'après lequel les méfaits contre les animaux étaient punis; il fut exercé jusqu'en 1764 [2]. Réciproquement, les animaux qui se rendaient coupables de crimes envers les hommes étaient exécutés à leur tour. Les condamnations d'animaux ne sont pas rares du tout. Je n'en citerai qu'un seul exemple, qui est resté célèbre dans les annales de la jurisprudence : En 1474, un coq fut condamné à Bâle pour avoir pondu un œuf. Le 4 août de la même année, il fut décapité sur la place publique, et le procès verbal rapporte, avec une simplicité éloquente, que le bourreau trouva dans le corps de l'animal encore deux autres œufs semblables, qui furent brûlés publiquement [3]. Le délit méritait effectivement une répression sévère : le moyen âge était convaincu que l'œuf de coq produisait le basilic.

Dans les contes populaires, la différence entre l'homme et l'animal existe encore moins qu'ailleurs. Non seulement ils ont le don de la parole en commun, mais l'animal a même un plus grand pouvoir que l'homme, et les épreuves qui sont généralement imposées dans le conte sont accomplies par le héros, le plus souvent grâce au secours d'animaux.

Si nous pénétrons plus avant dans le domaine du conte,

[1] Voir *'t Dâghet in den Oosten* (Hasselt). 1886 (I, 86).

[2] Rochholz, *o. c.*, p. 72.

[3] Meyer, *Der Aberglaube des Mittelalters*, p. 73. Pour d'autres exemples, voir *Gartenlaube*, 1886, p. 802.

Digitized by Google

le langage des animaux est souvent distingué dans le langage des chiens, le langage des grenouilles et le langage des oiseaux [1].

Seul, le dernier est mentionné d'une manière plus détaillée. Les oiseaux semblent s'être toujours préoccupés du sort des hommes plus que les autres animaux. De toute antiquité, on essayait de déchiffrer l'avenir par leur vol, comme c'était le cas chez beaucoup de peuples.

C'est pourquoi ils occupent dans les croyances populaires une place plus importante que le reste du monde animal. L'idée que quelqu'un qui a appris à comprendre le langage des oiseaux a acquis une science supérieure, existe généralement dans le folklore. Ce rôle important est un trait particulier de la mythologie populaire; il trouve sans doute son origine dans l'étroite communauté qui existait entre le monde ailé et les dieux.

Dans le conte germanique, les exemples, où il est parlé de personnes ayant appris le langage des oiseaux ou des animaux, ne sont pas du tout nombreux. Dans quelques-uns [2], le conteur ignore la manière dont le héros a acquis cette science, une preuve que le mythe en question s'est éteint déjà pour une bonne partie auprès des classes du folklore.

Dans le folklore flamand, le mythe du langage des oiseaux paraît avoir disparu complètement. Un seul conte flamand [3] mentionne un héros qui comprend le langage des animaux; on n'explique pas comment il y est arrivé.

Seul chez Grimm (*K. u. H.*, n. 17) le héros apprend le langage des oiseaux en mangeant un *serpent blanc*. Une légende allemande [4] rapporte le même fait.

Dans les deux derniers cas, les croyances germaniques se rapprochent du folklore d'autres races, et s'accordent avec

[1] GRIMM, *Kinder- und Hausmärchen*, n. 33.

[2] GRIMM, *K. u. H.*, n. 33; CRANE, *Italian popular Tales*, p. 161; HAHN, *Griech. u. Alban. Märchen*, n. 33.

[3] J. W. WOLF, *Deutsche Märchen und Sagen*, n. 4.

[4] GRIMM, *Deutsche Sagen*, I, 132.

Digitized by Google

le caractère que le mythe du langage des oiseaux présente dans l'histoire. Chez les races étrangères, les exemples sont moins rares que chez les Germains; notamment chez les Slaves et les Mongols. Les Bulgares ont un conte très curieux, dont voici le commencement en résumé [1] : Un jour, un berger voit un serpent en danger de mort sur un arbre en feu. Il le sauve, et le serpent le conduit auprès de son père, l'empereur des serpents, qui apprend au jeune homme le langage des oiseaux en lui crachant dans la bouche, après quoi le berger lui rend sa politesse.

Cette histoire est également connue en Finlande presque sans différence [2].

En remontant à une époque plus ancienne dans l'histoire du folklore, nous retrouvons ce mythe dans la tradition héroïque des Germains et des Grecs.

Dans la tradition héroïque germanique, Siegfried tue le dragon, c'est-à-dire un monstre de l'espèce des serpents ; il cuit sa chair dans une marmite, se brûle la main au mets et la met dans la bouche pour calmer la douleur. Immédiatement après, il entend deux oiseaux dans le voisinage s'entretenir au sujet des mauvaises intentions que le géant Mimir nourrit contre lui [3].

Dans l'Edda, Sigurd tue le dragon Fafnir et cuit le cœur de celui-ci. Ainsi que Siegfried, il se brûle la main et la met dans la bouche. Il apprend des aigles que Regin en veut à sa vie [4].

L'Edda rapporte encore de Gudrun qu'elle avait mangé du cœur de Fafnir, et comprenait également le langage des oiseaux [5].

Dans la tradition grecque, l'histoire de Melampus appartient à ce cycle de contes. Devant sa maison se trouvait un chêne, habité par des serpents. Son serviteur les tua un jour

[1] Krauss, *Sagen und Märchen der Südslaven*, I, n. 97.
[2] Emmy Schreck, *Finnische Märchen*, n. 6.
[3] Hahn, *Sagwissenschaftliche Studien*, p. 346.
[4] Simrock, *die Edda*, p. 180.
[5] Simrock, *ibid.*, p. 203.

Digitized by Google

et les brûla; Melampus alors prit leurs jeunes et les éleva. Par reconnaissance, les jeunes serpents lui léchèrent les oreilles, et dès ce moment il comprenait le langage des oiseaux [1].

Nous citerons encore le témoignage suivant de Pline (10, 49) : « Démocrite, dit-il, a fait connaître des oiseaux dont le sang mélangé produit un serpent; celui qui en mange comprendra les conversations des oiseaux » (*quarum confuso sanguine serpens gignatur, quem quisquis ederit, intellecturus sit alitum colloquia*) [2].

Saxo Grammaticus, un chroniqueur danois du XIIe siècle, rapporte également que l'emploi d'un aliment, préparé avec la bave de deux serpents noirs, donna à Erich, fils de Regner, la connaissance de toutes les sciences, ainsi que l'intelligence des animaux sauvages et apprivoisés [3].

Dans une légende écossaise encore, on acquiert la science des choses surnaturelles en mettant le doigt dans le jus d'un serpent blanc, qu'il faut cuire devant le feu [4].

Un autre conte allemand de la Hesse fait dépendre cette science d'un anneau qu'il faut mettre dans la bouche [5].

Dans la tradition celtique, le mythe prend une autre forme : ici, ce sont des plantes qui possèdent des vertus merveilleuses. H. de la Villemarqué, dans son *Barzaz Breiz* (I, 19), mentionne six plantes qu'un nain fait cuire; ainsi que Siegfried, il se brûle la main et la met dans la bouche : aussitôt il connaît tous les secrets de la science [6].

Ici on ne parle pas du langage des oiseaux. Notre roman moyen-néerlandais *Carel en Elegast* fournit un autre

[1] HAHN, *o. c.*, p. 236.

[2] GERVAS. VON TILBURY (Ed. Liebrecht), p. 155.

[3] GERVAS. VON TILBURY, *ibid.*

[4] GRIMM, *K. u. H.*, n. 17, note.

[5] WOLF, *Deutsche Hausmärchen*, p. 148. Il faut remarquer que partout le serpent, sa chair ou son sang, doit être mis en communication avec la *salive;* l'anneau également. Ceci doit être rattaché à la vertu merveilleuse de la salive.

[6] GERVAS. VON TILBURY, p. 155-156.

Digitized by Google

exemple où la connaissance en question est donnée également par une plante :

Elegast conde behindechede
Die hi dede te menigher stede :
Hi nam een cruut uut enen vate,
Dat daer na was te ghemate,
Ende deet binnen sinen mont;
Die sulc een hadde, hi verstont
Dat hanen craien ende honde bilen.

(V. 763, Ed. Jonckbloet.)

« Elegast connaissait des artifices qu'il exerçait en maint endroit; il prit une plante hors d'un vase qui se trouvait près de lui et la mit dans sa bouche. Celui qui avait une telle plante comprenait ce que les coqs chantent et ce que les chiens aboient. »

Il est probable que ce trait de notre littérature du moyen âge doit être ramené à des influences celtiques.

En général donc, le *serpent* apparaît dans le mythe que nous examinons ici comme une partie essentielle. Dans le domaine germanique, il est plus spécialement *blanc*. Jusqu'à nos jours, la superstition suivante s'est maintenue en Bohême :

Si l'on veut comprendre le langage des oies, il faut couper la tête à un *serpent blanc*, la fendre, y cacher un pois et l'enfouir dans la terre ; il viendra une plante de pois, et celui qui en mangera la première pousse, comprendra le langage des oies [1].

Le pouvoir supérieur qui paraît, d'après tout ce qui précède, être attribué à la *couleur blanche*, ne me semble pas être dû au hasard.

Le blanc a toujours été la couleur qui a le plus impressionné l'imagination de l'homme. Encore aujourd'hui, il existe beaucoup d'usages, qui ne s'expliquent que par le rôle prédominant que l'homme primitif accordait à la couleur blanche.

[1] Wuttke, *Der deutsche Aberglaube*, § 468.

Digitized by Google

Le blanc est encore un signe de solennité ; c'est la couleur du vêtement chez le prêtre et la fiancée ; le blanc est porté par les rois. La cravate blanche et les gants blancs sont connus. Le blanc est quelquefois encore la couleur de deuil, comme dans l'Engadine [1] et chez les indigènes de Suriname. Quand on voit en songe quelque chose de blanc, c'est un présage de mort [2].

Le cheval de Wodan, *Sleipnir*, est blanc. Nous le retrouvons avec cette couleur chez son successeur le *Chasseur sauvage* et chez les saints à cheval de l'Église chrétienne : saint Martin, saint Nicolas et d'autres.

Le cheval blanc a toujours été en grand honneur ; monter un cheval blanc était le privilège des dieux, des rois et des héros. Dans l'ancien droit germanique, il est très souvent mentionné [3].

Sleipnir, dans la christianisation, devint le *cheval fantôme*, qui apparaît en tant d'endroits pendant la nuit. Il est quelque peu étonnant que, lors de la transformation du paganisme dans le christianisme, *Sleipnir* ne soit pas devenu le cheval du diable. La raison en est, sans doute, qu'on assigna à celui-ci le *noir*, comme étant la couleur du royaume des ténèbres, où il trône en maître.

Il y a quelques particularités propres à la Flandre que nous croyons pouvoir ramener à cette conception : se trouve-t-on dans une voiture attelée d'un cheval blanc, l'on dit qu'« on va à Gheel » ; à Bruxelles, on dit qu'« on va à Uccle ». Ces dictons se rapportent, comme on sait, à des établissements d'aliénés qui se trouvent dans les deux communes citées. Nous serions disposé à y voir des dictons, inventés pour jeter le ridicule sur un objet appartenant à la religion antérieure de nos ancêtres, et auquel on rendait encore honneur au moyen âge.

N'aurions-nous pas un reste de ce fait dans le privilège

[1] Rochholz, *Deutscher Glaube und Brauch*, I, p. 138.

[2] Wuttke, *o. c.*, § 46. Cette superstition est encore répandue généralement en Flandre.

[3] Grimm, *Rechtsalterthümer*, p. 548.

Digitized by Google

dont le cheval *à pattes blanches* jouissait précédemment? Il pouvait, le fait est rapporté souvent par nos historiens, entrer librement, sans payer d'impôt, dans toutes les villes flamandes. Les habitants d'Alost possédaient au moyen âge le même privilège et reçurent pour cette raison le sobriquet de *witvoeten* (pieds blancs).

L'expression néerlandaise : *Met iemand op een witten voet staan*, pour dire : *être en bons termes avec quelqu'un*, a probablement la même origine.

Comment le mythe du langage des oiseaux a-t-il pu naître ?

Carl Meyer, professeur à l'université de Bâle, dans son excellent ouvrage sur les superstitions du moyen âge [1], est d'avis que ce mythe trouva son origine dans l'observation que quelques oiseaux, et surtout le corbeau, apprennent à imiter certaines paroles humaines.

Nous savons, en effet, qu'on s'amusait déjà au moyen âge à faire prononcer quelques mots à des oiseaux. Nous avons à ce sujet des témoignages nombreux. J. Zingerle en a recueilli beaucoup dans les anciens auteurs allemands, concernant l'étourneau, la pie et le perroquet [2].

Le conte de l'oiseau parlant, qui tient son maître au courant de ce qui se passe chez lui pendant son absence, est connu chez beaucoup de peuples. Gervasius de Tilbury le mentionne déjà ; ici, c'est un corbeau : cet oiseau, comme on sait, possède plus que les autres le don de prédire et de révéler les choses cachées [3]. La même histoire, quoiqu'elle ne soit pas encore notée, existe en Flandre, sous la forme d'une chanson.

Il n'est pas admissible qu'un fait qui n'appartenait certes pas aux événements de tous les jours, ait pu donner naissance à des conceptions mythologiques. Tout ce qui pouvait en

[1] *Der Aberglaube des Mittelalters*. Bâle, 1884, p. 79.

[2] ZINGERLE, *Das deutsche Kinderspiel im Mittelalter*, p. 15.

[3] GERVAS. VON TILBURY, p. 95; voir encore CLOUSTON, *Popular Tales and Fictions*, II, 196.

Digitized by Google

résulter, c'était une restriction apportée à l'idée première : le langage des *animaux* pouvait ainsi devenir le langage des *oiseaux*. L'imagination populaire, du reste, s'appuyait en cela sur la nature, qui accorda aux oiseaux un organe plus parfait qu'aux autres animaux. Cela explique pourquoi, dans les contes, il est parlé plus souvent du langage des oiseaux. Ajoutez-y que les oiseaux occupent dans l'esprit de l'homme primitif une place plus importante que le reste des animaux, et vous comprendrez comment la conception première a pu subir une restriction.

Meyer n'essaye pas d'expliquer comment il se fait que le langage des oiseaux est toujours mis en rapport avec le *serpent*, et ce point, nous semble-t-il, est la question importante.

Plus nous remontons dans l'antiquité, plus le mythe se dessine nettement et plus il se rapproche de la même conception chez des peuples qui sont certainement restés plus près des origines que les Germains. Nous croyons pouvoir conclure de tout ce qui précède, que le mythe du langage des oiseaux appartient au *culte du serpent*. Si nous mettons ce mythe en rapport avec les idées répandues au sujet du serpent, la raison, pour laquelle cet animal était censé posséder une plus haute sagesse, s'en dégage assez clairement : il est bien entendu que dans ces recherches, nous ne pouvons pas arriver à trancher une question d'une manière décisive, et le folklore comparé, comme la mythologie, est un domaine où il faut souvent se contenter de conjectures plus ou moins probables.

Il ne nous semble ni possible ni nécessaire de ramener à une source orientale, avec l'école de la transmission littéraire, les contes où il est parlé du langage des oiseaux : le culte du serpent se présente comme trop universellement humain. Quoique tout vestige de ce culte ait disparu en Flandre, — et en Belgique, croyons-nous, — il n'est pas douteux qu'ici aussi, cette croyance n'ait appartenu à la religion primitive; mais nous n'en trouverons des traces que dans des légendes dont la signification n'est plus saisie actuelle-

Digitized by Google

ment. Cette disparition presque complète du mythe est due sans doute à la disparition presque complète de l'animal dans le pays.

« Mystérieux dans tout son être, d'une agilité surprenante sans membres, puissant et dangereux dans la forme la plus simple, petit et dominant cependant les animaux les plus forts par une attaque instantanée, généralement splendide dans la richesse de ses couleurs, attaquant subitement et sans bruit, le serpent est pour l'homme primitif un objet de crainte et est à ses yeux un être supérieur et puissant. » Wuttke résume dans ces termes la source de toutes les idées qui s'attachent au serpent, et indique fort bien l'origine des conceptions dont il est l'objet.

Parmi les animaux, c'est le serpent qui a été déifié le plus souvent. Le culte du serpent a existé, ou existe encore, tant dans l'Europe classique et barbare que chez les peuples non civilisés. Hérodote rapporte qu'à Athènes un grand serpent protégeait l'Acropole et qu'on lui offrait chaque mois des gâteaux au miel; le *genius loci* apparaît chez les Romains sous la forme d'un serpent; les Lombards adoraient une vipère d'or. Le serpent domestique des contes allemands, la *Hausunke*, est connu; il est considéré comme le génie protecteur de la maison. Il est doux et de dispositions bienveillantes, mais se montre rarement; il passe pour avoir soin des enfants et du bétail, et annonce les cas de mort dans la famille. Les Slaves se représentent le génie protecteur de l'homme sous la forme d'un serpent. Dans l'ancienne religion de l'Inde, il a occupé une place assez importante, et chez les Sémites, il y a également des faits qui prouvent que le culte du serpent a existé parmi eux. Beaucoup de races inférieures considèrent encore le serpent comme le siège d'une divinité. Dans le christianisme, il est regardé comme l'incarnation de l'esprit du mal. Le culte du serpent appartient au fétichisme animal, que nous trouvons répandu sur tous les points du globe [1].

[1] Cf. TYLOR, *Anfänge der Cultur*, II, p. 240 et suiv.; — SCHULTZE, *Der Fetischismus*, p. 214 et suiv.; — PESCHEL, *Völkerkunde*, p. 301.

Digitized by Google

Dans le folklore et la mythologie germaniques, le serpent est souvent mis en rapport avec les tombes des morts. Surtout la couleuvre à collier, très commune, a dû contribuer à renforcer ou à maintenir cette représentation. C'est plus spécialement celle-ci qu'il faut voir dans la *Hausunke* des contes allemands : la chaleur humide qu'elle recherche pour sa nichée l'attire surtout dans les maisons à la campagne. Qu'y a-t-il d'étonnant, dans un temps où l'on enterrait encore les morts, du moins certains morts, sous le sol de la chaumière, sous le seuil ou dans le terrain environnant la demeure, à ce qu'on mît en rapport l'apparition de la couleuvre avec les esprits des morts? Ainsi pouvait se développer la croyance que le serpent domestique était le génie de la maison et représentait l'esprit protecteur des ancêtres. Des auteurs allemands veulent reconnaître le serpent de la tombe dans le serpent Midgard, qui entortille le frêne Yggdrasyll dans la mythologie scandinave [1]. L'arbre et le serpent se retrouvent dans la mythologie hébraïque.

Le serpent de la tombe se transforma souvent dans les légendes du moyen âge en dragon. Celui-ci est représenté généralement par les poètes et les artistes sous la forme d'un lézard, auquel on a donné des ailes imitées de celles de la chauve-souris. Le dragon est quelquefois simplement un crocodile, comme à Mons; c'est un fait connu, que les voyageurs, depuis des époques très reculées, rapportèrent de l'Orient des peaux de crocodile comme des objets de curiosité [2].

Le serpent, représentant de l'esprit de la tombe, s'introduisit, sous sa forme chrétienne, dans les légendes du *tueur de dragon.* Ce n'est pas sans raison qu'on a vu dans ces légendes la lutte entre le christianisme qui s'imposait, et le paganisme qui se cramponnait à son culte de la tombe des ancêtres, placée sous la protection des dieux, laquelle devint

[1] Jul. Lippert, *Christentum, Volksglaube und Volksbrauch* (1882), p. 492.

[2] Jul. Lippert, *o. c.*, p. 493.

Digitized by Google

fréquemment dans la suite le centre de la vie populaire, où se tenait anciennement le repas en commun en l'honneur des morts et des dieux, et en connexion avec ces fêtes, l'assemblée du peuple, le marché et le tribunal.

L'Église chrétienne connaît comme tueurs de dragon saint Michel et saint Georges. Comment cette légende s'est localisée en différents endroits, voilà une autre question, qui a souvent pour noyau un fait historique, comme à Mons, où le combat entre saint Georges et le dragon a encore lieu tous les ans le dimanche de la Trinité.

L'existence du culte du serpent est, croyons-nous, suffisamment prouvée chez les Germains. Il pouvait facilement faire naître l'idée qu'on pouvait acquérir cette haute sagesse, qui appartenait au caractère sacré de l'animal, en mangeant de sa chair. Et rien, en effet, ne paraissait plus important à l'homme que la connaissance de l'avenir, que les oiseaux dans les contes dévoilent toujours à ceux qui comprennent leur langage.

Pour terminer, nous appellerons l'attention sur la manière dont des représentations de notre civilisation primitive se transmettent. L'idée fondamentale se perd généralement, et ne se laisse reconstituer que par une comparaison des fragments éparpillés et vivant séparément. Considérés à la surface, ils ne paraissent pas avoir de rapport entre eux; ici, nous retrouvons une partie comme superstition; là, sous la forme d'un conte ou d'une légende; ailleurs, un débris est devenu un dicton presque inintelligible. Ce n'est qu'en les comparant entre eux, que la signification de ces faits séparés se dégage, prouvant une fois de plus combien les survivances de la civilisation antérieure sont nombreuses dans la nôtre, et combien il est nécessaire, pour expliquer le présent, de remonter au passé. AUG. GITTÉE.

Digitized by Google

LE PATRONAGE ISRAÉLITE DE BRUXELLES [1]

Les arts, les métiers et l'apprentissage. — Souvent on a prétendu que les israélites se faisaient remarquer par leur répugnance pour le travail, par leur dégoût pour les arts, les métiers et les professions libérales. Il n'est pas d'assertion plus téméraire et moins fondée. Toujours ils ont tenu en honneur le travail; leurs livres saints en renferment d'irréfragables preuves [2]; chez eux, les plus célèbres des docteurs de la loi appartenaient à des familles d'humble origine, exerçant des professions manuelles, et étaient eux-mêmes pour la plupart de modestes artisans.

La croyance qu'il était des professions permises et d'autres défendues aux juifs était si générale que, en 1806, après leur émancipation civile et politique, la première assemblée des notables israélites fut interrogée sur ce point par les commissaires du gouvernement impérial. La réponse fut celle-ci : « Il n'est aucune profession interdite par Moïse à ses sectateurs; au contraire, le *Talmud* déclare que le père de famille qui n'enseigne pas une profession à son enfant l'élève pour la vie des brigands [3]. »

[1] Suite de l'étude sur la *Bienfaisance israélite à Bruxelles*, parue dans la livraison du 15 avril 1888.

[2] La Genèse ne dit-elle pas : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » — « Tu travailleras six jours et tu te reposeras le septième »? Les Psaumes, LXXVIII, 2, expriment la même pensée : « Nourris-toi du travail de tes mains, tu seras heureux et satisfait. »

[3] On trouve dans le *Talmud* cette franche déclaration : « Il est préférable de se faire équarrisseur que de se confiner dans l'oisiveté par un sentiment de fausse dignité. » Le *Talmud* ne rejette aucune profession, si humble qu'elle soit : « Nul métier, si dégoûtant qu'il puisse être, ne saurait être supprimé : le monde a besoin de vidangeurs aussi bien que de parfumeurs. »

Digitized by Google

Si, en certains temps, chez les israélites, s'est rencontré un nombre restreint d'artisans, cet état de fait ne peut être imputé ni à leurs mœurs, ni à leurs doctrines religieuses. Ainsi que le Grand Sanhédrin en faisait la remarque : « Si les israélites ont dû renoncer aux travaux mécaniques et à la culture des terres, ce funeste abandon doit être attribué aux vicissitudes de leur état, à l'incertitude où ils avaient été, soit à l'égard de leur sûreté personnelle, soit à l'égard de leurs propriétés, ainsi qu'aux obstacles de tous genres que les règlements et les lois des nations opposaient au libre développement de leur industrie et de leur activité... [1] »

Loin de manquer de justesse, cette appréciation du Sanhédrin trouve au contraire son fondement et sa justification dans l'histoire. Il suffit de se rappeler la situation pénible faite aux juifs, les exactions, les persécutions de toute nature dont ils furent victimes, toutes les mesures de violence et de haine qu'engendra contre eux le fanatisme de leurs oppresseurs.

Dans nos provinces, l'expulsion des juifs date de 1370. On les accusa de profanation d'hosties; on mit à la torture les anciens de la synagogue; on les tenailla, puis on les brûla vifs [2].

A cette occasion, la duchesse Jeanne et le duc Wenceslas prononcèrent l'expulsion des juifs du Brabant et du Limbourg. Naturellement, l'expulsion comportait la confiscation générale des biens.

Depuis ce moment jusqu'à l'époque de leur émancipation et de l'annexion de nos provinces à la France, ils ne purent jouir d'aucune espèce de liberté; ils étaient astreints au

[1] Décisions doctrinales, statuts, ordonnances du Grand Sanhédrin. Article VII. Professions utiles. Le Grand Sanhédrin, comprenant cent onze délégués israélites de l'empire français et du royaume d'Italie, a été réuni, par ordre de l'empereur, en février et mars 1807. Les trois commissaires du gouvernement furent Molé, Portalis et Pasquier.

[2] Le 17 juillet 1870, le clergé bruxellois voulut célébrer un jubilé en souvenir de cette prétendue violation d'hosties. La population l'en empêcha.

Digitized by Google

payement de taxes humiliantes, quand, par faveur, ils obtenaient la faculté de résider ici, et jamais ils ne pouvaient acquérir la bourgeoisie [1].

Or, à Bruxelles, comme dans la plupart des cités, la qualité de bourgeois était nécessaire pour l'accès aux corps de métiers et pour l'exercice de la plupart des industries; l'exclusion des juifs des communautés d'artisans en résultait donc.

En France aussi exista cette exclusion [2], et l'on trouve des traces d'une vive hostilité des artisans contre les juifs, à une époque bien voisine de leur émancipation.

Ainsi, les marchands et négociants de Paris adressèrent au roi, en 1767, une requête en vue d'interdire aux juifs l'entrée des corps de métiers.

On allait jusqu'à invoquer comme un argument contre eux, les mesures de proscription dont ils avaient été jadis les victimes disgraciées. Malgré la violence des attaques, le conseil d'État répondit par un arrêt du 14 août 1774, qui leur était favorable.

C'était un premier pas, véritable pas de géant, au profit de leur délivrance et du triomphe de la tolérance.

Le mouvement d'émancipation des juifs commençait donc à se dessiner. Loin de tenter de l'enrayer, Malesherbes, esprit droit et libéral, chercha à favoriser et à encourager ces tendances.

En 1785, il conçut le projet de tirer les juifs de l'affreuse oppression dans laquelle ils avaient été plongés; son dessein, il ne put malheureusement le réaliser.

Toutefois, il ne fut pas étranger à l'éclosion de l'édit de 1787, applicable aux juifs, qui autorisait les non-catholiques à se livrer « au commerce, aux arts, métiers et professions mécaniques ».

[1] L'ouvrage déjà cité de M. Ouverleaux renferme de curieux aperçus sur la situation des juifs de Belgique sous l'ancien régime.

[2] *Histoire de la communauté israélite de Paris.* Les professions manuelles, etc., par Léon Kahn. Paris, Durlacher, 1885.

Digitized by Google

Jusqu'alors, les juifs ne s'étaient occupés que du commerce d'argent, le seul qui leur fût permis; quelques-uns, il est vrai, étaient brocanteurs, fripiers, marchands de vieux habits, de chevaux et de bestiaux, mais c'étaient des métiers infimes et dégradants. Dès 1787, l'accès des communautés d'artisans leur fut concédé.

Enfin, dans sa mémorable séance du 28 septembre 1791, l'Assemblée nationale prononça leur émancipation. Plus tard, sous l'Empire, le décret de 1808 apporta à leur liberté commerciale des restrictions qui disparurent de nos provinces, lors de notre réunion à la Hollande.

Aussitôt que parut en France le décret du 17 mars 1808 concernant les droits et les devoirs des juifs, le consistoire de Paris se mit à l'œuvre et s'occupa de relever le plus rapidement les israélites pauvres, d'améliorer leur position, en encourageant leurs efforts vers les métiers honorables et utiles.

Pour obtenir un résultat favorable, l'organisation de l'apprentissage s'imposait.

Le consistoire de Paris le comprit; son initiative fut couronnée de succès.

Et l'on vit un peu partout, sur le modèle des sociétés protectrices du travail des enfants israélites de Paris, se constituer des œuvres similaires, poursuivant un but identique.

Bruxelles, quoique possédant une communauté de peu d'importance, ne pouvait se laisser distancer par les autres grandes cités.

Une œuvre de patronage des enfants israélites pauvres y fut créée, il y a longtemps déjà, et réorganisée en 1885.

Voici les principes et les bases de cette institution : La Société a pour but le patronage et l'établissement des jeunes gens; elle est constituée en vue d'encourager et de propager, dans la communauté, le goût des professions, des arts industriels et des études commerciales, d'éloigner la jeunesse du colportage et de donner, aux familles nécessiteuses, un équivalent du gain qu'elles retirent du travail de leurs enfants.

Le comité place les enfants chez des patrons recommanda-

Digitized by Google

bles; c'est une de ses attributions les plus délicates : du choix du métier dépend l'avenir de l'enfant. Il faut s'enquérir des désirs, des aptitudes physiques et morales, de l'instruction du futur apprenti; puis la capacité, le caractère, l'honorabilité du patron sont des considérations précieuses et un facteur important qu'on ne peut négliger. A Paris, le comité de patronage s'entend directement avec les chambres syndicales pour le placement des enfants; à Londres comme chez nous, semblable entente n'existe pas, et c'est une cause d'infériorité. Avant de désigner le métier qu'apprendra l'enfant, il est bon de tenir compte des conditions de la place, de l'état des diverses industries, des perfectionnements dont elles sont susceptibles, des avantages ou des risques que présente la profession dont le jeune homme désire entreprendre l'apprentissage.

Le comité surveille les travaux de ses protégés et suit la marche de leurs progrès; les jeunes gens reçoivent à la fin de leur apprentissage des livrets de la caisse d'épargne, destinés à faciliter leur établissement ou la continuation de leur carrière.

Le comité se réserve aussi de rétribuer les patrons, surtout lorsque le métier qu'il s'agit d'apprendre à l'enfant exige, de la part du maître, des soins nombreux et tout particuliers.

Au comité d'apprentissage a été adjoint un comité de dames qui s'occupent exclusivement des jeunes filles, apprenties et ouvrières, de leur placement, de leur changement d'atelier, de leurs travaux, etc.

La surveillance des apprentis et apprenties est confiée à un inspecteur et à une inspectrice salariés, qui visitent les ateliers et s'informent auprès des patrons de tous les renseignements relatifs à la conduite et au travail des protégés du comité.

Ce système d'inspection et de contrôle n'est pas le seul. Lors de la récente réorganisation de la Société, un régime nouveau a été admis, d'après lequel les enfants sont placés sous la tutelle immédiate des administrateurs.

Chaque membre du conseil assume le patronage d'un

Digitized by Google

apprenti ou d'un ouvrier; il est en rapports constants avec l'enfant et son maître, entoure son protégé de sa sollicitude, s'occupe de ses moindres intérêts, est moralement tenu de le recevoir chaque fois qu'il en fait la demande, et use de toute son influence pour faire de son pupille un ouvrier honnête et laborieux, un digne et loyal citoyen.

A chaque séance, le membre protecteur entretient le comité de la situation de son protégé, de sa conduite, de ses progrès et de la marche de ses études.

Pour être admis au patronage, les apprentis doivent réunir les conditions suivantes :

1° Avoir suivi les cours d'une école primaire officielle ou posséder les connaissances inscrites au programme de l'enseignement primaire; 2° être âgés de treize ans au moins; 3° avoir fait leur initiation religieuse.

Le comité israélite n'autorise la mise en apprentissage des enfants que lorsque ceux-ci ont accompli leur douzième année, c'est-à-dire à partir du moment où, selon la doctrine israélite, ils atteignent leur majorité religieuse. Je ne pense pas que cette limite d'âge soit trop reculée; l'enfant, alors seulement, termine ses études primaires : c'est à ce moment-là que doit commencer pour lui l'instruction du métier.

Le comité est souverain pour admettre ou refuser les jeunes gens à son patronage. Il fournit à tous ses protégés les outils qui leur sont nécessaires. A Londres, le comité ne fait que des prêts pour l'achat d'outils; après remboursement du prix par des payements mensuels ou hebdomadaires, les emprunteurs acquièrent la propriété de leurs outils; nous avons préféré rendre nos apprentis immédiatement propriétaires de leurs instruments de travail.

Le patronage bruxellois accorde aux apprentis ou à leurs parents des encouragements de diverses natures : des subventions mensuelles, des livrets de caisse d'épargne, des vêtements et des récompenses.

Les subventions mensuelles ne peuvent excéder, pour chaque élève, la somme de 15 francs. Si l'enfant ne gagne rien, le comité paye à sa famille tout le subside et subvient

Digitized by Google

ainsi à une partie des frais d'entretien de ses protégés; s'il touche un salaire quelconque, mais inférieur aux 15 francs, l'intervention de notre caisse se borne à parfaire cette somme; nous ne payons aucun subside, si le gain mensuel de l'apprenti excède 15 francs.

L'apprenti est accepté à l'essai durant un mois, à la suite duquel il commence à toucher le subside réglementaire, si son exactitude, son zèle et sa conduite ne donnent lieu à aucune réclamation. Un livret lui est remis; chaque mois, il est signé par le patron, et contresigné par notre inspecteur.

L'enfant ne peut changer d'atelier sans l'assentiment préalable du comité. Si son travail ou sa conduite provoque trois réprimandes dans le cours d'un mois, il peut être privé en partie ou en totalité des avantages que le règlement stipule en sa faveur; une amende à retenir sur sa rétribution mensuelle peut lui être infligée; enfin, le comité a droit de prononcer sa radiation des contrôles.

Certains enfants se bornent à réclamer le patronage purement moral de notre Société et ne reçoivent aucune subvention; d'autres, dont la famille n'est pas dans une complète indigence, peuvent obtenir que la rétribution mensuelle soit convertie en livrets de caisse d'épargne, inscrits en leur nom.

Le comité accorde à ses protégés des vêtements, dans une limite restreinte et quand il le juge convenable. La fourniture des habillements aux enfants nécessiteux est un legs incombant à l'œuvre d'apprentissage, par suite de sa fusion avec la Société de la Jeunesse israélite, dont je dirai un mot un peu plus loin.

A côté des livrets de caisse d'épargne décernés chaque année comme récompense, il y a les livrets d'établissement. Voici en quoi ils consistent : Dès qu'un apprenti est admis au patronage, une somme de 5 francs est portée mensuellement au crédit de son livret, pendant une période de trois ans.

Cette somme est majorée le dernier mois de chaque année, de manière qu'à la fin de l'apprentissage, l'apprenti ait à sa disposition un livret de 200 francs.

Digitized by Google

A l'expiration des trois ans d'apprentissage, chaque apprenti est inscrit sur la liste des ouvriers placés sous le contrôle du comité. Il figure trois nouvelles années sur cet état et doit produire son livret tous les trimestres.

Les ouvriers peuvent être contraints de suivre, le soir, les cours d'une école d'adultes ou d'une académie de dessin. Le comité est autorisé à leur infliger, s'ils sont fautifs, une amende à déduire de leur livret d'établissement, qui peut même être supprimé, en cas d'inconduite grave.

Chaque année, un extrait de compte est remis aux ouvriers et aux apprentis, afin qu'ils puissent constater les amendes qui, éventuellement, leur auraient été infligées.

Six années après leur admission, les ouvriers peuvent exiger la délivrance de leurs livrets. En cas de décès d'un apprenti ou d'un ouvrier, le comité décide comme il l'entend de l'emploi du livret du décédé.

Un autre encouragement vient d'être nouvellement institué.

Tous les ans, parmi les enfants qui ont terminé leur apprentissage, celui que le comité juge le plus méritant reçoit une récompense spéciale, consistant en un livret de la caisse d'épargne, d'une valeur de 200 francs.

* * *

La Société de la Jeunesse israélite, à l'origine indépendante, s'est fusionnée depuis avec l'œuvre de patronage : son but est de vêtir les enfants pauvres, pupilles de la bienfaisance juive. La morale mosaïque prescrit, comme une des obligations essentielles de la charité, le soin de vêtir les pauvres. « Rompre son pain avec l'affamé, accorder l'hospitalité aux pauvres dépouillés de leur avoir, couvrir la nudité des malheureux, telle est la régénération recommandée par Isaïe. » (*Isaïe*, LVIII, 7.) Aussi, trouve-t-on dans les budgets de la plupart des communautés d'Orient, un crédit affecté à l'habillement des pauvres. A Paris, le comité de bienfaisance comprend une section spéciale, dont le titre seul — Le Vestiaire — indique clairement le but. Des sociétés

Digitized by Google

similaires se rencontrent dans la plupart des communautés du monde.

A Bruxelles, le système adopté est quelque peu différent de celui en usage ailleurs. Tous les enfants de la classe israélite aisée sont inscrits comme membres de la Jeunesse israélite. On leur apprend à prélever chaque semaine sur leurs petites économies et sur leurs épargnes la somme modique de 10 centimes : c'est leur dîme du pauvre. A la fin de l'année, ces minimes mais successifs prélèvements forment des cotisations de 5 fr. 20 c., qui suffisent amplement à procurer des habillements convenables à tous nos apprentis.

*
* *

L'exposé qui précède a fait connaître l'œuvre de patronage des enfants indigents de la communauté israélite de Bruxelles. Et, bien que les conditions du patronage israélite paraissent être favorables, notre institution ne produit pas tous les résultats heureux qu'on serait en droit d'attendre d'elle.

A quelles causes faut-il attribuer la désolante stérilité de tant d'efforts et de si louables sacrifices? D'abord, à l'influence trop souvent pernicieuse des parents, puis à toutes les défectuosités de l'apprentissage.

Ainsi, par exemple, les israélites usent de toute leur énergie pour extirper le colportage, ce reste et ce fléau de leur triste situation d'autrefois, cette maladie chronique du judaïsme pauvre. Beaucoup de parents, au lieu d'aider le comité dans sa délicate mission, contrecarrent ouvertement ses vues : ils contraignent leurs enfants à courir sur les places et sur les voies publiques pour s'y livrer à cette misérable industrie. Pour bien des parents, juifs et autres, l'apprentissage ne constitue qu'un malhonnête trafic.

Un homme très compétent, M. Auguste Callet, dans son rapport à l'assemblée législative sur la loi du 4 mars 1851, réglant le contrat d'apprentissage, déplorait cette lamentable situation : « L'ignorance des parents, écrivait-il, la faiblesse de l'enfant, l'avidité du maître, celle des père et mère de l'enfant ont engendré des fautes et des violences criantes. On

Digitized by Google

a trop souvent ignoré, de part et d'autre, le caractère moral et le but de l'apprentissage pour en faire un indigne trafic...» Tous les abus sont là.

Souvent, il serait nécessaire d'éloigner l'enfant de sa famille, de le soustraire aux influences funestes et aux détestables exemples des siens, d'arrêter ses prédispositions au mal, d'enrayer ses habitudes mauvaises et ses penchants vicieux, de restreindre la puissance paternelle dans certains cas, et spécialement, lorsque ceux qui doivent l'exercer en sont indignes et en font, ou pourraient en faire, un criminel usage, au détriment de l'enfant et de la société tout entière.

Des mesures législatives pour la protection de l'enfance, pour la limitation et la déchéance, en quelques cas, de la puissance paternelle, sont nécessaires et s'imposent. En France, on l'a compris, et la législature a été saisie déjà de propositions de loi en ce sens.

* * *

Quant aux défectuosités de l'apprentissage, elles sont nombreuses. La première, que l'on constate lors de la mise en apprentissage, c'est que l'enfant perd à l'école primaire son habileté naturelle, sa souplesse, sa dextérité; il se sert difficilement de ses mains; il est gauche et l'instruction technique du métier est pour lui moins rapide et plus pénible.

Une lacune que le programme de l'enseignement primaire devrait combler, est le travail manuel à l'école élémentaire, qui préparerait et faciliterait l'apprentissage.

Déjà en 1847, au lendemain de la crise de cette époque, feu Rogier reconnaissait que rien n'avait été fait en faveur de l'enseignement professionnel et industriel. « La société, disait-il, s'impose les plus lourds sacrifices pour fournir des avocats, des médecins, des artistes, des savants, des militaires, mais ses lois n'ont rien prescrit jusqu'ici pour l'éducation professionnelle des ouvriers. » Pour Rogier, un des remèdes était « l'enseignement pratique des métiers comme institution permanente », c'est-à-dire l'établissement d'écoles professionnelles et d'ateliers d'apprentissage.

Digitized by Google

Rogier, comme beaucoup d'autres, exagérait l'importance et les avantages de ces écoles, qui peuvent former assurément d'habiles contremaîtres, des ouvriers d'élite, d'excellents petits patrons ou moniteurs, alors que toujours la grande masse, la généralité des travailleurs devra se former dans les ateliers. Ce fait, que Jules Simon signalait lors de la discussion de la loi de 1866 sur l'enseignement professionnel, trouve sa confirmation dans ce qui se passe chez nous.

En 1879, nous possédions en Belgique 32 écoles professionnelles et industrielles et 59 ateliers d'apprentissage ; dans la période quinquennale 1880-1884, 4 écoles professionnelles ont été créées et 14 ateliers d'apprentissage supprimés. Ces écoles spéciales ne cesseront d'être l'exception ; elles ne supprimeront jamais l'atelier, et ne résolvent donc pas le problème de l'apprentissage : toujours le patron se retrouvera en face de l'apprenti.

Or, c'est précisément à l'atelier que se rencontrent tous les vices de l'apprentissage. L'enfant trop souvent y est exploité : on l'utilise constamment à la confection d'un seul et même objet, ou bien il est le serviteur, le valet non rétribué du patron, fait les courses, nettoie la boutique, l'atelier. Dans ces deux cas, il n'apprend rien de son métier, et demeure incapable et ignorant.

Comme remèdes s'imposeraient diverses réformes : une bonne législation sur le travail des apprentis et ouvriers mineurs, les protégeant contre l'égoïsme de leurs parents et la cupidité de certains patrons ; une loi sur l'enseignement professionnel, une autre instituant le contrat d'apprentissage, puis des mesures pour en favoriser l'usage ; il faudrait faciliter la mise en pratique du système de la rétribution des patrons, et après avoir reconnu l'existence des syndicats professionnels, les autoriser à se charger de l'enseignement des métiers [1].

[1] Le syndicat de l'ameublement de Liége vient de créer un atelier d'apprentissage sous le contrôle de l'administration communale liégeoise. Cette louable initiative devrait être suivie et imitée.

Digitized by Google

* * *

L'inexistence de contrats d'apprentissage est une des plus grandes défectuosités qui se présentent dans l'enseignement technique des métiers en Belgique. La petite industrie surtout pourrait retirer de ce contrat des profits et des avantages incalculables.

En Angleterre, ce pays pratique par excellence, le contrat d'apprentissage est d'un usage ancien et fréquent. On y attache une si grande importance que le comité industriel israélite de Londres charge un de ses membres uniquement de la rédaction de ces contrats.

Il est à souhaiter que notre gouvernement présente aux Chambres un projet de loi sur cette matière. Son initiative lui coûterait d'autant moins d'efforts qu'il lui suffirait de calquer la dernière loi française sur le travail des enfants mineurs.

Au sein de notre comité d'apprentissage, nous avons aussi été amenés à discuter s'il n'y aurait pas lieu de généraliser le principe de la rétribution des patrons. Aujourd'hui, certaines catégories d'ouvriers, l'aristocratie des travailleurs, ne révèlent les secrets de leur profession qu'à leurs enfants ou à ceux de leurs amis. Moyennant, toutefois, le payement d'une certaine somme, ils consentent à prendre en apprentissage un étranger. C'est un fait constaté : chaque fois que le patron est subsidié, quand il a un intérêt direct à l'enseignement du métier, l'enfant devient un ouvrier capable et sérieux, tandis que dans la plupart des autres cas, au sortir de l'apprentissage, il ne connaît rien de sa profession.

A Paris, certains apprentissages se payent plusieurs centaines de francs. A Londres, le comité industriel israélite paye, pour tous les métiers, des primes d'apprentissage, variant de dix à trente livres, et parfois plus. En moyenne, l'apprentissage de chaque enfant coûte, uniquement en primes, cinq cents francs. Ces primes sont payées aux patrons par le comité, en partie lors de la conclusion du contrat, en partie à la fin de l'apprentissage ou à un autre moment à convenir.

Digitized by Google

L'apprenti s'engage à restituer au comité le montant de la prime avancée par des payements hebdomadaires proportionnés à ses salaires. Si l'apprentissage exige une prime supérieure à vingt ou trente livres, et si les parents ne sont pas en état d'effectuer le remboursement, le comité accorde la subvention, qu'il puise dans un fonds spécial, créé à cette intention par le baron Lionel de Rothschild.

Prochainement, notre comité d'apprentissage généralisera ce système de rétribution des patrons au profit de tous les apprentis israélites bruxellois.

* * *

J'ai déjà signalé qu'un des vices de l'apprentissage consiste en ce que l'enfant est trop souvent le serviteur du patron ; chargé de toutes les commissions, il est contraint de flâner dans les rues, et au lieu de gagner le goût du travail, il contracte de déplorables habitudes d'oisiveté, qui lui nuisent toujours et parfois le perdent.

Les dangers de cette vie vagabonde et irrégulière sont plus grands encore pour les apprenties ; il ne me paraît guère nécessaire d'insister sur ce point.

Comme remède, on a proposé de créer des ateliers spéciaux pour filles, où la surveillance exercée sur leurs mœurs et leur conduite serait incessante. Les israélites londoniens ont établi de ces ateliers ; ils payent à chaque jeune fille le prix de l'ouvrage qu'elle accomplit, en défalquant une petite somme destinée à couvrir les frais d'enseignement.

A Bruxelles, le comité d'apprentissage, effrayé des résultats négatifs de son œuvre en ce qui concerne les filles, semble assez décidé à instituer, à titre d'essai, une école de cuisine, sur le modèle de celle qui fonctionne à Francfort-sur-Mein, et que les israélites y ont créée.

Cette école formerait d'excellentes femmes de ménage ; les jeunes filles ne seraient admises qu'après avoir terminé leurs études primaires ; elles seraient pensionnaires, soustraites donc au milieu de leurs familles ; on leur y enseignerait la couture, la confection, la lingerie, la cuisine, les

Digitized by Google

soins à donner à un ménage, l'économie et la comptabilité domestiques. A leur sortie de cette école, elles seraient à même de diriger un ménage, soit le leur, soit celui d'autrui comme servantes ou comme gouvernantes. Possédant une certaine instruction et ayant acquis des habitudes d'ordre, de propreté et d'économie, elles seraient des domestiques modèles.

Ces jeunes filles trouveraient aisément un emploi plus lucratif que celui de la plupart des apprenties et ouvrières, qui ne peuvent, par leur faible gain, subvenir à tous leurs besoins, et se laissent parfois entraîner à rechercher dans le vice les ressources qu'un travail honnête ne peut leur procurer.

*
* *

Sans doute, notre œuvre d'apprentissage n'est pas exempte de défauts; nous le savons, et, chaque jour, nos efforts tendent à l'améliorer le plus et le mieux possible.

Notre patronage ne ressemble en rien à certaines sociétés catholiques, qui poursuivent moins un but de bienfaisance que des intérêts politiques. Nous laissons à nos apprentis et à nos ouvriers toute leur liberté, toute leur indépendance; nous les avons affranchis de toute coercition; la seule contrainte que nous nous arrogeons le droit d'exercer sur eux, consiste en l'obligation que nous leur imposons de fréquenter assidûment, en dehors de leurs heures d'atelier, les cours des écoles d'adultes et des académies de dessin; à part cela, nous les voulons libres; ils peuvent, s'ils le désirent, s'affilier aux associations de métiers et aux sociétés de résistance qui leur conviennent; nous ne leur demandons compte ni de leurs aspirations, ni de leurs principes en matière politique ou sociale; nous leur reconnaissons à tous la faculté de penser, de vouloir et d'agir comme bon leur semble; et jamais, jusqu'ici, un seul d'entre eux n'a abusé de la liberté que nous leur avons octroyée.

Notre comité a constaté avec un sentiment de vive satisfaction que son exemple n'a pas été perdu : le Denier des écoles libérales de Liége s'est inspiré de notre organisation

Digitized by Google

pour créer, en 1886, dans cette ville, un système d'enseignement professionnel basé sur nos statuts de 1885.

La commission d'enquête sur le travail a même décerné à la société liégeoise, pour son initiative, des éloges et des applaudissements, qui nous reviennent quelque peu. Loin de nous plaindre d'avoir trouvé des imitateurs, nous n'avons lieu que de nous en féliciter [1].

LOUIS FRANK.

[1] Dans tous les pays, les israélites ont créé de remarquables établissements d'enseignement professionnel. Je citerai notamment les nombreux ateliers d'apprentissage établis dans tous les pays musulmans par l'Alliance israélite de Paris; l'admirable école agricole de Jaffa; l'école industrielle de Jérusalem; l'école israélite du travail professionnel de Paris, reconnue d'utilité publique par décret du président de la République en date du 15 avril 1878; les écoles de Mulhouse et de Strasbourg, etc.

L'école des arts et métiers de Strasbourg, établie en faveur des israélites indigents du bas Rhin, a été reconnue par une ordonnance royale du 18 avril 1842. Bien qu'elle soit uniquement destinée aux israélites, en tête de la liste des souscripteurs figurent les noms de Mgr Rœss, évêque de Strasbourg, et de M. Kratz, président du conseil supérieur de la confession d'Augsbourg! C'est un exemple de la solidarité touchante qui unit tous les Alsaciens sur le terrain de la bienfaisance.

Les cent cinquante millions que le baron de Hirsch vient de mettre à la disposition des israélites de Roumanie, de Turquie, de Hongrie et de Russie, sont destinés aussi à l'établissement, dans ces pays, d'écoles professionnelles de commerce et d'agriculture au profit des israélites.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Anthologie des prosateurs belges, publiée avec l'appui du gouvernement, par C. Lemonnier, E. Picard, G. Rodenbach, E. Verhaeren. — Bruxelles, 1888.

Ce n'est besogne de manœuvre ni matière à improvisation de faire connaître suffisamment, loyalement, tels qu'ils sont, une série d'écrivains, par quelques pages choisies; on sera toujours incomplet et on risquera souvent d'être faux, si on n'analyse en même temps chaque ouvrage cité et les caractères principaux de l'œuvre entière. Cependant, on ne publiera jamais trop de recueils pareils. Même dans les pays de grand débouché, le public ne peut suffire à tout ce qui le sollicite et, pour employer la tant vieille image que le titre renouvelle des Grecs, il est bon de lui en cueillir de temps en temps un bouquet. A plus forte raison dans un pays où le marché manque. Et si « l'appui du gouvernement » ne servait qu'à une œuvre d'école, ce serait plutôt affaire entre le gouvernement et les contribuables, — pour peu que, par extraordinaire, les contribuables s'en inquiétassent. Mais les lecteurs, pourquoi se plaindraient-ils s'ils étaient mis à même d'apprécier, à peu de lecture et de frais, toute une école en « sa fleur »?

Cette anthologie devait donc exciter l'intérêt, si personnelle qu'elle fût; car c'est une expérience vitale que cette école poursuit avec des volontés mâles ou de puériles « fièvres de langage », — le mot est d'Edm. Picard. Trois principes, vieux aussi comme le titre, mais poussés plus que jamais

Digitized by Google

à leurs conséquences artistiques, auraient pu présider au livre comme à l'école. Principes dont l'abus seul, par excès de zèle, manque de talent ou maladresse d'imitation, mène à ce « faste pédantesque » que Dubellay déjà disait haïr « par sus tout », à l'amphigouri ou à l'obscénité, ce qui nous égarerait plus que jamais dans la pire des orbites étrangères; mais principes excellents en eux-mêmes. A qui donc serait-il indifférent de connaître ce que cette école juge avoir produit de mieux, et dans le style artiste, l'unique « mode de sélection » auquel on déclare avoir voulu s'en tenir ici, — et dans sa manière d'exercer le droit, déjà proclamé par Horace :

De frapper le langage au coin de son époque,

et dans les hardiesses déclarées nécessaires à la peinture des mœurs?

Pour tous les points, on pouvait se rattacher à un passé glorieux et, qui mieux est, à des gloires qui sont nôtres. Il ne faudrait pas pour cela renier les chefs-d'œuvre de la France. Sans aller plus haut, Froissart, avec Jean le Bel, pouvait être pris pour maître, un maître qu'avouent Walter Scott et Aug. Thierry. La filiation eût pu se perpétuer à travers le siècle littéraire des ducs de Bourgogne, et au XVIe, avec la « rabelaiserie » de Marnix ou la version française de Van Metteren que De Coster disait avoir lue dix fois. De là jusqu'au *littérateur belgique*, s'affirmant dans un titre dès 1775, il n'eût pas été embarrassant de relier la tradition, puis d'arriver à De Coster, qui admirait tant et qui mania de verve la vieille langue : « Elle rend si bien en langage la pensée de l'artiste! » Cent pages d'antécédents, sans une violence à faire à l'histoire, quelle entrée en matière, ou, pour me conformer au titre, quelle brillante avenue à une exposition de fleurs! Puis, la haute place étant laissée à De Coster, viendraient les deux maîtres nouveaux de la prose : Lemonnier et Picard, largement marqués, et autour d'eux, l'école, toute l'école, ses forts aromes, ses fleurs fines.

Digitized by Google

L'œuvre serait exclusive peut-être, mais elle aurait du caractère. Ce pourrait être beau. En tout cas, ce serait crâne.

Qu'on ne croie pas que j'empiète sur l'idée des rédacteurs. La préface même me met les paroles à la bouche. « Leur œuvre, disent-ils, a pour but d'établir, dans *son ensemble* et *ses phases successives*, la *genèse* d'une littérature en Belgique. » Seulement, ils datent ces phases de Lesbroussart pour la poésie, du prince de Ligne pour la prose, tandis que j'aimerais voir placer le berceau dans la gloire des siècles. Unique différence, et je n'y insiste pas. Peut-être y avait-il quelque difficulté à remonter si haut et même jusqu'au prince de Ligne : cette école n'a guère demandé ses attaches au passé ni ses maîtres au pays ; les noms qu'elle se donne, ses dédicaces, ses éditeurs, ses préfaces, ses citations, ses collaborations de revue ou de théâtre, tout va au dehors ou vient du dehors, et les sujets ont beau être pris chez nous, l'art est d'importation parisienne ; « ce qui donne souvent à leurs écrits cette enrageante senteur de pastiche », a dit Picard. Pas plus au prince de Ligne qu'à Froissart, — ils orthographient Froissard, — pas même à GGGG, malgré la page citée dans l'*Anthologie*, car l'auteur des Wallonades n'a pas tari contre la France et ses *copiateurs*. En prose, c'est à Flaubert, aux de Goncourt, à Zola, à Barbey d'Aurevilly, à Cladel, à Huysmans, que se relient les Jeune-France, les Parnassiens, ou les Atmosphéristes de Belgique. « Combien de sous-Flaubert, de Baudelaire demi-sang, de Banville mâtinés ! » a dit le même écrivain.

Cette fois, cependant, le vent qui venait de Paris soufflait dans nos voiles. Les principes que plaident les Modernistes français favorisent partout l'indépendance des écrivains. La loi du milieu, la nécessité d'avoir vécu ses sujets, le droit de garder à la langue le goût du terroir. — « Reprenons Froissart et Comines, c'est notre bien », disait Veydt, — « comme la Grèce a fait ses dialectes », disait GGGG, contre la France, — c'est par la France que tout nous était conseillé et nous pouvions être nous-mêmes grâce à ce même entraî-

Digitized by Google

nement qui nous en avait si souvent empêchés. Le tout était, comme Froment le conseillait aux pasticheurs de V. Hugo, « de s'assimiler la doctrine, au lieu de copier les maîtres ». Faire passer dans nos écrits, avec notre esprit et nos mœurs, le coloris de nos ciels, la fraîcheur de nos patois, où le génie du français se retremperait à ses anciennes sources d'oïl, et une vérité de tableau où le nu se fît respecter, comme en Rubens et Duquesnoy, par sa splendeur, et la hardiesse de vulgarité, comme chez Teniers et les autres, par sa bonhomie! Certes, il y faudrait plus de talent, d'études de nous-mêmes et d'indépendance d'école que pour emboîter la marche d'un régiment étranger, et suivre, en battant la mesure :

Ce bruit mouvant
Que font les pas humains lorsqu'ils vont en avant.

Mais si ce livre nous faisait voir, applaudir, espérer seulement une nouvelle, une vigoureuse « prise de possession de nous-mêmes », rien que cela le placerait haut. On serait heureux surtout d'en tenir les plus belles preuves en un volume. Et comme on regretterait alors de n'avoir plus vingt-cinq ans!

L'indispensable condition pour cela était, sans contredit, de montrer l'œuvre créée. Elle seule donnerait de l'intérêt à en suivre, « dans son graduel développement, l'embryon littéraire », car, quelque comparaison qu'on y emploie, la valeur du monde ou la beauté de l'enfant sera toujours l'essentiel, et, s'il ne s'agissait que d'un satellite obscur ou d'un éphémère avorton, on perdrait sa peine à en établir les phases, génétiques ou embryonnaires. Laissons donc un instant la filiation, et cherchons l'école. Mais cette école, « résultante de toute l'élaboration antérieure », qui, du moment où elle paraît : « Dès lors, on peut dire que la littérature nationale est constituée », et aussitôt : « L'avènement des poètes et des prosateurs de ce qu'on a nommé la Jeune-école, la rattache au grand courant des littératures modernes », — on ne peut la caractériser plus fièrement dans une préface; — comment

Digitized by Google

dans le livre va-t-on nous la faire connaître, à partir de ce *fiat lux* ou de ce *Noël?* En premier lieu, les deux maîtres de la prose qui signent le recueil — deux écrivains de force — se récusent. Un court fragment de Picard, un lever de soleil de Lemonnier, ce serait une plaisanterie si ce n'était visiblement une mise volontaire hors de cause. Pour ceux qui ont lu, passe encore! Mais pour ceux-là, à quoi bon des anthologies? C'est précisément au public qui ne peut tant lire, qui n'a guère lu, qu'elles visent, qu'elle servent. Le voilà mis dans l'obligation de croire sur parole, de juger des premiers rôles par des doublures, de supposer l'œuvre des deux chefs d'attaque connue, indiscutable, planant au-dessus du théâtre, hors concours, « invisible et présente », selon la belle image de Racine, et comme « de ce grand corps l'âme toute-puissante ».

Mais le corps lui-même, on ne sera pas peu surpris de le trouver mutilé. Les deux maîtres ont voulu s'abstenir. Bien. Mais toute une partie de l'école, la moitié du groupe peut-être, ses amis les plus vantés, ses lieutenants les plus admis autrefois, sont simplement laissés dehors. L'école est divisée, paraît-il, et on n'a pas su se mettre au-dessus de ces rancunes de frères ennemis. Pour voir ici constituée notre littérature, il faudra se contenter d'un tronçon.

Après les hommes, si on cherche les principes, les meilleures pièces manquent au dossier. Le style artiste n'est pas à dissimuler; quelques mots et on voit à quoi l'on a affaire. Mais on risque de montrer ainsi ses menus défauts bien plus vite qu'on ne témoigne de fortes qualités. On en a déjà fait des gorges chaudes; on eût certes applaudi à un ensemble de pages brillantes, et rien que de faire dire : « Ah! s'ils écrivaient toujours ainsi! » eût été le succès. Ce côté a été trop négligé au gré du patriotisme littéraire qui est en cause. « Le culte de la forme en recevra un extraordinaire avancement », a dit l'un d'eux. Il nous plairait de voir ce livre nous en convaincre, et pour la grande masse des lecteurs ce ne serait pas tout à fait superflu.

Le néologisme fait partie intégrante de ce style, on l'y

Digitized by Google

prodigue quelquefois et à l'excès, on a été jusqu'à compter le nombre de mots dont les grands écrivains disposent. Je n'en demanderais pas un glossaire, comme nos naïfs ancêtres en mettaient à leurs manuscrits, quand la langue était à créer ; mais il eût été agréable que le lecteur en eût une idée, par un bon choix, soit, mais une idée suffisante. Ce qu'on nous en montre ne compte guère.

Le point le plus grave était le troisième. Quand les Jeune-Belgique avaient publié un recueil de vers, ils n'avaient pas hésité à garder au « Parnasse » nouveau ce caractère qu'on affecte à tout propos : scènes capitales de roman ou croquis de kermesses, tours de force poétiques ou théories du nu. (Jusqu'où elle va pour la peinture n'est pas facile à dire ; on l'a appliquée même au théâtre, toujours d'après les maîtres français : « Le théâtre érotique est fatal et doit être accepté. ») Mais par quel parti pris ou quel instinct de pudeur subite en ferait-on abstraction ici ? Il n'est pas à contester que cette partie ne soit celle où l'école a mis ses prédilections, rivalise d'audace, se vante des trouvailles, soutient le système en principe, le droit en justice, et l'émulation a été si loin que des critiques français ont renvoyé le reproche à « l'école belge ». Les anciens maîtres pouvaient servir à ce propos. L'attentat d'Édouard III sur la comtesse de Salisbury, par exemple, est un chef-d'œuvre sous la plume de Jean le Bel. La comparaison eût pu être un enseignement. Beaucoup de gens pensent qu'entre la licence inconsciente des littératures naïves et les corruptions de la décadence, la pudeur du style, qui n'empêche aucun trait de mœurs aux poètes ni aucune beauté aux peintres et aux sculpteurs, constitue un progrès de la civilisation et de l'art ; ceux-là attendraient de cette expérience quelque efficacité. En tout cas, il y a dans le beau quelque chose dont tout s'illumine, comme d'une photosphère, et où le nu, dans la langue comme dans le marbre ou sur la toile, s'anime d'une pureté devant laquelle on se découvre. Le choix pouvait être fait à cette hauteur d'idée. La cause gagnée par Praxitèle n'est pas menacée, que l'on sache, à moins que ce ne soit par des sophistes qui

Digitized by Google

compromettraient la victoire du génie pour le plaisir de grosses bravades contre l'honneur public. C'était une difficulté peut-être, mais c'était une nécessité. Quand on fait le nu, ce n'est pas pour se restreindre à la librairie clandestine ou aux musées secrets. L'exhibition de cette littérature serait incomplète ou elle se ferait sans feuilles de vigne.

De fait, les plus hardis manieurs de mots nouveaux, de scènes libres ou de théories risquées, semblent ici — peut s'en faut — avoir écrit pour des rhétoriciens et des rosières. Cela était-il nécessaire, ou plutôt cela est-il suffisant pour affirmer toute une littérature?

Reste à vérifier si l'ensemble des œuvres autorise un jugement aussi favorable. Il y aurait trop à lire et ce n'est pas ici le moment de faire la part de toute chose en cherchant la juste limite des prétentions du moment, le bien fondé des espérances de l'avenir. Mais le but de ce livre était notoirement de suppléer à de si nombreuses lectures, à une critique si délicate. Un des maîtres belges a cité à propos un mot d'un ancien Jeune-France sur ses compagnons de lutte : « Ils ont été un groupe, oui; une école, non. » École ou groupe, il eût été plus sûr de donner des preuves persuasives d'une assertion qu'on ne peut faire admettre des lecteurs, les yeux fermés. Le vrai triomphe est toujours de les laisser arriver à une conclusion favorable, d'eux-mêmes, sur pièces, et d'une irrésistible conviction. Il eût été, en tout cas, plus modeste de voir dans l'œuvre de cette école une page — brillante, pittoresque, abondante, féconde, tout ce qu'on voudra, avec ses qualités que nul ne nie et ses erreurs qu'on n'a pas encore analysées à fond, — mais une page de nos « variations littéraires » dont j'ai écrit l'histoire, dit la préface. L'histoire est-elle jamais autre chose, en somme? Faudrait-il la rejeter, en faveur d'une école littéraire, dans ce fatalisme, mystique ou naturaliste qui, tour à tour, fit converger les siècles de la France vers un fétiche : ou le Roi-Soleil, ou la monarchie de Juillet, ou Napoléon le grand avec ses petits? Edg. Quinet n'a pas eu trop d'ironie contre ces engouements qui font des succès de la minute l'inévitable résultante de l'action pro-

Digitized by Google

videntielle ou des atavismes de race, l'éternel plan de Dieu ou de la matière : *Gesta Dei per Francos.*

Je ne puis être suspect ici. Ces principes viennent des Grecs, mes plus chers maîtres; Horace les a renouvelés et j'ai traduit son épître avec Pisons.

Le peintre et le poète ont droit de tout oser.

J'ai publié ou fait connaître ici les débuts et les œuvres d'un grand nombre de ces écrivains, et quand j'ai résumé nos efforts littéraires, je n'ai pas manqué, après en avoir marqué les côtés bourgeois, d'en célébrer l'épanouissement artistique. Qu'on me pardonne de manquer à mes habitudes en me citant :

« Est-ce par quelques beaux jours ou par ses cataclysmes qu'on juge un climat, non plus qu'une nation par ses cirques ou ses guerres? La littérature, comme les paysages, a ses brumes et ses grisailles en Belgique... Qu'y faire, si nous sommes ainsi faits?.. Si tous nos peintres étaient des Rubens ou des Van Dyck... l'art flamand ne serait pas une complète représentation de nous-mêmes... Il y faut des Teniers, etc... Nous ne sommes que Belges et Belges voulons rester.

« Mais, voyez en politique : que sur ces groupes de bourgeois calmes ou goguenards, qui s'amusent à leur manière, passe une insulte au droit ou un cri de liberté, les chambres de rhétorique deviennent l'armée d'une révolution, d'autant plus obstinée et redoutable qu'elle entre moins dans leur tempérament pacifique. Ces masses épaisses deviennent le peuple de J. Van Artevelde, de Henri de Dinant, de Coutherel, de Marnix ou de Vonck !

« Voyez les beaux-arts : que, sur ce fond pâteux, sérieux, peu puritain, libre, bourgeois, un artiste mette en relief les scènes de la vie de chaque jour ou déchaîne des groupes humains, des allégories gigantesques, en y faisant palpiter des gammes de couleurs vigoureuses, des harmonies retentissantes ou les douces intensités d'un coloris presque idéal où vibre l'âme des choses peintes, quel applaudissement! quelle vérité! quelle vie! Aussitôt toute une nation se reconnaît, se complaît, s'admire dans ces révélations d'elle-même; elle s'y voit arrivée à la personnalisation suprême; elle garde ses habitudes de tous les jours et l'amble de

Digitized by Google

sa vie, mais elle se sent vivre, dans son art, de tout ce qu'il lui est permis de posséder de plus fort et de plus large en l'humanité!

« Passons aux belles-lettres : quand le phénomène, si éclatant dans la peinture, s'y produit; dans le passé, il donne de grands écrivains à la langue latine, flamande et française. Le bon sens, pratique, laïque, progressiste et cosmopolite — nous l'avons vu,— la faculté d'assimilation et de critique, le sentiment du vrai, qui sont le fond de notre caractère, s'élèvent alors jusqu'au pittoresque dramatique, et notre instinct de coloriste jusqu'à la grandeur. Bien avant les Van Eyck, les Rubens et les Teniers, on voit poindre dans Rather, dans le *Reinart*, éclater dans Froissart, dans Comines, les qualités de l'école flamande... Mais lorsque la plupart de nos écrivains en arrivent à montrer les mêmes tendances, ne fût-ce que dans leurs défauts, lorsque les plus hardis ou les plus inspirés demandent à la langue soit les colorations du pinceau, pour des tableaux d'histoire ou de mœurs, où palpite leur âme, notre âme, soit des vérités observées, des réalités fortes ou fines, avec des rudesses et des prodigalités de style et « des glacis de mélancolie », en sont-ils moins écrivains, en sont-ils moins de l'école flamande, leurs œuvres en constituent-elles moins une littérature...?

J'entendais par littérature le développement intellectuel du pays dans tous les genres, en mettant aux premiers rangs les auteurs qui atteignent au caractère national par la méthode et le style, et en glorifiant les œuvres de grand éclat qui en sont l'explosion rare, sans qu'on puisse en faire la norme constante ni le canon obligatoire. Edm. Picard devait dire (d'après Huysmans) : « Une débauche de ciels flamboyants représentés comme l'état invariable du firmament de notre pluvieuse et paisible patrie. »

Le style — nul de nous n'a inventé cela — n'a pas un moule unique, fait de virtuosité de mots, de « subtil pittoresque ». Il n'a même pas de moule. C'est une éclosion, naturelle, inconsciente, d'originalité. Ce beau phénomène se produit chaque fois que l'homme — passion ou rire, n'importe, hauteur d'esprit ou vivacité d'émotion, bonhomie ou causticité natives, « glacis de mélancolie », je répète le mot de De Coster, ou « instinct de la forme qui n'appartient

Digitized by Google

qu'à l'artiste » — le mot est de Van Bemmel, saluant le début de De Coster, il y a trente ans, — chaque fois, dis-je, que l'homme éclate dans le penseur et que l'idée ou le tempérament s'irradie sous l'impression vive. Eux, y voyant surtout « ce qui détermine la part de l'artiste chez l'homme de lettres », — « le charme désintéressé de bien dire », résolurent d'abord « d'écarter » le reste. S'ils avaient voulu faire « une œuvre moins spéciale », refléter « l'essor intellectuel du pays », ils auraient dû agir autrement; ils le savent et le disent. Ils n'ont rien à cacher de leur plan et il convient de juger ce qu'ils ont fait d'après ce qu'ils ont voulu faire. Ils cherchaient la filiation d'une littérature, la leur, pour faire « converger vers son épanouissement toutes nos forces exclusivement littéraires ». C'était bien quelque peu résoudre le problème à priori, au lieu de chercher les principaux caractères nationaux qui ressortiraient d'une analyse désintéressée des faits. Soit, et pourquoi pas? En voulant trop prouver, on arrive souvent à éclairer beaucoup. Mais ce livre, qui ne nous montre que les seconds rôles et qu'un tronçon de cette littérature, a-t-il déterminé, classé, mis en relief les phases successives dont elle est la résultante? D'après le plan même de ses rédacteurs, voilà ce qu'il reste à voir.

D'abord, ils ont compris la nécessité de notices mettant chaque auteur à son rang. Bien ou mal faites, elles tiennent une place indispensable. Puis, quand ils expliquent « certaines volontaires omissions », comme quoi, pour ne pas retrouver à chacun des quatre volumes annoncés, un même écrivain parmi les prosateurs, les poètes, les dramaturges, les orateurs, ils ont recherché « à travers la multiplicité des manifestations celle où le moins équivoquement s'avérait la plénitude du talent », l'idée s'admet parfaitement. Ce n'est ni déni de justice, ni oubli, et l'on aurait tort de se plaindre d'un triage qui ajourne deux sur quatre des rédacteurs du livre.

En dehors de là, les choix ne s'expliquent pas trop, si ce n'est par l'impossibilité de tout lire pour les bien faire. Tout lire exprès, fussent-ce tous chefs-d'œuvre, ce serait à en mou-

Digitized by Google

rir. Ces recueils ne sont possibles que d'après des lectures préalables, des études antérieures. Il faut avoir vécu en partie ces phases littéraires pour les comprendre et les caractériser par extraits. Rien n'y supplée, pas même des indications demandées aux auteurs admis.

Et nous aussi, ne pouvant prendre l'un après l'autre chaque auteur, cité ou omis, nous devons procéder, et brièvement, par catégories.

Les écrivains catholiques en forment une qui s'imposait. On pourra s'étonner de voir Mgr Dechamps, cardinal-archevêque de Malines, parmi les devanciers qui convergent vers les Jeune-Belgique, et Mgr Van Weddingen, à qui ils ont annoncé déjà la barette, placé dans les rangs des rénovateurs. Prenons plutôt trois historiens. Il semble que pour eux on ait consulté quelque ami plus catholique que le pape. On ne trouvera pas ici du baron de Gerlache un vigoureux tableau de l'Empire romain de l'*Essai sur Salluste*, son chef-d'œuvre au dire de F. Delhasse, ni de M. Kervyn quelque chose comme la brillante introduction de l'*Histoire de Flandre* ou la chaude apologie qu'il y a faite de J. Arteveld, ni de M. de Hauleville quelque extrait au style coloré de l'*Histoire des communes lombardes*. Cela eût mieux convenu au plan littéraire du livre, et les passages cités répondent moins à la part de l'artiste qu'à celle des passions de l'homme politique. Ceux qui cherchent l'art ont à s'en plaindre.

Nous n'allons pas faire de ceci une question de libéralisme, n'est-ce pas? Mais Louis Hymans, qui n'a guère cessé d'attaquer ce style-artiste, dans laquelle des phases en vue « d'y accéder » avait-il donc sa place? On ne le comprendra pas. Et pourquoi pas vingt autres? Si l'on passe aux humouristes, est-ce que Firmin Lebrun n'entrait pas autant dans la filiation que M. Coomans? Un de ses croquis : *Le bas de cuir de la peinture* [1], en fait le précurseur d'une des idées les plus chères de l'école : le plein air. Et les voyageurs? M. Goblet ne se pique pas des « vertus du style » ; n'aurait-il pas volon-

[1] Voir Sluys, *Lectures choisies*.

Digitized by Google

tiers fait une place à un styliste comme René Spitaels? La critique est l'arme favorite des écoles, et celle-ci la manie de toutes les façons en vogue à Paris. On pouvait s'attendre au moins à quelques pages préparant, défendant, affirmant ses principes. Pas une ligne! Mais M. Nautet, seulement pour parler d'un écrivain français, préféré à Nothomb qui a dit : « La Belgique politique est constituée, la Belgique intellectuelle doit renaître », à Ed. Picard lui-même : *Pro arte.* Puis, voilà de ces contrastes qui font paraître les camaraderies plus mesquines : Citer E. Tamner (?) et omettre Laurent. — Six pages à Coppieters Gustave et pas une à Van de Weyer, dont l'œuvre « s'avère » en quatre volumes de pamphlets finement ciselés. Deux extraits — mais nullement politiques — de J. Wilmart, et pas un mot de nos publicistes, depuis De Potter jusqu'à Petrus, depuis N. Considérant jusqu'à Banning.— Louis De Hessem, Frédéric Cousot, Arthur James, oui ! Baron, non, ni Candèze, ni Van Bruyssel, ni Keiffer, ni ... Mais je ne veux pas aller jusqu'à dix. — Paul Heusy, Solvay, Dommartin, Gens, Fréderix, V. Arnould, Greyson, Leclercq, etc., à la bonne heure cette fois! Mais Kurth préféré à Moke, à Gachard, à Hénaux — on ferait chaque fois une croix. — Et que font ici Laveleye, Wiertz, Houzeau, etc., pour les présenter avec ce sans-gêne, comme par manière d'acquit? — Tâchons de nous borner. Cinq pages à Mathilde Kindt : « style *friand*... parisien », et rien à Marguerite Van de Wiele. Enfin, un nouveau venu, de vingt ans : « débarquement légèrement bruyant...» et pourquoi pas dix autres débarqués du même âge? Il n'y manque que des débuts pseudonymes, comme a fait M. Kurth dans son anthologie poétique.

En résumé, sauf la proscription d'une partie de l'école qui serait une faute si elle n'était réparable dans le volume de vers, ces omissions de soi-même qu'on avait bien plutôt à affirmer, et des autres qui auraient pu montrer que tous les styles peuvent arriver au style, sont surtout à regretter, sérieusement, pour le livre lui-même. Marquer notre originalité, préparée et atteinte par une élaboration de soixante

Digitized by Google

années, disposer pour cela de quatre beaux volumes avec les subsides nécessaires, quelle aubaine unique pour des écrivains qui croient en eux, ont le courage de le dire et auraient la méthode pour le faire comprendre! Et quel but, que toute une nation se reconnaisse, se complaise et s'admire dans ces révélations d'elle-même ! Un livre qui se profile devant l'imagination de ceux qui croient en leur pays et en connaissent les écrivains avec un péristyle séculaire allant de Marnix à Laurent, de Vésale à Houzeau, de Jansénius à Van de Weyer, de Froissart à De Coster, et une colonnade nouvelle dans les plus belles pages de *Sedan*, de *Huit histoires de bêtes*, de *La Belgique*, etc., d'un côté, et de l'autre, le *Paradoxe sur l'avocat*, *Mon oncle le jurisconsulte*, etc., ce livre méritait d'avoir l'éclat qui persuade et la bonne ordonnance qui s'impose. Pour moi, l'ensemble d'œuvres contemporaines, point ou peu représentées ici, et que j'ai vues en partie éclore, le défend, et je ne conclurai pas contre deux écrivains de race qui tiennent aujourd'hui la tête... sauf à ne pas fléchir sur des objections graves que j'aime mieux adresser à l'école mère, cette étrangère qui menace de dénaturer nos mœurs avec notre originalité. Mais je préférerai toujours reprendre l'une ou l'autre page de ces écrivains que de feuilleter une *Anthologie* où je ne trouverais guère rien de ce j'aime de leurs aînés, ni d'eux-mêmes. Je n'achèterai donc pas ce livre. Je vais emprunter *Pro arte* et *Le Juré*, et relire *Les Légendes flamandes* et *Uylenspiegel*, *La terreur panique à Sedan* et *La montée au beffroi de Bruges*.

CH. POTVIN.

TH. RAHLENBECK, *Les pays d'outre-Meuse*. Études historiques. Dalhem, Fauquemont et Rolduc. Bruxelles, Weissenbruch, 1888.

M. Rahlenbeck poursuit régulièrement ses études historiques. Le nombre en est déjà considérable. Rien que dans la *Bibliographie nationale*, on peut compter plus de 50 notices. Les brochures extraites des revues seraient plus nombreuses si tous ses articles de revues avaient fait l'objet d'un tirage à part. Mais les collectionneurs ont déjà grand'peine à réunir ces extraits, dont je compte 42, ce qui n'est certes pas le chiffre exact. Trois publications de la *Société de l'histoire de Belgique* sont plus volumineuses. Ce sont *Les Mémoires*,

Digitized by Google

de J. de Weisenbeke ; *Les subtils moyens, etc.*, par le cardinal de Granvelle, et les *Considérations d'Estat sur le traité de paix avec les archiducz.* Enfin, voici des œuvres. L'auteur débute en 1850 par *Les Belges en Bohême.* Puis suivent : *L'Inquisition et la Réforme en Belgique,* 1857 ; *L'Église de Liége et la Révolution*, 1864 ; *La Belgique et la garnison de la Barrière*, 1870 ; *Jean Aldringen*, 1870 ; *Jean Taffin*, 1886 ; *Metz et Thionville sous Charles-Quint*, 1880, et aujourd'hui *Les pays d'outre-Meuse.*

Toute sa vie, l'auteur a fouillé nos archives, complété ses recherches par des voyages, profité de son séjour à Metz pour varier ses travaux ; et comme, l'été, il habite Dalhem, il a fait de même pour l'étude de l'histoire à travers les pays d'outre-Meuse.

Les époques, surtout le XVIe siècle, renaissent sous ses découvertes continues et sous sa plume vibrante. Les hommes et surtout les lutteurs et les martyrs y revivent, et l'auteur met toute son activité, tout son cœur, à rendre à l'histoire, par le détail animé, les faits et les hommes : tantôt *Les martyrs tournaisiens* (1854), ou *les imprimeurs et distributeurs de pamphlets du XVIe siècle* (4 brochures), ou *Les bannis du duc d'Albe à Cologne* (1864) ; tantôt de grands noms, comme Guy de Brès (1878)...

Ce nouveau livre est animé du même esprit littéraire et politique. Et on admire cette persévérance, cet amour à poursuivre une œuvre souvent brillante, généreuse toujours.

C. P.

NÉCROLOGIE

Ed. De Linge[1] fut un lettré. Il avait un amour profond pour la littérature et il lui demanda l'élégance de sa diction au barreau et le charme de ses loisirs au foyer. Une enfance passée à Batavia, toute une vie d'avocat à la cour d'appel de Bruxelles, depuis 1844, et dont les journaux spéciaux ou politiques et des plaidoyers publiés à part conservent la trace[2], des goûts littéraires satisfaits, d'abord avec le groupe de poètes et d'hommes d'esprit qui entreprenait, Ed. Wacken en tête, la première *Revue de Belgique*, telle fut sa carrière. Dès les premiers pas, il annonçait une double œuvre rêvée

[1] Né à Courtrai, le 16 janvier 1816, mort à Saint-Gilles, le 6 octobre 1888.

[2] *La bibliographie générale du droit belge*, par Ed. Picard, donne la liste complète de ses publications judiciaires et autres. Voir aussi la *Bibliographie nationale.*

Digitized by Google

toute sa vie : la poésie personnelle et la traduction en vers de chefs-d'œuvre. Après deux traductions de Conscience, des souvenirs de voyage, un guide du voyageur de Mons à Manage et de Namur à Liége, ces deux spécialités remplirent « ses heures d'or », comme disait son ami Wacken. Ses poésies, dont les débuts sont de 1846, ne s'arrêteront pas à la dernière pièce : *Loin de la ville*, qu'il vit publiée dans une revue parisienne, la *Revue universelle illustrée* (août 1888), car il laisse plusieurs poésies inédites.

Un *Essai de traduction en vers*, commencé avec Henri Heine, ouvre la seconde série. Et aussitôt il aborde Horace par ses *Poésies champêtres* (Paris, 1865), qu'il continue dans la *Revue trimestrielle* (1867-1868), et dans la nouvelle *Revue de Belgique* (1870-1876); une deuxième édition en parut en 1872, puis une troisième, complété, en 1880, dans la jolie collection diamant, qui porte le nom de l'éditeur Laurent. Une légende serbe, après l'essai sur Henri Heine, avait attesté qu'il ne bornerait pas son horizon à l'antiquité. Il traduisit pour nous le chef-d'œuvre de Gœthe : *Hermann et Dorothée*, qui, après l'édition extraite de notre revue, fut repris par la *Bibliothèque Gilon*, où il eut trois tirages successifs. Quelques mois avant de mourir, rêvant toujours d'une chrestomathie universelle traduite en vers, il s'était repris à Horace et avait publié une version en vers de la troisième satire du livre premier, sur l'indulgence réciproque, et quand la mort le surprit, la plume à la main, il venait d'achever et se préparait à revoir la traduction de la cinquième satire du même livre, celle où le poète s'en prend à la noblesse et fait un éloge si fier et si ému de son père.

C'était un lettré, ce n'était pas un homme de lettres. Il disait souvent que produire beaucoup n'est pas utile ; que la profession d'écrivain peut nuire à l'art littéraire et qu'il suffirait que chacun donnât, dans ce vaste concert des belles-lettres, la note de sa jeunesse, de ses goûts et de ses loisirs. La sienne suffisait à son esprit. Il aima les lettres, et si elles ne lui ont pas donné l'*otium cum dignitate* du maître latin, il leur dut parfois le repos de l'esprit, le réconfort dans les dures luttes de la vie, et quelque succès de bon aloi. Il s'intéressait à nos écrivains, ne cessait de plaider leur cause, était toujours prêt à servir leurs intérêts; il fut aimé d'un grand nombre d'entre eux.

Nous espérons pouvoir donner bientôt une de ses œuvres posthumes.

Digitized by Google

LE MAGNÉTISME ANIMAL

A PROPOS D'UNE VISITE A L'ÉCOLE DE NANCY

Les lecteurs de la *Revue de Belgique* n'auront sans doute pas conservé le souvenir d'une étude sur le magnétisme animal, que je publiai en 1886 sous le titre de : *Une visite à la Salpêtrière.*

Les présents articles forment une suite à cette étude; c'est pourquoi je crois utile de la résumer. Mais, comme les expériences de la Salpêtrière ont été l'occasion qui m'ont fait passer de la théorie à la pratique du magnétisme, je me permettrai de reprendre les choses d'un peu loin.

I

Je venais d'entrer à l'université, — c'était en 1850, — lorsqu'il me tomba sous la main un petit livre traitant du magnétisme. Intéressé, mais défiant, je lus les deux seuls ouvrages que possédait alors la bibliothèque de Liége sur la question, le *Traité du somnambulisme* d'Alexandre Bertrand (1823), et l'*Histoire académique du magnétisme animal* (1841), du docteur Dubois, d'Amiens. A moitié converti par le premier ouvrage, je fus bien près de l'être tout à fait par le second, tant son auteur mettait de passion et de mauvaise foi à dénaturer les faits et à dénigrer les magnétiseurs. Son livre n'est qu'un long développement de ce dilemme, dupes ou fripons.

Depuis lors, je me tins assez au courant de la littérature

Digitized by Google

concernant la science nouvelle. C'est ce qui m'avait enhardi à expliquer, dès le 22 décembre 1869, par l'auto-suggestion les phénomènes présentés par Louise Lateau.

J'eus de plus l'occasion d'observer, dans ma famille, un cas très remarquable d'hystérie. Enfin, j'avais assisté à l'une ou l'autre expérience publique. Toutefois, je ne me hasardai pas à faire de la pratique. Je pensais alors, avec le vulgaire, que le magnétisme n'était pas absolument inoffensif. Ainsi, même en 1885, je refusai une offre qu'un an plus tard j'aurais acceptée avec empressement. Je répétais avec quelques élèves les expériences de M. Ch. Richet sur la communication de la pensée, — par parenthèse, les miennes furent absolument négatives. L'un d'eux se sentait, disait-il, fortement sous mon influence, et prêt à tomber en somnambulisme pour peu que je le voulusse. J'évitai avec soin de le vouloir.

Cependant, les travaux sur le magnétisme se multipliaient. La *Revue philosophique* insérait de nombreux articles de M. Charcot et de ses élèves. Je les lisais avec avidité, étonnement et... confiance. Mais le doute entra dans mon esprit le jour où MM. Féré et Binet publièrent leur fameuse découverte du transfert par l'aimant. Un beau matin, je n'y tins plus : je voulus voir.

Le transfert par l'aimant n'était cependant que l'extension d'une invention récente, la métallothérapie. On sait en quoi consiste ce mode de guérison. Il y a des malades, des hystériques principalement, qui sont soulagés par l'application sur la partie douloureuse ou paralysée d'une plaque d'un certain métal : cuivre, étain ou zinc, or, argent ou platine, selon les individus, — affinités électives d'étrange sorte, bien propres à mettre à l'épreuve la crédulité des hommes de science. Mais l'aimant fait plus; non seulement il déplace les maux — la paralysie, par exemple — en les transportant d'un bras ou d'une jambe à l'autre, mais il va jusqu'à changer chez les sujets l'amour en haine, la colère en pitié, la gaieté en tristesse. Mieux encore, l'année dernière, le Dr Babinski, médecin à la Salpêtrière, assura que, toujours au moyen de l'aimant, les malades pouvaient troquer leurs affections morbides; et,

Digitized by Google

à l'hospice même, on fit assister des savants à ces étonnants échanges! Au fond, c'était plus merveilleux encore que la médicamentation à distance : il suffisait d'effectuer ces transports entre l'homme et un animal, et un nouveau genre de thérapeutique était créé.

Me voilà donc en route pour Paris, réfléchissant pendant tout le trajet aux expériences à faire et aux précautions à prendre pour ne pas m'égarer. Le jour même de mon arrivée, je voyais M. Ribot, qui me présentait à M. Binet, qui, le surlendemain, me présentait à M. Charcot, et la Salpêtrière me fut ouverte.

Là, je fus témoin des fameux trois états, léthargie, catalepsie, somnambulisme [1]; là, je vis les états dimidiés et les stupéfiants états composés; là, on me montra en action l'hyperesthésie neuro-musculaire; là, enfin, on me fit assister aux expériences sur le transfert. Mais quand je vis comment on faisait ces dernières expériences; quand je vis qu'on négligeait des précautions élémentaires, par exemple de ne pas parler devant les sujets, qu'on annonçait tout haut ce qui allait se produire, qu'au lieu d'opérer avec un électro-aimant actionné à l'insu du sujet et de l'expérimentateur, celui-ci se contentait de tirer de sa poche un lourd fer à cheval; quand je vis qu'il n'y avait pas même de machine électrique dans le laboratoire, je fus assailli de défiances qui, insensiblement, minèrent ma foi dans tout le reste.

C'est aussi à la Salpêtrière que j'eus recours à un curieux procédé pour raviver les souvenirs chez les somnambules.

Malgré toutes les recommandations et toute l'insistance de M. Féré, la fameuse Wittman n'avait pu se rappeler un rêve qu'on venait de lui donner. J'interviens; on lui suggère un autre rêve; elle se souvient!

C'était là un résultat important. A la Salpêtrière, l'amnésie

[1] Rappelons que le sujet est en léthargie, c'est-à-dire que ses membres prennent la direction imprimée par la pesanteur, quand il a les yeux fermés; qu'il tombe en catalepsie, c'est-à-dire que ses membres gardent la position qu'on leur donne si on lui ouvre les yeux; en somnambulisme, c'est-à-dire qu'il est en communication partielle ou complète avec le monde extérieur, si on lui frictionne le vertex (le sommet de la tête).

Digitized by Google

des sujets n'était donc pas irrévocable. La Wittman ne se souvenait pas avec M. Féré; elle se souvenait avec moi. N'était-ce pas un commencement de preuve que la tradition, l'éducation, l'habitude, jouaient un rôle capital dans la conduite des sujets? Toutefois, c'est plus tard seulement que je tirai cette conclusion.

II

Je revins de la Salpêtrière reconnaissant, émerveillé, mais un peu bouleversé. Je n'eus plus qu'un seul désir, avoir un sujet pour expérimenter par moi-même en notant avec soin toutes les circonstances qui entoureraient la naissance des phénomènes hypnotiques.

Pour cela, il me fallait une hystérique. N'était-ce pas à Paris un dogme, que les hystériques seules étaient susceptibles d'être plongées dans le somnambulisme?

Mon collègue, le professeur Masius, me procura une jeune malade, d'apparence saine et robuste, mais affligée d'une aphonie de nature hystérique, seul symptôme de l'espèce qu'elle présentât. On sait que l'hystérie, dont le vulgaire se fait une idée effrayante et très fausse, est une certaine disposition de l'organisme à simuler toute espèce de maladie en l'absence de cause matérielle appréciable. C'est ainsi que des hystériques seront paralysées de tout un côté du corps, bien qu'elles n'aient aucune lésion des membres ou des centres nerveux. C'est cette absence de lésion qui permet, sous l'influence de diverses pratiques, la métallothérapie, par exemple de faire facilement passer la paralysie de l'autre côté.

Dès la première séance, la jeune fille tomba en léthargie, ou plus exactement, dans ce qu'on nous avait dit être la léthargie. Mais elle ne présenta pas le phénomène de la catalepsie. Quand nous lui ouvrions les yeux, elle s'éveillait. Ce n'était pourtant pas faute de l'engager indirectement à conformer ses actes à la théorie dont nous étions imbus. Quoique déconcertés, nous nous mettons à lui frotter énergiquement le vertex en lui enjoignant d'ouvrir les yeux. Elle les ouvre enfin et la voilà en somnambulisme. Joie, étonnement,

Digitized by Google

admiration. C'est avec un recueillement presque religieux que nous lui donnons des hallucinations, que nous écoutons ses paroles, que nous notons ses moindres gestes.

J'ai raconté ailleurs par quel concours malheureux de circonstances [1], dès le second jour, je dus abandonner ce sujet : les installations déplorables de l'hôpital de Bavière, les préjugés qui y régnaient alors parmi les sœurs et les infirmiers, les difficultés résultant de la collaboration d'un praticien qui veut courir au but, à savoir la guérison, par le chemin qu'il croit être le plus court, et d'un psychologue attentif surtout à la marche suivie et aux accidents de la route.

Toujours est-il qu'avec notre malade nous ne pûmes obtenir la catalepsie. Un état en moins.

Une autre jeune fille, pensionnaire payante de l'hôpital, s'offrit comme sujet d'expériences. Elle était franchement hystérique, et les maux pour lesquels on la soignait relevaient uniquement de l'hystérie. Grande liseuse de romans, peu de sommeil. Tous mes efforts pour l'endormir furent infructueux.

J'étais découragé. Je me rappelai alors que M. Beaunis, professeur à la faculté de médecine de Nancy, dans son ouvrage qui venait de paraître sur *Le somnambulisme provoqué*, niait que les hystériques fussent des sujets favorables. Selon lui, les gens sains, robustes et simples, les paysans, les ouvriers, les soldats, étaient bien autrement sensibles au magnétisme.

Cette assertion n'était pas d'accord avec ce que j'avais vu, et, le dirai-je? je n'en croyais rien. Toutefois, j'essayai. J'avais justement à ma disposition deux jeunes filles de la campagne, deux sœurs, parfaitement constituées et de mœurs irréprochables. Dès le premier jour, j'obtins avec la plus jeune de l'engourdissement, et au bout de deux semaines d'exercices, une demi-heure environ chaque soir, je la fis tomber dans le sommeil. De la léthargie encore; mais ni catalepsie, ni somnambulisme. Si j'ouvrais ses yeux ou frictionnais son vertex, elle s'éveillait. Un soir, sa sœur aînée, entrant dans

[1] *Lettres à M. Thiriar, représentant, sur la liberté des représentations publiques d'hypnotisme.* Liége, Desoer, 1888, p. 29.

Digitized by Google

mon bureau, la vit qui dormait; je lui demandai si elle ne voudrait pas se prêter à être endormie. Elle ne fit aucune difficulté. Le sommeil de sa cadette offrait d'ailleurs l'image du repos le plus paisible. Au bout de sept minutes, elle était endormie, et entrait d'emblée en somnambulisme, sans friction sur le vertex. Elle se leva, marcha, causa, et, réveillée, n'accusa ni malaise ni souvenir.

J'avais une somnambule!

Mais où donc étaient les phénomènes de la Salpêtrière? Des trois états, si essentiels et si caractéristiques, je ne produisais que le premier ou le troisième, et encore dans des conditions anormales.

Comme j'avais alors en vue des expériences sur la mémoire des somnambules et que je ne voulais pas risquer de gâter mon sujet par des essais maladroits, j'en cherchai d'autres qui avaient déjà servi. Un M. Ch. voulut bien me mettre en rapport avec deux ou trois jeunes gens qui avaient été fascinés par Donato. Allures complètement différentes. Yeux démesurément ouverts, visage convulsé, corps contracturé, mouvements violents et brusques, voix rauque et indistincte. Je soupçonne alors que la conduite des sujets pourrait provenir en partie de leur hypnotiseur. Je fais des expériences pour vérifier mes soupçons et elles en montrent la légitimité.

Je tenais enfin l'explication des phénomènes exhibés à la Salpêtrière : ils étaient dus à l'entraînement et à la suggestion. L'opérateur aura regardé comme essentiels des caractères tout individuels, sinon purement accidentels, présentés par son premier sujet. Usant inconsciemment de la suggestion, il les aura transformés en signes habituels; il se sera attaché, toujours sans le savoir, à les obtenir des autres sujets qui les auront reproduits par imitation, et ainsi le maître et les élèves, s'influençant réciproquement, n'auront pas cessé d'alimenter leur erreur. Ce fut la matière d'un article publié dans la *Revue philosophique*, en août 1886, et intitulé : *De l'influence de l'imitation et de l'éducation dans le somnambulisme provoqué*. Je me ralliais ainsi aux affirmations de l'école de Nancy.

Digitized by Google

A ces déductions si fortement appuyées par les faits, qu'a répondu l'école de la Salpêtrière? Que mes sujets et ceux de Nancy n'étaient que des « somnambules vulgaires », que Paris seul était en possession du « grand hypnotisme », tandis que nous, nous n'avions que le « petit hypnotisme », un hypnotisme de province ! (*Revue philos.*, nov. 1886.)

Il serait difficile de trouver dans l'histoire des sciences un autre exemple d'une aberration se perpétuant ainsi par pur amour-propre. Ce conflit entre les deux écoles est aujourd'hui jugé; mais il se maintient encore grâce au prestige de M. Charcot.

M. Charcot est peut-être le savant de l'Europe qui a le mieux étudié les maladies nerveuses, et qui a le plus fait pour intéresser les savants au magnétisme. Remarquant une analogie entre certains phénomènes hystériques et certains phénomènes hypnotiques, il assimile l'hypnose à l'hystérie. Imbu de cette idée, il obtient de deux ou trois hystériques plongées dans l'hypnose les phénomènes auxquels il s'attendait, sans se douter — qui s'en serait douté au début? — qu'il les provoquait lui-même, et voilà son opinion assise sur l'expérience. Ses élèves sont convaincus, puisqu'ils ont vu. Et alors, par conviction d'abord, par entraînement ensuite, enfin par respect n'osant contredire le maître, et par point d'honneur ne voulant pas contredire leurs précédentes affirmations, illusionnés et se dupant eux-mêmes, ils passent à côté des faits les plus parlants sans les entendre, ils ferment les yeux devant les manifestations les plus éclatantes, et s'empêtrent dans une théorie physique de phénomènes d'origine purement psychologique! Ils frictionnent le vertex pour faire tomber le sujet en somnambulisme; ils lui ouvrent les yeux pour le mettre en catalepsie; en lui ouvrant un œil, ils ne lui impriment que la catalepsie d'un côté du corps; ils lui abaissent les yeux, le sujet pleure; ils lui relèvent les coins de la bouche, le sujet rit; ils lui contractent les sourcils, le sujet devient colère; ils lui joignent les mains, le sujet prie.

Certes, quand on voit ces choses, elles paraissent démonstratives et lumineuses. Je suis revenu de Paris absolument

Digitized by Google

convaincu. Il est heureux pour moi que, contre mon attente, mon premier sujet n'ait pas obéi à mes manœuvres corroborées pourtant — j'en suis sûr — d'injonctions verbales, sans quoi je verserais peut-être encore dans le salpêtriérisme. Ma personnalité scientifique est peu de chose. Mais le fait que, imitant en tout point les procédés de Paris, je suis tombé presque malgré moi sur les résultats de Nancy, a une haute signification. Actuellement encore, le « grand hypnotisme » reste le privilège de la grande capitale, et des cinq ou six hystériques (sont-elles bien six?) de la Salpêtrière. Ni MM. Liébeault, Bernheim, Beaunis et Liégeois à Nancy, ni MM. Fontan et Segard à Marseille, ni M. Forel en Suisse, ni M. Morselli en Italie, ne l'ont rencontré.

III

Cependant, il y avait encore une preuve à administrer : c'était de former un sujet qui pût rivaliser avec la Wittman. On conçoit qu'un praticien comme M. Liébeault, qu'un clinicien comme M. Bernheim, ne vont pas s'amuser à faire de leurs malades des pièces curieuses à démonstrations. D'ailleurs, l'un, par suite des circonstances, l'autre, par état, ne sont guère appelés qu'à soigner des pauvres; et la complaisance d'un pauvre serait suspectée. La chance me procura un sujet qui réunissait bien des conditions désirables : c'est la personne qui m'a déjà fourni l'occasion de quelques communications dans la *Revue de l'hypnotisme* (mai 1887), et dont j'ai raconté sommairement l'histoire dans ma lecture faite le 4 juin de la même année à la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique [1]. Je l'ai désignée par la lettre S.

Le lundi, 13 décembre 1886, se présenta chez moi une jeune demoiselle, grande, bien faite, aux traits énergiques, aux allures décidées, intelligente et instruite.

« Monsieur, me dit-elle sans autre préambule, je crois que

[1] *Sur l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme.* Paris, Alcan, p. 33 et 34.

Digitized by Google

je suis un bon sujet, et je viens m'offrir pour des expériences. — Expliquez-vous, lui dis-je, étonné. Mes expériences, ne sont pas d'un genre réjouissant. Je brûle les sujets, je leur applique des vésicatoires, de leur consentement, cela va de soi. L'avez-vous entendu dire? — J'ai entendu dire beaucoup de choses. Vous n'êtes pas un inconnu pour moi. — En effet, je crois vous remettre. Vous avez habité la ville de... C'est là que je vous ai rencontrée. — Justement. Je me prêterai à ce que vous voudrez. Vous pouvez d'ailleurs me rendre peut-être un service. — Lequel? — Me guérir. Enfant, on m'avait placée chez les sœurs. Un jour, pour un léger méfait (j'avais alors dix ans), on me mit au trou. Oh! les méchantes femmes! Je pris rage et peur. A la suite de quoi je fus atteinte d'une forte chorée. Il m'était impossible de marcher, de porter rien à ma bouche, de prononcer une seule parole. Je devins très colère; je me livrais à des voies de fait contre les personnes dont je croyais avoir à me plaindre. Plusieurs docteurs de la ville me traitèrent et un mieux considérable se manifesta chez moi. A l'âge de quinze ans, comme je suivais alors les cours de l'école moyenne, la chorée m'attaqua de nouveau, mais avec moins de violence que la première fois. Néanmoins, je dus quitter l'école. Je fus à peu près guérie au bout de sept mois. Mais il m'est resté une grande agitation générale, une marche saccadée, une parole précipitée, une tendance aux syncopes et aux crises à la suite d'une impression quelque peu forte, et mon irritabilité est excessive. Pour un rien, j'entre dans des colères affreuses, et je ne suis plus maîtresse de moi-même [1]. Je m'adresse à vous, s'il est vrai,

[1] Pendant que je la traitais, un jour, à l'heure de midi, dans une rue très fréquentée, passant devant des ouvriers qui causaient à l'entrée d'une impasse, elle entendit l'un d'eux faire une remarque désobligeante sur sa tournure. Elle n'y prit pas garde d'abord, mais elle n'avait pas fait douze pas qu'elle se retournait, et allait appliquer un soufflet sur la joue de l'insolent. Celui-ci fut tellement ahuri ainsi que ses compagnons, qu'ils lui ont laissé continuer sa route. Après, elle était fâchée de sa conduite, mais il était trop tard.

Digitized by Google

comme on dit, que par l'hypnotisme on peut modifier les caractères. — Avez-vous déjà été hypnotisée? — Une fois, pour un mal de dents, par un ami de la famille. Il m'aurait fait croire que j'étais dans une forêt, et j'aurais marché. Je ne m'en souviens pas. — Avez-vous déjà vu des hypnotisés? — Jamais, je n'en connais que ce qu'en disent les journaux. »

Je fais venir un de mes sujets, et je l'endors devant elle en un clin d'œil. « La voilà endormie? me demande-t-elle. — Sans doute. » A l'instant, S. tombe de sa chaise à la renverse, et s'étend tout de son long par terre, remuant bras et jambes avec une vivacité sans égale. Je me précipite sur elle tout en criant à l'autre de se réveiller; je la relève et la tire sans peine de sa crise en lui soufflant sur la figure.

Sur ces entrefaites, arrive mon ami le Dr de Rasquinet, qui depuis a pratiqué l'hypnotisme à mon exemple. Je lui raconte la scène. Je rendors S. devant lui. Nous tombons d'accord que ce pourrait être un sujet précieux, bien qu'elle ne soit nullement anesthésiée. Je conçois un plan d'expériences, et je lui demande si vraiment elle veut bien se prêter à quelques essais préliminaires. Elle y consent tout de suite. Je la prie de m'apporter l'approbation de ses parents, et je lui donne rendez-vous pour le jeudi suivant, 16 décembre.

Ce jour-là, je convoquai mes collègues, les docteurs Van Aubel, Swaen et Nuel, et les docteurs L. de Rasquinet et Henrijean, ce dernier assistant de M. von Winiwarter à l'université de Liége.

Je leur communique le plan de mes expériences. Elles ont pour objet de montrer que, par le dressage, on peut faire d'un sujet absolument neuf un somnambule semblable aux hystériques de la Salpêtrière.

Ce dressage a pris quatre heures en deux séances. Il a complètement réussi, sauf en un point sur lequel je m'expliquerai.

Tout d'abord, Mlle S. est-elle hystérique? On l'interroge. Ses réponses ne révèlent aucun indice; elle n'a jamais eu la boule ni le clou hystériques.

On la fait écrire, vite et lentement. L'écriture est nette et

Digitized by Google

régulière; les caractères sont en général bien tracés. Seulement, quand elle écrit vite, elle interrompt les liaisons après deux, trois ou quatre lettres, sinon la fin du mot se précipite. Tracée lentement, l'écriture est presque calligraphiée.

Léthargie et catalepsie. — Elle ne sait pas ce que c'est que la léthargie et la catalepsie. La léthargie, c'est pour elle l'image de la mort. Je lui explique la différence. Puis je l'endors en annonçant tout haut à l'assistance qu'elle va tomber en léthargie. C'est ce qu'elle fait. J'annonce ensuite que, si si je lui ouvre les yeux, elle sera mise en catalepsie; c'est ce qui arrive.

Avant comme après l'expérience, le pouls est à 100 environ. Très irrégulier : « Un de ces pouls, dit M. Nuel, qui peuvent battre de 50 à 150 à la minute. »

Le sommeil est peu profond. Elle entend tout et se souvient de tout. J'annonce que le sommeil deviendra de plus en plus profond et le souvenir de plus en plus indistinct. Ma prévision se réalise.

Toujours par le même procédé, je produis ce que l'on appelle la paralysie et la contracture. La contracture, d'abord molle, finit par devenir ferme.

Insensibilité. — Il s'agit maintenant de la rendre insensible. Comme elle est excessivement douillette, je commence par lui attacher au bras des pinces qui n'ont que l'air de serrer fortement. Peu à peu, elle s'aguerrit. Se sentant piquée brusquement avec une brucelle à pointes, elle jette un cri et retire son bras. Après suggestion, elle se laisse piquer partout sans plus rien manifester. Je l'éveille.

On passe aux exercices avec la machine électrique. Le bruit seul l'agace et l'énerve. Elle ne peut même toucher les cylindres. Endormie, elle en supporte de mieux en mieux l'action.

Je lui colle la main au mur. Elle y adhère, mais non fortement. On l'en détache par force; S. tombe en crise. Je note ses paroles : « On me fait manquer à un devoir ! » C'est une réflexion analogue qu'un jour un autre de mes sujets, M., avait fait entendre à M. R. Boddaert, professeur à l'univer-

Digitized by Google

sité de Gand. Il l'avait aussi arrachée violemment de la porte contre laquelle je l'avais appliquée. Elle est inquiète : « Monsieur l'avait dit ; que va dire Monsieur? »

Attitudes passionnelles. — Je lui ferme les poings, sans rien dire. Elle reste impassible. Les traits de la physionomie ne se conforment pas à ce commencement d'attitude. Même indifférence, si je lui projette les poings fermés en avant. Pour lui faire oublier mes manœuvres, je la prends à mon bras; elle fait le tour de la chambre, s'assied, est réveillée. Pas de souvenir.

Rendormie et mise en catalepsie par l'ouverture des paupières, j'annonce tout haut à l'assistance que, si je lui ferme les poings, toute sa figure manifestera une vive colère; que, si je lui approche les mains de sa bouche, elle sourira et enverra des baisers ; que si je lui joins les mains, elle priera et se jettera à genoux. Toutes ces prédictions se réalisent à la lettre.

Puis je passe aux états dimidiés : je produis, toujours par le même procédé de la parole, les états dimidiés, — léthargie à droite, catalepsie à gauche, si je tiens l'œil droit fermé et l'œil gauche ouvert.

Puis enfin je passe aux fameux états composés que l'école de la Salpêtrière, par l'un de ses organes les plus autorisés, met au défi d'obtenir avec les « somnambules vulgaires ».

Après quelques tâtonnements maladroits, S. parvient à exprimer parfaitement l'amour à droite, si l'on approche sa main droite de sa bouche, et en même temps la colère à gauche, si on lui ferme le poing gauche. Puis, relevant son œil droit et abaissant son œil gauche, je lui fis marquer la gaieté d'un côté, la tristesse de l'autre.

Le souvenir est de plus en plus aboli.

Somnambulisme. — J'annonce que si je frictionne le vertex elle ouvrira les yeux. Elle les ouvre, mais louche horriblement vers le haut. Je parviens, non sans peine, à la faire regarder droit. Je lui ferme les poings sans rien dire. Aucun effet.

Hallucinations. — J'essaye en vain de lui faire entendre une

Digitized by Google

musique militaire « au loin, bien au loin ». Je la lui susurre à l'oreille : « Je l'entends, mais ici. » Je lui offre à boire. Elle demande du café. Je lui donne de l'eau; elle manifeste du dégoût.

Comme on le voit, le sujet n'est pas des meilleurs. Il y en a qui au bout de dix minutes et moins tombent en somnambulisme, ont des hallucinations de tous les sens, sont entièrement insensibles, et perdent absolument la mémoire. Mais la démonstration de la thèse n'en a été que plus éclatante.

On a arrangé une robe autour d'un mannequin. Devant S. éveillée, je donne à J. une hallucination. Le mannequin est un homme barbu qui veut l'embrasser. J. lui donne un soufflet et le renverse. S. rit de tout son cœur.

Je l'hypnotise à son tour, et lui montrant le mannequin : « Voilà un homme! » Elle tâte la robe : « C'est vraiment du drap! » Je lui fais passer la main sur la barbe de l'homme; elle ne la sent pas. J'approche ma barbe de sa main; elle la touche. Geste de dégoût; elle secoue ses doigts comme s'ils étaient souillés de vermine. Elle sent maintenant la barbe de l'homme, — même geste. L'homme veut l'embrasser. Cri d'effroi; soufflet : « Je ne suis pas une fille pour qu'on m'embrasse! » Je la calme. — Bal à grand orchestre. Elle entend les instruments, sent le parfum des fleurs, voit les danseurs; ses jambes s'agitent, elle se lève et danse; se rassied. Réveil, souvenir vague : « Il me semble que j'ai dansé. »

Cette partie de l'éducation de S. avait demandé près de deux heures.

IV

Le lundi suivant, 20 décembre, en présence de MM. Van Aubel, Swaen, von Winiwarter, L. Frédéricq et du Dr Henrijean, toujours d'après un plan arrêté à l'avance, nous nous occupons de parfaire l'éducation.

Il est nécessaire de remémorer au sujet ce que c'est que la léthargie, la catalepsie, le somnambulisme. Elle a oublié en partie ses leçons; preuve de sa sincérité.

Digitized by Google

Les suggestions par attitude — par exemple, en lui fermant les poings, mais sans rien dire — ne sont suivies d'aucun effet. La suggestion par simple électrisation des muscles des sourcils, de la face, qui, chez les hystériques parisiennes, provoquent les autres signes de la colère, du rire, de la tristesse, n'aboutit pas. Mais du moment que l'on joint la parole à l'action, la suggestion réussit.

Je ne relate que par désir d'être complet, les amnésies suggérées. — Impossibilité d'écrire son nom. Elle en écrit les trois premières lettres, s'arrête, et jette sa plume avec colère. — Impossibilité de tracer le chiffre 7. Elle écrit la série des nombres, en passant ce chiffre. Son irritation va croissant. A la quatrième dizaine, elle est tellement surexcitée que je dois la réveiller. Elle se souvient, elle est en colère *contre elle-même*, « parce que sa volonté était paralysée; parce que, sachant écrire 7 et le voulant, elle ne le pouvait pas ». Cette impuissance la jetait dans l'angoisse.

Je remarque à cette occasion que le sujet ici ne se croit pas libre, et se révolte même contre la contrainte qu'on lui impose. C'est le contraire de ce que soutient M. Beaunis. Mais il y a trop à dire sur ce point délicat. Je reprends le récit des expériences.

Amnésies systématiques. Ces amnésies sont curieuses en ce qu'elles montrent jusqu'où le sujet pousse la complaisance et la logique. On donne à S. un passage à lire ; seulement, elle ne pourra pas lire les verbes. Elle lit très vite, et passe sans broncher tous les verbes, sauf les participes employés comme adjectifs ; par exemple : un enfant bien *élevé*, un homme mal *appris*. Ceci montre à quel point de prestesse peut s'élever la faculté analytique d'un somnambule.

On lui défend de lire les *s*. Chose curieuse, elle lit les *c* et les *x*, et sur quinze lignes ne se trompe que trois fois : Au*g*u*s*te, Gallu*s*, accu*s*ateur. M. von Winiwarter lui fait subir, pendant qu'elle est en somnambulisme, un interrogatoire instructif : « Pourquoi ne lisiez-vous pas les *s*, puisque vous saviez prononcer *ce*, *ci*, etc. ? — Je ne pouvais pas, c'était plus fort que moi — Vous étiez triste pendant l'expérience

Digitized by Google

des chiffres; pourquoi? — Je sentais que je ne pouvais ce que je voulais. — Pourquoi écriviez-vous les autres chiffres? — Parce qu'on me le permettait. » Mlle S. devient de plus en plus triste et se met à pleurer. « Pourquoi pleurez-vous? — Je ne peux faire ce que je veux. M. D. m'a défendu d'écrire 7. C'est malgré moi. Je suis triste à cause des vains efforts que je fais. »

Transfert par l'aimant. — L'expérience réussit également bien avec de faux et avec de vrais aimants. J'annonce aux assistants que l'aimant fera passer l'écriture de droite à gauche. Elle écrit de la main droite : « A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers? » — Aimant à droite : embarras visible, tristesse, désespoir. Tout à coup, la figure s'illumine : « J'y songe, je n'ai qu'à écrire de la main gauche. » Elle continue de la main gauche en écriture *directe*. (Relire, dans la *Revue philosophique*, les articles de MM. Féré et Binet : il y a là toute une savante théorie édifiée sur le fait que, par le transfert, l'écriture est *renversée*.)

L'écriture de S. devient de plus en plus régulière : « Pour qui ces torches qu'on excite? L'airain sacré tremble et s'agite. D'où vient... » Ici, j'ajoute un aimant à gauche. Elle s'arrête embarrassée : « Je ne puis plus! » M. von Winiwarter à moi : « Elle pourrait écrire avec ses dents. » Ainsi fait : « Ce bruit lugubre. » Inutile de dire que l'écriture est des plus imparfaites; pourtant on reconnaît les mots. Alors nous jouons avec les aimants, et la plume passe avec eux de droite à gauche, de gauche à droite et entre les dents.

La démonstration du transfert — non par l'aimant, mais par l'imagination — est faite. On la complète par quelques expériences sur les transferts des attitudes, des contractures, des paralysies; Mlle S. est devenue aussi habile que la Wittman.

Pour parfaire le récit des expériences faites ce jour-là, je n'ai plus qu'à mentionner quelques changements de personnalité. Des observateurs font grand état de ces phénomènes. Ils ne sortent pas des effets ordinaires de la suggestion.

Les somnambules sont d'excellents acteurs, et ils entrent

Digitized by Google

vite dans l'esprit de leur rôle. Cependant, même à cet égard, une certaine éducation me semble indispensable. Il est parfois nécessaire de les guider, de les dresser.

Par exemple, nous faisons croire à S. qu'elle est une enfant de six ans qui va à l'école et qui écrit déjà bien sous la dictée. La suggestion lui est faite dans une chambre à côté de celle où l'on est assemblé. Elle entre, les doigts dans la bouche, l'air timide; elle zézaie; mais... elle a gardé sa marche cavalière. Elle se met à table et écrit, d'une grande écriture d'enfant; elle se penche comme les enfants et tire la langue de la bouche; mais... elle oublie qu'elle devrait ignorer l'orthographe. Je fais tout haut la remarque que, pour une enfant de cet âge, elle connaît déjà parfaitement l'orthographe. Elle était, à ce moment, en train d'écrire le mot sept; à l'instant, elle laisse le *p* inachevé.

La leçon ne devait pas être perdue. Nous faisons d'elle un paysan qui rédige la note des marchandises fournies à un client. Celui-ci attend. Elle écrit aussitôt d'une grosse écriture inégale, avec chiffres imparfaits :

10 killog beure à 3 f	30
20 killo sirrob à 1	20
100 hi pome 0.10	10
30 paint let à 10.	3
Fr. . .	63

Quel progrès dans la cacographie!

Il peut arriver que le sujet n'ait qu'une idée imparfaite du rôle qu'on l'appelle à jouer. Ainsi nous lui disons qu'elle est un vieil usurier, et aussitôt elle rédige ce billet naïf :

« J'ai prêté à Thomas deux mille francs à vingt-cinq pour cent payables à trois mois. MATHURIN.

Le 23 janvier 1888. ×

La croix est censée être la signature de Thomas.

Quant à la date, elle est tout à fait singulière.

Inutile de multiplier les exemples. Ceux-ci sont caractéristiques.

Digitized by Google

Dans la relation de ma *visite à la Salpêtrière*, j'ai parlé longuement des théories — encore en honneur dans certaines écoles d'hypnotisme — qui assimilent le corps humain à un aimant ou à un système d'aimants. J'ai suffisamment indiqué que je n'y ajoutais nulle créance. Mais il ne faut jamais rien nier à priori. On m'a raconté que Darwin, ayant un jour entendu parler de l'influence de la musique sur la germination des plantes, chargea quelqu'un — je ne pense pas que ce fût un virtuose — de jouer du basson pendant plusieurs jours consécutifs devant des graines de haricot mises en terre. Je ne connaissais pas l'histoire et je ne sais si elle est vraie. Mais je serais capable de jouer, non du basson, instrument que je ne connais pas, mais du tambour ou de l'orgue de Barbarie même devant la lune, si l'on me soutenait qu'elle y est sensible.

J'ai donc voulu m'assurer encore une fois si l'aimant ne produirait pas quelque chose sur S. en dehors de toute suggestion.

Je la fis revenir pour cet objet le lundi 27 décembre, et avec mon collègue M. Swaen, professeur d'anatomie à l'université de Liége, nous procédâmes à des expériences systématiques et absolument concluantes dans le sens négatif — en ce qui concerne S. [1]. Pour ces sortes d'essais, la plus grande circon-

[1] Voici brièvement la relation de ces expériences, qui n'ont encore été publiées nulle part :

A. — Le bras droit est contracturé par suggestion.

1. On approche le pôle sud d'un aimant du côté externe du bras gauche près du petit doigt, — contracture de tout le bras gauche, mais persistance de la contracture au bras droit. (Rapprocher de l'expérience que j'ai faite à la Salpêtrière avec la Parisienne.)

2. Même manœuvre. — Contracture avec agitation dans le bras gauche, décontracture du bras droit. — Transfert.

3. Même manœuvre cette fois-ci avec un faux aimant. — Agitation dans le bras gauche sans contracture ; décontracture du bras droit.

Il résulte déjà de ces trois expériences que le sujet se met l'esprit à la torture pour deviner ce qu'on peut bien lui vouloir.

B. — Le bras gauche est contracturé par suggestion.

4. Même manœuvre du côté droit avec un faux aimant. — Transfert complet.

Digitized by Google

spection est requise. Les sujets se demandent ce qu'on leur veut, devinent et se hasardent. L'opérateur obtient-il ce qu'il attend, ou seulement même s'imagine-t-il que le phénomène a une signification physique et répond à une loi physique, s'il ne se défie pas de lui-même, il guidera, sans le savoir, ses sujets dans la voie qu'il désire leur voir prendre, et l'on a alors le spectacle de personnes qui, de très bonne foi, se dupent l'une l'autre.

Il y a à Paris un établissement où l'on traite les malades avec des aimants ingénieusement combinés. Il va sans dire qu'on peut y obtenir des guérisons de même qu'on en obtient à Lourdes et dans d'autres endroits miraculeux. C'est, en pareil cas, le malade qui se guérit lui-même. L'application des aimants est une manière de suggestion, qui présente même cet avantage d'avoir un côté mystérieux et un côté scientifique.

5. Même manœuvre avec le pôle sud d'un aimant. — Transfert complet.

6. Même manœuvre avec le pôle nord. — Transfert complet.

C'est concluant. Je rappelle qu'à la Salpêtrière, il n'y avait même pas de faux aimant comme instrument de contrôle.

C. — Bras droit contracturé par suggestion.

7. Application du pôle sud d'un aimant au côté interne du même bras. — Décontracture.

8. Application d'un faux aimant au bras gauche, côté externe. — Transfert.

9. Application d'un faux aimant au bras gauche, côté interne. — Décontracture.

Même conclusion que plus haut.

D. — Bras gauche contracturé par suggestion.

10. Application du faux aimant au bras droit, côté externe. — Transfert. (Cf. 8.)

11. Application du faux aimant au bras droit, côté interne. — Transfert. (Cf. 9.)

E. — Bras droit contracturé par suggestion.

12. Application du pôle sud d'un aimant contre le bras gauche, côté externe. — Rien. (Cf. 7.)

13. Application du pôle nord. — Rien.

14. Application d'un faux aimant. — Rien. (Cf. 8.)

Il est démontré, sans qu'il puisse rester l'ombre d'un doute, que le sujet se fait des auto-suggestions.

Digitized by Google

Par là, elle a prise sur les superstitieux et sur les esprits cultivés.

Restaient les phénomènes neuro-musculaires. C'est encore à l'obligeance de mon ami M. Swaen que j'eus recours. Voici comment nous procédions. S. étant endormie, nous commencions par électriser différents muscles de manière à obtenir certaines positions des membres, par exemple ce que l'on nomme la griffe cubitale, qui consiste dans un certain arrangement des doigts de la main; puis nous touchions ces mêmes muscles avec un crayon en annonçant au sujet que cet arrangement allait se reproduire,

Nous avons travaillé deux ou trois jours à ce nouveau genre d'éducation, et sans succès. Le sujet n'a jamais compris ce que nous lui voulions.

D'après ce que j'ai vu à Nancy, je suis porté à croire que notre procédé était par trop savant. D'un autre côté, comme je ne suis pas anatomiste, il est possible que les phénomènes dont j'ai été le témoin à la Salpêtrière n'ont pas le degré d'étrangeté que je m'imagine, et que j'ai voulu faire faire à S. ce que la Wittman elle-même ne fait pas. J'y reviendrai plus loin.

Comme je l'ai raconté il y a deux ans, MM. Bernheim et Beaunis, à Nancy, avaient fait des expériences analogues, relatées dans leurs ouvrages, ayant pour but de montrer l'inanité des merveilleux phénomènes de la Salpêtrière. On ne s'est pas fait faute de leur objecter qu'opérant avec des « somnambules vulgaires », ne présentant pas les trois états et tout ce qui s'ensuit, leurs insuccès ne prouvaient rien.

Les expériences que je publie en détail aujourd'hui pour la première fois ne donnent pas prise à cette objection. Ici, sous les yeux d hommes de la plus haute valeur scientifique, tout pénétrés de défiance et prévenus de ce qui allait se faire, un sujet médiocre a été dressé en quelques heures de manière à reproduire les fameux trois états, et les états dimidiés, et les états composés, et les phénomènes de transfert; puis ce même sujet repris dans de nouvelles conditions, appelé à se prononcer entre de faux et de vrais aimants, non seulement bat

Digitized by Google

la campagne, mais manifeste clairement le désir d'apprendre à répondre juste.

Il est encore une circonstance sur laquelle je reviens : c'est que, quand j'ai fait ces expériences, à la fin de 1886, il y avait à peine un an que j'étais revenu de Paris, et je les faisais, non dans le but de fortifier les opinions de l'école nancéenne, mais dans celui de m'éclairer moi-même. Elles donnent tort aux uns et raison aux autres. Ce n'est pas ma faute, c'est, si je puis ainsi dire, la faute des faits. Et s'obstiner contre des faits, c'est vouloir déplacer le mont Blanc à la force des bras.

(*A suivre.*) DELBOEUF.

Digitized by Google

USAGES ET CÉRÉMONIES DU MARIAGE

Contraste étrange et bien fait pour surprendre! Tandis que la vulgarité contemporaine nous envahit de toutes parts, rapetissant tout à ses étroits horizons, proscrivant partout le symbole qu'elle ne comprend plus et y substituant des mœurs sans originalité comme sans racines dans la tradition, l'étude lente et passionnée du passé étend chaque jour le cercle de ses investigations.

L'emploi critique et méthodique des sources a renouvelé les études historiques. La philologie comparée, groupant les phénomènes linguistiques en des catégories nettement délimitées, groupe du coup les langues et les peuples. L'archéologie et l'ethnographie, reprenant ce mot de Jacques Grimm : « des ossements, des armes, des tombeaux, voilà les témoins vivants des peuples disparus, c'est par là qu'ils nous parlent », reconstruisent la civilisation des époques qui n'ont pas laissé de traces dans les documents écrits. Les voyageurs, les missionnaires consignent les vieilles légendes, les contes populaires, interrogent les mœurs et les coutumes des peuples restés stationnaires.

Cette dernière science, l'éthologie, bien qu'elle dispose déjà d'innombrables matériaux, est encore trop jeune pour pouvoir condenser les connaissances éparses en une synthèse hardie.

Aussi faut-il savoir gré à tous les travailleurs qui apportent à pied d'œuvre les éléments de l'édifice de demain, surtout si ces éléments sont façonnés, achevés, prêts à entrer dans l'appareil.

Parmi les événements de la vie, il en est peu que les peu-

Digitized by Google

ples aient entouré de plus de cérémonies, réfléchissant fidèlement leurs idées, que le mariage.

C'est ce point spécial et à coup sûr le plus intéressant de l'éthologie comparée dont M. Léopold von Schröder, professeur à l'université de Dorpat et sanscritiste distingué, vient de faire l'objet d'une remarquable étude [1].

M. von Schröder, établi à une place où les idiomes germanique et slave vivent côte à côte avec des idiomes appartenant à des familles qui n'ont rien de commun avec les premiers et joignant à cet incontestable avantage celui de posséder les principales langues indo-européennes mortes, se trouvait dans d'excellentes conditions pour traiter cette question qui exige à côté d'un rare talent d'observation un vaste savoir linguistique.

Il s'attache surtout à nous faire connaître les usages des Esthes ou Esthoniens qui habitent la plus grande partie de la côte méridionale du golfe de Finlande ainsi que la moitié septentrionale de la Livonie.

Ces mœurs esthoniennes, il les compare à celles des autres peuples de la famille ougro-finnoise et à celles des peuples indo-européens telles qu'elles existent parfois encore sur quelques points du territoire que ces peuples occupent ou telles que les documents historiques, littéraires ou religieux, nous les font connaître.

Suivons l'auteur dans son originale étude.

Aux époques de barbarie, l'homme enlevait de force celle dont il voulait faire sa compagne. Ce procédé pratique autant que sommaire ne disparut pas avec les mœurs qui l'avaient fait naître.

Nous le retrouvons chez plusieurs peuples qui étaient depuis longtemps parvenus à un certain degré de civilisation.

[1] Die Hochzeits bräuche der Esten und einiger anderer finnisch-ugrischer Völkerschaften in vergleichung mit denen der indogermanischen Völker. Ein Beitrag zur kenntniss der ältesten Beziehungen der Finnisch-Ugrischen und der indogermanischen Völkerfamilie von Dr Leopold von Schröder, docent an der Universität Dorpat. Berlin, A. Asher, 1888.

Digitized by Google

Les Spartiates et probablement tous les Doriens enlevaient leurs femmes.

Ce rapt était si répandu parmi les populations germaniques que, pour y mettre un terme, les lois durent le punir des peines les plus sévères dont elles disposaient.

Dans quelques pays, notamment en Serbie, en Irlande, en Livonie et en Esthonie, cet usage subsista jusqu'en ce siècle.

On pourrait même citer des populations finnoises, telles que les Tchérémisses, chez lesquelles cette institution, commune jadis à la très grande majorité des groupes de peuples, s'est fidèlement conservée jusqu'à nos jours.

Et là où depuis longtemps elle a cessé d'exister, ce n'a pas été sans laisser derrière elle tout un ensemble d'usages et de coutumes qui proclament bien haut l'antiquité de ces mœurs primitives.

Il en est ainsi, par exemple, chez les Mordvins. Là, le rapt existe encore, mais à titre de simple formalité, attendu que les parents de la jeune fille sont parfaitement au courant de l'entreprise.

Chez ces populations, au jour convenu, les amis du jeune homme, au nombre d'une douzaine, se portent la nuit aux environs de la maison de la future.

A la première fanfare que sonne le coq, le jeune homme pénètre dans la maison, s'empare de sa future, l'emporte malgré ses cris, que l'usage veut perçants et continus. A ces cris, le hameau est sur pied, les parents et amis se mettent à la poursuite du ravisseur, une bataille s'engage; mais celle-ci se termine toujours à l'avantage du jeune homme, qui se hâte de mener sa compagne à l'église, où le prêtre, prévenu, attend.

Les parents de l'enlevée se rendent devant la hutte du nouveau couple; menaçant et criant, ils réclament leur enfant. Le père du jeune homme sort de la hutte et accable les parents désolés de salutations et leur fille de louanges et de flatteries. Le père de l'épousée, grâce à quelques petits verres d'eau-de-vie qu'il accepte sans rechigner, finit par s'apaiser et par entrer dans la hutte. Quant à la mère, l'étiquette lui défend d'y entrer de plein gré, il faut que sa famille l'y pousse de

Digitized by Google

force. Arrivés à l'intérieur, les parents bénissent leurs enfants, et la cérémonie s'achève en de longues beuveries.

L'adoucissement progressif des mœurs fit bientôt ce rapt se transformer en un achat. La fille étant réputée la propriété exclusive de son père ou de son tuteur, il fallait en échange de l'abandon de cette propriété leur offrir un prix d'achat ou une compensation.

En Grèce, à l'époque héroïque dont les poèmes homériques peignent la vie mouvementée en de magistrales pages, nous voyons Iphidamas payer au père de sa femme cent bœufs et mille têtes de petit bétail. La *coemptio* romaine est suffisamment connue. Chez les anciens Germains, le mariage n'existait que du moment où le prix d'achat fixé avait été complètement payé.

Il en était de même chez les Russes. Dans un chant nuptial, une jeune fille dit à son frère qui la vend à son futur mari : « Fais, fais mon frère, ne me livre pas pour une bagatelle; exige de moi cent roubles; demandes-en mille pour ma tresse et pour ma beauté demande une somme incalculable. »

Aujourd'hui encore, dans mainte contrée de l'immense Russie, les femmes en âge de se marier sont couramment cotées de quarante à cinq cents roubles.

A l'origine, ce payement en argent ou en nature appartenait de plein droit au père, propriétaire de sa fille; il lui restait. C'était bel et bien sa fille que le jeune homme entendait payer au père.

Puis, les idées s'étant modifiées, on n'acheta plus la femme; on voulut par un payement acquérir l'ensemble des droits que le père ou le tuteur exerçait sur elle.

Insensiblement, le père cessa de garder par devers lui l'argent et les cadeaux pour les abandonner à sa fille, et dès lors, ce que le futur payait devint une dot, un apport matrimonial.

Le rapt et l'achat, en tant que voies de droit, appartiennent généralement aux époques reculées. De bonne heure, il devint d'usage que le jeune homme allât demander aux parents la main de leur enfant.

Cette demande en mariage est peut-être de tous les usages

Digitized by Google

populaires le plus universellement répandu et le plus diversement suivi.

D'ordinaire, c'est non pas le jeune homme en personne, mais un parent, un ami, homme considéré, qui se charge de cette délicate mission.

Ce délégué se présente dans la maison de la jeune fille, offre aux parents, en présence de la famille assemblée, des fleurs, des fruits, du riz, comme dans l'Inde, de l'eau-de-vie, comme chez les Esthoniens, les Polonais, etc.

Les parents acceptent-ils les cadeaux, vident-ils les bouteilles, la demande est agréée.

En Esthonie, on noue alors une paire de jarretières ou de gants au goulot des bouteilles vides.

Chez les Votiaques, lorsque le délégué s'est mis d'accord avec les parents au sujet du *kalym*, c'est-à-dire de la dot à fournir par le jeune homme, il remplit deux gobelets de liqueur. Il en garde un pour lui et présente l'autre au père. Tous deux les vident à demi, puis versent le restant dans un verre que la jeune fille doit avaler d'un trait.

Parfois, le jeune homme se présente lui-même, offre à celle qu'il recherche en mariage une bouteille de vin ou de liqueur et demande un verre. Si la fille le lui donne, il peut s'en retourner le cœur tranquille, l'affaire est conclue.

Ce qui caractérise cette demande en mariage chez quelques populations, chez les Esthoniens, les Hongrois, etc., c'est que le délégué, s'il veut observer les usages et les convenances, ne peut pas d'emblée, *ex abrupto*, faire connaître le but de sa visite ; il doit procéder par voie détournée.

Tout en présentant de l'eau-de-vie, il se plaint d'avoir perdu une génisse, un agneau, un veau, un oiseau, un pigeon, une fleur, etc. Au cas où les parents sont décidés à écarter absolument la demande, ils se contentent de décliner l'offre, en affirmant énergiquement n'avoir pas vu l'animal égaré.

Sinon, ils l'affirment de même, mais moins catégoriquement, hésitent, demandent la couleur de l'animal perdu et finissent par autoriser le délégué à faire des recherches dans la maison.

Digitized by Google

La jeune fille s'est cachée dans sa chambre; le délégué, guidé par le père, la cherche plus ou moins longtemps jusqu'à ce qu'il la découvre ou qu'elle se présente d'elle-même.

En Esthonie, ces naïves cérémonies se pratiquent toujours la nuit. Nous sommes peut-être autorisé à voir là une trace de l'ancien rapt, que la nuit favorisait de ses ombres.

L'accueil ou le rejet de la demande se déduit parfois d'un simple acte ou de la façon de se comporter de la jeune fille.

Jadis, en Esthonie et en Livonie, le jeune amoureux suspendait son ceinturon au-dessus de la couchette de celle qu'il aimait. Si celle-ci repoussait ses avances, elle jetait le ceinturon devant sa porte.

De même en Finlande, où le jeune homme boucle sa ceinture et son coutelas autour de la taille d'une jeune fille. Son premier soin, en entrant dans la maison quelques jours après, est de jeter les yeux sur la porte; si la ceinture y est suspendue, il n'a plus rien à espérer.

Ainsi encore en France, dans les Landes, le jeune homme en compagnie de deux amis, portant chacun un broc de vin, se présente sur le seuil d'une ferme : les gens de la ferme se lèvent, s'habillent, on se met à table, on mange une omelette au lard, on vide les brocs; puis, si la jeune fille apporte des noix en guise de desserte, le jeune homme en est pour ses frais de cour.

Le jeune Esthonien dont la demande a été favorablement accueillie se rend avec sa future à l'église, au premier dimanche. Le garçon et son futur beau-père prennent place dans la première voiture, la fiancée avec sa demoiselle d'honneur occupent la seconde. Au retour, les fiancés s'installent dans le même véhicule, échangeant des bagues et des gâteaux. A la demeure paternelle, les deux familles fêtent l'heureux événement en un copieux repas, dont une soupe à la bière constitue l'entrée obligée.

Entre le jour des fiançailles et celui du mariage s'écoule un certain laps de temps que viennent remplir chez certains peuples des usages curieux, parfois naïfs.

En Esthonie, en Finlande, en Suède et chez quelques

Digitized by Google

populations slaves, le jeune homme donne à sa fiancée du tabac à priser et à fumer, quelques bouteilles de vin ou de liqueur, et lui envoie une matrone à la langue bien déliée, habile à la persuasion, irrésistible dans ses prières.

Escortée de ce chaperon, la jeune fille parcourt les villages, s'en va frapper à toutes les portes, visiter ses parents, ses proches, ses amis, et tandis que, silencieuse, elle ne cesse de s'occuper à un travail de main, sa compagne s'évertue, à grand renfort de phrases attendrissantes, à recueillir de la laine, du lin, de la toile, des ceintures, des gants, des chemises, des bas, de l'argent.

Au retour de cette tournée, la jeune fille s'occupe aussitôt à préparer les mille petits cadeaux qu'elle compte offrir aux convives le jour de ses noces.

La fixation de ce jour n'est pas laissée à l'arbitraire des familles.

L'usage commun et constant voulait que chez ces peuples les mariages fussent célébrés après la rentrée des récoltes, à l'arrière-saison; en automne ou au commencement de l'hiver, à la lune croissante ou à la pleine lune, un mardi ou un jeudi.

Chez les Esthoniens, qui semblent avoir le mieux conservé ces antiques traditions, chez les Grands-Russiens et bien d'autres peuples encore, le programme des cérémonies du mariage comporte trois parties distinctes : la réception dans la maison de la future, le cortège menant les jeunes époux à leur chaumière et la fête au nouveau foyer.

La première partie de ce programme se distingue par des cérémonies aussi mouvementées que bizarres. Le fiancé et son escorte s'arrêtent à la distance d'une demi-verste de la maison de la jeune fille; deux cavaliers, l'épée au côté et une cruche de bière à la main, se détachent en éclaireurs. Ils trouvent la maison barricadée. Reçus par une fusillade en règle, à trois reprises différentes, ils s'éloignent et reviennent. Enfin, après de longs pourparlers, au cours desquels se déroule à nouveau toute l'histoire du jeune animal perdu, ils sont admis. L'escorte suit, elle doit prendre la maison d'assaut, car tout est barri-

Digitized by Google

cadé, et on a traîné devant la porte d'entrée des fagots et des débris de chariots.

Tandis que parents et amis passent la plus grande partie de la nuit à manger et à boire, la jeune fille se tient cachée dans l'endroit le plus reculé de la maison. Un homme de condition, spécialement désigné à cet effet, lui donne la chasse.

Parfois, au lieu de sa future, le délégué amène au jeune homme une ou deux vieilles femmes travesties de bizarre façon, déguisées en oiseaux, en monstres; parfois, la jeune fille se tient cachée avec quelques compagnes sous une couverture, et c'est alors au futur à découvrir sa fiancée parmi ces femmes qui s'agitent et se tordent en vraies convulsionnaires.

Découverte, elle doit passer par trois fois sous les épées que deux hérauts d'armes tiennent croisées sur le seuil de la demeure.

Ailleurs, on l'étend sur une couverture, la face tournée contre terre; on lui met un coussin dans le dos et son mari pose alors son premier acte de seigneur et maître en lui donnant quelques coups de verge, comme pour la punir de lui avoir désobéi en se cachant à sa venue.

Et tout cela au milieu des éclats de rire, au bruit des verres qui s'entre-choquent, des couplets de circonstance, des cris, des lazzis des bruyants assistants.

Cette prise d'assaut de la maison, cette attaque, cette défense, ces barricades, ces décharges de mousqueterie qui déchirent le silence planant sur les forêts de bouleaux de l'Esthonie et de la Finlande, toutes ces violences feintes, communes à de nombreux peuples tant indo-européens qu'ougro-finnois, n'évoquent-elles pas le souvenir de ces rudes époques où la surprise était réelle, où la jeune fille était enlevée de force?

Après ces divers préliminaires, la fiancée est introduite et admise au festin. Mais avant de l'introduire, on lui jette sur la tête un grand voile blanc. Parfois une large couverture lui cache tout le corps. Aussi, à table personne ne lui adresse la parole; quelques amies lui passent les mets sous le voile.

Digitized by Google

Tous les peuples sont d'accord pour prêter à cette cérémonie symbolique la même signification.

Lui bander les yeux, la couvrir d'un voile blanc qu'elle garde jusqu'à son arrivée à la demeure conjugale, c'est envelopper comme d'un linceul tout son blanc passé de jeune fille, enlever à sa vue la maison où elle a vécu ses années d'innocence et de candeur, lui faire ignorer le chemin du retour au foyer paternel.

Chez les anciens Hindous, — et la même coutume existe chez les Esthoniens,—pour symboliser la fermeté qu'elle devra déployer plus tard, la jeune femme mettait le pied sur une pierre. Cependant, on récitait dans l'Inde ancienne ces paroles liturgiques qui font penser au *Tu es Petrus* que la liturgie catholique applique au pontife romain : « Viens, monte sur cette pierre; qu'ainsi tu sois inébranlable; qu'ainsi tu mettes le pied sur ceux qui t'attaquent. Dompte ceux qui voudront s'en prendre à toi. »

Avant de se mettre en route vers la demeure conjugale, ou parfois en revenant du temple ou de l'église, les deux époux s'ingénient à marcher sur les pieds l'un de l'autre. C'est à celui qui y sera parvenu qu'appartiendra la suprématie dans le ménage; c'est lui qui portera les culottes.

Ailleurs aussi, les époux à la maison des parents de la jeune fille, ou en descendant les marches du temple, se serrent étroitement l'un contre l'autre, évitant que personne ne passe entre eux. Car si quelqu'un venait à passer, un démon malin, le chat noir, l'une de ces sorcières échevelées qui chevauchent sur des balais au sommet du Harz durant la *Walpurgisnacht*, ou quelque crapaud ailé y passerait avec lui et la discorde viendrait infailliblement s'asseoir à leur foyer.

Pour symboliser l'union intime qui ne doit cesser de régner entre les époux, il est d'usage chez plusieurs peuples de leur faire prendre en commun des mets ou des breuvages.

En Esthonie, c'est une beurrée dont on leur donne chacun la moitié, du pain et du sel, un bol de potage qu'ils vident ensemble.

Chez les Grecs modernes, le pope découpe un pain, plonge

Digitized by Google

les morceaux dans du vin et les leur donne ensuite à l'aide d'une cuiller.

En Bretagne, dans la sacristie de l'église, le garçon d'honneur présente au prêtre une corbeille recouverte d'une serviette blanche. Le prêtre en sort un pain, y intaille le signe de la croix, le casse et en donne aux deux époux. Puis paraît une bouteille de vin dont il verse un verre au fiancé. Celui-ci, après en avoir bu, le présente à sa fiancée.

Un usage assez répandu veut que tous les ustensiles que la jeune femme a employés pour boire ou pour manger, les cuillers, les plats, les bouteilles, voire parfois toute la vaisselle qui a servi au repas de noce, soient, par elle, jetés à terre et brisés. C'est ainsi qu'elle rompt définitivement avec tout ce qui pourrait lui rappeler son passé.

A un signal donné, le cortège nuptial se forme. En ce moment où elle va quitter pour toujours la demeure où se sont écoulées ses années d'insouciance et de paix, la jeune fille fond en larmes. En sanglotant, elle dit adieu à tout ce qui l'a entourée jusque-là ; les femmes pleurent et gémissent avec elle.

Des assistants la déposent sur une couverture ou sur une peau de bête étendue à terre, les hérauts d'armes croisent leurs épées au-dessus d'elle, les parents récitent des formules d'exorcisme. On l'emporte. Elle se cramponne aux poutres de la maison, au chambranle de la porte, et au milieu de ce concert de lamentations et de pleurs, on la dépose sur le chariot. A côté d'elle prennent place deux femmes chargées de prolonger le plus possible ces cris de douleur.

Trois cavaliers exécutant force moulinets de leur épée, croyant ainsi larder les mauvais génies, ouvrent la marche. La jeune femme suit, et de nombreux véhicules portant le fiancé, les parents, les amis, ferment ce bruyant cortège.

Les conducteurs évitent avec soin tout choc, tout heurt et surtout toute chute. Un accident de cette nature est considéré comme un sûr indice des malheurs qui ne tarderont pas à fondre sur le jeune couple.

En Laponie, ce cortège, composé de traîneaux, s'arrête

Digitized by Google

tout à coup à la limite du village. Tous mettent pied à terre, le garçon d'honneur distribue de généreuses rasades d'eau-de-vie. La fiancée se jette alors à genoux devant les chevaux, les suppliant de ne pas la mener auprès de gens mauvais, leur tresse des fleurs dans la crinière et leur promet de les orner ainsi toute sa vie s'ils veulent consentir à la ramener au foyer paternel. Elle tente de s'échapper, mais elle est ressaisie.

A différentes reprises, la route est obstruée de poutres, de perches enguirlandées; des cordes fleuries, des pièces de toile sont tendues en travers. Ces obstacles, le fiancé ne parvient à les faire lever qui moyennant finances.

Après divers incidents, le cortège arrive ainsi à la maison des nouveaux époux. Le chariot de la jeune femme pénètre dans la grange; on l'enlève de son véhicule, on la dépose à terre et sa belle-mère lui verse aussitôt un boisseau de grains sur le corps en appelant les poulets et le petit bétail aux cris de : « Venez, venez, voici que la maîtresse de la maison est arrivée. »

En Russie, c'est une pluie de houblon qui tombe sur la mariée; dans l'ancienne Grèce, c'étaient des figues, des noix; en Savoie, ce sont des sucreries, des fruits secs; en Sicile, du froment; dans le Béarn et le Berry, de l'avoine, du blé; dans le Jura, des glands, des pois, des fèves, etc., etc.

Ces graines, ces semences qui, confiées à la terre, germeront et se multiplieront en d'abondantes moissons, symbolisent l'heureuse fécondité de la jeune femme.

Pour traduire par un symbole vivant l'espoir de sa prochaine maternité, il est d'usage chez plusieurs peuples de déposer, parfois subrepticement, sur les genoux de l'épousée, un jeune enfant, de préférence un garçonnet, qu'elle se met aussitôt à embrasser et à cajoler.

Chez les anciens Hindous, les Grecs et les Romains, c'est-à-dire à l'époque où l'autel formait encore le véritable centre de la famille, et chez les anciens Germains, où le foyer ou l'âtre remplaçait l'autel, l'épouse était aussitôt conduite autour du feu. Par trois fois, elle en faisait le tour, y jetait des grains et de la ramée.

Digitized by Google

Chez les Ossètes modernes, son premier soin en entrant dans la maison conjugale est de tourner la crémaillère de la marmite.

En Esthonie, il est en outre d'usage de jeter quelques menus objets, quelques pièces de monnaie dans le puits de la maison ou dans un seau, de le renverser, parfois de le briser à coups d'épée.

Cette coutume, qui se retrouve chez plusieurs peuples indo-européens, revêt un caractère particulier chez les Mordvins du Volga.

A leur réveil, les époux, entourés de gens portant des offrandes, s'en vont en cortège au cours d'eau voisin faire un sacrifice en l'honneur de la divinité protectrice des eaux. Une personne de la suite asperge de bière la route qui de la hutte mène à la rivière. La jeune femme s'y rend pieds nus, couverte d'un seul vêtement. Elle noie un poulet dans les eaux et tous les assistants y jettent quelque offrande, tandis qu'une vieille entonne la formule consacrée: « O Wedyn-Asyr-Awa! O mère! tu es pure, fais qu'elle soit pure! Éloigne d'elle la maladie et tout mal. Donne-lui des délivrances toujours heureuses! Puisse-t-elle voir les enfants de ses enfants! Sois-lui une mère, aime-la ainsi qu'une fille! » Puis la femme est plongée dans les flots ou aspergée d'eau, et le cortège rentre au foyer.

Tant qu'elles étaient libres, les jeunes filles allaient nu-tête, les cheveux ondoyant sur les épaules ou réunis en une tresse nouée d'un ruban.

Une fois mariées, leur coiffure subit une transformation complète.

Chez un grand nombre de peuples, les femmes mariées portent leurs cheveux serrés, enroulés et relevés sur le derrière de la tête. Un bonnet blanc orné de dentelles ou une coiffe sont de rigueur.

Ce changement de coiffure donne lieu dans quelques contrées à des cérémonies aussi nombreuses que variées.

Voici comment les décrit un témoin oculaire :

« Aux sons de la cornemuse, la fiancée se place sur une

Digitized by Google

chaise au milieu de la salle. Tous les assistants se rangent autour. Alors l'une de ses parentes se met à la peigner d'importance. Les Esthoniens se servent de peignes singulièrement façonnés. Faits de rudes soies de porc plantées dans une grossière pièce de bois, ils ont la forme d'une brosse ronde. L'opération terminée, la parente lui met sur la tête une riche coiffe rehaussée d'ornements d'argent, et une fillette lui noue un tablier neuf, lui donne un soufflet et lui glisse un rouble dans la main. Puis elle enlève cette coiffure et met à la place, par trois fois, le chapeau du mari, que l'épousée se hâte de jeter à bas. »

La veille du mariage, la jeune fille envoie à son futur des présents, généralement une chemise de fine toile qu'elle a tissée de ses mains, un mouchoir de cou et de poche, quelquefois un habit.

De tous ceux qui assistent à la noce, il n'est personne qui s'en retourne les mains vides. A tous, la jeune épouse distribue généreusement quelque cadeau.

Elle fait prendre par un parent non marié le coffre qui contient tout son avoir mobilier. Ce coffre est ouvert et aussitôt a lieu une vente à la criée simulée.

Les assistants entonnent des chants de circonstance, louent l'habileté, la générosité de la femme; un héraut d'armes enlève successivement à l'aide de son épée les divers objets du coffre, et les rondes se forment.

Au moment convenu, les époux se retirent, reçoivent la bénédiction de leurs parents, et tous les assistants, se rangeant en cortège, les mènent en grande pompe à leur chambre nuptiale, accompagnés de prières, de chants liturgiques et de souhaits de bonheur.

Ces cérémonies, telles que nous venons de les résumer d'après M. von Schröder, ne se terminent pas en quelques heures.

Ces fêtes se prolongeaient jadis durant plusieurs jours, parfois toute une semaine. Aujourd'hui, bien d'anciens usages ont disparu, mais sur quelques points les festivités d'une noce durent encore trois ou quatre jours.

Digitized by Google

Au cours de sa consciencieuse étude, M. von Schröder a eu constamment soin de rapprocher des peuples du Nord, au milieu desquels il vit, les coutumes des peuples indo-européens.

La frappante similitude, ou, pour mieux dire, la presque identité que nous constatons dans les usages et les cérémonies du mariage chez les peuples ougro-finnois et les peuples indo-européens, pourrait à priori s'expliquer de deux façons : généalogiquement et historiquement.

On a soutenu la première théorie. Mais, à mesure que la philologie comparée étend ses conquêtes et que les lois phonétiques se dégagent avec leur rigueur mathématique, il devient de plus en plus difficile d'admettre un lien de parenté quelconque entre ces deux groupes de peuples.

D'autre part, il est prouvé que les Ougro-Finnois ont emprunté aux Indo-Européens une notable série de mots et de racines que chaque peuplade a conservés en dépit des plus lointaines migrations.

Dès lors, il est très probable que les Ougro-Finnois, alors qu'ils formaient encore une masse compacte et habitaient à proximité des anciens grands groupes indo-européens ou mêlés à eux dans la Russie centrale et méridionale, auront également emprunté à leurs voisins supérieurs en civilisation cet ensemble de coutumes et de cérémonies que beaucoup trouveront bizarres, encombrantes, dignes tout au plus d'un dédaigneux oubli.

Mais ceux-là qui en des fleurs séchées aiment à respirer des parfums doucement agonisants, se plairont à surprendre dans les institutions qui croulent et les anciennes mœurs se survivant péniblement l'écho affaibli des âmes d'autrefois.

Émile Coemans.

Digitized by Google

LA LEÇON D'ESPAGNOL

Les sympathies sont la musique du sang.

TIRSO DE MOLINA.

C'était la deuxième ou la troisième fois que nous causions avec la señorita, seule de son sexe égarée à la table d'hôte parmi des colporteurs, des marchands, des rouliers. On se logeait où l'on pouvait, au moment de la foire. Nous traversions Séville pour des affaires de mines, Urbain et moi; notre cocher, en entrant dans la ville, s'était arrêté devant une auberge où il dételait d'habitude. On avait pris notre valise et nous l'avions suivie à travers un couloir encombré de ballots, de là dans un préau, puis dans une petite cour, enjambant des brouettes et des sacs de grain, enfin, dans la salle à manger. Là, nous avions pris place sur les deux dernières chaises restées vacantes, l'un à la droite, l'autre à la gauche d'une jeune femme, égarée comme nous, très vraisemblablement, parmi ces commensaux peu délicats.

Cette jeune dame ne disait mot, mangeait du bout des dents et ne levait qu'à bon escient ses grands yeux veloutés, — des yeux qui versent la joie, — comme dit le poète Alarcon. Elle avait le regard très doux, la señorita, des dents très blanches, qui brillaient dans un riche écrin du plus pur incarnat, de courts cheveux noirs frisottants, qui chatoyaient sur un front couleur d'ambre, où se dessinaient en ligne droite des sourcils fins et immuables. Pas une bague au doigt, pas un colifichet; sa toilette était simple, d'une sim-

Digitized by Google

plicité voulue : une mantille quand elle sortait, des gants noirs, une robe en mérinos noir, si correctement exprimée dans son austérité cherchée, si conforme au corps svelte dont elle dessinait le moindre contour, qu'on ne se figurait pas y pouvoir ajouter ni ôter le moindre ajustement. On sentait une amande fine sous l'écorce rigide ; il s'en dégageait un rayonnement, qui s'extravasait autour d'elle, dont on cherchait en vain la source dans ses grands yeux d'un velouté perfide, qu'elle tenait demi-clos dès qu'on la regardait. D'où elle venait, qui elle était, nous ne le savions pas. Pour nous, c'était la señorita qui dînait à la table d'hôte.

Elle avait de plus, pour mon compagnon, l'avantage de parler le français.

Un soir, au moment du souper, Urbain fit d'elle un portrait à la plume si bien troussé qu'il s'enhardit à le lui présenter au moment où la señorita quittait la table. C'était la veille même de notre départ.

La señorita fut ravie.

« Oh ! monsieur, que ferai je pour vous? Je suis une pauvre fille qui donne ce qu'elle a pour le bien qu'on lui fait... Mais vous ne venez pas me voir... lui dit-elle, avec un accent de reproche aimable ; et, tout en ajustant sa mantille, elle ajouta : — Venez ce soir, je rentre chez moi de ce pas. »

Mon compagnon offrit son bras sans trop savoir à quoi il s'engageait.

Elle me présenta son bras resté libre. Nous voilà dans la rue, à deux de front, attelés à la señorita, qui cheminait sur ce maudit pavé avec des grâces de gazelle, troussant sa jupe, montrant son pied petit, court et bombé, chaussé de mignonnes bottines, qui s'écartaient cependant de la mode comme le reste de la toilette, dans leur pratique simplicité.

Tout en marchant, la señorita s'amusait à lire les enseignes et riait de mon compagnon, qui ne savait pas prononcer la *jota*.

« Je vous apprendrai l'espagnol ; il faut pousser la langue comme cela, contre les dents... »

Digitized by Google

Elle s'arrêtait, ouvrait la bouche, montrait son rang de perles fines entre ses lèvres de velours, posait la langue comme cela, riait, lançait un éclat de ses yeux et continuait à marcher, faisant halte aux beaux étalages. Les bijoutiers surtout excitaient sa curiosité.

Urbain proposa d'acheter une bague dont il voulait lui faire cadeau, mais elle s'y opposa :

« Merci, j'ai des goûts trop extravagants, je prendrais la plus belle, ce saphir, qui brille au milieu des topazes et des émeraudes... Cela vous coûterait trop cher. » — Et, voyant mon ami sur le point d'entrer : « Je ne porte pas de bijoux, non, non, pas de folies », dit-elle en continuant à marcher.

Le diable était déchaîné dans Séville aux abords de la foire ; nous avions peine à traverser le flot mouvant qui s'agitait sur la place et dans les ruelles. Coudoyés, coudoyant, rasant les tables, louvoyant de par les boutiques, nous arrivâmes devant un passage étroit, large d'un mètre au plus, qui séparait deux grandes baraques en planches, et passant à l'extrémité, tournant à gauche et longeant les cloisons, la señorita s'arrêta devant une petite porte, qu'elle ouvrit, et nous introduisit dans l'obscurité d'un couloir, tout en nous guidant de la main; enfin, elle ouvrit un rideau.

Une odeur de musc nous saisit, avec un cri strident sorti de je ne sais quels gosiers exotiques. Autour de nous se voyaient des cages d'animaux avec des fauves enroulés dans leurs prisons de fer, lesquelles formaient, posées sur des roues, le fond de la baraque et les côtés.

Il se produisit à notre arrivée un ondoiement de croupes, un va-et-vient de queues, de têtes qui s'agitaient, et de pattes qui montaient à l'escalade sur les barreaux.

Dans une sorte de coulisse, devant un poêle en fonte, à l'un des angles, un homme âgé était assis, fumant la pipe. Lui aussi se leva, porta la main à son bonnet de laine et salua la señorita, qui s'avançait toute scintillante de l'éclat de ses yeux, du lustre de ses cheveux noirs et de l'éblouissante blancheur de ses dents de souris. Tout s'animait à l'aspect de la señorita; cependant, rien n'était changé dans sa

Digitized by Google

petite personne, si ce n'est un déploiement de vigueur, d'excitation, d'autorité que nous n'avions pas remarqué et qui maintenant éclatait par réflexion dans un tressaillement des choses extérieures et jusque sur les traits souriants du vieillard.

La jeune femme nous présenta comme deux messieurs qui dînaient avec elle et, se tournant vers nous, les deux mains étendues avec un incomparable sourire :

« Vous êtes chez vous, messieurs, j'espère que vous assisterez à mon spectacle; on donne à manger aux serpents, et moi je ferai de mon mieux pour vous plaire. »

Elle s'aperçut que l'émotion produite par son entrée commençait à nous envahir ; ses yeux s'agrandirent démesurément, son visage se colora ; mais, par un retour de condescendance, ne voulant pas abuser du prestige, elle prit une brosse des mains de son cornac et, comme nous nous étions salis en passant entre les cloisons de planches, elle se mit à nous épousseter, d'une main preste, qui vous papillonnait comme une caresse autour du cou.

Elle avait la respiration rythmée, imperceptible d'un enfant endormi et se mouvait avec des grâces de jeune faon et des sourires de reine. Elle était devenue très gaie, et fredonnait, tout en se brossant à son tour, une chanson qui attira notre attention.

Cette chanson commençait ainsi :

Est-ce l'orage, mère?
La tête me brûle,
Le cœur me brûle...

Mon compagnon, bon musicien, écoutait tout oreilles.

« Je crois que vous me comprenez, *caballero*, lui dit-elle.

— Je sais peu d'espagnol, hélas! répondit Urbain, je le regrette. Il y a deux choses qui nous feront regretter le pays : la langue et les yeux de ceux qui la parlent, de grands yeux, veloutés comme les vôtres, une langue sonore, une vraie musique comme celle qui sort de votre bouche. »

Digitized by Google

Le compliment lui valut un regard de toute la longueur des grands yeux.

« Vous êtes galant, monsieur, mais je ne suis pas Espagnole... Adieu! je vais m'habiller. Si vous voulez rester ici, Charley vous fera un bon feu et vous racontera des histoires, n'est-ce pas, Charley? »

Le vieillard répondit avec un fort accent anglais :

« Tout ce que ces messieurs voudront. »

Comme elle sortait de la baraque, en passant devant l'une des cages, la senorita s'arrêta près d'une jeune panthère qui faisait le gros dos en voyant sa maîtresse.

« Bonjour, Laurita. Vous avez faim, ma petite chatte », murmura la dompteuse, et, s'adressant à mon ami, elle lui demanda s'il oserait caresser l'animal. Le compagnon n'hésita pas une seconde, et il passa la main si imprudemment à travers les barreaux, que le cornac poussa un cri : « Laura! »

L'animal s'abattit comme percé d'une balle et se mit à ramper, terrifié par la voix de Charley.

« *Nonsense!* Soyez prudents, messieurs, reprit-il : jeux de mains, jeux de vilains, disent les Français. »

La señorita rassurait la panthère, la cajolait tout en la menaçant par des paroles, qui sonnaient comme des éperons dans cette langue chevaleresque. « *Abajo las garras!* (A bas les griffes), *las horrorosas garras!* (les affreuses griffes). Elle avait des mots exotiques qu'elle traînait d'une voix gutturale : *Almuerzo!* (Déjeuner!) Non, ce n'est pas le déjeuner, fillette (*no es almuerzo, hijita*), c'est la main du *señorito,* qui n'a pas peur de toi, Laurita. » La voix s'attendrissait, les mots s'adoucissaient, se mouillaient jusqu'au gazouillement d'un enfant de cinq ans : « *Quisquillosita amarilla!*...(Petite chatouilleuse jaune!...) fermez votre boîte à aiguilles, ces vilaines aiguilles... âme de glace! petit cœur de pierre... » Et les pattes et les mains se mêlaient, et la panthère se roulait, mordillait, fermait ses yeux fauves aux doux zézayements : « *Ay! tiricia!* (Petite jaunisse), *ay dulce niña!* (douce fillette!), » rentrait ses griffes aux lettres dures lancées à coup de gorge : *Abajo, hijita!*

Digitized by Google

allongeait ses reins chatoyants, happait la main et la lâchait sur un imperceptible claquement de langue comme un bruit de baiser.

C'était une fête pour l'oreille, une joie pour les yeux, que cette harmonie de contrastes, cet équilibre entre la force et la suavité, entre l'énergie et la grâce. Le feu de la chanson nous avait passé dans les veines, nous regardions avec extase, nous écoutions émerveillés.

« A tout à l'heure, messieurs, sans adieu ! »

Un sourire, un baiser de la main, quelques pas lestes de ses petits pieds sur les marches de l'escalier, le charme était rompu. Mais l'atmosphère vibrait encore; immobiles, les yeux fixes, nous avions l'air d'aspirer les atomes et de boire la résonance de cette incomparable expression de la vie dans sa magnificente beauté.

« Je crois vraiment que la señorita a un coup de soleil, dit Charley, exprimant sans le savoir une impression que nous avions éprouvée nous-mêmes.

— Comment l'entendez-vous, Charley? »

Charley hochait la tête, plaçait des chaises autour du poêle et murmurait :

« La señorita porte bien rarement son costume; il faut bien qu'elle ait ses raisons... Voilà ce qui arrive quand il y a des jeunes gens qui regardent... Eh! eh! eh! Si on avait au moins quelque chose de chaud à offrir... » Il fit claquer sa langue d'un air de convoitise : « Je suis un vieux marin, et les marins ont toujours soif, parce que la mer est salée... Que faudra-t-il vous raconter? des histoires de chasse?

— Avez-vous chassé le lion? demanda mon ami Urbain, qui était grand chasseur.

— J'ai rencontré deux fois le seigneur à grosse tête et je lui ai parlé... Une fois, j'ai eu le dernier mot. »

Il nous montrait, à la chaîne de sa montre, une dent de lion et souriait avec une mâle satisfaction.

C'était un homme de soixante à soixante-cinq ans, déjà voûté. L'influence de la mer et du *gin* se lisait sur ses traits burinés de sillons. Cependant, il gardait la trace d'une an-

Digitized by Google

cienne vigueur, des mains osseuses, un large buste et la conscience d'avoir été quelqu'un ou quelque chose.

Très ménager de ses paroles au sujet de ses maîtres, il parlait avec grand respect de la jeune dame, mais se montrait prolixe pour tout ce qui le concernait. Il nous apprit qu'après avoir servi dans la marine anglaise, il s'était fait, aux Indes, le compagnon d'un colonel qui chassait le tigre. Il avait parcouru non seulement les Indes, mais l'Afrique et l'Amérique en qualité de pourvoyeur. Il était devenu dompteur d'animaux avec les Carter, les Martin, qu'il estimait beaucoup, les Vanhamburger, qui avait un œil louche avec lequel il faisait semblant de fasciner les bêtes ; avec les Sarda, mangé avec sa pipe par son tigre royal. Ensuite, il avait accepté des emplois sédentaires, gardien par-ci, cornac par-là, et, dégringolant par degré dans la hiérarchie foraine, de chute en chute, il se voyait avec ses cheveux blancs dans une petite ménagerie, peu vêtu, mal nourri, écorné par toutes les misères, n'ayant pour capital que son trésor d'expérience.

Cet homme nous amusait beaucoup, mais le bruit d'une enragée musique interrompit notre conversation. La foule envahissait la loge à l'appel d'une vieille dame placée au contrôle avec un singe aussi laid qu'elle. Un monsieur venu du dehors, un bellâtre au profil de reitre, drapé dans un manteau râpé, s'avança vers les premières places en roulant des yeux sombres surmontés de sourcils qui menaçaient le ciel. Il s'arrêta, frisant une moustache d'un noir équivoque, découvrit un beau gilet blanc orné d'une longue chaîne en similor, et s'écria d'une voix aigrelette :

« Reculez, s'il vous plaît, de deux pas en arrière... Nous commençons, messieurs, mesdames, par l'ours noir des mers polaires, avant-*courrier* de l'ours blanc. »

C'était l'explication qui commençait. Vint ensuite le repas des animaux et le hideux festin du *boa constructeur*, engloutissant de malheureux lapins.

Nous avions observé que Charley, en distribuant la nourriture, ne donnait rien aux deux hyènes, qui se trouvaient

Digitized by Google

séparées l'une de l'autre par une grande cage fermée au moyen de volets. Dans le grillage de séparation, formé de gros barreaux de fer, Charley nous fit remarquer une grille, laquelle pivotait sur son axe verticalement.

« Faites bien attention, dit-il, la señorita entrera par derrière dans cette grande cage que vous voyez fermée, pendant que j'ôte les volets; elle introduira les hyènes, et la danse commencera. »

Il ajouta, non sans orgueil, que dans d'autres ménageries, il y avait dans le plafond des cages une grille mouvante que le dompteur abaisse quand il est en danger; mais la maîtresse n'a pas peur qu'on la mange, n'est-ce pas, Jack?

Disant ces mots, il montrait à l'une des hyènes un énorme bifsteck qu'elle avalait comme une pilule. Un commandement nous fit tressaillir :

« Ouvrez les cages ! »

Nous sortîmes de la coulisse en reculant dans le public, pour mieux voir. Les volets s'abattirent avec un cliquetis de fer, un grincement de tringles; les hyènes bondirent, et ce fut un rugissement, un tournoiement de corps, qui se mouvaient inquiets autour de la dompteuse. On se sentait frémir en la voyant si jeune, si fraîche et si gracieuse parmi ses hôtes sanguinaires.

Son costume, fort joli, se composait d'un justaucorps en satin vert et blanc rayé et d'une trousse bouffante sur un maillot gris perle. Autour du cou, sur la fraise en dentelles, s'enroulait un guépard vivant. Elle portait des bottes molles qui montaient à mi-jambe, des gants glacés d'une fraîcheur irréprochable, et saluait du bout de sa cravache, la toque sur l'oreille, jambes croisées, la main gauche accrochée par le pouce dans la poche de sa trousse, avec l'air dédaigneux et hardi d'un jeune page.

« Eh bien ! on ne s'entend donc pas ici? Qu'y a-t-il, Jack? Vous allez faire peur à Minette. »

Parlant ainsi, elle se fendit et la cravache siffla sur le museau des deux hyènes, qui s'étaient élancées l'une contre l'autre. Puis elle caressa le guépard, dont la tête reposait

Digitized by Google

sur sa gorge, ôta ses gants, les roula et les mit en poche. Les hyènes, menaçantes, hérissaient leur poil. La señorita les frappa de nouveau, mais cette fois avec le gros bout, qui semblait être une arme sérieuse.

La société féline et canidée comprenait, outre le couple de hyènes, deux loups, un chacal, deux magnifiques panthères et le guépard, qui ne bougeait de son coussin vivant. Il avait l'air endormi d'un gros chat. Les choses, apparemment, n'allaient pas comme à l'ordinaire. Charley, une fourche à la main, passait et repassait devant les cages, cherchant à attirer les hyènes à l'extrémité, pendant que la señorita posait le loup debout contre la grille de gauche. Mais forcée de se retourner pour morigéner les hyènes, l'un des loups retombait sur ses pattes. Elle finit par s'impatienter après différentes tentatives, fouetta toute la bande, puis revint vers le loup, qui refusa.

Quelques personnes, entre autres mon ami Urbain, criaient : « Assez ! » Quelque chose lui disait que l'un de nous était la cause de cet excès de zèle. La señorita se retourna furieuse :

« Du silence, messieurs. » Et s'adressant au loup :

« C'est la faute de Jack, n'est-ce pas, Brutus? Tu vas me demander pardon. »

Ayant déposé le guépard, qui s'élança vers le haut de la cage, elle s'approcha du loup, le mit sur ses deux pattes, lui ordonna de l'embrasser. Puis, passant dans la main gauche sa cravache, le gros bout vers la tête du loup, elle lui ouvrit la gueule, y mit ses gants et les retira plusieurs fois avec une insistance provocante, qui fit murmurer le public. La jeune femme se pinçait les lèvres, et Charley, sa fourche à la main, la grondait tout bas : « *Slowly... slowly!* » On entendait rugir les hyènes et toutes les poitrines haleter.

Tout à coup, les hyènes s'attaquent; un cri, un long frémissement suivi d'une déchirante clameur s'élève dans le public. La señorita, terrassée, roulait sous les pattes du loup. L'animal s'était élancé, happant la main ; mais la dompteuse, avec un prodigieux sang-froid, de la main gauche enfonçant sa cravache dans la gueule du loup, tous deux avaient roulé

Digitized by Google

par terre, puis tout à coup se relevant, on vit la dompteuse à genoux sur les flancs de la bête, terrassée et clouée au sol par la cravache, qui plongeait dans sa gorge.

C'étaient des cris : « La fourche! la fourche! » des rugissements dans la cage, des frémissements dans la loge. Les panthères, affolées, tournoyaient et sautaient par-dessus les loups, s'arrêtaient, hésitantes, sous le regard de la dompteuse, qui les fixait une main levée. Et la foule haletait, terrifiée devant cette petite main qui tenait une vie. Charley la regardait aussi, la fourche en main, les yeux hagards, la bouche ouverte. Il semblait impossible qu'une aussi faible créature pût venir à bout de ce loup, quand tout à coup, la señorita, poussant un cri, lâche son arme et bondit en arrière contre la grille, qui s'ouvre sous son poids. Elle se trouvait dans l'autre cage, à l'abri du danger. Mais elle n'y resta que le temps d'envelopper sa main sanglante, puis de nouveau poussant la grille, elle rentra dans la cage centrale, ramassa la cravache, tomba sur les hyènes, les fit rentrer chez elles à coups de pied et, fixe devant son loup qui se léchait, elle l'apostropha par ces mots :

« Expliquez-vous, Brutus ; vous étiez distrait, je suppose; il faut que l'un mange l'autre ici, n'est-ce pas? c'est votre avis... Voyons à qui la première bouchée : debout! »

L'ordre partit suivi de la cravache. Elle les fit tous ramper, sauter, tournoyer devant elle et, prenant son guépard, qui se pelotonnait de peur, saluant son public avec un gracieux sourire, un éclat de son doux regard, la señorita disparut.

Ah! si vous aviez entendu les soupirs exhalés, les bravos, les trépidations, les rappels anxieux de cette foule électrisée! On voulait la dompteuse, on demandait un médecin.

Plus morts que vifs, nous nous étions jetés dans la coulisse.

La señorita tenait le bras dans un seau d'eau et riait des clameurs.

« Oh! mon loup n'est pas enragé, dit-elle; ce n'est rien, messieurs. Vous comprenez que nous avons nos trucs... C'est une affaire de sang-froid. Brutus avait ma cravache comme

Digitized by Google

un mors dans la gueule. Il s'est saisi, mon vieux Brutus, à cause des hyènes qui ont un mauvais caractère. »

Elle riait, poussait des cris d'enfant parce que l'eau était froide.

« Oui, voilà ce qui arrive, on veut trop faire pour plaire à ses amis... Par bonheur, je n'ai pas de taches. »

Elle se tournait, levait les bras, montrait sa taille souple avec l'aisance guerrière d'une Diane. Alors, elle eut pour mon ami un regard indéfinissable et, lui tendant sa main mouillée :

« Un peu de sang pour vous, monsieur : la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a! »

Urbain rougit, prit la main gauchement, sans trouver mot à dire; il ne songea pas même à la baiser. Le public appelait la dompteuse, et le vieux Charley murmurait : « Allez-y donc, allez-y, on vous demande, señorita! »

Sans rien écouter, la dompteuse s'habilla promptement et nous pria de vouloir bien la reconduire à son auberge, pour éviter la curiosité sotte de ces gens qui, au fond, s'amuseraient encore beaucoup mieux, disait-elle, en la voyant croquer.

On sortit à la dérobée. Très gaie, la señorita marchait entre nous, bras dessus, bras dessous. Urbain ne disait mot, il se contentait de sourire béatement à chaque mot de sa compagne. Ce ne fut qu'au moment de rentrer, devant la porte de l'auberge, qu'il bredouilla quelques paroles de regret au sujet de notre départ.

La señorita parut très étonnée.

« Quand partez-vous? demanda-t-elle, retirant son bras brusquement.

— Nous partons demain soir...

— Demain soir! Oh! si je l'avais su, je n'aurais pas fait tant de frais... »

Elle nous montrait sa main enveloppée, et ses regards fixaient Urbain avec une expression qui le mettait dans un grand embarras.

Digitized by Google

Tant bien que mal, il se tira d'affaire en lui prenant la main et demandant la permission de la baiser.

« Certainement, si vous l'osez, répondit-elle; moi, je pars demain matin au lever de l'aurore, ne craignez rien... Oh! je vous ai fait peur, avouez-le, une peur bleue, s'écria-t-elle, en riant aux éclats... Vous avez cru que j'avais pris du goût pour vous et que j'allais vous croquer. » Et elle marchait sur lui, le menaçant de ses dents blanches. « Mais non, mais non, ne craignez rien, je pars demain matin sans remise, je m'en vais à Cadix. »

Et la dompteuse riait aux larmes et secouait la porte de l'auberge, pour ne pas prolonger les terreurs de mon compagnon. Elle grimpa l'escalier, nous après elle. Nous logions au premier étage, tous trois sur le même palier. On entendit pendant plusieurs minutes un battement de portes, un bruit de rires et de bonsoirs réitérés:

« *Buenas noches, caballeros!*

— *Adios señorita!*

— *Adios señoritos!* »

Personne ne dormit de la nuit. J'enviais mon ami Urbain. Méritait-il bien cet honneur? L'avait-il vue avec les yeux de l'art, cette femme dans l'idéalisation de son rude métier, quand elle exposait sa vie pour lui plaire, quand elle lui offrait sa beauté dans une goutte de son sang? Urbain, qui dormait dans ma chambre, m'apparaissait à chaque instant, il s'asseyait sur le bord de mon lit:

« As-tu remarqué ses yeux noirs? Quels yeux!... On se jetterait à ses pieds...

— Aux pieds de qui? de ses yeux noirs?

— As-tu vu ce cou de déesse? Oh! l'on voudrait s'y pendre... »

Je lui donnais un coup de poing, il s'en allait et revenait encore :

« Je crains quelque mauvaise affaire... Ce départ est un leurre... Cette femme est capable de tout, » disait-il.

Mon ami avait une excuse; il était fiancé depuis quelques semaines et devait épouser ma cousine au retour.

Digitized by Google

Entre quatre et cinq heures, le chant du coq éveilla Urbain en sursaut. Dans l'écurie, en dessous de la chambre, on entendait piétiner les chevaux. Sur notre porte, tout à coup, retentit un long roulement de coups de poing, de coups de pied, de tels coups que la porte vole au large. Une femme nous apparait :

« *Adios, señores, adios!* »

C'était la señorita qui partait au lever de l'aurore.

Urbain saute de son lit, sur nos bas, tous les deux, nous dévalons les escaliers.

« La señorita est partie! » nous crie le garçon de service.

Mon ami se mit à pleurer.

« Oh! quel bon caractère! s'écria-t-il. Elle avait compris ma situation.

X. De Reul.

Digitized by Google

QUE FUT JÉSUS? [1]

V

LE VOYAGE ET L'ENTRÉE A JÉRUSALEM. — JUDAS.

Nous ne suivrons pas Jésus dans ses diverses pérégrinations à travers la Galilée et ailleurs. L'idée énoncée est toujours la même, la manière de la présenter l'est aussi. Jésus recommande au moyen de paraboles la pureté du cœur, l'amour de Dieu et des hommes, la franchise, la vérité. Il attaque avec autant de vivacité les pharisiens, les scribes qui ne pratiquent pas ces vertus et y ont substitué des rites et des formules. Il trouvait des oreilles et des cœurs rebelles, mais il en trouvait aussi d'ouverts à ses effusions. Son œuvre s'avançait et il voyait autour de lui se presser de nouveaux adhérents.

Mais ce succès ne devait-il pas n'être que le prélude d'une plus sérieuse entreprise? Le moment n'était-il pas arrivé de porter le grand coup? Resterait-on à errer dans les contrées rurales et dans les villes de second et de troisième ordre, dont on avait, pour ainsi dire, épuisé le rendement? Était-on assez fort pour oser porter enfin au foyer même du pharisianisme et de l'autorité sacerdotale une lutte dont l'issue paraissait encore incertaine dans les conditions où l'on se trouvait?

Cette question très grave fut sans doute débattue. Des disciples auront craint de s'engager dans une opération aussi chanceuse et auront fait des objections; mais d'autres disci-

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1888.

Digitized by Google

ples, plus aventureux, plus zélés et plus confiants, auront dû encourager Jésus à tenter l'entreprise. Déjà les hésitations de Simon-Pierre avaient cédé devant la volonté du maître; mais parmi les disciples favorables au voyage se trouvaient les deux fils de Zébédée, auxquels Jésus donna le surnom d'Enfants du tonnerre, pour marquer leur caractère fougueux et ardent. Jeunes et ambitieux, ils fermaient les yeux sur le péril et étaient pressés de jouir des promesses dont ils n'avaient pas hésité à réclamer de Jésus la plus grande part. Toutefois, le Douze qui poussa le plus Jésus à se lancer dans l'aventure fut, croyons-nous, Judas d'Issachar, dont nous essayerons plus loin de retracer la physionomie. Si, pour connaître ce personnage et le rôle important qu'il a joué dans les derniers temps de la vie de Jésus, on s'en tient aux données des évangélistes, on se trouve en face d'une énigme qui semble indéchiffrable, mais dont nous croyons pouvoir dire le mot clairement lorsque nous aurons occasion de revenir sur Judas.

Lorsqu'après maints débats préalables, la résolution d'aller à Jérusalem fut prise, la communauté dut se tracer, sous la direction de Jésus, un plan de conduite. C'était faire acte nécessaire de prévoyance, car les difficultés étaient grandes et nombreuses. On allait se heurter aux préjugés enracinés d'une orthodoxie orgueilleuse et puissante, aux intérêts d'un sacerdoce fortement organisé, aux antipathies d'une foule facile à agiter et qui méprisait la Galilée « dont rien de bon ne pouvait sortir ». Il fallait prendre des précautions pour qu'aucun échec subit ne fît effondrer l'échafaudage jusqu'alors péniblement élevé. D'autre part, on devait juger indispensable d'éveiller tout d'un coup l'attention publique, d'exciter une émotion qui attirât dès l'abord au maître des partisans parmi ceux que les nouveautés entraînent et qui formassent une barrière contre les attaques d'adversaires ardents et haineux. Il eût été insensé de se lancer dans l'exécution d'un tel projet en aveugle et, comme on dit, « au petit bonheur ». On dut faire des préparatifs secrets, s'assurer d'un appui de résistance, combiner divers moyens d'action.

Digitized by Google

Le maître, dès son entrée, devait par sa tenue éviter d'effaroucher la population. Les souvenirs des prophètes lui vinrent en aide. Zacharie avait écrit : « Filles de Sion, soyez comblées de joie; filles de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse; voici votre roi qui vient à vous; ce roi juste qui est le Sauveur, il est pauvre et il est monté sur une ânesse et le poulain de l'ânesse ! »

Le maître trouva dans ce verset une double figure qui, d'une part, le représentait pauvre et humble, ce qui rassurerait les esprits inquiets, et d'autre part, donnerait à sa mission un caractère quelque peu imposant, mais où dominerait le sentiment pacifique par l'appel fait aux filles de Sion et de Jérusalem et non aux hommes de ces deux villes

On devait s'être entendu avec un partisan de Jésus, habitant près de Béthanie, pour qu'il tînt prête l'ânesse qui servirait de monture à Jésus.

« Allez à ce village qui est devant vous, avait dit Jésus à deux de ses disciples en approchant de Béthanie, et aussitôt que vous y serez, vous trouverez en arrivant une ânesse liée et son ânon auprès d'elle; déliez-la et me l'amenez. Et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il la laissera aller. »

N'y a-t-il pas dans ces paroles le témoignage d'un mot d'ordre convenu d'avance pour que l'ânesse fût livrée?

Mais si cet acte d'humilité avait un but, une autre partie de la mise en scène était destinée à produire de l'effet. « La grande multitude de peuple étendait des vêtements le long du chemin, coupait des branches d'arbres et les jetait partout où Jésus passait, et criait, tant ceux qui allaient devant lui que ceux qui le suivaient : Hosannah! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

« Lorsque Jésus fut entré dans Jérusalem, toute la ville fut émue et l'on se demandait : Qui est celui-ci? Et les peuples (lisez la foule) qui l'accompagnaient disaient : C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. »

Aux apôtres, aux autres disciples, s'étaient réunies, pour faire cortège au maître, des troupes plus ou moins nom-

Digitized by Google

breuses de Galiléens qui s'étaient rendus à Jérusalem pour la fête de Pâques. Des habitants de la ville même qui connaissaient Jésus par ouï-dire et dont la curiosité était éveillée s'étaient joints au cortège et le mouvement fut assez considérable pour inquiéter les Pharisiens. Ils se dirent entre eux : Vous voyez que nous ne gagnons rien, voilà tout le monde qui court après lui.

« Or, Jésus étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux qui vendaient et achetaient dans le temple ; il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui y vendaient des colombes, et il leur dit : « Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière, et vous vous en avez fait une caverne de voleurs. »

Cet acte de violence et d'autorité matérielle est contraire non seulement au caractère de mansuétude, de douceur et même de tolérance manifestée jusqu'alors par Jésus, mais encore à la ligne de conduite qu'il paraissait s'être tracée si l'on s'en rapporte aux circonstances de son entrée.

La conscience de Jésus, juif sincère et profondément religieux, fut-elle subitement révoltée par l'aspect de ces hommes qui faisaient métier et marchandise des choses saintes qu'il vénérait et fut-il emporté par un accès de colère en voyant profaner le temple de Dieu ? Cette opinion présenterait de la plausibilité.

Mais, d'autre part, il ne serait pas impossible que Jésus, se sentant si bien soutenu et se voyant si vivement acclamé, ait, en ce moment, cédé aux suggestions d'une partie de ses disciples qui, plus fougueux et plus déterminés que les autres, lui auraient conseillé de profiter de la situation pour faire un acte de vigueur et d'éclat qui, dès le début, devait frapper les esprits. Ce coup portait sur ses adversaires. La présence des marchands dans le temple était la conséquence des pratiques imposées par le pharisianisme. Les chasser, c'était rompre résolument avec les pharisiens qu'il fallait nécessairement attaquer ; c'était, dès le commencement de la lutte, placer la question sur son véritable terrain ; c'était dire à la partie de la population sur l'adhésion de laquelle on croyait

Digitized by Google

pouvoir compter : Vous honorez le Seigneur, vous êtes son peuple élu et vous laissez déshonorer sa demeure par des hommes dont le métier consiste dans l'art d'exercer la tromperie et la fraude! Et quels sont les promoteurs de cette infamie? Ce sont les pharisiens qui, en vous enseignant et vous imposant des pratiques ridicules, vous ont fait oublier que Dieu lui-même a dit : Qu'ai-je besoin du sang des boucs et des génisses!

La discussion était ouverte, mais l'acte significatif devait la faire aboutir.

Je ne serais donc pas éloigné de penser, non que cette résolution violente fût entrée dans le plan de Jésus, mais qu'il y fut amené par les exhortations réitérées de cette partie des disciples qui était impatiente d'agir. Pressé vivement par eux, ébloui de ce premier succès, indigné d'ailleurs de ce qu'il devait considérer comme une profanation du temple, il n'aura pas résisté à l'élan qu'on lui communiquait.

Néanmoins, l'imprudence était grave, et le moment d'entraînement passé, Jésus dut en être inquiet. Le sort était jeté; après cette incartade, Jésus ne pouvait rentrer dans l'obscurité ni l'inertie; il fallait que l'acte eût son complément. Pendant son séjour à Jérusalem, il discutait publiquement avec les pharisiens et les scribes et sa dialectique était souvent victorieuse, ce qui accroissait son influence sur la population qui écoutait les débats; mais chaque soir, Jésus quittait prudemment Jérusalem et allait passer la nuit dans quelques maisons des environs que lui ouvraient ses partisans. Il revenait en ville dans la matinée et reprenait le cours de ses discussions.

Cependant, le succès n'était pas tel que des appréhensions ne se glissassent dans l'esprit de Jésus.

Le maître était écouté, applaudi, mais cette partie de la population qui lui accordait ses sympathies, le défendrait-elle au besoin? Il semble que cette pensée l'ait hanté, car ses paroles, souvent hautaines et vives dans les premiers jours, perdaient de leur énergie et avaient un ton de moins en moins personnel à l'égard de ses adversaires.

Digitized by Google

Dans le dernier repas qu'il fit avec ses disciples, il laissait percer son découragement; par sa tristesse et ses paroles mélancoliques, il paraissait redouter une fâcheuse issue.

Cependant, les prêtres et les pharisiens, s'apercevant qu'il faiblissait, étaient résolus d'en finir; la crainte du peuple les avait retenus jusque-là, lorsqu'une circonstance favorable à leurs desseins vint les décider à agir.

C'est ici que nous avons à parler de Judas d'Issachar, l'apôtre qui alla chez le grand prêtre et lui offrit de livrer Jésus, et pour que le grand prêtre ne craignît pas que cette offre cachât un piège, Judas réclamait le prix de l'acte qu'il allait commettre.

Qu'était donc ce Judas que les évangiles n'avaient fait connaître que par son nom sur la liste des apôtres, et comme ayant reproché à son maître d'avoir accepté l'hommage d'un parfum dont le prix aurait pu être distribué à des pauvres?

Judas d'Issachar ou l'Iscariote était au nombre des premiers disciples et faisait partie des douze. Il était chargé d'une fonction spéciale et pourvoyait aux besoins journaliers de la communauté, dont il était le trésorier administrateur. Il avait la bourse commune, dit saint Jean. Cette fonction lui avait été assignée probablement à raison de son aptitude administrative et l'on peut en conclure que le temps qu'il employait à sa gestion ne lui en laissait guère pour ce qui concernait la partie religieuse et morale et la propagande de l'œuvre. Cette partie morale et religieuse avait-elle été la cause de son adhésion à Jésus? Je suis disposé à en douter; un autre motif, dans mon opinion, l'avait poussé dans cette voie. Je me représente, en effet, Judas sous un aspect bien différent de celui que donnent les récits évangéliques.

Pour m'expliquer avec clarté, je suis obligé de remonter à environ un siècle et demi avant Jésus, dans l'histoire de la Judée.

En l'an 167 avant notre ère, la Judée était soumise à la Syrie, dont Antiochus Épiphane était roi. La Judée, depuis les conquêtes d'Alexandre, passant tour à tour de l'Égypte à

Digitized by Google

la Syrie, avait perdu toute indépendance et était écrasée d'impôts et de tributs, en même temps que son culte était l'objet du mépris et de la dérision des nations dominatrices. Antiochus avait fait placer sur l'autel même de Jéhovah une monstrueuse idole. Le peuple israélite, décimé, dispersé, était sans force, sans énergie et se résignait douloureusement à son sort, lorsqu'un prêtre de Jérusalem, nommé Mathatias, se rendit avec ses cinq fils sur le mont Modin et conçut avec eux dans cette solitude la pensée d'une guerre à outrance contre Antiochus. Tous se réunirent dans le même dessein, tous se préparèrent à la lutte, se créèrent de nombreux partisans et levèrent le drapeau de l'insurrection. Leur courage, leur habileté guerrière et leur patriotisme religieux réussirent, les Syriens furent chassés, et Mathatias, souche des princes asmonéens, fut élevé à la dignité de roi de Judée après avoir proclamé l'indépendance du pays.

A Mathatias succéda Jean Machabée, grand général, grand patriote, et le royaume de Judée fut fondé. Il dura trente-trois ans. L'époque des princes asmonéens fut la plus glorieuse et la plus belle de la Palestine, qui passa à une autre race de rois et se perdit sous la domination romaine.

Les victoires des Machabées avaient été les victoires de Dieu et du peuple juif. La religion se confondait avec le patriotisme, qui, comme toujours, mais particulièrement chez les Israélites, consistait surtout dans la haine de l'étranger. Un certain nombre d'hommes parmi les Juifs, nourris de ces souvenirs, se rappelaient cette période brillante avec orgueil et regret. Bien d'autres, il est vrai, l'avaient oubliée au milieu des calamités qui, depuis, n'avaient cessé de frapper la Judée et l'avaient alternativement livrée à ses ennemis. Depuis l'an 6 de notre ère, la Judée portait le joug romain. Qu'importait le nom du maître étranger et odieux aux fidèles du Seigneur, si sous chaque nom la même oppression s'exerçait! Mais quel espoir fonder sur ce peuple énervé et abattu, dont les grands, les puissants, les riches aussi bien que les dépositaires de la loi, pactisaient avec la domination étrangère par terreur ou par lassitude? Theudas et Judas le Gali-

Digitized by Google

léen ou le Gaulonite avaient fait quelques tentatives qui avaient avorté parce que les conducteurs du peuple ne les avaient pas soutenus.

Quel est donc celui-ci dont on commence à parler et qui semble annoncer de nouvelles destinées, proclamer une prochaine régénération? A peine a-t-il commencé à se produire, qu'on accourt sur ses traces, qu'on l'écoute avidement. Son influence est déjà grande, elle peut grandir encore. Sous ce qu'il annonce, ne se cache-t-il pas de vastes desseins? Serait-il l'homme qui doit rappeler les jours des Machabées et rendre à la Judée une indépendance qui la sauve? On le dit descendant de David! C'est un titre à la royauté; pourquoi n'y aspirerait-il pas? Il paraît doux, calme, faible même; la vigueur autoritaire lui manque, mais ne convient-il pas qu'il soit ainsi dès les premiers temps de son entreprise? Les hommes forts achèveront ce qu'il a commencé. Allons à lui.

Maître, me voici : je vous ai entendu, je crois en vos paroles. Disposez de moi. Je n'ai ni le talent ni la ferveur nécessaires pour répandre votre doctrine, mais je puis rendre d'autres services. Je serai, si vous le voulez, le zélé serviteur de tous, en administrant avec économie et intelligence les ressources qui vous seront nécessaires pour l'accomplissement de l'œuvre à laquelle vous avez voué votre vie.

Judas fut accepté.

Nous avons émis la supposition que les exhortations réitérées de Judas avaient dû contribuer à décider Jésus d'aller enfin à Jérusalem. Portons la supposition plus loin.

Ne fut-ce pas Judas que l'on chargea d'organiser les groupes de Galiléens qui accompagnèrent Jésus dans la capitale de la Judée? Ne fut-ce pas à lui que fut confié le soin d'obtenir le concours de quelques habitants, déjà bien disposés, de Jérusalem? Ne fut-ce pas lui qui arrangea la mise en scène de l'entrée dans la ville sainte, et dans cette mise en scène, n'est-ce pas lui qui avait suggéré, tant à ceux qui allaient devant lui qu'à ceux qui le suivaient, de faire entendre les cris de : Hosannah au fils de David! Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur!

Digitized by Google

Ces choses nous sont cachées, mais ne peuvent-elles pas être dévoilées par une série de probabilités qui expliqueraient ce qui n'est encore qu'un mystère incompréhensible?

Si Judas fut tel que nous nous le représentons, esprit farouche et exalté, possédé par une idée qui le mettrait au service de quiconque pourrait la réaliser, emploierait tous les moyens pour réussir, c'est-à-dire ramener les jours de l'indépendance et de la gloire de Dieu, on se rend compte de sa conduite. Il dut applaudir à l'acte de vigueur contre les marchands du temple et y pousser même. Il en attendait un premier et important résultat. On pouvait le tenter. Les Galiléens étaient là en force; leur enthousiasme commençait à gagner la foule, les pharisiens et les prêtres semblaient déconcertés et hésitants. A cet acte en succéderait un autre qui augmenterait l'émotion de la cité. Jésus ne pouvait manquer de conserver devant ses adversaires une attitude altière et hautaine, une émeute éclaterait, la lutte serait engagée et une révolution soudaine rendrait la Judée à elle-même.

Quelques jours se passent dans cette attente, mais l'attente ne se réalise pas; au contraire, Jésus, au lieu de redoubler d'énergie, semble faiblir de plus en plus; au lieu de profiter du temps favorable à des actions vigoureuses, il le perd à débiter des paraboles, à soulever d'oiseuses questions, à répondre par des équivoques à de captieuses interrogations. Les discussions prennent même une allure des plus courtoises. On lui dit : « Maître, nous savons que vous n'enseignez rien que de juste », ou : « Maître, vous avez fort bien répondu ». Et il laisse son énergie s'éteindre sous ces paroles de déférence! Le tribut à César doit-il être payé? Dans cette question se cachait celle de l'indépendance. Elle était adressée à Jésus, sans doute pour lui faire commettre une imprudence dont ses adversaires auraient profité. Il le comprit. Mais au lieu de faire une déclaration qui aurait établi une situation nette, Jésus répond : « Pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi un denier. De qui est l'image et l'inscription qu'il porte? » Ils lui répondirent : « De César », et alors il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui

Digitized by Google

est à Dieu. » Par cette réponse, de bon sens d'ailleurs et qui signalait la position dans laquelle Jésus entendait se maintenir, le côté politique de l'œuvre de Jésus disparaissait, côté auquel Judas s'était attaché; il ne restait plus que le côté moral et religieux.

Ce fut pour Judas un trait de lumière. Il n'y a rien à faire avec cet homme. Si on ne l'arrête point dans cette voie funeste, si on ne l'oblige point à faire un acte décisif, tout est perdu. Ce fut sous l'impression de cette douloureuse pensée que Judas se résolut à prendre un grand et dernier parti. Il se rendit auprès des princes des prêtres et leur dit: « Vous craignez de l'arrêter en public; le soir, il se cache et vous ne le trouverez point. Je vous le livre en échange d'une récompense. » Le marché fut conclu.

Un soir, précédant une troupe de gens armés, envoyée par le prince des prêtres sous sa conduite, Judas fit saisir Jésus.

C'était, comme disent les Allemands, le moment psychologique. Les disciples défendraient Jésus, une bagarre s'ensuivrait, les Galiléens postés aux environs accourraient et repousseraient les assaillants. La ville s'éveillerait au bruit du combat; peut-être quelques affidés de Judas parcourraient les quartiers en jetant le cri de délivrance, pendant que Jésus, soutenu par des forces suffisantes auxquelles viendraient se joindre ceux des habitants disposés à secouer le joug de Rome, se trouverait forcé de maintenir la lutte engagée contre sa volonté, mais devenue pour lui le moyen de salut, si les chances tournaient en faveur de cette entreprise téméraire sans doute, mais nécessaire, aux yeux de celui qui l'avait conçue.

Si cette combinaison fut en effet adoptée, elle échoua. Les chefs sacerdotaux, pour être certains que l'arrestation pût se faire, envoyèrent-ils des troupes plus nombreuses que n'en avait demandé Judas? Les Galiléens lâchèrent-ils pied quand ils virent dans quelle forte partie ils allaient s'engager? Le mot d'ordre et les instructions données avaient-ils été mal compris? Les gens sur lesquels Judas croyait pouvoir

Digitized by Google

compter étaient-ils tous à leur poste? N'insistons pas sur ces questions trop conjecturales. Il y a dans les évangiles quelques indications d'un commencement de lutte, mais Jésus intervint et arrêta ses défenseurs. Sa nature timide prit-elle en ce moment le dessus? Ne craignit-il pas de devenir personnellement la victime du conflit? Autres questions auxquelles il est impossible de répondre, mais que l'on peut néanmoins poser.

Jésus voulut cependant plaider sa cause: « Vous êtes venus, dit-il, armés d'épées et de bâtons pour me prendre comme si j'étais un voleur. N'étais-je pas tous les jours assis dans le temple? Pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté alors, puisque vous me trouvez assez répréhensible pour mettre la main sur moi ? »

Mais de telles raisons s'évanouissaient devant un ordre formel, et Jésus, saisi au corps, fut conduit auprès du prince des prêtres.

Et Judas, quelle fut alors sa situation? Ses plans et ses combinaisons, qui pouvaient tout changer, étaient détruits, le rêve qu'il avait fait s'était tout à coup dissipé. Il venait de concourir lui-même au triomphe de ceux qu'il se croyait sur le point de renverser. Cet homme, dont il était le compagnon et l'ami, c'était lui-même qui l'avait poussé à Jérusalem, lui-même qui l'avait livré. Il faut comprendre le trouble immense qui s'empare, dans d'aussi terribles circonstances, de ces caractères fougueux qui se sont créé de chimériques et décevantes espérances et qui voient s'écrouler, en un instant, l'édifice que leur imagination ardente a élevé au milieu des bouillonnements d'une seule idée qui les domine!

Judas, dans l'excès d'une rage impuissante, alla jeter à la face du grand prêtre l'argent qu'il en avait reçu et se pendit de désespoir.

Tout ce qui précède est évidemment conjectural, mais il y a telles conjectures qu'il ne faut pas dédaigner quand elles sont le seul moyen de donner une explication raisonnable sur un fait que les textes rendent énigmatique.

La soumission de la Judée à Rome paraissait bien établie,

Digitized by Google

mais elle l'était surtout dans les classes élevées, riches et privilégiées. Deux fois, le procurateur Pilate avait dû réprimer une insurrection populaire. Nous avons parlé de Judas le Galiléen ou plutôt le Gaulonite qui, lors du dénombrement imposé par Auguste, prit les armes en proclamant qu'à nul il n'appartenait d'exercer le cens, de lever le tribut sur Israël. Plus tard, le fanatisme qui couvait fit une épouvantable explosion. Selon nous, Judas l'Iscariote fut le précurseur des zélateurs qui firent insurger Jérusalem contre les Romains.

Avec cette interprétation de son caractère, toute la conduite de Judas s'explique : Adhésion à Jésus, moins parce qu'il voit en lui un révolutionnaire, mais parce qu'en l'absence de tout autre moyen, on peut espérer que sa doctrine, ses réformes, ses succès de prédication peuvent aboutir à une révolution. Judas est le seul des apôtres qui ne fût pas Galiléen ; les autres ont été choisis par Jésus parce qu'ils se trouvaient en quelque sorte sous sa main. L'Iscariote va au devant de Jésus, attiré par ce qu'il apprend de lui au fond de sa province. Le maître comprend que son œuvre doit le conduire à Jérusalem, mais il appréhende les conséquences de l'exécution de ce projet, dont quelques-uns de ses disciples le détournaient, Pierre particulièrement. On peut supposer que d'autres disciples se rallièrent aux vues du maître et l'exhortèrent à les réaliser : parmi eux, les fils de Zébédée et probablement Judas qui, en sa qualité d'homme d'affaires de la communauté, se chargea des détails de l'exécution. La mise en scène de l'entrée, en tout ce qui ne concernait pas Jésus lui-même, est confiée à ses soins. Il la rend presque menaçante, par l'appareil dont il l'entoure. Et dans cette dernière hypothèse, ne trouvons-nous pas une explication des reproches adressés à l'apôtre qui le trahissait? Si l'on prend les paroles rapportées par les évangélistes au pied de la lettre, il s'agirait, en effet, de trahison, mais ne faut-il pas se tenir en garde contre le sens donné par les évangélistes à leur texte? Jésus n'a-t-il pas pu dire en effet à Judas : Vous m'avez compromis, vous avez compromis mon œuvre par la tour-

Digitized by Google

nure que vous avez donnée ou fait donner à mon entrée par les hommes que vous avez employés. Les cris que l'on a poussés étaient imprudents. Ne vous ai-je pas recommandé souvent de ne pas me donner le titre de Messie ou de fils de David ou de roi? Par tout cet éclat intempestif, vous rendez la situation dangereuse pour moi et pour l'œuvre que je suis venu accomplir ici.

De tels reproches ont pu être d'autant mieux transformés en constatation de trahison, que Judas est venu plus tard livrer le maître.

Mais Judas ainsi blâmé et poursuivant toujours son idée n'a t-il pas pu se dire : Oui, je vous ai compromis, j'ai dû le faire et cependant ce n'est point assez, puisque vous n'avez pas su profiter de l'occasion ; aussi vais-je vous compromettre davantage et il faudra bien que vous ne reculiez pas, — et il se rendit près du grand prêtre.

Si nous devons nous en rapporter aux seuls exposés des évangiles, nous nous trouvons placés dans un tel embarras lorsque nous recherchons les motifs qui ont conduit Judas à son crime, qu'il faut ou admettre, avec toutes les réserves qu'on voudra, l'hypothèse que nous avons formulée, ou renoncer à comprendre l'énigme posée par les faits relatifs à Judas.

Que disent en effet les évangiles?

Une femme venait de répandre un précieux parfum sur la tête de Jésus. Quelques disciples s'en scandalisèrent et dirent que l'on aurait pu vendre ce parfum bien cher et en donner l'argent aux pauvres. Jésus répondit : « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme? Ce qu'elle vient de faire envers moi est une bonne œuvre, » etc.

« *Alors* un des douze appelé Judas Iscariote alla trouver le prince des prêtres. » Ainsi l'écrivent deux évangélistes. Il y aurait donc entre la réprimande de Jésus et la démarche de Judas auprès du prince des prêtres, un rapport de cause à effet. Le troisième évangéliste, trouvant sans doute que ce rapport est une indication puérile, passe sous silence l'histoire du parfum. Il dit tout simplement : « Les princes des

Digitized by Google

prêtres avec les scribes cherchaient un moyen pour faire mourir Jésus, mais ils appréhendaient le peuple. Or, Satan entra dans Judas... » Le quatrième évangéliste fait donner par Jésus lui-même à Judas un morceau de pain qui contenait probablement Satan, car celui-ci entra en Judas.

Trois des évangélistes assignent pour cause à la démarche de Judas la réprimande ou plutôt l'observation de Jésus aux disciples scandalisés ou à l'Iscariote que cite seul l'évangile de saint Jean. Ce serait donc un esprit de vengeance qui aurait dicté cette démarche. Il faut avouer que Judas aurait été doué d'une susceptibilité extrême pour qu'à propos de quelques paroles d'ailleurs douces et bienveillantes, il ait non seulement livré son maître à ses haineux et puissants adversaires, mais encore été la cause de la ruine d'une œuvre à laquelle il avait concouru depuis qu'il faisait partie des Douze. Cette explication ne supporte pas le moindre examen.

Est-ce l'argent des prêtres qui séduisit Judas? Mais n'avait-il pas de l'argent à sa disposition, puisqu'il avait le soin de la bourse commune? Il possédait donc des moyens d'existence que sa démarche allait anéantir d'un coup. Il recevait, il est vrai, trente pièces d'argent une fois données, mais un calculateur comme Judas devait aisément reconnaître le mauvais marché qu'il faisait.

Le quatrième évangéliste dit que Judas était larron. Avait-il puisé dans la bourse commune pour ses dépenses personnelles? Se voyait-il forcé bientôt de rendre ses comptes et voulait-il se soustraire aux conséquences d'une fraude reconnue? Mais sous ce rapport, il avait peu à redouter. Au lieu de faire tuer un homme, il lui suffisait de s'éloigner en emportant ce que contenait encore la bourse commune. Il lui eût été facile de se soustraire à des poursuites, que d'ailleurs la communauté n'était pas en état de faire dans les circonstances graves où elle se trouvait. Mais il y a plus. La trahison préméditée, et je crois que personne n'a fait cette remarque, la trahison prouverait avec une éclatante évidence que Judas ne voyait en Jésus ni un prophète, ni le Messie et encore moins le fils de Dieu, en employant cette

Digitized by Google

expression dans son sens littéral. Comment! pour un misérable salaire, dont ses fonctions l'empêchaient d'éprouver le besoin, Judas aurait livré non seulement son maître et son ami, mais qui encore? le Messie, envoyé et protégé de Dieu; que disons-nous? Dieu lui-même! Pour un misérable salaire, il aurait commis le crime le plus insensé que l'on puisse concevoir, en étant convaincu d'avance par sa foi en Jésus, dont il était l'un des apôtres, que c'était le Messie et Dieu lui-même que la trahison allait conduire au supplice. Et enfin, lorsqu'il est saisi par le repentir, au lieu de racheter son exécrable forfait par une pénitence résignée et douloureuse, comme l'enseignait le maître, il a hâte de s'ôter la vie pour paraître devant sa victime, devancer son juge légitimement irrité et subir la punition horrible à laquelle il aurait pu se soustraire en consacrant le reste de ses forces à espérer la miséricorde divine qui est infinie, mais qui exige, ainsi qu'il l'avait appris de Jésus, qu'on la sollicite par un dévouement inaltérable au bien.

Si Judas avait reconnu dans Jésus la manifestation du Père céleste, eût-il agi comme il l'a fait et n'aurait-il pas au contraire suivi les prescriptions morales et religieuses dont Jésus était le révélateur?

Si l'on dit qu'avec mes explications j'ai fait un roman, je n'en disconviendrai pas, mais c'est au moins un roman historique, tandis que le récit des évangélistes n'est qu'un contresens et un non-sens.

En tout cas, ce récit, en y ajoutant celui qui nous montre la conduite toujours hésitante, toujours contradictoire de Simon-Pierre, prouve que Jésus avait choisi d'étranges disciples et ne se distinguait guère par la connaissance des hommes.

Nous avons parlé longuement de l'épisode de Judas, mais on remarquera que cet épisode forme la partie saillante des évangiles, puisqu'il a amené le jugement, la condamnation et la mort du maître, et par suite sa résurrection, c'est-à-dire sa gloire. Tout l'intérêt de l'évangile est là, et cet intérêt est d'autant plus grand que l'épisode est moins développé dans

Digitized by Google

les récits évangéliques. Ce dernier fait vient même à l'appui de l'opinion que j'ai émise sur le caractère et sur les vrais mobiles d'action de Judas. Comment! les chrétiens, les premiers croyants qui ont fourni par la tradition orale les éléments des évangiles, les chrétiens qui ont écrit ces livres se bornent à signaler ce fait de la trahison et c'est à peine si une parole de condamnation pour le traître vient frapper son odieuse mémoire! Cet épouvantable crime qui, pour des cœurs zélés, devait être l'objet des formules de dépravation les plus violentes, on n'en dit que quelques mots. Qu'on ouvre le livre des actes des apôtres au chapitre Ier, versets 15 à 26. Qu'y lit-on? Judas était l'un des Douze. Il s'agit de compléter les Douze réduits à onze par la mort de Judas, — pour ainsi dire par sa mort et non pour autre cause, car aucun jugement direct n'est prononcé contre lui; on parle de son péché d'une manière générale, on invoque un passage des psaumes qui n'a point de rapport avec le fait et l'on institue un nouveau Douze. Il semble qu'on veuille entourer le fait de mystère et de silence. En effet, si les intentions de Judas étaient celles que nous avons supposées, s'il voulait opérer une révolution qui chassât les dominateurs étrangers de Jérusalem et de la Judée, il importait beaucoup à la secte croissante qu'on ne la soupçonnât pas d'avoir voulu concourir à une pareille entreprise.

Jamais paroles de réprobation n'auraient été plus méritées; mais si, en effet, on avait un grand intérêt à détourner l'attention de l'autorité au sujet de la tentative d'insurrection, le silence sur ces circonstances du fait était d'une nécessité absolue.

Terminons ici cet épisode et reprenons rapidement le cours du récit sur Jésus.

Jésus fut conduit dans la matinée chez le grand prêtre et devant le procurateur Pilate. J'ai exposé ailleurs les faits relatifs à l'interrogatoire qu'on lui fit subir. Je n'en dirai ici que quelques mots. La question la plus importante pour le procurateur Pilate était de savoir si Jésus avait pris le titre de roi des Juifs, ce qui aurait impliqué une pensée de révolu-

Digitized by Google

tion contre l'ordre de choses établi. Selon moi, Jésus nia d'une manière formelle que telle eût été son intention. Seulement, tout ce qu'il avait pu conserver d'énergie et de confiance en lui-même l'abandonna, lorsqu'il se vit l'objet des outrages de la multitude ameutée, des objurgations pressantes et violentes des prêtres.

« Et étant accusé par les princes des prêtres et les sénateurs, il ne répondit rien.

« Alors Pilate lui dit : N'entendez-vous pas de combien de choses ces personnes vous accusent ? Mais il ne répondit rien du tout à ce qu'il put lui dire, de sorte que le gouverneur en était tout étonné. »

Ce que je vois de plus clair dans ce récit, c'est que la nature molle et craintive de Jésus le livra à une prostration profonde qui le rendit incapable de se défendre.

Pilate dut se dire : Cet homme est un faible d'esprit, un pauvre hère sans consistance et qui n'est nullement dangereux. Ces Juifs qui le poursuivent ont toute sorte d'affaires qui concernent leurs coutumes et leurs superstitions, cela ne me regarde pas ! D'ailleurs, j'ai reçu pour instruction de les laisser aussi libres que possible à ce sujet. Si on les contrarie trop, ils sont capables de se révolter et je ne veux pas me compromettre auprès de l'empereur. Mais qu'est-ce qu'ils veulent à ce pauvre homme qui est tellement affaissé par la peur qu'on n'en peut rien tirer ? Bah ! j'ai envie de le délivrer selon l'usage de leur fête de Pâques, et de leur proposer de lui substituer ce coquin de Barabas que j'ai sur les bras et dont je me déferais volontiers.

Mais les fanatiques, qui tenaient leur homme, se gardèrent bien d'accepter la proposition. Barabas n'était qu'un voleur comme tant d'autres. Celui-ci est notre ennemi déclaré : il n'a cessé d'attaquer l'orthodoxie et les pharisiens et l'on ne sait jusqu'où il aurait pu conduire le peuple qu'il séduisait, si on ne l'avait saisi. Il faut en finir : Vive Barabas ! A mort ce scélérat qui se disait roi des Juifs et annonçait qu'il détruirait notre saint temple !

Digitized by Google

Et Pilate de répondre: « Mais quel mal a fait cet homme? Je ne trouve en lui rien qui mérite la mort. »

Et ils criaient avec plus de violence : « Crucifiez-le ! »

Ennuyé de tout ce tapage qui pouvait l'inquiéter, et voyant qu'il n'y gagnait rien, craignant peut-être que son refus ne devînt l'occasion d'un mouvement, craignant peut-être aussi que des dénonciations ne fussent portées contre lui devant Tibère pour avoir délivré un prisonnier que l'on accusait d'aspirer à la royauté de la Judée, Pilate finit par dire : « Vous voulez Barabas? Eh bien, va pour Barabas, et conduisez celui-ci à la potence. Au fait, ce ne sera qu'un imbécile de moins[1]. »

Et Jésus fut crucifié.

[1] Le mot est raide, mais il est en situation de la part de celui auquel je l'attribue, moins comme parole proférée que comme pensée intime.

Il faut se mettre à la place de Ponce-Pilate. Évidemment il ne croyait pas et ne pouvait pas croire que Jésus fût Dieu ou quelque chose d'approchant. Il ne pouvait donc considérer en lui qu'une sorte d'illuminé qui d'ailleurs lui paraissait incapable d'aspirer à la royauté juive, ce dont on accusait Jésus, et qui était le seul objet dont dût s'occuper le procurateur romain. L'accusation, en présence de l'attitude affaissée de Jésus, lui semblait si peu sérieuse qu'il voulut renvoyer l'accusé absous, après l'avoir fait châtier, pour être agréable à ses administrés. Mais ce genre de satisfaction leur sembla insuffisante et ils ne cessaient de demander la mort de Jésus au milieu d'un grand tumulte. Je n'ai pas pris à témoin l'évangile selon Saint-Jean, qui parut beaucoup plus tard que les autres évangiles (vers la moitié du second siècle) et dont l'auteur a traité à sa manière la vie de Jésus. Cet évangile semble avoir été écrit sous l'influence d'un certain parti pris, dans une situation nouvelle. Cependant le quatrième évangéliste a été peut-être à même de recueillir des faits que les trois premiers avaient cru pouvoir négliger ou sur lesquels ils se sont tus par prudence. L'auteur du quatrième évangile fait en propres termes parler les Juifs comme suit :

« D'après cela, Pilate cherchait de nouveau à le délivrer. Mais les Juifs criaient : « Si vous délivrez cet homme, vous

Digitized by Google

On sait le reste. Je ne parlerai pas des circonstances de sa mort, dont plusieurs ont été arrangées pour les mettre d'accord avec de vagues prophéties.

n'êtes point ami de César, car quiconque se fait roi se déclare contre César. »

Et plus bas :

« Pilate dit aux Juifs : Voilà votre roi. Mais ils se mirent à crier : Otez-le (du monde) et crucifiez-le! Pilate leur dit : Crucifierai-je votre roi? Les princes des prêtres lui répondirent : « Nous n'avons point d'autre roi que César. » Alors donc il le leur abandonna pour être crucifié. »

Si les autres évangélistes ne font point mention de ces allusions à César, c'est peut-être qu'écrivant peu d'années après le supplice de Jésus, ils craignaient de compromettre les adhérents à la foi nouvelle en annonçant ainsi qu'on pouvait les supposer ennemis de César. L'auteur du quatrième évangile n'eut pas le même scrupule parce que les circonstances étaient changées ; il rapporta donc les faits tels qu'il put les recueillir de la tradition.

Mais en fait, et bien qu'il eût l'air d'en faire un objet de moquerie, Pilate avait parlé plusieurs fois du prétendu roi des Juifs et l'idée de cette royauté semblait si bien ancrée dans l'esprit de la multitude qu'on trouva tout simple que par dérision on entourât la tête de Jésus d'une couronne d'épines, qu'on mît sur ses épaules le simulacre d'un manteau royal et qu'on plaçât dans sa main un roseau en guise de sceptre.

Cette prétention à la royauté juive — quelque extravagante qu'elle aurait été — dut inquiéter cependant Pilate. Qu'aurait dit, en effet, le soupçonneux et implacable Tibère, si une révolte venant à éclater à Jérusalem, à la suite d'un conflit toujours à redouter en Judée, il avait appris que le procurateur, son agent, son représentant, avait renvoyé absous l'homme qui aurait fourni le prétexte de cette révolte? Pilate dut envisager la possibilité d'un tel événement et pour dégager sa responsabilité, il sacrifia Jésus, qui n'était pour lui qu'un misérable Juif sans consistance et même un juif d'une province mal famée dans le pays.

Si Jésus avait été citoyen romain, Pilate eût regardé à deux fois avant de faire ce sacrifice, qui ne lui coûta de regrets que ceux que le supplice d'un homme gênant pouvait inspirer à un procurateur romain.

Digitized by Google

Mais je ne terminerai pas cet écrit sans reproduire ici une page des plus remarquables, d'un style plein de mouvement et d'émotion, et qui nous transporte à Jérusalem le lendemain de l'exécution. Nous l'empruntons à M. Scherer.

« Qu'on se représente, si l'on peut, l'état d'esprit dans lequel dut être jetée la petite troupe des croyants, au soir du supplice du maître, au lendemain de la crucification. Quel coup ! quel naufrage des illusions ! quel ébranlement moral ! Ils avaient placé tout leur espoir dans le doux prédicateur de la Galilée. Jésus s'était donné pour le Messie et ils avaient naïvement cru à sa déclaration. Ils étaient persuadés que le maître ferait tôt ou tard reconnaître son caractère et qu'il serait porté par acclamation sur le trône. Ils voyaient en lui un monarque caché, l'héritier des magnifiques promesses de Dieu. Encore quelques semaines, un peu de patience, et ils assisteront aux merveilles des derniers temps. Eux-mêmes participeront aux honneurs. Ils seront assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. Ces pêcheurs d'hier seront les conseillers naturels du prince, les grands de la cour du Messie.

« Eh bien ! non : tout cela n'était qu'un rêve. Le moment critique est venu et Jésus a succombé. Au lieu d'un trône, il a trouvé le supplice. Il est mort : vous l'entendez, mort, celui qui devait vivre éternellement. Il a péri sur la croix, comme le dernier des criminels, celui qui devait régner dans une gloire plus qu'humaine. Mais c'est peu qu'il soit mort, ses promesses ont péri avec lui. Pauvres disciples, il vous avait trompés ! Heureux encore si vous n'aviez perdu que le chef de la famille, l'ami, le maître vénéré ! Mais vous n'avez pas même la consolation de le poursuivre de votre admiration, vous êtes réduits à douter de lui, vous êtes condamnés à le regarder comme un insensé, qui sait ? comme un imposteur !

« Trois jours se passent, jours d'un trouble, d'une honte dont rien ne donnera l'idée ; trois jours se passent et tout est changé ! Ces mêmes hommes, hier encore confondus et désespérés, doutant du Christ, de Dieu, d'eux-mêmes, ces

Digitized by Google

mêmes hommes ont tout retrouvé. Ils croient de nouveau et plus que jamais. Ils triomphent. Rien désormais ne pourra les ébranler. Et cette conviction qu'ils portent en eux, ils sauront la faire partager. Écoute, ô monde, tu vas entendre l'accent d'une persuasion si indomptable qu'il faudra bien que tu finisses par y céder et par te soumettre.

« Tel avait été le lendemain de la crucification et tel fut le surlendemain. Que s'était-il donc passé entre ces deux moments? La résurrection. Jésus était mort, il n'était donc pas le Messie ; lui et ses disciples avaient été le jouet d'une illusion, d'une imposture...

« Il paraît que le tombeau dans lequel le corps de Jésus avait été provisoirement déposé fut trouvé vide. Avait-on placé le corps ailleurs? Ses pieux disciples l'avaient-ils emporté en Galilée? Voilà ce que nous ne saurons jamais. Quoi qu'il en soit, ce sépulcre vide devint comme un trait de lumière. La foi, l'espérance, un moment déprimées, ne demandaient qu'un prétexte, elles rebondirent avec une inexprimable vivacité. Ce qui était d'abord une supposition devint, en un clin d'œil, une certitude ; la conjecture de l'un fut aussitôt la conviction de tous; il y eut comme une révélation, comme une commotion électrique. Mais l'enthousiasme fut porté à son comble lorsqu'on apprit que le Christ s'était montré! Oui, montré! Il était changé, semblait-il ; la plupart du temps, on avait eu quelque peine à le reconnaître ; cependant, il avait apparu à Marie de Magdala. Deux disciples se rendant à Emmaü, à 60 stades de Jérusalem, parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé. Sur la route, ils rencontrèrent un homme qui marcha avec eux. « De quoi, leur dit cet homme, vous entretenez-vous en marchant et d'où vient que vous êtes si tristes? — Nous parlons de ce qui s'est passé ces jours-ci à Jérusalem, touchant Jésus de Nazareth, prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Accusé, il a été condamné à mort et crucifié. Nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Jérusalem et cependant, après tout cela, voilà le troisième jour que ces choses se sont passées Il est vrai que quelques femmes de

Digitized by Google

celles qui étaient avec nous, nous ont étonnés, car ayant été avant le jour au sépulcre et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges mêmes leur ont apparu qui leur ont dit qu'il est vivant.

« Et, s'entretenant ainsi, lorsqu'ils furent proches du bourg où ils se rendaient, l'homme allait plus loin, mais ils le forcèrent de s'arrêter en lui disant : « Demeurez avec nous, parce qu'il est tard et le jour est déjà sur son déclin », et il entra avec eux. Étant avec eux à table, il prit le pain et le bénit, et l'ayant rompu, il le leur donna : leurs yeux s'ouvrirent aussitôt et ils le reconnurent, mais il disparut de devant leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant dans nous, lorsqu'il parlait dans le chemin? » Et retournant à Jérusalem, où étaient assemblés les onze apôtres et ceux qui demeuraient avec eux, et disaient : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, il est apparu à Simon », ils racontèrent aussi eux-mêmes ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu dans la fraction du pain... Oui, maintenant on vient d'apprendre que Jésus est sorti du sépulcre pour monter au ciel et s'asseoir à la droite du Père. Peut-on en douter après de tels témoignages? La réalisation des promesses n'est donc que retardée; encore un peu de temps et le roi d'Israël viendra des hauteurs célestes pour juger tous les peuples et accomplir toutes les prophéties. »

Supprimez, en effet, la résurrection et vous supprimez toute la religion chrétienne.

C'est pour cela qu'il faut avoir la foi.

PH. BOURSON.

(Publication posthume.)

Digitized by Google

L'ISTHME AMÉRICAIN [1]

Notes du premier voyage d'un concessionnaire du canal de Nicaragua.

IV

AU NICARAGUA. — LA VILLE. — LE LAC.

21 avril 1858. — Nous sommes arrivés le 19, à midi, à Punta-Arénas.

Descente de l'*Advocate*. Rivières traversées. La chaleur devient plus intense. Enfin, nous arrivons à une scierie mécanique entourée de quelques bâtiments. Chemin de fer primitif, pas de gare, pas de débarcadère. Deux rails posés sur des coussinets et sur des traverses ; les traverses sont des troncs d'arbres sans travail. Un pont croulant, planches jetées l'une sur l'autre sans cohésion. Deux ou trois voitures simplement couvertes d'un toit en bois verni. Des bancs de bois.

A travers la forêt, ligne droite. Rareté extraordinaire, impression très vive. Arrivée sur le sable. Plusieurs stations. On tire des coups de fusil, des drapeaux partout.

A Esparza, le président avait été reçu en souverain avec vingt et un coups de canon tirés sur les places et barrages [2]. Les maisons pavoisées et presque partout des drapeaux français.

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 août au 15 octobre 1888.

[2] L'auteur a raconté (t, II, p. 158) la réception de souverain faite, sur sa demande, à M. Mora et à sa suite par les frégates françaises en rade à Punta-Arénas.

Digitized by Google

A Punta-Arénas. Air de fête. Mouchoirs au bout de perches. Le chemin traverse toute la ville. Tous les habitants en habits de gala, chemise propre et pantalon blanc. Pétards, vivats, émotion extraordinaire.

Logé dans une maison particulière mise à sa disposition. Un factionnaire, pieds nus comme à San-José, est posté en dehors de la galerie. Cuisine excellente. Huîtres particulières, très abondantes, qu'on mange cuites ou crues. Vins du Rhin en abondance.

Température : 28 à 32 degrés. On s'y habitue ; personne ne s'en plaint, si ce n'est les nouveaux venus.

Le président toujours très affectueux.

Don Juanito. Soirée vis-à-vis du golfe intérieur. Personne sur le chemin de fer. Deux chanteuses, une guitare. Tout le monde l'appelle don Juanito [1].

— Embarqué le 21, à dix heures, à bord du *Colombus* avec tous les aides de camp en grande tenue. Coups de canon tirés par le *Saint-Vincent de Paul* et les *Deux Eulalies*.

23 avril. — Passé toute la journée à San-Juan del Sûr (du Sud). Température très chaude, avec, heureusement, beaucoup de vent ; les maisons en étaient ébranlées. A cinq heures, un dîner passable préparé par M. Green, qui, lui aussi, a souffert des flibustiers, quoiqu'ils mangeassent chez lui. Lustre, meubles brisés. Payement avec des bons. Des caisses d'eau-de-vie, payées avec des bouts de papier. 100,000 dollars pour 5 piastres.

Ils prenaient tout à ce prix, meubles, marchandises, chevaux, bestiaux. Quand ils ne prenaient pas en simples propriétaires. Pour ne pas se donner la peine d'aller chercher du bois à dix pas, ils décrochaient les fenêtres et les portes, puis prenaient simplement les cloisons et les menues planches pour le feu de leur cuisine.

— A cinq heures, je sortis de la ville pour aller examiner le chemin de transit, ce grand passage de milliers d'émigrants, de New-York à San-Francisco. C'est d'abord un pont jeté sur

[1] Voir *A travers l'Amérique centrale*, t. II, p. 159-160.

Digitized by Google

une rivière au delà de laquelle la mer dépose ses sables, qui du reste, dans les gros temps, s'entassent de manière à faire des monticules. Puis il se dirige vers l'intérieur, à travers des vallées ascendantes, pour traverser une petite chaîne de 200 à 300 mètres de hauteur.

Nous étions arrivés à un second pont à moitié détruit, sous lequel deux jeunes mulâtresses se baignaient nues, quand un nuage de poussière nous annonça l'arrivée des mules qu'on était allé chercher à l'hacienda de M. Carazzo, le frère de l'ancien vice-président de San-José.

Nous partons. Le commandant m'avait prêté son cheval. Les préparatifs avaient été longs. Je me trouvai sur la route seul avec le général Jerès. Il faisait un beau clair de lune et un temps très doux. La route avait à peu près trois mètres de large; c'était un chemin vicinal bien entretenu, sauf les ponts, qui tous tombaient en ruine et dont le passage était très dangereux.

Le chemin traversait non plus des forêts vierges, mais des bois ordinaires, séchés par le soleil, malgré la vigoureuse végétation du sol. De temps en temps, une maison ou un hangar nous laissait entrevoir, à travers sa porte ouverte, des silhouettes de femmes accroupies devant un feu de cuisine. Voitures à deux roues sur la route. Grands hangars créés par la Compagnie pour le service.

Arrivés à la dernière pente, le général, qui n'avait pas encore parlé de guerre, me dit : « C'est là, devant ce pont, que le général Caños a été attaqué par Walker en personne et qu'il a fait une retraite honorable jusqu'à Saint-Jean du Sud sans cesser de combattre. »

Et le général se mit à me raconter quelques épisodes de cette guerre nationale, dont les champs de bataille étaient partout et dont j'allais bientôt connaître les ruines.

— Six mois de sécheresse avaient tout brûlé. Après une heure et demie de marche, nous quittâmes la route pour prendre un petit sentier poudreux. Ce petit sentier était la grande route de Rivas.

Une demi-heure après, nous étions devant une hacienda

Digitized by Google

placée au centre d'une vaste clairière découverte. Rien n'indiquait une exploitation quelconque, si ce n'est une centaine de bestiaux qui étaient enfermés dans un parc. J'arrivai devant une barrière. L'enceinte qui servait de cour à la maison principale était encombrée des chevaux de la suite présidentielle. Je descendis du mien, je montai un petit escalier étroit, serré contre le mur; j'arrivai à la galerie supérieure et je trouvai, dans une chambre carrée, le président causant avec une demi-douzaine de personnes. La pièce était éclairée par une chandelle placée dans un vaste garde-brise [1], comme il y en a dans tout le Nicaragua. Deux hamacs étaient suspendus parallèlement au milieu et cinq ou six chaises constituaient, avec la table, tout son mobilier. M. Mora, comme toujours, se balançait dans un des hamacs; M. Negrete, en sa qualité de malade, occupait l'autre. Mais je ne voyais nulle part le maître de la maison. Je sus plus tard qu'il était absent, et que le majordome avait tout fait. Il est vrai que le majordome ne s'était guère mis en frais; les meubles exceptés, la maison ne contenait ni provisions, ni ressources d'aucune nature. On eut besoin de boire. On prit une espèce de courge creusée, on l'emplit d'eau trouble, et le vase passa à la ronde. Inutile de dire qu'il n'y avait de lit pour personne, pas même pour le président, ce qui paraissait du reste le préoccuper médiocrement. Quand il fut question de se coucher, le colonel Caños apporta un troisième hamac brodé et à franges, le tendit en diagonale entre les deux autres, et me dit encore qu'il m'était destiné. Je voulus refuser, le président insista. Je me trouvai donc installé, par la générosité du colonel, dans le plus beau lit disponible; les deux autres échurent à je ne sais qui, mais je sus le lendemain que le président et son ministre, M. Toleda, avaient simplement couché par terre dans la même chambre et que toute la suite en avait fait autant le long de la galerie supérieure qui entourait la maison.

[1] Un grand cylindre de verre renflé au milieu et évasé aux deux extrémités.

Digitized by Google

C'était la première fois que je dormais dans un hamac. J'en fus enchanté, et je crois que, dans les pays chauds, c'est à la fois le système le plus commode et le plus rationnel.

— A Rivas. Le lendemain matin, nous étions à cheval à six heures et demie et nous reprenions la route de Rivas, dont nous n'étions plus éloignés que de deux heures, je n'ose pas dire deux lieues. Nous traversions tantôt des bois un peu séchés, mais toujours couverts de fleurs parasites éclatantes, de singes sauteurs et d'innombrables oiseaux, parmi lesquels j'en ai remarqué un de la grosseur d'un pigeon, à aigrette écarlate, qui grimpait sur le tronc des arbres comme un chat; tantôt des espèces de vergers dont les arbres, de la hauteur de nos pommiers, jonchaient le sol de fruits inconnus, mais avec une libéralité inutile qui faisait peine à voir. J'avais déjà remarqué les oranges, les sapotes, les marognons ou pommes d'acajou, et d'autres espèces qui semblaient n'avoir aucune valeur et que personne ne daignait ramasser.

Arrivés à un carrefour de la forêt, près d'une source qui invitait à se débarrasser de la poussière du chemin, nous trouvâmes plusieurs chevaux sellés et une demi-douzaine de personnes qui semblaient attendre. C'était une escorte envoyée par le président Martinez, avec l'avis qu'il arrivait lui-même au-devant de son collègue. En effet, quelques minutes après, nous débouchions devant une large allée, au bout de laquelle se voyait une grande maison, entourée de chevaux. L'équipage se lança au galop. Plusieurs personnes sortirent de la maison, parmi lesquelles un homme de 45 ans, grand, froid, sérieux, les yeux couverts, vêtu d'un pantalon à carreaux et d'un habit de chasse vert à boutons de métal: c'était le général Martinez. Il s'avança posément au-devant de son collègue, lui pressa la main sans sourire et sans démonstration, l'aida à descendre de son cheval, lui présenta les personnes de sa suite et entra avec lui dans la maison, où il n'y avait pour tout mobilier que cinq chaises garnies de cuir. Aussitôt entrèrent après eux quelques personnes, parmi lesquelles je remarquai une grande figure franche et ouverte. C'était un des membres de cette illustre famille des Chamorro,

Digitized by Google

qui a donné plusieurs chefs à la république et qui n'a jamais transigé avec les ennemis de son indépendance. Il avait pour voisin un ministre, M. Cortez, dont on me disait beaucoup de bien, quoique sa figure fût peu agréable, et un prêtre, curé de Rivas, dont le costume, composé d'un pantalon blanc, d'un justaucorps de lasting noir et d'une collerette noire de même étoffe, me surprit beaucoup.

On s'assit un instant. Je soutins un moment la conversation en échangeant, avec le président Martinez et avec les principaux de sa suite, quelques compliments de première entrevue. Mais elle ne tarda pas à tomber, pour se retenir à peine à quelques lieux communs...

Je savais déjà par une lettre de M. de Barruel que le traité Irizarri n'avait pas été ratifié. Je sus alors que M. Martinez était plus résolu que jamais à repousser tout engagement de ce genre, et qu'il était prêt au contraire à souscrire à tous ceux qui auraient pour objet l'indépendance et la régénération de son pays.

Je devais bientôt voir par moi-même quelles étaient les dispositions réelles du président Martinez. En remontant tous ensemble à cheval, nous allions faire une entrée triomphale dans Rivas. Je cherchais partout cette ville de Rivas, qui est restée la ruine la plus célèbre de la dernière guerre. Nous trouvâmes sur notre chemin une dizaine de maisons séparées par des monceaux de murs abattus, des débris entassés, des rues entières disparues. Des drapeaux blancs et bleus pavoisaient ces pauvres habitations; un drapeau tricolore brillait à l'angle d'une espèce de place où un pan de mur restait seul debout sur un monceau de décombres. J'étais au milieu de Rivas.

On s'arrêta devant une maison trouée de coups de canon; une haie de soldats avaient l'arme au bras; un clairon sonnait aux champs. Nous entrâmes; c'était une vaste construction carrée, épaisse, dont les pièces donnaient sur une large galerie autour d'une cour intérieure. Les pièces étaient vastes, blanches et nues, carrelées en briques... Pour meubles, un immense hamac suspendu au milieu, un banc de bois noir à

Digitized by Google

dossier dans un coin et quelques chaises de cuir noir, perdues dans cette immensité.

Nous entrâmes dans la première pièce. Chacun prit sa place contre le mur du fond, et la scène de la première entrevue recommença.

Je me trouvais à côté de M. Mora.

« C'était ici mon quartier général pendant la guerre, me dit-il. Voyez ces trous, ce sont les œuvres de Walker. »

Le mur était littéralement criblé de trous de canonnade et de mousqueterie. Seulement, comme il avait plus d'un mètre d'épaisseur, le canon seul avait pu l'entamer. Au fond, à travers la porte ouverte, on apercevait un lit modeste, garni d'une moustiquaire : c'était le lit du président Mora pendant la guerre. Ces traces de guerre étaient partout; je devais les retrouver même dans ma chambre à coucher.

On m'avait préparé cette chambre chez un notable de Rivas, don Ruiz de Bustamente. Quand je me levai pour prendre congé, le président Martinez se leva aussi pour m'accompagner, et quoiqu'il n'y eût que deux rues à traverser, nous remontâmes à cheval. Le général entra avec moi dans la maison de don Ruiz, suivi de son escorte. Nous mîmes pied à terre. Il resta quelques instants dans ma chambre, prit congé, me serra la main, toujours froid et sérieux, et remonta à cheval pour rentrer chez lui.

J'étais donc installé. J'examinai mon nouveau logement. Un grand lit à moustiquaire occupait un angle d'une vaste pièce sans plafond, dont une porte cochère donnait sur la rue et une autre sur la galerie qui, à Rivas et dans toute l'Amérique centrale, est la pièce la plus importante d'une maison.

Contre le mur, une grande table, couverte d'un tapis rouge, témoignait des gracieuses attentions de mon hôte. Deux chandelles, des fleurs, une couple de verres, une carafe et une assiette de fruits du pays. . . . . .

—

2 mai. — La semaine qui a commencé lundi dernier

Digitized by Google

26 avril, et qui a pris fin hier, samedi 1er mai, comptera dans ma vie. Tout a été entendu, combiné, expédié dans ces six ou plutôt dans ces cinq jours, car vendredi soir, à minuit, mon courrier était prêt, et c'est hier que M. de Barruel l'a porté à San-Juan del Sûr.

Je reprends mes impressions au point où je les ai laissées le 23.

A peine arrivé, je m'étais mis sur le pas d'une porte pour examiner un peu les lieux [1]. Une rue se prolongeait jusqu'à la *plaza Major* de Rivas, dont j'apercevais une des façades dans la direction de l'est. Mais cette rue n'avait qu'un côté de maisons; de l'autre côté, sur des monticules de terre couverts de broussailles, se dressait une espèce d'arc de triomphe ruiné, que la terre et la végétation envahissaient de toutes parts. C'était le portail, seul reste debout d'une ancienne église que le tremblement de terre de 1844 avait renversée. Au delà de ce portail, la rue était dessinée par des tronçons de murs et des débris de charpente qui rappelaient le passage des flibustiers walkériens; puis, au delà, à l'horizon, derrière une autre ruine d'église qui bornait la place Major à l'orient, se dressait une montagne isolée, conique, à large base et d'une figure régulière, dont le bleu sombre tranchait sur le bleu effacé du ciel. Je devinai aussitôt ce que c'était. J'étais devant le fameux volcan éteint d'Ométépé, que je n'avais pu voir du Pacifique, à cause des nuages.

L'impression que je ressentis fut profonde. Le volcan semble commander en maître à tout ce paysage tropical, et il domine la ville de Rivas comme un phare. Je m'avançai dans la rue pour mieux le voir; mais je découvris alors une autre montagne, moins haute et d'un cône moins irréprochable [2]. Ces montagnes sont les deux sœurs de l'île d'Ométépé, la reine du lac de Nicaragua [3]; le lac n'était donc pas

[1] Voir *A travers l'Amérique*, t. I, p. 175.

[2] Le volcan Madeira.

[3] On sait que le projet de percement, qui allait être adopté, donnait une grande importance à ce lac que devaient traverser les navires.

Digitized by Google

loin. Je fus pris aussitôt d'un irrésistible désir d'y courir, et après le dîner, je montai à cheval pour cette excursion, avec cinq ou six personnes qui voulurent bien m'accompagner.

Je passai devant les ruines de vingt maisons détruites à coups de canon, je traversai la place Major en diagonale, je rencontrai encore d'autres traces désolantes des malheurs du pays, et j'enfilai une espèce de chemin vicinal, poudreux, bordé de cactus vierges et d'une espèce d'aloès à feuilles épineuses, très serrées, très hautes et infranchissables aux bestiaux. Au delà de ces haies épaisses qu'on trouve autour de toutes les propriétés, la campagne laissait voir peu de terres de culture. Mais sa végétation était si riche par elle-même, qu'elle suffisait à tous les besoins de la vie et à tous les enchantements des yeux. D'énormes manguiers étendaient leurs souches rameuses sur des espaces immenses qui devenaient de délicieux abris. Ces manguiers comptaient leurs fruits par milliers et donnaient l'idée d'une production sans limites. D'autres arbres de ces régions, le sapotillier, le bananier, l'advocatier, le jicaro, l'oranger, le sacuanjoche, le cocotier, toutes les variétés du palmier, se montraient tour à tour, avec des bois rouges ou verts innombrables. De temps en temps, une maison ou une chaumière apparaissait derrière ce rideau d'arbres, en fleurs ou en fruits, et toujours verts malgré six mois de sécheresse; et dans ces maisons, des enfants nus, des femmes décolletées dont la chemisette flottante laissait voir une bande du corps à la ceinture.

Au bout d'une demi-heure, une église nous apparut en face, au bout même du chemin que nous suivions. En nous rapprochant davantage, nous retrouvâmes encore des maisons détruites et l'empreinte des coups de la guerre. Nous étions dans le village de Saint-Georges, qui a eu aussi à compter avec Walker. Nous traversâmes le village, qui est charmant, avec ses rues droites et ses maisons ouvertes, et un quart d'heure après, nos chevaux marchaient dans un sable épais, noirâtre, qui indiquait la proximité de la lagune. Le chemin sablonneux fit un détour et descendit tout à coup : nous étions sur la plage. C'était une bande de sable

Digitized by Google

de 25 à 30 pieds de large, sur laquelle des vagues énormes se brisaient sans relâche.

Je ne m'attendais pas à ce spectacle. J'en fus tout étourdi. Ce n'était pas un lac comme je le supposais. C'était une véritable mer, soulevée par les vents et dont les rafales semblaient annoncer une tempête. Mais ce qui produisait la plus profonde impression, c'est l'île d'Ométépé et son double volcan. Elle était devant nous, à deux lieues de distance, et son cône semblait nous écraser, tant il apparaissait grandiose. Une calotte de nuages blancs voilait sa cime. Ses pentes, dénudées en partie vers le haut, sans doute par les éruptions du volcan, se couvraient en descendant d'une verdure de forêts qui ceignait l'île entière. Au delà, des deux côtés, on ne voyait que le ciel et la croupe marine des eaux.

Je restai quelques minutes immobile devant ce tableau inattendu, puis nous descendîmes sur la plage. Une cinquantaine de femmes, la plupart nues jusqu'à la ceinture, lavaient leur linge le long du bord. Plusieurs d'entre elles se baignaient à dix pas dans la lagune, sans autre vêtement que l'eau et la vague écumeuse. Notre arrivée ne dérangea rien à cette mise en scène; tout au plus celles qui étaient debout s'assirent-elles dans l'eau, pour ne se laisser voir que depuis la ceinture. Quant aux laveuses, les plus jeunes voilèrent à moitié leur gorge avec un mouchoir, les autres regardèrent passer la cavalcade sans songer que leur nudité pût être un objet de curiosité. C'étaient des mulâtresses d'un ton de chair plus ou moins foncé, quelques-unes avec de magnifiques épaules, les cheveux nattés ou dénoués, et de beaux yeux noirs étonnés. Quelques hommes charpentaient une embarcation à vingt pas de là, sans paraître s'apercevoir de leur présence.

On m'avait dit et je savais de longue main que les bains dans le lac étaient délicieux; je ne voulus pas tarder plus longtemps de m'en assurer, et dès le lendemain, à six heures du matin, j'étais à la lagune avec un de mes compagnons. Il y avait encore quelques femmes, mais moins que la veille. Le sable était fin, bleuâtre, étincelant de mica, aussi beau

Digitized by Google

que celui dont on se sert dans les bureaux et qui se vend à la livre en Europe. Je me déshabillai et j'entrai dans l'eau. Le mouvement du cheval m'avait donné une agitation du sang qui me fit éprouver d'abord une impression de fraîcheur. Mais à peine dans l'eau entièrement, je trouvai qu'elle était tiède, malgré le vent terrible qui rejetait les vagues contre le bord.

J'y suis retourné depuis, chaque jour, et si je reviens jamais au Nicaragua, ce sera un plaisir sans égal de me baigner tous les jours dans son beau lac.

La plage n'a presque pas de pente. On peut aller fort loin dans la lagune sans avoir de l'eau jusqu'à la ceinture. On s'explique aisément cette côte par les vents qui règnent dans ces parages et qui y jettent constamment de nouvelles couches de sable. Ces tempêtes sont quelquefois terribles. J'ai trouvé des couches de sable de 20 pieds d'épaisseur à cent pas de la rive. On m'assure que ce vent, qui règne surtout pendant l'été, c'est-à-dire jusqu'au mois de juin, chasse tous les mauvais airs et donne de la salubrité au pays. Ce qui est certain, c'est qu'il lui donne une poussière épaisse qui rend parfois le séjour de Rivas insupportable.

On se plaint à Paris, pendant l'été, de la poussière du macadam; elle n'approche pas de celle de Rivas, qui couvre une feuille de papier avant qu'on ait eu le temps d'y rien écrire.

Rivas est trop loin du lac. C'est une fatigue qu'on aurait bien pu lui épargner. Je crois que le sol du lac peut se hausser.

— Le lendemain 24, à dix heures du matin, je revêtis l'habit noir et je montai vers la maison présidentielle. Elle était située à l'extrémité ouest de la ville, sur une petite élévation du sol. Je n'ose pas dire que je traversai la ville, je traversai des décombres de ce qui avait été Rivas.

Le président se promenait dans une plantation de cacao qui dépendait de l'habitation et dont je voyais l'allée principale à travers une large porte. On alla l'avertir. Je remarquai qu'un domestique lui porta un habit bleu à boutons dorés, pareil à celui de M. Mora, avec cette différence que

Digitized by Google

les boutons de M. Martinez avaient le luxe d'un brillant au milieu. Je m'assis dans la galerie en attendant et je regardai le long de l'allée de la plantation. La maison présidentielle ressemblait à toutes les grandes maisons de Rivas : un carré parfait garni de galeries très larges, des murs blancs, des carreaux en briques et la cour toute nue. Le seul indice du pouvoir suprême était un poste d'honneur placé à la porte, dont les soldats étaient uniformément vêtus d'un pantalon de cotonnade bleue avec une bande rouge et d'une veste de la même étoffe avec des parements rouges, une cartouchière et un chapeau de paille, sans chaussures.

(J'ai su depuis que la garde d'honneur du président Martinez se compose de 200 hommes ainsi vêtus, commandés par des officiers sans costume.)

Je n'ai trouvé qu'un seul officier en tenue, c'est le général Bonilla, 28 ans, à qui un grand avenir est réservé, si les circonstances le permettent. Il aime les étrangers et comprend la civilisation. Il est allé en Californie : excellente école pour apprendre à vivre.

Quand le président sort, le public en est averti par une fanfare.

On avait donné à M. Mora la même garde, et la fanfare sonnait aussi pour lui.

Au bout de quelques minutes, je vis déboucher le président, vêtu de son habit bleu, que je lui ai vu depuis dans toutes nos conférences. Il était accompagné du ministre de l'intérieur, M. Cortez, teint de mulâtre, deux dents saillantes, assez laid, et du général Bonilla. M. Martinez me tendit la main sans sourire, fit ouvrir une porte qui donnait sur une galerie extérieure, et nous entrâmes dans une pièce isolée placée au bout de cette galerie.

Il n'y avait dans cette pièce qu'une vaste table placée sur deux tréteaux et une demi-douzaine de chaises de bois. M. Martinez m'offrit la plus proche de la table et s'assit à côté de moi; les deux autres personnes prirent place un peu plus loin, et l'entrevue commença.

Je débutai par une déclaration franche et catégorique,

Digitized by Google

pareille à celle que j'avais faite par écrit à M. Mora : Je ne voulais laisser planer aucun doute sur ma situation; je ne voulais surtout usurper aucun honneur officiel. Je n'étais ni ministre, ni consul, ni agent quelconque de la France. Je n'étais qu'un simple particulier et je tenais à établir avant tout cette position, pour empêcher tout malentendu [1]. Au fond, j'étais assez inquiet de l'effet de cette déclaration, et pendant que M. de Barruel la traduisait, j'examinais avec anxiété les figures de mes trois interlocuteurs. Mais je n'y pus rien surprendre. Le président répondit en galant homme, mais sans sourciller, que je n'avais pas besoin de caractère public pour être accueilli avec honneur par le Nicaragua, etc.

Pendant ce temps-là, un nouveau personnage était entré qui s'était placé tout près de moi. C'était encore un mulâtre comme M. Cortez, mais beaucoup plus noir, avec des cheveux frisés presque blancs et une face de lion très intelligente. C'était le ministre des affaires étrangères, M. Gregorio Juarès, dont le nom a depuis figuré au bas du traité. On m'en avait dit assez de mal au point de vue politique. On le supposait, sinon dévoué aux Américains du Nord, du moins tremblant devant eux. On racontait même une scène ridicule, qui s'était passée à Managua, devant le général Lamar. Quoi qu'il en soit, M. Juarès était arrivé la veille très tard, et son premier mouvement, en apprenant que j'étais là, avait été de lever les mains au ciel en s'écriant : « Enfin, nous sommes peut-être sauvés! »

Bref, M. Juarès assis et me regardant très curieusement, j'expliquai sommairement au président quel était le but de mon voyage [2].

Je voulais réaliser un projet conçu par les plus grands esprits; j'avais les pouvoirs d'une banque française, l'appui d'une grande société d'économistes, parmi lesquels figuraient

[1] F. Belly a publié cette déclaration dans son grand ouvrage, en prévenant qu'il « la copie textuellement, et sans y changer un iota, dans la page de son journal écrite une heure après ». (II, 163.)

[2] L'idée politique est exposée dans : *A travers l'Amérique centrale*, t. II, p. 149-166.

Digitized by Google

des hommes comme Hipp. Passy et Michel Chevalier, le concours de presque toute la presse française, le patronage moral d'hommes célèbres et puissants. Je citai quelques noms.

Je voulais faire de cette entreprise de canal quelque chose de grandiose, sans exemple jusqu'à présent dans les fastes de l'Europe. Je développai les théories les plus larges de liberté universelle, et je finis par demander au président quand il lui plairait de commencer la discussion de ce projet et s'il jugeait à propos que cette discussion eût lieu avec lui seul ou en présence de M. Mora et de son ministre.

Mon exposition avait été écoutée avec une religieuse attention. Elle me parut produire un très grand effet. Je commençais à deviner, même sur la figure impassible du général Martinez, les différents degrés de sa satisfaction. Quant à M. Juarès, il ne cachait pas le plaisir qu'il éprouvait. C'était peut-être la première fois qu'une parole sympathique venait leur ouvrir à tous les horizons de l'avenir qu'ils désiraient pour leur pays. J'avais, dans ce rôle consolateur, l'immense avantage d'être cru sur parole. On ne pouvait douter ni de l'intérêt que je portais au Centre-Amérique, ni de la loyauté de mes intentions. La déclaration même que j'avais faite en commençant donnait une haute idée de ma franchise, sans enlever l'espoir que j'eusse une mission secrète. Or, jusqu'à présent, tous ceux qui leur avaient demandé des traités ou des arrangements s'étaient plus ou moins conduits en chevaliers d'industrie ou en flibustiers. Les plus honnêtes avaient fait cause commune avec leurs ennemis et n'avaient exécuté aucun des engagements qui leur semblaient défavorables. Les autres étaient de vulgaires escrocs qui s'imposaient par la menace.

En sortant, je courus chez M. Mora. Je le trouvai dans son hamac, toujours affectueux, toujours souriant, mais un peu inquiet. Je lui fis connaître le résultat de ma première entrevue. Il comprit comme moi que c'était à lui d'amener son collègue à désirer une discussion commune. Il devait précisément aller le voir dans la journée. Je n'avais donc qu'à attendre le résultat de cette entrevue. Lui n'attendait

Digitized by Google

pour cela que l'arrivée des bagages de ses aides de camp. Mais quand je sortis, j'entendis une sonnerie de trompette du côté de la maison du général : c'était M. Martinez qui prévenait son collègue et venait lui faire lui-même la première visite. J'en augurai bien. Du reste, il en a toujours été ainsi. Le général Martinez a joué depuis le commencement jusqu'à la fin le rôle le plus noble, le plus généreux, le plus désintéressé.

Le lundi, 3 mai, je me suis mis en route pour Grenade [1]. Dix-huit lieues de Rivas à Grenade. Pays presque plat, chemin de fer facile comme celui de Punta-Arénas. Douze lieues de Rivas à Nandaïmé.

Nandaïmé, grand village à moitié détruit par Walker.

Parti de suite pour la Merced. Belle allée de manguiers. Don Pedro Chamorro. Grande figure. Tenue très élevée. Cacao à perte de vue. Trois ans avant la première récolte. 15,000 fruits par semaine pendant quatre mois et 1,000 pendant le reste. Produit admirable. Bananiers, maragnons, pommes d'acajou, une espèce spéciale de sapotes, fruits sans fin, des milliards d'oranges, 200 p. c. de rendement. Simplicité biblique ; dîner en plein air; couché sur une peau tendue en guise de matelas ; mal dormi. Tortilles, vin de Bordeaux, poulet excellent, chocolat, haricots noirs.

Parti le matin pour le Pital. Ces routes sont superbes en été et n'ont jamais coûté un daïmé.

L'indigo. Cuves, appareil hydraulique. Produit la première année et trois années de suite. Arbuste de l'espèce des mimosas. C'est le produit principal de San-Salvador, qui en exporte pour 7 millions de francs par an.

— En débarquant de l'Europe à Grenade, sans intermédiaire, on serait fort désappointé de trouver ces rues sans étages, ces maisons basses, blanchies à la chaux, ces larges portes donnant sur de larges prés nus, etc.

Mais en venant de San-José et de Rivas, j'ai été presque émerveillé de l'aspect de Grenade, telle que je la reconstrui-

[1] Voir *A travers l'Amérique centrale*, t. I, p. 186 et suiv.

Digitized by Google

sais en imagination, avec ses hauts trottoirs, ses vastes maisons carrées, ses lourdes consoles de fenêtres, cannelées ou sculptées, les hémicycles de barreaux de fer dont les étoiles et les arabesques indiquent une véritable préoccupation d'art, et surtout les colonnes et les portails à armoiries de ses principales habitations. Il est vrai que tout cela venait des Espagnols et des Espagnols de la conquête; car Grenade avait un passé, tandis que San-José date d'hier.

La perte de Grenade par l'incendie et la destruction de ses maisons, de tout ce qu'elle contenait, en meubles, marchandises, linges, collections de toute sorte, livres, archives, souvenirs de famille, etc., ne peut pas être évaluée à moins de 40 millions de francs, sans compter des centaines d'haciendas qui ont été complètement détruites.

Ses sept églises, dont il ne reste plus que des tronçons de façade, des murs lézardés, des portails plus ou moins isolés, contenaient des entassements d'objets de culte, fruit de la piété de trois siècles.

Des arbustes, des plantes parasites, des broussailles brûlées par le soleil couvrent des espaces considérables, des rues entières, dont le terrain encombré de décombres enfouies indique seul qu'il y avait là des demeures opulentes, habitées par des milliers de familles.

20,000 habitants avant la révolution, 15,000 aujourd'hui.

Caractère gai, oublieux et charmant des habitants. J'ai vu quelques jolies personnes sur le bord de leurs portes, toujours élevées de deux ou trois pieds au-dessus de la chaussée.

La place Major est la désolation même.

. . . . . .

Quand soixante-dix Américains ont été cernés dans une église de Grenade, on leur a offert la liberté s'ils voulaient se rendre ; on s'engageait à les embarquer à San-Juan del Sûr ou à Punta-Arénas pour l'endroit qu'ils voudraient choisir. Rien n'a pu les décider à céder et ils ont continué le feu sans interruption ; alors on a mis le feu à l'église. Puis, quand les poutres enflammées tombant sur eux leur ont révélé le

Digitized by Google

sort qui les attendait, on a renouvelé les offres de liberté et de secours. Rien n'a fait; ils ont répondu en criant : « Vive Walker! » et ils sont morts calcinés, moins une douzaine, qui ont demandé grâce, mais qui, pour la plupart, sont morts peu après de leurs blessures.

. . . . . .

On m'avait dit beaucoup de mal des Grenadins. Ils valent mieux que leur réputation.

La maison de M. Renard, détruite de trois côtés, ou plutôt de six, n'avait plus que trois pièces couvertes de toiture. On m'a donné la seule qui fût isolée, car celle du milieu, avec trois lits, une table et deux hamacs, était le rendez-vous général; l'autre, munie aussi de plusieurs lits, toujours sans moustiquaires, servait aux dames.

Troisième pièce : poules, oiseaux, immondices. Un beau hamac, des courants d'air. Grand bassin de bois, bain trois fois par jour : je m'en trouve admirablement. Comme l'hydrotérapie réussirait dans ce pays-là!

8 mai. — Parti de Grenade le 8, à neuf heures du matin. Arrivé à Massaya à onze heures et demie.

On compte 4 lieues de Massaya à Grenade.

La route est plus accidentée que celle de Grenade à Rivas, mais elle lui ressemble beaucoup comme physionomie, comme construction et comme végétation. Dieu seul s'est chargé de ces routes, la main de l'homme n'y est pour rien, et, sauf la poussière et le soleil, elles sont parfois excellentes.

Celle que je viens de parcourir a beaucoup de petites ondulations. Mais un chemin de fer les éviterait en passant plus au nord-est et en se rapprochant du lac.

A moitié chemin, un ami m'a fait retourner. Nous étions sur une petite hauteur. Derrière moi se dessinait la rive supérieure du lac de Grenade, entourée d'une véritable plaine dont il m'était impossible d'apprécier l'étendue. Au delà, les montagnes du Chontalès, faibles ramifications de la petite chaîne qui sépare le Nicaragua de la bande mosquito. Plus au sud, le Montbacho, et dans un lointain vaporeux, la cime triangulaire de l'Ométépé.

Digitized by Google

Il était évident pour moi qu'en se rapprochant du lac, la route devait trouver à peu près une surface plane, dont les petites hauteurs seraient faciles à tourner.

Depuis ce moment, et même auparavant, je voyais devant moi une colonne de vapeur intense dont les nuages blancs sortaient d'une hauteur que je n'apercevais pas, s'élevaient lentement vers le ciel, où ils demeuraient presque immobiles. Ces nuages blancs étaient produits par le volcan de Massaya. Leurs flocons blancs et serrés formaient autour de l'horizon une demi-ceinture de 40 degrés d'épaisseur, sans laquelle il n'y aurait pas eu un nuage au ciel.

Je finis par découvrir le foyer d'où s'échappait cette vapeur condensée. Ce n'était pas un volcan comme nous l'imaginons en Europe d'après certains types connus. C'était un modeste mamelon, un peu écrasé au sommet et un peu plus haut que le mont Valérien. A moitié de sa hauteur, prenait naissance une chaîne de collines qui se prolongeait indéfiniment à gauche et à droite, et qui me parut être la base du plateau sur lequel est assise Managua et qui sert de réservoir à son lac. Je compris tout de suite que de ce plateau venait la différence de niveau des deux lacs et par conséquent la chute du Tipitapa.

Nous entrâmes dans Massaya comme j'étais entré dans Rivas et Grenade, sans l'apercevoir. Une avenue de chaumières et une maison blanche au bout, voilà le premier décor de la ville. Nous nous arrêtâmes devant une maison vaste et qui paraissait confortable. C'était une posada centre-américaine. J'entre. On mène nos chevaux dans une cour. Tous les lits de la maison étaient rangés sous la galerie. Je m'étonne. On me montre le mur lézardé et le coteau fumant qu'on voyait au bout de la rue, à une lieue à peine. C'était l'effet des tremblements de terre qui affligeaient la ville depuis une quinzaine de jours.

Il paraît que le volcan fume ainsi depuis cinq ans.

— Depuis Rivas, j'ai remarqué qu'en remontant le Nicaragua, les femmes étaient de plus en plus nues. Dans les granges du chemin, beaucoup n'avaient que leur jupe. Dans les rues

Digitized by Google

de Massaya, les paysannes remplacent la chemisette par un mouchoir étendu sur la gorge comme un tablier.

Ces gorges sont pour la plupart magnifiques, les épaules sont superbes, les attaches des bras raviraient un sculpteur. J'avoue que ces admirables contours ne me laissent pas indifférent. Cette chemisette offre si peu de résistance, elle se soulève si complaisamment au moindre mouvement des bras, au moindre souffle de l'air ! J'ai éprouvé tous les jours dix fois plus d'émotions qu'on ne peut en éprouver en Europe. L'âme n'y est sans doute pour rien. Mais enfin, l'attrait, même physique, quand il est produit par la beauté de la forme, comporte aussi sa poésie, et cette poésie-là, j'en suis inondé ici.

Les femmes d'ailleurs, au Nicaragua comme à Costa-Rica, ont un caractère de bonté et de douceur qui remplace bien d'autres perfections. Elles ne savent rien, mais elles savent aimer.

On pourrait croire d'abord qu'avec un costume si dégagé, elles devraient être très faciles. On se tromperait. Elles ne sont faciles qu'avec celui qui leur plaît, et toute autre considération les touche peu. Ne sachant rien de ce monde et de ses grands intérêts, elles n'attachent aucun prix à la gloire, à la réputation ou à la grandeur personnelle d'un homme. Mais la jeunesse et la beauté les attirent plus que nous peut-être ; aussi ne les obtient-on pas avec de l'argent. Il faut leur plaire, parler leur langue, les charmer par un moyen quelconque, sous peine d'être complètement dédaigné, eût-on ses poches pleines d'or et fût-on le chef respecté des cinq républiques.

Il ne sagit ici, bien entendu, que des femmes du peuple ; car pour celles du monde, elles sont peu accessibles, grâce à leur caractère et aussi à cause des difficultés d'une existence ouverte à tout venant et entourée de témoins qu'on ne peut éloigner.

Je n'ai trouvé un peu d'exception à cette conduite des femmes indigènes qu'à Massaya ; encore s'en fallait-il de beaucoup que l'étranger fût dans cette ville sur le même pied

Digitized by Google

que le Nicaraguien. Partout ailleurs, la peur de l'étranger était d'une naïveté parfois brutale.

Au Nicaragua, les femmes ne voyagent guère que vêtues de leur pagne ou de leur jupe, et sans chemisette; et l'on peut dire que, jusqu'à trente ou trente-cinq ans au moins, la richesse de leurs formes mérite qu'on les regarde. Il est donc assez naturel que l'on songe à profiter en route des distractions de ces rares rencontres. Or, toujours l'attente est déçue. Du plus loin qu'on nous voyait, fussent-elles au milieu d'une caravane d'hommes, les femmes, demi-nues jusque-là et quelquefois portées à cheval dans ce costume, s'empressaient de se voiler de leur mieux pour éviter le regard de l'étranger. Du reste, nulle curiosité de leur part, nul souci de la condition ou de la figure de celui qui passe. Que leur imagination ne soit pas éveillée, ou que la peur traditionnelle de nos vices soit invincible, je ne saurais le dire. Mais je dois constater cette différence essentielle entre les mœurs de la civilisation européenne et celles du nouveau monde. Si, en France, un étranger, recommandable à un titre quelconque, jouit des plus larges immunités et se trouve placé auprès des femmes dans une condition meilleure que le Français, au Centre-Amérique, l'hospitalité la plus complète et la plus méritée s'arrête au seuil de la famille; les femmes n'ont pas un sourire, pas une attention, pas un bon mouvement pour celui qui a mérité quelquefois la reconnaissance de leurs frères ou de leurs maris. Leur bonté caractéristique leur fait alors complètement défaut. Éloigné pendant plusieurs mois de mon pays, j'ai dû souvent souffrir de l'absence de linge propre et surtout du défaut de réparation de ma garde-robe. Eh bien, malgré les honneurs qui m'ont été décernés, malgré les hommages publics d'une population entière qui m'appelait son sauveur, je n'ai jamais pu obtenir qu'une femme quelconque, domestique ou maîtresse, par pitié ou par intérêt, voulût bien me coudre un bouton. Un jour, j'arrive à Grenade et je descends dans une maison française; le lendemain, je trouve la sœur de mon hôte occupée à passer mes chemises en revue avant de les faire repasser.

Digitized by Google

Il m'est souvent arrivé, en présence de la défiance des femmes pour les Européens, de me demander si les indigènes voyaient comme nous les beautés si vivantes de leurs compagnes et sentaient, comme nous le sentons, l'attrait puissant qu'elles exercent sans le savoir. Physiquement, ces hommes sont vigoureusement constitués. Leur large poitrine et leurs membres puissants ne laissent rien à désirer comme santé et comme force. Cependant, je ne les crois ni appréciateurs comme nous le serions à leur place, ni passionnés comme nous le sommes. Soit que l'habitude de tout voir les ait blasés sur tout ce qu'ils voient, ils ne paraissent pas se douter de ce que possèdent de trésors charmants et adorables les femmes dont ils font leurs esclaves et dont nous ferions nos idoles. Ils trouvent tout simple que ces belles créatures montent et descendent des ravins à pic, le dos courbé sous une charge énorme, comme à Nindiri, tandis qu'eux-mêmes se balancent toute la journée dans un hamac, sans autre souci que de les faire servir à leurs plaisirs. J'avoue que cette étrange interversion des rôles naturels est, de toutes les sottises que j'ai rencontrées, celle qui m'a le plus indigné. C'est ce que je pardonne le moins à un peuple qui se dit chrétien et qui a des prétentions assez hautes à une certaine civilisation. Quelques-unes des femmes que j'ai vues gravir ainsi des sentiers de chamois avec des fardeaux de bêtes de somme étaient tout uniment des chefs-d'œuvre de formes féminines. Il était impossible de ne pas être profondément remué à leur aspect. Ces délices des yeux et du cœur appartiendraient-elles à des hommes sans yeux et sans cœur?

— Je suis arrivé à Massaya le 8, un samedi. Je suis allé au volcan le 9, et je suis parti le lendemain pour Managua.

Le dimanche 9 mai, nous sommes partis à six heures pour le volcan, en passant par Nindiri. Nindiri est éloigné de Massaya d'une petite lieue. On m'en avait parlé comme du plus joli village de toute l'Amérique centrale. J'étais donc prévenu et, par conséquent, exigeant. La réalité, pour la première fois peut-être, a dépassé mon attente. Une grosse

Digitized by Google

averse, tombée la nuit précédente, avait abattu la poussière du chemin et rendu aux arbres leur fraîcheur et leur riche verdure. Nous marchions entre deux haies serrées d'aloès épineux, dont les feuilles centrales se teignaient d'un beau rouge carmin, et derrière cette double barrière, deux rideaux d'arbres tropicaux de toute espèce, portant à la fois des fleurs et des fruits sans nombre, couvraient la route de leur ombre et réjouissaient les yeux de leur magnificence. Puis, tous les cent pas, ce rideau s'ouvrait et laissait voir, sous un bouquet de mangliers ou d'orangers, une chaumière indienne à toit conique, cent fois plus belle, au milieu de cette splendide nature, qu'un palais, et toujours réjouie par des enfants roulés sur le sol et par la blanche apparition d'une femme aux épaules nues.

Le costume des femmes et même celui des hommes, qui sont exclusivement blancs, donnent un air de fête à la moindre cabane. Il n'y a, d'ailleurs, devant ces cabanes, rien de ce qui, chez nous, repousse le goût et éloigne le curieux. Le sol, toujours sec, est battu comme un parquet. Ni mare, ni étang, ni amoncellement de fumier ou d'immondices.

Les vautours, qui font la police des villes, font aussi celle des campagnes. Tout est propre grâce à ces auxiliaires et surtout grâce au climat; et la femme décolletée, avec sa chemisette et sa jupe blanches, qui préside aux soins du ménage, éclaire chaque intérieur d'une véritable lueur joyeuse, que les maisons fermées, sales, noires et mal entourées de nos campagnes et le costume odieux de celles qui les habitent ne comportent pas.

La route de Nindiri, large comme un de nos chemins vicinaux, n'était donc qu'un enchantement continuel. Cet enchantement s'est prolongé jusqu'au village qui m'est apparu avec ses rues droites, toujours bordées de haies vives, comme un merveilleux décor d'opéra. J'ai déjà dit quel est le système de ces villages, qui tous, avec leurs rues tirées au cordeau en pleine verdure et avec leur large place sablée au milieu, pourraient, à un moment donné, devenir des capitales. Nin-

Digitized by Google

diri est un peu moins régulier que ce type universel. La fantaisie y a joué un certain rôle dans la distribution des massifs de bananiers, de cocotiers ou de mangliers abritant inévitablement une maisonnette ou une chaumière, aussi riante l'une que l'autre.

L'eau et le grand air, voilà les deux créateurs de la beauté. On se baigne tous les jours au Nicaragua, et voilà pourquoi la race y est si belle. Elle est plus belle près des lacs que dans l'intérieur.

14 mai. — Le président Martinez m'avait fait préparer à Managua un domicile, chose essentielle dans un pays pauvre, où le chef de l'État se contente d'un lit de cuir tendu qu'aucune servante française ne supporterait.

Je devais aller le remercier de cette bonne fortune. Je le trouvai dans une chambre au rez-de-chaussée de la maison verte, en compagnie de son ministre d'État, M. Rosalio Cortez. Au fond de cette pièce, très vaste et très simple comme ma propre chambre, une dame vêtue à l'européenne, robe décolletée et bras nus, était assise sur une chaise. Je la saluai instinctivement; elle me rendit mon salut sans changer d'attitude. C'était Mme Martinez. Elle paraissait âgée de 26 à 28 ans; je la trouvai assez régulièrement belle, mais d'une beauté froide comme le caractère de son mari; je dis : comme ce caractère m'avait paru jusque-là; car j'eus l'occasion de constater quelques minutes après que le général savait s'animer au besoin. Il me reçut avec une satisfaction et une cordialité que je ne lui connaissais pas, mit tout ce qu'il possédait à ma disposition, à commencer par sa jument préférée, et me pria de le considérer, non comme un président, mais comme un ami. Mon secrétaire était aussi surpris que moi de cette effusion inattendue et inespérée; la figure du général lui en avait semblé tout autre et réellement belle, me disait-il. La cause réelle de cette satisfaction était un grand changement produit dans les esprits par les événements de Rivas et par l'annonce de mon arrivée. Dans le sein même du Congrès, il s'était fait une véritable réaction contre les exigences du Nord et contre le traité Cass-Irizarri. Or, en vertu de

Digitized by Google

la constitution existante, le veto [1] du président ne pouvait être annulé que par une nouvelle délibération de l'assemblée, et l'on supposait que cette délibération ne serait plus favorable au traité, mais qu'elle le repousserait à une forte majorité. Tout se rassérénait donc dans les régions de la politique intérieure. Léon même semblait abdiquer ses vieilles rancunes et son désir de révolutions démocratiques. Le général Jerès et le ministre Juarès, son prédécesseur, s'y trouvaient depuis plusieurs jours. Le pays entier était calme, et si le ministre américain montrait les dents, on commençait à ne plus craindre ses menaces et à tout espérer de l'intervention européenne.

« Nous sommes décidés, me dit le général en me reconduisant, à nous jeter sans restriction entre les bras de l'Europe, et surtout entre les bras de la France. »

FÉLIX BELLY.

(*A suivre.*)

[1] Mis par M. Martinez au traité Irizarri.

Digitized by Google

L'EXPOSITION D'ANVERS

Je vais étonner bien des gens : l'exposition d'Anvers me semble une des mieux réussies qu'il nous ait été donné de voir en Belgique. Si le succès n'a pas été aussi grand que l'on était en droit de l'espérer, cela tient à diverses causes, et surtout à la trop grande fréquence des expositions. Le public se sent blasé, n'a plus d'appétit aux choses d'art, et on ne vient pas. Eh bien! cette fois, les absents ont tort. Le salon d'Anvers est parfaitement aménagé, avec une connaissance complète des effets d'opposition de genres et d'écoles qui fait honneur à la commission organisatrice et aux délégués représentant les artistes.

Mais trêve aux préambules; pénétrons dans les galeries, après avoir traversé le joli jardin du Palais de l'Industrie, tout embaumé des dernières fleurs d'automne. Entrons dans les salles réservées à l'école hollandaise. Tout d'abord, le premier tableau qui frappe nos regards est celui de Mme Henriette Ronner, intitulé : *Un intrus*, déjà vu à Bruxelles. Mais ici, la lumière est plus favorable et met en relief les qualités exquises de cette éminente artiste. De l'esprit, de l'observation et un coup de brosse à rendre jaloux plus d'un confrère à longue barbe.

Voici Mlle Thérèse Schwartze faisant elle-même son portrait, destiné à la Galerie des Offices, à Florence. Touche large, juste, coloris sobre, distingué, et, comme pose, une trouvaille.

Avançons. Nous sommes en présence d'une imposante marine de Mesdag, la plus belle que nous ayons vue de cet

Digitized by Google

artiste, depuis le salon de 1878 à Bruxelles, où ses bateaux *A l'ancre* firent sensation. Cette fois, c'est *La nuit à la plage de Scheveningue*, et ce lever de lune donne bien l'impression profonde du calme qui s'étend sur l'Océan à cette heure indécise, lorsque le temps est doux. Une autre bonne marine, où l'on respire bien l'air salin, est celle de Schipperus, *La plage de Sandvoort*.

J'avoue ne pas comprendre la vue de ville hollandaise de Klinkenberg. Ces maisons traitées en manière de trompe-l'œil me font l'effet d'un jeu de patience laborieusement agencé. Mais où est l'impression ? Que se dégage-t-il de cette toile? Ici, le métier a dérouté l'artiste; je connais de lui une bien belle œuvre, au musée Boymans, à Rotterdam. Là, on respire le calme inhérent aux cités hollandaises, mirant les façades froides de leurs habitations dans les canaux qui coulent à leurs pieds. L'esprit du pays est saisi sur le vif. Que n'en est-il de même pour le tableau exposé à Anvers!

Pénétrons dans l'école allemande, abondamment représentée. On y rencontre des œuvres de premier ordre. Je suis attiré par un petit tableau exquis, d'une finesse de ton gris adorable, d'une grandeur d'impression étonnante, modestement intitulé : *Inondation au Zuiderzée*. Une fissure s'est ouverte dans une digue, et l'eau couvre le sol lentement, montant muette et tranquille vers des habitations en bois, bâties sur pilotis. Quelques figurines étoffent ce tableau, qui fait le plus grand honneur à Paul Riess, de Weimar. Rien de théâtral, rien d'arrangé, le drame nature, pris sur le fait dans sa tranquille majesté. C'est de l'art.

Ce tableau est acquis pour la tombola.

Je passe en saluant les frères Achenbach et je tombe en arrêt devant la *Mignonne Pomme rouge* de Roskovics, de Budapest. Oh! la jolie petite Ève! la ravissante mignonne, les yeux spirituels! On se surprend à envier l'Adam qu'elle invitera à croquer avec elle le fruit vermeil où ses petites quenottes ont enlevé une première bouchée. Coloris distingué, facture coquette. Bien supérieur au second tableau du même artiste.

Digitized by Google

Voici le *Marché* de Louis Ebner, une bonne toile pleine de mouvement, déjà vue à Gand. Quelle panique jettent partout ces deux chevaux qui s'emportent! C'est vivant, lumineux et bien dessiné.

A citer et à étudier une *Tête d'étude* savamment peinte de Pœkh (Karlsruhe). C'est fouillé comme un gothique et vivant de la vie éternelle des vraies œuvres d'art.

Une toile gigantesque maintenant : *Tombé!* par Richard Scholz, de Berlin. Un voyageur est tombé dans les montagnes du Tyrol ; ses guides l'entourent. Facture extraordinaire, empâtements formidables, sentiment juste. J'en excepte le ciel, d'un bleu implacable, manquant de fluidité, écrasant le sujet de son opacité. Œuvre de peintre qui voit grand; en un mot, une personnalité.

Un pas de plus, et nous arrivons dans le compartiment belge. Changement de technique, qui déroute dès l'abord ; mais bientôt l'on est gagné par un aspect de sincérité dans le ton qui réjouit l'œil et fait que l'on respire. Ce sont nos paysagistes qui nous ouvrent les grands horizons du pays de Flandre : Claus avec ses *Sarcleuses de lin*, Verstraete avec son *Enterrement en Campine*, Plasky avec son *Verger* et Marie Collart, et de Schampheleer et Van Leemputten, tous sincères, tous cherchant à surprendre le vrai, selon leurs affinités personnelles avec la nature.

D'autres œuvres nous arrêtent maintenant. Il n'en est pas qui dénote un plus grand progrès que la *Fille de Jaïre* de Julien Devriendt. Cette vieille donnée biblique a inspiré à l'artiste une œuvre d'un sentiment profond, d'une impression grave et sérieuse qui ne rappelle pas les compositions similaires des peintres anciens. L'arrangement est neuf et montre une parfaite connaissance du milieu où l'action se passe. Ces préparatifs d'ensevelissement hébraïque doivent avoir été étudiés sur le vif. Le Christ est beau et contraste bien, par sa tranquillité, avec les figures qui l'entourent. A l'arrière-plan, un mystérieux demi-jour augmente l'intensité de vie des personnages de l'avant. En somme, un des rares tableaux religieux qui resteront de notre époque.

Digitized by Google

Il y a aussi de bien belles qualités, de savantes combinaisons dans la grande toile d'Ooms, destinée à la salle de la cour d'assises d'Anvers : *L'Innocence protégée par la loi.* L'artiste a eu à lutter contre des difficultés qui eussent fait reculer un peintre moins bien doué ; il mérite de sincères félicitations.

Deux maîtresses toiles divisent en deux camps les peintres et les amateurs d'art, et c'est à qui prendra parti. Quant à nous, nous pensons qu'une exposition qui renferme de tels éléments mérite qu'on s'en occupe. Ces deux œuvres sont celles de MM. Brunin et Struys. Auquel des deux accorderait-on la palme, s'il y avait une palme à donner? Analysons.

Brunin expose quatre toiles, parmi lesquelles nous tirons de pair celle qui porte pour titre : *Quelle en est la provenance?* Figurez-vous une boutique de joaillier, encombrée d'argenteries ciselées, de pierres précieuses, de bijoux rares. Toutes ces choses étincellent, éclatent en lumières qui se répercutent par les reflets et produisent un ensemble éblouissant. Au milieu se détachent les figures supérieurement étudiées d'un vieil orfèvre et d'un varlet chargé d'un coffret de bijoux. Impossible de se figurer un ensemble plus somptueux, une connaissance plus approfondie des ressources de la palette. Impossible d'être plus coloriste. Je comprends le succès qui s'est déclaré dès l'ouverture pour cette œuvre.

Comme contraste, allons au tableau d'Alexandre Struys : *le Gagne-Pain.* Dans une misérable mansarde, un pauvre ouvrier grelotte de fièvre; son visage jauni, ses mains amaigries, tout son pauvre corps affaissé témoignent d'une rude atteinte dont il ne reviendra pas. Sa femme verse dans une cuiller la potion destinée au malade. Il se dégage de cette page un sentiment de réalité poignante qui vous retient et en dit plus sur les souffrances du peuple que tout un volume. Ni Israëls, ni Degroux n'ont fait mieux. Si Brunin est l'artiste de la richesse et du faste, s'il est digne de relever la brillante palette des grands Flamands, Struys est le peintre

Digitized by Google

attitré de nos misères, c'est un poète, le poète des heures douloureuses de l'existence des humbles.

On dit que ce tableau entrera au Musée national. S'il en est ainsi, ce choix fait honneur au gouvernement, et c'est une bonne fortune pour le public.

Parlerai-je de « la facture » du tableau de M. Struys? J'avoue ne pas m'en être soucié. Le côté « métier » disparaît dans cette œuvre, et le procédé est ce qu'il doit être, puisque l'émotion produite est complète. Il est certain que la technique de cet artiste est savante, puisque nulle partie de ce remarquable tableau ne trahit l'effort. Pour me servir d'un terme d'atelier, je dirai qu'on se sent « empoigné » par cette évocation de la souffrance du pauvre. Il me semble oiseux, dans l'occurrence, de discuter comment la matière colorante a été triturée : y a-t-il empâtement, ou truellage au couteau à palette, ou pointillé, ou blaireautage? Cela m'est, je l'avoue, fort égal. Laissons aux virtuoses de la couleur les tours de force d'équilibriste; nous nous trouvons en ce moment en présence d'une toile d'où se dégage une sensation plus saine, celle de la pensée qui maîtrise les difficultés de la brosse pour rendre visible la vision du cerveau créateur.

Je puis adresser les mêmes éloges au second tableau du même artiste, l'*Enfant malade*, déjà vu à Bruxelles. Rien qui sente le mercantilisme dans cette page sévère, rien qui sacrifie aux vulgarités, fréquentes, hélas! dans les œuvres destinées aux grandes expositions. La préoccupation de bien des artistes les mieux doués est d'arriver à « faire un trou » — terme consacré. Au lieu de dominer leur œuvre, ils sont, au contraire, dominés par elle.

Ceux qui me liront me trouveront probablement bien optimiste. « Vous voyez en beau », me dira-t-on. Pas le moins du monde; je me laisse attirer par les œuvres attirantes, sans m'inquiéter des signatures plus ou moins connues, plus ou moins illustres; le beau dans l'art n'a pas d'étiquette.

Je franchis la distance qui me sépare de l'école française et j'arrive devant la *Baigneuse* de Bouguereau. Le charme

Digitized by Google

opère de suite. Que de grâce, quelle pureté, quel éblouissant coloris! Et quel respect de la ligne! C'est un morceau de sculpture. Voilà le nu chaste et serein dont nul regard ne doit se détourner; beauté éternelle de la femme, dont tous les maîtres se sont inspirés et qui, sous leur pinceau, n'offre rien dont la pudeur s'effarouche.

Il y faut du tact et de la délicatesse : un grain d'idéal est nécessaire pour éviter la vulgarité et le lascif. J'entends dire autour de moi : « C'est de l'art élégant. » Eh! oui, certes; mais n'est pas élégant qui veut, et malgré cette élégance qui semble évoquer ici l'idée de mièvrerie, je déclare que devant cette baigneuse, on ne songe ni à la femme du monde, ni à la demi-mondaine; c'est *la femme* jeune, belle et chaste, j'y insiste.

Voyez ces adorables petits pieds, ces mains patriciennes, la courbure élégante du dos! L'air circule autour de ce beau corps; il n'est pas jusqu'à la draperie violette sur laquelle s'appuie une des mains de la baigneuse qui n'augmente la tonalité nacrée et diaphane de la chair.

J'éprouve, je l'avoue à regret, un certain désappointement devant l'*Orpheline* de Jules Lefèvre; je trouve l'œuvre froide, malgré d'incontestables qualités; c'est « trop fait », l'artiste me paraît avoir abusé du blaireau. Je reste insensible au malheur de cette orpheline, reléguée au second plan par la figure de la grand'mère, agenouillée plus près du spectateur.

Il est à regretter que Jules Lefèvre n'ait pas envoyé à Anvers l'admirable *Ondine* qui fit l'admiration des visiteurs au salon de Bruxelles en 1884. C'eût été le digne pendant à la *Baigneuse* de Bouguereau.

Jules Breton expose un tableau déjà célèbre : *Jeunes filles se rendant à la procession*. Toile savante, difficultés presque insurmontables vaincues avec une véritable maëstria. J'admire, mais je préfère le portrait de la fille de l'artiste, artiste de grand mérite elle-même, Mme Demont-Breton. Prise dans l'intimité de son atelier, cette toile exquise porte la griffe du maître et du père, heureusement inspiré par la physionomie ouverte et sympathique de la jeune femme. Entre paren-

Digitized by Google

thèses, la préoccupation de « bien faire » n'est-elle pas un des écueils de la peinture? C'est pourquoi si peu de tableaux officiels impressionnent. Ici, on se sent en présence d'une toile intime, où a passé la bonhomie de cet intérieur intelligent. Si Jules Breton a signé un beau morceau de plus, le père a aussi inspiré à ceux qui voient l'image de sa fille le désir d'être de ses amis.

C'est un des charmes de cette exposition d'Anvers, cette grande diversité d'interprétations. Que de personnalités, ou puissantes, ou gracieuses, coquettes ou sévères, souriantes ou sérieuses ! Pour tout esprit non prévenu, ce qu'on appelle « école » est plus nuisible que bienfaisant. Puisque la libre interprétation produit tant de personnalités, est-il désirable de passer le niveau, de couler tant de qualités dans un même moule? Entendons-nous bien, je ne renie aucune tradition, pourvu qu'elle n'étouffe aucune qualité native. C'est en art qu'il est difficile d'oser montrer ses propres plumes et de ne point se parer de celles du paon, son voisin. Or, il y a un grand progrès sous ce rapport et la devise en faveur semble être celle d'un jeune cercle artistique : *Als ik kan*. C'est bien dit; buvez dans votre verre, messieurs les artistes, même s'il est petit.

Reprenons notre promenade. Voici trois excellents tableaux de genre par Jean Geoffroy, de Paris. Celui que je préfère porte pour titre : *Le lavabo à l'école maternelle*. Il y a là des babies qui lavent leurs menottes, sous l'œil vigilant des institutrices, avec des gestes exquis de naturel et de naïveté. On sait combien l'enfant est difficile à peindre, il ne pose pas; saisir ses attitudes demande un coup d'œil d'une acuité extrême. Sous ce rapport, M. Jean Geoffroy est heureusement doué. Sa touche est grasse, vive et spirituelle, sa coloration harmonieuse et sobre dans ses trois tableaux.

Le portrait du peintre Roll, par Aviat, renferme des qualités de premier ordre. La tête originale du peintre du *Chantier de Suresnes* se détache très vivante d'un fond gris neutre. Toute cette toile est tenue dans une tonalité fine très distinguée.

Digitized by Google

L'heure de la traite, par Julien Dupré, s'impose au spectateur par un vrai mérite. On se sent en présence d'un maître en pleine possession de tous ses moyens. Quelle brosse savoureuse, énergique et puissante! Quel beau dessin! L'éclairage est un peu défectueux dans la salle. Le premier coup d'œil que j'avais jeté sur ce tableau n'avait pas été très favorable, à cause de la lumière frisante qui dénaturait certaines valeurs de ton; mais, après avoir choisi convenablement mon point de vue, je suis bien vite revenu de ce jugement. Le gouvernement français a eu la main heureuse en faisant l'acquisition, pour son musée national du Luxembourg, de cette œuvre empreinte de réalisme sain et fort.

Il convient de signaler encore d'intéressantes compositions dans le compartiment belge, où nous rentrons en revenant sur nos pas. Une chose charmante et neuve d'idée, intitulée : *Chez le praticien*, est due à M. Jean Rosier, d'Anvers. Un vieux praticien, affublé d'une longue blouse, est occupé à sculpter en marbre un beau groupe d'après le modèle en plâtre. La différence de tonalité entre le blanc perlé du marbre et celui plus mat du plâtre est saisie avec un rare bonheur. Heureux agencement de lignes et de détails aussi. C'est un précieux tableau de collection, acquis par un amateur éclairé d'Anvers.

D'autres artistes encore voient le succès couronner leurs efforts; ce sont : MM. Verhaert, Louis Tytgadt, Edgard Farasyn, en sérieux progrès avec ses *Pêcheurs de crevettes à Oostduinkerke*. Cet artiste a le mérite de ne s'être pas immobilisé dans le genre qui lui a valu son premier et retentissant succès. Personne n'a oublié son tableau : *Méchante minette*, exposé à Bruxelles il y a quelque dix ans.

Il serait injuste de passer sous silence les remarquables portraits de Jean de la Hoese, les tableaux de Vanaise et le triptyque d'Edmond Van Hove, de Bruges.

Deux salles sont consacrées à la gloire posthume de Nicaise de Keyser et de Louis Gallait.

L'œuvre de de Keyser ne nous a pas impressionné et je doute que la réputation de l'artiste défunt grandisse à cette

Digitized by Google

exposition. Tout autre est la sensation que l'on éprouve au milieu des toiles de Louis Gallait. Les *Têtes coupées* demeurent un imposant chef-d'œuvre. C'est, à mon avis, un des plus précieux joyaux de la couronne de l'art belge. Il règne dans cette composition, si souvent décrite, un sentiment d'incomparable majesté, une noblesse, une élévation de pensée qui domine de haut toutes les œuvres voisines. On rêve et l'on admire sans réserve. Éclos en pleine période romantique, ce tableau conserve aujourd'hui ses qualités transcendantes. Il restera l'inoubliable vision d'une douloureuse période de notre histoire évoquée par un pinceau illustre; c'est une toile qui éveille le respect et inspire le patriotisme. C'est donc avec le bienfaisant frisson que fait courir en nous l'enthousiasme pour les belles œuvres que je quitte l'exposition d'Anvers.

ÉTIENNE B.

Digitized by Google

Mr F. HENRI GEFFCKEN

Quand un fait quelconque frappe les esprits, soulève les passions, tout le monde veut connaître les antécédents de l'auteur. On cherche aux vitrines son portrait, dans les journaux des anecdotes, et que ne peut-on avoir toute sa biographie! Certes, la curiosité y est pour beaucoup; mais au fond de ce désir banal, un sentiment d'équité réside : pour ceux qui s'en rendent compte, comme pour le vulgaire inconscient, il y a là un besoin de s'éclairer avant d'apprécier, et l'opinion n'existe, ne peut régner, comme elle le devrait, qu'à ce prix. C'est son enquête à elle, puérile ou sérieuse selon les esprits, — nous ne sommes qu'au XIXe siècle, — mais c'est l'enquête du juge suprême des rois et des peuples.

Pour cela, l'instruction devrait se faire en dehors de toute idée politique, se placer au-dessus de tout esprit de lutte. Ce n'est pas au jour faux d'une prison préventive, ni au daltonisme d'un procureur impérial, qu'on peut demander la photographie d'un homme éminent, non plus que sa ressemblance morale aux injures des partis. On voudrait surprendre le diplomate dans sa correspondance, le professeur dans sa chaire, le publiciste dans ses livres. On s'enquiert de sa famille, de ses états de service, des positions acquises, des œuvres faites. Rien ne reste indifférent de ce qui peut éclairer l'action par le caractère. On sait que le même fait change de signification selon les circonstances, et c'est un instinct de justice qui nous porte à regarder ainsi dans la vie d'un de nos semblables, pour mettre en ligne de compte — ou de bataille — son passé qui l'a fait ce qu'il ose être, son pré-

Digitized by Google

sent dont les relations souvent obligent, son avenir que peut-être il sacrifie.

On ne peut attendre de quelques pages improvisées ce portrait avant la lettre d'un homme dont la vie a été longue et productive. Les débats du procès qui lui est intenté donneront à la publication incriminée son entière portée, et cela appartiendra en grande partie à celui qui en a assumé la responsabilité, au point de se constituer prisonnier sous l'écrou d'une politique qui ne lâche guère ce qu'elle tient. Son attitude achèvera de le peindre, et l'opinion se réserve la cause en dernier ressort.

Pour nous, il nous a paru qu'il y avait mieux à faire que de prendre parti au gré de nos sympathies, et nous avons voulu, en nous abstenant pour tout le reste, nous faire une première idée de ce publiciste, dont hier le nom était presque ignoré des trois quarts des lecteurs européens, et que demain le monde entier va suivre de son attention devant la cour de justice, qui siégera sans doute dans une ville dont on disait déjà, au temps du « Meunier Sans-Souci », dont on a répété maintes fois à son honneur qu'il est des juges à Berlin.

Si cette esquisse, essayée pour nous, peut intéresser à leur tour nos lecteurs, nous aurons à nous en féliciter deux fois pour une.

* * *

M. Henri Geffcken n'est pas un premier venu. S'il fallait le caractériser d'un mot, c'est un publiciste. Il en a le sérieux et la verve, la compétence prompte, l'exposé lucide, et parfois l'entrain qui se communique. J'aurais dû dire : un savant, car rien que la liste de ses ouvrages annonce l'étendue de l'érudition et la constance du labeur; on y voit son nom s'apparier à ceux des maîtres dont il continue et complète les grandes publications. Et tout ne serait pas dit; encore faudrait-il savoir quel esprit préside à la vivacité de ses pages détachées, ou au sérieux de ses travaux de longue veille. Un seul mot n'y suffirait pas sans doute; s'il en fallait un,

Digitized by Google

c'est celui de libéral qui me viendrait à la plume. On ne peut hésiter à le ranger dans cette grande école qui, depuis Montesquieu, Kant et Benjamin Constant jusqu'à Toqueville, Stuart Mill et au delà, plaide, rectifie, développe sans cesse la notion du droit et la philosophie de la liberté. Lui aussi, compte sur le régime représentatif, se fie à l'opinion qui s'éclaire, croit aux progrès de l'esprit, répugne à violenter une seule conscience. Mais aussitôt, une nuance apparaît qui ne sera pas une rectification : C'est un diplomate, homme du monde, homme de cour, ami des grands. Il a le libéralisme gouvernemental, monarchique, princier, et ses admirations vont aux rois constitutionnels qui font leur devoir, ses amitiés aux conseillers de la sagesse des trônes. N'allons pas trop vite cependant; il serait injuste de ne pas voir que, soit qu'il écrive, parle ou agisse, un cachet d'indépendance se marque dans ses pensées, dans le choix de ses sujets, et dans cette manière vive d'un homme qui vous regarde en face. Né à Hambourg, en a-t-il reçu dans le sang l'esprit des vieilles villes libres qu'il a représentées dans les chancelleries? On serait parfois tenté de le croire. Et rien ne serait incompatible dans le caractère de ce bourgeois des hanses libres, hôte des salons européens, ami de princes et de ministres, professeur et publiciste du droit des gens, cosmopolite par ses voyages et les trois langues qu'il écrit couramment, collaborateur de revues libérales à Berlin, à Londres, à Bruxelles, et ailleurs sans doute; rien, au contraire, ne s'oppose à ce que tous ces traits s'unissent et s'équilibrent pour arriver à une physionomie sérieuse et vive.

Quelque chose y manquerait encore, car le publiciste s'est particulièrement intéressé à notre pays et l'ami des monarchies représentatives peut être appelé l'ami de la Belgique.

Voyons rapidement ces divers points.

* * *

Né en 1830, dès 24 ans, grâce à l'estime qui entoure son père, sénateur à Hambourg, grâce aussi à de bonnes études, il est nommé secrétaire de légation et bientôt est accrédité à

Digitized by Google

Berlin, en 1856, comme chargé d'affaires, puis, en 1859, comme ministre résident des villes hanséatiques : Hambourg, Brême et Lubeck. La guerre de 1866 l'amène à se prononcer contre les annexions; il s'y compromet, et ses compatriotes doivent le déplacer; ils l'envoient à Londres avec le même titre. Du premier coup, la position se dessine : disgrâce en Prusse, avancement en Angleterre.

Il n'était pas arrivé à sa trente-sixième année sans avoir donné sa mesure ni acquis des relations. En 1865, il avait publié une nouvelle édition du *Guide diplomatique* de Martens, « entièrement refondue » [1]. La refonte, dit-on, était faite de main ferme. Déjà aussi, il s'est lié avec les plus éminents juristes de sa génération, comme Holtzendorff, avec des maîtres en diplomatie ou des conseillers de rois; citons seulement Stockmar et Nothomb. Il a voyagé. Le tableau enthousiaste — et spirituel — [2] qu'il a fait du salon du comte de Circourt, l'ami et l'encyclopédie vivante de Lamartine, nous le montre, encore jeune, dans ces réunions parisiennes où se plaisent tous les hommes de marque : Humboldt et Toqueville, Bancroft et Cousin, Tichnor et Michel Chevalier, Ranke et Mignet, etc.; « salon d'acclimatation », disait Thiers, où, en 1858, la comtesse lui confie une partie de ses plus précieux autographes et lui offre son portrait. Cela est à lire. « L'intelligence seule y donnait le droit de citoyen », dit Sainte-Beuve, et l'on croit voir étinceler l'œil du publiciste quand il se reporte à ces soirées intimes chez un homme à qui Lamartine, en l'envoyant en mission secrète à Berlin, en 1848, avait dit : « Vos instructions sont dans votre caractère », chez une femme dont Sismondi disait : « Jamais Française ne fut si française que ma Moscovite. »

Enfin, étant de ce groupe de savants qui ne redoutaient pas pour l'Allemagne l'exemple de l'Angleterre, il dut être de ceux qui applaudirent plus longtemps que la masse, si una-

[1] *Annuaire de l'Institut de droit international*, 8e année. Notices bibliographiques, p. 351.

[2] *Deutsche Rundschau*, septembre 1881.

Digitized by Google

nime dans les premiers jours, au mariage du prince Frédéric-Guillaume avec la jeune princesse Victoria. Les plus démocrates d'entre eux s'honorèrent bientôt d'assister aux thés de la princesse, et que de fois, dans un de ces salons où se réunissaient les Lasker, les Virchow, les Forkenberg, les Gneist, les Sybel, les Van der Leeden, les de Vaerst, les Jacobi, les frères de Sauken, les Duncker, les de Hœnika, les Auerbach, les Spielhaegen, n'a-t-on pas entendu l'un ou l'autre, encore sous le charme, vanter le couple princier qu'il quittait, son intimité familiale, ses idées libérales et artistiques, ses préoccupations des besoins du peuple, sa coopération toujours prête, son budget, assez restreint [1], toujours ouvert pour les institutions de démocratie pratique. Tout ce qu'un Holtzendorff, par exemple, a pu réaliser ainsi de bien mériterait d'être dit aujourd'hui.

Six ans de séjour à Londres ne pouvaient que renforcer ces sentiments, serrer ces liens, et il serait bien intéressant d'y suivre le diplomate dans ses relations, l'écrivain dans les revues, l'ami du prince héréditaire chez la mère de la princesse. De ce temps datent quelques écrits politiques : *Le coup d'État du 2 décembre et ses contre-coups en Europe* (1870); *La Constitution fédérale allemande* (1870), écrits en allemand; *L'impasse orientale* (1871), en français. Je n'en connais que les titres.

Cependant, représenter trois villes libres à Londres devait à la longue sembler un honneur assez stérile pour une nature aspirant à l'emploi de ses facultés. Aussi, lorsqu'un ami du prince héréditaire, l'ancien ministre du duché de Bade, M. de Roggenbach, fut chargé de reconstituer l'université de Strasbourg, si opposé qu'il se fût déclaré aux annexions pour le Hanovre, le diplomate ne songea pas à refuser une chaire dans une université dont l'annexion avait dispersé les professeurs. Il y enseigna le droit des gens, de 1872 à 1882.

[1] Le prince Albert écrit à sa fille pour la féliciter de se faire elle-même un budget et il lui conseille l'économie pour l'imprévu, « cet hôte le plus coûteux de la vie ». Geffcken, *Deutsche Rundschau*, novembre 1880.

Digitized by Google

Alors, il entre en pleine activité. On ne s'improvise pas professeur de droit : il y met une force de vouloir et une tension de nerfs qui, après dix ans, devaient lui faire désirer sa retraite. C'est à Strasbourg qu'il achève ou prépare de nouvelles éditions savantes : *Le droit international européen*, de Heffter, remanié à fond, et qui a deux éditions en allemand, 1880 et 1888, et une en français, 1883, — une suite en trois volumes au *Recueil des traités*, de Martens et Cussy, choix judicieux qui n'était possible que grâce à une possession préalable et sûre de l'histoire diplomatique contemporaine. Plus tard, quand un groupe de spécialistes entreprit avec Holtzendorff un *Manuel du droit des gens*, dont le premier volume parut en 1885, malgré sa retraite à Hambourg où il avait été élevé au rang de conseiller privé de justice (1882), M. Geffcken était désigné, à côté de MM. Rivier, Carathéodory, Bulmerincq, etc., comme un des principaux collaborateurs du savant juriste qui, lui aussi, devant la réaction, avait quitté Berlin pour enseigner à Munich. Il en devint, en effet, l'un des plus actifs, à partir du tome II, et les tomes III et IV ne contiennent pas moins de huit traités, qui sont autant d'œuvres que ses pairs placent haut [1].

Dans ces sortes de travaux, l'école libérale est en train d'accumuler, de classer, de vivifier les matériaux modernes du droit des gens.

Cependant, ces sortes d'encyclopédies, qui mettent la science au courant du progrès des idées et des tendances les meilleures de la diplomatie, ne font que la science, et l'opinion est un élément qu'on ne peut négliger, un auxiliaire indispensable de toute amélioration des usages et des lois. Les fondateurs de l'Institut de droit international l'ont compris, lorsqu'ils ne se sont pas contentés de « commissions d'études » préparant les questions, ni de congrès annuels les discutant entre spécialistes, et qu'ils ont publié un *Annuaire*

[1] T. II, *La situation internationale du pape.* — t. III, *Les traités de garantie, Les traités d'alliance, Le droit de légation, Les formes des relations diplomatiques entre les États.* — t. IV, *Le droit d'intervention, Le droit de guerre maritime, La neutralité.*

Digitized by Google

qui résumât leurs travaux et une *Revue de Droit international* qui les fît rayonner au delà des universités et des petits cénacles. Une fois libéré des soins consciencieux qu'il donnait à la création de son enseignement, M. Geffcken se retrouve là encore. MM. Rolin-Jaequemyns, Asser, Rivier, obtinrent son concours, et on le voit, à ce poste, parler et écrire. Il n'hésitera pas à y « modifier son opinion », comme il le fit, en 1887, au congrès de l'Institut, session de Heidelberg, à propos du blocus pacifique [1]. Ses études de droit des gens [2] ne s'arrêtent, dans cette revue, qu'à la dernière livraison, parue hier (1888, n° 5). Il la recevra dans la prison de Moabit [3].

Cela ne suffisait pas encore à cet esprit, que Nothomb s'étonnait de voir se plaire aux contes de fées de Grimm : « Comment! vous lisez cela! » M. J. Rodenberg avait entrepris à Berlin, à la fin de 1874, une publication mensuelle, *Deutsche Rundschau*, dont le succès devait être prompt et durable. Presque aussitôt, M. Geffcken y prend part, car le grand public est là. Ses bibliographies mentionnent d'autres travaux parus ailleurs : *L'État et l'Église* (1876), traduit en anglais par F. Taylor; *La position internationale du pape* (1885), traduit en italien; *La question du Danube*, qu'il rédige en français (1883) [4]. Dans la *Deutsche Rundschau*, l'écrivain se donne carrière, les articles se succèdent, les sujets varient, le style s'accentue, le publiciste est là. Le fond du tableau est toujours la politique européenne, et l'histoire y domine. C'est Catherine II et la Porte, la Russie et l'Angleterre, la monarchie de juillet, la guerre d'Orient, Pie IX. C'est là qu'il consacrera de nombreuses pages à la Belgique, deux études émues au prince Albert, et publiera

[1] *Annuaire de l'Institut, etc.*, 9e année, p. 286 et suiv.

[2] *Les dernières phases du conflit ecclésiastique en Allemagne*, 1883, t. XV. *La France en Chine et le droit international*, 1885, t. XVII. *Le blocus pacifique*, 1887, t. XIX.

[3] *La guerre maritime de l'avenir*, 1888, t. XX, p. 451.

[4] *Annuaire de l'Institut de droit international*, 8e année, et Otto Muehlbrecht, *Wegweiser*.

Digitized by Google

cette jolie excursion dans le salon parisien de la comtesse de Circourt. La table des quarante premiers volumes en contient la liste et, après le quarantième volume, sa collaboration continue [1] jusqu'à ce que la livraison du mois de septembre 1888 annonce de lui, pour la 15e année de cette revue qui allait s'ouvrir : *La réforme de la Chambre des lords en Angleterre,* avec une étude de Preyer sur Darwin, un roman de Schubin, etc.

En 1888, la *Deutsche Rundschau* était depuis longtemps une autorité ; on pourrait, sans exagération, la comparer à la *Revue des Deux Mondes* ou à la *Fortnightly Review*. Ses collaborateurs se comptent par centaines ; les noms les plus célèbres : Hæckel, Ebers, Dubois-Raymond, Curtius, Max Muller, Hillebrand, Preyer, Paul Heyse, Storm, Putlitz, Frenzel, Holtzendorff, Samosch, y prennent une large place ; de jeunes talents s'y font jour ; G. Brandès s'y fait remarquer par ses croquis de romanciers français modernes ; un jeune Suédois, Kielland, par ses nouvelles, et lady Blennerhassett par des études sur Mme de Staël et sur Taine ; Hélène Böhlau y réussit dans le roman, à côté de Fanny Lewald ; Tolstoï, Tourguenieff, Bret Harte y sont mis à la portée des lecteurs germaniques et la traduction y fait connaître Farina à l'Allemagne avant la France. Jamais l'habile directeur ne manque une occasion d'intéresser son public par l'inépuisable variété des sujets et d'incontestables talents dans tous les genres. C'est là, enfin, que M. Geffcken publia des fragments des mémoires de l'empereur Frédéric III, dont il s'honore d'avoir été l'ami.

La *Revue de Droit international* nous montre l'écrivain abordant de front les questions délicates, contestant à la France le droit pour faire la guerre, même en Chine, de s'exempter, par un artifice de langage, du devoir des belligérants auxquels il est défendu de s'approvisionner dans les

[1] 1885, t. 44 : *La Russie et l'Angleterre,* 2 articles, et t. 45 : *Les critiques sur nos armements.* — 1886, septembre : *Le monde britannique : L'exposition coloniale de Londres.* Novembre : *Sur l'histoire politico-littéraire,* à propos de deux livres, de Gneist et de lord Holland. — 1887, avril : *Le monde britannique : Une situation politico-militaire.*

Digitized by Google

pays neutres et par conséquent de fournir ses navires de charbon dans les colonies anglaises [1] ; — insistant sur l'inanité des voies d'autorité et de persécution des *kulturkampfen*, pour l'Allemagne moderne, comme il le dit avec Nothomb pour Joseph II aux Pays-Bas et pour le roi Guillaume de Hollande en Belgique; — parlant avec la même indépendance à l'Angleterre, qui « expiera durement, dit-il, dans la prochaine guerre, la faute capitale que lord Palmerston a commise [2] » en repoussant un progrès de l'esprit d'humanité dans le droit des gens, que renfermait une proposition des États-Unis, agréée par tous les États d'Europe, et qui consistait à proclamer l'immunité de la propriété privée sur mer.

Mais c'est dans la *Deutsche Rundschau* que se montre l'esprit libéral de l'auteur, j'y insiste, avec son admiration pour l'Angleterre et son amour pour la Belgique.

* * *

Je voudrais spécifier ce que j'appelle son libéralisme. On le rencontre d'abord dans ses éloges de souverains. Étudie-t-il la biographie du prince Albert, par Martin [3], il ne manque pas de rappeler que la vie du couple royal a produit sur lui « l'impression la plus réjouissante », il arrive à « l'événement le plus important dans le cercle de cette famille qui grandit » : le mariage de la jeune Victoria; il cite les paroles touchantes du prince à sa fille; ses conseils affectueux : « N'oublie pas avoir vu à ton entrée à Berlin tout un peuple ému... » — ses avis d'homme expérimenté : « Selon la nature des choses, on doit s'attendre à une réaction après l'élan des cœurs, ou de ce qu'on appelle les cœurs. D'enthousiaste qu'il était, le peuple va devenir un juge prêt à disséquer toutes tes actions. » Il ne néglige pas ses œuvres démocratiques : maisons d'ouvriers, associations pour les marins, expositions d'art industriel, et il montre comment le prince, à force

[1] Il avait traité le même sujet au congrès de l'Institut, session de Bruxelles, de 1885. (*Annuaire, etc.*, 8e année, p. 289.)

[2] *Revue de Droit international*, 1885, n° 5, p. 463.

[3] *Deutsche Rundschau*, avril 1877 et novembre 1880.

Digitized by Google

de tact et de jugement, triomphe des préventions politiques et d'une situation difficile, pour devenir enfin « le conseiller de la couronne ». Mais il prend soin de constater que ses conseils sont inspirés par le respect des institutions libres du pays et que la reine, qui voulait être instruite de toute chose, « agissait toujours constitutionnellement et ne cachait rien à ses ministres ». Pour qu'on ne s'y méprenne point, il ajoute qu'il n'en était pas ainsi ailleurs, et l'éloge de la reine d'Angleterre se corrobore d'un blâme à l'empereur Napoléon III. Enfin, ce n'est pas un reproche lorsqu'après la guerre d'Italie, craignant un discrédit pour la Prusse, il dit que le prince, en conseillant à lord Russel de réagir, « se fiait trop à la force des principes libéraux » [1].

Cette réjouissance de l'esprit, il semble la trouver surtout à rappeler une noble parole du roi Léopold : « Les destinées humaines n'offrent pas de tâche plus noble et plus utile que celle d'être appelé à fonder l'indépendance d'une nation et de consolider ses libertés », ou à montrer une révolution déchirant les traités de 1815 pour les remplacer par des institutions libres et une neutralité respectée, sauvegarde meilleure; rédigeant dans un congrès souverain une charte « contre laquelle, au point de vue monarchique, de graves objections pouvaient s'élever », mais que le roi lui-même — on sait par Stockmar qu'il en doutait — devait maintenir à travers les crises de l'Europe. « En face du césarisme, la Belgique a conservé ses libres institutions, comme, devant la deuxième et la troisième république, sa monarchie [2] ».

Qu'on ne croie pas que j'abuse du mot révolution, qu'un traducteur du livre de Nothomb a jugé prudent de supprimer dans son titre même. M. Geffcken n'a pas de ces précautions oratoires. Il n'affecte ni ne craint de nommer la chose par son nom. Son admiration pour le roi ne fléchit jamais; l'amitié de Nothomb lui fait bien commettre quelque minime erreur; rien ne l'aveugle, et s'il se range à son avis, c'est

[1] *Deutsche Rundschau*, novembre 1880.

[2] *La fondation du royaume de Belgique* (*Deutsche Rundschau*, novembre et décembre 1876).

Digitized by Google

pour s'arrêter quand il se présente une raison majeure, comme lorsqu'il marque « le point faible » de la loi de 1842 : « l'inspection des écoles de l'État accordée au clergé *comme un droit* » ; on dit ici : « à titre d'autorité ». Mais, si monarchiste qu'il soit, il répète avec l'historien belge : « Cette révolution marchera la tête haute dans l'histoire ! » et notre réseau de chemin de fer lui « apparaît comme le résultat matériel de la révolution ».

Sa longue étude en deux articles sur le royaume de Belgique et sa biographie étendue de Nothomb écrite deux ans après sa mort, concordent. Le publiciste se range ainsi parmi les historiens, professeurs, jurisconsultes, comme Warnkœnig, Arendt et autres qui ont plaidé devant l'Allemagne la cause de la Belgique. Quand il la représente, pendant la guerre franco-allemande, veillant à sa neutralité l'arme en mains, et « montrant une égale sympathie pour les blessés des deux pays, sans que son hospitalité pour les vaincus pût être suspecte aux vainqueurs »[1]; c'est en ami de ce petit peuple libre qu'il invoque en sa faveur le témoignage du chancelier de l'empire, après la paix, et qu'il ajoute : « Le maintien de cet État est pour l'Allemagne un intérêt de premier ordre... » On ne s'étonnera pas, après la lecture de ces articles, d'apprendre que, parmi les princes dont il fut souvent l'hôte, il faut nommer le comte de Flandre.

Cette sollicitude apparaît encore dans le soin qu'il prend d'étudier la lutte religieuse en Belgique. Il faut lire la page où il donne, de la situation des deux partis, un exposé qui commence par ces mots : « Peu à peu, les libéraux s'aperçurent que les catholiques » — en instituant avec eux la liberté entière — « avaient vu plus loin qu'eux. »[2] Mais sa conclusion, sans être absolue, est d'un libéral. Ailleurs, il s'en prendra à la *Revue de Belgique*, ou plutôt à deux écrivains qui y ont conseillé de faire brèche à la liberté de l'enseignement et du culte, en faveur de l'État. Le déisme

[1] *Deutsche Rundschau*, décembre 1876.

[2] Baron Nothomb (*Deutsche Rundschau*, novembre 1883).

Digitized by Google

de Jean-Jacques lui semble impuissant; il doute aussi des succès du protestantisme en France et en Belgique. Mais il oppose aux autoritaires un des nôtres : Émile de Laveleye, et ce mot d'un écrivain français : « Un radical est un ultramontain qui s'est trompé de symbole »[1].

Je n'ai plus à justifier ni le nom de libéral, ni celui d'ami de la Belgique.

*
* *

Je demande à ajouter un détail. Au début de son étude sur Nothomb, il avait dit : « Le moment n'est pas venu d'écrire sa vie. Ses dépêches reposent encore inaccessibles dans les archives du ministère des affaires étrangères, et le roi Léopold, avant de mourir, s'est fait rendre les lettres les plus importantes qu'il lui avait adressées. » Mais il fut « lié d'amitié, pendant de longues années », avec notre ambassadeur à Berlin, et il se nomme « celui de tous les Allemands qui lui fut le plus intime ». Il pouvait donc invoquer leur correspondance; à la fin du second article, il revient à la même idée, en parlant de deux de ses biographies :

« Je pourrais aisément les rectifier et les compléter avec ma riche collection de lettres de Nothomb. Mais le moment est d'autant moins convenable pour cela qu'il s'agit des jugements de l'auteur sur des hommes d'État vivants. »

Un homme de haute science et de talent sérieux, qui comprend ainsi la situation des hommes d'État et les devoirs de l'ami, n'a pu agir inconsidérément lorsqu'il a commencé à publier des pages de l'homme d'État le plus illustre qu'il lui ait été donné de connaître et qui représentait à ses yeux, sur le plus grand trône de l'Europe, son idéal de monarque constitutionnel. Le bon sens public n'admettra jamais cela.

CH. POTVIN.

[1] *L'Église catholique en Hollande et en Belgique* (*Deutsche Rundschau*, octobre 1877).

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

Nous devons un souvenir d'ami à un poète. Né à Anvers, en 1821, Gérard Dodd, après avoir étudié la peinture, pencha pour la poésie et se fit instituteur, puis fonctionnaire. Il apportait dans le mouvement flamand un esprit délicat, un dévouement ennemi des exagérations, un tact de bon conseil, une critique impartiale et fraternelle. On a de lui trois volumes de vers, des nouvelles, des pièces de théâtre. Il comprit vite qu'il était utile de s'adresser aux lecteurs français de son pays, et comme l'amour des arts marchait de pair dans son esprit avec la culture des lettres, et qu'il aimait à visiter les musées et les expositions de peinture autant qu'à se faire une bibliothèque de choix de poètes germaniques et français, il porta ces deux tendances dans nos publications françaises. La première série de la *Revue trimestrielle* marque déjà cette double visée ; la seconde fait de même, avec une étude du musée de Rotterdam et une chronique sur deux poètes flamands. La *Revue de Belgique* n'a publié de lui qu'un « Bulletin flamand » ; mais il avait préparé pour nous une visite au musée de Stuttgart. Le temps lui a manqué pour l'écrire. Il avait aussi publié dans la *Patria Belgica* une histoire sommaire de la sculpture en Belgique.

Tous les loisirs de sa vie ont été ainsi consacrés aux lettres, aux arts et à la fraternisation de nos deux langues dans l'esprit littéraire. Le zèle de cet esprit charmant ne se ralentit jamais. Quand un éditeur de Roulers, M. Deseyn, pensa à publier *Nos poètes flamands*, c'est à lui, à l'impartialité de ses choix judicieux, à ses traductions qu'il multipliait pour me permettre de choisir à mon tour, à son sentiment artistique toujours habile à faire ressortir l'originalité d'un poète, que je dois — j'aime à l'attester ici — d'avoir pu compléter et améliorer ma quote-part dans ce recueil de poésies flamandes, mises en vers français ; nos lecteurs en ont pu lire quelques-unes, parmi lesquelles : *Grand-mère* et *Ce que disent les arbres*, de Dodd lui-même et les *Bulletins de l'Académie* les ont publiées avant qu'elles entrassent dans le volume. Ajoutons-y, en souvenir du gracieux poète, une traduction inédite qui le montrera dans un autre genre.

Digitized by Google

LE SATYRE.

Apre, humide et glacé, Novembre, dans le chêne,
Passe et siffle violemment,
Et tout le corps frissonne involontairement
Sous le fouet de sa rude haleine
Qui fait rouler, avec un long crépitement,
Du haut des châtaigniers heurtant leurs branches fortes,
Aux drèves du château, désert en ce moment,
Des tourbillons de feuilles mortes.

Le frêne agite en l'air son panache élargi;
On dirait le balai géant d'une sorcière
Qui nettoierait le ciel, du nuage rougi
Qu'on voit fuir, torche incendiaire,
Sous les coups du vent qui rugit.
L'étang même, abrité dans sa rive profonde,
Mais des cygnes abandonné,
Se contracte la face au baiser forcené
De la bise du nord qui gronde.

Seul, dans son marbre froid, son berceau dépouillé
Et son imperturbable rire,
Du fond de sa niche, un satyre,
Ironique, regarde, impudent, a raillé :
« Je suis roi ! Que dis-tu de mon royaume vide?
Est-il assez stérile, assez froid, assez mort?
Mais ce n'est pas ici qu'il fait le plus aride,
Ici qu'il gèle le plus fort.
Toi, regarde en ton cœur, et dis-moi s'il abonde
Plus en printanière gaîté ;
Si les orages de ce monde
Y laissent plus de fleurs que l'hiver attristé
N'en conserve à ce parc où je règne et je fronde,
Avec mon cœur de pierre et mon galbe effronté.
Dis-moi, si, jeune d'ans, mais bien plus dévasté
Que mon bloc suranné que la rouille dévore,
Toi, d'espoir, au berceau, si richement doté,
Comme moi, tu peux rire encore. »

Digitized by Google

MAITRE LIONEL

A Monsieur Victor Henaux.

Me Lionel Prior se leva du banc des avocats. Il y eut parmi les stagiaires un mouvement marqué d'attente satisfaite qu'il laissa se calmer, puis, de sa grande voix des exordes solennels, il commença.

Ce n'était pas un coquin vulgaire qu'il avait à défendre. Florentin de Larivière, ce jeune homme de la bourgeoisie comparaissant devant la cour d'assises pour avoir contrefait une signature, — peu de causes étaient de nature à piquer davantage la curiosité. Cependant l'auditoire était exclusivement composé de gens du peuple, et si des personnes d'une autre classe s'intéressaient à lui, nulle d'entre elles n'avait eu le courage de se mêler à ce public, dont les haleines et les vêtements empestaient l'air.

Me Lionel parlait avec calme.

L'acte d'accusation avait présenté Florentin comme un déclassé ; né dans la richesse, il en avait connu tous les avantages, et la ruine de ses parents l'avait livré plus tard à toutes les mauvaises inspirations de la misère impatiente d'elle-même. A cette supposition vraisemblable, Me Lionel opposait l'exacte vérité, plus vraisemblable encore. Dans l'apposition de la signature fausse, où le ministère public voyait un crime, il ne reconnaissait qu'un acte de légèreté. « La preuve? s'écriait-il. Écoutez cette simple histoire, messieurs

Digitized by Google

les jurés. Un oncle avait un neveu pour lequel il ressentait une vive affection. Une nuit, le neveu perd au jeu, sur parole, sept mille francs. Au lieu d'aller trouver son oncle au saut du lit, de lui conter l'aventure et de lui demander la somme, il trouve plus expéditif de minuter sur-le-champ un mandat de dix mille francs à son profit; puis, comme il a sous la main son compagnon de plaisir, M. de Larivière : « Dis donc? fait-il, imite-moi proprement au bas de ce papier la signature de mon oncle »; et M. de Larivière, se rappelant ce que savait tout le monde, c'est-à-dire que l'oncle avait fait de son neveu son héritier, n'hésite pas un instant à mettre au service de son ami son talent de dessinateur. Il est vrai, l'acte d'accusation, dans l'adjonction d'une somme de trois mille francs aux sept mille qui étaient dus en réalité, prétend voir la preuve que M. de Larivière n'a pas prêté gratuitement son concours : il a reçu cet argent pour sa peine, et là résiderait, d'après le ministère public, l'intention de s'approprier frauduleusement le bien d'autrui. Mais à des hypothèses tendant à vous montrer un coupable, ne m'est-il pas permis d'en opposer qui laissent à mon client cette innocence dont la présomption doit lui profiter jusqu'à la preuve certaine du contraire? » Et, tranquillement, avec ce seul geste d'écarter parfois de son front ses grosses boucles grisonnantes, Me Lionel fit ressortir dans M. de Larivière le caractère de l'artiste insoucieux, bon camarade, méprisant trop peut-être les conventions sociales et trop souvent prêt à servir, par une tradition déplorable, le débiteur contre le créancier, le neveu contre l'oncle.

Il avait réservé pour la fin l'argument puissant qu'il tirait de l'absence du principal coupable. « Sur le banc des accusés, dit-il, je cherche en vain le neveu. Certes, on lui fera son procès par contumace : minime satisfaction pour M. de Larivière! Ce qui l'eût rassuré dès le début sur l'issue de l'épreuve qu'il subit, c'eût été de voir assis à côté de lui, non pas hypothétiquement, mais en chair et en os, ce beau compagnon qui n'a pas voulu l'être de la peine après l'avoir été du plaisir! Il vous aurait dit, messieurs les jurés, que

Digitized by Google

M. de Larivière n'avait agi que pour lui faire plaisir; il aurait ajouté que les trois mille francs, lui-même les avait gardés et, pour conclure, il vous aurait supplié d'acquitter celui qui n'a péché que par excès de complaisance. »

C'était un des traits particuliers au talent de Me Lionel de ne jamais faire vibrer dans ses plaidoiries la note sentimentale. Peut-être aurait-il tenté d'émouvoir les juges, s'il avait été certain que l'accusé avait dès l'abord conquis leur sympathie; mais il ne pouvait guère posséder cette certitude lorsque ses clients habituels semblaient, au contraire, se travailler pour n'attirer que leur réprobation. Un moment, il avait espéré que M. de Larivière se montrerait plus contrit, au moins en apparence; ni ses conseils, ni ses objurgations, ni ses prières n'avaient eu d'effet sur le jeune homme. « On m'a mis en prison et on m'a déshonoré pour une peccadille que ma conscience ne me reproche pas, et vous voulez que j'aie l'air de reconnaître à d'autres hommes le droit de me juger? Je me mépriserais d'être lâche à ce point. » Me Lionel avait essayé de l'ébranler en lui parlant de sa mère. « Ma mère? avait répondu Florentin; je ferais tout pour ma mère, monsieur; mais, même pour elle, jamais vous n'obtiendrez de moi que je mente par mon attitude devant mes juges, et, s'ils me condamnent, sur eux seuls retomberont les larmes qu'ils feront verser. »

Et, dans son interrogatoire devant la cour d'assises, à la question du président : « Vous reconnaissez-vous coupable du fait qui vous est reproché? » fièrement, scandant ses mots, il avait répondu : « Je reconnais avoir, pour faire plaisir à un ami, imité au bas d'un mandat de dix mille francs la signature de son oncle, dont je le savais héritier. » Et, cela dit, il s'était rassis sur son banc. Le président lui ayant fait observer que cette manière de se conduire devant la justice autorisait tous les soupçons sur sa valeur morale, il s'était croisé les bras en disant sèchement : « Tant pis! » et, dès ce moment, il avait regardé de haut l'affaire de Larivière se dérouler sous ses yeux, sans consentir à s'apercevoir qu'il s'y agissait de lui.

Digitized by Google

Dans la figure de Florentin de Larivière, sur la régularité de traits apolloniens, se superposait la physionomie moderne où, de génération en génération, se sont empreintes toujours davantage l'intelligence et l'âme élargies. A son port de tête, à ses grands cheveux noirs comme agités aux tourmentes de l'esprit, à l'acuité de ses yeux bleus, au pli de ses lèvres teintes du plus beau pourpre de la vie, il eût été difficile de ne pas reconnaître un caractère de force et de fierté. Il ne portait ni la moustache ni la barbe, par coquetterie; ses mains, assez fortes, étaient blanches et soignées. Tant que dura son procès, pas la moindre contraction de ses sourcils ne vint compromettre un instant la rigueur de l'indifférence qu'il avait su s'imposer. A peine s'il eut un regard pour le jury venant rapporter son verdict.

Le silence s'était fait, profond.

« Accusé, levez-vous », ordonna le président.

« C'est impardonnable, monsieur de Larivière », murmura Me Lionel en voyant que le jeune homme demeurait assis.

« Gendarmes, reprit le président, forcez l'accusé à se lever. »

La foule des gens du peuple s'agitait, satisfaite, tout entière acquise au bel adolescent qui bravait si insolemment la justice.

Cependant, les deux gendarmes entre lesquels Florentin était assis l'avaient saisi chacun par une épaule. « Il suffit », dit-il en se levant brusquement.

Le président ayant alors donné la parole au chef du jury, celui-ci, debout, la main droite sur le cœur, fit lecture de la formule sacramentelle : « Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est : Non, l'accusé n'est pas coupable. »

« Acquitté », dit vivement Me Lionel.

Des applaudissements éclataient. « Faites faire silence! » cria le président; mais une exclamation qu'aucune force humaine n'aurait pu étouffer partit du fond de la salle : « Mon fils! » et, cette fois, ayant regardé sa mère, que la foule

Digitized by Google

souriante poussait au premier rang, Florentin se sentit pâlir.

« Rasez-moi, Doutrèwe, et vite !

— Belle affaire, monsieur Prior, que vous avez plaidée hier ! » s'écria le barbier.

Pour se mettre immédiatement au service de Me Lionel, il abandonna la joue d'un rustre condrusien qu'il commençait à couvrir de savon.

« Ah ! pas du tout ! fit Me Lionel, finissez-en d'abord avec monsieur.

— Mais, répondit Doutrèwe, j'ai vu passer le premier président ; l'audience de la première chambre va commencer.

— La première chambre attendra, répliqua Me Lionel.

— Et puis, monsieur n'est pas pressé, reprit Doutrèwe, tourné vers le paysan.

— Hon, grommela le rustaud.

— Allons ! allons ! conclut Me Lionel avec impatience, barbifiez monsieur : les premiers arrivés sont les premiers servis. »

Force fut à Doutrèwe de retourner à son client de passage, dont on entendit bientôt le poil rude faire, en petit, sous le rasoir, le bruit des javelles tombant sous la faux du moissonneur.

Me Lionel s'était assis devant le lavabo que Doutrèwe réservait à messieurs de la magistrature et du barreau. Il feuilletait un dossier. Un instant, ses yeux rencontrèrent l'image de sa figure reflétée dans le miroir. Il se regarda et un amer sourire crispa ses lèvres. Au même instant, une jeune fille entra gaiement dans la boutique.

« Monsieur Prior, dit-elle en saluant Me Lionel, qui, s'étant mis vivement debout, inclinait vers elle sa haute taille.

— Mademoiselle Césarine », répondit-il d'une voix grave.

La jeune fille passa devant lui pour gagner un réduit ménagé dans le fond de la boutique. Me Lionel se rassit, se regarda de nouveau dans le miroir et se trouva plus jaune et plus ridé que jamais.

Digitized by Google

Le rustre promptement expédié, Doutrèwe revint vers l'avocat et, tandis qu'il faisait mousser le savon dans la savonnette : « Belle affaire, monsieur Prior, que vous avez plaidée hier ! s'écria-t-il du même ton enthousiaste que tout à l'heure.

— Comment, c'était M. Prior qui plaidait? » demanda Mlle Césarine en sortant du réduit, un petit plumeau à la main, très étonnée.

Et Me Lionel, mélancoliquement, répondit : « C'était moi.

— Tiens ! fit la jeune fille, si j'avais su...

— Vous seriez peut-être venue m'entendre? lui demanda Me Lionel mi-sérieux, mi-plaisant.

— Oh ! non, répondit-elle ; c'était une amie qui me l'avait demandé.

— J'y serais allé, moi, monsieur Prior, si j'en avais eu le temps, dit Doutrèwe. La belle parole, voyez-vous, moi, ça me...

— Oui, parfaitement, interrompit Me Lionel; rasez-moi, Doutrèwe. »

Il continuait à se regarder dans le miroir, où, par moments, à côté de sa figure, venait se placer celle de Césarine. La jeune fille époussetait les menus objets de parfumerie étalés à la vitrine. Elle allait et venait, ne faisant pas plus de bruit qu'un oiseau, mais, n'eût-il pas vu qu'elle était derrière lui, Me Lionel se fût aperçu de sa présence à l'air qu'elle rendait autour d'elle plus léger et plus doux à respirer.

Me Lionel avait cinquante-deux ans. Son mariage avec une demoiselle de Graigne ne lui avait rien fait connaître du bonheur conjugal et, cependant, la mort de sa femme avait eu pour effet de jeter une ombre sur son existence jusqu'alors en pleine lumière. Plus d'une fois, il s'était surpris à regarder le portrait de la morte, et peu à peu, des regrets étant nés en lui, il avait eu pour elle, pendant deux ans, une sorte de culte mélancolique. Il avait vécu dans la période enchanteresse de son passé : ces jours où, belle de sa jeunesse et de sa joie, la fiancée sourit, ignorante, à l'avenir; ces heures

Digitized by Google

où l'ombre d'une feuille sur la peau blanche de la vierge rend le jeune homme délicieusement jaloux ; ces minutes où tous deux se sentent emportés sur l'aile des aigles et voient le monde sous leurs pieds.

Puis, sous les coups répétés des souvenirs amers, l'idole s'était brisée, et ce fut comme une seconde mort qui le laissa plus veuf de tout l'amour qu'il avait rêvé et qu'il n'avait pas eu.

Dans les galeries gothiques de l'ancien palais des princes-évêques où Doutrèwe avait sa boutique en enfilade avec celles de bouquinistes, taillandiers, chapeliers, marchands de parapluies et de cannes ; sous ces voûtes de briques reposant sur de massifs piliers en pierre bleue aux sculptures variées de l'un à l'autre ; au milieu de cette large cour pavée, toujours baignée d'une ombre qui semblait celle des temps révolus, Césarine était le rayon de soleil, la grâce et la vie. De lourds cheveux bruns relevés en épaisse torsade et retenus par un peigne d'écaille couronnaient sa tête petite et portée droite sur un cou robuste. Elle avait conservé le teint éclatant de l'enfance ; le rose de la santé s'y mariait à la blancheur des chairs encore imprégnées de lait. De longs cils, faits pour adoucir l'éclat de ses yeux, ajoutaient à leur iris foncé des ombres fugitives plus troublantes que l'éclair qui en jaillissait ensuite ; ses lèvres aux mille plis d'un pétale de coquelicot qui se déplie, jetaient l'éclat de rire qui sonne la fanfare aux amours, ou bien, aussitôt après, formaient une moue dont s'inquiétait le pauvre jeune homme auquel ses gaietés avaient d'abord donné quelque espérance. Brave, sémillant et moqueur, son nez, relevé par le bout, complétait l'accent de cette physionomie de très jolie fille. Elle n'était ni trop grande ni trop petite, ni trop grasse ni trop maigre, et le corps était tourné à souhait pour achever de réjouir la vue. Sans être coquette, elle aimait qu'on la trouvât jolie, et les sourires et les regards que versaient sur elle, chaque matin, en tiède pluie d'avril, les huissiers, les greffiers, les avoués, les avocats, les juges, les conseillers et les plaideurs, toute la séquelle des justiciers et des justiciables,

Digitized by Google

ne lui déplaisaient mie. Elle payait chacun d'un regard et d'un sourire, les vieux comme les jeunes, les présidents comme les expéditionnaires, et il n'en était pas un qui ne se crût en droit de penser : « Si je voulais pourtant !... »

D'aucuns avaient voulu, disait-on, des stagiaires rendus avantageux par leur position sociale et l'ampleur de leur cravate; mais Césarine avait su les éconduire habilement, sans que ses autres soupirants perdissent l'espoir d'être un jour plus heureux. Elle avait l'orgueil naturel aux déesses et l'innocence d'une jeune fille de vingt-trois ans, dont les francs propos des gens de justice avaient formé l'éducation. Fallait-il donc qu'elle se bouchât les oreilles et, l'eût-elle fait, comment, étant curieuse, ne pas desserrer un tantinet les doigts, lorsqu'on riait par trop fort dans la boutique paternelle?

L'arrangement particulièrement coquet d'un bandeau sur un front blanc, moins que cela peut-être, le hasard d'un jeu de lumière mettant soudain en valeur le velouté d'une joue, avait fait qu'un jour Me Lionel avait remarqué Césarine. Jusqu'alors, il n'avait vu en elle que la fille du barbier chez lequel il venait se faire raser. Les jeunes gens découvrent les jolies filles sans qu'on les leur indique; aux hommes d'âge, pour qu'ils les aperçoivent, il faut souvent qu'elles se montrent, et c'est ce que Césarine n'avait pas manqué de faire, lorsqu'il lui avait été prouvé que Me Lionel ignorait son existence. Quant à vous dire la raison de sa conduite : enfantillage, coquetterie, artifice de femme qu'attire la richesse? Peut-être rien de tout cela, peut-être tout cela ensemble; qui décidera? Un matin de mars, dans l'ombre du palais adoucie par les rayons du soleil qui semblaient flotter avec les brises, sur le seuil de la boutique aux fonds noyés d'une couleur cendrée, le chambranle vert de la porte formant cadre, elle apparut à Me Lionel ce qu'elle était, une perle, une fée, un ange, une femme, qui, pour le laisser passer, se recula respectueusement en faisant les frais de rougir.

Longtemps, dans son honnêteté austère, il trouva de la joie à reposer ses regards sur ce frais visage qui les accueil-

Digitized by Google

lait d'un sourire, puis, sur la pente d'une rêverie admirative, lentement il glissa jusqu'au désir vague, inconscient encore, aube qui remplit le cœur d'une lumière où, comme les monts à l'aurore, les sentiments ne s'éclairent que sur leurs sommets. L'avoir dans la maison, autour de lui, toujours; l'entendre y semer le bruit de ses pas et de ses rires; souffrir tendrement qu'elle vînt l'interrompre à l'étude, pour lui dire : « Si, maintenant, nous sortions un peu, mon ami? » Être le père de cette charmante créature, avec le droit seulement de lui prendre parfois la tête dans les mains et de lui mettre un baiser sur le front, il n'en demandait pas davantage. Mais elle hésitait à s'engager. N'avait-il pas vingt-neuf ans de plus qu'elle?

Le matin, lorsqu'il sortait de sa maison pour se rendre au palais, c'était l'heure où les étudiants arrivaient à l'Université pour les leçons. Oh! comme ils portaient leurs vingt ans, leur teint rosé, leurs yeux pleins de flamme, leurs cheveux que semblaient gonfler, sous leur petite casquette, les coups d'air voluptueux des promenades amoureuses dans les campagnes! Et il les enviait, lui, Me Lionel Prior, la gloire du barreau liégeois; il les enviait, sachant à quel prix il avait acquis ce renom, et que son teint avait jauni, que ses paupières s'étaient bordées de rouge, que ses cheveux étaient tombés, à part la couronne qui reste autour du crâne d'un moine studieux.

> Quand passe un jeune pâtre, — oui, c'en est là, — souvent,
> Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant...

Il n'était pas possible pourtant que, dans ce palais où tout retentissait de son nom, il se trouvât une fille de barbier pour lui faire toujours entendre, comme ce matin encore : « Eh bien, vous, maître Lionel Prior, je ne vous connais pas, je ne vous veux pas, je ne vous aime pas! »

Les fenêtres de son bureau, qu'il avait ouvertes à cause de la chaleur, donnaient sur des jardins. Les murs qui les séparaient les uns des autres disparaissaient sous les lierres et les glycines; les plates-bandes, qu'il pouvait apercevoir par

Digitized by Google

places, étaient fleuries et mettaient dans l'entrecroisement des murailles de vives et fraîches couleurs. Sur les grappes mauves des glycines et les thyrses violets des lilas, sur les pervenches, les narcisses et les géraniums, le soleil jetait sa brillante lumière, et la brise, recueillant les parfums évaporés, les poussait mollement vers Me Lionel. Dans l'air vibrant, les bruits éclataient avec un son plus net. Par moments, une fenêtre s'ouvrait en lançant un éclair et l'éclat de rire d'une servante.

Le spectacle qu'il avait sous les yeux calma l'âpreté d'humeur de Me Lionel, et l'espoir lui revint avec la conscience que, plus sa situation douteuse vis-à-vis de Césarine se prolongerait, plus il risquerait de rendre son amour pour elle ridicule.

Son visage se colorait d'une vive animation et, dans l'impatience de ne pouvoir trouver en soi la force d'une résolution décisive, il se levait, arpentait son cabinet, se rasseyait dans son fauteuil, écartait ses livres et ses papiers abandonnés, dont la vue lui faisait honte. Et toujours, devant lui, se dressait cette pensée : « Il faut en finir. »

Comme il revenait s'accouder pour la troisième fois à sa table, il tressaillit sous le choc d'une idée nouvelle. Que n'invitait-il le barbier et Césarine à sa campagne d'Ougrée? Là, grâce au plein air, grâce aux fleurs, grâce aux parfums, peut-être la jeune fille se prêterait-elle mieux à l'entendre? Lui-même, entouré du prestige de la nature printanière et subissant sa voluptueuse influence, peut-être saurait-il parler avec plus d'élan? Mais à quel titre, sous quel prétexte, lui, Me Lionel Prior, prierait-il un petit barbier de venir le voir, et, quand on saurait au palais que le barbier n'était pas seul, comment empêcher les bonnes langues d'en conclure qu'il n'avait invité le père que pour avoir la fille? « Hé! Doutrèwe, venez donc un jour me voir à la campagne! » Lui jeter comme par hasard cette phrase, un matin, après la séance de barbe? A coup sûr, le barbier se croirait trop honoré de l'invitation et ferait des difficultés. « Allons! voyons! Acceptez, que diable! cela fera plaisir à Mlle Césa-

Digitized by Google

rine de voir des arbres et d'entendre chanter des oiseaux. » Cependant, si le barbier, comme c'était probable, en référait à sa fille, accepterait-elle? Ou bien, devinant le mobile auquel son vieil amoureux obéissait, ne trouverait-elle pas dans l'inusité même de l'invitation, le meilleur prétexte pour la refuser? « C'est une chance à courir, se dit Me Lionel pour conclure, et du qu'en-dira-t-on, je m'en moque! »

Il contempla d'un regard plus joyeux les jardins enclos dans leurs murs fleuris. Maintenant que sa résolution était prise de conquérir Césarine, il lui paraissait qu'il avait droit au printemps comme les autres.

Le lendemain, en traversant la place Saint-Lambert, ses yeux se fixaient sur le palais, avec ce sentiment de crainte et d'hésitation qu'il avait pu remarquer chez plus d'un de ses clients. Hélas! oui, il le faut. Là, des hommes que leur robe noire ou rouge ne soustrait pas à l'humaine faillibilité, décident de la fortune et de la liberté de leurs semblables; là, sous des regards indifférents, se creusent des abîmes d'éternelle désolation; là, des destinées misérables s'effondrent en ruines plus misérables encore. Et le soleil de mai rit sur les pierres de la façade; sous la corniche du toit, les corneilles font l'amour; les hirondelles ont leurs nids aux linteaux des fenêtres; du campanile où l'on aperçoit les cloches d'un carillon toutes noires de poussière, tombent les sonneries argentines des heures, sans que les juges puissent s'en émouvoir plus que la lourde bâtisse. Elle regarde, elle veille. La nuit, sa grande porte fermée, elle semble dormir : elle veille encore et jette par moments dans l'ombre l'éclair morne de ses hautes fenêtres noires.

Le sort de Me Lionel allait s'y décider aussi ce matin-là. Oh! s'il ne s'était agi que de convaincre un magistrat et de lui soutirer, par la magie de la parole, une sentence favorable, son cœur n'eût point battu, et certes, tout en philosophant sur le maussade aspect d'une façade, il ne se fût pas donné les petites peurs d'un stagiaire allant plaider sa première cause. Mais il se voyait dans la boutique du barbier, — hum! hum! — s'éclaircissant la voix, s'asseyant sur

Digitized by Google

l'escabeau d'un air délibéré, — hum ! « Eh bien ! Doutrèwe, eh bien, mademoiselle Césarine, comment cela va t-il ce matin? » Son juge le regardait. « Je vais bien ; merci. — Allons, tant mieux ! ma chère enfant, tant mieux ! Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites. »

Il se frotta les mains. Ce *vous ne savez pas le plaisir que vous me faites* était parfait, d'une affabilité ni trop tendre, ni trop paternelle, qui n'éveillerait chez Césarine aucun soupçon.

Il arriva devant la boutique, porté par les zéphirs. Césarine, le bras droit nu jusqu'au coude, mettait une couche nouvelle de couleur verte sur des boiseries extérieures. Me Lionel l'aperçut au moment où, le pinceau tenu à la longueur de ce beau bras nu, elle se reculait devant son ouvrage pour en admirer l'effet. Comment lui parler devant les gens du palais qui commençaient à venir à leurs affaires? Il lui fit un beau salut et entra dans la boutique. Le barbier n'y était pas. Il s'approcha de la vitrine et frappa sur un des carreaux.

« Tout de suite ; il revient tout de suite », répondit Césarine en se remettant à peindre.

Me Lionel de nouveau cogna sur la vitre.

« Je ne puis pourtant pas vous raser, monsieur Prior, reprit Césarine ; quand je vous dis qu'il va être ici à l'instant.

— Mademoiselle Césarine ! » cria Me Lionel, qu'impatientait le parti pris de la jeune fille de ne pas vouloir entrer. Il était sur le seuil maintenant, la regardant de ses grands yeux, dont l'éclat embellissait son visage tout entier ; puis, s'inclinant au dehors, à voix basse, il ajouta : « Je comprendrais si j'étais un de ces blancs-becs qui vous font les doux yeux en passant, ou qui se permettent de trouver vos bras ronds et potelés... »

— Des plaisanteries ! interrompit-elle. C'est le greffier Rondiaux qui m'attaque toujours au sujet de mes bras.

— Comment ! ce vieux? » se récria Me Lionel. Il se tut soudain en se rappelant que le greffier était plus jeune que

Digitized by Google

lui. Mais Césarine avait entendu, et elle reprit d'un air hypocrite : « Vous voyez bien, monsieur Prior, que ce sont des plaisanteries dont je ne dois pas tenir compte. »

Elle souligne ses paroles d'un sourire. Me Lionel l'entend fort bien : « Prenez ce que j'ai dit pour vous », et il veut s'éloigner; mais, comme il signifie aussi que les taquineries laudatives du greffier ne déplaisent pas, Me Lionel reste, et le barbier étant arrivé quelques instants après, il se décide à lui adresser son invitation.

« Vous voyez cela d'ici, poursuit-il, voulant en noyer l'effet. Sous les vignes, à droite en allant à Tilleur, une maison blanche au fond d'un jardin fermé d'une haie d'aubépine, avec un bois de mélèzes derrière qui monte sur la colline de Cointe. »

Le barbier s'est reculé, comme pour laisser place entre Me Lionel et lui à la grandeur de l'honneur qui lui est fait :

« Monsieur Prior, commence-t-il d'un ton pénétré...

— Eh bien, quoi? s'écrie Me Lionel; acceptez. Vous venez vous promener par là, vous passez devant ma porte et vous entrez. Quoi de plus simple et de plus naturel? Allons, c'est entendu. Je vous attends dimanche avec votre fille.

— Oh! je vais lui demander », murmura le barbier, heureux de donner de l'air à sa confusion.

De son fauteuil, Me Lionel prête l'oreille au colloque entre le père et la fille. Acceptera-t-elle? Pourquoi non? Ne fût-ce que par curiosité.

« Tiens, dit-elle, quelle idée ! » Et puis elle répond encore : « Je veux bien y aller, pour voir. »

« Oh! oui, pour voir », se dit Me Lionel et, dans le fond de son être, dans ces occultes profondeurs de lui-même où l'homme hésite à faire pénétrer le flambeau de sa conscience, il songe : « Peut-être y viendra-t-elle pour l'avoir, et, pour l'avoir, consentira-t-elle à m'épouser? »

Le temps était ravissant. Jamais un ciel plus bleu n'avait mieux fait ressortir les collines noyées dans une verdure plus intense. Un vent frais courait sur la route blanche, où la

Digitized by Google

poussière avait été rabattue par une pluie matinale. Les aubépines étaient écloses sur les haies ; dans les vergers, les arbres fruitiers secouaient mollement leurs dernières fleurs, qui, s'éclairant aux rais du soleil perçant les feuillages, tombaient comme des gouttes de lumière. La chaleur était douce ; les oiseaux chantaient.

Dès que son invitation avait été acceptée par le barbier et par Césarine, Me Lionel s'était empressé de partir pour sa campagne, afin de leur rendre plus difficile tout retour sur leur décision. En effet, s'il avait continué de se montrer dans les galeries du palais, rien ne leur eût été plus aisé que de l'arrêter un jour au passage pour lui dire : « Vous savez, monsieur Prior, nous ne pourrons pas aller chez vous, parce que ceci, cela. » Ne le voyant plus, au contraire, ils auraient dû lui faire valoir leurs excuses par lettre, et ce n'était pas se tromper que de croire qu'avant d'en écrire une, ils y regardaient à deux fois. Ils pouvaient, il est vrai, ne pas venir et ne rien lui faire savoir du tout, mais il était assuré qu'ils ne se permettraient jamais à son égard une telle grossièreté. Donc, il les attendait, n'ayant pas même les craintes passagères de l'amoureux premier au rendez-vous, qui se les donne pour avoir le plaisir d'en rire une seconde après. Il était à un âge où l'on ne gaspille plus ses sensations.

En attendant, il allait par les sentiers de son jardin. Parfois, il relevait d'un doigt délicat des fleurs penchées sur leur tige, puis, replaçant les deux mains derrière le dos, il examinait ses massifs et ses plates-bandes en se demandant quel effet ils allaient produire. Il était étonnamment calme. Ces pelouses, ces fleurs, ces arbres, ces arbustes qu'il connaissait depuis si longtemps, lui paraissaient de bons amis sur lesquels il pouvait compter. Il avait toujours aimé la nature ; n'était-il pas juste qu'elle reconnût son affection en travaillant à faire oublier, elle, l'éternelle jeunesse, qu'il ne pouvait, comme elle, rajeunir? N'était-il pas juste qu'elle exhalât ses plus enivrants parfums ; que, du sommet des collines au plus profond des vergers, ses brises redissent le mot d'ordre sacré de la création : amour ; qu'elle entourât d'un

Digitized by Google

nimbe lumineux le symbole des attachements fidèles : le vieux chêne qu'enlace un jeune lierre?

Il parvint en rêvant jusqu'au bosquet de mélèzes. Dans les branches fines et flexibles, un murmure circulait, comme un sifflement léger et doux, incessant. Le bruit glissait au-dessus de sa tête, et les ramilles lentement se balançaient dans leur tendre verdure nouvelle; puis c'était plus loin, puis plus loin encore, puis le frémissement du vent gagnait les hêtres et les frênes d'un bois voisin, et l'on eût dit que la terre en ébullition préparait quelque charmant miracle. Oh! celui-ci, peut-être, de rendre un jeune corps à ce cœur demeuré jeune dans sa vieille enveloppe. Le bruit tombait brusquement, et Me Lionel écoutait renaître le solennel silence des sous-bois.

Il s'assit. De ce point, il apercevait la grille d'entrée, entourée à chaque pilier d'une aubépine rose; il dominait la route par-dessus la haie coupée carrément comme un mur. Il ne passait personne que, par moments, un papillon qui, apercevant les fleurs, se hâtait vers elles d'un vol inégal, ou bien encore un moineau chargé d'un brin de paille pour son nid. Me Lionel était parfaitement tranquille. Il avait calculé que le barbier et Césarine, ayant dîné à midi, s'étant mis en route une demi-heure après, seraient chez lui vers deux heures et demie, en marchant à leur aise. Il était deux heures. Dans une demi-heure, la grille, là-bas, tournerait sur ses gonds et Doutrèwe et Césarine en franchiraient le seuil. Il les voyait hésitant, regardant autour d'eux, explorant d'un œil timide les entours de la maison; alors, il se présentait, allait leur tendre la main et les introduisait en cérémonie, pour qu'ils comprissent bien qu'ils étaient chez Me Lionel Prior. Il était bon que Césarine sût qu'elle ne promènerait ses regards sur les massifs de boules-de-neige, de faux ébéniers, de lilas, de rhododendrons, qu'elle ne respirerait l'air embaumé de ce jardin, qu'elle n'entrerait dans cette maison blanche enguirlandée d'une glycine, que parce qu'il le voulait bien.

Le jardin était vraiment splendide à cette heure de belle

Digitized by Google

lumière. A chaque extrémité de la grande pelouse ovale, devant la grille d'entrée et devant la maison, deux plates-bandes rondes, se répondant, éclataient du rouge des géraniums alternés de pélargoniums roses; à droite et à gauche, dans deux énormes massifs coupés en demi-lune, des rhododendrons étalaient leurs graciles bouquets d'un mauve tendre. Tout autour du jardin et pour dissimuler les haies de clôture, le long de l'allée circulaire semée de gravier bleu, se prolongeaient des taillis d'où retombait la pluie d'or des faux ébéniers, où les boules-de-neige croulaient en amas d'un blanc verdâtre, où, comme des nuages d'un violet sombre, les lilas de Perse bombaient leurs touffes légères. Sur la pelouse même, les grandes marguerites, les épervières jaunes, le plantain, les saxifrages se dressaient parmi les herbes pourprées, et leurs tiges, qui se penchaient à la brise, semblaient ondoyer au frisson voluptueux de la terre baisée par le soleil. Pour Césarine, habituée à n'avoir sous les yeux que les pierres du palais noircies par le temps, à ne sentir que l'odeur du renfermé de trois siècles et qui, de l'air, de la terre, du ciel, ne connaissait que les coups de vent soulevant dans les coins une poussière empestée, que la boue apportée du dehors par les souliers des plaideurs, que le rayon réverbéré par les hauts toits d'ardoises, quel enchantement soudain et enivrant! Les brises se jouant sur son front et dans ses cheveux, la bonne odeur de la glèbe lui montant aux narines, la saine chaleur du soleil la pénétrant tout entière, et ces herbes, ces fleurs, ces arbres, peints des plus belles couleurs de la palette divine, sollicitant ses regards, achevant de la troubler, lui faisant dire à voix basse : « Oh ! c'est trop beau !... Je ne savais pas... » — certes, elle sentirait son cœur se fondre brusquement et se laisserait aller au courant de tendresse que la nature aurait fait jaillir en elle.

Un coup de cloche tira Me Lionel de sa rêverie. Il avait oublié cette cloche qui dormait à la grille dans un mutisme de plusieurs années. Il regarda. C'était Doutrèwe, seul, et Doutrèwe mis comme pouvait l'être un barbier qui

Digitized by Google

désire faire honneur à un grand avocat. Un chapeau de soie pelucheux, aux bords trop larges, un col de chemise trop haut, et, entre deux, une oreille, une joue et un nez rouges, puis, sur une corpulence pyriforme, une redingote en drap vert dont les longues basques recouvraient à demi un pantalon jaune, et des souliers de roulier, et un parapluie de cotonnade verte à fermoir en cuivre grand comme le canon d'un pistolet! En même temps, les façons maniaques d'un petit bourgeois endimanché se frottant les coudes, se frottant les cuisses, se frottant les mollets, avec une horreur visible des « bêtes » et de la poussière.

Me Lionel s'empressa d'aller tirer la grille en faisant remarquer gaiement à Doutrèwe qu'elle n'était pas fermée.

« Ah! pardon, monsieur Prior... »

Me Lionel l'avait interrompu pendant qu'il essuyait ses souliers poudreux à une touffe d'herbe. « Eh bien, eh bien! Entrez donc! Jean vous brossera, soyez tranquille. »

Doutrèwe, accablé de chaleur, n'avait plus de salive; de son pouce renversé, il fit le geste de montrer quelque chose derrière lui, et sa figure en ce moment n'exprimait que la crainte, comme s'il avait amené quelque boutiquier de ses voisins pour remplacer Césarine qui n'avait pu venir. Me Lionel avança précipitamment la tête hors de la grille : Césarine était là, dans une toilette qui la rendait plus que jamais adorable.

Les jeunes filles portaient alors de ces robes en jaconas serrées à la ceinture par un large ruban de soie, qui, pour peu qu'elles eussent la taille élancée, leur seyaient à ravir. D'une capote d'un rose vif s'harmonisant avec le fond rose tendre de la robe, sortaient les boucles brunes de sa chevelure; ses mains étaient couvertes de mitaines blanches en fil d'Écosse. Une ombrelle à franges d'un bleu léger sur laquelle étaient semés des bouquets de fleurs, l'abritait dans une ombre irisée, telle que doit l'être celle des bosquets élyséens. Elle s'était arrêtée, non pas à cueillir des fleurs, mais à suivre des yeux un tilbury qui passait au loin sur la grand'-route de Seraing, et, précisément, elle criait à son père que

Digitized by Google

c'eût été bien commode pour retourner. En rencontrant la figure de Me Lionel, elle eut un moment de confusion.

« A peine arrivée, dit-il, vous pensez déjà à me quitter.

— A moins de rester toujours ici », fit-elle avec un sourire.

La provocation était claire, mais il ne jugea pas encore à propos d'y répondre. Il précéda ses deux invités dans l'allée, leur montrant ses fleurs en passant. Doutrèwe, pour lui faire plaisir, voulait s'arrêter. « Tout à l'heure, faisait-il avec gravité, tout à l'heure. » Et le barbier sentait toute l'importance que peuvent prendre les fleurs selon le jardin où elles croissent. Quant à Césarine, elle suivait à quelque distance, marchant de son pas de jolie fille assurée de plaire partout où elle paraissait, très heureuse au fond d'être dans ce beau jardin et jetant de temps en temps un regard par la grille, pour constater si personne ne l'y voyait.

En entrant dans la maison, Doutrèwe cependant fit remarquer à sa fille la glycine qui en ornait le perron : « Tiens, dit-il, une glycérine. »

Maître Lionel ne souffla mot. Il les introduisit dans la salle à manger avec la même affectation de politesse qu'il avait déployée tout à l'heure, mais, lorsqu'ils furent assis et que la porte fut fermée, ses manières changèrent soudain. « Ah! que je suis content que vous soyez venus! » s'écria-t-il. Il débarrassa lui-même Doutrèwe de son chapeau et força Césarine à lui donner sa capote, sa mantille et son ombrelle, qu'il alla déposer dans une chambre voisine. En rentrant dans la salle à manger, il se dirigea vers un placard d'où il tira une bouteille de vin du Rhin, des verres et des gâteaux.

« Et maintenant, vous allez vous rafraîchir, n'est-ce pas? » reprit-il en débouchant la bouteille.

Doutrèwe ayant, pour toute réponse, jeté un regard pitoyable sur ses souliers poudreux :

« C'est juste! » fit Me Lionel, et il sonna.

Jean, gros et gras comme un suisse d'église, parut presque aussitôt.

Digitized by Google

« Veuillez donner un coup de brosse aux souliers de monsieur, lui dit Me Lionel, redevenu solennel.

— Jamais ! protesta Doutrèwe.

— Si monsieur veut me suivre, répondit Jean en inclinant sa tête blanche devant le barbier.

— Jamais ! répéta Doutrèwe avec force.

— Si vous préférez qu'on vous les brosse ici, fit observer Me Lionel, sans se départir de sa gravité.

— Pas du tout, s'écria Doutrèwe en se levant; mais, bien entendu, dit-il au domestique, je brosserai ça moi-même. »

Césarine avait examiné d'un coup d'œil la salle où elle se trouvait et qui l'avait surprise par sa richesse bourgeoise et confortable. Jean, de même, lui avait fait une grande impression par sa prestance, sa petite veste bleue et sa cravate blanche. Maintenant, le bras droit allongé sur le dos de sa chaise et le corps légèrement abandonné, elle regardait par la fenêtre de côté la partie du jardin qui contournait la maison et se terminait au bois de mélèzes. Quand elle entendit sortir son père, elle ramena son bras contre sa taille et se redressa. Un vague sentiment des convenances lui dicta qu'une jeune fille se tient avec plus de réserve devant un homme seul. Me Lionel était resté debout devant la porte refermée. Il remarqua le changement d'attitude de Césarine et lui en sut gré. D'ailleurs, depuis qu'il la voyait dans la salle, il ne pouvait détacher ses yeux de la jeune fille, tant le décor environnant en faisait ressortir la beauté. Le sang que l'animation de la marche avait fait monter aux joues s'était retiré, n'y laissant qu'une teinte rosée d'une délicatesse extrême; la peau de son front et de ses tempes, reposée dans un bain d'air, était d'une blancheur plus douce. Autour de ses oreilles plus nacrées, des cheveux follets que la sueur avait mouillés se crêpaient nuageusement; ses lèvres, d'un pourpre plus pâle, en s'entr'ouvrant, laissaient passer un souffle moins profond. La fatigue l'avait affinée. En la regardant en ce moment, Me Lionel la trouvait plus proche de cette race intellectuelle dont il était et, dans la fille du barbier, il croyait voir apparaître la femme de Me Lionel Prior.

Digitized by Google

Cependant, embarrassé de ce tête-à-tête qu'il n'avait pas cherché, mais dont il crut se devoir à lui-même de tirer parti, tendrement il dit, de la place où il était, — il eut l'intention de dire : « Vous pensiez tout à l'heure qu'il y avait peut-être un moyen de rester toujours ici » ; mais, en réalité, il murmura, tendrement en effet : « Au delà, vous voyez, il y a le bois de mélèzes. » Non, ce n'était pas encore le moment de parler. Comme pourtant elle eût été bien chez elle, chez lui! Comme cet intérieur, un peu austère, se ressentait déjà de sa présence et s'égayait! Comme ces vieux meubles familiaux lui empruntaient l'éclat d'une jeunesse nouvelle! Elle eût apporté la grâce, la joie et la vie; elle eût trouvé la chaleur d'un foyer bourgeois, sans laquelle la grâce ne fleurit que pour des yeux incapables de l'apprécier ou se flétrit misérablement, bouton naissant qu'a rongé le ver du vice.

Il avança dans la salle avec un lent hochement de tête de commisération. Césarine était sur le qui-vive. En le voyant venir, plaintif et désolé et, pensa-t-elle, pour lui faire une déclaration, une envie de rire la prit si brusque et si irrésistible, que, pour n'y pas céder, elle se hâta de porter son mouchoir à sa bouche.

« Vous êtes indisposée? demanda Me Lionel en accourant, très pâle. J'ai eu tort de vous prier de venir; c'était trop loin pour vous qui n'êtes pas habituée...

— Ce n'est rien, répondit-elle; tenez, dites-moi quelque chose de gai qui me fasse rire, cela passera. »

Et elle commença, sans attendre que Me Lionel, tout à la frayeur qu'il venait d'avoir, eût trouvé quoi que ce fût. Il avait à tout hasard rempli un verre et le tendit à Césarine, qui l'accepta.

« Quelque chose de gai? » fit-il, et, soupçonnant qu'elle se moquait encore de lui : « Ne riez pas ainsi, reprit-il. Notre gaieté, à nous qui sommes déjà sur l'autre versant de la vie, est plus attendrie et plus contenue. Nous n'avons plus besoin des plaisirs vifs et des joies violentes d'autrefois. Le spectacle le plus ordinaire nous ravit, et il me suffit de vous voir boire de mon vieux vin couleur d'or pour être charmé. C'est que

Digitized by Google

nous donnons à toutes choses de l'importance, en pensant que nous les voyons peut-être pour la dernière fois. »

Ses paupières s'étaient humectées. Doutrèwe, en ce moment, rentra dans la salle; Me Lionel alla vivement à sa rencontre : « Ah! nous allons boire, compère, s'écria-t-il; nous allons boire à la santé de ta fille, qui veut de la gaieté autour d'elle. »

Il remplit deux verres et vida le sien d'un seul trait, exemple que le barbier se hâta de suivre.

« Elle a toujours ri volontiers, dit-il.

— C'est son droit, répliqua Me Lionel.

— Étant jeune, n'est-ce pas? remarqua Doutrèwe.

— C'est son devoir, poursuivit Me Lionel. Mais vous ne riez plus? » ajouta-t-il en s'adressant à Césarine.

Les paroles de son vieil amoureux avaient porté loin dans son cœur; une source de sympathie s'y était brusquement ouverte, sous le coup de l'émotion toute nouvelle qu'il était parvenu à lui inspirer. Cette pâleur subite lorsqu'il l'avait crue indisposée, le tremblement de cette main lorsqu'il lui tendait le verre, puis cette façon simple et pénétrante de lui dire, sans faire semblant de rien, combien il serait heureux de sa seule présence : « Il me suffit de vous voir boire de mon vieux vin couleur d'or, » que c'était agir et parler autrement qu'elle ne s'était imaginé! Oh! ce qu'elle avait trop souvent entendu de marchandages honteux autour d'elle!...

« Je ne ris plus, répondit-elle sérieusement, parce que j'aime mieux vous écouter parler.

— Vrai? » dit-il.

Elle sourit pour toute réponse, et lui, les enveloppant, elle et son père, dans un même regard de ses yeux très doux : « Vous consentez à ce que je parle? » reprit-il.

La grille d'entrée grinça tout à coup.

Il se leva; Césarine et Doutrèwe en même temps tournèrent la tête vers les fenêtres qui donnaient sur le jardin. Florentin et une dame âgée montaient l'allée semée de gravier bleu.

Digitized by Google

« Oh! dit Doutrèwe pendant que Me Lionel allait pour sortir de la salle, vois donc, Césarine, le beau garçon. »

C'était probablement ce qu'elle se disait au même moment, car ses joues se couvrirent d'une teinte rosée et ses regards tout aussitôt se détournèrent de la fenêtre.

Mme de Larivière, de son côté, venait de faire remarquer à son fils que Me Lionel n'était pas seul, et les brillants yeux bleus de Florentin étaient allés droit à Césarine, qu'ils avaient fixée avec admiration.

« Nous tombons mal, monsieur, dit Mme de Larivière en répondant au salut de Me Lionel, qui était venu à sa rencontre dans l'allée; mais je ne voulais pas tarder davantage à venir vous remercier de ce que vous avez fait pour mon fils. »

Me Lionel lui ayant indiqué le perron pour l'inviter à entrer : « Excusez-nous, continua-t-elle de sa voix que les brisements de la douleur avaient faite sourde et voilée, mais sans rien lui ôter de son accentuation élégante; je ne veux pas que ma reconnaissance vous soit importune; c'est déjà trop qu'elle se soit permis de venir vous chercher jusque dans cette retraite. Je n'ai qu'un mot à vous dire. Vous êtes, pour les uns, un grand avocat, monsieur Prior; vous êtes pour moi l'honnête homme qui, le premier, a cru à l'innocence de mon fils : c'est ce que, ni lui ni moi, nous n'oublierons jamais. »

Elle avait pris les mains de Me Lionel, qui sentit une larme tomber sur elles. Troublé jusqu'au fond du cœur, il les retira pour prendre celles que Florentin lui tendait dans un beau mouvement de gratitude passionnée.

> — La *justice* est boiteuse, elle vient à pas lents,
> Mais elle vient...,

fit Me Lionel, puis, pour détourner la conversation, il poursuivit en s'adressant au jeune homme : « Avez-vous lu *Hernani?* C'est d'un maître! Tenez, ces vers de Ruy Gomez, au troisième acte :

> Quand passe un jeune pâtre, — oui, c'en est là! — souvent,
> Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,...

Digitized by Google

ces vers-là, je voudrais les faire graver en lettres d'or dans le marbre blanc et les fixer dans le mur de mon cabinet de travail.

— Vous n'avez que faire de graver les beaux vers dans le marbre, monsieur Prior, lui répondit Mme de Larivière en souriant; ils sont mieux dans votre mémoire, et là toujours à votre portée et prêts à venir quand vous les appelez.

— Dans ma mémoire? Ils s'y trouvent en si mauvaise compagnie, madame! Si vous saviez de quels fripons j'ai reçu les confidences!

— Les miennes, par exemple », dit Florentin. Et voyant que sa plaisanterie avait fait venir une ombre sur le visage de sa mère : « Pardon, maman, ajouta-t-il, mais ni monsieur Prior, ni toi, vous n'en croyez un mot, n'est-ce pas? »

Ils causèrent quelque temps. Mme de Larivière et Florentin prirent ensuite congé. Malgré lui, en repassant sous la fenêtre où il avait aperçu Césarine, Florentin leva la tête. De la place où elle était assise, la jeune fille, à demi tournée vers la fenêtre, le vit de nouveau et de nouveau elle crut sentir dans ces yeux fixés sur ses yeux une caresse qui la troubla. Elle suivit du regard jusqu'à la grille le beau jeune homme qui s'en allait et qui, avant de s'éloigner, se retourna une dernière fois vers elle.

Lorsque Me Lionel revint dans la salle, il lui sembla qu'il avait cent ans, et pour l'empêcher de reprendre son discours où il l'avait laissé, elle se leva en lui disant : « Nous irons voir votre jardin, si vous le permettez.

— C'est cela », répondit Me Lionel, sans se douter d'abord du revirement qui s'était produit dans les résolutions de la jeune fille, et il alla lui chercher son ombrelle, heureux comme un jeune homme admis à offrir à la bien-aimée le premier bouquet.

Il les promena le long des plates-bandes; de loin en loin, il les arrêtait devant une fleur, devant une feuille ou devant un brin de pervenche poussé au bord de la pelouse et qu'il y respectait; ce lui fut même une occasion de dire qu'il fallait laisser aux fleurs et aux jeunes filles la liberté de se choisir

Digitized by Google

la place ou le mari qui leur convenaient. Césarine, à laquelle il adressa un sourire, fit semblant de ne pas entendre. Elle regardait avec complaisance les brins d'herbe qu'il lui montrait, mais son regard, en se relevant ensuite sur lui, disait clairement : « Ce ne sont que des brins d'herbe. » Elle consentait à répondre chaque fois qu'il lui adressait la parole, mais il n'était que trop certain que sous ces expressions de banale admiration : « C'est joli. C'est beau. C'est charmant », elle cachait sa véritable pensée, qui était : « Si vous saviez combien cela m'est indifférent ! » Elle ne subissait pas même l'influence de ce bien-être animal, auquel Doutrèwe s'abandonnait tout entier, de respirer un air vif et pur, de voir des choses claires et propres, par lesquelles les yeux étaient réjouis; elle ne trouvait pas, comme son père, qu'elle n'avait jamais vu des « plenargoneums » aussi roses et que le ciel était fait autrement au-dessus du jardin qu'au-dessus du palais, — exagérations inspirées par une joie sincère; non, elle marchait d'un pas de fée souveraine au milieu des sylphes de sa cour, les yeux sans surprises, les lèvres sans sourires, disant de toute sa personne : « Et puis? »

Me Lionel, rejeté dans toutes ses hésitations, ne savait que penser ni que résoudre. Elle était loin, l'espérance de voir Césarine céder aux inspirations de ce doux ciel et de cette nature si belle! Comment oser reprendre le discours interrompu, alors que Césarine ne voulait même plus entendre à de lointaines allusions?

« Qu'avez-vous, mon enfant? » lui demanda-t-il enfin.

Césarine le regarda. C'était la première fois qu'il l'appelait « mon enfant », et d'une voix si paternelle. Ne s'était-elle pas trompée sur la nature des sentiments de Me Lionel à son égard? Elle sourit, secoua la tête et, pour lui faire plaisir : « Ce sont ces fleurs bleues que vous appelez des pervenches? fit-elle; c'est gentil. Je n'ai jamais eu que des géraniums, et c'est rouge, c'est toujours rouge. Ils m'ont ennuyée à la fin.

— Vous n'aimez pas longtemps la même chose, Césarine? » demanda-t-il d'un ton grave et pénétré.

Digitized by Google

Elle fixa de nouveau sur lui ses yeux, maintenant assombris. L'amoureux reparaissait. Ah! décidément, il était comme les géraniums qu'elle avait eus autrefois: ennuyeux. Tant pis, elle allait le lui faire comprendre...

Son père intervint et, d'un air gauche mais convaincu : « Vous nous avez fait honneur, monsieur Prior, dit-il, et avant de partir, nous devons avoir celui de vous remercier, de vous... »

Maître Lionel, pâlissant, l'avait interrompu en lui mettant brusquement une main sur l'épaule : « Partir? dit-il. Mais il est entendu que vous restez souper avec moi. » Il se mit à rire. « Eh! compère, la bouteille n'est pas vide et tu veux t'en aller? Allons, vite! Elle s'ennuie là-bas toute seule; il faut retourner lui tenir compagnie. »

« Pour ce qui est de la bouteille, le vin était bon, monsieur Prior, repartit Doutrèwe, mais je sais ce que je dois aux personnes qui veulent me faire honneur; je ne suis pas ici pour abuser...

— Oui, nous devons partir, dit Césarine,

— Vous aussi? demanda Me Lionel. Alors, reprit-il, ce que je désirais vous dire, à vous, Doutrèwe, à vous, Césarine; ce que vous aviez consenti... »

Elle répondit en enveloppant ses paroles d'un sourire : « Vous le direz une autre fois. »

— Eh bien, partez! s'écria Me Lionel brusquement; je ne vous retiens plus.

— Allez chercher votre chapeau et votre écharpe, dit Doutrèwe à sa fille.

Me Lionel laissa la jeune fille monter l'allée, et quand elle fut à quelque distance, il la rejoignit. — « Voyons? supplia-t-il, restez souper et je me dirai que ce jardin, cette maison vous plaisent et qu'en partant, vous en garderez un bon souvenir.

— Venir ici, monsieur Prior, répondit-elle, était déjà un honneur pour moi...

— Ne répétez donc pas la leçon que votre père vous a apprise, interrompit Me Lionel. C'est vous, jeune et belle

Digitized by Google

comme une matinée de printemps, vous que toutes les fleurs de mon jardin ne valent pas, c'est vous qui m'avez fait un honneur en venant ici. Et vous le savez bien. Vous ne paraissez en douter que pour me rendre inquiet sur le plus ou moins de plaisir que vous avez retiré de votre visite. Répondez-moi franchement, Césarine : vous plairiez-vous ici, avec moi, toujours? Ma femme? murmura-t-il.

— Votre femme ? répéta Césarine en feignant la surprise.

— Oui, reprit-il, vous avoir toujours dans ma maison, auprès de moi ; entendre toujours le bruit de vos pas et le frôlement de votre robe; vous voir venir dans mon cabinet de travail et fermer mes livres en me disant : « Vous avez assez travaillé » ; et puis que vous me donniez seulement le droit de vous mettre un baiser sur le front, est-ce trop demander pour que vous puissiez y consentir? »

Ils étaient parvenus au pied du perron. Césarine s'était arrêtée avec la résolution de ne pas aller plus loin.

« Je réfléchirai, dit-elle.

— N'avez-vous pas eu tout le temps de réfléchir ? reprit Me Lionel. Est-ce d'aujourd'hui seulement que vous connaissez mon affection pour vous? »

Mais voyant que son insistance déplaisait à Césarine, il gravit les escaliers et entra dans la maison. Lorsqu'il en sortit, la jeune fille était retournée auprès de son père.

« Allons, puisqu'il en est ainsi, puisque vous partez, dit-il en lui tendant son chapeau et sa mantille, bon retour. »

Sa voix a baissé brusquement comme si quelque chose lui était monté dans la gorge. Debout, mais s'appuyant au montant de la grille, il salue de la main ses hôtes qui s'éloignent. On dirait d'un homme frappé d'un coup violent et qui va se trouver mal. Sa figure a perdu toute expression ; ses joues sont d'une pâleur effrayante. Au moment de prendre au tournant de la route, Doutrèwe se retourne pour saluer une dernière fois : Me Lionel a disparu.

Et Césarine n'avait pas jeté un seul regard en arrière, pas un seul.

Digitized by Google

Le soleil était descendu derrière les collines de Cointe, et le chemin plongeait dans l'ombre qu'elles projetaient. A quelque distance, de grandes nappes de lumière s'étendaient encore, où scintillaient de-ci,de-là, sur des pentes lointaines, les vitres d'une maison. Des vergers, à leur droite, montaient des bouffées de fraîcheur ayant l'odeur des herbes sèches. Il s'y mêlait, par moments, les parfums des résédas venus des jardins à demi cachés, à leur gauche, par des rideaux d'arbustes; on entendait les rires des enfants jouant sur les pelouses. Le long de la route de Seraing, devant les cabarets, des gens s'arrêtaient, en appelaient d'autres, chantaient les premiers mots d'une chanson, ou bien, réunis sous une tonnelle aux flancs palissadés, ils abattaient des quilles, et les coups de boulet retentissaient en notes creuses dans l'air sonore. C'était une fin de dimanche d'été très calme et très douce, propice aux discrètes et silencieuses défaillances des amoureux.

« Oh! ce qu'il doit y avoir d'amoureux dehors par ce temps-là! » Ainsi rêvait Césarine en se rappelant le beau jeune homme qu'elle avait vu venir chez Me Lionel.

Au Val-Benoît, ils choisirent, pour rentrer en ville, le bord de la Meuse. La brise y courait très fraîche, et le vert du fleuve commençait à s'assombrir. Des poussières légères rasaient la rive sous le garde-fou et poudraient de blanc les plantes poussées dans le mur d'eau. Là, de petites campanules bleues s'agitaient aux souffles de l'air; plus bas, des herbes couchées sur le flot ondulaient au courant. Une barque passait, enflant sa voile et traçant un rapide sillage. Les nuages floconneux qui, toute la journée, avaient erré à l'aventure, se massaient dans un coin de l'horizon et se coloraient de teintes rougeâtres.

« Signe de vent, faisait Doutrèwe en les montrant à sa fille. A votre place, je mettrais mon écharpe. »

Elle n'en fit rien, peut-être parce qu'elle n'entendit pas, et continua de porter droit devant elle ses regards, qui semblaient, en restant fixés sur le même point, vouloir y rallier des pensées en déroute. Là-bas, c'était là-bas qu'il était,

Digitized by Google

dans cette ville où elle retournait, et elle ne savait même pas son nom.

Césarine partie, Me Lionel avait éprouvé en un instant toutes les angoisses d'une agonie en pleine conscience de soi; sa pensée avait vacillé comme un flambeau sur lequel aurait soufflé le vent de l'abîme; son cœur, barque fragile en proie à la tempête, lui avait paru flotter dans sa poitrine; ses yeux s'étaient troublés. Il s'était cru sur le point de s'effondrer au pied de cette grille, contre laquelle il lui restait juste la force de s'appuyer. Le sentiment de sa fierté seul le maintint debout. Au moment où Césarine disparut au coin de la haie, il s'enfuit précipitamment chez lui, son sang battant douloureusement à ses tempes.

« Oh! cruelle! cruelle! » Et ce cri, il le proférait sans amertume, comme une constatation de son malheur plutôt que comme un reproche à l'adresse de la jeune fille. Il ne pouvait s'étonner qu'elle ne voulût pas de lui, si vieux; il devait subir la fatalité qui l'enchaînait irrémissiblement à son âge. La cruauté de l'enfant était d'être jeune, et non pas de le repousser. Longtemps, il resta brisé du coup qui ruinait les espérances dont il avait rempli ses heures; longtemps, dans la chambre à l'étage où il était allé chercher un refuge, il demeura les yeux gros de larmes, à sonder la profondeur du gouffre où il avait roulé. Il pardonnait, il savait qu'il pardonnait; et bientôt un peu de calme vint de là, rayon de soleil éclairant la face d'un désastre et le montrant dans toute son horreur, mais non plus obscur et sinistre comme l'œuvre d'un dieu impitoyable acharné contre nous. L'enfant n'était pas coupable. Lui seul avait commis la faute de l'aimer.

Le soir vint, Me Lionel s'était assis devant sa fenêtre ouverte, écoutant la brise agiter le feuillage de ses arbres. Et pourquoi n'espérerait-il plus qu'on l'aimât, puisqu'il se sentait capable d'aimer encore? Ces lilas, dont le frais parfum montait jusqu'à lui, son père les avait plantés; leur tronc avait vieilli, portant chaque année sur son faîte une moisson de fleurs et de feuilles. Eux ne cesseraient de fleurir que le jour où la mort viendrait les surprendre, et lui devait se

Digitized by Google

retirer de la société des êtres vivants et se cloîtrer dans une morose solitude avant que son cœur eût cessé de battre? Pourquoi? S'il ne pouvait plus boire à la coupe de la vie, pourquoi lui restait-il des lèvres avides? S'il ne pouvait plus donner de baisers, pourquoi voyait-il encore les doux visages qui les appelaient? Pourquoi, s'il ne pouvait plus obéir au courant créateur qui pousse la nature tout entière, son misérable corps s'attardait-il à frémir aux brises caressantes du soir?

Lorsque Jean, inquiet de ne pas le voir descendre pour le souper, alla frapper à la porte de la chambre, n'ayant pas reçu de réponse une première fois, il heurta plus fort, et Me Lionel vint ouvrir lui-même. « Pardon, monsieur, je vous croyais indisposé peut-être. S'il vous plaît de venir souper... »

— Ah! oui, vivons, se dit-il, puisqu'il est défendu de mourir. »

Il descendit. Dans la salle à manger, la nappe mise et la lampe allumée en changeaient suffisamment l'aspect, pour qu'il n'y retrouvât plus que confusément l'image de Césarine.

(*A continuer.*) ALFRED LAVACHERY.

Digitized by Google

LE MAGNÉTISME ANIMAL [1]

A PROPOS D'UNE VISITE A L'ÉCOLE DE NANCY

V

Après mon retour de Paris, j'étais entré en relations épistolaires avec les savants de l'école de Nancy. MM. Beaunis, Liégeois et Liébeault eurent l'amabilité de m'écrire qu'ils désiraient me montrer ce qu'on faisait chez eux. Mais je dispose de peu de temps; de plus, je ne me sentais pas attiré par un intérêt scientifique aussi puissant que lors de mon voyage à Paris. Je devais m'attendre à ne voir à Nancy que ce que j'obtenais moi-même, exécuté seulement sur une bien plus grande échelle. Rien de miraculeux ni d'extraordinaire.

L'intérêt qui me manquait m'a été fourni par des polémiques qui ne sont pas près de finir.

Le 4 juin 1887, je faisais à la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique une lecture sur l'*Origine des effets curatifs de l'hypnotisme.*

La *Presse médicale belge* l'accueillit avec sourires et se moqua agréablement de son auteur, « qui n'était pas médecin, cela se voyait ».

Elle donna le ton à d'autres journaux spéciaux qui reproduisirent son article. A l'en croire, l'hypnotisme avait encore ses preuves à faire pour figurer dans l'arsenal thérapeutique,

[1] Voir *Revue de Belgique* du 15 novembre 1888.

Digitized by Google

que dis-je? pour faire admettre son existence, et « le temps n'était guère proche où « les fiers Sicambres » — c'est ainsi que j'avais appelé les médecins — adoreraient ce que jusque-là ils avaient brûlé » [1].

[1] Voici le début de cet article : « Nous n'avons pas cru, jusqu'à ce jour, devoir entretenir longuement nos lecteurs d'une question qui n'est sérieusement à l'étude que depuis quelque temps et qui est encore loin d'être élucidée ; nous voulons parler de l'hypnotisme.

« M. Charcot, l'éminent professeur de la faculté de Paris, cherche à débrouiller cette question épineuse ; MM. Beaunis, Bernheim et bien d'autres se sont engagés dans la même voie ; mais, à l'heure actuelle, on peut avancer sans crainte que nos connaissances précises sur ce sujet sont encore peu nombreuses. Cependant, s'il en fallait croire M. Delbœuf, de Liége, rien ne serait mieux connu que l'hypnotisme ; à l'obscurité qui régnait sur la matière, a succédé une lumière pleine et entière. (Par exemple, je ne sais dans quel passage de mon discours l'auteur a cru voir une pareille prétention de ma part. C'est vraiment dommage qu'une si excellente et si neuve plaisanterie se trompe d'adresse.) M. Delbœuf a étudié l'hypnotisme bien plus dans un but philosophique qu'à un point de vue thérapeutique ; il nous dit d'ailleurs n'être pas médecin, et nous l'en croyons. »

Après avoir dénié toute portée aux faits que je rapportais, et à l'expérience — cependant si concluante — des brûlures symétriques dont l'une, abandonnée à elle-même, s'enflammait, et dont l'autre, à la suite de la suggestion, séchait ; après avoir qualifié mes explications et mes comparaisons de *malheureuses*, tandis que d'après lui « l'hypnotisme paraît plutôt intervenir en suspendant le travail des couches corticales du cerveau soit par fatigue, soit par anémie, et en transformant l'individu en une espèce de machine automatique, en un être essentiellement réflexe (voilà au moins une explication dans laquelle il n'y a pas moyen de mordre), l'auteur conclut en ces termes :

« De tout cela, il résulte que le domaine de l'hypnotisme est encore bien mal délimité et des plus obscurs. L'avenir, nous l'espérons, nous le souhaitons, nous réserve, *peut-être*, en lui un moyen thérapeutique digne d'être employé ; mais, avant de se prononcer en toute lumière, il conviendra de refaire les expériences, de les étudier avec le plus grand soin et de les soumettre à une critique sévère et scientifique. Ce sera surtout aux neuro-pathologistes et aux physiologistes qu'incombera cette tâche. » Donc, jusqu'à ce moment, les neuro-pathologistes et les physiologistes n'avaient pas encore fait ni refait d'expériences, et n'en avaient pas encore étudié et soumis à une critique sévère et scientifique. Bornons-nous à enregistrer l'aveu.

Digitized by Google

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la publication de cet opuscule, que M. Thiriar, représentant et médecin agrégé à l'université de Bruxelles, réclamait pour lui et ses confrères le monopole de l'hypnotisme. Enfin l'Académie de médecine s'emparait de la question et nommait une commission, qui, par l'organe de son rapporteur, M. Masoin, professeur à l'université de Louvain, demandait tout au moins l'interdiction des représentations publiques d'hypnotisme.

Naturellement, dans les discours et les mémoires qui ont vu le jour à cette occasion, il est souvent question de l'école de Nancy et de l'école de la Salpêtrière, et l'on extrait des doctrines de l'une et de l'autre ce qu'on croit convenir le mieux à la thèse que l'on défend.

A l'école de la Salpêtrière on prend sa théorie de la névrose, pour faire croire que l'hypnotisme est dangereux. On ne songe pas que, si l'hypnose est une névrose, elle ne peut pas être un moyen curatif bien précieux; et, en effet, l'école de la Salpêtrière n'applique pas, ou n'applique que peu, l'hypnotisme à guérir même les maladies nerveuses. M. Charcot n'est pas hypnotiseur, et il reconnaît lui-même qu'entre ses mains l'hypnotisme n'a pas fait merveilles.

A l'école de Nancy on emprunte sa théorie psychologique de l'action du moral sur le physique, afin de pouvoir revendiquer l'hypnotisme comme moyen curatif. Mais lorsque cette même école proclame que l'hypnotisme doit être libre, que n'est pas hypnotiseur qui veut, et que le médecin n'est pas conduit par ses études à faire de l'hypnotisme, on ferme les oreilles et l'on ne tient nul compte de son libéralisme.

Je me fis l'avocat de la liberté. Dans des lettres insérées d'abord dans le *Journal de Liége*, maintenant publiées à part, je pris une à une les assertions de M. Thiriar et j'en montrai le peu de fondement ou l'incohérence. Je réfutai aussi le rapport de M. Masoin. Depuis lors, les académiciens, pour qui, il y un an, l'hypnotisme était loin de pouvoir figurer dans l'arsenal thérapeutique — « faute d'expériences faites par les médecins » — sont presque tous passés maîtres en hypnotisme, et chacun y va de sa petite dissertation.

Digitized by Google

Les savants de Nancy s'intéressèrent vivement à cette polémique et, dès les premières escarmouches, ils vinrent spontanément et publiquement me donner leur appui[1]. Quoique nous fussions d'accord, je puis dire, sur tous les points essentiels, il me parut néanmoins indispensable de faire leur connaissance personnelle.

M. Liébeault, qui interrompt ses consultations pendant l'hiver pour rédiger ses observations et ses notes, ne reprenait sa clinique que le 3 avril. J'en étais informé depuis le mois de septembre. M. Bernheim ne recommençait son service d'hôpital que le 12. Le même jour au soir, j'étais à Nancy.

MM. Liébeault et Liégeois m'attendaient à la gare. Lorsque nous eûmes traversé ensemble toute la ville pour nous rendre à la maison de M. Liébeault, qui m'avait offert l'hospitalité, nous étions déjà de vieilles connaissances.

J'avais fait une partie du voyage en compagnie d'un docteur de Bruxelles avec qui j'étais entré en relations à propos d'une de ses clientes que j'avais hypnotisée. Ayant connu mon projet, il avait désiré de m'accompagner. M. Maréchal — c'est le nom du docteur — reçut aussi l'accueil le plus cordial et fut de toutes nos réunions.

Nancy, depuis la guerre, a vu sa population et son étendue presque doublées : 85,000 habitants, sans compter près de 10,000 hommes de garnison. Les principales rues, très larges, tirées au cordeau, se coupent à angles droits.

L'ancienne capitale de la Lorraine a grand air, et elle possède une place unique au monde pour son harmonieuse disposition et son élégance, la place Stanislas, avec sa mairie et son arc-de-triomphe, deux merveilles de goût, ses grilles dorées, d'un dessin si riche et si gracieux, ses deux fontaines monumentales dans les angles, et, à travers les ouvertures de l'arc, sa magnifique perspective sur la promenade de la Carrière et l'hôtel du gouvernement qui la termine.

[1] Ainsi fait encore M. Liégeois, dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître : *De la suggestion et du somnambulisme*, etc., Paris, Doin, 1888, p. 721 et suiv.; *Lettre à M. Semal sur les représentations*, etc.

Digitized by Google

Notons aussi le palais Ducal, où est installé le musée Lorrain, dont l'arrangement seul — sans parler de ses richesses, d'un grand intérêt local — produit le plus agréable effet; l'église moderne de Saint-Epvre, petit monument gothique qui m'a fait une impression que je n'ai ressentie que dans la cathédrale de Strasbourg; la Chapelle ronde, avec ses tombeaux, dont l'un représente Philippe de Gueldre, femme de René II, décédée clarisse à un âge très avancé. C'est le chef-d'œuvre du grand sculpteur lorrain Ligier-Richier. Cette statue de vieille religieuse dormant de son dernier sommeil est effrayante de vérité et d'ascétisme.

La Meurthe coule aux portes de la ville. La vallée est très large. Les collines qui la bordent ont de cent à cent cinquante mètres de hauteur. De la terrasse d'un café situé dans la banlieue, on a une vue ravissante : la ville à droite, le canal, la Meurthe et ses collines en face, à l'horizon sur la gauche, les hauteurs qui avoisinent la Moselle.

Je ne devrais sans doute pas me perdre dans une description qu'on trouverait sans peine plus complète autre part. Mais — était-ce l'effet de mon entourage? — il me semblait être dans une ville, sœur de Liége, et moins à l'étranger que je ne le suis à Anvers, à Bruxelles ou même à Gand. Mes nouveaux amis étaient très fiers de leur ville, et il se peut qu'ils ne l'échangeraient pas facilement contre la grande et bruyante capitale.

Le Belge, lui aussi, porte loin l'amour du clocher. Le Gantois, le Tournaisien, le Namurois, le natif de Huy ou de Binche, dans le fond de son cœur — il ne le dit pas toujours tout haut — considère sa cité comme la vraie perle du monde. Je me rencontrais là avec des compatriotes, et, ma foi, quand la conversation tournait à la politique, nous faisions de bien beaux rêves. Ah! les philosophes, une fois partis, ils ne s'arrêtent pas à mi-chemin dans leur poursuite de l'utopie!

M. Liébeault habite aux confins de la ville, non loin de l'hôpital, tout contre le chemin de fer. Petite maison à deux étages très bas, précédée d'un assez grand jardin très gai. Appartements exigus — la demeure de Socrate.

Digitized by Google

M. Liébeault a aujourd'hui 65 ans. Il est né le 17 septembre 1823, à Favières (Meurthe), village à dix lieues de Nancy. C'est un petit homme, aux allures vives, au front profondément sillonné de rides horizontales coupées par d'autres rides qui vont rayonnant en éventail à partir de la base du nez. Teint bistré de campagnard; œil brillant et animé; parole sonore et précipitée; physionomie ouverte, mélange de gravité et de simplicité, d'autorité et de douceur; une gaîté d'enfant; quelque chose du prêtre. Au surplus, c'est un apôtre — un apôtre qui a tout sacrifié à sa foi : fortune, considération, bien-être. Il ne sort pas de chez lui; en ville, il doit souvent demander son chemin; il ignore le nom des rues et s'égarera même en se dirigeant vers la station. Sa figure est peu connue des Nancéens, mais son nom est célèbre auprès du peuple à dix lieues à la ronde.

Ses parents étaient cultivateurs; ils le destinaient à la prêtrise. Il resta six ans au séminaire. Il y étouffait. Sa vocation l'entraînait vers les sciences naturelles et la psychologie. Il finit par obtenir de ses parents de pouvoir suivre son penchant. A l'âge de 21 ans, il entra à l'université de Strasbourg, où il eut comme professeur de clinique un élève de l'université de Vienne, Schutzenberger.

Vers 1848, un de ses amis lui prêta un ouvrage sur le magnétisme dont il a oublié le titre et l'auteur. Il y lut le fameux rapport de Husson, déposé en 1831. L'Académie, appelée pour la seconde fois à émettre son avis sur la question, avait nommé une commission qui mit six ans à se prononcer. Le rapporteur Husson affirmait l'existence du magnétisme et déclarait que, comme agent thérapeutique, il devrait trouver sa place dans le cadre des connaissances médicales. L'Académie ne voulut pas imprimer ce travail. Comme elle ne pouvait pas dire du rapporteur que c'était un fripon, elle préféra croire qu'il avait été dupe. C'est seulement en 1841 que l'Académie, s'occupant pour la troisième fois du même objet, prit sur elle de décider que le magnétisme n'existait pas, non plus que le mouvement perpétuel ou la quadrature du cercle, et par l'organe d'un autre rapporteur,

Digitized by Google

le Dr Dubois, d'Amiens, fit sien le fameux dilemme concernant le magnétisme : dupes ou fripons.

M. Liébeault fut frappé du travail de Husson. Il se mit aussitôt à la recherche d'un manuel et d'un sujet. Le manuel lui fut fourni par son libraire : c'était celui de Teste. Le sujet fut une jeune fille qu'il parvint à mettre en catalepsie par la méthode des passes, alors la seule usitée et connue. Mais elle se souvenait. Avec une seconde, il fut plus heureux. Il la mit en somnambulisme. Celle-ci lui procura un troisième sujet, qui se montra, elle aussi, parfaite somnambule. La conviction de M. Liébeault était faite.

Dans son village, il endort une quatrième jeune fille. Puis il découvre une somnambule naturelle. Sur ces entrefaites, il obtint le titre de docteur en médecine, le 7 février 1850. Il vint s'établir à Pont-Saint-Vincent, à treize kilomètres de Nancy, et s'y fit bientôt une belle clientèle. Il ne songeait plus au magnétisme. Cependant, un jour, un paysan vint le consulter pour sa fille épileptique. M. Liébeault lui proposa de la magnétiser. Le paysan lui déconseilla, dans son propre intérêt, d'en rien faire. « Ce sont, disait-il, choses nouvelles, et vous savez comment on accueille partout, mais surtout dans les campagnes, les innovations. Vous perdrez tous vos clients. » Ce paysan était un sage. Notre docteur suivit son conseil et s'en trouva bien. Dix ans plus tard, à la lecture d'une communication du célèbre Velpeau — un converti de la veille — sur les expériences de M. Azam, de Bordeaux, il est de nouveau piqué de la tarentule, et pense à reprendre sérieusement son étude de prédilection. Mais aucun sujet ne se présente. C'est alors qu'il s'offre à traiter pour rien tous ceux qui consentiraient à faire l'épreuve de la nouvelle médecine. Il se décide à venir s'établir à Nancy. Il eut des clients. Comme il ne les faisait pas payer, même quand il les guérissait, ses confrères — les médecins se traitent toujours de confrères — lui enlevèrent les clients qui payent même quand on ne les guérit pas. C'est ainsi qu'il s'est résigné à vivre du peu qu'il avait amassé. Aujourd'hui encore que sa réputation est bien établie, et qu'on fait queue

Digitized by Google

dans la rue devant sa porte, la tradition qu'il traite pour rien s'est si bien ancrée que l'année dernière il a fait... non, ne disons pas ce qu'il a fait de recettes.

En 1866, il publia son livre sur *Le sommeil et les états analogues considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique*. Ce livre des plus remarquables, où les effets thérapeutiques du magnétisme sont attribués à la concentration de l'attention sur les organes, passa inaperçu. Il n'en fut vendu qu'un seul exemplaire.

M. le professeur Liégeois, un élève enthousiaste de M. Liébeault, nous racontait avec humour comment, ayant pris en main et feuilleté ce volume au moment de son apparition, il l'avait trouvé trop cher. Aujourd'hui que M. Liébeault est en vue, on aime à le revendiquer comme une gloire de la France, et à accoler de confiance aux titres de ses ouvrages des épithètes élogieuses. Mais c'est là tout. En réalité, M. Liébeault n'est pas un chef d'école. Il n'a rien de ce qu'il faut pour cela. Il est enthousiaste et modeste, n'a en vue que le bien. La réputation qu'il a si légitimement acquise, il la doit à MM. Bernheim, Beaunis et Liégeois. Sans eux, il ne serait connu que des pauvres auxquels il se sacrifie.

J'aurai complété la biographie de M. Liébeault, quand j'aurai dit qu'il s'est marié un an après avoir obtenu le titre de docteur et qu'aujourd'hui M. et Mme Liébeault, qui n'ont pas eu d'enfant, sont les parents adoptifs d'une gracieuse jeune fille qui, dans ce ménage, fait tout entier d'affection, de dévouement et de charité, apporte les rayons, les parfums et le gazouillis de ses vingt ans.

VI

J'étais impatient d'assister à une clinique de M. Liébeault. Le 13 avril, la clinique n'était pas encore très suivie : une douzaine de patients par jour. Mais aussi le temps a continué d'être froid et détestable. Dans le train, nous avons été assaillis par la neige, et sur les hauteurs de la Moselle on voit de longues traînées blanches. Les malades restent chez eux.

Digitized by Google

C'est le printemps qui les amène. Dès les premiers beaux jours, M. Liébeault voit leur nombre augmenter, et il y en a parfois des cinquantaines qui attendent leur tour dans la rue, faisant queue à partir des premières heures de la matinée. Beaucoup de gens de la campagne, quelques bourgeois. Devant cette affluence, M. Liébeault s'est décidé à sacrifier un morceau de son jardin pour y construire une salle de consultation. C'est un long boyau de deux mètres et demi de largeur sur sept à huit mètres de long, divisé en deux parties inégales par une simple cloison. Ameublement des plus simples : des bancs de bois, des chaises en fer, un sopha minuscule, un fauteuil bourré, dans un coin une petite table avec un registre à notes, quelques enluminures, une carte de France, une modeste bibliothèque au fond, sur le rebord une bouteille à champagne avec cette étiquette : « Eau magnétisée », un petit poêle en faïence entre les deux cloisons, une esquisse sur toile de six décimètres carrés assez endommagée, représentant Vésale et un cadavre, du peintre belge Hamman, qui vient de mourir. Le docteur la montre avec un certain orgueil.

Au mur de la petite pièce, qui est la première, une pancarte avec ces simples mots : « Prix de la consultation : deux francs. » Dans la grande pièce, celle de quatre mètres cinquante, la même pancarte : « cinq francs ». Pendant les trois jours que j'ai assisté à la clinique, tout le monde était reçu dans le salon à cinq francs, et je n'ai vu qu'une seule personne payer : pour deux consultations, quatre francs. Quant à lui, il ne demande jamais rien. Décidément, le professeur Liégeois avait raison : « Voyons, docteur, disait-il en plaisantant, soyez franc : elles sont rares, n'est-ce pas, les quinzaines qui vous rapportent vingt-deux francs? »

Chez le docteur Liébeault ne viennent que les désespérés. Ce sont des malades qui ont fait tous les médecins, avalé toutes les drogues jusques et y compris l'antipyrine, subi toutes les tortures depuis les vésicatoires et les pointes de feu jusqu'aux douches et aux courants d'induction.

De ces malades, les uns regardent le magnétisme comme

Digitized by Google

une invention nouvelle en laquelle ils n'ont guère plus de confiance que dans le reste; les autres, comme quelque chose de mystérieux et de souverain qui fait disparaître instantanément tous les maux. Les uns et les autres sont des clients assez incommodes. Les premiers se donnent à l'avance l'autosuggestion que « ça ne réussira pas », et les seconds se disent bientôt que « ça n'a pas réussi ».

La manière de faire de M. Liébeault a quelque chose de naïf et de simple, mais relevé par un air et un ton de conviction profonde. Sa parole a une telle chaleur communicative qu'il en grise ses clients comme lui-même.

Après avoir, si c'est nécessaire, demandé au malade de quoi il souffre, sans se livrer à un examen quelconque, il le fait asseoir, lui pose la main sur le front, et sans même le regarder, lui dit : « Vous allez dormir »; puis, pour ainsi dire immédiatement, il lui ferme les paupières en lui assurant qu'il dort. Il lui lève le bras, et lui dit : « Vous ne pouvez plus baisser le bras. » S'il le baisse, M. Liébeault n'a pas même l'air de le remarquer. Il lui fait ensuite tourner les bras, en lui assurant que le mouvement ne pourra pas être arrêté; ce disant, il tourne lui-même ses propres bras avec vivacité, le malade tenant toujours les yeux fermés; et il parle, il parle sans cesse d'une voix forte et vibrante. Puis les suggestions commencent : « Vous allez vous guérir; les digestions seront bonnes; votre sommeil sera bon; vous ne tousserez plus; la circulation sera libre et régulière; vous allez sentir beaucoup de force dans vos membres; vous allez marcher avec facilité; etc. » Il varie à peine ce couplet. Il tire ainsi sur toutes les maladies à la fois; c'est au client à reconnaître la sienne. Sans doute, il fait quelques recommandations spéciales, ayant rapport à l'affection dont souffre le patient; mais les recommandations générales prennent la plus grande place.

Les suggestions sont faites un grand nombre de fois à la même personne, et, chose singulière, malgré la monotonie inévitable de ces discours, au fond toujours identiques, malgré l'uniformité du ton et de la voix, la parole du maître

Digitized by Google

est si ardente, si pénétrante, si sympathique, que je n'ai pas cessé une seule fois d'y prêter attention et de l'admirer.

Mais la clinique va commencer. Le docteur, qui depuis cinq heures du matin trottine par toute la maison et le jardin, un peu avant huit heures retire le verrou de la porte spéciale du jardin qui conduit à l'annexe, et les gens entrent. A huit heures, il fait son apparition. Je l'accompagne.

Dans le cabinet « à cinq francs », une vieille femme de 60 ans s'est installée dans le fauteuil. Elle a une sciatique(?) dans la jambe droite depuis six ans. Elle est venue une première fois il y a six mois. Elle revient pour la seconde fois.

La vieille femme reçoit la suggestion spéciale de marcher mieux, sans fatigue et sans douleur. La jugeant suffisamment suggestionnée, le docteur la réveille en agitant vivement devant sa figure une palette en bois ressemblant aux éventails chinois ou japonais en papier. Il l'évente pendant quelque temps, parlant toujours. Elle ouvre les yeux, se les frotte longuement et a réellement l'air de sortir du sommeil. « Marchez! vous allez voir que vous n'avez plus tant de mal. » Elle marche et admet qu'elle va mieux.

« Elle n'a été endormie qu'au troisième degré », me dit le docteur, en inscrivant le cas sur son registre.

Je la revis le lendemain. Il ne lui paraissait pas que le mieux eût persisté. Elle n'était pourtant pas plus mal. On la rendort, et cette fois, je passe la main sur les parties douloureuses de la cuisse et de la hanche. Elles sont gonflées; le toucher commence par aigrir le mal, puis le fait bientôt disparaître, la suggestion aidant. Mise debout sans qu'elle se réveille, elle marche avec plus de facilité.

Voici quels sont les degrés de sommeil déterminés par M. Liébeault et acceptés par l'école de Nancy. 1er degré : engourdissement, pesanteur des paupières, somnolence ; quelquefois, le sujet ne peut pas ouvrir les paupières. 2e degré : paupières closes, membres en résolution, catalepsie; le bras levé reste levé. 3e degré : mouvements automatiques suggérés continuant malgré le sujet ; insensibilité plus ou moins grande. Dans ces degrés inférieurs, le sujet entend tout ce

Digitized by Google

qu'on dit autour de lui. 4e degré : le sujet n'entend plus que l'opérateur, mais peut être mis en relations avec tout le monde. 5e degré : le souvenir est aboli partiellement; hallucinations par suggestion. 6e degré : le souvenir est absolument aboli, ne peut être réveillé *spontanément*, mais peut l'être *artificiellement*.

« Cette division du sommeil en plusieurs degrés est purement théorique, ajoute M. Bernheim. Elle permet de classer chaque sujet influencé, sans grande description. Il existe des variantes, des intermédiaires entre ces divers degrés; on observe toutes les transitions possibles, depuis la simple torpeur et le sommeil douteux jusqu'au somnambulisme le plus profond. J'ajoute que la docilité aux suggestions et la facilité de provoquer les divers phénomènes ne sont pas toujours en rapport avec la profondeur du sommeil. »

Pour ma part, j'ai été amené à classer les sujets d'après leur insensibilité aux pincements et aux piqûres. L'abolition de la mémoire me sert peu, parce que — est-ce l'effet de la tradition? — les sujets que j'endors se souviennent *spontanément*, à moins que je ne provoque l'oubli *artificiellement*.

VII

Je reviens à la clinique de M. Liébeault. Pendant qu'il s'occupe de la femme à la sciatique, plusieurs personnes sont entrées sans frapper, et ont pris place en silence.

S'assied dans le fauteuil une jeune fille de 24 ans, bandeau sur la joue. Elle tousse depuis trois ans. Elle me paraît être une habituée : Le doc eur : « Voyez! je touche la bosse du sommeil, vous allez dormir; vous dormez! Vous tournez les bras; vous ne pouvez plus les arrêter. Vous sentez la chaleur entrer dans votre poitrine. Plus de toux! plus de constipation! plus de fleurs blanches! » La jeune fille tousse quand même. Je m'approche à mon tour, et pressant sur la poitrine, je lui dis aussi : « Plus de toux! plus d'irritation! vous n'avez plus envie de tousser! » La toux cesse pendant tout le temps qu'elle reste endormie. Je demande à M. Liébeault pourquoi il

Digitized by Google

ne précise pas davantage par le toucher les régions douloureuses, pour rendre la suggestion plus puissante et plus efficace. Il me répond que je pourrais bien avoir raison, mais qu'ayant quelquefois cinquante et soixante malades à traiter dans une matinée, il ne peut leur accorder à chacun que quelques minutes : « A la longue, la suggestion finit toujours par trouver sa destination. »

Le troisième sujet est une jeune femme de 37 ans, frappée d'hémiplégie gauche. Les mouvements sont revenus dans la jambe, mais non dans le bras, qui est resté paralysé depuis sept mois. Elle est triste, découragée : « Jusqu'à ce jour, l'hypnotisme n'a amené aucune amélioration. » Elle se prête néanmoins avec complaisance aux manœuvres de M. Liébeault; elle ferme les yeux, et reste consciencieusement le bras en l'air le plus longtemps qu'elle peut. Elle se hâte de le fléchir quand il passe à un autre ordre d'idées. Elle se réveille, et d'un ton dolent : « Je ne vais pas mieux, monsieur le docteur, dit-elle. Voyez ma main, je ne puis la mouvoir; mes doigts, je ne puis les ouvrir. Et je suis une mère de famille; je suis inutile dans mon ménage. Mon Dieu! serait-ce fini de moi? » M. Liébeault est plein de confiance et essaye de lui en donner. Mais l'air de la malade me montre assez qu'il perd près d'elle toute son éloquence. D'ailleurs, elle n'a évidemment pas été endormie, même au premier degré; elle est persuadée qu'elle doit faire semblant de dormir; les suggestions lui ont été faites trop tôt. Je demande à M. Liébeault la permission d'essayer sur elle ma méthode. Il y consent avec plaisir.

Moi aussi, je parle sans cesse à la patiente, mais du sommeil et de la cessation de ses maux; et, tout en parlant, je la pince d'abord avec les ongles, puis avec une pince en acier, en lui suggérant qu'elle n'a pas mal. J'arrive par là à lui serrer fortement la peau du bras sans qu'elle accuse de la douleur. A ce moment, je la rappelle à la réalité en lui montrant son bras pris dans mon instrument. M. Liébeault se montre enchanté du procédé et le juge excellent. Le sujet a l'esprit frappé; alors je le reprends et lui fais une suggestion rendant possible un léger mouvement impossible à l'état de

Digitized by Google

veille. Cette fois-ci, réveillée, elle constate ou croit constater, ce qui revient au même, réellement un petit progrès; elle se raccroche à l'espoir. Le lendemain, elle revient. J'obtiens une insensibilité plus grande. Je lui fais produire l'extension du bras, et j'obtiens même quelques mouvements d'extension des doigts. La pauvre femme est rayonnante; elle entrevoit la guérison. M. Liébeault m'écrit, à la date du 13 mai, ces mots : « Notre paralysée du côté gauche, la dame R..., commence enfin à se servir de sa main. » D'après une lettre postérieure, l'amélioration s'accentuait et la dame se félicitait de m'avoir rencontré.

Ce fait et d'autres semblables prouvent une chose, c'est que l'imagination du sujet a besoin d'être saisie, et que là où un premier magnétiseur n'a rien obtenu, un second peut réussir. Le magnétiseur doit être fécond en ressources; il doit avoir des armes de rechange et se ménager plusieurs voies d'attaque. L'une de ses ressources suprêmes est d'annoncer au malade qu'il connaît une personne dont le pouvoir magnétique est infaillible. J'ai hypnotisé des sujets que Léon ou Donato, à qui je les avais d'abord adressés, n'avaient pu influencer. Je ne doute pas que je pourrais en rencontrer de rétifs à mon action, mais prêts à céder à celle de ces fameux hypnotiseurs. Dans le cas présent, ma qualité d'étranger a certainement impressionné la dame.

Succès semblable m'était réservé le lendemain. Deux dames, la mère et la fille, appartenant à la haute bourgeoisie, se présentent chez le docteur. Elles sont d'anciennes clientes. La mère a beaucoup d'embonpoint; la fille est mince, grande, belle et anémique : 23 ans et déjà mère de deux enfants. Leur famille se fait traiter par l'hypnotisme, car elles parlent de différentes personnes dont la santé s'est notablement raffermie depuis les dernières suggestions. La mère accuse elle-même un grand mieux. On ne me dit pas sa maladie. La fille : inappétence, fleurs blanches, et tout un cortège de misères. Elle vient pour la huitième fois chez M. Liébeault. Mais, tandis que les personnes de sa connaissance, entre autres son fils, se trouvent bien du traitement magnétique, elle n'en

Digitized by Google

éprouve aucun soulagement. Elle se place dans le fauteuil, ferme les yeux, tourne les bras avec docilité, écoute le docteur, se laisse éventer par la palette, mais elle n'est certainement pas entrée dans le premier degré. Elle le lui dit sans détour; M. Liébeault n'en disconvient pas. Elle se désespère. Je fais un signe à M. Liébeault : « Permettez-vous? — Certainement! Madame, je vous remets aux mains de monsieur. Il n'est pas docteur en médecine, mais nous le considérons à Nancy comme un confrère. — Madame, laissez-moi essayer; je suis certain de réussir. » Pendant que le docteur s'occupe de la mère, je passe avec elle dans la pièce à deux francs, et, en moins de deux minutes, la jeune dame était prise au point que je lui transperçais le bras d'une grosse épingle sans qu'elle le sentît. « Ah! cette fois-ci, j'ai bien dormi! » s'écrie-t-elle; et, appelant sa mère, elle lui montre l'épingle dans son bras. « Madame, lui dis-je, en la quittant, maintenant les suggestions de M. Liébeault vous enlèveront tous vos maux. »

La paralytique dont j'ai déjà parlé me donna l'occasion de connaître l'usage de l'eau magnétisée, dont une bouteille, si on se le rappelle, se trouvait sur le rebord de la bibliothèque. Cette dame, qui dormait mal, prenait de cette *eau magnétisée*. Elle en remplit un flacon qu'elle emporta.

L'histoire de cette eau magnétisée est curieuse. Il y a deux ans à peine, le Dr Liébeault, l'adepte et l'apôtre de la théorie de la suggestion, sentit ses convictions s'ébranler et faiblir. On lui avait amené de petits enfants de quelques mois, de quelques semaines, affligés de diarrhées, de constipations, de vomissements, et il leur avait donné à boire de l'*eau magnétisée*, c'est-à-dire de l'eau dans laquelle il trempait le bout de ses doigts. Il faisait cela plutôt pour contenter les mères que pour guérir les enfants. Chose étrange, les enfants se trouvèrent bien de ce singulier traitement. Il en vint ainsi à se demander si la suggestion était bien le dernier mot de l'hypnotisme et si la théorie du fluide devait être définitivement condamnée. Il publia même à se sujet, en 1883, une brochure intitulée : *Étude sur le zoomagnétisme* (Paris, Masson). M. le professeur Beaunis, dans la dernière édition de

Digitized by Google

son ouvrage sur le somnambulisme provoqué, émet un doute analogue.

Mais M. le professeur Bernheim s'en tient à la théorie de la suggestion. En conséquence, il est prêt à accorder aux tout jeunes enfants la suggestibilité et l'entendement nécessaires pour comprendre qu'ils ont du mal et que le monsieur qui est devant eux et cause avec leur mère a le pouvoir et la volonté de les soulager. C'est pourquoi il a conseillé à M. Liébeault de mettre dans son cabinet de l'eau pure sous l'étiquette d'eau magnétisée, et de noter les effets de cette eau. L'expérience, qui se poursuit, est hautement intéressante.

La paralytique reconnaissait que cette eau la faisait dormir. Pourvu que cet écrit n'arrive pas à Nancy, et, détruisant le prestige de « l'eau magnétisée », ne fasse pas avorter l'enquête !

Le malade qui est ensuite traité est un jeune garçon de 10 1/2 ans, atteint de chorée. Il a des mouvements involontaires dans la face, surtout dans la bouche. C'est, dit le docteur, un bon somnambule, parce qu'il ne se souvient pas. Cependant il ne tourne pas les bras : « Tu ne remueras plus la bouche ni les yeux; tu sauras te tenir tranquille; tu vas rester guéri pour toujours! »

Je l'ai revu le lendemain. Il en était au même point que la veille. Rien de rebelle d'ailleurs comme la chorée. Je ne suis pas loin de croire que lui aussi est un magnétisé illusoire, qui ferme les yeux, tourne les bras, et manque de mémoire, par pure complaisance, croyant qu'il doit faire, pour être guéri, tout ce que lui commande M. Liébeault.

Et c'est inévitable. La foi ardente que M. Liébeault a dans l'excellence de l'hypnotisme et de sa méthode, foi qu'il communique aux gens simples qui forment sa clientèle ordinaire, doit développer chez eux la fraude inconsciente. C'est ce que j'ai parfaitement vu le lendemain.

Une femme, dont je parlerai tantôt, est ce jour-là venue avec son mari, 56 ans, atteint d'une entorse au pied gauche, qui est gonflé, dit-il. Le docteur, toujours sans examiner, fait fermer les yeux au brave homme, le met en catalepsie, lui

Digitized by Google

fait tourner les bras : « Vous voilà endormi, vous n'entendez plus que moi; vous ne vous souviendrez de rien. Demain, plus de gonflement! Le sang va se remettre à circuler; l'idée que vous allez être guéri va se graver dans votre esprit, et elle vous guérira. Vous avez chaud partout; vous brûlez, etc. »

Le patient, interrogé, répond qu'il n'a pas dormi, qu'il n'a ressenti aucune chaleur, qu'il a entendu parler sa femme; qu'il ne va pas mieux, et il montre qu'il n'a pas perdu le souvenir. Mais ses yeux écarquillés, sa bouche entr'ouverte et son air stupéfié montrent bien qu'il est émerveillé et convaincu qu'il s'est passé en lui quelque chose.

En entrant dans ces détails, j'ai presque l'air de faire la critique de la clinique du célèbre docteur. Mais lui-même ne cherchait pas à m'en faire accroire. « Je n'ai rien à vous montrer, répétait-il; le temps est trop inclément, les gens ne viennent pas, et ma clinique ne fait que commencer. Vous partirez sans avoir rien vu, car les effets n'apparaissent qu'à la longue. » Je le crois sans peine.

Je reprends le récit de ce qui s'est passé le vendredi. C'est maintenant une forte campagnarde, — la femme de l'homme à l'entorse, — 43 ans, sans enfants. Elle a, depuis neuf mois, au bas de la jambe gauche une vilaine dartre variqueuse ulcérée. On la traite depuis tout ce temps sans l'ombre de succès. Le dernier traitement consiste dans un badigeonnage au goudron et à l'huile de cade. C'est seulement la deuxième fois qu'elle vient chez M. Liébeault. M. le Dr Maréchal, qui entre justement, demande à voir la plaie. C'est ainsi que j'ai pu en dire la nature. Il voudrait voir prendre le tour de la jambe. M. Liébeault n'y voit aucun inconvénient. Un morceau de ficelle lui donne tout de suite la mesure : 29 centimètres, contre 27 à la jambe gauche.

Cette femme-ci entre certainement dans un état d'hypnose prononcé. Le mouvement des bras est machinal; et, au réveil, elle sait seulement qu'on a causé, mais ne sait qui, ni de quoi. Je l'ai revue le lendemain; elle accuse du mieux, et a bien dormi. M. Liébeault reprend le pourtour de la jambe, il trouve 30 centimètres. Mais il convient qu'il est impossible de

Digitized by Google

se fier à ces mesures, vu la manière toute primitive dont elles sont prises. D'ailleurs, il tient peu à ces minuties. Pourvu que la guérison arrive, que sert d'en contrôler la marche?

Deux jeunes filles avec leur mère. Toutes trois ont l'air saines et fortes. Mais les deux filles réclament néanmoins les secours de l'art. La plus jeune, 15 ans, a eu la danse de Saint-Guy, elle ne voit pas bien la position des objets et sa marche est incertaine. Elle est dans un état de demi-imbécillité et de torpeur. Elle est mal réglée. Celle-ci s'endort bien. Je lui traverse le bras d'une épingle sans qu'elle bouge. Le docteur lui annonce ses règles pour le 12 mai, à sept heures du matin. Elles doivent durer trois jours. Il est tout à fait remarquable combien ces sortes de suggestions produisent, presque à coup sûr, leur effet.

La sœur, 18 ans, a aussi de l'incertitude et de la lourdeur dans la marche. Elle a dans les genoux un mal qui va jusqu'à la hanche et l'épaule. Elle n'a jamais été magnétisée. M. Liébeault fait les incantations habituelles : « Vous n'entendez plus que moi, vous n'entendez ni votre mère, ni votre sœur! » Elle les entend. « Tournez les mains! » Elle ne sait pas; M. Liébeault leur imprime le premier mouvement, puis : « Vous ne pouvez plus les arrêter! » Elle les arrête, mais il tourne lui-même les siens à se les démettre. Elle n'est pas même entrée dans le premier degré.

Je discute le cas avec lui. Il m'affirme qu'elle a été influencée; que c'est déjà l'être que de faire semblant de l'être. En effet, je la revis le lendemain; elle entra visiblement dans l'hypnose, et elle se montra relativement insensible aux piqûres et aux pincements. Le docteur avait eu raison.

Une recommandation d'une nature spéciale aura peut-être frappé le lecteur. M. Liébeault commande toujours au sujet d'avoir chaud. Ainsi, à cette jeune fille dont je viens de parler, il a chanté pendant plusieurs minutes, en lui touchant le genou : « Chaud, chaud, chaud! » Partout où il y a l'élément douleur, il cherche à substituer l'élément chaleur. C'est un procédé assurément original et qui peut produire d'excellents effets. D'abord, l'apparition de la chaleur, qui se fait

Digitized by Google

généralement sans difficulté, inspire au malade confiance dans la puissance du magnétiseur; puis cette sensation, sur laquelle l'attention est spécialement attirée, finit par masquer la sensation de douleur ou de gêne. Enfin, si la suggestion seule ne suffit pas, par l'apposition de la main ou une légère friction, on arrive sans trop de peine à provoquer l'effet désiré, et la production de la chaleur est, pour le sujet, comme un signe de guérison prochaine.

VIII

Ce n'est évidemment pas pour avoir suivi deux jours la clinique de M. Liébeault que je me permettrai de porter un jugement sur l'efficacité de sa méthode. Les résultats qu'il a publiés et le respect dont l'entourent des hommes comme MM. Beaunis, Bernheim et Liégeois, qui se disent ouvertement ses disciples, parlent assez haut. Cependant, ces derniers pensent que, pendant le traitement, il est trop prodigue de paroles et poursuit trop de choses à la fois.

Lui-même d'ailleurs en convient de la meilleure grâce du monde. Mais cette exubérance de foi, d'ardeur et de parole est dans sa nature, et s'il inspire la confiance au malade, celui-ci saura bien se débrouiller. Ainsi font ceux qui se guérissent à Lourdes.

M. Liébeault sait, comme M. Bernheim, comme tout le monde, qu'il y a des maux inguérissables, et même qu'il y a des gens inguérissables, en ce sens qu'ils se complaisent dans leurs maux. Mais là où M. Bernheim ne songerait pas à appliquer la suggestion, ou bien l'appliquerait une ou deux fois comme par acquit de conscience, M. Liébeault va toujours, s'attaquant à tout et entreprenant aussi bien de donner du lait aux mères qui n'en ont pas que d'abolir une simple migraine. C'est en n'excluant aucun cas pathologique qu'il a fait des découvertes précieuses, qu'il a montré l'empire de la suggestion sur des affections réputées réfractaires, par exemple l'incontinence d'urine; c'est ainsi qu'il a osé y avoir recours avec des enfants de quelques mois, voire de quelques

Digitized by Google

semaines, et récemment il m'annonçait encore un succès remarquable et subit de cette dernière espèce.

Si chaud que soit son enthousiasme de cœur, son jugement de savant est froid, et il n'affirme qu'à bon escient si les guérisons ou les améliorations sont dues à l'hypnotisme plutôt qu'à la nature. Il est dupe de ses convictions.

Ses statistiques sont inévitablement incomplètes et même défavorables à son système. La plupart des gens qu'il traite ne daignent pas l'informer si les résultats obtenus se maintiennent ou non. Je sais moi-même, par ma propre expérience, que les malades, du moment qu'ils n'ont plus besoin ou envie de revenir, daignent rarement vous faire part d'un heureux changement survenu dans leur état. Je dois quelquefois écrire quatre ou cinq lettres avant qu'ils trouvent le temps de me répondre, et alors même ils se bornent à une ou deux phrases laconiques : Je vais bien; le mal n'a plus reparu; ou quelque chose de semblable. A plus forte raison, en est-il ainsi des paysans ou des pauvres diables. Si l'on réfléchit en outre à ceci que les clients de M. Liébeault sont des désespérés, il doit parmi eux s'en trouver beaucoup qui, ne se sentant pas guéris ou soulagés dès les premières séances, abandonnent l'hypnotisme et l'hypnotiseur et courent à autre chose. De sorte que le total des guérisons qu'il obtient par son procédé et qu'il consigne dans ses ouvrage, est nécessairement inférieur au chiffre réel, d'autant mieux qu'un certain nombre de ses clients ne devrait pas raisonnablement figurer dans son compte.

J'ai vu aussi à la clinique de l'illustre praticien un jeune homme qui prenait des leçons d'hypnotisme. Il servait d'aide ou de suppléant à M. Liébeault. Tous les malades n'ont pas la faculté de se déplacer, et le médecin ne peut pas aller partout, encore moins être partout à la fois, par exemple, le soir, si la suggestion doit se faire le soir. Ce jeune homme a donc à soigner quelques malades de cette sorte, et vient faire rapport au maître de ce qu'il a observé et réalisé.

Avis aux médecins qui croient qu'il serait facile de monopoliser l'hypnotisme. M. Bernheim, lui-même, est bien sou-

Digitized by Google

vent obligé, dans sa pratique civile, de remettre à l'un ou l'autre membre de la famille le soin d'hypnotiser le malade pour lui faire les suggestions requises. C'est ce qui est, entre autres cas, indispensable dans les affections qui saisissent brusquement, telles que suffocations, nausées, terreurs, agitations, palpitations, crises. Il est clair que le malade ne peut attendre qu'on ait trouvé le médecin hypnotiseur.

Bien qu'un peu étrangère à mon sujet, je ne voudrais pas omettre l'histoire suivante. J'ai vu chez M. Liébeault une somnambule lucide, Mlle Camille, 17 ans [1]. Elle donne des consultations en ville. Elle a le don de prophétie. Elle a annoncé une attaque de paralysie chez le père, à elle inconnu, d'une famille qu'elle ne connaissait pas davantage. L'attaque eut lieu quinze jours plus tard, juste à la date indiquée. M. Liébeault et ses amis recueillent les faits de cette nature et les envoient à une société de Londres qui les collectionne comme documents.

Je sollicitai incontinent la faveur de mettre à l'épreuve la lucidité de Mlle Camille. Depuis quelque temps, je souffre de troubles de la vue. J'ai consulté mon ami et collègue M. Nuel, qui m'a découvert une cataracte de l'œil droit. Cette cataracte venait admirablement à point.

Mlle Camille, bien et dûment endormie, me prit la main. Je reproduis fidèlement la scène et le dialogue :

« J'ai un mal, non douloureux, qui ne laisse pas d'être grave et menaçant et qui néanmoins me préoccupe assez peu. Devinez-vous? »

Pas de réponse.

« Je me doutais bien que vous ne le découvririez pas. C'est trop difficile. Je vais vous mettre sur la voie. Ce mal est dans un œil. Lequel?

[1] Elle est célèbre chez les magnétiseurs de Nancy. M. Liégeois en parle longuement dans son dernier ouvrage. Il lui rend notamment le témoignage suivant : « Camille S..., 18 ans, est une très bonne somnambule; M. Liébeault et moi nous la connaissons depuis près de quatre ans ; nous l'avons endormie souvent ; nous l'avons toujours trouvée d'une entière bonne foi ; elle nous inspire, en un mot, toute confiance. » (*De la suggestion*, etc., p. 702 et suiv.)

Digitized by Google

— L'œil gauche. »

Je fais un signe de dénégation à l'assistance. M. Liébeault intervient : « Le gauche? expliquez-vous. Le gauche de monsieur, ou celui qui est à votre gauche? — Celui qui est à ma gauche. — Le droit de monsieur alors? — Naturellement. »

« Eh bien! qu'est-ce que j'ai dans l'œil droit?

— Vous voyez de loin et ne savez pas voir de près... Vous êtes vite fatigué quand vous travaillez... Par moments, vos paupières se collent... Cela vous occasionne une grande gêne... »

Je demandai à M. Liébeault de la réveiller : « Quel est votre mal? me demanda-t-il. — Une cataracte. — L'élément douleur est tout à fait absent? — Oui. — Cela pourrait bien être la cause de son insuccès. »

M. Liébeault me communiqua alors des certificats authentiques signés des noms les plus honorables, de noms connus dans la science, le barreau et la magistrature, et confirmant des coïncidences extraordinaires. Je ne citerai qu'une anecdote.

Un M. Saunois de Chevet (Henri-Jacques-Marie), de Nancy ou des environs, étant à Paris en 1879, va, par curiosité, le 26 décembre, consulter Mlle Moreau, la devineresse qui a succédé à la célèbre Mlle Lenormant, et qui vient de mourir. Elle lui tient la main pendant trois à quatre minutes, puis lui tire son horoscope : « Vous serez bientôt soldat, vous vous marierez jeune; vous aurez deux enfants. Vous perdrez votre père dans un an à la date de ce jour. Vous mourrez à 26 ans. »

M. Saunois était né le 4 février 1860; il allait avoir 20 ans et être incorporé. La prédiction se réalisa. Son père, alors bien portant, mourut le 27 décembre de l'année suivante. Il se maria à 22 ans; eut deux enfants, et à la fin de 1885 il fut pris d'une mélancolie profonde. Il s'attendait à mourir le 4 février 1886.

Pour le guérir, on eut recours à un stratagème. Il y a dans la banlieue de Nancy un somnambule, surnommé *le prophète*, dont les prédictions passent pour se réaliser toujours. M. Liébeault prend même sur lui de dire à M. Saunois que ce pro-

Digitized by Google

phète ne se trompe jamais. Le prophète est mandé, endoctriné, et il annonce au malade sa mort dans 41 ans. M. Saunois se rassure quelque peu; la date qu'il s'est fixée pour sa mort se rapproche et sa santé reste excellente. Enfin, la date est dépassée. M. Saunois est dans l'exubérance de la joie. Il se fait habiller de neuf, et pendant sept mois entiers, on le voit se promener tout ragaillardi dans les rues de Nancy. Il meurt brusquement le 30 septembre 1886.

Mais c'est assez longtemps tenir le lecteur sur les confins du merveilleux.

(*La suite prochainement.*) DÉLBŒUF.

Digitized by Google

L'ISTHME AMÉRICAIN

Notes du premier voyage d'un concessionnaire du canal de Nicaragua.

V

De Grenade au Realejo.

Cette entrevue, à laquelle assistait dans son coin Mme Martinez, fut décisive... Le général, sans faire d'objections de détail, me demanda le texte de mon projet pour le lendemain... Puis nous allâmes visiter ses plantations de cacao.

— Au retour, la table était dressée sous la galerie. Il était trois heures. On nous avait préparé des œufs, un plat de viande noire et dure, des haricots rouges, le plat national du Nicaragua, des bananes frites, une espèce de fromage blanc et des sapotes. Une bouteille de madère devait être notre ordinaire, faute de bordeaux. Ce dernier détail était le seul qui m'intéressât sérieusement, tant je m'étais déjà habitué aux tortilles et aux haricots.

Nous étions donc à table sans penser à mal, quand tout le monde jeta un grand cri. Aussitôt la dame de la maison et ses trois filles se précipitèrent de leur magasin dans la cour. Je demandai de quoi il s'agissait. On venait de ressentir un tremblement de terre, et les terreurs de celui du 25 mars et des menaces du volcan étaient subitement revenues. Dix minutes après, nouvelle scène du même genre, puis, au bout d'un quart d'heure, une troisième. Toute la rue était en l'air, on songeait déjà à transporter les lits dans la campagne pour ne pas être écrasé par la chute des maisons, que le mouvement du 25 avait déjà un peu lézardées.

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 août au 15 novembre 1888.

Digitized by Google

Pour moi, qui venais de visiter le siège même du terrible moteur qui soulevait le sol, je trouvais que ses effets étaient bien mesquins. J'avais vu dans un palais de Constantinople le lustre du salon d'un pacha se balancer comme un pendule sans que personne s'en émût. J'étais donc assez surpris de l'importance qu'on attachait à ces secousses imperceptibles; mais le lendemain, j'avais changé d'avis. Je m'étais couché de bonne heure sur mon lit de sangle, sans draps et sans couverture, et j'étais profondément endormi, quand, sur les 11 heures du soir, mon lit fut assez violemment secoué pour que je fusse presque jeté à terre. Je crus la maison écroulée; il n'en était rien. Mais tout son personnel avait fui dans la cour, avec un costume de hasard. Je demandai des nouvelles, il n'y en avait pas d'autres que la terreur commune s'attendant cette fois à une catastrophe définitive. La catastrophe cependant n'arriva pas; on finit même par se recoucher à moitié rassuré. Mais le lendemain, il ne fut plus question que du réveil subit de la veille. On sut que le mouvement avait été ressenti en même temps à Massaya et à Grenade. Des lettres de ces deux villes annoncèrent même que les habitants de la première campaient dans les rues et dans les campagnes, et qu'à Grenade, quelques maisons s'étaient lézardées. Tout cela n'était pas de nature à rassurer beaucoup les Managuiens, et ce ne fut qu'à la longue que cette impression d'épouvante put s'effacer.

— Managua a son lac comme Rivas et Grenade, avec cette différence qu'à Managua, la plage touche aux maisons et que toutes les rues descendent au bord. Or, comme toujours, je n'avais rien de plus pressé que de voir cette plage. Elle ressemblait beaucoup à celle de Grenade avec ses femmes deminues, lavant leur linge sur un sable bleuâtre. Mais les femmes me semblaient plus belles et le lac beaucoup plus petit. La vue était bornée au nord par un promontoire de petites montagnes et autour du bassin par les sierras de la Nouvelle-Ségovie.

— Le lendemain 11, nouvelles de la tentative de Kinney. Rapport de don Juan Mesnier, transmis par le général Cha-

Digitized by Google

morro. Un secrétaire du général Lamar servait d'adjudant à Kinney et le navire américain n'est intervenu que pour protéger les flibustiers. C'est l'attitude de la population et de son chef, M. Wolff, qui a sauvé la ville et renversé les projets de Kinney.

— Le 11, à 11 heures, le président et M. Cortez sont venus me faire une visite. J'ai lu le projet de traité. Le ministre l'emporte pour l'examiner.

Le lendemain 12, ils me préviennent qu'un député de Léon viendra le jour même me faire quelques observations, et ils m'engagent à user d'éloquence pour le séduire et pour entraîner avec lui toute l'opposition léonnaise.

Entretien peu agréable avec un homme qui ne connaît rien de la civilisation, n'a jamais vu un chemin de fer, etc.

. . . . . .

Les grandes choses se font simplement, elles sont cent fois plus faciles que les choses médiocres. Seulement il faut rencontrer des hommes qui ne soient ni des aveugles ni des fourbes, et malheureusement le nombre en est grand dans les régions gouvernementales. Aussi, le choix des hommes est-il l'affaire capitale d'un peuple et d'une administration. J'ai trouvé en Amérique, dans une maison sans meubles et sans vitres, deux hommes qui n'étaient ni aveugles ni roués, deux hommes qui voulaient simplement sauver leur pays. J'ai réalisé avec eux une mission grandiose, et cela en quelques heures. En France, j'avais frappé inutilement pendant toute une année à toutes les portes officielles, et je n'avais pu obtenir, ni un mot d'encouragement, ni une mission économique, ni même obtenir une audience. Un ministre à qui je demandais la mission m'a répondu que je serais protégé par les consuls de France... et il n'y en a jamais eu à Costa-Rica ni au Nicaragua.

— A Managua, comme à Grenade, comme dans toutes les villes et villages de l'Amérique centrale, on jouit d'une musique particulière qui ne serait pas du goût de tout le monde, et que, pour mon compte, j'ai souvent envoyée au diable. Comme ces cités sont à la fois ville et campagne, la

Digitized by Google

volaille y abonde; elle remplit les cours comme les arbres, se promène dans les appartements et ne respecte pas même votre lit, quand vous en avez un. A Grenade, je ne pouvais pas même la chasser de ma table de travail, où son passage laissait souvent des traces fort indiscrètes. Or, la musique dont je parle est un accord à deux voix et à secousses formidables que donnent toute la journée et surtout toute la nuit messieurs les coqs, ces maîtres hurleurs. Je ne crois pas qu'un pareil phénomène se soit jamais rencontré en Europe, dans les basses-cours les plus peuplées. Vous venez de vous endormir écrasé de fatigue. Il est minuit, l'heure du repos pour les bêtes comme pour les gens. Tout à coup, vous êtes réveillé par le cri strident et peu harmonique d'un voisin emplumé. A l'instant même, comme à un signal convenu, un immense orchestre lui répond à une lieue à la ronde. Puis, avec la précision d'une mesure à quatre temps, un autre orchestre, composé de mille cris, donne la résonnance en mineur du premier. Alors, la psalmodie ne s'arrête plus. Demande et réponse se succèdent avec une régularité magistrale; les masses chorales semblent même s'enrichir à chaque verset de quelques nouveaux ténors enrhumés; et si vous avez le malheur d'être nerveux ou d'avoir fait un mauvais souper, vous pouvez compter sur une nuit blanche et sur un réveil beaucoup plus agité que ne l'était la veille.

— Entre ces trois localités, pas une maison, pas un cours d'eau. Nous devions déjeuner au delà de Matiarès. En suivant le bord du lac, nous avons trouvé un endroit prédestiné. Deux ou trois arbres verts nous couvraient le visage de leur ombre. Au-dessous, un sable brillanté, moins fin que celui de Grenade, mais très propre, pouvait servir de lit de repos. Nous étendîmes une couverture sur ce sable, et, en attendant que la mule des provisions fût arrivée, nous prîmes un bain délicieux dans la lagune, sans trop penser aux crocodiles qui l'infestent comme tous les lacs de ces contrées.

Le paysage était charmant. Nous embrassions toute la moitié septentrionale du lac de Managua, ayant à notre droite le versant de la presqu'île dont nous connaissions le

Digitized by Google

devant et à notre gauche le cône énorme du Momotombo, le géant des volcans du Nicaragua. Puis, en face de nous, un cône modeste, vert de la base au sommet, et qui semblait sortir tout humide encore du milieu du lac. C'était le Momotombito, volcan-île, rond comme un chapeau, écrasé de taille par son voisin du nord, mais gracieux dans sa petitesse et très pittoresque dans son isolement. En face, l'horizon était fermé par une ligne de montagnes bleuâtres et au delà du Momotombo on devinait une longue chaîne de volcans reliés entre eux.

Nagarete est beaucoup plus important que Matiarès. Il doit contenir un millier d'habitants.

Pueblo-Nuovo ressemble un peu à Nindiri; seulement ses rues sont bordées de cactus vierges, serrés les uns contre les autres et hauts de quinze à vingt pieds, ce qui lui donne une physionomie de ville au port d'armes.

On y fabrique des poteries primitives, d'un rouge étrusque, avec lesquelles les femmes vont chercher de l'eau.

Il y avait du feu au bas de la rue. J'allai voir. Un tas de cruches; du bois enflammé dessous, que de pauvres femmes maintenaient en place. Les hommes étaient assis à distance, les femmes faisaient tout. Ce devait être un four pour les poteries.

15 mai. — Parti de Managua à 6 heures. Déjeuner sur le bord du lac après Matiarès, arrivé à Nagarete à 2 heures et à Pueblo-Nuovo à 4 heures. Nous avions fait quinze lieues.

De Pueblo-Nuovo à Léon, la route est unie. On pourrait y faire passer le chemin de fer sans frais. Mais il y a une énorme poussière.

On rencontre un village un quart d'heure avant d'arriver à Léon. C'est le seul de toute la route.

Une ou deux lieues avant d'arriver à Léon, les bois cessent tout à coup. Le pays se découvre. On voit surgir à sa droite les cinq ou six volcans éteints qui se suivent depuis le Momotombo, soudés l'un à l'autre par une petite chaîne basse et irrégulière. On côtoie alors de grands carrés de champs

Digitized by Google

déboisés, préparés sans doute pour la culture du maïs. Cette terre est splendide.

Pour entrer à Léon, on descend dans un ravin où coule une petite rivière — chevaux et blanchisseuses — et on remonte la côte par un large chemin pavé qui date des Espagnols. Ce chemin pavé, luxe énorme dans le Nicaragua, m'a donné tout de suite l'idée d'une grande ville. Léon est, en effet, une grande ville, au moins relativement, puisqu'elle contient 40,000 habitants. Mais quel triste monceau de ruines! Au sommet de la côte, commence une rue qui conduit à la cathédrale, le plus beau monument de toute l'Amérique centrale. Je fus un instant ébloui du caractère de grandeur et de pureté de lignes de cet édifice, qui ressemble plutôt à un palais qu'à une église. J'étais tellement habitué aux églises en planches, surchargées d'ornements de mauvais goût, et aux façades rococo ridiculement sculptées, que je ne pouvais m'attendre à trouver, au milieu de ces maisons à demi détruites, un monument qui rappelât nos hôtels de la Renaissance...

Ici aussi, le défaut d'unité dans l'architecture est aggravé par une vraie débauche de mauvais goût en fait de sculptures sur bois. On ne peut rien imaginer de plus odieusement laid que le travail, contourné et grossièrement peint de tons criards, des stalles du chapitre et du trône épiscopal. Un artiste quelconque qui serait pendant vingt-quatre heures maître de cette église, se croirait obligé en conscience de jeter au feu le chœur entier, sauf à remplacer le tout par des bancs de bois noir, comme ceux de l'intérieur des maisons. Je ne sais pas si jamais personne aura le courage d'accomplir ce sacrifice. Les peintures récentes de l'église ne me donnent pas une haute idée des exigences artistiques des Léonnais.

— Il fait la plus forte chaleur que j'aie encore ressentie, 25° Réaumur le matin, 29 à midi et 31 à 2 heures, dans l'intérieur des appartements, et jusqu'à 50° au soleil. C'est cependant par cette terrible chaleur que j'ai fait jusqu'à dix-huit lieues par jour à cheval, tant il est vrai qu'on s'habitue

Digitized by Google

à tout et que ce qui manque le plus souvent à l'homme, c'est le courage.

16 mai. — Je suis arrivé un dimanche, le 16. Toute la journée, on a tiré le canon et des pétards. Il y a même eu, un moment, sur la place, un véritable feu de mousqueterie qui a duré quelques minutes. J'ai demandé ce que cela signifiait; on m'a dit qu'il en était ainsi tous les dimanches. Quels tapageurs que ces Léonnais! Ils ont des goûts essentiellement militaires. Leur musique vaut mieux que celle du président Martinez, et ils en usent.

22 mai. — Pendant toute la semaine, à Léon, j'ai été assourdi par le bruit des cloches. Il paraît que la profession de sonneur est une des plus importantes. Ici, on fait du bruit pour faire du bruit. Dès 3 heures du matin, j'ai été réveillé, le lundi, par un carillon infernal. Si les cloches ont pour mission d'élever l'âme à Dieu et de la remplir d'idées religieuses, celles de Léon manquent complètement leur objet.

Léon est la seule ville du Nicaragua et de Costa-Rica qui soit pavée, du moins dans ses principales rues. On m'assure qu'il en est de même à Chinandega, que je n'ai pas pu voir, quoiqu'elle en valût la peine.

Ce pavage n'est pas brillant. Au milieu de la rue, une bande de dalles. Tout le reste en pierres pointues ou rondes, peu agréables aux pieds européens. Mais tel qu'il est, ce pavage soutient les terres et j'ai vu de mes yeux que, sans lui, les rues s'en iraient dans la campagne quand elles sont visitées par les pluies.

Inutile de dire que ce pavage date des Espagnols et qu'il est dans un très mauvais état.

— Un beau jour du mois de juin 1852, les trois lacs de Massaya, d'Appoio et de Tissapa se mirent tout à coup à bouillonner comme une marmite en ébullition. Les femmes qui lavaient ou qui se baignaient sur leurs bords furent si effrayées de ce phénomène qu'elles s'enfuirent sans prendre le linge qui leur appartenait. Un mois plus tard, on entendit dans tout le pays comme une détonation de cent coups de canon, et on vit tout à coup s'élever du volcan un jet de

Digitized by Google

vapeur qui depuis n'a fait qu'augmenter. Le tour de l'orifice n'avait alors que soixante mètres; il a aujourd'hui une lieue.

A cette époque cependant, on ne s'aperçut d'aucun tremblement de terre. Seulement, dans le lac d'Appoio, qui est d'eau salée et froide, quand on s'enfonçait, on se sentait les pieds brûlés par une eau très chaude.

— Les Nicaraguiennes aiment les colliers d'or, les fleurs dans les cheveux et les paillettes au corsage et au bas des robes. Toutes portent ces ornements.

. . . . . .

— Je voulais aller à Realejo.

Le soir du lundi 17, plusieurs personnes étaient venues me voir, y compris le préfet du département et M. de la Rocha, ancien ministre sous l'administration Pineda. Je leur parlai d'un moyen commode d'y aller par eau. Il ne fallait, me dit-on, faire que cinq à six lieues à cheval, jusqu'à une hacienda de cannes à sucre, qui était elle-même une des curiosités du pays. Le maître de l'hacienda, un Américain, M. John Deekson, mettrait une barque à ma disposition, et avec cette barque j'arriverais à Realejo, en descendant une rivière qu'on appelle l'*Estero*. Cette idée me sourit. J'étais bien aise de juger de l'importance d'un cours d'eau qui figurait précisément, dans le plan de Napoléon III, comme devant être l'un des débouchés du canal.

Soldat envoyé le soir à M. Deekson. Départ à 6 heures. Chemin plat jusqu'au Polvon. 150 hectares plantés de cannes à sucre. Une large allée au milieu de cette verdure tendre. Maisons au bout. Aspect d'un village. Usine hydraulique, jolie rivière, cascade, charmante situation.

Son hacienda produit 100,000 francs par an. Il manque de bras. Les Nicaraguiens sont inconstants. Ils vous quittent sans rime ni raison, au bout de deux mois.

Déjeuner improvisé. Une trentaine d'ouvriers américains, allemands et indigènes; deux ou trois Indiennes, charmantes et faites au tour.

Nous partons avec un Américain et un vieux nègre, espèce d'oncle Tom philosophe.

Digitized by Google

Au bout de trois quarts d'heure, je découvre une petite rivière, large de quinze pieds, dont les eaux claires couraient en pente rapide sur un lit de cailloux. Ce lit était encaissé entre deux rives d'arbres épais, qui lui formaient une voûte d'ombre et de verdure. Nous suivons cette rivière pendant quelques instants, puis nous nous trouvons devant deux embarcations amarrées au milieu même du petit rio, au point où finissaient la pente et le lit de cailloux.

Une de ces embarcations, qui avait la forme d'un chaland, semblait hors de proportion avec le volume des eaux et la largeur du ruisseau, et l'autre, toute petite, était juste assez grande pour contenir deux voyageurs, un timonier et un rameur. Ce fut cette dernière que le nègre alla détacher en entrant dans la rivière, où il avait à peine de l'eau jusqu'aux genoux. Nous remettons nos chevaux à un domestique indien, et nous nous installons dans le petit batelet avec nos parapluies et des provisions.

J'étais curieux de voir comment cette petite rivière me conduirait à la mer. Elle n'avait pas ordinairement plus d'un pied d'eau, et souvent il fallait remplacer la rame par l'aviron. Plusieurs fois même nous fûmes engravés sur un fond de bancs d'huîtres que nous détachions en passant, pour les manger. Mais je ne tardai pas à deviner le système hydraulique de ce prétendu *Estero*. Au bout d'un quart d'heure de navigation, les rives du rio avaient changé d'aspect. Sa végétation touffue et variée, qui formait un berceau sur nos têtes, avait fait place à une végétation nouvelle, qui annonçait infailliblement le voisinage de la mer. C'étaient des rideaux de mangliers, dont les racines pendantes formaient au-dessus de l'eau des réseaux inextricables dans lesquels les crocodiles se tenaient cachés. Ces mangliers étaient d'abord des arbres énormes, soutenus en l'air comme par miracle au-dessus de leurs fragiles pivots. Ils fermaient des deux côtés l'horizon de la rivière comme une double charmille de cent vingt pieds de haut et d'une vue uniforme. Avec la présence de ces mangliers, l'*Estero* s'était presque subitement élargi comme s'il fût devenu un canal maritime. Ses eaux

Digitized by Google

étaient toujours basses, car elles ne dépassaient pas deux pieds de profondeur, mais elles coulaient à pleins bords entre des rives magistrales qui n'appartenaient plus à une rivière. Les berges de mangliers s'élargissaient de minute en minute, en même temps que cette végétation polipière diminuait de hauteur et de majesté, et nous nous trouvâmes enfin, après une heure à peine de marches et de détours très pittoresques, en face d'un véritable bras de mer d'un mille de largeur, au bout duquel on apercevait une échancrure de terre, et au delà de l'échancrure un orifice diamanté que le soleil faisait resplendir. Cette échancrure, c'était l'entrée de la baie de Realejo, et l'infini, c'était l'océan Pacifique que je retrouvais pour la troisième fois.

Mais il s'en fallait de beaucoup que nous fussions arrivés. Nous étions partis sans savoir dans quelle lune nous étions et quelles étaient les heures de la marée. Or, nous nous trouvions précisément en face de la marée montante, avec la complication d'un vent contraire. Notre frêle esquif devait vaincre ces deux obstacles pour entrer dans la baie, et il ne pouvait se servir de sa voile qu'en allongeant sa route par d'interminables zigzags. Ce double contre-temps fut cause que nous mîmes huit heures pour faire un trajet qu'on fait en deux heures dans les temps favorables. J'eus ainsi tout le loisir nécessaire pour examiner cette baie de Realejo, à laquelle de grandes destinées ont été promises et qui me semblait si différente de ce que j'avais imaginé. L'*Estero*, devenu bras de mer, malgré son peu de profondeur (deux ou trois pieds en moyenne), aboutissait à un bassin presque circulaire qui formait seul la baie de Realejo et que bornaient, du côté de la mer, une île basse nommée l'île Cardon, et deux côtes basses garnies de mangliers. Des deux côtés de l'île, on apercevait un passage allant de la baie au Pacifique, mais le passage du sud n'était qu'une illusion. Les cartes le désignent sous le nom de fausse entrée, et le mouvement des flots contre les rochers dont il est barré nous faisait croire de loin à des jeux de baleines noires. Au nord de l'île, au contraire, une passe s'ouvre assez large et d'une

Digitized by Google

profondeur moyenne suffisante pour permettre aux navires du plus fort tonnage d'entrer dans la baie, pourvu que le temps ne s'y oppose pas, car le peu de hauteur des côtes, exclusivement formées de mangliers et de bancs de sable, ne me semble pas une défense bien efficace contre les tempêtes du Pacifique.

La plus importante de ces côtes, celle du nord, qu'on appelle Punta-Icaco, est le véritable port de Realejo. Quand on l'a doublée, on s'engage dans un autre estero qui est, lui du moins, un véritable canal maritime, de profondeur moyenne et avec une largeur d'un mille à peu près. C'est dans ce canal, à une pointe qu'on nomme San-Fernando, vis-à-vis d'un ancien dépôt de charbon des Américains, aujourd'hui ruiné comme tout le reste, que jettent l'ancre les navires de commerce qui viennent charger à Realejo, et que s'arrête le *Colombus*, deux fois par mois, dans son double trajet sur la côte du Pacifique, de Guatemala à Panama et vice versa.

A Punta-Icaco, trois ou quatre maisons indiquent un commencement de population. Une de ces maisons, à un étage et à deux galeries l'une sur l'autre, ressemblait à un chalet suisse et supposait l'installation d'un étranger sur cette plage déserte.

Mais au milieu de ces canaux bordés de mangliers, je cherchais toujours Realejo, et plus nous avancions, moins je devinais quelle pouvait être la position de cette ville. Une fois engagé dans le second estero, qui rentrait par le nord-est dans l'intérieur des terres, il se produisit en sens contraire, mais avec une rare magnificence de détails, l'effet que nous avions remarqué en descendant le premier qui nous conduisait à la baie. La marée était arrivée à sa plus grande hauteur et, le mouvement des flots s'étant calmé, les mangliers des deux rives baignaient jusqu'à leurs feuilles dans les pleines eaux, dont la limpidité silencieuse débordait sous leurs arceaux. Au bout du canal, notre embarcation en prit un autre, puis un troisième, puis nous nous trouvâmes, en avançant toujours, dans une délicieuse avenue, pleine

Digitized by Google

d'ombre, de paix et de fraîcheur, dont les gracieux contours nous ouvraient à chaque instant des perspectives nouvelles, et dont le charme pénétrant me jetait dans des rêveries bien différentes des idées qu'inspire un port de commerce.

Enfin, après trois heures de cette promenade romanesque à laquelle j'étais loin de m'attendre, le canal se trouva tout à coup fermé devant une plage étroite où trois ou quatre hommes armés de cartouchières nettoyaient une jolie embarcation à quatre rames. Au-dessus de la plage, on apercevait une place carrée entourée de quelques maisons à galeries : c'était Realejo. Il est impossible d'être plus désenchanté que je ne le fus. La plage pouvait à peine donner place à quatre petits bateaux comme le nôtre. Un chaland abandonné occupait presque toute la largeur du passage ; ce passage n'avait pas plus de 1^m50 de profondeur, et à la distance où il se trouvait de San-Fernando et de Punta-Icaco, on se demandait naturellement comment une ville ainsi placée pouvait être une cité maritime.

Quoi qu'il en soit, je mis pied à terre, à 6 heures, après huit heures de navigation, et je traversai la place pour aller trouver l'administrateur de la douane, à qui j'étais recommandé. Mais alors je découvris une véritable petite ville charmante qu'on ne pouvait deviner du bord. C'était le pendant de Nindiri, avec des maisons au lieu de chaumières, et le meilleur hôtel que j'eusse encore rencontré au Nicaragua. Mon administrateur m'assura qu'elle contenait à peu près 500 habitants, et qu'avant la guerre elle était le centre d'un commerce assez important avec les côtes sud du Pacifique et même avec l'Europe par le cap Horn.

Aujourd'hui, il n'y arrive plus que trois ou quatre navires par mois et, si l'insécurité continue et que libre carrière soit laissée aux mangliers pendant dix ans, Realejo pourra rester une jolie petite ville pleine de calme, de fraîcheur et de salubrité, quoi qu'on en dise, mais elle ne sera plus un port de mer.

19. — Je devais repartir le soir pour Léon dans le canot du gouvernement, que l'administrateur de la douane et le com-

Digitized by Google

mandant supérieur avaient mis à ma disposition. Mais au moment où j'allais sortir de l'hôtel, il se mit à pleuvoir avec une intensité telle qu'en un moment les rues devinrent des mares et que je fus obligé d'attendre. C'était la première ondée depuis six mois et le début brillant de la nouvelle saison des pluies. On m'attribuait gracieusement ce bienfait de la Providence, venu trois semaines avant l'époque ordinaire et venu très à propos pour les terres altérées et les arbres séchés jusqu'à la racine. En attendant, je dus renoncer au projet de redescendre le canal avec la marée, et il fut convenu que nous ne partirions qu'à 1 ou 2 heures du matin, quand le ciel serait parfaitement éclairci.

A 1 heure donc, j'étais debout, très excité par l'excellent café de mon hôtesse, et j'allai frapper à la porte du bienveillant administrateur. Toute la ville dormait après l'orage, et je n'apercevais de la lumière qu'au bout de la maison la plus proche de la plage, dans une chambre garnie de fusils, qui devait être le poste militaire de la ville. En effet, ce fut à ce poste qu'on alla chercher cinq soldats pour faire le service de l'embarcation. Nous traversâmes la place de Realejo à la lueur de leur lanterne; je m'installai dans le canot du gouvernement auquel on amarra la petite barque dans laquelle j'étais venu; quatre jeunes rameurs indiens écartèrent le chaland qui barrait le passage, allumèrent leur cigare à la lanterne avant de l'éteindre, et, une fois plongés dans une obscurité noire, enlevèrent vigoureusement le canot et me ramenèrent dans ces mêmes avenues de mangliers que j'avais traversées de jour sous une étrange impression de rêveuse mélancolie.

— Retour. Fraîcheur du matin. Le soleil levant, les montagnes et le Viejo. Le Pacifique illuminé des premiers rayons. Le bondissement des vagues sur la fausse entrée. L'*Estero*. Haute mer. Canal plein. Racines disparues. Les crocodiles qui bondissaient. La mer venait jusqu'au débarcadère, et je compris alors comment le gros chaland pouvait descendre et remonter.

— Le temps était divinement frais et doux. L'eau, que les

Digitized by Google

rames troublaient seules en l'irisant de lueurs phosphorescentes, semblait immobile comme une nappe d'huile dans laquelle se reflétaient en masses noires les silhouettes ombrées des deux rives. L'âme humaine a des sensations nouvelles pour toutes les positions et des rayonnements intérieurs pour tous les contrastes du dehors. J'étais à quelques encâblures seulement du Grand Océan, dont les eaux soutenaient ma solitaire embarcation, à trois mille lieues de mon pays, perdu dans cette lagune inconnue, portant dans mon sein tout un monde de projets immenses, conduit par cinq ou six hommes que je n'avais pas vus, dont j'entrevoyais à peine les mouvements réguliers à travers les brumes de la nuit. Je ne sais quel vague de tristesse et d'émotion me monta au cœur. Tous les désirs de bonheur intime qui sont au fond de nos agitations et le secret mobile de notre activité se pressaient, confusément, mais avec une intensité violente, dans mon imagination et jusque sur mes lèvres. Je vis passer des images chéries, j'entrevis sensiblement et jusque sous sa forme matérielle l'inconnu des rêves ardents, coloré de toute la puissance des désirs inassouvis, et peut-être de toutes les flammes de la zone tropicale; et, ployé sous le faix de ces pensées du soir qui brûlent l'âme ou qui la fondent, je me courbai sur la poupe de la barque silencieuse et je pleurai.

VI

Retour a Greytown par le grand lac et le fleuve San Juan.

De retour à Léon le 19, à 2 heures. A 5 heures, la pluie, pluie torrentielle, dont je n'avais aucune idée. Les enfants de 10 à 12 ans, tout nus, s'ébattent dans l'eau. Les palmes bénies. Couronnes dorées. Souvenir des prêtresses antiques.

Félix Rouda, 147 ans, né en 1711, a tout vu et tout retenu. Marié quatre fois. Un enfant de 7 ans qu'il a eu à 140 ans. Son registre de naissance est le plus curieux de l'église de Tipogalpa. Vie sobre: tortille, viande et fromage. Jamais de liqueurs. Phénomène de résurrection.

Digitized by Google

Réchauffé au soleil. Trois ans aveugle. Ses yeux se rouvrent, mais de noirs ils étaient devenus gris, et de grands petits.

C'est l'objet du respect de tout le pays. Il était l'esclave du trisaïeul du général. Il a été affranchi par l'indépendance, mais il n'a pas voulu sortir de la maison.

Il travaille toute la journée, et fait sans peine jusqu'à 25 lieues à cheval par jour.

Il y a d'autres exemples de longévité dans le pays, mais moins remarquables que celui-ci.

22 mai. — J'ai fait mes adieux au général, que j'avais trouvé très froid dans l'intervalle. Il s'est montré plus affectueux en me quittant. Il m'a chargé, du reste, de plus de pouvoirs extraordinaires que je n'en voulais.

Comme le président Mora, c'est lui qui a bâti la maison actuelle du gouverneur, à la place de celle brûlée par les flibustiers. Elle était à peine terminée quand je suis arrivé.

J'aurais voulu passer par Tipitapa. Mais j'ai reculé devant la fatigue d'une journée de 8 lieues, et d'une autre de 12 pour aller à Grenade. Il n'y avait pas d'embarcation pour m'y conduire par eau. Cette malheureuse guerre a tout détruit. Les deux jolies embarcations du gouvernement ont été brûlées par les flibustiers.

— A 5 heures du matin, déjeuner à Massaya, chez M. Ignazio Padilla, dont la femme serait belle partout et se met avec plus de goût que n'en ont ordinairement les Nicaraguiennes.

— Arrivé à Grenade à 7 heures du soir, après avoir vu le lac d'Appoio.

D'après M. Bénard père, le saut de Tipitapa [1] a 5 à 6 mètres de haut et 8 à 10 mètres de large au plus. Dans la saison d'été, il n'y a presque pas d'eau, et la cascade est imperceptible, elle suinte plutôt qu'elle ne tombe. Dans la saison des pluies, elle redevient cascade.

Deux belles jeunes femmes de Grenade, de race blanche, s'habillaient ce matin, après le bain, sur le bord du lac.

[1] Chute d'eau entre le lac de Managua et le lac de Nicaragua.

Digitized by Google

Trois jeunes gens de race indienne, étendus sur le sable, presque à leurs pieds, les regardaient avec d'autant plus de complaisance que, pour ces gens blasés sur la forme, la blancheur de leur teint devait être un attrait puissant. Or, sous le feu de ces regards qui les touchaient presque, les jeunes Espagnoles n'éprouvaient ni honte ni embarras. Elles étaient sorties de l'eau comme tout le monde en sort, et elles se laissaient paisiblement détailler à demi nues par ces trois témoins de vingt-cinq ans, comme s'ils eussent été des témoins de bois ou d'argile. Mais tout à coup le cheval d'un étranger débouche à cent pas de là. Aussitôt la pudeur endormie se réveille, et quoiqu'elles fussent alors presque entièrement habillées, elles se jettent derrière un bouquet d'arbustes pour échapper aux yeux de l'inconnu. J'examinais cette scène du fond d'une barque où précisément j'attendais l'étranger et où je ne pouvais être vu.

La pudeur ne s'éveille donc sérieusement ici qu'à la vue de l'étranger. La même femme qui sort de l'eau entièrement nue, son amphore sur la tête, en présence de vingt indigènes qu'elle ne connaît pas, et qui s'aperçoit si peu de cet état qu'elle demande du feu à l'un de ses voisins pour allumer son cigare, cette même femme s'empressera de se rejeter à l'eau si un Européen se montre sur la plage. Si une fille de grande famille voit entrer cet Européen sous son toit, elle s'enfuira pour ne pas être vue, tandis qu'elle se livre tous les jours, le sein nu, aux regards de cent personnes du pays, habituées ou non habituées de sa maison.

— Grenade en train de se rebâtir. Lézardée par le tremblement de terre. Des maisons en paille fermées d'un rideau. Une église. Chaumière. Trois cents femmes avec des plats en bois. Fête à la lueur de la lune. C'est la sainte Vierge qui le demande. On ne refuse rien à la madone. Brouhaha de ces centaines de femmes. Enlèvement rapide des décombres, jetés je ne sais où, ou plutôt n'importe où.

Promenades à cheval autour de Grenade. Des sentiers de furet à travers d'épais brouillards couvrant un terrain mamelonné. Ces mamelons sont des monceaux de décombres,

Digitized by Google

ces sentiers sont ce qui reste de rues populeuses. Entré à cheval dans plusieurs maisons dont il ne restait plus que des tronçons de murailles. On voit encore le bas des fenêtres et un pavé de briques carrées.

On apprend la mort de M. Miloredo. Stupeur générale. Vingt-cinq ans de travail et la mort. Mangé par les crocodiles.

Il fallait songer à partir. Le vapeur n'était pas encore revenu. Je décidai que je partirais en canot. Arrangements en conséquence. 300 francs pour Greytown.

La veille de mon départ, le 27, l'acte provisoire de transit [1] a été signé par moi, par le général Chamorro, par M. Bénard, par M. Fernando Gusman et par M. Anselme Rivas.

29 mai. — Parti hier, 28, à 2 heures, de Grenade à cheval avec le colonel Augustin Bénard. Arrivé aux Cocas à 4 heures. Dîner aux Cocas. Parti ce matin à bord d'une embarcation noire avec une large bande blanche pour ceinture.

Vent violent. Vagues peu rassurantes. Je vais à cheval aux Cocas, le long du bord... Passé la nuit sur un sable blanc et gris, chargé de mica.

On voyait toujours la silhouette de l'Ométépé.

Voir la rivière de Tipitapa [2]. Impossible. Les broussailles et les bois forment une barrière impénétrable. Les Cocas, qu'on voit de loin. Cinq ou six maisons sur le bord. Population qui manque de tout, mais qui paraît heureuse parce qu'elle n'a besoin de rien.

On dort sur le sable. Beau clair de lune. A 3 heures du matin, on pousse le navire. Le vent était tombé. La mer paraissait calmée. Levé l'ancre.

Lever de soleil derrière les montagnes des Choutalès. Le ciel teint en orangé vif, puis des lueurs rouges dans le ciel, puis une bande de nuages blancs produits par le volcan du Massaya. L'Ométépé dans les brumes. Son sommet seul visible. Montbacho. Tapatera. La presqu'île de Montbacho

[1] Constitution d'une société internationale pour l'exploitation de la ligne de transit.

[2] Cette rivière, d'après les trois projets qui utilisaient le lac de Managua, devait servir de canal entre ce lac et celui de Nicaragua.

Digitized by Google

produit le même effet montagneux que celle de Massaya. Ce sont des défilés à traverser, mais on peut les tourner.

Le volcan de Massaya toujours visible par l'immense entassement de vapeurs blanches et de rouges flammes.

Je croyais la côte des Choutalès montagneuse. Elle est au contraire très basse, moitié terre d'alluvion, moitié sable, et couverte d'une végétation qui me paraît peu vigoureuse.

Notre barque s'amarrait à 250 mètres. Les hommes sont nus, de race indienne mêlée de nègre. Très bien faits. Un timonnier et cinq matelots. Des plaies aux jambes, quelques-uns. Mais d'une paresse!

Charmants coquillages roses sur la plage. Dans tout le pays, ornithologie merveilleuse. Oiseaux de toutes couleurs en abondance extraordinaire.

A 6 heures du matin, arrêt sur une pointe de sable. Une exploitation de bestiaux. On ne vend pas le lait, on le donne. Maison de la plus simple expression. Juste la place de deux lits par terre. Café au lait délicieux.

Deux heures et demie pour avoir à déjeuner. J'ai beau m'impatienter, rien n'y fait.

Ramé, puis à la voile quand le vent se lève. Tous les matelots étendus sur le pont, dans le costume d'Adam au paradis terrestre. Un seul au gouvernail qui ne dort pas.

Moi, j'écris comme je peux. Je fais l'acte du transit.

Presque le mal de mer. Balançement. Je m'étonne que des navires ainsi conduits ne chavirent pas presque tous les jours.

Le temps est devenu si mauvais qu'il a fallu s'arrêter à terre à 10 heures sans avoir fait le quart d'une journée. Grâce à l'imprévoyance ou à l'insouciance systématique de mes Indiens, on avait perdu deux heures et demie le matin, quand le temps était magnifique. Il fallait perdre encore le reste de la journée. J'étais furieux, mais que faire? On amarra l'embarcation, comme toujours, à 200 mètres du rivage, et il fallut me laisser transporter sur le dos du plus vieux de mes matelots. Voyage peu amusant et qui faillit plusieurs fois me faire prendre un bain peu agréable dans le voisinage de caïmans.

Digitized by Google

La côte était, comme toujours, très basse et couverte d'un bourrelet de coquilles bivalves d'un blanc d'argent, dont la nacre, polie par un ressac incessant, s'irisait parfois des plus vives couleurs. Il y en avait de telles quantités qu'on eût pu facilement en remplir des fours à chaux. Le sable à gros grains.

A deux cents pas de là, nouvelle chaumière indienne, avec des bœufs, des cochons et des poules, et la peau d'un tigre tué récemment.

J'avais fait mettre beaucoup de provisions dans la barque. Douze bouteilles de vin de Bordeaux, plusieurs pains, une quarantaine d'œufs et huit poules avec du maïs pour les nourrir. Mes Indiens commencèrent à manger le maïs et à ne pas s'occuper des poules. Celles-ci trouvèrent ma place plus commode que la leur, et elles l'infectèrent à tel point que je ne savais plus où me mettre et n'osais plus rien toucher. Je me fâchai. Je les fis jeter à l'avant. On m'obéit un moment. Mais ces pauvres bêtes, chassées par la faim, revenaient toujours là où elles espéraient trouver quelque chose. Je demandai qu'on leur attachât la patte à l'avant et qu'on trouvât quelque chose à leur donner, fût-ce une banane. Le patron dit oui; les deux plus jeunes Indiens rirent de mes préoccupations, et les poules ne furent ni attachées, ni nourries. Quand il fallut quitter le navire et venir à terre, je demandai au patron s'il y avait du maïs dans la case que j'apercevais.

« Oui, me répondit-il.

— Combien faut-il pour en acheter pour nourrir les poules?

— Un réal.

— Eh bien, en voilà deux, mais dépêchez-vous, car si elles ne mangent pas aujourd'hui, elles seront mortes demain. »

Il prit les deux réaux, alla à la maison, causa avec les habitants, y resta six heures à manger des bananes et à dire des sottises, et revint sans maïs.

Nous étions à peine en face de Grenade.

Digitized by Google

Quand, le soir, je rentrai dans le bateau, ce que j'avais prévu s'était réalisé. Les poules, dont on avait mangé le maïs et qu'on s'était bien gardé d'attacher, parce que c'était une occupation de cinq minutes, s'étaient installées sur mon lit de feuilles sèches et l'avaient entièrement souillé. Je montrai, indigné, ce résultat au patron. Il ne comprit pas. Je ne pus alors me contenir : je pris les poules l'une après l'autre et je les jetai à l'eau avec la plus grande partie du lit de feuilles si précieux, au-dessous duquel il n'y avait que des rondeaux de bois. Cette exécution, faite en un clin d'œil, parut produire une certaine impression, mais une impression de regret pour les poules, qu'on chercha à rattraper et dont on rattrapa deux, en effet, pour les manger. Ils leur attachèrent les pattes, les jetèrent à fond de cale et tout fut dit.

Ces Espagnols disent toujours : *Nous verrons cela demain.* Mais ce demain n'arrive jamais.

30 mai. — A force de colère et d'indignation, je suis parvenu à les faire remonter sur le bot. On a ramé deux heures, hier soir, au clair de lune, et ce matin à 4 heures.

Puis, le vent du nord s'étant un peu levé, on a tendu une voile sur deux mâts, juste quand le soleil se levait derrière les collines.

En approchant de l'Isla-Grande, ou plutôt du groupe d'îles vertes de ces parages, — nous n'avons pas fait le dixième du chemin, — la côte s'élève tout à coup, les montagnes se rapprochent du bord et nous passons devant des mamelons pittoresques qui baignent leur pied dans le lac. Ces îles sont charmantes et très boisées.

Déjeuner à l'Ile-Grande. Ile volcanique.

Trois heures et demie pour déjeuner. Mes colères recommencent. Mer superbe. Nous partons à 10 heures.

On voit toujours la colonne du volcan de Massaya. Mais les côtes du nord ont disparu.

Cette Ile-Grande est grande comme la main. C'est un simple mamelon boisé, de forme ovale et assez saillant sur l'eau.

En approchant de la pointe Mayali, le bot s'arrêta tout à

Digitized by Google

coup. Nous étions à un mille au moins de la côte. Les matelots sautèrent dans l'eau, qui ne leur allait que jusqu'aux cuisses, et ils conduisirent le bateau comme une charrette pendant un quart d'heure, puis il jetèrent l'ancre. Le fond était une vase noirâtre.

L'eau du lac était actuellement claire. Au moindre vent, elle devient jaune et sale, tant s'y trouve de vase.

Il n'a pas la profondeur d'un mètre à un mille du bord, sauf sur quelques points, tels que les rampes de montagne.

Les bords bas sont revenus, presque aussitôt après l'Ile-Grande. Seulement, on aperçoit la montagne de plus près.

31 mai. — Il a plu un peu cette nuit.

Je me suis trouvé ce matin vis-à-vis de l'île Ométépé. Devant une côte très basse, à travers le rideau des arbres, j'apercevais de l'eau ou du brouillard ; puis, bien loin, des montagnes médiocres.

Évidemment, si l'eau du lac était salée, il y a longtemps que le lac ne serait qu'un long et large canal ; ses bords, envahis par les mangliers jusqu'à plusieurs milles en mer, formeraient aujourd'hui un véritable sol d'une fertilité sans bornes.

— Hier au soir, je regardais les montagnes. Le bot marchait à la voile. Le plus vieux de ces démons rouges me dit :

« Il y a beaucoup d'or, là-bas.

— Je le sais. Qu'est-ce que cette île?

— L'île de Poderosa. »

Elle n'est pas marquée sur les cartes.

— La côte est si basse qu'elle ne se dessine que par des silhouettes d'arbres rangés en bataille et qu'on dirait plantés dans l'eau.

Je ne vois plus le volcan de Massaya, mais j'aperçois encore dans un lointain vague le Montbacho et l'île montagneuse. Les deux montagnes de l'île Ométépé semblent former deux îles séparées. On voit toujours la vapeur du Massaya s'étendre en guirlande blanche sur toute la côte occidentale.

En approchant de la pointe Poderosa, je vis plusieurs chevaux dans un espace vert, puis une apparence d'habitation

Digitized by Google

humaine. Ce fut vers cette habitation que le canot se dirigea. En approchant, je vis que la pointe était formée de roches volcaniques entassées et qui dessinaient des lignes droites jusqu'à une certaine distance dans l'eau. La pointe était très étroite. On voyait la mer de l'autre côté, à travers les arbres. Nous abordâmes comme à l'ordinaire à quelque cent brasses du rivage. Sur le bord, de gros arbres, un hamac, du linge étendu. Un bateau en réparation. Un ménage blanc et un ménage indien. Trois jolis enfants blonds frisés. Le plus grand mis avec un pantalon blanc et une vareuse bleue. Une femme blanche allaitant le plus petit. Un homme jeune, vigoureux, belle figure intelligente, faisant un gouvernail avec une hache.

Mais pas trace de maison.

Seulement un petit hamac pour bercer à l'indienne.

C'étaient des Hollandais. Ils m'offrirent ce qu'ils avaient...

Braves gens, travailleurs comme tous les Européens, trouvant le pays magnifique et très curieux de savoir ce que l'Europe allait en faire.

FÉLIX BELLY.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

POÉSIE FLAMANDE

JEAN VAN BEERS

CONFITEOR.

Lettre à mon vieux ami W., curé de S.

Ainsi donc, mon ancien camarade, malgré
Tout un long demi-siècle, à peu près expiré,
Qui neigea sur nos fronts depuis qu'au séminaire
De Maline, à nous deux, nous faisions une paire
De francs amis placés aux mêmes bancs, — ainsi,
Tu te souviens de moi, tu m'écris et voici
Que ton cœur est repris d'un vrai feu de jeunesse;
Au plaisir des beaux jours il semble qu'il renaisse;
Tu m'empoignes alors pour m'ôter du péril
Où mon salut se trouve exposé, paraît-il,
Et tu veux ramener l'homme à la bonne voie.
C'est bien, c'est noble à toi, c'est me faire une joie,
Et tu m'as remué jusqu'au fond de mon cœur.

Notre beau temps d'étude! En toute sa verdeur,
Ah! je le vois surgir aux yeux de ma pensée,
Sous la lourdeur du soir, hélas! bien affaissée.
C'est comme un frais matin des jours d'été : d'abord,
Au nuage enchanté de l'enfance, tout dort
Encore enseveli, mais tout à coup s'élance
Le soleil, balayant l'ombre du ciel immense.
Écoutez : il nous chante un rossignol au cœur :
« Salut, astre du vrai! vertu! beauté! grandeur!

Digitized by Google

Éclaire et ravis-nous! » Voyez : au ciel, sur terre,
L'attrait universel accomplit son mystère;
Sur leur tige, les fleurs, frissonnantes d'amour,
Chantent au soleil : « Viens, ouvre nos cœurs au jour!
Viens, des saveurs du fruit inonde nos calices. »
En bas, tout est couleurs et parfums et délices ;
En haut, un océan fait de roses et d'or,
Et même ce nuage, où l'éclair couve encor
Pour éclater tantôt, tel qu'un temple il s'élève
Où sur un duvet doux l'espoir berce son rêve.
O prime éclosion d'un cœur de jouvenceau!
Regard dans l'infini du savoir et du beau!
Quand tout l'être charmé frémit sous le vertige,
De ta félicité qui dira le prestige?

Puis, du trop-plein de l'âme en ces moments heureux,
S'enivrer, jour par jour et goutte à goutte, à deux;
Chaque grain de science acquis, fierté suprême,
Courir le partager à son autre soi-même,
Et tout se confier, et chaque pli du cœur,
Se l'ouvrir tout grand, mettre en commun rire et pleur,
Et discuter, rêver, s'extasier ensemble,
Et bâtir dans le bleu tant d'idéals qu'il semble
Qu'on va jeter le monde en des étonnements,
Dans cette double vie, ah! que d'enchantements!

C'est bien là, n'est-ce pas, cher, ce temps qu'on regrette.

Le sais-tu toujours? dis. — Moi, je serais poète!
Les flamands, pensions-nous, étaient tombés bien bas;
Oublieux d'un passé d'honneur et de combats,
Ils grouillaient au bourbier des nations bâtardes;
Je les réveillerais par des hymnes de bardes!
Les épiques exploits de nos fiers communiers,
Comme l'ardent clairon des jugements derniers,
Tonneraient dans mes vers; j'emprunterais à l'aigle
Des hardiesses de vol qu'aucun calcul ne règle

Digitized by Google

Pour redire, à grands cris, en des strophes de feu,
Leur gloire à la patrie, au genre humain, à Dieu ;
Ou, couché dans le pré, sur la flûte champêtre,
J'aimerais du foyer moduler le bien-être.

Toi, cher, tu serais prêtre. Oh ! dans mon rêve ardent,
Tu voyais un devoir noble et beau ; cependant,
Qu'était-il près du tien ? — Une existence entière,
Avec tous les bonheurs que nous promet la terre,
L'offrir en sacrifice au règne du Seigneur
A propager partout ; devenir, pour l'erreur,
L'astre guide des nuits ; de toutes nos tortures
Faire un trésor de joie ; à toutes les blessures,
Comme un baume, verser la parole de Dieu ;
Porter la charité, la concorde en tout lieu,
Semer, comme Jésus, des bienfaits dans les âmes,
Quel idéal ! Il fut le tien, et nous entrâmes
Dans le monde, brûlants du désir exalté
D'enfanter notre rêve à la réalité.

Maintenant, vieux, blanchis, — sous l'hiver de la vie,
Nous cherchons la moisson par l'automne mûrie,
Et nous disons, hochant la tête et soupirant :
Pauvre réalité pour un songe si grand !

Moi, du moins, je le sens. Hélas ! dans la carrière,
Un sentier devant moi s'ouvrait ; il n'était guère
Bordé de riches fleurs ni de gazon nouveau ;
Il était dur et nu ; seulement, un poteau,
Çà et là, nous disait : Devoir, lutte sans cesse !
Le lot m'était échu d'instruire la jeunesse.
Certe, un rude labeur : il faut, bon an mal an,
Jour après jour, verser dans l'esprit turbulent,
A l'âge où c'est plutôt à des jeux qu'il s'applique,
Des faits et des pensers la dose spécifique.
Labeur assez semblable à celui du moulin
Où le cheval, traînant la meule, le cœur plein

Digitized by Google

De l'arène qui fuit ou du pré qui verdoie,
Dans son cercle sans fin, brute, aveugle, tournoie.
Mais le stage fut prompt, mon épaule au licou
S'habitua; j'en vins bientôt à prendre goût,
Un goût inespéré de souffler à la peine;
Car de temps en temps donc, une jeune âme humaine
Jusqu'au culte du beau s'élevait à ma voix,
Comme la fleur au jour naissant, et que de fois
Je vis la bonne graine, en un esprit semée,
Porter fruit pour le bien de la patrie aimée!

Et par moments, un court repos m'était rendu;
Alors, de tout mon long, sur la berge étendu,
Au travers de rimer je me laissais reprendre.
Mais la trompette épique annonçant à la Flandre
La résurrection des morts, n'était plus rien
Qu'un souffle de pipeaux; et l'aigle aérien
Qui visait au soleil, qu'une aile passagère
De papillon volant aux fleurs à ras de terre,
Et dont le duvet frêle, aux buissons épineux,
Se déchirait souvent le long du chemin creux.

Je fis ainsi, non pas ce que n'inspire, en somme,
Qu'un juvénile orgueil, mais tout mon devoir d'homme
Et tout ce que je pus du devoir d'écrivain.

Et toi?
Mais je te vois branler le front; ta main
Me reporte, d'un geste, à ta lettre : « Oh! sans doute,
Nul ne jette, dis-tu, le blâme sur ta route.
L'éducateur se sent dans la Flandre estimé,
De tout Néerlandais le poète est aimé.
Mais est-il bien possible, en tes vieilles années,
Que nous voyions par toi les muses profanées,
Quand tu traînes leurs pieds aux fanges d'un parti
Et, t'alliant aux Gueux, passes à l'ennemi?
Ah! j'en sens une épine au cœur! Où donc, mon frère,
Est ton premier amour pour notre bonne mère?

Digitized by Google

Notre mère l'Église en son sein t'éleva;
La foi de ta jeunesse est-ce qu'elle s'en va?
Ah! lorsque je compare à l'homme de cette heure
Ce que tu fus jadis, amèrement je pleure. »

— Ami, pleurer sur moi, cela me touche! — Mais
Je dois te parler franc, et toi, si pour jamais
Tu n'as pas, en fixant sans cesse un point unique
Dont ta profession t'imposait la pratique,
Faussé ton jugement, eh bien, juge entre nous,
Non en prêtre de qui j'attendrais d'être absous,
Mais en homme qui doit l'estime à ma franchise.

Qu'est devenu, dis-tu, mon amour pour l'Eglise?
Je réponds sans détour : Cet amour dévoué,
C'est l'Église, depuis longtemps, qui l'a tué.

Voilà ton œil encor qui s'effraye et fulmine!
Mais viens donc, retournons un instant à Maline :
Cet *auditorium*, qui de nous l'oublia?
On y donnait le cours de *philosophia*
Historiæ; le titre était pompeux; le maître
Avait les cheveux blancs, c'était P., un vieux prêtre,
Qui d'un ton caverneux, en aride latin,
Dictait toujours, dictait sans répit et sans fin :
Lavage à grandes eaux, où la moindre pensée
Dont l'Église eût jamais sa robe éclaboussée
Par la science ou par les révolutions,
S'enlevait au mordant des démonstrations.
J'en gémissais. L'Église étant pour moi l'organe
De Dieu, qu'y pouvait donc l'impuissante chicane?
Appeler le subtil au secours du divin,
Cela me paraissait sacrilège à la fin!
Oui, c'était comme si, par $a + b$, personne
Eût voulu me prouver que ma mère était bonne,
Et, le remède en moi se tournant en poison,
Des doutes anxieux tourmentaient ma raison.

Digitized by Google

J'assistais comme un autre au cours, tête baissée,
Quoique emporté souvent bien loin par ma pensée,
Lorsqu'au seizième siècle on en vint un beau jour ;
Ce fut au roi Philippe, au duc d'Albe, à leur tour,
A l'Inquisition à passer dans la cuve;
Laver ces moricauds, quelle puissante étuve
Il y faudrait ! — Mais non ! encore cette fois
L'Église en sortit blanche et nette. Tant d'effrois,
Tant de morts, par le feu, par la corde ou la roue,
Le pouvoir royal seul à ces œuvres se voue.
L'Eglise ! sa devise était : *Ecclesia*
A sanguine horret; elle s'en tenait là !
Ce fut le dernier coup, la goutte d'amertume
Qui me fit déborder le cœur. Je pris ma plume
Et la jetai, criant : « Ce sont mensonges vains!
L'Eglise commandait, le sang est sur ses mains. »

Je te laisse à penser, ami, quelle tempête !
Comme on me chapitrait et me lavait la tête !
Quoi donc ! un tel vaurien d'à peine dix-huit ans,
Parce que, deux à deux, il sait de temps en temps
Gâcher de petits vers, quoi ! jusqu'en pleine classe,
Oser se révolter et s'attaquer en face
A la théologie orthodoxe! Holà !
Le démon de l'orgueil m'avait amené là,
J'étais pris dans sa griffe, et confesser mon crime
Et prier pouvaient seuls me sauver de l'abîme.
Moi-même, stupéfait du nouveau sentiment
Qui venait d'éclater en moi si brusquement,
Dans ma docilité d'enfant courbant la tête,
Je fis ce qu'on voulait. La nuit, l'âme inquiète,
Je restais à pleurer, à prier dans mon lit :
« Ce fut d'un cœur loyal, mon Dieu, si j'ai failli !
Je n'aspire qu'au vrai, montre-moi ta lumière. »
Mais quand je pus dormir, je vis la Vierge-Mère
En toute la splendeur de ses traits délicats :
Elle se dirigeait vers ma couche, ses bras

Digitized by Google

Pour me presser étaient tendus... Au moment même,
Sur ses mains j'aperçus du sang; sur mon front blême,
Je sentis de son front couler du sang. Alors
Je bondis, éveillé, tremblant dans tout mon corps,
Dans tous mes os!
Ce fut une première brèche
Dans l'armure d'amour du chrétien, une flèche
Dont le dard, chaque jour, malgré priere et pleur,
M'enfonçait plus avant le doute dans le cœur.

Puis, je vins dans le monde. Alors déjà, ma vue
Dans l'étroit préjugé n'était plus retenue ;
J'y venais, le regard libre et le franc parler,
Résolu de tout voir sans rien dissimuler.
Là, devant moi, du Christ j'avais la loi précise :
L'Évangile. Quels fruits en a tirés l'Église?
Il l'avait confié, prétend-elle, à ses soins;
Après dix-huit cents ans, le comprend-elle au moins?
Lui disait de son règne : « Il n'est pas de ce monde ! »
Elle, c'est son empire à tout prix qu'elle fonde.
Lui n'eut pas une pierre où reposer son front;
Elle vit dans le marbre et, courbant, tant qu'ils sont,
Les peuples et les rois d'un sceptre impitoyable,
De tous les sucs humains se gorge, insatiable ;
La rente lui revient, c'est pour notre salut.
De la fraternité nous montrant le saint but,
Lui pardonnait à ceux qui l'assassinaient ; elle
Frappait quiconque osait discuter sa tutelle;
Si le glaive des lois échappait à sa main,
Prenait et prend encor le glaive de la faim,
Ou lance contre ceux qu'elle condamne au schisme
La meute de bourreaux qui sort du fanatisme.

Telle elle m'apparut. Et comme un fils souffrant
Pour qui le déshonneur de sa mère est flagrant,
Je me séparai d'elle en un morne silence,
Sauf à soumettre avec respect ma conscience
A tout ce qu'ont ses lois de pur et de sacré.

Digitized by Google

— Tu protestes encor, ta voix a murmuré :
« Ce sont des hommes, soit, à qui Dieu sur l'épaule
Mit ce pesant fardeau, confia ce grand rôle.
Si, devant les assauts de l'orgueil persistant,
A la faiblesse humaine ils ont payé pourtant
Leur tribut, qui pourrait s'en étonner ? L'Église
Répond-elle de tout? N'est-elle pas assise
Sur un roc immuable où Dieu même a fixé,
Comme sur l'océan un phare haut dressé,
La vérité, chassant l'ombre de notre route ? »

— Comprends-moi : La rosée, ami, dans chaque goutte
Reflète la hauteur des cieux ; chaque homme, au cœur,
L'éternel infini. Nous sommes. Notre honneur,
Quoiqu'au monde perdus comme une goutte à peine,
Est de sentir en nous qu'une secrète chaîne,
Pareille à l'ombilic du giron maternel,
Nous lie à l'infini, nous fixe à l'éternel.
Mais quoi ! D'où vient, où tend l'existence ? O mystère
Insondable ! L'être est, qu'est-il? Toute la terre
Jette, du gouffre noir, ce cri d'angoisse aux cieux;
Mais le ciel vaste est sourd, reste silencieux
A la plainte qui sort de ce tas de poussière ;
Et l'homme — l'homme en est comme la fourmilière —
Sans cesse variant l'impuissance du mot,
S'ingénie à nommer l'innommable : tantôt
Thor ou Zeus, pour un temps Jahveh, Dieu dans le nôtre..,
Et cent noms, tour à tour se remplaçant l'un l'autre,
Au gré des lieux changeants et des siècles. L'enfant,
De ce qu'en ses chiffons il a de plus voyant,
Habille sa poupée, et l'homme poétise,
Chaque race en sa langue et chaque âge à sa guise,
Mais au plus beau qu'il peut, le concept du divin.
On le fixe en un dogme ainsi que dans l'airain;
Le fanatisme y voit, des hauteurs de la nue,
Sa révélation sur terre descendue;
L'éloquence du cœur d'abord la prêche; puis
C'est le fer et le feu subjuguant les esprits :

Digitized by Google

Mort et damnation à qui branle la tête
Sous un doute ; anathème à quiconque se prête
A quelque autre rivale en révélation !
Et voilà ce que c'est qu'une religion
Telle que nous la font les cultes ! — Oh ! j'admire
Quand, au rythme éternel de la céleste lyre,
Je vois rouler les cieux ; car je sais qu'il est là
Un souverain pouvoir par qui tout se régla,
Une âme qui de tout doit avoir conscience,
Et mon cœur qui se prend de sainte confiance
Voudrait porter plus loin l'initiation,
Monter, de sphère en sphère, à la perfection
Pour voir se dissiper un jour l'ombre dernière
Qui de l'Être suprême a voilé la lumière.

Or, quand mon âme veut s'élancer à ce point,
Du dogme clérical que l'on ne m'offre point
Les échasses d'enfant, mesquine poésie
Que la longévité des siècles pétrifie,
Où l'homme primitif mit ses vagues instincts.

Ah ! qui, simple en son cœur, sincère en ses desseins,
Ferme les yeux au reste et, par la main des prêtres,
Sur l'esquif de la Foi qui porta ses ancêtres,
Doucement au courant se laisse dériver,
Mes respects vont à lui ! même il peut m'arriver
D'envier son repos sous ce doux magnétisme.
Mais, lorsque sous le nom de Dieu, le fanatisme
Masque sa tyrannie ou sa cupidité,
Et prétend enchaîner l'humaine dignité
Dans ce qu'elle a de plus haut : la libre pensée,
Alors je suis debout ; conscience offensée,
Je dois toute ma force à ces derniers combats ;
Car la moitié du sang que but la terre, hélas !
C'est la Foi qui l'a fait couler pour ses conquêtes.

« Aimez-vous ! Voilà tout le dogme et les prophètes, »
A dit le Christ. Ami, tiens : le cœur sur la main,
C'est là ma seule loi. Croire sans examen,

Digitized by Google

Appartient à l'enfant; espérer est de l'homme,
Mais aimer vient de Dieu.

Ce monde est triste, en somme;
La vérité s'y cache, et vous, esprits soumis,
Vous ne pouvez pas plus que nous, libres esprits,
Compter qu'à vos regards l'astre du vrai paraisse
Autrement que de loin dans une brume épaisse.
Soyons donc l'un à l'autre indulgents devant Dieu.
Celui qui dans son cœur sent un peu plus de feu,
Celui qui de ses yeux jette un peu plus de flamme,
Laissons-le partager à ses frères son âme;
Laissons la loi du monde être la loi d'amour,
Et peut-être est-ce ainsi que nous pourrons, un jour,
Voir en tout son éclat la céleste lumière.

« Faire le bien, aimer, en passant sur la terre, »
Ami, tel fut ton rêve aux jours de floréal,
Et, prêtre, ce devoir reste ton idéal,
C'est ton mot d'ordre sûr, ta tâche fraternelle.

Oh ! comme mon cœur bat lorsque je me rappelle !
Dans la Campine, un jour, je flânais, indécis;
J'allais vers ton village. Un instant je m'assis,
Me reposant à l'ombre, au coin d'un bois champêtre,
Quand soudain devant moi je vis surgir un prêtre.
Te souviens-tu comment l'un l'autre, en premier lieu
Nous regardant surpris, puis flairant peu à peu
Les doux traits de l'enfant sous les traits mûrs de l'homme,
Nous retrouvions l'ami de la jeunesse, et comme
Nous courions l'un à l'autre avec des cris heureux !
Quelle joie, en effet, après des ans nombreux,
De se revoir ainsi, tout à coup, face à face !
J'y suis encor : ton bras saisit le mien, m'enlace,
M'entraîne au presbytère ; un vieux flacon alors
Est tiré du bon coin, et nous voilà dehors,
Sous la tonnelle en fleur, trinquant, jasant ensemble
Et riant à travers une larme qui tremble,
Comme si nous n'avions encor que dix-huit ans !

Digitized by Google

Quelle exhumation, d'abord, de l'ancien temps!
Aux communs souvenirs comme à deux on remonte!
Puis, ce qu'on fit après, comme on se le raconte!
— Tu raillais : « Oh! pour vous, les rimeurs, qui comptez
Toutes vos visions pour des réalités,
Rien qu'un coup de baguette et l'Eden va renaître!
Nous, simples ouvriers de la vigne du Maître,
Nous n'allons pas si loin chercher notre moisson,
Quelques âmes, voilà notre unique horizon,
Et c'est plus qu'il n'en faut à nos forces sans doute.
Et puis, Dieu sait lequel de nous deux... »
Mais écoute :
La porte du jardin, ouverte avec respect,
Grince, laissant entrer un homme d'humble aspect,
Mais qui porte le front doux et grave d'un père;
— « Maître, lui crias-tu de franc cœur, cher compère,
Tu viens à la bonne heure, entre, nous boirons frais
A mon bon vieux ami, le poète, tu sais,
Dont souvent je te parle, à toi, mon avant-garde! »
Quand nous eûmes trinqué joyeusement : « Regarde,
Lui dis-tu. J'en étais à lui faire valoir
Tout le bien qu'un pasteur d'âme a dans son pouvoir,
Dans un hameau pareil au nôtre. Mais, cher maître,
Puisque te voici, j'ai d'abord à reconnaître,
En rendant à César ce qui vient à César,
Que dans l'œuvre c'est toi qui prends la grande part,
Pour que l'humble cerveau s'ouvre aux clartés célestes
Et que la loi de paix croisse en des cœurs modestes.
— Si tu voyais, poète, avec quelle bonté,
Quel amour patient, quelle paternité,
Jour par jour, rabotant ces rugueuses natures,
Il les élève au rang d'humaines créatures,
Tu dirais que le grain doit vite prospérer
En des esprits qu'on a si bien su préparer.
Ce but commun, ici, chaque soir, nous rassemble ;
Du peu de bien qu'on fit le jour, on cause ensemble,
On cherche ce qu'attend de nous le lendemain ;
Ainsi deux frères vont par le même chemin ;

Digitized by Google

Et, lorsqu'en l'humble sphère à la tâche on s'emploie,
C'est la main dans la main et le cœur dans la joie. »

Ainsi, cher, tu parlais.

Et, dans l'âge plus mur,
Chaque fois qu'absorbé par ce problème obscur :
La culture du peuple, et las, perdant courage,
J'étais prêt à laisser l'énigme au Temps, plus sage,
Chaque fois surgissait sous le ciel flamboyant
Ton jardin ruisselant d'or, et, te revoyant
Sous la tonnelle auprès de ton maître d'école,
Causant à deux du grand devoir, dans l'auréole,
Je me disais : Le jour où partout on verra
Des cœurs pareils se mettre à l'œuvre, ah ! ça ira.

Mais aujourd'hui, qu'entends-je, ami ? L'astre de vie,
De paix, d'amour, par qui tant de bien fructifie,
De ton hameau, dit-on, s'est retiré. L'orgueil,
Rebelle à tout, courant en aveugle à l'écueil,
Contre la loi du peuple a soulevé l'Église,
Et jusqu'en ton désert sévit la sombre crise.
Le maître, qui gardait son serment à la loi,
Fut frappé d'anathème... Oh ! ce n'est point par toi,
Dieu soit loué ! Ce fut par un jeune vicaire,
Rustre, de la charrue impudent réfractaire,
Déserteur du travail sous le prêtre caché !
Tout ce que ton amour semait, il l'a fauché,
Détruit stupidement, car sa fougue inhumaine
Ne prêche que discorde et ne vit que de haine.

Et le maître, avec toi blanchi sous le harnais,
L'oracle des petits et des vieux, désormais
Tremblant, le long des bois, comme un lépreux, il erre ;
Évité des parents, par la plèbe scolaire
Il se voit sans pudeur, dans la rue, insulté.
Le dimanche, dit-on, dans ta chaire monté
Le vicaire, écumant de colère implacable,
De malédictions ordurières l'accable.

Digitized by Google

Ne peux-tu donc happer l'oreille à ce rustaud
Et, lui faisant vider la chaire vite et tôt,
Lui crier : « A genoux devant cette âme pure !
Toi, digne tout au plus de nouer sa chaussure ! »
Et si le condamné — car on le voit maigrir,
Il périt et bientôt cessera de souffrir —
Sur sa couche de mort pense à toi, s'il appelle
Pour la dernière fois une main fraternelle...

. . . . . .

Mais tu penches la tête et tu pleures, je crois !

Ah ! l'Église est sans âme ! — Homme, qui que tu sois,
Tu seras son esclave ou tu seras sa proie ;
De sa poigne de fer l'inflexible te broie.

Oui, pleure, pauvre prêtre !

Et si, pour soulager
Ta peine, dans mon sein tu veux la partager,
Fais un signe et j'accours à toi, j'accours en frère.
Car, quel que soit en notre esprit ce qui diffère,
Je suis toujours le même et, d'un cœur raffermi,
Je reste

JEAN VAN BEERS,

ton vieux, ton sûr ami.

1880.

(*Mis en vers français par Ch. P.*)

Digitized by Google

NOTICES

Les dernières poésies de J. Van Beers [1]

Il y a dix huit ans, la *Revue de Belgique*, par une étude détaillée des œuvres de Jan Van Beers, arrivait à cette conclusion :

« Il y a une telle unité, un tel esprit de suite dans ces travaux littéraires, qu'on peut être tenté d'y appliquer une for-

[1] Jan Van Beers, né à Anvers, le 22 février 1821 ; de 1844 à 1849, sous bibliothécaire de la ville d'Anvers ; de 1849 à 1860, professeur à l'école normale de Lierre ; depuis 1860, professeur à l'athénée royal d'Anvers ; depuis 1875, conseiller communal d'Anvers ; élu correspondant de l'Académie le 4 mai 1885, décédé le 15 novembre 1888.

ŒUVRES LITTÉRAIRES. — *Graaf Jan van Chimay*. (Nouvelle historique.) Anvers, Buschmann, 1846, in-8°. — *Frans de Hakkelaar*. (Mœurs anversoises.) Anvers, *Ibid.*, 1849, in-8°. — *Bij de dood van Hare Majesteit de Koningin*. (Poème.) Anvers, H. Peeters, 1851, in-8°. — *Jongelingsdroomen*. (Poésies.) Anvers, H. Peeters, 1853, in-8°. (9 éditions.) — *De Blinde*. (Poème.) Utrecht, Dannenfelser, 1854, in-8°. (4 éditions.) — *Blik door een venster*. (Poème.) H.-J. van Kesteren, 1855, in-8°. — *Zijn Zwanenzang*. (Poème.) Anvers, Kennis et Gerrits, 1855, in-12. — *Lijkkrans voor Tollens*. (Poème.) Amsterdam, H.-J. van Kesteren, 1856, in-8°. — *Bij de 25e verjaring van 's Konings inhuldiging*. (Poème couronné, publié au *Moniteur belge*.) 1857. — *Levensbeelden*. (Poésies.) Amsterdam, H.-J. van Kesteren, 1858, in-8°. (5 éditions.) — *Martha de Zinnelooze*. (Poème.) Amsterdam, H.-J. van Kesteren, 1859, in-8°. — *De Stoomwagen*. Poème couronné par l'Académie, à l'occasion du 25e anniversaire de l'installation des chemins de fer. 1859. (T. VII, p. 299.) — *Jacob van Maerlant*. (Poème couronné par le Gouvernement.) Gand, J.-S. van Dooselaere, 1860, in-8°. *Gevoel en leven*. (Poésies.) Amsterdam, H.-J. van Kesteren, 1869, in-8°. (4 éditions.) *Jan Van Beers' Gedichten*, prachtuitgave. Gand, W. Rogghé,

Digitized by Google

mule dogmatique. Mais puisqu'on s'en débarrasse même à propos des Anciens, puisqu'on aime mieux aujourd'hui décrire et faire voir que définir, abstraire et juger, pourquoi ne préférerions-nous pas surtout cette méthode pour des écrivains qui sont de notre temps et de notre pays? — Aussi bien, disait De Vries, les exemples prouvent plus que les raisonnements pour le mérite d'un poète. — Si peu que nous ayons pu laisser entrevoir de la *sincérité* de cette poésie, on en saura toujours plus que si nous nous étions borné à la définir en deux mots : des idylles tantôt encadrées, tantôt voilées et nuancées d'élégie. »

Oui, ce poète dont Anvers vient d'honorer les funérailles d'une façon vraiment nationale et touchante était, avant tout, sincère. Il l'était pour son art comme pour sa conscience, ou pour mieux dire, il mettait sa conscience dans son art. C'est

et Amsterdam, Wed. van Kesteren en zoon, 1873, 2 vol. gr. in-8°. — *Jan Van Beers' Gedichten*, volksuitgave. Amsterdam, Wed. van Kesteren en zoon, 1 vol. in-8°. — *Rijzende blaren*. (Poésies avec dessins de Jan Van Beers fils.) Gand, Ad. Hoste, et Rotterdam, Maatschappij Elsevier, 1883, in-8°. — *Jan Van Beers' Gedichten*, volksuitgave. Gand, Ad. Hoste, et Rotterdam, Maatschappij Elsevier, 1884, 2 vol. in-8°.

Œuvres pédagogiques. — *Nederlandsche spraakleer*. Lierre, Van In, 1852, in-8°. (8 éditions.) — *Handleiding tot het onderricht der Nederlandsche spraakleer*. Bruxelles, Callewaert, 1864, in-8°. (2 éditions.) — *Grondregels der Nederlandsche spraakleer*. Bruxelles, Callewaert, in-12. (21 éditions.) — *Oefeningen op de grondregels der Nederlandsche spraakleer*. Bruxelles, Callewaert frères, in-12. (15 éditions.) — *Keur van proza- en dichtstukken*. Tweede lees- en leerboek voor de studie van den Nederlandschen stijl. Gand, Ad. Hoste, et La Haye, D.-A. Thieme, 1872, 1 vol. in-8°. (5 éditions.) — *Keur van proza- en dichtstukken*. Eerste lees- en leerboek voor de studie van den Nederlandschen stijl. Anvers, J.-E. Buschmann, et Gand, Ad. Hoste, 1880, 1 vol. in-8°. (4 éditions.) — *Voorhof der letterkunde*. Lees- en leerboek voor lager en middelbaar onderwijs. Anvers, J.-E. Buschmann, et Gand, Ad. Hoste, 1865, 1 vol. in-8°. — *Het Vlaamsch in het anderwijs*. Redevoering uitgesproken in den gemeenteraad van Antwerpen. Anvers, B.-J. Mees, 1876, in-12. — *Le flamand dans l'enseignement*, discours prononcé au conseil communal d'Anvers. Anvers, B.-J. Mees, 1876, in-12. — *Het hoofdgebrek van ons middelbaar onderwijs*. Gand, Ad. Hoste, 1879, in-8°.

Digitized by Google

même là le secret du succès de ses vers. Elle est si grande qu'on a pu l'appeler « le Conscience du vers ». Ce poète, en effet, est aussi connu que le plus populaire de nos romanciers. « Chose assez rare en son espèce ! »

Après s'être attardé dans le romanesque et la mélancolie brumeuse, comme nous l'avons montré, Van Beers se rapprocha d'année en année de la réalité flamande, non pour l'aigrir, mais pour l'encourager et quelquefois la consoler. Mais, pudeur délicate de véritable artiste, plus il entrait dans la popularité, plus il craignait de s'en laisser éblouir. En vain le populaire Tollens, *ce second vader Cats*, l'avait-il désigné comme son successeur ; en vain le *Gids* avait-il confirmé cette prophétie ; en vain avait-on fondé à Utrecht la chambre de rhétorique *Jan Van Beers*, il ne parlait que de loin en loin à ce peuple flamand qui pourtant l'aimait à l'égal de Conscience.

C'est qu'il poussait jusqu'au scrupule la religion littéraire: elle lui semblait exiger autant de sévérité dans les moindres détails de l'expression que dans le choix du sujet. Au reste, les critiques avaient pu remarquer, dès ses premières œuvres, combien le poète s'ingéniait, non pas à se farder et à se pomponner, comme certains modernistes, mais à faire seulement que le peuple le comprît sans effort comme sans vulgarité. Où d'autres s'imaginent démocratiser en combinant l'ignoble et le précieux, le doux conteur anversois s'évertuait « à faire difficilement des vers faciles ». Il y trouvait son compte d'artiste sincère. S'il soignait tant son style, s'il tenait tant à bien faire plutôt qu'à beaucoup faire, c'était tout ensemble par respect pour la dignité de sa pensée et par respect pour ce public flamand qu'il voulait récompenser de sa sympathie en ne lui donnant plus que des œuvres exquises.

Elles sont donc exquises et rares (dans les deux sens du mot) ces poésies qui sous le nom de *Rijzende blaren* (Feuilles

Digitized by Google

errantes) obtinrent le prix quinquennal en 1884. Certes, la mélancolie y revient parfois comme au début de sa carrière; mais combien modifiée, épurée, assainie! Plus loin que jamais de l'énervante « désespérance » des fils de ce René, de vaniteuse mémoire, « qui portait son cœur en écharpe » et qui disait: « Je m'ennuie, je m'ennuie, je baille ma vie; qui me délivrera de la manie d'être? »

Sauf peut-être une idylle un tantinet mièvre (*Le pigeon de moeder An*), tout le reste concourt à nous montrer que si jadis il a pu s'oublier un peu dans la mélancolie vague et morbide, il a retrouvé mieux que jamais le ton vraiment flamand où se mêlent la force et la bonté, la douceur et l'énergie [1]. L'ironie ne s'y ajoute que bien discrètement, comme dans sa jolie boutade contre la domination de la langue française, plaisanterie lancée en passant à ses fils, *Aan mijne jongens*, qui seront peintres plutôt que littérateurs, afin de pouvoir parler une langue plus répandue que celle des Néerlandais.

Même dans cette cantate un peu longue : *Un songe paradisiaque*, mise en musique par Jan Blockx en 1880, le réalisme flamand apparaît en sa véritable essence, l'amour du travail régulier et les plaisirs du foyer honnête. Oh! la poésie domestique! comme elle l'inspire toujours à propos! On le voit bien encore dans une pièce qui semblait d'abord ne rappeler que le *Saule* d'Alfred Musset. C'est à sa femme qu'il s'adresse (*Wanneer ik slapen zal*, 1882) quand il songe au sommeil suprême. Il rêve d'être à côté d'elle dans l'immortalité des souvenirs les plus tendres, dans la douce pérennité des commémorations de famille.

Van Beers a été longtemps professeur à l'école normale de Lierre, et d'ailleurs quel Anversois un peu poète, un peu artiste, ne rêve de la lande campinoise? Ne vous étonnez donc

[1] V. notre *Histoire de la littérature flamande en Belgique* (*Passim.*).

Digitized by Google

pas de la fraîcheur, de la sensibilité pénétrante du paysage développé dans l'idylle qui finit en tragédie : *In verlof* (En congé). Encore bien que le dénoûment soit un peu brusqué, je ne sais pas si jamais on a mieux donné la sensation de la vie en Campine. Avec ce rythme large et facile, qui s'inspire des idylles de Gœthe, avec ces notes d'observation intense et pourtant délicate, on en vient aisément à songer au plus fin réalisme de Théocrite.

C'est encore un tableau bien finement rendu que le n° 7, *Erfgenamen* (Héritiers). On dirait une inspiration de Rosalie Loveling (*Moeders' Krankheid*). Que cet égoïsme des charmants bébés fait peine et plaisir à la fois! Que c'est bien la vie comme la définit un autre poète :

Ces jours mêlés de pluie et de soleil!

Mais voici une curiosité incontestablement piquante. Relisons l'élégie intitulée : Près de la meule (*Bij den hooiopper*). A propos d'un tableau de son fils que nous avons pu remarquer soit à Bruxelles, soit à Liége, le poète moraliste nous arrête sur cette navrante situation de la fille des champs transformée en courtisane de la capitale et se prenant tout à coup à respirer la nostalgie de l'innocence en respirant la saine odeur de la prairie. Mais, hélas! le courant la reprend, la remporte, la malheureuse, pour la rejeter un jour à l'hôpital ou à l'égout!

Le *Nid de merles* est comme la revanche, la détente de cette donnée trop angoisseuse. Adorable apologue que l'aïeule interprète à de bien malicieux enfants, mais si rosés, si pétulants, si bien façonnés pour la vie la plus riante!

Ce sont les mêmes, sans doute, dont on parle dans le délicieux épithalame de noces d'or, *Grijze liefde* (Amour chenu). C'est le 22 février 1884 que Philémon retrace à Baucis les plus touchants épisodes de leur vie de mutuelle loyauté. A son « autre conscience » il rappelle combien le courage,

Digitized by Google

entretenu par la confiance, a traversé les épreuves les plus périlleuses. — « Tu m'as fait, dit-il, trouver la poésie ailleurs que dans les chimères. Tu m'as montré toutes les richesses du dévoûment. Tu m'as appris que le vrai bonheur, c'est de vieillir en aimant. Ensemble nous pouvons remercier Dieu qui, au terme de la vie, nous entoure de si fraîches et de si vives affections. C'est la plus délicieuse des musiques du cœur que nous entendons... « Avec moins de fracas que Victor Hugo, il nous parle de l'art d'être grand-père... »

Et se tournant enfin vers la postérité, il fait comme Maerlant dans son *Wapene Martijn* et Boendale dans son *Jan's Teesteye :* il affirme les convictions qui l'ont guidé dans l'âge mûr, dans l'âge de raison. Dans son *Confiteor*, Van Beers s'adressant à un vieil ami, curé en Campine, lui explique sans colère ni forfanterie pourquoi il n'est plus catholique, lui qui s'était préparé à la théologie à Malines. Si dans quelques vers plus vibrants, plus grondants que les autres, il semble démentir son caractère pacifique, ne vous y trompez pas. L'ancien professeur de l'école normale de Lierre s'est inspiré des récits navrés, des confidences lamentables de plus d'un de ses élèves, pauvre instituteur laïque *boycotté* par le fanatisme des paysans surexcités. Pour ceux qui douteraient plus tard de la réalité de ces misères, l'*Enquête scolaire* demeurera un document qui donnera à réfléchir. Il pourra du moins expliquer pourquoi le doux Van Beers s'est résigné à fustiger quelques cuistres.

J. Stecher.

Études de science sociale, par J. Putsage. — Mons, Manceaux, 1888.

Le monde moderne cherche sa voie — son salut — à travers bien des dangers dont le moindre n'est pas l'ignorance des classes dirigeantes. Jamais cependant, en présence des formidables armements qui épuisent la fortune publique, et de l'entrée en scène

Digitized by Google

des masses, s'essayant aux mêmes moyens de destruction dont l'exemple leur est donné d'en haut et en grand, mais qui ne semblent à bien des gens terribles qu'aux mains des déshérités, — jamais peut-être on n'a tant approfondi les études naturelles, philosophiques et sociales qui peuvent opposer à la science qui arme la science qui pacifie et en tirer le principe moral qui impose à l'orgueil prêt à détruire le respect de l'humanité.

Il n'y a plus à se le dissimuler : aucun des cultes en vigueur n'y peut rien. Il semble que leur fonction soit finie. C'est en invoquant la Providence et en bénissant les armées qu'on se jette à la curée des nations, et le vainqueur rend grâce des plus sanglantes victoires au Dieu d'amour, comme on l'appelle. Les religions elles-mêmes se transforment à peu près partout en vue de la religion ou de l'*irréligion* de l'avenir. Il y a cinquante ans, Erdan a pu railler ces candidatures à la divinité. On prend au sérieux aujourd'hui ces tentatives de fraternités nouvelles, de religions laïques ou universelles, d'églises ouvertes : *Upon court.* Mais nulle part une autorité morale ne s'est constituée, assez puissante pour arrêter ce bas-empire militaire qui pèse sur l'Europe. Où est-il le pape ou le pope qui ait voix aux conseils des peuples, et est-il un Channing ou un Emerson qui puisse parler de justice et de devoir à ces maîtres du monde, armés jusqu'aux dents, qui parlent si volontiers du ciel en guettant l'occasion d'ensanglanter la terre ? Le règne des « paix de Dieu » n'est plus. Celui de la philosophie sociale n'est pas venu. Le droit des gens a éclairé considérablement ses problèmes et chaque jour il gagne dans l'expérience des nations. Mais ni principes, ni expériences ne suffisent, et ce ne sont pas même des vœux solennels comme ceux que la justice a dictés plusieurs fois aux assemblées nationales qui empêcheraient d'une seconde les armées de se ruer sur la proie.

L'intérêt seul aujourd'hui règne, et jamais ce paganisme de la force n'a tant trôné dans le monde, servi par des prêtres catholiques ou obéi par des clergés chrétiens. Ce n'est pas devant la philosophie, ni le droit ni le devoir, que la cause de la civilisation est portée ; c'est à l'égoïsme des diplomaties que tout est remis. Qu'un de ces courtiers de la guerre ou de la paix réussisse dans un mar-

Digitized by Google

chandage d'alliances, et voilà la barbarie déchaînée sur une société « où l'individualisme, dit M. Putsage, est à l'état endémique ».

Partout cependant, l'instinct de la conscience ne se trompe pas : on sent que le salut est dans un principe de vérité, et sur chaque point du globe, on peut le dire, de généreux esprits remettent à l'étude tout ce qui fait la vie, tout ce qui peut faire le salut de l'humanité.

Si impuissantes que soient pour le moment ces recherches contre l'organisation de la brutalité collective, prise pour l'honneur national, on ne peut trop y applaudir ; car ces groupes de libres-penseurs ou de philosophes, ces petites églises d'utopistes, cette propagande des livres et des revues de toute sorte, servent à former un esprit meilleur, et qui peut deviner quelle influence peut avoir la pensée contre la force ?

La généralité de ces tendances est déjà une puissance sociale. Si diverses qu'elles soient, toutes ont un principe commun : la pensée, convergent vers un même but : le bien. Ne fût-ce que comme contraste d'abord, mais bientôt comme opinion publique, il est bon que, dans les plus petits coins du monde, il y ait des intelligences qui ne veulent d'autre guide que la vérité, d'autre mot d'ordre que le devoir; que, s'il y a partout des casernes, il y ait partout des philosophies, et, si l'on ne peut faire un pas sans rencontrer des hommes qu'on exerce à la destruction, qu'on ne puisse entrer dans une ville sans y trouver des esprits qui s'exercent à penser.

Ce lent travail, qui se fait dans les catacombes quand le grand jour lui est interdit, ou qui sort des prisons et des échafauds comme la presse moderne en Angleterre, ce lent travail n'est pas sans se heurter à des difficultés profondes. L'une de celles auxquelles toutes les écoles sont exposées aujourd'hui, c'est la défiance de l'opinion pour tout dogmatisme. On a eu tant de maîtres que l'on ne veut plus se livrer à aucun *magister dixit*. Auquel croire, d'ailleurs, quand tous se contredisent? L'individualisme qui nous perd trouve là un grand appui dans la méthode même qui doit nous sauver. Quand chaque jour apporte ou peut apporter des indications nouvelles, une découverte, une idée, une lumière peut-être, comment s'en tiendrait-on à ce qu'ont pensé jadis,

Digitized by Google

d'après les informations incomplètes de l'époque, non pas seulement les grands anciens, comme Platon ou Aristote, saint Thomas ou Descartes, abandonnés ou contestés en tant de points aujourd'hui, mais même les génies modernes, philosophes, utopistes, naturalistes, qui n'ont édifié rien qu'en dehors des documents récents qui les dépassent, les rectifient, les contredisent, que sait-on? N'est-ce pas avec raison qu'on se défie de tout manuel de physique, de chimie, de géographie, d'histoire, qui remonte à vingt ans? Pourquoi pas aussi des théories sur la matière et l'esprit, des systèmes du monde des astres ou de la pensée? La science ne peut s'arrêter comme le soleil, à la voix d'un Josué de la philosophie. Elle suit sa marche en avant et malheur à qui s'attarde un jour à une idée, à un maître. Seule, la lente et sûre accumulation des faits naturels et des déductions logiques nous prépare une synthèse moderne, une synthèse ouverte à toutes les rectifications. En un mot, la vérité ne descend plus du ciel en terre, à la voix d'un homme; elle se cherche sur la terre par l'humanité. L'autorité d'un mort, eût-il eu du génie, n'y suffit point; c'est par leur propre liberté que la science et la conscience s'éclairent.

La grande difficulté de toute civilisation a toujours été de passer de l'autorité à la pratique de la liberté, des commandements d'un dieu ou d'un prince à la méthode rationnelle de l'esprit trouvant ses lois et en concluant à ses devoirs.

S'il faut comprendre ainsi la situation, elle nous indique une ligne de conduite qui n'a rien de contradictoire. Ne prendre parti pour aucune secte, ne nous ranger à aucune bannière, ne pas trancher, sinon ne pas ouvrir des discussions dogmatiques mais nous intéresser à toutes les recherches sérieuses, à tous les efforts consciencieux, à toutes les œuvres loyales, à tout ce qui se place et nous introduit dans le véritable sanctuaire de l'homme : la vie de l'esprit; puis, faire connaître à nos lecteurs ces œuvres, en caractérisant succinctement leurs tendances, en notant leur école, de sorte que chacun puisse aller aux sujets qui lui plaisent le plus ou aux idées qui le satisfont le mieux; cela nous semble le plus sûr devoir, et la diversité dans une direction commune et un même but n'est pas tant à craindre que l'inertie dans l'indifférence et l'égoïsme.

Digitized by Google

A ce compte, le livre qui nous inspire ces réflexions nous semble devoir être recommandé. L'auteur ne dissimule pas ses attaches : il est de l'école de Colins, assez connue en Belgique (p. 35). Notre compétence ne va pas jusqu'à pouvoir juger ce que, dans cette philosophie, qu'une revue se charge de vulgariser sous la direction de M. Agathon De Potter, ce volume apporte de clartés nouvelles ou des vues complémentaires, de rectifications ou de confirmations. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il y a là un ardent amour du bien social, une noble préoccupation des intérêts populaires, et de plus une critique vive au service d'une conviction dogmatique. Nous pouvons ajouter que le livre est écrit d'une plume à la fois exercée à cette sorte de sujets et à la portée des lecteurs. L'auteur ne ménage personne, ne compose avec aucune opinion, les braverait toutes au nom de ce qu'il croit la vérité ; car son but, « le but de l'étude que nous soumettons, dit-il, à l'examen sérieux des penseurs, des philosophes et des hommes de science », est grand ; il l'exprime du premier mot : « Arriver par la synthèse et la coordination des sciences à la connaissance certaine de la véritable nature de l'homme et, par elle, à la solution du problème social. »

Grand problème, en effet, problème éternel des sociétés humaines, problème terrible dans une époque comme la nôtre dont l'auteur, poussant un peu au noir, a pu dire : « Tous les moyens qu'elle met en œuvre pour prolonger son existence contribuent à précipiter sa chute. » X.

La troisième expédition belge au pays noir, par le lieutenant J. Becker. In-8° illustré. — Lebègue, sans date.

Ce livre n'était pas mis en vente, que l'auteur était reparti pour ces régions où il a déjà laissé tant de camarades. Son premier ouvrage : *La vie en Afrique*, ne dissimulait rien des dangers du pays visité. L'expédition que raconte le deuxième était commandée par M. Raymaeckers, qui n'en est pas revenu ; l'auteur avait pour collègue, comme second commandant, M. Alb. de Leu, qui y est resté aussi. Un artiste photographe les accompagnait ; gravement atteint, il a dû s'arrêter en route. N'importe ! le lieu-

Digitized by Google

tenant écrivain raconte ce qu'il a vu, d'une plume leste, et repart vers le danger, l'inconnu, le devoir.

Le premier livre était assez long : il y avait tant à dire! Le second est plus concis. Le style court, le récit s'enlève et l'intérêt n'a pas besoin de cette menace de mort qui pourrait planer sur le livre, qui plane quand même sur le sujet; il y suffit du spectacle des mœurs, du tableau des pays parcourus et de la variété incessante de la vie de voyage. Et comment ne pas s'attacher à des explorations pareilles? Combien de voyageurs ont dû se demander avec Félix Belly : « Pourquoi nous nous disputons en Europe de tristes lambeaux d'un sol ingrat qui ont coûté plus de vies humaines qu'ils ne produisent d'épis de blé, tandis que les plus beaux joyaux de la création restent inoccupés et inutiles. » (*A travers l'Amérique*, II, 224.) Là est l'intérêt supérieur de ces expéditions si laborieuses et de ces livres si curieux. Il s'agit d'ouvrir l'espace à l'activité humaine. Braver le danger alors semble une des plus nobles jouissances de la vie. Le travail du colon, s'emparant des régions désertes pour les féconder, en est une autre, non moins vive dans ses aventures, non moins active dans ses résultats. Que faut-il de plus à un peuple qui a échappé aux stériles travaux de la guerre et qui sait qu'aucun peuple ne subsiste sans les inépuisables labeurs de la paix? X.

Contes pour l'aimée, par Maurice Siville. *Édition de grand luxe, tirage de bibliophile à* 260 *exemplaires sur vélin teinté, tous numérotés à la presse, dont* 5 *sur Japon. Caractères elzéviriens, couverture illustrée, et* 25 *dessins par Em. Berchmans.* Un vol. gr. in-8°, *achevé d'imprimer le* 15 *septembre* 1888, *chez Aug. Bénard, éditeur, à Liége*, avec un autographe-préface de l'auteur. Prix : 15 francs.

Le jeune écrivain que nous nommons ici pour la première fois publie à Liége une feuille hebdomadaire illustrée : *Caprice-revue*, où il annonce, en même temps que ce joli volume et dans les mêmes conditions de richesse typographique, un livre sur les maisons du vieux Liége qui vont disparaître : *Branlantes*. Ce seront des eaux-fortes alors. Aujourd'hui, ce sont des phototypies qui illustrent le livre.

Digitized by Google

Cette édition, « de grand luxe » et de grand prix, sert de cadre à une littérature de haut goût et de jeunes manières. L'auteur n'abuse point. Certes, il ne serait pas de son âge s'il négligeait les vocables neufs et les verbes qui sortent tout flambants du substantif. Il n'y a dans le nombre qu'un mot qui me semble jurer avec le ton général de l'édition, car il est laid : c'est foulitude. Mais, si, par places, cela jette sur le paysage qui s'esquisse ou sur l'émotion qui se produit un tantinet de froid, — au moins pour des oreilles peu habituées, — on sent le plus souvent au-dessus de cette préoccupation un écrivain fait pour la clarté et pour l'élégance. Sa main s'exerce et en se jouant atteint quelquefois à l'impression des choses. Il y arrivera d'un burin sûr quand il possédera, sans avoir à la chercher, la langue qui répond à son tempérament. Alors, s'il aborde des sujets comme le conte, comme le roman, où plus d'exactitude de traits s'impose, où l'analyse des caractères et des situations emporte le reste, c'est au public de tous les jours et de toutes les bourses qu'iront — sous une forme encore aussi riche, tant mieux; le cadre ne nuira point — mais à des prix abordables — l'élégance qui lui semble naturelle et l'instinct qui le pousse au beau artistique. X.

Collection nationale. — *Liége*, par E.-M.-O. Dognée. — Un vol. in-4° de 156 pages, avec nombreuses photogravures. J. Lebègue et Cie. — Cette entreprise de librairie se continue régulièrement. Après les *Environs de Bruxelles*, de M. Mabille, *Anvers*, par M. A. Lagye, *Gand*, par M. Van Duyse, et *Bruges*, par M. Navez, vient *Liége*, par M. Dognée. Le nouvel auteur connaissait son sujet. Dès 1860, il publiait une *Histoire du pont des Arches de Liége;* en 1880, il donnait encore *Les clefs magistrales de la cité de Liége*. Son ouvrage le plus considérable est un gros livre sur sa ville natale, qui parut en 1881 à propos du cinquantenaire de 1830.

M. Dognée traite son sujet à nouveau en suivant l'histoire des annales, des monuments et des arts. Les lettres semblent seules exceptées; il les a traitées dans son grand livre et elles n'entrent sans doute pas dans le plan de l'éditeur. Cela n'empêche pas le livre de s'ouvrir par trente vers de Van Hasselt et de s'arrêter sur

Digitized by Google

deux vers de Wacken. Car l'auteur aime les arts autant que son pays et les belles-lettres autant que les beaux-arts. C'est un livre à lire.

UNE BROCHURE DE M. W. DE SÉLYS.

M. Walter de Sélys vient de publier, sous forme de lettre adressée à *Messieurs les électeurs de l'arrondissement de Dinant*, une petite brochure qui mérite de fixer l'attention.

Ce qui a donné naissance à cet écrit, c'est, comme l'auteur nous l'apprend dans ses quelques mots d'introduction, un pamphlet injurieux [1] et plein d'attaques personnelles qu'un anonyme a publié contre lui. Toutefois, M. de Sélys ne veut pas s'abaisser jusqu'à répondre aux attaques personnelles de son adversaire; il veut seulement relever les erreurs historiques dont celui-ci s'est rendu coupable, et il le fait avec beaucoup de vigueur et en puisant aux sources les plus autorisées de notre histoire nationale.

C'est ainsi qu'il démontre, en s'appuyant sur les documents publiés par nos grands historiens, notamment Gachard, que, contrairement à ce qu'affirme avec une audace peu commune son insulteur anonyme, l'inquisition a existé dans notre pays dès le XIIIe siècle, et qu'au XVIe elle y fut réorganisée par Charles-Quint. Il en décrit les horreurs dans quelques pages courtes et saisissantes, et démontre en même temps que c'est à cette horrible institution qu'est due la décadence qui frappa les provinces belges à la fin du XVIe siècle.

Il établit ensuite que c'est en vain que les défenseurs de l'Église catholique ont cherché à rejeter sur le pouvoir civil les horreurs commises par l'inquisition, que cette thèse n'est pas soutenable, attendu que ce sont les papes eux-mêmes, entre autres Pie V, qui ont excité sans cesse les princes catholiques à sévir contre les hérétiques, à les persécuter par tous les moyens, à les exterminer par le fer et le feu. A ce sujet, il cite une lettre que le pape Pie V adressa à un inquisiteur de Venise et dans laquelle on lit ces mots atroces : « *Torturez sans pitié, tenaillez, déchirez sans miséricorde, brûlez impitoyablement votre père,*

[1] *Lettre ouverte au citoyen Walthère ci-devant baron.*

Digitized by Google

votre mère, vos frères et vos sœurs, s'ils ne sont pas aveuglément soumis à l'Église catholique, apostolique et romaine. Vous soudoierez autant d'espions que vous pourrez en payer. Jamais vous ne révoquerez en doute leurs dépositions et vous frapperez ceux qu'ils vous désigneront, innocents ou coupables, attendu qu'il vaut mieux faire périr un innocent que de laisser vivre un coupable. »

Au reste, si les excès commis par l'inquisition sont contraires à l'Évangile et à l'enseignement personnel de Jésus Christ, ils ne répugnent nullement à l'enseignement actuel de l'Église catholique. C'est ce que M. de Sélys démontre de la façon la plus péremptoire par le témoignage de saint Augustin, qui disait au IVe siècle que la persécution des impies contre l'Église du Christ était injuste, *mais que celle de l'Église contre les impies*, c'est-à-dire les hérétiques, *ne l'était pas;* par le témoignage de saint Thomas d'Aquin, le suprême docteur du catholicisme, qui affirmait au XIIIe siècle « *que les hérétiques ne méritent pas seulement d'être séparés de la communion de l'Église, mais aussi d'être retranchés du monde par la mort;* » et par celui du pape actuel lui-même, Léon XIII, qui, dans sa dernière encyclique, déclare qu'il est juste que l'autorité publique emploie sa sollicitude à réprimer les doctrines mensongères, et que les *chefs de l'État doivent conserver et protéger la seule vraie religion*, c'est-à-dire la religion catholique.

Les principes sont donc aujourd'hui les mêmes qu'au XVIe siècle; ils n'ont nullement changé; car, ajoute M. de Sélys, si l'on était décidé à répudier à l'avenir toute violence religieuse, si l'on voulait condamner l'inquisition, pourquoi ne pas le dire? Mais on ne le peut pas; ce serait condamner l'Église dans le passé, ce qui reviendrait à avouer qu'elle est faillible et entraînerait la ruine de toutes ses prétentions traditionnelles.

On insiste; on dit que depuis un siècle au moins les catholiques ont été partout les victimes de l'oppression, mais qu'*ils n'ont jamais été oppresseurs eux-mêmes*.

C'est là encore une erreur que l'ignorance seule peut excuser. La vérité est que partout où ils le peuvent, les catholiques oppriment leurs adversaires. Faut-il rappeler le jeune Mortara enlevé de force à ses parents juifs et converti malgré eux? Plus récem-

Digitized by Google

ment encore, en Espagne, des hommes parfaitement honorables ont été condamnés à *sept ans de galères pour avoir distribué des bibles*. M. de Sélys reconnaît cependant que, même de nos jours, des actes de violence ont été commis contre des catholiques; il déplore ces actes, car il condamne toute intolérance, d'où qu'elle vienne et quel qu'en soit l'auteur. Mais il ajoute que si la liberté de conscience est un principe fondamental du libéralisme, l'intolérance est un principe non moins fondamental du catholicisme. La logique oblige l'Église catholique à refuser aux dissidents la liberté de conscience, puisqu'elle s'arroge le droit de les retrancher de la société par la mort. Elle se prétend l'unique dépositaire de la vérité; elle doit donc logiquement condamner toute doctrine qui lui est contraire et la faire disparaître avec ceux qui la professent, s'ils ne veulent pas l'abjurer. La fameuse maxime : *Hors de l'Église point de salut*, lui fait de l'intolérance la plus fanatique un véritable devoir!

L'Église catholique est donc naturellement intolérante, et elle posera des actes d'intolérance et de fanatisme aussi longtemps qu'elle subsistera, pourvu qu'elle trouve l'occasion et le moyen de le faire.

Pour conclure, M. de Sélys déclare qu'il n'y a qu'un moyen d'échapper pour toujours à la tyrannie de l'Église catholique, c'est de rompre avec elle. Et pour cela il n'est pas nécessaire de répudier toutes les croyances ni tous les dogmes; il suffit de rejeter l'infaillibilité et la maxime sinistre : *Hors de l'Église point de salut*. Le reste pourrait être conservé pour peu qu'on y tienne.

La conclusion est hardie, comme on voit; mais elle se justifie dans l'esprit de l'auteur : puisque l'Église catholique est incorrigible, puisqu'elle refuse de se réconcilier avec la liberté et la civilisation moderne, le mieux c'est évidemment de la quitter et de se passer d'elle. M. de Sélys, en le disant sans détour, exprime un sentiment qui gît au fond du cœur de tout homme sincèrement attaché aux libertés modernes. A ce point de vue, la brochure qu'il vient de publier mérite une mention toute particulière, car ce n'est pas un vulgaire manifeste électoral; c'est une profession de foi religieuse qui vient bien à son heure, et que tout le monde lira avec profit.

J. KÜNTZIGER.

Bayerische Staatsbibliothek
Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1888

ÉMILE LECLERCQ. Le Musée des échanges 5
FÉLIX BELLY. L'isthme américain (2e *partie*) 21
CH. RAHLENBECK. Le théâtre des Jésuites en Belgique 54
J. KUNTZIGER. Comment l'Église catholique a vaincu le paganisme . 96

ESSAIS ET NOTICES :

*** Les moines et les saints de Gand 118

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1888

BOURSON. Que fut Jésus ? 125
ÉMILE LECLERCQ. Un problème. 147
FÉLIX BELLY. L'isthme américain (3e *partie*) 165
A. GITTÉE. Le langage des oiseaux 196
L. FRANK. Le patronage israélite de Bruxelles 211
CH. POTVIN. Chronique littéraire. 226

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1888

DELBŒUF. Le magnétisme animal : A propos d'une visite à l'école de Nancy (1re *partie*) 241
ÉMILE COEMANS. Usages et cérémonies du mariage 260
X. DE REUL. La leçon d'espagnol 275
BOURSON. Que fut Jésus ? (*Fin.*) 288
FÉLIX BELLY. L'isthme américain (4e *partie*) 310
ÉTIENNE B. L'Exposition d'Anvers 334
CH. POTVIN. M. F. Henri Geffcken. — Nécrologie. 343

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1888

A. LAVACHERY. Maître Lionel 357
J. DELBŒUF. Le magnétisme animal : A propos d'une visite à l'école de Nancy (2e *partie*) 387
FÉLIX BELLY. L'isthme américain (4e *partie.*) 409
JEAN VAN BEERS. *Confiteor*, mis en vers français par Ch. P. 431

ESSAIS ET NOTICES :

J. STECHER. Les dernières poésies de J. Van Beers 444
X. Études de science sociale, par J. Putsage. — La troisième expédition belge au pays noir, par le lieutenant J. Becker. — Contes pour l'aimée, par Maurice Siville. — Collection nationale, Liége, par E.-M.-O. Dognée. 449
J. KONTZIGER. M. W. de Sélys et la question religieuse. 456

Digitized by Google

Nouvelles publications de la librairie C. MUQUARDT, à Bruxelles

LA

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

SES RESSOURCES NATURELLES,
SES COLONIES AGRICOLES, SON IMPORTANCE COMME CENTRE D'IMMIGRATION

par Ernest VAN BRUYSSEL

1 volume grand in-8° de 272 pages. — Prix : **5** francs

LE

PARTAGE POLITIQUE DE L'AFRIQUE

d'après les transactions internationales les plus récentes

(1885 à 1888)

par ÉMILE BANNING

1 volume in-8° avec carte. — Prix : **4** francs

NAPOLÉON & CARNOT

ÉPISODE DE L'HISTOIRE MILITAIRE D'ANVERS

(1803-1815)

par le Général WAUWERMANS

1 volume grand in-8° de 266 pages avec 2 planches. — Prix : **5** francs

NOTES

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE & DOGMATIQUE

DU DROIT INTERNATIONAL EN ANGLETERRE

par Ernest NYS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

PREMIÈRE PARTIE

1 volume in-8° de 141 pages. — Prix : **3** francs **50** centimes

Digitized by Google

Bibliothèque internationale d'histoire militaire

Publiée par la librairie militaire C. MUQUARDT

TH. FALK, ÉDITEUR, A BRUXELLES.

25 volumes in-8° de 250 à 400 pages, reliés, avec 300 croquis dans le texte, vendus séparément 5 francs.

Prix de souscription à la collection complète **100** fr. au lieu de **125** fr.

PREMIÈRE SÉRIE : **Guerres des XVIIe et XVIIIe siècles.**

DEUXIÈME SÉRIE : **Guerres de la Révolution et de l'Empire.**

TROISIÈME SÉRIE : **Guerres contemporaines.**

1. Précis des campagnes de Gustave-Adolphe en Allemagne (1630-1632) (précédé d'une bibliographie générale de l'histoire militaire des temps modernes). [EN VENTE.]
2. Précis des campagnes de Turenne (1644-48 et 1672-75). [VIENT DE PARAITRE.]
3. Précis des campagnes du Prince Eugène en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas (1701-1712).
4. Précis des campagnes de Frédéric II. Tome Ier : Guerre de la succession d'Autriche (1740-1745). Guerre de la succession de Bavière (1778).
5. Précis des campagnes de Frédéric II. Tome II : Guerre de Sept-Ans (1756-1762)
6. Précis des campagnes de 1796 et 1797 en Italie et en Allemagne.
7. Précis de la campagne de 1799 en Italie, en Allemagne et en Suisse.
8. Précis de la campagne de 1800 en Italie et en Allemagne.
9. Précis de la campagne de 1805 en Allemagne et en Italie. [EN VENTE.]
10. Précis des campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne.
11. Précis des campagnes de 1807 à 1814 dans la péninsule ibérique et le midi de la France.
12. Précis de la campagne de 1809 en Allemagne.
13. Précis de la campagne de 1812 en Russie.
14. Précis de la campagne de 1813 en Allemagne.
15. Précis de la campagne de 1814 en France.
16. Précis de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas. [EN VENTE.]
17. Précis des campagnes de 1848 et 1849 en Italie et en Hongrie.
18. Précis des campagnes de 1853 à 1855 en Orient.
19. Précis de la campagne de 1859 en Italie. [EN VENTE.]
20. Précis des campagnes de 1848-1850 et de 1864 dans le Schleswig-Holstein et le Jutland.
21. Précis de la guerre de la Sécession aux États-Unis (1861-1865).
22. Précis de la guerre de 1866 en Allemagne et en Italie. [EN VENTE.]
23. Précis de la guerre de 1870-1871. Tome Ier : Campagne des armées allemandes contre les armées de l'Empire.
24. Précis de la guerre de 1870-1871. Tome II : Campagne des armées allemandes contre les armées de la République.
25. Précis des guerres russo-turques de 1828-1829 et de 1877-1878 en Europe et en Asie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

F.X.BEER
MÜNCHEN

Digitized by Google